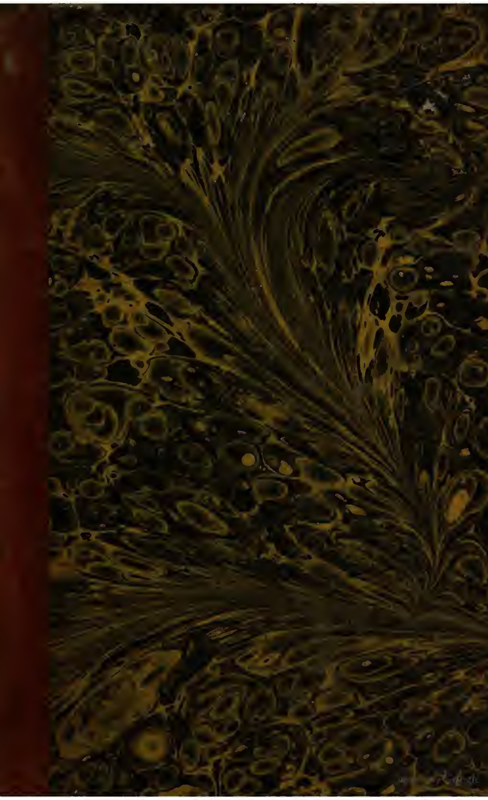


GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées,

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothèques des Hommes d'Etat,

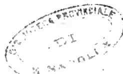
Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national,
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée au Consul CAMBACÉRÈS.

DIXIÈME VOLUME,

Contenant la Turquie d'Europe et d'Asie, avec la Chorographie physique de la Grèce et pays adjacens.



A PARIS,

Chez { H. TARDIEU, Impr.-Libraire, rue des Mathurins.
LAPORTE, Libr., rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1803).

AVIS AU LECTEUR.

On a cru devoir réunir dans ce volume la description de la Turquie d'Europe et d'Asie, d'abord parce que ces vastes provinces ne forment qu'un seul et même empire, ensuite parce que les climats; les productions et les mœurs des habitans sont en grande partie les mêmes, sur-tout pour l'Anatolie et la Grèce. Ces considérations avaient déterminé *Danville* à réunir ces pays sur une seule carte.

L'auteur de la description a consulté les *Voyages* de *Tournefort*, *Pokocke*, *Choiseuil-Gouffier*, *Eton* et autres ouvrages célèbres, qu'il a comparés avec les meilleures Géographies, principalement celles de *Busching* et de *Dapper*. Pour la description des mœurs, usages, lois et institutions, il s'est servi du *Tableau général de l'Empire Ottoman* par *Muradgea-d'Ohsson*, des lettres de milady *Montaigu* et des Mémoires du baron de *Tott*. Pour la topographie de Constantinople il a consulté le *Voyage à la Propontide* par *Lechevalier*, et le voyage de *Dalloway*.

La Moldavie et la Valaquie sont décrites d'après les ouvrages du prince *Kantemir* et du général *Bawer;* on a tiré quelques lumières de la relation du *Voyage d'un jeune Russe* attaché à l'ambassade de cette nation.

AVIS AU LECTEUR.

Les cataractes du Danube sont décrites d'après *Marsigli*.

Pour la Macédoine, la Thessalie et la Livadie on a tiré beaucoup d'excellens détails de l'ouvrage du tribun *Félix-Beaujour*, sur-tout pour la statistique commerciale.

Le Voyage de *Scrofani* nous a fourni les principaux traits de la description des Sept-Isles et de la Morée.

C'est d'après *Savary* et *Sonnini* que nous avons décrit l'île de Chypre, celle de Crète et quelques autres.

Peyssonnel nous a fourni quelques détails pour les ports de la mer Noire; mais pour l'intérieur de l'Anatolie et les provinces à l'est de l'Euphrate, le défaut de relations modernes force souvent les géographes à recourir aux raports fidèles, mais peut-être surannés, d'un *Thévenot*, d'un *Tavernier*..... Voilà la raison qui nous oblige d'être plus concis sur certaines parties de ces contrées (1). Cependant *Niébuhr* et quelques voyageurs anglais nous ont fourni un petit nombre d'observations plus récentes sur l'Irac-Arabi. Nous avons donné un extrait sur l'intéressante dissertation de l'immortel *d'Anville*, intitulé: *Euphrates et Tigris*.

---

(1) La *Géorgie turque*, aujourd'hui presque séparée de l'empire Ottoman, sera décrite avec les autres *Pays du Caucase*, Vol. XII.

AVIS AU LECTEUR.

Le bel ouvrage du sénateur *Volney* sur la Syrie nous a fait sentir combien la tâche du géographe est facile, lorsqu'en marchant sur les traces d'un homme de génie, on n'a besoin que d'analyser et de mettre en ordre de riches et authentiques matériaux.

Le lecteur trouvera donc dans ce volume le résumé d'une trentaine de bons ouvrages, et la plus complète description de l'Empire Ottoman qu'on ait encore donnée dans aucune Géographie universelle (1).

Cependant il semblait à un des rédacteurs-généraux de cet ouvrage que le sol classique de la Grèce, ce sol consacré par tant d'immortels souvenirs, méritait d'être l'objet d'une *chorographie physique* particulière. Cette tâche a été trop négligée par nos voyageurs et géographes modernes; ils ne donnent sur les objets de géographie-physique que des notions éparses et peu approfondies. Il pourrait paraître téméraire de la part d'un géographe, renfermé dans son cabinet, de vouloir prétendre jeter un jour absolument nouveau sur l'histoire physique d'un pays qu'il n'a pas visité. Mais *Homère*, *Hyppocrate*, *Strabon*, *Aristote* et d'autres grands hommes de l'antiquité lui servaient de guides; il a cité exactement les imposantes auto-

---

(1) Celle de *Busching* ne comprend que les provinces d'Europe; elle est d'ailleurs peu complète sur la Grèce propre. — Celle de *Guthrie* est très-mauvaise; on y place la ville de la Mecque en Turquie, etc., etc.

rités sur lesquelles il fonde chaque partie de son travail; d'ailleurs il n'a voulu que tracer une esquisse de *la géologie et de la climatologie* (1) *de la Grèce ;* ce n'est qu'aux *Villoison*, aux *Coray*, qu'il est permis d'en entreprendre et d'en achever le tableau.

Cette *Chorographie physique* peut en même-tems servir d'introduction à la description détaillée qui la suit.

---

(1) *Voyez* la note à la fin du *onzième volume*, où nous avons rendu justice aux travaux du célèbre professeur *Hallé* sur la climatologie, autrement nommée topographie médicale. Nous avons été les premiers à introduire dans les ouvrages *géographiques* cette partie intéressante.

CHOROGRAPHIE

CHOROGRAPHIE PHYSIQUE

DE LA GRÈCE

ET DES PAYS ADJACENS.

Par MALTE-BRUN.

> O ubi campi
> Sperchéosque et virginibus bacchata Lacœnis.
> Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
> Sistat et ingenti ramorum protegat umbrâ !
> *VIRG.*

1. L'OUVRAGE, dont cette esquisse de chorographie-physique fait partie, ne renferme aucun volume qui ne contiennent des preuves du zèle que les rédacteurs ont pour l'avancement de la *géographie-physique*. Le traité général sur cette partie de la science géographique, dans notre premier volume, les introductions physiques qui précèdent les descriptions de chaque partie du monde, les détails d'histoire naturelle répandus dans presque tous les articles, sont autant de témoignages de la ferme résolution que nous avons prise d'élever la géographie au-dessus de cette sphère basse et étroite, où l'esprit de la routine et de la paresse l'avait fait descendre. Nous ne voulons point augmenter le nombre déjà trop grand des compilations serviles; nous ne voulons pas non plus donner au public une nomenclature minutieuse, ni une table sèche des positions. Il y a deux mille ans que *Strabon* a dit: « La géographie est une science digne de l'attention des » philosophes, et qui ne doit être traitée que d'une manière » philosophique ». Ainsi, loin de chercher à excuser l'étendue que nous donnons ici à la description physique de la Grèce, nous devons plutôt nous justifier de ce que le défaut de bonnes observations ne nous ait pas permis de la rendre encore plus complète.

2. Les voyageurs modernes, en parcourant ces contrées, ont rarement eu le loisir ou le dessein d'y observer les objets qui touchent la géographie-physique. Peu d'entre eux ont eu la patience d'un *Tournefort*, le coup d'œil d'un *Lechevalier*. Mais dans le peu d'observations modernes qu'on a sur ces objets, nous avons reconnu une conformité frappante avec les récits des auteurs anciens, grecs et romains. Nous avons donc cru devoir citer avec confiance les remarques physico-géographiques d'*Homère*, d'*Hérodote*, d'*Hippocrate*, d'*Aristote*, de *Théophraste*, de *Tite-Live*, de *Strabon*, de *Pausanias*, de *Pline* et autres auteurs anciens, en distinguant toutefois ce que les siècles ont fait disparaître d'avec ce qui est invariable et éternel, comme la nature elle-même.

3. Les contrées, dont cette esquisse embrasse le tableau-physique, sont celles que nous avons autre part comprises sous le nom générique de *Région du mont Hœmus et de l'Archipel* (1). C'est cette grande péninsule séparée de la vallée du Danube par la chaîne des monts Illyriens, macédoniens et thraciens, péninsule baignée des trois côtés par le Pont-Euxin, l'Adriatique et la Méditerranée. Cette région, parallèle aux péninsules italienne et hispanique, se fait aisément remarquer sur la carte. *Eratosthènes*, (2) *Polybe* (3) et *Strabon* (4) l'y avaient déjà distinguée.

4. Nous aurions voulu considérer successivement et en détail, l'enchaînement, l'élévation et la nature des montagnes, les bassins des rivières, et le cours de ceux-ci; l'emplacement des vallées, des plaines et des lacs, les terrains caverneux et affaissés, les attérissemens et les terrains engloutis, dans les eaux; les effets des tremblemens de terre, les îles nouvelles, les vents dominans, les expositions locales et l'influence de toutes ces causes réunies sur la qualité des eaux, de l'air, des fruits et des êtres vivans.

Mais cette esquisse étant rigoureusement bornée a l'espace de 80 pages d'impression, et ne devant servir que d'*In-*

(1) *Tableau de la Géographie physique de l'Europe*, voyez cette Géographie vol. II, page 24.

(2) Strabon, l. I, page 63, édit. Casaub. Atrebat. 1587.

(3) Id. ibid, p. 74.

(4) *Idem*. l. VII, page 216. Excerpta é fine libri septimi, page 228.

troduction à la description de la Turquie d'Europe, qui suit par un autre main; nous avons réuni plusieurs de ces articles et presque par-tout nous nous sommes abstenus des descriptions détaillées, qui trouveront leur place dans le reste du volume.

I. DES MONTAGNES, DE LEUR DIRECTION, ÉLÉVATION ET DE LA NATURE DU SOL.

5. Les montagnes qui occupent la grande presqu'île grecque forment un *système* à part, séparé de celui des Alpes à l'ouest par des abaissemens considérables, de celui des monts Carpathiens au nord, par le Danube, et de celui du mont Taurus, par la Propontide et l'Archipel.

6. Cette triple séparation ne porte pas par-tout les mêmes caractères. Du côté de l'ouest, il parait à-peu-près sûr que les sommets granitiqnes, de part et d'autre, disparaissent absolument, et qu'une chaîne des terrains calcaires, la plupart secondaires, forment, dans la Dalmatie, l'anneau intermédiaire entre les Alpes carniques et le mont Hœmus. Du côté de la vallée Danubienne, il paraît que les roches granitiques de la chaîne Carpathienne, et celles des monts Hœmus se joignent, toutefois en s'abaissant considérablement. Le Danube, au-dessous de Belgrade, a dû élargir le lit que la nature lui avait préparé; mais si ce fleuve n'avait trouvé une vallée et une issue *préexistantes*, nous croyons que tous ses efforts auraient été trop impuissans pour causer une interruption dans un terrain granitique. La troisième limite de séparation entre la presqu'île grecque et les régions adjacentes offrent des phénomènes très-remarquables : les hautes montagnes de l'Asie-Mineure et de la Thrace se rapprochent de très-près; les terrains granitiques et calcaires primitifs sont à découvert de part et d'autre. Les extrémités occidentales du mont Taurus, en plongeant dans l'Archipel et dans la Méditerranée, semblent également se lier aux chaînes sous-marines qui partent du côté européen.

7. Le centre d'où partent toutes les chaînes de montagnes de la presqu'île grecque, doit se trouver entre le 42me. et le 43me, parallèle de latitude, et les 19-22 degrés de longitude est de Paris. De ce point *trois* grandes chaînes partent, l'une

vers l'est et vers le canal de Constantinople; c'est l'*Hœmus*, proprement dit; l'autre, beaucoup plus basse, vers l'ouest; ce sont les monts de la Bosnie et de la Dalmatie; enfin, une troisième branche s'étendant au midi, donne naissance à toutes les montagnes de la Thessalie, de l'Epire, de la Grèce propre et de l'Archipel.

8. Le nom d'*Hœmus* paraît avoir été pris dans deux sens par les anciens. Généralement parlant, on y comprenait toutes les hautes montagnes qui séparent la presqu'île grecque de la région Danubienne. C'est dans ce sens qu'en parle *Polybe*, lorsqu'il dit que l'on découvrait ces deux mers du sommet de l'Hœmus (1); comme c'est-là une chose impossible, vu les distances respectives, on peut croire que Polybe a voulu dire, qu'en parcourant les sommets de l'Hœmus l'on avait successivement la vue de ces deux mers. *Tite-Live* (2) dit que Philippe, roi de Macédoine, se préparant à la guerre avec les Romains, monta sur l'Hœmus pour prendre un coup-d'œil du théâtre futur de ses combats; car, ajoute l'historien, *on dit* que du sommet de cette montagne on voit les deux mers. Toutes ces expressions, celles de Virgile (3) et de plusieurs autres, prouvent assez l'étendue qu'on donnait à l'Hœmus, dans le langage ordinaire.

9. Dans le sens le plus strict, les géographes n'appelaient du nom d'Hœmus que la haute chaîne de montagnes qui s'étend des sources de l'Hébrus vers le Pont-Euxin, et qui, aujourd'hui, sépare la Romélie de la Bulgarie, tandis qu'autrefois elle coupait la Thrace en deux parties égales (4). C'est l'*Emméh dag* de la Turquie d'Europe; la partie la plus voisine de la mer s'appelle *Balkan*. On lui donne encore le nom de *Tchengie*.

10. Nous n'avons aucune observation moderne exacte sur l'élévation de ces montagnes, qui, d'après les expressions vagues de tous les auteurs, doit être très-grande. Il y a, se-

(1) *Strabon*, l. 7, page 217, où il le réfute.
(2) *Tit.-Liv.*, l. 40,
(3) *Virg.*, Géorg., l. 1, v. 492. *Lucan.*, l. 1, v. 680, cfr. *Plin.*, l. 4, cap. 11.
(4) *Strab.*, l. 7, page 216.

lon *Busching*, des gorges très-étroites, des sources chaudes et des mines de fer (1). La côte, vers le Pont-Euxin, est presque par-tout acore; les promontoires sont rongés et minés par les vagues et les courans (2). Cette côte a essuyé anciennement des tremblemens de terre (3).

11. En allant vers l'ouest, la chaîne du mont Hœmus semble s'identifier avec les monts qui séparent la Macédoine de la Bulgarie et de la Servie, monts connus des anciens sous le nom de *Scombrus* et d'*Orbelus* (4). Ces monts ne peuvent guère être moins élevés que l'Hœmus proprement dit; la multitude des fleuves qui découlent de leurs flancs semble au contraire prouver que cette partie centrale de la chaîne des Alpes grecques en est en même-tems la plus élevée.

12. Les monts connus chez les anciens sous le nom de *Scardus*, forment un noyau élevé entre la Macédoine, la Servie et l'Albanie. Quelques anciens semblent avoir donné à ce nom plus d'étendue, en disant que les *monts Scardiens* séparent la Macédoine de l'Illyrie, et, par conséquent, embrassent la première de ces deux provinces du côté de l'ouest (5). Le *Scardus* forme, avec le *Scombrus* et l'*Orbelus*, la continuation de la chaîne principale de l'Hœmus, comprise par Coronelli et autres géographes italiens, sous le nom de *monte Argentaro* ou *Catena-mundi*.

13. A l'ouest de la rivière de Drino, dans la Dalmatie et la Bosnie, les montagnes s'abaissent considérablement, en se continuant cependant sans interruption jusqu'à ce qu'elles

(1) *Busching*, tome III, page 357 edit. de Strasbourg.

(2) *Le Chevalier*, voyage de la Propontide et de la mer Noire, tome II, pages 369 et 387.

(3) *Strab.*, Liv. 7, pag, 220.

(4) On peut douter si le nom moderne de *Despo-Dagh* ou mont *Despo* appartient aux monts *Scombrus* et *Orbellus* des anciens, c'est-à-dire, au centre de toute la chaîne, ou aux monts *Rhodope*, qui en forme un embranchement méridional. Le nom *Despo-Dagh* paraît venir d'un mot grec, savoir : de *despote*, seigneur, maître, ou de *despoina*, dame, maitresse. Ajoutez a ceci, que les anciens racontaient qu'*Hœmus* était un roi de Thrace, et *Rhodope* son épouse; que ce couple royal avait été métamorphosés en montagnes, pour s'être attribué les titres de la divinité. *Ovid.* metam. VI, p. 87. Il semblerait que la vérité physique, ici, eût servi de base unique à la fable, et que la trace s'en fût conservée dans le nom moderne.

(5) *Liv.* l. 43, c. 20.

joignent les Alpes de la Carniole. Cette chaîne intermédiaire devint, sous Néron, célèbre par ses mines d'or (1).

Les revers septentrionaux de toutes ces montagnes forment une plaine élevée qui s'abaisse doucement vers le Danube. Cette remarque de Strabon s'accorde d'une manière frappante avec les cartes modernes.

14. Considérons maintenant les divers rameaux qui partent de ce tronc de montagnes que nous venons de décrire.

Une branche secondaire de l'Hœmus s'étend le long de la mer Noire jusqu'au canal de Constantinople. La côte est rocailleuse, escarpée, et n'a que peu de ports (2).

Cette branche se tourne ensuite au sud, et s'étend jusques dans la Chersonèse de Gallipoli, où elle se termine par des falaises assez hautes, mais qui cependant descendent régulièrement sur les bords de la mer (3).

Les monts *Rhodope* viennent des sources de l'Hébrus; et en formant un angle aigu avec l'Hœmus, ils s'étendent vers l'embouchure de ce fleuve, dans une direction de nord-ouest au sud-est.

15. Du même point que le Rhodope partent deux autres chaînes qui s'étendent du nord au sud dans la Macédoine. La plus orientale est le fameux *Pangœus* des anciens, où la voix d'Orphée animait les forêts et les rochers. Il y avait partout des mines d'or et d'argent qui s'étendaient jusqu'en *Pœonie*, c'est-à-dire, au-delà du fleuve Axius. Même en Pœonie, les cultivateurs, en labourant la terre, découvraient des paillettes d'or (4). Les habitans d'aujourd'hui paroissent connaître l'existence de ces mines, mais ils en négligent l'exploitation (5).

---

(1) *Stat.* sylv. l. 1 epith. Stellœ, l. 3. sylv. 4, l. 4. sylv. 7. *Pline*, l. XXXIII, cap. 3.

(2) *Strab.* l. 7, p. 221. *Lechevalier*, etc. etc.

(3) Voyage de *Morrit*, extrait par *Lechevallier*, V. de la Troade tome III, p. 198. *Lechevalier* donne au mont Ida, près Troie en Asie, 745 toises d'élévation; ce voyageur parle des montagnes de la côte opposée d'Europe comme à peu-près égales en hauteur.

(4) *Hérodote* l. 5, cap. 16, etc. l. 7, cap. 113. *Thucid.* l. 2. *Strab.* l. 7 épitomé. *Ovid.* fast. l. 3, v. 739.

(5) Condamine, en 1731, vit de l'argent et des *émeraudes* qu'on avait tirés d'une mine près la Cavale. *Abr, des mém. l'Acad. des Sciences*, t. VII, p. 45.—*Felix Beaujour* n'en parle pas.

16 Une chaine de montagnes parallele aux monts Pangéens, forme la presqu'île Chalcidique; et, après celle-ci, trois autres moindres péninsules, parmi lesquelles celle du *mont Athos* jouit d'une grande célébrité. Dans la suite de ce volume on a décrit l'état moderne de cette montagne et de ses habitans. Ici il n'est question de l'immense élévation que les compilateurs de géographie lui ont assigné.

Strabon, ou plutôt son abréviateur (1), dit que le mont Athos est isolé et escarpé, d'une forme conique, ce qui est vrai; il ajoute qu'il est d'une si grande élévation, que ceux qui en habitent le sommet aperçoivent le soleil trois heures avant ceux qui habitent le rivage de la mer. C'est une absurdité. *Pline* se borne à dire que, dans certaines saisons, l'ombre de cette montagne s'étendait jusques sur une statue qui se trouvait au milieu de la place publique de Myrina, ville de l'île de Lemnos (2). *Lechevalier* a vu ce spectacle singulier, et il donne l'extrait d'un mémoire, dans lequel le savant professeur *Kœstner* de Gottingue, a cherché à déterminer l'élévation que cette montagne doit avoir, pour que son ombre, dans certaines saisons, atteigne l'île de Lemnos. En voici le résultat (3).

17. « En supposant, d'après Ptolémée, la longitude du » mont Athos 51 deg., et sa latitude 41 deg. 10 min., la » longitude de Myrina 52 deg. 20 min., et sa latitude 40 » deg. 56 min., la distance de ces deux endroits sera de 1 » deg. 1 min. 56 sec., ou 25 $\frac{5011}{10000}$ lieues de France. Ces po- » sitions admises, il suffit que le mont Athos ait 518 $\frac{8}{10}$ toises » d'élévation pour que son ombre tombe sur Myrina, le 25 » et le 26 avril, au coucher du soleil. Ainsi, on n'est pas » obligé, avec *Riccioli*, de supposer au mont Athos la hau- » teur démesurée de huit mille toises (4). On peut s'en tenir » à l'élévation de *Vossius* qui, dans ses notes sur Pomponius » Mela, estime la hauteur de cette montagne à onze stades, » c'est-à-dire, à 1,040 ou au moins à 836 toises, suivant l'es- » pèce de stades qu'il a pris pour base de ses mesures. »

(1) On sait que la fin du septième livre de Strabon n'est connu que par un épitome.

(2) Pline liv. 4, cap. 23.

(3) Voyage de la Troade, t. I, p. 262.

(4) *Riccioli*, géograph. reform. l. VII, cap. 15, n. 11.

18. J'ajouterai que, suivant les corrections modernes des longitudes, la distance est bien loin d'être de 25 lieues. Elle est à peine d'un degré du parallèle, ce qui, à cette latitude, ne fait que 19 lieues. La position isolee du pic de l'Athos au sein de la mer contribue encore à rendre ce fait moins surprenant.

19. Il y a des preuves bien plus sures, quoique moins fameuses, en faveur de l'élévation de cette montagne. *Wood*, *Chandler* et *Lechevalier*, trois voyageurs très-instruits, ont distinctement vu l'Athos des environs d'Alexandria Traos, en Asie, qui en est éloignée, en ligne droite, de 38 lieues au moins. Les navigateurs, en quittant la pointe méridionale de l'île d'Eubèe, l'aperçoivent aussi-tôt, et ne le perdent jamais de vue, jusqu'à ce qu'ils soient entrés dans l'Hellespont (1). L'Athos fut un de ces monts sur lesquels Agamemnon avait placé des sentinelles, qui, en allumant de grands feux, firent en peu de tems parvenir à Mycènes la nouvelle de la prise de Troie (2).

Passons à considérer les autres montagnes de la Macédoine.

20. J'ai déjà parlé des monts Pangéens qui ferment la Macédoine vers l'est, en ne laissant libre qu'un grand défilé, près de la Cavale (3). Les monts *Scombriens* ou *Scomiens*, et les monts *Scardiens* courraient au nord les vallées de la Macédoine, qui toutes aboutissent à des gorges étroites dans ces montagnes; mais l'entrée principales est par la vallée de l'Axius, par la ville d'Uscupi ; la route est aujourd'hui toute dégradée par les torrens qui se précipitent dans la rivière (4). Plus à l'ouest, on voit le mont Scardus, sous le nom moderne du *Grand-Driba*, étendre au sud de puissans rameaux qui séparent la Haute-Macédoine de l'Albanie. Près de la vile d'Akrida il y a une passe, mais le chemin est à moitié noyé par les eaux qui se dégorgent dans le lac Ly-

(1) Voyage de la Troade I, p. 265.

(2) *Eschyl.* Agamemnon, Act. I, Scène 2.—Cette ancienne espèce de télégraphe était donc communs aux Grecs et aux Norvégiens. Voyez cette Géographie, Vol. II, p. 345.

(3) *Félix Beaujour*, tableau du commerce de la Grèce, t. I, pag. 14.

(4) *F. Beaujour*, ib., p. 15.

chnidien (1). Plus loin, sur le même alignement, s'ouvrent les vastes gorges des *Monts Candaviens*, par où Pompée prit le chemin fatal de Pharsale (2). Enfin, vers les sources du Platamona, autrefois Aliacmon, une branche de montagnes (3) tourne au sud-est, et court, dans une direction parallèle aux monts Scomiens, se joindre au mont *Olympe*. Celui-ci tombe brusquement dans la mer, en formant un escarpement de 500 toises. C'est sur cet escarpement qu'est bâti le château de Platamona, qui ferme de ce côté l'entrée de la Macédoine (4).

21. Nous avons aussi suivi le parallèlograme des montagnes qui entourent la Macédoine. Au pied de ces chaines élevées et escarpées on voit plusieurs rameaux pénétrer vers le centre de la Macédoine, tels que le *Kourtiach*, au nord-est de Salonique; le *Prilipo* ou le *Borar* des anciens; il est composé d'un talc brillant et argentifère (5); le *Bermius* (6), aujourd'hui monts de Kara-Veria, et autres, qu'il serait trop long de nommer.

22. De ce noyau de montagnes où le Penée et le Platamona pennent leurs sources, plusieurs branches descendent à l'ouest et au sud dans l'ancienne Epirus; une parmi ces chaînes se relève considérablement en approchant de la bouche de la mer Adriatique. Des rochers sont jetés en désordre sur d'autres rochers; leurs cimes portent des nuages sombres, sillonés par de fréquens éclairs; une mer, toujours courroucée baigne leurs pieds de ses flots tumultueux, et

(1) *Strab.* l. 7, p. 223.
(2) *Lucan.* Phars. l. 6, v. 331.
(3) L'extrémité occidentale est le *Tmaros* ou *Tomarus* des anciens (*Strab.* l. 7, p. 227) et vers l'Olympe on les appellait *Cambunii*, (*Liv.* l. 42, cap. 53.) Le nom moderne est *Tomerit* pour le premier, et *Dragonitza* pour l'autre.
(4) *Félix Beaujour*, T. d. c. d. l. G. tome I, p. 14. Mais il nous paraît que c'est plutôt sur l'escarpement des monts Cambuniens que Platamona doit être situé. De-là il s'étend une plaine étroite ou est *Dium*, aujourd'hui *Standia;* viennent ensuite les gorges entre le mont Olympe et la mer. *Liv.* l. 44, cap. 7. *Méla*, 2, cap. 3. *Strab.* epit. l. 7, p. 228.
(5) *Busching*, tome 3, p. 382.
(6) *Hérodot.* l. 8, c. 138.

couvre leurs rivages des débris de vaisseaux. Ce sont les *monts Acro-Cerauniens*, si mal famés dans l'antiquité (1), et qui s'appellent aujourd'hui *Monte-di-Chimera*. Les voyageurs modernes n'ont pas examiné où peuvent se trouver les sources de bitume liquide et les mines d'argent, dont les anciens indiquent l'existence dans les environs de Pollonia ou de Valona (2).

23. Les Acro-Cerauniens ne sont pas la seule partie de l'Epire où le terrain se relève en approchant de la mer. Toutes les îles Ioniennes ne sont que des promontoires du même genre; elles sont toutes très-escarpées et très-rocailleuses. Le bourg d'Itaque, dit *Cicéron*, ressemble à un nid suspendu sur des rochers (3). Plus loin le rocher calcaire de Leucade, s'élançant du sein d'une mer profonde et toujours agitée, menace encore les navigateurs, comme au siècle d'Enée et d'Ulysse (4). Céphalonie renferme une montagne haute de 760 pas géometriques; toutes les couches en sont posées verticalement, sans la moindre inclinaison (5).

Nous allons reprendre la suite de la chaîne des montagnes continentales.

24. La Thessalie est ceinte de montagnes célèbres; le *Pindus*, chéri des Muses, en forme la limite, vers l'Epire, à l'ouest (6); les monts Cambuniens (dont nous venons de

---

(1) *Infames scopulos Acro-Céraunia*, dit *Horace*, L. I, od. 3, v. 20.

(2) *Strab.* L. 7, p. 219 et 225, ed. Atréb. Cfr. *Pline* L. 4, cap. 1. *Lucret* L. 6, v. 420. Il ne faut regarder que comme une circonstance frivole ce que les anciens disent sur la fréquence des orages dans ces montagnes. Il est très-certain qu'il y a des terrains qui attirent davantage la matière électrique que d'autres.

(3) *Cic.* de orat. Cfr. *Homere*, Odyss. IV. 605. XIII. 242. et l'explication heureuse de l'endroit, Odyss. IX 25, donnée par *Strabon* L. 9, p. 313.

(4) *Virg.* Enéid. l. 3, v. 274. l. 8, v. 677. Lechevalier, voyage en Troade, t. I, p. 60. Voyage de *Scrofani* t. I, p. 23.

(5) *Scrofani*, ib., p. 31.

(6) Le Pindus fait partie de la longue chaîne de montagnes qui va de la haute Macedoine à travers la Grèce et le Pelopenèse jusqu'au cap Matapan. Voilà pourquoi les poëtes, les historiens et mêmes les géographes en font si singulièrement va-

parler) la défendent contre les vents du nord; au midi, deux chaines de montagnes, presque parallèles, la séparent de la Grèce proprement dite. L'*OEta*, qui produisait le meilleur hellebore, en est la plus élevée (1); c'est entre les escarpemens de cette montagne et le golfe Maliaque (aujourd'hui de Zeiton) que se trouve le fameux défilé des *Thermopyles*, par lequel Xercès entra en Grèce (2). Après une vallée élevée, vient l'*Othrys*, montagne plus basse et parallèle à l'Œta; on y trouve la passe de *Thaumaci*, d'où l'on découvre tout d'un coup la vaste et superbe plaine de la Thessalie (3).

25. Cette antique et célèbre contrée doit être à un niveau très-élevé, puisque du côté de l'est elle est encore ceinte d'une quatrième chaîne de montagnes, à travers laquelle le fleuve Pénée descend rapidement vers la mer. Ces montagnes sont, en montant du sud au nord, le *Pelion;* des forêts de sapins, de cyprès et de cèdres en couvrent les flancs; ils y croit plusieurs arbustes et simples, dont autrefois on fesait usage dans la médecine; on y éprouvait un froid rigoureux (4); l'*Ossa*, qui a moins d'élévation et d'étendue (5); enfin le fameux *Olympe*, séjour des Dieux, selon les poëtes. Le sommet de l'Olympe conserve long-temps de la neige. Xenagoras en estima l'élévation à 10 stades 1 plèthre moins 4 pieds, ce qui revient à 960 toises (6); mais *Bernouilli* l'a trouvé de 1,017 toises (7). C'est le seul sommet du continent de la Grèce qui soit mesuré avec quelque degré d'exactitude.

26. En passant de la Thessalie dans la Grèce propre, le mont *Parnasse*, séjour favori du dieu de la poésie, nous présente son double sommet; l'un d'eux, le *Lycorée* des an-

---

rier la position. Senèque le tragique la transporte jusques en Thrace, (in *Herc fur.*), et un scholiaste de Théocrite la place en Arcadie. Cfr. *Hérod.* L. I, c. 56. *Strab.* L. 9, p. 299. *Méla*, l. 2, c. 3.

(1) *Théoph.* hist. plantarum l. 9, cap. 11.

(2) *Herodote* l. 7, c. 176. *Pausan.* lib. cap. 15. *Liv.* l. 36, cap. 15.

(3) *Liv.* 32, cap. 4. *Pococke*, description of the East tom. 3, p. 153.

(4) *Dicæarch*, ap. géogr. min. t. 2, p. 27, edit. Oxon. 1698. *Théoph.* hist. plant. t. 4, cap. 6, l. 9, cap. 15.

(5) *Strab.* l. 9, pag. 296.

(6) Xenag. ap. *Plut.* in Paullo Æmilio.

(7) *Buffon*, preuves de la théorie de la terre, art. XIX.

ciens, est peut-être le point le plus élevé de la Grèce (1); on le voit distinctement de la citadelle de Corinthe, qui en est éloignée de 20 lieues (2); c'est-là, dit-on, où les peuples se réfugièrent pendant le déluge de Deucalion (3). Placé sur ce sommet, un voyageur moderne (4) nous assure avoir vu l'Olympe, l'île Calauréa, les Cyclades (lesquelles?) le mont Aracynthe, les îles de Leucade et Céphallonie. Après toutes ces belles remarques, nous ne savons encore rien de positif sur l'élevation de cette montagne. On n'a pas non plus indiqué la nature des roches dont elle est composée; seulement on observe que, malgré l'extrême bouleversement de tout le sol, on n'y découvre (à la surface) rien de volcanique, et que toutes les couches sont inclinées fortement vers le golfe Lépante (5). Le terrain est aride et nu, comme dans les tems où Apollon y fonda son temple (6).

27. Le *Cithéron* et l'*Hélicon* sont deux montagnes moins élevées de la chaîne duquel s'élance le Parnasse; cependant sur les cimes de l'Helicon, comme sur ceux du Parnasse, la neige reste pendant une grande partie de l'année (7). Toutes ces montagnes sont aujourd'hui, comme jadis, couvertes de bouquets d'*ilex coccigera*, de cet arbuste sur lequel on recueille le kermès ou le vermillon (8).

28. Dans l'Attique les montagnes s'abaissent et se terminent vers la mer par des collines riantes qui, dès le rivage même, s'élèvent en amphithéâtre. Souvent leurs sommets arrondis sembleraient plutôt être un produit de l'art qu'un ouvrage de la nature (9). Cependant le dos de la prèsqu'île de l'Attique est hérissé de montagnes; on y exploitait les cé-

---

(1) *Whéler*, a journey, l. 4, p. 318, edit. de Londres, in-fol. *Spon*, voyage en Grèce t. 2, p. 40.

(2) *Strab.* l. 8, p. 261. *Whéler*, liv. 6, p. 442.

(3) Marmora Oxon. époch. 4.

(4) *Scrofani*, voyage en Grèce, t. I, p. 90, etc.

(5) Id. tome 2, p. 32.

(6) Homer. hymn. in Apoll. v. 629.

(7) *Felix Beaujour*, tab. du comm. d. la Grèce, tom. I, lettre 10.

(8) *Strab.* l. 8, p. 261. l. 9, p. 282. *Pausan.* l. 9, c. 28. *Scrofani* ibid.

(9) *Chandler*, travels in Grèce p. 157, Lond. 1776 in-4°. *Whéler*; a journey, p. 447.

lèbres carrières de marbre du mont Pentélique (1), celles du mont Hymette (2) et autres. Les mines d'argent de Laurium, qui, selon Xénophon (3), ne devraient jamais s'appauvrir, et qui cependant étaient déjà épuisées du tems de Strabon (4), se trouvaient à l'extrémité de la péninsule attique, près les bords de la mer. Un semblable emplacement d'une mine très-riche est assez singulier.

29. L'isthme de Corinthe nous mène dans le Péloponèse. Cette langue de terre est toute entière composée de montagnes et de rochers. C'est sans doute cette nature du terrain qui a empêché l'exécution de tous les projets conçus pour percer cet isthme (5). Un proverbe grec disait: « Le pays des Corinthiens ne consiste qu'en monts et vaux (6) ». Dans le canton des Megariens, on trouvait également un terrain très-montagneux. Le défilé entre les *rochers Scironiens* et le golfe Saronique offre de sublimes horreurs. Des rochers noirs et escarpés se penchent au-dessus de la mer; les flots mugissans ont pénétré sous leurs bases; c'est sur un terrain aussi dangereux que le voyageur trouve un sentier étroit, où il est obligé de marcher comme suspendu entre le ciel et les humides abîmes (7). L'isthme n'est qu'une continuation bien marquée de cette grande ramification du mont Hémus, qui forme le dos de la presqu'île grecque.

30. L'entrée du Peloponèse ne nous promet pas en vain un terrain montagneux. Deux ou trois chaînes de monts sour-

---

(1) *Theophr.* de lapid. § 14. *Athen.* l. 13, cap. 6. *Pausanias* l. I, cap. 32, l. 5, cap. 10, l. 8, cap. 28.

(2) *Strab.* l. 9, p. 275, ed Atreb. 1587. *Plin.* l. 36, cap. 3. *Horat.* l. 2, od. 18.

(3) *Xen.* rat. redit. p. 924—27, edit. Paris 1625.

(4) *Strab.* l. 9, p. 275.

(5) *Periandre*, tyran de Corinthe, eut la première idée de ce projet (*Diog. Laert.* l. I, § 99.) *Néron* en entreprit l'exécution avec une ardeur sans pareille; il enleva de sa propre main la première corbeille de terre. (*Sueton.* in. Ner. cap. 19.) *Hérodes-Atticus* fut un des derniers qui le tentèrent. (*Philostrat.* in. vit. p. 548.) On ne voit que de faibles traces de tous ces essais.

(6) *Strab.* l. VIII, p. 263.

(7) Ce défilé est d'une lieue et trois quarts. *Spon.* voyage t. 2, p. 171 *Chandler* tra. ch. 44, p. 198. *Whéler*, a journey, t. 1. p. 436. *Plin.* l. 2, c. 47. *Pausan.* l. 1, c. 44.

cilleux traversent cette presqu'île. Le mont *Cyllène* aurait, selon Strabon (1), 15 à 20 stades d'élévation, ce qui ferait 1,400 à 1,800 toises; mais cette estimation est sans doute outrée d'une moitié. Pausanias se borne à dire que le Cyllène domine toute l'Arcadie (2), et cette province est elle-même (en grande partie) un plateau montagneux élevé au-dessus de tout le reste du Peloponèse (3). Ce plateau, dont le *Ménale* occupe le centre, et où il y a beaucoup de petites rivières sans écoulement (4), ce plateau, dis-je, se termine au sud-ouest par le mont *Lycée*, qui domine tout le Peloponèse méridional (5).

31 Cinq branches latérales partent de ce noyau de montagnes; celle qui va à l'est paraît avoir peu d'élévation, et elle forme la presqu'île d'Epidaurus et de Trézène. Celle qui s'étend au nord-ouest se termine par *la roche Olénienne*, haute de 700 pas géométriques (6). Trois rameaux de montagnes s'étendent du plateau central vers le midi; une à travers la Messenie; elle environne le célèbre port de Pylos par des falaises très-escarpées; l'autre est le *Taygetus*, assemblage de monts sourcilleux, qui, selon quelques autorités peu sûres (7), doivent égaler en hauteur les sommets du centre; cette branche se termine au promontoire du *Ténare*, aujourd'hui *cap Matapan*; cette borne méridionale du continent européen et de la presqu'île grecque, est composée d'énormes falaises, dont les flots semblent miner la base; les quartiers de roche

---

(1) *Strab.*, l. 8, pag. 267.

(2) *Pausan.*, l. 8, cap. 17.

(3) *Arist.*, problem. § 26. *Pausan.* et *Strab.* ibid.

(4) Voyez plus loin, l'article *des rivières et de leurs bassins.*

(5) *Pausan.*, l. 8, cap. 38. Cet auteur dit que du sommet du mont Lycée l'on découvre *tout* le Péloponèse; ce qui ne paraît pas exagéré.

(6) *Scrofani*, Voyage en Grèce, t. I., lettre 31. Ce voyageur dit que l'*Oléno* est le sommet le plus élevé du Péloponèse; mais il ne paraît pas que les anciens aient été de cet avis. L'*Oléno* est entre l'Elide et l'Achaie; le *Cyllene* se trouve entre l'Arcadie, la Corinthie et l'Argolide. M. Scrofani semble comprendre sous le nom d'Oléno beaucoup de montagnes qui n'en font pas partie.

(7) *Schol. Pind.* in Nem., od. 10, v. 14, cfr. *Stat.* Thébaid., l. 2, v. 35.

ont un aspect noirâtre, comme s'ils avaient subi l'action du feu (1). Enfin une troisième ramification, moins élevée, va parallèlement au Taygete, et se termine par le promontoire de *Maléa;* c'est ce promontoire qui marque la limite entre la Méditerranée et la mer Egée; les tempêtes et les raffales l'ont rendu redoutable aux navigateurs (2).

32. Tel est l'enchaînement des montagnes de la presqu'île grecque. Il nous reste à considérer les *îles* qui l'environnent. Nous avons parlé de celles qui bordent les côtes de l'Epire. Il y a encore dans ces mêmes parages, mais plus près du Peloponèse, une île très-remarquable.

Zante, l'ancienne Zacynthe, offre un sol entièrement composé de plâtre. Le terrain semble être creux et résonne sous les pieds du voyageur effrayé. Deux bassins de quinze à vingt pieds de diamètre retiennent des eaux limpides et froides, du sein desquelles il s'élève un bitume liquide qui, en bouillonnant, nage sur la surface. Il y a dans la Grèce d'autres sources de cette espèce. *Spallanzani* plongea dans celle de Zante un thermomètre qui était à 24 degrés, et qui descendit aussi tôt à 17. Hérodote a vu cette source il y a deux milles trois cents ans (3).

33. L'île de Cerigo, l'ancienne *Cythère*, dont nous parlerons dans une autre occasion, semble former l'anneau de liaison entre le Peloponèse et la *Crète*; cependant une mer profonde sépare ces terres.

34 Dans l'île de Crète s'élèvent d'abord les *montagnes blanches*, qui, selon Strabon, s'étendent dans la longueur de 300 stades, ou environ 11 lieues, et qui ne cèdent point en élévation aux sommets du Peloponèse (4). Des cyprès vigoureux croissent parmi les neiges éternelles qui en couvrent les cîmes, et qui leur ont donné le nom de blanches, en grec

(1) *Lechevalier*, Voyage de la Troade, tome I, pag. 103. Il y avait une caverne d'où il sortait des mofettes, quelques mines et une carrière d'un beau marbre vert. *Paus.* l. 3, cap. 14 et 25. *Strab.* l. 8, pag. 253.

(2) *Pausan.* l. 3, cap. 23.

(3) *Lechevalier*, Voyage en Troade, t. I, pag. 84. *Herod.* l. 4. *Paus.* l. 4, cap. 23. *Plin.* l. 4, cap. 12.

(4) *Strab.* l. 10, pag. 327.

Leukoi (1). Ce n'est cependant que dans les vallées exposées au nord que la neige ne fond jamais. (2). Le mont *Ida* occupe le centre de l'île, dans la circonférence de près de 23 lieues (3); c'est un groupe de montagnes entassées l'une sur l'autre, presqu'en forme pyramidale. Ainsi les premières assises vous offrent un climat tempére, des forêts superbes, des pâturages et des coteaux émaillés de fleurs (4), tandis que les vents mugissent autour des cimes arides où en plusieurs endroits la neige se conserve toute l'année (5). La distribution des végétaux y est remarquable. La partie qui regarde Candie possède des forêts où l'érable et le chêne verd dominent. Les flancs qui se prolongent vers le midi sont plantés d'arbousiers, d'andracne, de cistes et d'alaternes. Les cèdres, les pins et les cyprès en ornent le front à l'orient. Du côté de l'occident, la montagne, taillée à pic, ne présente que des rochers entassés, qu'il est impossible d'escalader (6). La troisième chaîne de montagnes que cette île renferme est moins intéressante ou moins connue. Dans la partie montagneuse de cette île on ne voit que des rochers taillés à pic, des précipices affreux, souvent de deux cents pieds de profondeur, des ravins, des torrens; on marche dans des sentiers étroits et suspendus sur l'abyme, où l'on grimpe des rochers taillés en gradins. Ces montagnes sont la plupart de granite ou de marbre (7).

35. Les îles de l'Archipel offrent évidemment une suite de montagnes, dont les cimes rocailleuses ont d'abord dépassé les flots; avec le laps de tems il s'y est formé des dépôts calcaires et gypseux, des amas d'humus végétal.

---

(1) *Tournefort* t. I, pag. 28, édit. 1717, *in*-4°. *Théoph.* Hist. plant. l. 3, cap. 2; l. 4, cap. 1. *Plin.* l. 16, cap. 33.

(2) *Savary*, Lettres sur la Grèce, l. 36, pag. 322. Ce voyageur estime l'élévation de la plus basse rangée de ces montagnes, près la Canée, à 300 toises environ.

(3) Ou 600 stades. *Strab.* l. 10, pag. 325.

(4) *Théophr.* de vent., p. 405. *Meursius* in Creta, l. 2, cap. 3. *Belon*, Observat. l. 1, cap. 16.

(5) *Diod. Sic.* l. 5, pag. 338, edit. Wessel. 1746. *Tournefort*, Voyage, t. 1, pag. 53. *Savary*, Lettres sur la Grèce, pag. 242.

(6) *Savary*, ibid.

(7) *Savary*, Lettre 26, pag. 249, etc.

Lorsque ces matières trouvaient un encaissement favorable dans une vallée primitive, elles ont donné naissance à des îles fertiles. C'est ainsi que la riche *Naxos* cache derrière une enceinte de rochers ses plaines délicieuses (1). *Tenos* ou *Tine* est également un morceau de terrain fertile suspendu sur d'arides rochers (2). Autre part, le granite est resté dans toute sa nudité originaire. C'est ainsi qu'au milieu des Cyclades *Delos* élance son stérile sommet, couronné du mont Cynthus, qui n'est qu'un bloc de granite où brillent quelques particules, étrangères et sur-tout des parcelles de talc noirâtres et luisantes (3). *Gyaros*, aujourd'hui Ioura, ancien lieu de déportation des Romains (4); *Sériphe*, où la tête de Méduse, disait-on, avait pétrifié tout, jusqu'aux habitans (5); *Mycone*, dépourvue d'eau et brûlée des feux du soleil (6): tous ces rochers, produits de quelque ancienne révolution, montrent aux voyageurs modernes le même aspect de rudesse et de pauvreté sous lesquels les anciens les ont décrits.

Peut-être aussi, certaines roches se sont décomposées avec plus de facilité que d'autres, et ont ainsi, par leurs *détritus*, formé des terrains fertiles.

36. Il paraît que le sol de ces îles est riche en calcaire primitif. C'est à cause de leurs escarpemens calcaires que les poëtes les appelaient « les blanches, les éclatantes Cyclades (7) ».

C'est des carrières du mont Marpesse, dans l'île de Paros, que les Grecs tiraient ces fameux marbres, dont les blocs énormes brillaient dans les monumens de leurs villes, dont l'Egypte même orna la façade de son labyrinthe (8). Ce marbre était très-recherché par les anciens sculpteurs, qui l'employaient de préférence à tout autre (9). Cependant sa

(1) *Tournefort*, t. 1, pag. 213.
(2) *Id.* t. 1, pag. 357.
(3) *Tournefort*, t. 1, p. 307. *Spon*, voyage, t. 1, p. iij. *Wheler*, a journey l. 1, p. 58.
(4) *Juven.* sat. 10, v. 170. *Tacit.* annal. l. 3, cap. 69.
(5) *Tournefort*, t. 1, p. 179. *Tacit.* annal. l. 4, p. 21.
(6) *Spon*, t. 1, p. 115. *Tournefort*, t. 1, p. 281.
(7) *Virg.* Enéid. l. 3, v. 127. *Hor.* l. 1, od. 19.
(8) *Plin.* l. 36, cap. 5 et 13. *Steph.* de Urbibus, in Marpes.
(9) *Plin.* ib. *Strab.* l. 10, p. 335.

qualité ne répond pas toujours à sa renommée, s'il faut en croire les voyageurs modernes; les lames cristallines dont est formé son tissu égarent l'œil par des reflets trompeurs, et volent en éclat sous le ciseau (1). Ce défaut est racheté par d'autres qualités excellentes, sur-tout par son éclat et son extrême blancheur, qualités qui souvent ont fourni aux poëtes des termes de comparaison (2), et qui, selon Platon, le rendait agréable aux Dieux immortels mêmes (3).

37. Plusieurs espèces d'*argiles* et de *bols* ont rendu célèbres quelques-unes parmi ces îles. La *terre sigillée* de Lemnos était autrefois en usage dans la médecine; on l'employait comme un astringent à l'intérieur et à l'extérieur. C'est une argile ocreuse, ou un bol, colorée par un peu de fer (4). La *cimolite* ou *terre cimolée* est une argile d'un blanc-grisâtre, qui passe au rougeâtre par l'exposition à l'air; elle blanchit au chalumeau, et ne se fond qu'à l'aide d'un flux. *Hawkins* l'a retrouvée dans l'île Argentière, autrefois Cimolo, d'où les anciens la tiraient, pour l'employer à blanchir les étoffes, propriété qu'elle possède à un degré éminent (5). Nous ne parlerons pas de la célèbre argile à potier de l'île de Samos, et d'autres terres communes.

38. Il y avait des mines de cuivre, mêlé de fer, dans l'île d'Eubée (6). Celles d'or et d'argent, à *Siphnos*, aujourd'hui Siphante, furent couvertes ou englouties par la mer (7). Cette île est riche en plomb; les pluies en découvrent par-tout; la mine est grisâtre et lisse, elle donne un plomb qui approche de l'étain (8). L'île de *Thasos* renfermait, outre ses belles carrières de marbre, une fameuse mine d'or (9). On sait qu'un

(1) *Tournefort*, Voyage, t. 1, p. 202. Cfr. *Hauy*, traité de Minéralogie, t. 2, p. 163 et 164.

(2) *Anacréon*, od. 28. *Pind.* nem. 4, v. 131. *Antonini Itinerarium*, p. 528, ed. Wessel. in 4°.

(3) *Plat.* de leg. l. 12.

(4) *Hauy*, mineral. t. 4, p. 445 et 452.

(5) *Hauy*, minéral. t. 4, p. 446. Cfr. *Plin.* hist. natur. l. 35, cap. 17. *Hill* sur *Théophraste*, p. 204, Paris 1754.

(6) *Strab.* l. 10, p. 305.

(7) *Pausan.* l. 10, cap. 11. *Steph.* de *Urbibus*, in Siphno.

(8) *Pococke*, Voyage, liv. III, ch. 23.

(9) Herodot. l. 2, cap. 10 et 44. *Liv.* l. 33, cap. 30 et 35. Pausan. l. 5, cap. 25. La carrière est encore exploitée.

promontoire de Naxos s'appelle *cap Smeriglio*, parce qu'on y trouve le meilleur émeril.

Enfin, les carrières du mont Ocha fournissaient de l'asbeste, assez long et assez flexible pour qu'on en pût fabriquer des toiles incombustibles (1).

39. Ces remarques nous font déjà concevoir que le sol des îles grecques doit être très-varié quant à sa nature. Il est probable qu'on y trouve également les plus grandes variétés dans l'inclinaison des couches de roches. Toutes les presqu'îles, tous les promontoires paroissent avoir été bouleversés et culbutés par des affaissemens et des tremblemens de terre. Par-tout les entrailles de la terre sont mises à découvert.

Le nord de la Grèce, c'est-à-dire l'Albanie, la Macédoine et la Romélie, semble offrir un aspect très-différent de celui de la partie qui se trouve au sud du mont Olympe. Les affaissemens, les bouleversemens y sont moins communs. On voit de longues chaînes de montagnes, dont la continuité ne semble pas sensiblement interrompue, tandis que dans les provinces méridionales on voit plus de montagnes coniques et taillées à pic.

Mais dans l'île de Crète le terrain paraît reprendre des formes plus régulières, et les lits de pierre y sont plus horizontaux. Presque par-tout les voyageurs ont vu des marbres et du granite à la surface même du sol. Mais toutes ces observations ne nous donnent encore qu'une idée bien incomplette de la nature géologique de tous ces terrains.

II. DES TERRAINS CAVERNEUX.

40. Toute la Grèce méridionale et les îles de l'Archipel ont le sol caverneux. Nous commencerons par l'île de Crète.

« Le *labyrinthe de Gortyne* (2), selon Tournefort, est un

(1) *Strab.* l. 10, p. 304.

(2) *Tournefort*, voyage du Levant, t. 1, p. 65, etc. Cpr. *Belon*, observat. l. 1, ch. 6. *Savary*, lettres sur la Grèce, p 219.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion détaillée des opinions diverses qu'on a proposé sur la nature, l'origine et le but des labyrinthes. L'édifice de ce nom, construit par les anciens Egyptiens, a été décrit très-exactement par *Hérodote* et *Pomponius Méla*; Strabon, Diodore et Pline en parlent aussi; il est très-probable que cet édifice eut une destination religieuse.

» vaste antre, qui, par mille détours, semblables à des rues » souterraines, s'étend sous une colline située au pied du » mont Ida, du côté du midi. On entre dans ce labyrinthe » par une ouverture de sept ou huit pas de large, où à peine » un homme de médiocre taille pourrait entrer sans se cour- » ber. Le bas de cette entrée est fort inégal, mais le haut est » assez plat, et terminé naturellement par plusieurs lits ou » couches de pierres posées horizontalement les unes sur les » autres. On trouve d'abord une espèce de caverne fort rus- » tique, dont la pente est douce; mais c'est à mesure qu'on » avance, que les merveilles de ce lieu se montrent. Parmi » une infinité de routes qui ne mènent qu'à des recoins ou des » culs-de-sacs, il se trouve une allée principale, longue d'en- » viron *douze cents pas*, qui se fourche à son extrémité, et » qui conduit à une grande et belle salle qui est au fond du » labyrinthe. Pour trouver cette allée, il faut se détourner à » gauche environ trente pas de l'entrée. Elle est haute de 7 » à 8 pieds, lambrissée d'une couche de rochers horizon- » tale et toute plate, comme le sont la plupart des lits de

---

Maintenant *Pline*, l. 36, cap. 13, *Diodore*, l. 1, p. 55, assurent que Dédale bâtit un semblable labyrinthe en petit pour le roi Minos, dans la ville de Gnossus; cette ville mettait le type du labyrinthe sur ses médailles. *Pline* parle de plusieurs autres édifices semblables, entre autres d'un très-grand qui se trouvait à Lemnos. *Strabon*, l. 10, ne fait que nommer en passant le labyrinthe de Crète, mais au liv. 17 il s'étend assez au long sur celui d'Egypte, et semble lui comparer les *Memnonia* de Thèbes (égyptienne) et d'Abydos, qui certainement étaient des édifices sacrés.

Toutes ces analogies n'ont pas suffit pour convaincre l'illustre *Barthélemy* de l'existence du labyrinthe de Crète comme *édifice*. Il observe que les auteurs des beaux siècles de la Grèce ont gardé là-dessus un silence absolu. Voyez le *Voyage d'Anacharsis*, vol. VI, p. 503.

Quoiqu'il en soit du labyrinthe crétois considéré comme édifice, il est certain que plusieurs auteurs grecs du bas empire ont connu la *Caverne*, désignée aujourd'hui sous ce nom. Il en est question dans l'*Etymologicon magnum*. l. 36, cap. 13. *Eusthat.* in. Odyss. l. XI, p. 1688, lin 51, édit. 1542.

Barthelemy veut qu'on rapporte tout ce que les anciens ont raconté sur le labyrinthe crétois uniquement à la caverne. Il paraît cependant plus facile d'admettre l'existence simultanée de ces deux merveilles de l'île de Crète.

» pierres de ces montagnes. Le pavé est uni. Les murailles sont » taillées à plomb ou construites de pierres qui embarras- » saient le chemin et qu'on a entassées les unes sur les autres. » Il y a de côté et d'autre beaucoup de conduits latéraux. En- » viron au milieu de cette allée il y a un endroit où il faut » marcher à quatre pattes pendant l'espace de plus de cent » pas. Cette caverne, aujourd'hui habitée par des chauve- » souris, est très-sèche, et l'on n'y trouve ni égoût, ni eaux » filtrante ».

41. Le célèbre voyageur dont nous venons de citer les observations ajoute les remarques suivantes :

« Le labyrinthe n'est pas une carrière, comme *Belon* a » cru. La pierre n'en est ni dure ni belle; le transport d'ail- » leurs aurait été trop dispendieux à travers des montagnes » d'un accès aussi difficile.

» Cette vaste caverne doit sans doute sa formation à la » nature ; les hommes ont pu l'agrandir afin d'y trouver un » asile en tems de guerre, ou sous le règne des tyrans.

» Il y a deux ou trois autres conduits naturels fort pro- » fonds dans les collines voisines du labyrinthe, dont on » pourrait faire de semblables merveilles, si l'on le jugeait à » propos. Les cavernes sont fort fréquentes par toute l'île de » Candie. La plupart des rochers, et sur-tout ceux du mont » Ida, sont percés à jour par des trous à y fourrer les deux » poings où la tête. On y voit plusieurs abymes profonds et » perpendiculaires ». Pourquoi n'y aurait-il pas des conduits souterrains horizontaux dans les lieux où les bancs de pierre sont assis horizontalement les uns sur les autres?

42. Ces réflexions frappent par leur vérité et leur simplicité. Plusieurs témoignages viennent à leur appui. *Diodore* dit expressément que les crétois habitaient originairement des antres et des cavernes (1). Tous les peuples ont commencé par-là.

Parmi les autres cavernes de cette île on a beaucoup parlé de *l'antre de Jupiter*. Il doit avoir 200 pieds de long sur 20 de largeur (2). C'est-là que Minos (3), Epiménide et Pytha-

(1) Diod. sic. l. 5, p. 334 edit. Wesseling.

(2) *Benedetto Bordone*, Isolario, Veneliœ. 1594, page 49.

(3) *Homer*. Odyss. l. 19, v. 179. *Plat.* in Minoe. t. 2, p. 319, ed. Serrani, 1578.

gore (1) vinrent chercher les saintes inspirations de l'Être-Suprême.

43. L'île de Cerigo ou l'ancienne Cythère, voisine de Crète, offre une grotte qui, selon *Duloir* (2), aurait une demi-lieue de profondeur. Spallanzani et Lechevalier se bornent à dire qu'elle est très-vaste et très-remarquable ; on n'y trouve aucune espèce de cristal ni de stalactite. Les Grecs y célèbrent la messe (3).

44. En nous enfonçant dans l'Archipel nous trouvons à chaque pas des terrains qui, par leurs affaissemens ou autrement, ont reçu des fentes ; mais ces fissures paraissent être moins horizontales que celles de l'île de Crète.

Une des plus singulières et des plus grandes cavernes que l'on connaisse, est celle d'*Antiparos*, dont M. de Tournefort nous a donné une ample description (4). On trouve d'abord une caverne rustique d'environ trente pas de largeur, partagée par quelques piliers naturels ; entre les deux piliers qui sont sur la droite il y a un terrain en pente douce, et ensuite jusqu'au fond de la même caverne une pente plus rude d'environ 20 pas de longueur ; c'est le passage pour aller à la grotte ou caverne intérieure, et ce passage n'est qu'un trou fort obscur, par lequel on ne saurait entrer qu'en se baissant et au secours des flambeaux. On descend d'abord dans un précipice horrible, à l'aide d'un cable que l'on prend la précaution d'attacher tout à l'entrée ; on se coule dans un autre bien plus effroyable, dont les bords sont fort glissans et répondent, sur la gauche, à des abîmes profonds. On place sur le bord de ces goufres une échelle, au moyen de laquelle on franchit, en tremblant, un rocher coupé à plomb ; on continue à glisser sur des endroits un peu moins dangereux. Mais au moment où l'on se croit en pays praticable, le pas le plus affreux vous arrête tout court ; et on s'y casserait la tête si l'on n'était arrêté ou averti par ses guides. Pour le franchir, il faut se couler sur le dos le long d'un rocher, et descendre une échelle qu'il faut porter exprès ; quand on est

(1) *Diog. Laert.* l. 8, § 3.
(2) *Du Loir*, voyage au levant, p. 4.
(3) *Lechevalier*, voyage en Troade, tom. 1.
(4) *Tournefort*, t. 1, p. 188. *Pococke*, l. III, ch. 19.

arrivé au bas de l'échelle, on se roule encore quelque tems sur des rochers, et, enfin, on arrive dans la grotte. On compte trois cents brasses de profondeur depuis la surface de la terre; la grotte paraît avoir 40 brasses de hauteur sur 50 de large; elle est remplie des plus belles stalagmites du monde. Tournefort, qui ne rêvait que botanique, crût y voir un jardin de cristal, et prétendit y avoir acquis la preuve complète de la végétation des pierres.

45. La petite île de *Polycandro* renferme une grotte très-remarquable(1). Toutes les concrétions qu'on y voit sont d'une nature ferrugineuse, de couleur rougeâtre, sous la forme de longues barbes et brosses, fort cassantes, roides et pointues. Les côtés, le toit, le fond sont tapissés de ces aiguilles. Quelques-unes sont noires, d'autres semblent comme dorées, tout le rocher dans lequel cette caverne est creusée est une espèce de pierre ferrugineuse. On y trouve une mine de fer qui est toute en étoiles, et souvent brillante comme de l'acier poli. On y trouve aussi du fer en grappes ou des *botroïdes*. Enfin, une partie du rocher contient du talc jaune en très-minces paillettes, semblable à de la poudre d'or.

46. Il semble, d'après cette description, que ces cristaux de fer de Polycandro peuvent être classés avec ceux du Mont-d'Or, de Stromboli et autres, qu'on s'accorde à regarder comme un produit du feu des volcans qui a dû volatiliser le fer à la manière des sels ammoniacaux et du soufre (2). Polycandro est situé entre Milo et Santorin, les deux îles les plus décidemment volcaniques de tout l'Archipel.

47. La *grotte de Samos* renferme des concrétions qui se distinguent par leur couleur blanc de neige, et parce que, vers les extrémités, elles sont, pour ainsi dire, marquetées de petites taches brillantes de couleur d'or. Ces taches forment des cubes réguliers, comme si elles eussent été taillées exprès et polies de la main du plus habile artiste. Elles sont disposées sur les surfaces blanches, tantôt séparément, tan-

---

(1) Nous citons ces détails d'après le *Dictionnaire des Merveilles de la nature*, par *Sigaud-Lafond*, article *Cavernes*.

(2) Mémoire du cit. *de l'Arbre*, journ. de phys. Aout 1786, p. 127 et suiv.

tôt par bandes. Leur matière semble être de cette sorte de *fer arsenical*, qu'on appelle *mundick* dans le Cornouailles.

48. Dans la partie méridionale de la presqu'île grecque les cavernes sont en grand nombre. L'*antre de Trophonius*, long-tems theâtre des supercheries religieuses, existe encore dans la Beotie ; il est composé de plusieurs vastes allées souterraines (1) A soixante stades, ou 2 lieues et demie au nord de Delphes, on trouve l'*antre de Corycius*, autrement nommé l'antre des Nymphes. Quoique très-profond, la lumière du jour l'éclaire presqu'en entier. Il est si vaste, que tous les habitans de Delphes s'y refugièrent lors de l'invasion de Xercès (2). Tous les environs du mont Parnasse étaient remplis de grottes et de cavernes que le peuple tenait en grande vénération (3). On connaît le célèbre antre de l'oracle, audessus duquel la Pythonisse s'asseyait sur le trépied sacré ; il parait que ce fût un soupirail d'où il sortait des moffètes ou des vapeurs suffoquantes, dont l'effet naturel était de provoquer ces convulsions et ces extases, qui, en tout tems, ont accompagné l'exercice du don de prophétie (4). Il y avait plusieurs autres soupiraux semblables, par exemple, à *Hermioné*, et près du promontoire de *Ténare*.

III. Des terrains volcaniques et des Iles nouvelles.

49. Le sol de la Grèce méridionale offre un vaste champ à celui qui voudrait comparer les volcans sous-marins aux volcans terrestres, étudier les différens âges des laves, et sur-tout approfondir la grande *diversité des causes*, d'après laquelle il faudra un jour classifier les phénomènes compris sous le nom général d'éruptions volcaniques et tremblemens de terre (5).

Il nous manque jusqu'ici des observations bien exactes sur cette partie de la géographie-physique, nous allons ras-

(1) *Gordon*, geography, edit. de 1733, p. 179. *Pausan.* l. 9, p. 791, edit. de Kuhn, 1696.

(2) *Herod.* l. 8, cap. 36. *Pausan.* l. 10, cap. 32. *Eschyl.* in. Euménid. v. 23.

(3) *Strabon*, l. 9, p. 287.

(4) *Paus.* l. 10, c. 5. *Plutarch.* de oracul. defectu. *Diod. Sic.* l. 16, p. 427, edit. Wess. *Plin.* l. 2, cap. 93.

(5) *Delametherie*, Théorie de la terre, tom. IV, p. 246 et suiv.

sembler tous les faits que nous sommes en état de documenter historiquement, et même les simples indices, lorsque celles-ci paraîtront dignes d'attention.

50. La chaîne des monts Hémus, qui occupe et borne la partie septentrionale de la presqu'île, a certainement éprouvé des commotions volcaniques. Il y a un an que tous les papiers publics ont parlé d'un tremblement de terre qui ébranla la ville de Buckorest, en Walaquie; celle de Constantinople et plusieurs autres endroits. A cette occasion, une montagne, fesant partie du mont Hémus, s'écroula, dit-on, et sur ses décombres on vit paraître un lac sulphureux.

Les tremblemens de terre qu'ont éprouvé Constantinople, Nicée, Smyrne et autres villes voisines, sont trop connus pour en citer les détails (1).

Les environs de Troie, d'après les témoignages des anciens, ont subi quelques changemens par suite des tremblemens de terre (2). L'île de Lesbos renferme des sources chaudes (3).

Les montagnes de la Lycie s'appelaient *Héphestiens*, c'est-à-dire, volcaniques. C'est-là qu'il faut chercher *les champs Arimèens*, tant de fois foudroyés par Jupiter, selon Homère (4).

Lorsque Pindare décrit comment l'ennemi des dieux, l'affreux Typhée, il dit qu'il a été enseveli sous l'énorme poids de la Sicile, et ajoute que ce monstre, qui vomit aujourd'hui des torrens de flammes par la bouche de l'Etna, avait autrefois pris naissance dans un antre de Cilicie (5).

La fable de la *Chimera* se rapporte également à une montagne de la Lycie qui jetta des flammes.

J'assemble tous ces indices pour prouver que d'un tems immémorial il y a eu des éruptions volcaniques dans ces deux

---

(1) *Galand* a très-bien décrit celui de 1588, qui bouleversa Smyrne. *Hist. de l'acad. des sciences de Paris*, tom. II, p. 38.

(2) *Herodot*. l. 2, cap. 10. *Wood* an essay on the genius of Homerus, p. 308. Le savant *Lechevalier*, dans son *Voyage de la Troade*, a prouvé que ces changemens ne se sont point étendus aux lieux décrits par Homère.

(3) *Pococke*, description of the East. l. 2, p. 16—20.

(4) *Homer*. Iliad. II, v. 628.

(5) *Pind*. Isthm. I, v. 32.

noyaux de montagnes qui occupent le nord de la Grèce et l'ouest de l'Asie-Mineure.

Remontons maintenant à la partie centrale de l'Hémus, et suivons cette chaîne de montagnes qui, partant de ce point, parcourt la Grèce entière.

51. Dans la Macédoine, *Phlégra* et les *champs Phlégréens* (1) virent les Géans combattre contre les dieux; les anciens et les modernes rapportent cette fameuse lutte à des révolutions volcaniques.

Vis-à-vis Phlégra ou Palléna, se trouve, entre l'Olympe et le Pelion, la fameuse vallée de Tempé, qui, d'après l'opinion des anciens, doit sa formation à un tremblement de terre. Nous en parlerons dans la suite.

Les *Thermopyles* tirent leur nom des sources chaudes qui s'y trouvaient. Il y en avait par toute la Grèce. L'île *Eubée*, qui en renfermait plusieurs, éprouva des tremblemens de terre qui engloutirent des villes entières (2).

J'ai parlé des sources bitumineuses des environs d'Apollonie et de l'île de Zante; il y avait à *Mothone*, en Peloponèse, un puits dont l'eau, naturellement empreignée de poix, avait l'odeur du baume de Cyzique (3).

Le fameux lac *Averno*, en Italie, a emprunté son nom d'un lac semblable en Epire, qui exalait des vapeurs pestilentielles (4).

Dans la même province, *Dodone* avait sa source périodique, dont les eaux très-froides allumaient les flambeaux qu'on en approchait; ce phénomène était sans doute de la même nature que ceux de la fontaine brûlante de Grenoble (5).

Dirons-nous, avec *Varenius* (6), « que le *styx* fût une » source imprégnée des vapeurs arsénicales »? L'arsénic se forme, comme on sait, par sublimation autour du cratère des

(1) *Phlégra* en grec signifie *brulée.*

(2) *Aristot.* metéor. l. 2, cap. 8. *Strab.* l. 10, p. 304 *Thucid.* l. 3, cap. 89.

(3) *Paus.* l. 4, cap. 35.

(4) *Pausan.* l. 9, cap. 30. *Plin.* lib. 4, cap. 1.

(5) *Plin.* l. 2, cap. 103. *Mela*, l. 2, cap. 3. Mém. de l'acad. des sciences, 1699, p. 23.

(6) *Varenius*, édit. de *Newton*, c. 17, prop. 12.

volcans. — Voici comment les anciens nous peignent la source en question : « Près la ville de Nonacris, en Arcadie,
» une source qui sort d'un rocher élevé, forme le redoutable
» *styx*; cette rivière serpente dans un vallon, et se perd
» dans un gouffre. Ses eaux, quoique limpides et sans odeur,
» donnent aux animaux et aux hommes la mort la plus su-
» bite; elle dissout tous les métaux; elle brise tous les vases
» qui la reçoivent, excepté ceux qui sont faits de la corne
» du pied de certains animaux (1). »

52. Mais c'est assez rassembler des indices et des soupçons. Passons aux faits décidemment prouvés.

Toute la *Laconie* était sujette à des tremblemens de terre; et une fois entr'autres, l'orgueilleuse Lacédémone fut réduite à implorer le secours odieux de son rival, Athènes, pour relever ses murailles renversées (2).

Hélicé était une ville florissante, située à 12 stades ou 1,134 toises des bords du golfe de Corinthe. Une seule nuit la vit périr avec tous ses habitans; des sources réitérées en renversèrent les maisons; la mer s'élança hors de son lit et en couvra les ruines. Le terrain s'affaisa tellement, que les sommets seuls des édifices se font voir au-dessus de l'eau (3). *Aristote* dit, que le vent du nord souflait d'un côté, et celui du sud de l'autre (4).

Les environs de *Trézéne* nous offrent deux effets mémorables, produits par des agens volcaniques; mais nous n'en

(1) *Pausan.* l. 8, cap. 18, p. 635. *Plin.* l. 2, cap 103, l. 30, cap. 16. *Seneca*, quæst. natur. l. 3, c. 25. *Herodot.* l. 6, cap. 74.

(2) *Strab.* l. 8, p. 253. *Thucyd.* l. 1, cap. 101. *Plut.* in Cimo. p. 489, edit.

(3) *Pausan.* l. 7, cap. 24, p. 587, *Diod. Sic* l. 15, p. 364, edi. Wessel, *Plin.* l. 2, cap. 92.

(4) *Arist.* météor l. 2, cap. 8. Les anciens avaient très-bien remarqué la liaison intime qu'il y à entre certains phénomènes de l'atmosphère et les tremblemens de terre; les sécheresses et les pluies extraordinaires, les ouragans, les brouillards secs, qui donnent au soleil un aspect pâle, étaient, selon eux, des signes avant-coureurs de ces terribles révolutions qui bouleversent la terre. Voyez *De mundo* apud *Aristot.* cap. 4. C'était d'après ces principes que les anciens croyaient éloigner de leurs villes le danger des tremblemens de terre, en creusant de larges puits, par ou, selon eux, les vapeurs souterraines devaient trouver une sortie facile et naturelle.

avons que des descriptions très-vagues. *Strabon* (1) nous apprend que près *Methana* un terrain de sept stades de circonférence s'éleva du sein de la mer; une vapeur ignée le souleva; il exhale une odeur insupportable de soufre; pendant la nuit on le voit brûler (2). La mer, auprès de cette nouvelle île, est souvent agitée; *il s'y est élevé* des rochers taillés à pic, semblables à des tours en hauteur.

Ovide (3) fait parler Pythagore d'une colline qui s'est formée près Trézéne, dans une plaine; une vapeur souterraine souleva, dit-il, le terrain, et par la suite des tems, cette tumeur prit une consistance solide, et forme une haute colline.

Ajoutons encore à ces exemples celui de la vallée de *Trapezonte*, en Arcadie, qui jetait des flammes, et où plusieurs auteurs plaçaient la scène, ou plutôt, une des scènes nombreuses de la *Giganto-machie*, fable qui, évidemment, se rapporte aux éruptions volcaniques (4).

Le Peloponèse est donc rempli des terrains volcaniques, indiqués par les précieux écrits des anciens. Voilà les traces que les voyageurs géologues doivent suivre; voila les faits qu'ils doivent examiner en détail, et non pas s'écrier : « Que » tout le golfe Saronique n'est que le cratère d'un immense » volcan : » exclamations poëtiques qui ne mènent à rien.

53. « L'île de *Cythère* n'est qu'un amas informe de mon- » tagnes et de rochers qui se pressent et s'élèvent tumultueu- » sement en angles et en pointes aiguës. Les anciens, trom- » pés par les couleurs rouges et bleuâtres de ces rochers, » ont célébré les porphyres qui décoraient l'isle de Vénus; » mais des fragmens de jaspe sont les seules pierres vitres- » cibles qui s'y rencontrent.

» Tout semble concourir à prouver que le sol de Cythère » a été soumis à l'action des volcans. Les pierres, brisées à » l'aide des pics, offrent des parties calcinées autour d'un » noyau plus dur. Des pierres ponces, très-poreuses, très-

(1) *Strab.* l. I, p. 40

(2) Ceci nous rappelle la lueur nocturne que les marins prétendent appercevoir sur une montagne de l'île de Samos, ainsi que les feux errans qu'on apperçoit le matin autour du mont *Ida*, selon *Lechevalier*.

(3) *Ovid.* métam. XV, v. 296.

(4) *Pausan.* l. 8, cap. 29.

» légères, peu ou point attaquables par les acides, se trouvent » adhérentes aux rochers. »

On y reconnaît *trois* anciens cratères.

Ces observations de *Spallanzani* (1) ne se trouvent guère confirmées par aucun témoignage direct des auteurs anciens. Elles sont sans doute basées sur des faits ; mais ce célèbre naturaliste semble avoir eu sur l'activité des volcans une opinion systématique qui a pu en imposer à son jugement, et le porter à des expressions exagérées. M. *Lechevalier* parle même, d'après Spallanzani, de ces feux redoutables qui ont *soulevé* toute l'île de Cythère du fond de la mer.

54. Nous entrons dans la mer Egée, où nous allons successivement considérer trois à quatre foyers volcaniques, dont l'existence est historiquement ou physiquement prouvée.

L'île de *Melos*, aujourd'hui *Milo*, est toute entière composée d'un terrain caverneux et spongieux ; l'alun de plumes aux filets argentés est suspendu aux voûtes des cavernes ; des morceaux de soufre pur remplissent les fentes des rochers ; des sources minérales et chaudes jaillissent par-tout ; une odeur sulphureuse s'exhale de tous les marais. Telle Pline a peint cette île (2), telle les voyageurs modernes l'ont retrouvée (3). L'île de l'Argentière n'est qu'un amas de matières volcaniques (4). La position demi-circulaires de ces îles ressemble singulièrement à celle des îles de *Santorin* ou *Santerini*. Tout concourt à faire regarder ce petit grouppe d'îles comme le sommet d'un volcan qui s'est éteint long-tems avant ceux qui l'avoisinent.

55. Le grouppe d'îles, dont *Santorin*, autrefois nommée *Théra*, est la principale, jouit déjà d'une grande célébrité dans l'histoire des volcans. Nous allons rapporter et examiner les faits d'après les meilleures autorités.

---

(1) Nous les citons d'après *Lechevalier*, voyage en Troade, t. I, p. 105, et d'après le docteur *Alibert*, dans l'Éloge *de Spallanzani*, tome III des *Mémoires de la société médicale d'émulation*.

(2) *Plin.* hist. natur. l. 35, cap. 9—15.

(3) *Tournefort*, Voyage au levant, t. I, p. 145. *Savary*, lettres sur la Gréce, l. 42.

(4) *Sonini*, Voyage en Grèce, t. II, p. 44 et suiv.

Selon Pline et Sénèque, l'île principale de *Théra* ou de *Santerini* devait son origine à un soulèvement volcanique. Les témoignages de ces deux auteurs sont très-formels. Pline (1) dit qu'elle est sortie de la mer (*ènata è mari*) avec Thérasie, dans la quatrième année de la cent trente-cinquième Olypiade; il place ces îles parmi les treize autres nouvelles îles, qui, selon lui, sont sorties de la mer Egée à différentes époques, mais toutes d'une manière brusque, *repente emergunt* (2). Le témoignage de *Sénèque* (3) est encore plus imposant; il assure que lui et plusieurs autres Romains *ont vu* naître l'île de Théra et quelques autres îles voisines.

Après des témoignages aussi graves et aussi positifs, qui ne croirait à l'origine volcanique de l'île de Théra? — Le fameux père *Hardouin* se présente, et, son Hérodote (4) à la main, il nous prouve que cette île existait plusieurs siècles avant l'époque où Pline place sa naissance; Hérodote y indique sept villes florissantes, dont on en retrouve encore cinq. Cadmus y avait déjà laissé une colonie.

Le savant *Raspe* (5), pour sauver Pline, cherche à prouver que l'époque est une circonstance indifférente, vu que les copistes de Pline ont pu se tromper d'un chiffre.

56. Nous croyons que l'autorité d'Hérodote, jointe au si-

---

(1) *Plin.* l. II, cap. 88 et 89. Cfr. l. IV, cap 23.

(2 *Buffon*, dans les *preuves de la Théorie de la terre*, art. 17, fait dire à Pline tout le contraire de ce que Pline a dit. L'auteur romain indique de la manière la plus positive, les diverses époques de la naissance de ces îles. Buffon les fait naître toutes à-la-fois. Pline dit qu'elles ont paru *subitement*, et il joint dans la même cathégorie plusieurs autres îles, qui, par le témoignage des autres anciens, sont décidément d'origine volcanique. Buffon lui fait dire que la mer, en s'abaissant, les a laissé à découvert. *Ammian Marcellin* est cité par Buffon d'une manière non moins inexacte.

Ces sortes d'erreurs historiques et géographiques sont très-communes dans les nombreuses *Théories de la Terre;* elles ne sont guères propres à disposer les lecteurs judicieux en faveur de ces brillans systêmes.

(3) *Seneca.* quest. natur. VI, cap. 21.

(4) *Hérod.* l. IV, cap. 145. *Hardouin*, in notis ad Plinii l. II, c. 89,

(5) *Raspe*, hist. natur. insul. cap. 2, p. 29.

lence absolu de *Strabon*, *Pausanias* et *Plutarque* (1), sur la prétendue naissance de cette île, suffit pour prouver que Pline et Sénèque se sont trompés dans la manière dont ils énoncent les faits. Ils ont rapporté à la *grande* île de Théra ou de *Santérini*, ce qui n'était vrai qu'à l'égard de la petite île de Thérasia.

Les localités confirment cette opinion. En effet, comment croire qu'une île, qui a au moins 25 milles d'Italie, (10 lieues et demie) en circonférence (2), qui renferme cinq villes, et qui est habitée par 10,000 ames (3), eut pu être soulevée tout d'un coup du fond de la mer? La nature des lieux nous indique des causes bien plus naturelles. Les voici.

Le grand port qui se trouve entre Santérini et les petites îles de Thérasia, Kammeni et autres, est d'une profondeur incommensurable; il est d'une figure demie circulaire Toute la côte consiste en rochers noirs et calcinés, très-escarpés et élévés perpendiculairement de plus de 300 pieds au-dessus nu niveau de la mer. Ce port même est donc évidemment le cratère d'un *volcan sous-marin* placé *à côté* de l'île de Théra (4).

57. Ce volcan, soit en bouleversant les parois et les bords de son cratère, soit en rejetant des matières légères qui se sont accumulées autour de sa bouche, a produit certains îlots que nous allons considérer; mais il n'est pas *historiquement* prouvé qu'il ait produit la grande île. Seulement il l'a souvent ébranlée, il y a rejeté des amas de scories, de cendres et de pierres de ponces, il en a englouti quelques parties (5). Néanmoins une grande partie de l'île consistant en une énorme couche de beau marbre, n'a jamais subi la moindre action du feu souterrain (6).

---

(1) Dans les endroits, ou ces auteurs parlent de la naissance volcanique des îlots de Therasia, d'Hiera et autres; nous allons les citer au paragraphe suivant.

(2) *Coronelli*, isolario, ed Venet. 1696. in-folio, p. 243; les côtes de la Grèce, par *d'Anville*, Paris, 1756.

(3) *Tournefort*, voyages T. I p. 321.

(4) M. de *Choiseul-Gouffier*, voyage pitt. de la Grèce, t. I, pages 322 et 323.

(5) Mémoires de Trévoux, 1715, mois de Septembre.

(6) *Tournefort*, *ibid.* Coronelli, *ibid.*

C'est ainsi qu'Hérodote et la géographie-physique se trouvent dans l'accord le plus parfait; tandis qu'il est évident que Pline et Sénèque se sont trompés.

58. La plus grande des îles produites par ce volcan, est celle qu'on nomme aujourd'hui *Megalé-Kammené*, et que les anciens appelaient *Hiéra*, et, selon Pline, *Automate* (1). Recueillons les divers témoignages des anciens sur cette catastrophe, qui donna naissance à cette île.

Strabon nous parle dans ces termes : « Au milieu de l'espace qui est entre Théra et Thérasia, on vit pendant » quatre jours des flammes sortir de la mer; celle-ci sem- » blait bouillonner tout à l'entour. Enfin ces feux souterrains » soulevèrent une île composée de scories et ayant 12 stades » de circonférence; elle s'éleva comme si elle avait été » amenée par quelque machine (2). »

Plutarque cite cet évènement comme ayant été prédit par les oracles (3); *Pline* en parle dans l'endroit où il fait l'énumération des îles nouvelles (4).

Pausanias nous apprend la circonstance remarquable, qu'en même-tems que l'île d'Hiéra sortit de la mer, une autre île, située à peu de distance de Lemnos, et nommée *Chrysé*, y fût engloutie (5).

Justin ajoute qu'il se trouva dans l'île, au moment de son apparition, des sources chaudes. Il dit, que le même jour un grand tremblement de terre bouleversa plusieurs villes d'Asie, entr'autres Rhodes (6).

59. *Sénèque* nous a conservé sur cette révolution des détails précieux, qu'il avait puisés dans les ouvrages du savant

---

(1) Ces noms sont tous trois relatifs à l'origine de cette île. *Megalé Kammené* veut dire *la grande (île) brûlée* ; de *Kaminos*, four, feu, flamme, ou *la grande éruption violente* ; de *Kamnain*, faire effort. Le nom d'*Hiéra* ou la *Sainte* indique les idées religieuses que les anciens attachaient à toutes les catastrophes de la nature ; celui d'*Automate* n'a pas besoin d'explication.

(2) *Strab.* l. I, p. 39, ed. Casaub. Atrébat.

(3) *Plutarch.* orac. edit. Xylandri Francf. 1620. in-folio, p. m. 399.

(4) *Plin.* lib. 2, cap. 88 et 89.

(5) *Pausan.* lib. 8, cap. 33.

(6) *Just.* Histor. XXX, cap. 4.

vant géographe *Posidonius* (1) : « La mer écumait ; il en sortait de la fumée ; enfin, les flammes s'ouvrirent une issue..... Elles ne jaillissaient que de tems en tems, à l'instar des *éclairs*.... Des pierres *retombaient* à l'entour ; les unes étaient des roches, à l'état entier, que le feu souterrain chassait devant lui, avant de les avoir altérées ; les autres étaient consumées et rendues légères comme la pierre ponce. A la fin on vit paraître le sommet d'une montagne ; elle reçut de nouveaux surcroîts en hauteur, et, en s'agrandissant, forma une île..... La mer, dans cet endroit, est profonde de 200 pas. »

60. Parmi ces divers témoignages, celui de Strabon paraît, au premier abord, peu conforme aux idées de la saine géologie. Les feux souterrains peuvent difficilement *soulever de bas en haut* des rochers et des terrains entiers. C'est par petits morceaux que les pierres ponces et les scories sont rejetées par la bouche du volcan, et c'est en *s'accumulant* peu-à-peu autour du cratère, que ces matières forment une montagne conique. Quant aux laves, comme ce sont des matières très-pésantes, on les voit toujours *de haut en bas*. Donc les laves d'un volcan sous-marin ne peuvent point former de nouvelles îles ; elles doivent couler au fond de la mer.

61. Le récit de *Sénèque* est conforme à ces principes. Ce récit est d'ailleurs confirmé par la description que *Nicéphorus* (2) a fait d'une éruption du volcan sous-marin de Théra, qui eût lieu en l'an 727.

« Au commencement de l'été une masse de fumée épaisse sortit du sein de la mer. De cet immense brouillard il en jaillit des flammes. Bientôt il tomba des amas de pierres, qui agrandirent l'île d'Hiéra.

Théophanes ajoute que toute la mer Egée, les côtes de la Macédoine et de l'Asie furent couvertes de pierres ponces (3).

62. L'histoire de ce volcan est fertile en évènemens assez intéressans pour que nous en donnions une idée succinte.

---

(1) *Seneca* Quæst. natur. II, cap. 26.
(2) *Niceph.* brev. histor. ; édit. Paris. 1648, p. m. 37.
(3) *Theoph.* in chronograph. ad ann. 727.

En l'an 19 de l'ère vulgaire, on vit se former l'îlot de *Thia*, à deux stades de l'île d'Hiéra (1).

En l'an 46, ou plus exactement, dans la nuit qui séparoit l'an 46 de l'an suivant, il sortit de la mer une île nouvelle (2), à laquelle certains auteurs d'un âge postérieur donnent 30 stades de circuit (3), et qui paraît être celle qu'on appelle aujourd'hui *Aspronisi* (4).

En l'an 60, il naquit au printemps, par suite d'un tremblement de terre, une île nouvelle, selon *Philostrate* (5).

Nous avons parlé de l'agrandissement de l'île d'Hiéra en l'an 727. Un autre accroissement, par suite d'un tremblement de terre, eut lieu en 1457, d'après une inscription latine, conçue en très-mauvais vers, et qui se trouve dans une église de la ville de Scaro (6).

En l'an 1508, le 24 mai, un tremblement de terre sépara en deux l'île de Thérasia (7).

L'îlot qui, en 1573, sortit de la mer, a de nouveau disparu en 1707 (8).

En l'an 1650, un violent tremblement de terre forma un banc qui ne se montre pas tout-à-fait à découvert (9).

63. Aucun de ces évènemens n'a été observé d'une manière aussi exacte que ceux qui eurent lieu en 1707 et 1712. En voici le précis. — « Après le tremblement de terre qui eût » lieu le 23 juin 1707, on vit une masse blanche, de figure » ronde, s'élever de la mer sans aucun bruit et avec un mou- » vement sensible à la vue, mais quelquefois inégal. On vit » adhérer à cette masse un peu de terre argileuse et quel-

(1) *Plin.* l. II, cap. 89.

(2) *Sen.* Quest. natur. II, cap. 26. *Dio Cass.* l. X, cap. 29; et les remarques de *L'abbé* citées par *Raspe*, Insularum hist. nat. cap. II, 5.

(3) *Cassiodorus*, *Syncellus*, etc.

(4) Philosoph. transactions vol. XXVII, n°. 332.

(5) *Philost.* in vitata Apoll. IV, cap. 11.

(6) *Coronelli* isol. p. 243. Philosoph. transact. vol. XXVII, n°. 332.

(7) *Mart. Baumgarten* itinerarii, lib. III, cap. 26. *Raspe*, p. 29.

(8) *Gassendi*, in X lib. *Laertii* de Epicuro. Mém. de Trévoux, 1715, mois de septembre.

(9) *Philos. transact.*, ibid. Voyages de *Thévenot*, *Coronelli*, etc.

» ques huîtres. La mer, couverte et troublée de diverses ma- » matières minérales et terrestres, était chaude et bouil- » lonante. Le 16 juillet, on vit la fumée sortir de la mer; huit » autres rochers noirâtres parurent à côté du premier; et, » peu de jours après, s'y joignirent de manière à ne faire » qu'une seule île. Le 19 juillet, les flammes commencèrent » à sortir de deux cratères qui s'étaient formés dans cette » nouvelle île; les matières qui étaient lancées par ces deux » bouches retombèrent à l'entour, et firent élever le sol de » l'île. Ces scènes se renouvellèrent jusqu'en 1712; alors » l'île eut 400 pieds de haut sur une base de 6 milles d'Ita- » lie de circonférence.... En même-tems que cette nouvelle » île s'élevait, celle née en 1573, et nommée *Petite Kam-* » *méni*, s'affaisait; une partie même des rivages de l'île de » Théra s'enfonça dans la mer (1). »

Cette dernière circonstance est importante; elle nous prouve que toutes ces révolutions se réduisent simplement à ces changemens de cratère, dont on a vu des exemples récens au Vésuve. Ainsi, un volcan aussi vaste que ceux qu'*Humbold* a vu au Pérou (2), un volcan qui brûle depuis deux milles ans au moins, n'a produit que quelques rochers, que de tems en tems il déplace, renverse ou relève.

64. L'Archipel renferme encore d'autres foyers volcaniques; mais si leur existence ancienne est incontestable, on ne peut guères rien dire de positif sur leurs sphères d'activité.

Anaphe, aujourd'hui *Nanphio*, à l'est de Santerini, est, selon Pline (3) et Ammian-Marçellin (4), le produit d'un tremblement de terre. On prétend même prouver par quel-

---

(1) *Mém. de Trévoux*, 1708 juillet, et 1712 septembre. *Nouv. Mém. des Missionaires-Jésuites dans le Levant*, tom. I, p. 133.

(2) Le volcan sous-marin a pour cratère tout le golfe qui est entre Théra, Thérasia et Hiéra; au milieu de cet espace on ne trouve que des îlots volcaniques. La circonférence du cratère peut donc être d'environ une lieue; c'est comme celui de *Pichinka*.

(3) *Plin.* l. II, cap. 88.

(4) *Amm. Marcellin*, édit. Valesii, Paris, 1681, in-folio, l. XVII, cap. 7.

ques témoignages, des littérateurs et des poëtes, que les Argonautes furent témoins de sa naissance (1).

Delos flottait sur la mer, dit la fable, jusqu'à ce qu'Apollon la fixa, par reconnaissance de ce qu'elle avait offert à sa mère l'asile que la terre entière lui refusait. Aristote, Pline et Ammian-Marcellin disent que cette île est sortie brusquement de la mer (2). En même-tems, nous savons qu'elle est sujette à des tremblemens de terre (3). Il est donc naturel de croire que la tradition de son ancien état *flottant* se rapporte à ces mouvemens inégaux, à ces bouleversemens et relèvemens successifs auxquels sont sujettes les îles volcaniques (4). C'était l'opinion d'*Aristarque*, à l'égard d'une des îles Eoliennes (*Lipari*) qu'Homère appelle flottante (5).

Il y a encore la petite île *Néa*, entre Lemnos et l'Hellespont, et celle d'*Halone* près Chio, qui, selon Pline, doivent leur origine aux feux souterrains. Nous avons parlé des tremblemens de terre auxquels l'*Eubée* était sujette; Strabon dit qu'ils se terminèrent par l'écoulement d'un torrent igné, c'est-à-dire, d'un torrent de laves; cette éruption eut lieu dans la plaine de Lelantus (6). Lemnos renfermait un ancien et célèbre volcan, qui passait pour un des laboratoires ordinaires de Vulcain (7).

65. Quoique tout l'Archipel soit rempli de terrains vol-

---

(1) *Phot.* Biblioth. pag. 457, édit. Rothomagi, 1653. *Orph.* argonaut. v. 1350. *Apollon. Rhod.* argonaut. IV, v. 1710.

(2) *Plin.* l. IV, cap. 22. *Ammian Marcellin* l. XVII, c. 7.

(3) *Plin.* l. c. *Seneca*, Quæst nat. c. 26.
Corneille le Bruyn la trouva toute abîmée par des tremblemens de terre. *Voyage au Levant*, tom. I, p. 59.

(4) Dans les *Mém. des Mission. de la compagnie de Jesus dans le Levant*, tom. I, p. 133, il est dit que la nouvelle île de 1707 « baissait et diminuait souvent par un endroit tandis qu'elle se » haussait et s'étendait par un autre. . . . . que plusieurs ro» chers, après s'être montrés et rentrés dans l'eau à plusieurs re» prises, reparurent à la fin et demeurèrent stables ». Ce récit fait d'ailleurs évidemment voir que ces petites îles volcaniques ne sont que les sommets des bords d'un cratère sous-marin.

(5) Voyez l'article sur ces îles, vol. VIII.

(6) *Strab.* l. I., p. 40.

(7) *Bochart* Geog. sacra l. I, cap. 12. *Val. Flacci*, argon. l. II, v. *Ibid.* v. 331 et suiv.

caniques, il ne faut cependant pas, en s'abandonnant à l'essor de l'imagination, prendre toutes les îles de cette mer pour des produits des feux souterrains, ou seulement pour des bouleversemens causés par des vapeurs souterraines. Je ne finirais point, si je voulais examiner et refuter toutes les choses extravagantes que l'esprit systématique fait dire aux *géologues spéculateurs*, et qui, souvent, ont été copiées dans les géographies vulgaires. Mais les anciens mêmes n'étaient pas exempts de cette manie. Pline nomme l'île de *Rhodes* parmi celles qui sortirent brusquement de la mer; la compagnie dans laquelle il la met, la manière dont Ammian-Marcellin répète la même chose, ne laissent aucun doute sur le sens de Pline; il regardait Rhodes comme le produit d'une ou plusieurs révolutions volcaniques (1). Mais Pline s'est peut-être trompé sur le sens de quelques auteurs grecs qu'il a pû copier; du moins il est sûr que la naissance, ou la première apparition de l'île de Rhodes est attribuée, par des auteurs grecs, *à la diminution des eaux de la mer* (2). Toutes les fameuses idées de la géologie moderne ont été connues des anciens. *Diodore* n'adopte ni l'un ni l'autre de ces hypothèses; « l'île était originairement, comme tous les pays, couverte » de boue et de marais; elle fut desséchée par l'action du » soleil, qui la rendit fertile (3) ». C'est ce fait simple et naturel que les Neptunistes anciens ont brodé de manière à en faire un argument pour leurs géogonies. De l'autre côté, les Volcanistes grecs ont pu déclarer toute l'île volcanique, à cause de quelques traces partielles de l'action des feux souterrains et de quelques tremblemens de terre (4).

66. Depuis trois mille ans le sol de la Grèce est mieux connu qu'aucune autre partie du globe; depuis trois mille ans les volcans et les tremblemens de terre ne cessent de l'agiter. Qu'est-il résulté de ces bouleversemens?.... Le terrain sans doute est devenu méconnaissable?... on ne retrouve

(1) *Plin.* et *Amm. Marcell.* Voyez plus haut, à l'art. 55.

(2) *Heracl. Pont.* de polit. Græc. in Gronov. thesaur. antiquit. græc. tom. VI. *Philo Judæus* de mundi incorruptibilitate, ex versione Genelii, Paris, 1640, p. 959. Philon cite *Theophraste*.

(3) *Diod. Sic.* l. V, p. 55.

(4) *Meursius* de Rhodo. I, cap. 15.

plus les fameuses places, célébrées par tant d'immortels écrivains?.... Rien de tout cela! Il s'est formé quelques îlots composés de scories, de cendres et de pierres ponces; quelques collines, quelques petits caps ont perdu de leur élévation ou de leur étendue; deux ou trois sources ont pu disparaître (1); mais toutes ces défigurations partielles n'ont pas autant changé la face de la Grèce que le seul travail de l'homme à changé, en moins de tems, celle de la France, de l'Angleterre, du Danemark. J'ose dire que la coupe des forêts et les atterrissemens maritimes ont plus changé le Jutland depuis l'an 1000, que la Grèce ne l'a été par tous les agens volcaniques réunis dans l'espace de deux à trois mille ans.

IV. DE QUELQUES MONUMENS ZOO-GÉOLOGIQUES DE LA GRÈCE.

67. On peut appeler *monumens zoo-géologiques* ces restes des animaux inconnus dans le règne animal actuel, ou du moins dans la zoologie des contrées où l'on les trouve enfouis. La Grèce a de tems en tems offert quelques monumens semblables. On y a trouvé des *ossemens énormes*, que les anciens attribuaient aux *Géans*; c'est-à-dire, à cette race humaine d'une stature démesurée, que l'antiquité toute entière a soutenu avoir jadis existé sur la terre.

Pausanias parle des ossemens de géans conservés dans un temple d'Esculape, à Mégalopolis, dans le gymnase d'Asopus, et de ceux qu'on avait trouvé dans l'île d'Astérius, près Milet (2).

A Rhodes on conservait des ossemens attribués aux anciens géans de cette île (3).

Dans une caverne de la Dalmatie on trouva des squélettes, dont les côtes avaient seize coudées de long (4).

Une montagne de Crète s'étant écroulée, fit voir un squélette haut de quarante-six coudées.

(1) *Strabon*, trompé par *Démétrius de Scepsis*, dit que la source chaude du Scamandre avait disparu. Selon *Lechevalier*, les voyageurs modernes ont trouvé les *deux* sources, mais l'une et l'autre chaudes.

(2) *Paus.* l. III, cap. 22, p. 267; l. VIII, cap. 32, p. 667, ed. Kuhn. 1696.

(3) *Diod. Sic.* l. V, p. 327, ed. Wessel. *Phleg.* de mirab., cap. 16.

(4) *Phlegon* de rebus mirabilibus.

Voici le témoignage le plus intéressant de tous, puisqu'il indique un fait que l'on peut espérer encore aujourd'hui de vérifier. « Dans la Macédoine les torrens qui, gonflés par les » pluies, descendent des montagnes, mettent à découvert » des ossemens qui ressemblent à ceux du corps humain, » mais qui sont beaucoup plus grands (1). »

68. Il est naturel de regarder tous ces ossemens comme les restes de quelques grand animal, analogue à ceux dont les dépouilles se trouvent enfouies dans le sol glacé de la Sibérie, sur les bords rians de l'Ohio, et jusques dans les montagnes de l'Amérique méridionale.

Cette espèce de monumens géologiques n'est donc point bornés aux régions glaciales; elle est sans doute répandue sur toute la surface du globe et dans tous les climats (2).

69. On doit encore remarquer l'unanimité avec laquelle les Grecs attribuent ces ossemens à des géans. Pour ceux qui connaissent l'exactitude des philosophes anciens, cette circonstance doit paraître très-décisive; elle indique que ces restes appartiennent à un animal dont le squélette ressemble à celui de l'homme.

Les Grecs connaissaient assez bien les diverses espèces d'ossemens fossiles, pour pouvoir se former la-dessus des idées raisonnables; c'est-à-dire, des idées comparées. *Théophraste* savait déjà qu'on trouve de l'ivoire fossile, et que cet ivoire est souvent noirci par suite de son séjour dans la terre (3). Le même auteur parle des pétrifications. D'autres grecs ont connu plusieurs de ces races animales perdues, dont la géologie moderne s'occupe avec tant de soin (4).

---

(1) *Solin.* c. 14.

(2) Cette observation est très-favorable à l'hypothèse de *Deluc* sur la manière d'exister de ces animaux. *Voyez* notre vol. I.

(3) *Théophraste*, cité par *Pline*, Hist. nat. l. XXXVI, cap. 18.

(4) Entre autres les anciens ont fort bien reconnu l'existence du *taureau carnivore* et monstrueux, dont on a trouvé plusieurs restes fossiles. *Agatarchide* le Cnidien, dans les restes de son traité sur la mer Rouge, conservé par *Photius*, Biblioth., cap. 39, décrit ainsi cet animal : « Il est plus grand et plus leste que le » bœuf domestique; ses poils sont très-roux, et placés d'une » manière inverse à celle des autres animaux; ses yeux sont

70. Un autre fait historique, quoiqu'au premier coup-d'œil très-analogue à celui dont nous venons de parler, doit cependant être rangé sous une autre catégorie, et appartient à une époque beaucoup plus moderne.

Les *lions* ont jadis vécu en Grèce. Ils se tenaient, du tems d'*Aristote*, entre les fleuves Achelous, en Acarnanie, et celui de Nessus en Thrace; ils occupaient ainsi une partie

---

» plus brillans que ceux du lion ; sa gueule est découpée jus-» qu'aux oreilles; ses cornes sont mobiles ; il attaque tous les » animaux, et même l'homme ». *Diodore de Sicile*, l. III, a copié cette description, en ajoutant que ses yeux reluisent de nuit. *Strabon*, géographe, l. XVII, p. 533, place ces taureaux carnivores en Arabie. *Pline*, Hist. natur., l. 8, cap. 21, en parle comme d'un animal d'Ethiopie ; il emploie les mêmes termes qu'Agatharchide. Il dit dans un autre endroit, l. 8, cap. 45, qu'il y avait dans l'Inde des bœufs de la hauteur d'un chameau, ayant les cornes longues de quatre pieds. *Elien* répète ces descriptions, en ajoutant que ces taureaux ont la grandeur double de celle des bœufs ordinaires de la Grèce; *Hist. ancienne*, l. XVII, cap. 45. On apporta la corne d'un bœuf semblable au roi Ptolémée II; *Hist. ancienn.*, l. III, cap. 34.

L'existence assez moderne de cette espèce de taureau est constatée par de nombreux témoignages. *Ludolf* les connaissait par plusieurs relations des missionnaires de son tems. Voyez *Comment. ad hist. Æthiop.*, *l.* 1, *cap.* 10, et *l.* 3, *cap.* 11. Dans sa relation sur le Mogol, tom. 2, p. 43, *Bernier* dit que les ambassadeurs d'Ethiopie apportaient au Grand-Mogol, entre autres présens, une corne de bœuf prodigieuse, dont il trouva le diamètre d'un demi-pied. *Nieuhoff*, Voyage aux Indes-Orient., p. 360, édit. angl., décrit le *Sukotyro* des Chinois comme une espèce de bœuf extraordinaire, ayant le museau approchant à celui d'un cochon, deux oreilles longues et rudes, une queue épaisse et touffue, les yeux placés perpendiculairement dans la tête, deux grosses cornes, ou plutôt deux *dents*, pas tout-à-fait aussi épaisses que la dent d'un éléphant ; cependant le *sukotyro* est frugivore. *Sloane* posséda une paire de cornes qu'il attribue à une espèce de bœufs monstrueux (*Mém. de l'Académie des Sciences*, 1727). Le savant géographe *Pinkerton* parle des bœufs indiens de dix et même de quatorze pieds de long. *Géogr.* t. II, p. 276, édit. de 1802.

(Cette note supplée au huitième livre de notre *Géograph. physique générale* ; elle pourrait jeter quelque lumière sur les questions traitées par M. *Faujas-St.-Fond*, dans ses *Essais de Géologie*, tom. I, ch. 11, p. 329).

de la Grèce qui, certainement, n'est pas la plus chaude. Leur région n'avoisine point l'Asie (1).

Qu'on ne dise point que le climat de la Grèce s'est refroidi, et que cette race d'animaux a été obligée de s'en retirer. D'abord, il est facile de prouver que le climat de la Grèce est devenu plus tempéré depuis le siècle d'Homère; ensuite, le refroidissement admis, pourquoi, demanderons-nous, les lions ne se retirèrent-ils point vers la Grèce *méridionale?* Au contraire, ils restèrent constamment dans la région la plus froide, jusqu'à ce que les hommes en eussent exterminé la race.

Les auteurs de théories de la terre ont souvent cités des faits semblables dans un sens faux et détourné.

71. L'île de Cerigo a présenté aux observateurs modernes quelques faits dignes d'être remarqués.

On y trouve des *poissons fossiles* dans une pierre calcaire feuilletée; ils sont petits, et furent découverts par le père *Vico*, naturaliste vénitien (2).

Le célèbre *Spallanzani* a observé un autre fait curieux. « Au sein des matières volcaniques qui composent cette île, » on rencontre des coquillages admirablement pétrifiés, et » qui n'ont éprouvé aucune altération. Ce sont des ostracites » et des peignes; ceux-ci sont plus rares et d'un petit » volume; les autres y sont en grand nombre et d'un vo- » lume très-considérable. Les valves des peignes n'étaient » point unies, comme lorsque leur cavité était habitée par » l'animal; celles des ostracites étaient étroitement liées l'une » à l'autre (3). »

Spallanzani s'étonna de cette conservation des coquillages au milieu des terrains volcaniques; mais d'abord, on peut douter de cette volcanisation totale qu'il attribue à l'île de Cerigo; et puis, nous avons aujourd'hui tant d'autres preuves du peu d'intensité de certains feux souterrains!

---

(1) *Hérodot.* l. VII, cap. 126. *Aristot.* Histor. anim. l. VI, cap. 31.

(2) *Faujas-St.-Fond*, Essais de Géologie, tom. I, p. 115.

(3) Eloge de Spallanzani, par *Alibert*, p. 136. Mémoire de la Société Médicale d'émulation, troisième année.

72. Vers le milieu de cette île, et non loin de la mer, est située une montagne faite en cône tronqué ; les habitans l'appellent la *Montagne des Ossemens*, parce qu'elle en est formée dans sa totalité. *Spallanzani* crut y reconnaître des ossemens humains ; il crut avoir vu quelques phalanges du doigt et quelques fragmens du *radius* et du *tibia*. Un médecin rapporta à Spallanzani d'avoir trouvé une mâchoire inférieure et une portion de crâne humain avec ses sutures.

Ces os sont d'une couleur très-blanche ; ils ne sont point calcinés, mais totalement pétrifiés ; ils ont le poids et la dureté de la pierre ; ceux qui sont spongieux conservent leur spongiosité, et les os fistuleux leur cavité.

Mais on sait que nos anatomistes modernes ont prouvé que tous les ossemens prétendus humains appartiennent à diverses espèces d'animaux (1). Il y a d'ailleurs dans le récit de Spallanzani quelques circonstances qui jettent du doute sur l'exactitude de ses observations ; ce n'est pas lui-même, c'est *un médecin très-instruit* qu'on ne nomme pas, qui a vu la mâchoire et le crâne. Spallanzani, lui même, a dit que la multitude de ces ossemens était tellement énorme, que la cité la plus populeuse n'aurait pu y fournir. Enfin, *Lechevalier*, qui était à côté du naturaliste italien, assure qu'il n'a jamais pu voir des ossemens *humains* dans ces pétrifications (2).

V. DU TRAVAIL DES EAUX COURANTES, DES LACS ET DES DÉLUGES PARTIELS.

73. Le sol de la Grèce étant fort inégal, l'action des eaux courantes, à sa surface, doit être très-sensible. Aussi les défenseurs des hypothèses de *Sulzer* et de *Lamanon* placent en Grèce le théâtre de plusieurs évènemens, qu'ils prétendent faire valoir comme autant de preuves en faveur de leur théorie.

Nous rechercherons, sans partialité, ce qu'il y a de prouvé dans les divers faits qu'on allègue..... Le beau bassin de l'*Hébrus*, celui dont *l'Axius* ou le *Vardar* enlève toutes

(1) *Faujas-St.-Fond*, Essais de Géologie, t. 1, p. 353.
(2) *Lechevalier*, Voyage de la Troade, t. 1, p. 108.

les eaux (1), les vallées de l'Albanie, n'ont point été examinées avec assez de soin, pour que nous puissions tracer une description physique de ces divers bassins.

74. La vallée de la Thessalie, ce grand et magnifique bassin, dont le *Pénée* enlève toutes les eaux, doit attirer nos regards. Quatre chaînes de montagnes l'environnent, en forme d'amphithéâtre (2); nous les avons décrites, art. 24. Les nuages, constamment attirés vers ces masses élevées, y entretiennent une abondante humidité; mille sources y jaillissent, mille ruisseaux argentés y bondissent de colline en colline. Ces nombreux courans vont tous se réunir au *Pénée*, aujourd'hui nommé *Salampria*.

En examinant le terrain sur les meilleures cartes, on s'aperçoit que la partie la plus basse de ce cercle de montagnes qui environnent la Thessalie, est celle entre le Pélion et l'Œta, vers le golfe de *Volo*, et vis-à-vis la pointe septentrionale de l'Eubée. Il semble donc que le Pénée aurait dû sortir de préférence par ce côté. Au contraire, ce fleuve se tourne au nord, se dirige sur les hautes montagnes de l'Olympe, et trouve ici son débouché à travers une profonde et étroite vallée, célébrée, par tous les poëtes anciens, sous le nom de *Tempé*.

75. Ce célèbre débouché du Pénée ayant été l'objet de quelques discussions géologiques, nous allons, avant tout, en tracer la description.

La vallée de Tempé s'étend de S. O. à N. E. (3); sa longueur est de 40 stades, ou une lieue et demie (4); sa largeur, quoiqu'en général de 2 stades et demie, diminue cependant, en un endroit, jusqu'à cent pieds (5).

(1) Tout ce qu'on trouve de physiquement instructif sur le bassin du Vardar se réduit à ceci : Ce fleuve a comblé quelques marais autour de Pella, et a formé des atterrissemens à son embouchure ; de sorte que la ville de Pella est aujourd'hui plus éloignée du rivage de la mer qu'elle n'était il y a deux mille ans.

(2) *Pline*, l. 4, cap. 8. Cpr. *Liv.*, l. 42, cap. 54.

(3) *Pococke*, t. 3, p. 152. *d'Anville* ne connaissait point encore cette direction du Pénée.

(4) *Pline*, ibid. *Liv.*, l. 44, cap. 6.

(5) *Pline*, ibid. *Ælian.*, Var. hist. l. 3, cap. 1. Voyage d'Anacharsis, III, ch. XXXV, p. 377, troisième édition.

« Les montagnes sont couvertes de peupliers, de plata-
» nes, des frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds,
» jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal, et
» des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un
» air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve
» présente presque par-tout un canal tranquille, et, dans
» certains endroits, il embrasse de petites îles, dont il éter-
» nise la verdure.... Des grottes percées dans les flancs des
» montagnes, des pièces de gazon, placées aux deux côtés,
» semblent être l'asile du repos et du plaisir. Les lauriers et
» différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des
» berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec
» les bouquets de bois placés, vis-à-vis, sur l'Olympe. Les
» roches sont tapissées d'une espèce de lierre, et les arbres
» ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc.... De
» tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme rece-
» voir un nouvel esprit de vie. Un nombre infini d'oiseaux y
» font entendre des chants, à qui la solitude et la saison sem-
» blent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante (1). »

Bientôt les rivages se rétrécissent; des rochers tumultueusement jetés l'un sur l'autre, semblent de toutes parts menacer ruine. Le fleuve précipite à grand bruit ses flots pressés à travers le défilé. Dès qu'il l'a passé, ses eaux reprennent leur cours tranquille.

76. C'était une tradition très-répandue dans l'antiquité,
« que le Pénée autrefois n'ayant point d'issue, formait un
» grand lac qui couvrait une partie de la Thessalie, sur-tout
» la plaine Pelaogique, au midi de Larisse. Un tremblement
» de terre ouvrit la vallée de Tempé; au moyen de ce dé-
» bouché, le grand lac s'écoula dans la mer, et laissa paraître
» le sol actuel de la Thessalie (2) ». Les habitans de cette contrée avaient institué une fête en mémoire d'un évènement qui avait changé la face de leur patrie (3).

D'un autre côté, Théophraste, en observant que le climat de la Thessalie s'était refroidi, en attribue la cause à l'écou-

(1) Voyage d'Anacharsis, III, ch. XXXV, p. 377, 3e. éd.

(2) *Herodote*, l. 7, cap. 129. *Strabon*, l. 9, p. 296. *Senecæ*, Quæst. natur. l. 6.

(3) *Athen.* l. 14, p. 639. *Ælian.*, Var. hist., l. 3, cap. 1. *Meursii.* Græc. fer. in voce *Peloria.*

lement qu'on avait ménagé aux eaux stagnantes qui couvraient les plaines de cette contrée (1). Cette opinion, très-raisonnable, se trouve appuyée par la tradition de quelques poëtes, qui revendiquent en faveur d'*Hercule* la gloire d'avoir ouvert une issue au Pénée (2).

Enfin, le fameux *déluge de Deucalion*, qui, selon quelques auteurs, embrassa tout l'univers, ou du moins, toutes les côtes de la Grèce (3), n'était, selon d'autres témoignages, qu'une inondation particulière de la Thessalie, qui dura pendant trois mois, et qui fût causée par un engorgement des eaux du Pénée, soit qu'un tremblement de terre, en renversant quelques montagnes, leur eut barré l'issue, soit que des pluies excessives eussent produit une crue subite et extraordinaire (4).

77. Nous croyons, même en examinant sur les lieux toutes les traces de ces antiques révolutions, qu'il serait difficile de rien statuer sur leur nature et leur marche... M. *Desmarets* (5) a promis une dissertation sur la vallée de Thessalie; il paraît qu'il s'y propose de prouver la pré-existence de la vallée de Tempé et des vallées en général; il croit que les pluies seules ont produit ces fameux déluges de la Grèce, dont les théologiens et les géologues-systématiques sont également charmés, parce qu'ils y croient aussi voir un appui pour certaines histoires merveilleuses... Il est facile de prouver que tous les déluges, dont les Grecs et les autres nations parlent, ne sont que des inondations *locales*; mais il est, à notre sens, inutile de vouloir les réduire tous à une seule cause.

78. La *Béotie* septentrionale n'est qu'un seul bassin où se réunissent les eaux de plusieurs vallées plus élevées, spécialement de cette vallée considérable qui se trouve entre le mont Parnasse et le mont Œta, et d'où descend la rivière Cephissus.

---

(1) *Théophr.* de causis plant, lib. 5, cap. 20.

(2) *Lucan.* l. 6, v. 343 et sequ. *Sen.* Herc. fur. v. 282.

(3) *Diodor. Sic.* l. V, cap. 49. *Lucien* de dea Syra. *Plut.* de solert. anim.

(4) Voyez *Frérot*, Mémoire sur les déluges d'Ogyges et de Deucalion. *Acad. des Inscript.*, t. XXIII, p. 129.

(5) Dans l'*Encyclopédie*, Dict. de Géog. phys., t. I. aux mots [illegible]fort et *Sénèque*.

Les rivières se réunissent dans le lac *Copaïs*, dont l'enceinte est de 380 stades, ou 14 lieues $\frac{1}{4}$. Ceint de montagnes, ce lac n'a aucune issue apparente. Il couvrirait peut-être toute la Béotie, si la nature, secondée par l'industrie des hommes, n'avait pratiqué des routes secrètes pour l'écoulement des eaux (1). Du côté le plus voisin de la mer, le lac se termine en trois baies, qui s'avancent jusqu'au pied du mont *Ptous*, placé entre la mer et le lac. Du fond de chacune de ces baies partent quantité de canaux, qui traversent la montagne dans toute sa largeur; les uns ont 30 stades (plus d'une lieue) en longueur; les autres encore plus (2). Pour les creuser ou les nettoyer, on avait ouvert, de distance en distance, sur la montagne, des puits profonds. Ces travaux immenses, sur l'origine desquels l'histoire et la tradition gardent le silence, doivent remonter à la plus haute antiquité. Peut-être les Phéniciens venus avec Cadmus en sont-ils les auteurs. A la manière dont Strabon en parle (3), on dirait qu'il les regardait comme des crévasses formées par les tremblemens de terre, et que les Beotiens avaient eu soin d'entretenir, et peut-être d'agrandir. Du tems d'Alexandre, les issues étaient obstruées, et un certain *Crates* employé au service de ce monarque, à ce qu'il paraît, fut chargé de les déblayer; mais à cause des troubles de la Béotie, cette entreprise ne fut point achevée (4).

Cependant la Béotie n'a pas, depuis, subi des inondations extraordinaires. On pourrait en conclure que le projet d'Alexandre n'était pas seulement de rétablir l'écoulement ordinaire du lac, mais même de le dessécher tout-à-fait, pour rendre le terrain qu'il occupe à l'agriculture. C'était, selon Strabon, une opinon reçue, « que l'étendue de ce lac avait » autrefois formé un terrain fertile, et dont la culture avait » fait l'ancienne richesse de la ville d'Orchomenus (5). »

79. *Strabon* nous donne même une peinture générale de

(1) *Strab.* l. 9, p. 280.

(2) *Wheler*, a journey through Grece, p. 466. Il vit une vingtaine de ces canaux, et on lui dit qu'il y en avait environ cinquante.

(3) *Strab.* l. 9, p. 78.

(4) *Strab.* ib., et la note de *Casaubon* qui corrige le texte. *Steph.* de Urb. in voce *Athen.*

(5) *Strab.* l. 9, p. 286.

tout ce terrrain; elle est trop intéressante pour les géographes-physiciens, pour que je n'en fasse pas l'extrait.

« Toute cette partie de la Béotie, située au milieu des » terres, et enclavée de montagnes, est exposée aux divers » inconvéniens; tantôt les eaux des rivières y restent stagnantes, et forment des marais; tantôt elles engloutissent, » ou bien, elles trouvent un écoulement; alors, dans un endroit le terrain se dessèche, dans l'autre il devient labourable et même singulièrement fertile.

» Comme ce terrain, dans le fond, est rempli de crévasses » et de cavernes, il y arriva souvent d'affreux tremblemens » de terre (1), qui bouchent ici les issues souterraines (2), » tandis que là ils en ouvrent de nouvelles.... Tantôt des canaux cachés entraînent les eaux courantes sous la terre; » tantôt des éboulemens superficiels les forcent à se répandre » en marais et lacs..... Voilà pourquoi l'on trouve quelquefois ici des villes placées près d'un lac, qui autrefois n'en » avaient point dans leur voisinage; quelquefois aussi les » villes, menacées d'être englouties par la crue des eaux, » ont été abandonnées, et les habitans en ont bâti de nouvelles, sous les mêmes noms.....

» La ville de *Copæ* courait déjà risque d'être couverte » par les eaux, lorsqu'*il se fit près du lac une crévasse, qui* » *ouvrait un cours souterrain de trente stades, et reçut le* » *fleuve* (3). »

80. Rapprochons à ces faits physiques, les traditions historiques, qui en reçoivent leur explication naturelle.

Le *déluge d'Ogyges* était très-fameux dans toute l'antiquité; il serait inutile de disputer sur les merveilleuses circonstances dont on le fait accompagner, sa date très-ancienne et autres choses semblables; il suffit, pour notre but, d'observer que plusieurs anciens aient regardé Ogyges comme un roi de Béotie, et placé dans cette contrée la scène de ce déluge (4).

(1) Le terme français *tremblement de terre* ne correspond pas exactement à celui du grec *seismos*, qui comprend en même tems tous les éboulemens, les affaissemens et les tremblemens de terre proprement dits.

(2) Littéralement *les pores*.

(3) *Strab.* l. 9, p. 278.

(4) *Varro* de R. R. lib. 3, cap. 1, etc.

Observons que le Cephisse coule d'abord dans une haute plaine, entre le Parnasse et l'Œta, et qu'il sort de ce bassin par une gorge fort étroite, après avoir serpenté parmi des rochers escarpés (1).

Il est donc assez probable que le déluge d'Ogyges ne fut qu'une inondation locale causée par le Cephisse, qui retenu d'abord dans le bassin supérieur par quelques lizières de rochers, aurait formé un lac, dont toute la masse d'eau, après la rupture de la digue, dût naturellement couler vers l'endroit le plus bas du bassin inférieur. Il y a dans une partie de cette vallée un lac qui se décharge par un canal souterrain, et qui, sans l'obstacle formé par quelques hauteurs, s'écoulerait dans la vallée de *Plistus* (2). La révolution physique, qui avait ouvert aux eaux la première écluse, pour me servir de cette image, se sera propagée jusqu'aux montagnes qui bordent le golfe d'Eubée; mais la secousse affaiblie n'aura pu rompre entièrement cette dernière digue; il s'est formé une issue souterraine que l'industrie humaine, aiguisée par la pressante nécessité, aura déblayée et régularisée. Cette marche des évènemens se combine aussi très-bien avec la durée de *trois mois* qu'on assigne à ce déluge (3).

81. Le plateau central du Peloponèse nous présente plusieurs phénomènes semblables à ceux que nous venons d'observer. Les hautes vallées sont souvent sans issues. Les rivières, telles que l'Alphée, l'Erasinus, le Stymphale et autres, qui ne trouvent point de débouchés, se précipitent dans des goufres, coulent par des routes souterraines; et après de longs efforts, reparaissent au grand jour (4).

De grands travaux pour diriger et contenir ces eaux (5), des inondations, des affaissemens, des tremblemens de terre, ont contribué à changer un peu la surface de cette contrée. Des marais, en se desséchant, ont formé la plaine fertile

---

(1) *Strab.* l. 9, p. 292. *Hésiod.* cité par Strabon.

(2) *Wheler*, l. IV, p. 317.

(3) *Bougainville*, Mém. de l'Acad. des Inscr. t. XXIX, p. 40.

(4) *Paus.* l. 8, cap. 7, 14, 22, 23, etc., etc. *Strab.* l. 8.

(5) *Paus.* ibid. *Strab.* ibid. Un roi de Lacédémone ouvrit un débouché aux eaux stagnantes de la Laconie, et fit couler l'*Eurotas.*

d'Argos,

d'Argos, tandis que le même desséchement a diminué la fertilité et les hauteurs voisines (1).

82. Lorsqu'on considère le sol de la Grèce sur les excellentes cartes de d'Anville et de Barbier du Bocage, on se persuade que nulle part les engorgemens d'eaux et les inondations locales ont dû être plus fréquentes. Si d'un autre côté l'on examine la marche des traditions populaires sur les soi-disant déluges, on reste convaincu, avec *Fréret* et *Bougainville* (2), que ces idées, nées des évènemens assez ordinaires, ou du moins très-naturels, ont été successivement embellies par le pinceau de l'imagination, et agrandies par le mélange des fables orientales.

Homère ne dit pas un mot de ces déluges, qui auraient fourni de si riches sujets à sa Muse sublime. Il entre dans de plus minutieux détails de topographie sur la Béotie et la Thessalie que sur aucune autre province (3); il parle du fleuve Pénée (4), des monts Olympe, Ossa, Pelion, et de la gigantomachie (5), des plaines fertiles de Larisse (6); il décrit exactement le cours du Cephisse (7); et, dans toutes ces occasions, pas un mot ne lui échappe, qui puisse faire allusion à ces catastrophes. Ce silence absolu qu'un écrivain, presqu'universel, a gardé sur des évènemens qu'on dit être arrivés six à sept siècles avant lui, jette un certain doute sur les témoignages positifs d'une date postérieure.

Le silence d'*Hésiode*, né lui même en Béotie, est aussi d'un grand poids.

Hérodote nomme Deucalion, le Thessalien, sans y joindre la mention du déluge (8).

83. Les plus anciens auteurs qui font mention des déluges d'Ogyges et de Deucalion, tels que Hellanicus, Pindare,

---

(1) *Aristot.* Metéor. l. 1, cap. 14.

(2) *Fréret*, Mémoire cité ci-dessus. *Bougainville*, Mémoire de l'Académie des Inscript. tome XXIX, p. 40 et 41.

(3) Iliad. II, v. 494—516, *ibid.* v. 681—759.

(4) Iliad. *ibid.*, v. 752—757.

(5) Odyss. XI, v. 312—315. Iliad. II, v. 757. *Ibid.* XIX, v. 390.

(6) Iliad. XVII, v. 301.

(7) Hymn. I in Apoll., v. 240. Iliad. II, v. 523.

(8) *Hérod.* l. I, cap. 36.

Platon, ne donnent point ces révolutions comme universelles (1).

Aux tems d'Aristote, il paraît que les philosophes commencèrent à s'abandonner à des spéculations sur les phénomènes de la géographie-physique. Aristote (2) semble croire que la nature ramène des déluges périodiques, en concentrant l'humidité, de préférence, sur certaines contrées. Il est évident qu'il ne regarde aucun déluge comme universel, et il place celui de Deucalion dans l'Etolie.

Apollodore avait déjà emprunté l'arche des Orientaux; cependant il laisse plus d'une montagne à découvert (3).

Enfin, les idées orientales, qui long-tems s'étaient répandues dans l'obscurité, se montrent au grand jour. Alors *Ovide*, *Sénèque*, *Plutarque* et *Lucien* (4), nous tracent leurs peintures d'un déluge universel, qui fût, selon eux, le fruit de la vengeance divine et le tombeau d'une race impie. Il mêlèrent à cette fable gigantesque quelques traits des récits simples et vrais que la Grèce avait conservé sur les inondations locales de son sol primitif.

Ce n'est pas la première fois qu'une vérité physique, bien simple, servit de base à de brillantes fictions!...

VI. DU TRAVAIL DES EAUX MARINES.

84. La Grèce est placée sous l'influence physique des quatre mers.

La *Méditerranée*, dans la partie qui baigne la Grèce,

---

(1) *Freret*, Mém. de l'Acad. des Inscript., tom. XXIII, p. 132. Les idées de Platon sur la catastrophe de l'île Atlantide n'ont rien de commun avec ces déluges de la Grèce; il les en distingue soigneusement, il les fait même contraster. Nous traiterons de ce sujet dans une autre occasion.

(2) *Arist.* Meteor. l. I, cap. 14.

(3) *Apollod.* lib. I, cap. 7.

(4) Parmi ces quatre auteurs très-modernes, par rapport à l'époque de l'évènement dont ils prétendent parler, les deux premiers ne sont que des beaux esprits, très-contens de trouver un sujet qui se prête à des déclamations. Sénèque même reproche à Ovide *d'avoir fait de l'Esprit sur un sujet terrible.* Quant à Lucien, personne ne s'avisera de croire que cet ennemi des idées religieuses parle bien sérieusement. Il ne reste donc, pour le parti déluvien, que le pieux Plutarque.

offre un vaste abîme, qui sépare absolument les régions que nous décrivons, du continent de l'Afrique. La nature du sol est d'ailleurs différente; la Crète a le sol calcaire et par couches horizontales: les monts de Barca paraissent être granitiques comme ceux d'Égypte ; leurs sommets déchirés et bouleversés sont entourés de vastes amas de sables (1). C'est donc bien gratuitement que certains voyageurs ont voulu trouver ici un emplacement pour l'île Atlantide, et même une communication ancienne de l'Europe avec l'Afrique (2).

L'*Adriatique*, comme elle ne baigne que les côtes les moins connues de la Grèce, nous intéresse moins dans cette discussion.

85. L'Archipel ou la *mer Egée* (3) s'est, pour ainsi dire, identifiée avec la Grèce, qu'elle entrecoupe par ses nombreux golfes et détroits. Cette mer, en général, est entourée de falaises hautes et escarpées, où les couches de pierres, inclinées vers la mer, semblent indiquer les flots, en rongeant la base des montagnes, y a creusé de grands affaissemens (4). Ensuite, le milieu de cette mer est semée d'îles, dont plusieurs renferment les traces manifestes de l'action lente ou subite des feux souterrains. Que fallait-il de plus pour faire concevoir aux uns, que tout l'Archipel avait été formé par une vaste irruption, soit de la Méditerranée, soit du Pont-Euxin, tandis que les autres s'écrient : « Toutes ces terres ont été englouties dans les immenses cavernes volcaniques que le feu souterrain avait creusées!... »

Nous avons examiné et soumis à un examen critique tous les faits que les volcanistes citaient vaguement d'après *Pline*

(1) Voyez *Tournefort*. ci-dessus page XXXV, et le voyage en Afrique par *Hornemann*.

(2) Voyage en Grèce, par *Sonnini*, t. I, p. 224.

(3) On peut voir dans la *Cosmographia* de *Mérula*, part. I, lib. 3, cap. 7, les diverses étymologies qu'on a voulu donner du mot *Egée* ou *Ægeus*. Nous y ajouterons un rapprochement curieux. Tandis que les Grecs regardaient *Ægeon* ou *Ægius* comme le dieu de cette mer intérieure, de même les Scandinaves donnaient l'empire des mers de la Scandinavie à un dieu nommé *Ægir*.

(4) *Condamine*, Collection acad., partie française, tom 7, p. 43, et tous les voyageurs postérieurs.

et *Sénèque*. Il nous reste à considérer les traces qu'on pourrait regarder comme celles d'une irruption violente des eaux.

86. Le *Pont-Euxin* se trouve aujourd'hui dans le même état où il se trouvait il y a deux mille ans. Peu profond dans sa partie occidentale, il renferme dans son bassin oriental des abîmes où l'on n'a pas trouvé de fond (1). Les eaux de cette mer sont presque aussi douces que celles des fleuves qui y portent leurs eaux (2). Il s'en suit qu'elles s'évaporent plus que les eaux de la Méditerranée (3). Cette forte évaporation contribue à faire naître ces brouillards dont le Pont-Euxin est si souvent couvert (4). La douceur des eaux donne aussi au froid plus de prise, de sorte que cette grande mer est souvent couverte de glaces à une très-grande distance du rivage (5). Au printems, les poissons arrivent par troupes des extrémités de la Méditerranée, pour déposer leur frai dans les eaux douces et limoneuses de cette mer, où les tyrans du peuple aquatique, les poissons voraces ne pénètrent point; à l'approche de l'hiver, ces troupes de poissons retournent à la Méditerranée (6).

Les fleuves y portent du limon et des matières végétales (7). Peut-être est-ce au mélange de ces substances que l'eau du Pont-Euxin doit sa couleur blanche (8).

Le Pont-Euxin n'est donc qu'un vaste lac; il en porte tous les caractères. *Bergmann*, dans sa géographie-physique, a eu raison de placer le Pont-Euxin parmi les lacs.

---

(1) *Arist.* Meteor. l. I, cap. 13.

(2) *Arrian.* Periplus. ap. Geog. Minores Hudsonii, t. I, p. 8. *Isidorus* ex Sallustio, l. XIII, cap. 16. *Senec.* in Medea, act. II.

(3) *Arist.* Meteor. l. II, cap. 2.

(4) *Ammian. Marcellin*, l. 22. Mém. de l'Acad. des Inscrip. t. XXXII, p. 639. *Chardin*, Voyages, t. I, p. 92.

(5) *Herod.* ap. *Macrob.* l. 7, cap. 12. *Tournefort*, t. 2, p. 130. Mém. de l'Acad. des Inscript. t. XXXII, p. 640.

(6) *Arist.* Hist. anim. l. 6, cap. 17; l. 8, cap. 19. *Plin.* l. 9, cap. 15. *Tac.* Annal. 12, c. 63. *Ælian* l. 9, cap. 59.

(7) *Arist.* Hist. anim., l. 8, cap. 19. *Chardin*, Voyage t. I, p. 107.

(8) *Aristote*, Probl. sect. 23. Je doute que ce soit à cause de la couleur de l'eau que Théocrite, *id.* 23, appelle le Pont-Euxin *Niphóeis*, comme *Mérula* croit; c'est plutôt à cause des glaces que cette mer charrie.

87. Maintenant ce grand lac s'écoule par le *détroit de Constantinople* ou le *Bosphore*, dans un autre lac qui est la Propontide; et ce petit lac se décharge par le détroit des Dardanelles dans l'Archipel. Des courans violens sortent de ces deux détroits, et forcent les navigateurs à user de diverses précautions pour pouvoir y entrer (1). Quoiqu'il y ait des contre-courans locaux, occassionnés par le refoulement des eaux entre les caps (2), le courant général porte sans interruption au sud (3).

Si le courant par lequel se décharge le Pont-Euxin ne se précipite pas avec la rapidité de la Niagara, c'est parce qu'il n'y a pas une très-grande différence entre le niveau du Pont-Euxin et celui des mers dans lesquelles il s'écoule.

Si le Pont-Euxin n'a pas un débouché plus large, c'est qu'il n'a pas devant lui des terres molles, des sables, des argiles, qu'il pourrait ronger ou enlever, comme la Baltique a fait et fait encore.

Ce simple exposé de circonstances qui concernent le Pont-Euxin et son débouché, persuadera sans doute au lecteur instruit que c'est à tort qu'on élève sur l'état ancien de cette mer des questions, dont la discussion ne mène et ne peut mener à rien.

88. *Tournefort* se demande comment les eaux du Pont-Euxin peuvent s'écouler par une faible issue (4) ? Ensuite il parle des canaux souterrains, etc. Tournefort n'a pas vu une circonstance qui change toute la question; savoir: que *l'écoulement* n'est pas une qualité essentielle d'un lac, puisqu'il y en a plus d'une centaine qui ne s'écoulent nulle part; d'ailleurs, le débouché une fois existant, l'écoulement plus ou moins fort ne dépend point du tout de la masse d'eau contenue dans le bassin; il dépend uniquement de la *disposition du terrain*, de la *pente* plus ou moins rapide, qui sépare le bassin supérieur du bassin

(1) Géographie maritime de *de Grand-Pré*, aux mots Constantinople, etc., etc.

(2) *Polyb.* l. IV. *Lechevalier*, Voyage de la Propontide, part. II, ch. 3.

(3) *Pline* même l'avoue, *Hist. natur. lib.* 4, *cap.* 13, et cependant il penchait à croire que toutes les mers Méditerranées avaient été produites par *une irruption de l'Océan*, l. 3, cap. 1.

(4) *Tournefort*, Voyage, tom. 2, p. 123.

d'*aval*. C'est ainsi que nous voyons le lac de Genève s'écouler plus fortement que celui de Ladoga. Ce dernier est incomparablement plus grand que l'autre ; mais son niveau est aussi incomparablement moins élevé.

Que l'on compare entr'eux les grands lacs d'Amérique, l'on verra par-tout se constater la règle générale que nous venons d'énoncer.

89. Un célèbre physicien grec, *Straton* (1), dont le géographe Strabon nous a conservé les opinions (2), prétendit savoir que le Pont-Euxin était autrefois un lac *fermé*, et que les fleuves qui s'y écoulent, en le remplissant, s'étaient forcément ouvert le détroit de Constantinople.

Cette opinion, quoique purement spéculative et dénuée de preuves (du moins telle que Strabon nous la donne), paraît cependant avoir trouvé des partisans dans l'antiquité. Entr'autres, *Diodore de Sicile* (3) l'embrasse avec chaleur, et prétend trouver dans cette irruption subite du Pont-Euxin, dans l'Archipel, la cause de ce *déluge Dardanien*, dont il assure que les habitans de Samathrace se souvenaient très-bien encore de son tems ; c'est-à-dire, au commencement de notre ère vulgaire, quoiqu'il place ce déluge à une époque antérieure à tous les autres évènemens connus sous ce nom.

On peut refuter cette hypothèse de diverses manieres... D'abord n'est-il pas singulier qu'*Homère*, écrivant sur l'histoire de ce même peuple, Troyen ou Dardanien, chez qui ce déluge a dû principalement faire sentir ses ravages, n'en ait pas dit un seul mot ? Le silence d'Hérodote, et de tous les auteurs antérieurs à Straton, ne doit-il pas exciter des doutes très-forts contre la réalité d'un fait qui n'était pas propre à rester dans l'oubli ? Straton, à la vérité, était né sur les bords de l'Hellespont ; mais il était homme à système, à ce qu'il paraît, par ses autres opinions.

90. Les *localités* ne semblent en aucune manière favoriser l'opinion de Straton et de Diodore. On sait que Tour-

---

(1) Il vivait 289 ans avant J. C. Il était natif de *Lampsaque*, et disciple de Théophraste. Il paroît avoir été un matérialiste déterminé. *Cic.* Acad. I, cap. 9 ; *ibid.* II, cap. 38.

(2) *Strab.* Géogr. l. I, p. 34 et suiv.

(3) *Diod. Sic.* l. V, cap. 49.

nefort avait adopté cette même opinion, et qu'il a fait une description détaillée du canal de Constantinople, pour l'appuyer (1). Eh bien, cette description même, comparée aux cartes modernes, nous a donné la conviction que la vallée du Bosphore et de l'Hellespont a existé de tout tems, comme formant la continuation naturelle des vallées du Danube, du Dniéper et du Don, toutes réunies dans le bassin du Pont-Euxin.

Quel courant d'eau aurait pu déplacer de gros rochers calcaires, tels que ceux qui bordent le canal de Constantinople? Et si l'on suppose pour un instant la possibilité d'une semblable violence de l'eau, du moins son effet n'aurait pu être qu'un bouleversement, qui aurait laissé apercevoir dans un grand nombre d'écueils et de rochers isolés les restes et les ruines de l'ancien isthme. Mais ce détroit est comme déblayé de toute sa longueur; son lit est profondément creusé dans un terrain dur et ferme. Comment voir dans tout ceci l'effet d'un courant d'eau (2)?

Mais un tremblement de terre, dira-t-on?... Je sais que le terrain dont nous parlons a éprouvé quelques tremblemens de terre; aucun d'eux n'a laissé après lui des traces profondes; aucun n'a rien produit qui puisse être, même de loin, comparé à cet énorme déchirement qu'on se plaît tant à supposer. Il aurait fallu, pour cela, que deux ou trois volcans du Pérou se fussent trouvés *précisément* dans l'alignement du canal.

91. Ce qui achève de prouver combien ces hypothèses sont chimériques, c'est l'observation simple des deux régions physiques qui avoisinent le Bosphore. Toute l'Asie mineure, depuis les sommets du mont Taurus, s'abaisse constamment vers l'Archipel et la Propontide.

De même le mont Hœmus commence déjà, au-dessus de *Kirklissa*, d'abaisser rapidement ses cimes, et l'on peut même prouver, par la direction du cours de l'Hébrus, que toute la Romanie se penche de très-bonne heure vers l'est. Ajoutez que plusieurs vallées fluviatiles viennent aboutir non-seulement

(1) *Tournefort*, Voyage, lett. 15.

(2) *Desmarets*, dans l'Encyclopédie méthodique, Géogr. phys., au mot *Tournefort*.

dans la Propontide, mais même dans les deux détroits. Donc ces deux canaux ne sont que des parties de cette grande vallée ou de ce vaste fossé qui sépare l'Europe de l'Asie, et l'on ne conçoit pas pourquoi tant de savans, d'ailleurs estimables, ont pu voir l'action des causes violentes, récentes et locales, dans ce qui est l'effet naturel de la disposition générale et primitive du terrain.

Quant au *déluge Dardanien* de Diodore, si on daigne le regarder comme un fait historique, on peut très-probablement le ranger parmi ces inondations subites, ces commotions aussi étendues que terribles, produites dans la mer par des tremblemens de terre sous-marins. Une explosion violente du grand foyer volcanique de l'Archipel a pu faire éprouver à toutes les îles de cette mer des inondations très-fortes (1).

92. Les atterrissemens de la *Propontide*, dont *Lechevalier* a parlé (2), n'ont pas le degré d'importance que ce savant voyageur semble y attacher. Tantôt ce sont les décombres des édifices, des ponts et des quais (3), qui, en comblant le détroit sur lequel *Cyzique* était bâtie, ont fait de l'île Cyziquène une presqu'île; tantôt ce sont des dépôts littoraux dans de petites anses étroites et peu profondes, qu'aucun courant ne déblaye.

Ces remarques pourront peut-être empêcher qu'on ne renouvelle point la vieille hypothèse de *Polybe* sur l'engorgement successif de la mer Noire, qui, selon lui, devait bientôt la changer en un lac fermé.

93. Il resterait encore beaucoup d'autres remarques à faire

---

(1) Toutes ces hypothèses réunies ensemble, et liées avec l'opinion du célèbre *Pallas* sur l'ancienne communication de la mer Caspienne avec le Palus-Méotide forment un *système* généralement admis, prôné et répété en toute occasion par messieurs les *géologues*. Ici nous avons cherché à réfuter toutes ces spéculations, quant à la prétendue irruption du Pont-Euxin. L'*ensemble* de ce système est exposé et discuté dans l'*introduction à l'Asie*, vol. XI, p. 26.

L'introduction de l'Asie ayant été livrée à l'impression un an avant cette Chorographie de la Grèce, on voudra bien se rapporter à ce présent article pour l'exactitude des citations et la précision des expressions.

(2) *Lechevalier*, Voyage de la Propontide, part. II, ch. 2, etc.

(3) *Strab.* l. 12, p. 396.

sur cette matière. Mais en partie elles se rapporteraient à des hypothèses semblables à celles que nous venons de réfuter, ou elles rouleraient sur de petits affaissemens et atterrisssemens de peu d'importance ; en partie il nous manque de bonnes observations pour fixer notre opinion.

A quoi, par exemple, servirait-il de discuter les nombreuses relations sur les marées de l'*Euripe*?... Les contradictions qu'on y remarque semblent confirmer l'opinion de ceux qui, avec Tite-Live (1), regardent les mouvemens de ce détroit comme absolument irréguliers.

Ceux qui insistent sur la séparation violente de quelques îles du continent voisin (2), ne se souviennent pas sans doute de l'isthme de Leucade, qui, tout étroit qu'il était, n'a été percé que par la main des hommes (3). Pourquoi donc attribuer d'autres séparations semblables à des révolutions denuées des preuves historiques.

VII. DU CLIMAT PHYSIQUE *en général, et spécialement* DES VENTS DOMINANS, DES EXPOSITIONS ET DES TEMPÉRATURES LOCALES.

94. Le climat physique d'un pays dépend, outre sa position cosmographique, de l'élévation du terrain, de la nature du sol, de l'emplacement des montagnes, du voisinage des mers et d'autres terres, des expositions ou pentes locales ; enfin, des vents dominans, dont la qualité se détermine par toutes ces circonstances réunies.

Cette théorie a été exposée dans la géographie générale (4) ; nous allons l'appliquer à la région de la Grèce.

95. Le *terrain* de la Grèce est d'une élévation extrêmement inégale ; il en résulte que dans un petit espace on voit réunis l'empire de l'hiver et celui de l'été. On étouffe de chaleur au pied du mont Olympe, du côté de midi ; on gêle de froid sur le sommet (5). Les hauteurs moyennes de Pélion et d'Ossa jouissent d'une constitution printanière (6).

(1) *Liv.* XXXVIII, cap. 6. *Voyez* la note de Casaubon sur Strabon, l. I, p. 38, édit. de 1587.
(2) *Strab.* l. I, p. 41.
(3) *Id.* ibid., p. 40.
(4) Voyez notre Vol. I, p. 485.
(5) *Sonnini*, Voyage, t. 2, p. 294.
(6) *Félix Beaujour*, tableau, etc., t. I, p. 251.

Le terrain de la Grèce se relève en général vers le mont Hémus. Ainsi la Haute-Macédoine et l'intérieur de la Thrace sont encore des contrées froides, comme du tems ou les anciens y plaçaient la demeure de Borée. *Straton* (1) disait, en plaisantant, qu'à *Ænos*, ville de Thrace, il y a *hiver* pendant quatre mois, et froid pendant le reste de l'année. Tous les voyageurs modernes s'accordent à dire que l'on éprouve à Constantinople des hivers rigoureux.

96. Ces centres montagneux de la Grèce étaient jadis les demeures chéries du courage et de l'indépendance ; ils sont encore aujourd'hui les endroits les moins accessibles au despotisme. En Thrace, les *Sarres*, habitans des montagnes, conservèrent plus long-tems leur indépendance (2); dans ces mêmes montagnes, ainsi qu'en Macédoine, on trouve aujourd'hui des hordes de Turcomans, qui vivent presque à leur fantaisie (3). Les Illyriens résistèrent aux rois de Macédoine et aux légions romaines (4). Les *Arnaouths* ou Albaniens, errans sur ces mêmes montagnes, n'obéissent aux Turcs que lorsque ceux-ci les paient. Les *Grecs*, tout opprimés qu'ils sont, offrent encore dans quelques cantons montagneux le caractère mâle et l'esprit républicain de leurs ancêtres. Sans parler des Mainotes, tant de fois cités, regardons le bourg d'*Ambélakia*, placé sur le penchant du mont Ossa, au-dessus de Tempé ; ses habitans, aussi braves qu'industrieux, ont deux fois repoussé les troupes ottomanes, et aucun turc n'ose se montrer dans leurs heureuses montagnes (5). La petite ville de *Parga*, située entre les rochers et la mer, a souvent offert le spectacle des femmes s'armant et combattant pour la liberté (6). Les *Sphachiotes*, qui habitent les monts Blancs dans l'île de Crète, n'ont été que récemment subjugués par leurs discordes plutôt que par les armes des Turcs, ils conservent encore plusieurs institutions des anciens Crétois (7).

(1) *Athen.* l. VIII, p. 351.
(2) *Herodot.* l. VII, cap. 111.
(3) *Felix Beaujour*, t. I, p. 325.
(4) *Liv.* l. 43, cap. 19. *Justin*, etc.
(5) *F. Beaujour*, tom. I, p. 272.
(6) *Scrofani*, Voyage en Grèce, t. 3, p. 21.
(7) *Savary*, Lettres sur la Grèce, lett. XXXVI.

97. Ainsi, par-tout se confirment les paroles d'*Hippocrate*, lorsqu'il dit : « Ceux qui habite un pays montueux, inégal, » élevé et pourvu d'eau, et qui éprouvent des variations » considérables de saisons, doivent naturellement être d'une » haute taille, propres à souffrir et à oser ; leur tempérament » ne manque pas d'une certaine disposition à la férocité (1) ».

98. La *nature minéralogique du sol* montre son influence sur le climat en plusieurs parties de la Grèce. L'île de *Melos* ou Milo est sur-tout remarquable par les vapeurs sulphureuses qui en rendent le séjour très-malsain. M. de *Choiseuil Gouffier* persuada aux habitans de boucher un grand trou d'où ces vapeurs semblaient sortir ; mais cette mesure n'a pas produit les effets salutaires que son auteur en espérait. La vapeur mortelle semble s'exhaler d'un grand nombre d'issues imperceptibles (2). Peut-être ce mauvais air naît en partie de quelques eaux stagnantes qu'on néglige de faire écouler. Du moins les anciens, en décrivant la fertilité de cette île, ne disent rien sur ces exhalaisons malfaisantes (3).

99. L'*emplacement des montagnes* est tel pour la Grèce en général, que les expositions méridionales et orientales y dominent. Car la chaîne du mont Hémus, pour ainsi dire, couronne la presqu'île grecque au nord ; et une branche non interrompue de ces montagnes, en formant le dos de cette presqu'île, laisse beaucoup plus de terrain libre du côté de l'est que de celui de l'ouest. Il s'en suit que la plupart des vallées, dont la Grèce se compose, sont tournées au midi ou à l'orient, circonstance qui, plus que toute autre, en détermine le climat.

100. Quant au *voisinage des mers et autres terres*, la Grèce diffère très-sensiblement de l'Italie et de l'Espagne ; cependant on peut tracer un parallèle intéressant entre ces trois grandes extrémités méridionales de l'Europe.

La presqu'île Hispanique, séparée absolument du reste de l'Europe par un isthme, voit l'Océan et la Méditerranée baigner de leurs flots vastes et libres toute l'étendue de ses

---

(1) *Hippocrate*, de aëribus, aquis, locis, § cxx. edit. de *Coray*.

(2) *Sonnini*, t. 2, p. 233.

(3) *Théophraste*, *Pline*, etc.

côtes; l'Espagne, par son côté méridional, se rapproche beaucoup de la brûlante Afrique. La presqu'île Italienne a beaucoup plus de liaison avec le continent Européen; elle est, pour ainsi dire, emprisonnée entre l'étroit golfe Adriatique, qui ne peut pas la garantir des vents froids de nord-est; de l'autre côté, la Méditerranée y est déjà resserrée et embarrasée par plusieurs îles. Ce n'est réellement qu'au sud que l'Italie jouit de l'avantageux voisinage d'une mer ouverte. Au nord, le plateau très-élevé et très-froid des Alpes domine l'Italie; et, quoiqu'en général il la garantit des frimats germaniques, quelquefois il lui en renvoie une partie.

L'Italie éprouve donc des chaleurs moins fortes que l'Espagne; voyons maintenant pourquoi la Grèce, à son tour, est plus froide que l'Italie et la Provence? pourquoi l'hiver enchaîne l'Hébrus et la mer Noire sous le 41ᵉ. parallèle? pourquoi il tombe à Smyrne sous 38 degrés de latitude, de la neige jusqu'à un pied et demi de haut (1)?

101. La principale cause de cette différence de température est dans ce que la presqu'île grecque (2), en s'élargissant toujours vers le nord, finit par se confondre absolument avec la partie orientale du continent Européen. Cette région étant elle-même singulièrement plus froide que les contrées occidentales situées sous les mêmes latitudes (3), il est inévitable que ce froid ne se communique aux colonnes d'air qui couvrent la Grèce, tandis que l'air chaud de l'Afrique, qui contre-balance l'influence du froid de la Sarmatie et de la Scythie, n'arrive en Grèce qu'après avoir passé une mer ouverte (4). Cette disposition des choses refroidit singulièrement le nord de la Grèce, et permet aux neiges de rester presqu'éternellement sur le sommet de l'Olympe, quoique seulement élevé de mille toises (art. 25); mais cette même

(1) *Raymond*, Mém. de la Société royale de Médecine, 1777, p. 87.

(2) Y compris la Macédoine et la Thrace.

(3) Voyez *Tableau de la Géogr. physique de l'Europe*. Vol. II, vis-à-vis la page 24. Sans avoir étudié ce tableau, qui est le premier dans son genre, on ne peut prétendre à avoir une idée nette des climats européens.

(4) *Géographie physique générale*, dans le Iᵉʳ. volume de cet ouvrage, p. 493, art. 715.

disposition procure aux îles et aux presqu'îles dont se compose la Grèce méridionale, cet incomparable climat où le soufle pur et vivifiant du printemps règne pendant la plus grande partie de l'année, ce climat, où, avec l'air on respire du génie et de l'imagination.

La Grèce, en un mot, est une *Suisse* noyée dans les eaux et rapprochée de l'équateur.

102. Quant aux *mers* qui avoisinent la Grèce, on doit remarquer ce qui suit :

Le Pont-Euxin envoie souvent en Grèce toute la masse des brouillards et des vapeurs dont il reste ordinairement couvert (1).

La mer Egée est singulièrement sujette aux *rafales*, ou tempêtes subites, qui ordinairement viennent de l'est ou du nord; c'est-à-dire, du noyau des monts Hémus ou du plateau montagneux de l'Asie-mineure. Xercès perdit 500 bâtimens de sa flotte par un coup de vent d'est (2). Le promontoire de Caphareus, en Eubée, à la voix de Minerve vengeresse, se couvrit des débris de la grande flotte grecque, qui revenait du siège de Troie (3). Le cap Maléa était tellement redouté, que l'on disait en proverbe: « Celui qui veut doubler » le cap Maléa, doit oublier tout ce qui lui est cher (4) ». Horace n'a pu trouver aucune image plus propre à peindre les horribles convulsions de Rome en guerre avec elle-même, que les tourmentes de la mer Egée (5).

La *mer Adriatique* comme toutes les mers resserrées entre deux terres, est sujette aux coups de vent et aux calmes plats; deux vents y règnent, celui de nord-ouest, ou le *japyx* des anciens, et celui de sud-est, ou le fameux *Siroco*. Cette mer paraît bien mériter les épithètes de *sombre*, d'*inconstante*, de *colère*, d'*ennemie du repos* que lui prodigue Horace (7).

Il s'élève de ces mers, ainsi que de la Méditerranée, une immense quantité de vapeurs qui se décomposent dans l'at-

(1) *Arist.* Meteorol. l. II, cap. 6.
(2) *Herod.* l. VII, cap. 190.
(3) *Virg.* Enéid. XI., 260.
(4) *Pausan.* III, cap. 23. *Plut.* in Arat.
(5) *Horat.* l. I, od. 14.
(6) *Horat.* l. I, od. 33; l. III, od. 3, 9, 27. *Scrofani*, t. I, lett. 4; t. 2, lett. 60.

mosphère comme dans un alambic, pour retomber en pluie et en brouillards autour de la cime des montagnes, où elles font naître ces rivières bienfaisantes, qui humectent et fertilisent la terre.

103. Parlons maintenant des *vents* qui dominent dans la Grèce (1).

Le vent du nord, appelée par les Grecs *Aparctias* ou *Boréas*, était, selon Aristote (2), de tous les vents connus en Grèce, le plus fort, le plus fréquent, le plus sec et le plus serein; il amenait naturellement de la grêle et quelquefois des orages. Il était très-fort dans son début, et s'affaiblissait par degré (3), sans-doute, en venant expirer contre les chaudes vapeurs de la Méditerrannée. En général, il amenait de la neige (ainsi que fesait son collatéral *mèses*, ou le *nord-nord-est*); mais dans l'Hellespont, comme sur les côtes de la Cyrénaïque, il était pluvieux (4). Rien de plus naturel; il n'arrivait dans ces deux endroits qu'en traversant les mers. Par là même le vent du nord est pluvieux à Berghen en Norwège (5).

104. A deux pas de l'Hellespont le vent du nord, en passant par le mont Ida, reprend son caractère froid, joint à une terrible violence; il était censé chasser les épidémies que les vents du midi et de nord-ouest fesaient naître à Mitylène (6).

Le vent de *nord-est*, appelé par les anciens *Cæcias* ou *Hellespontias*, parce qu'il venait du côté de l'Hellespont, souffle ordinairement, selon Aristote (7), vers l'équinoxe du printems. Il est humide, pousse lentement devant lui les nuages, et amène la pluie dans les îles de l'Archipel et dans l'Attique. Ce vent est chargé des brouillards du Pont-Euxin. Dans le milieu de l'Europe, où il arrive par-dessus des terres froides, il amène des gelées.

105. « Le vent d'*est* ou l'*Apéliotes* souffle le matin; selon

---

(1) Voyez la *Rose des vents comparée en cinq langues*, Géogr. générale, art. 123, vol. I, p. 256.
(2) *Arist.* Meteor. l. 2, cap. 6.
(3) *Arist.* Probl. XXVI, 41 et 47.
(4) *Arist.* Meteor. l. 2, cap. 6, probl. XXVI, 41 et 47.
(5) *Pontoppidan*, hist. nat. de la Norwège.
(6) *Vitruv.* l. I, cap. 6.
(7) *Arist.* Meteorol. l. 2, cap. 6, probl. XXVI, 58.

» Aristote (1), il est d'une humidité tempérée »... En effet, les brises matinales n'étant que des vents locaux et momentanés (2), ils ne peuvent pas rassembler beaucoup d'humidité.

106. Le vent de *sud-est* ou l'*Eurus* soufflait, selon les anciens, vers le solstice d'hiver; il était chaud et sec dans le commencement, devenait ensuite humide et finissait par amener des pluies (3). Il paraît que ce vent est le même que l'*Euryclydon*, dont il est question dans la navigation de Saint-Paul; il doit nécessairement former des vagues très-grandes vers les côtes de la Crète sur-tout; et c'est à cela que le nom d'Euryclydon fait allusion. L'auteur des Actes des Apôtres caractérise ce vent en le comparant avec le *Typhon* d'Egypte (4). C'est peut-être le *Siroco* des modernes; Lucrèce attribue à un vent de sud-est la peste qui, sous Cecrops, ravagea l'Attique (5).

107. Le vent de *sud*, le *Notos* des Grecs, et l'*Auster* des Latins, souffle en Grèce, selon Aristote, vers la fin de l'automne, après le solstice d'hiver et au commencement du printems (6). Ceci se rapporte à des localités diverses entr'elles, et que nous ne connaissons pas. Aristote dit, « que ce vent, » par-tout où il venait de la mer (Méditerranée), favorisait » la végétation, comme, par exemple, dans la plaine de » l'Attique, connue sous le nom de *Thriasie* (7) ». *Virgile*, au contraire, avait observé en Italie, « qu'il nuisait aux ar- » bres, aux blés, à la floraison et au bétail (8) ». Les circonstances locales sont cependant les mêmes pour la formation de ce vent, en Grèce comme en Italie. On est tenté de croire qu'Aristote a donné trop d'étendue à des observations d'une vérité purement locale. Les anciens s'accordent à dire que le vent du sud amène des pluies fortes (9); on ajoute que

(1) *Arist.* Meteorol. *ibid.*, et probl. XXVI, 33, 34, 57.
(2) « *Primus equis* Oriens afflavit *anhelis.* » Virg.
(3) *Arist.* Meteorol. l. 2, cap. 6, probl. XXVI, 28, 55, 58.
(4) Act. apost. XXVII., v. 14. Voyage de *Shaw*, t. 2, p. 1.
(5) *Lucret.* de rerum natura VI, v. 1136.
(6) *Arist.* probl. XXVI, 12, 16.
(7) Probl. XXVI, 18.
(8) Géorg. I, 443 et sequ. Bucol. II, 57.
(9) *Arist.* probl. 2, 12, 20, 21, 28, 41, 47. Il dit, qu'humide et chaud par sa nature, il était faible en commençant;

dans l'île de Lesbos il causait des épidémies (1). Empedocle avait observé que les flammes vomies par l'Etna étaient plus claires lorsque le vent soufflait du nord, et qu'elles tombaient lorsque de sombres nuages annonçaient l'arrivée du vent du sud (2).

Cette humidité excessive, qui paraît avoir été regardée comme le caractère général des vents de sud pour la Grèce, l'Italie et la Provence, ne leur vient que de leur passage par-dessus la mer Méditerranée, dont ils enlèvent les fortes évaporations (3); ces mêmes vents sont froids dans les parties d'Afrique, où ils viennent du mont Atlas et autres chaînes de montagnes intérieures (4).

Ils y sont en même-tems très-secs, et amènent de vastes tourbillons de sable (5). Le vent du nord, au contraire, y est humide, et y apporte les brouillards qu'il chasse de l'Europe (6). C'est un exemple frappant de l'intime liaison entre les vents et la mer; principe que nous avons développé dans la Géographie générale.

108. Le vent du *sud-ouest* était connu chez les Grecs sous le nom de *Libs*, que les Romains traduisaient par *Africus*. Il est humide et nuageux, mais à peine a-t-il formé les nuages, qu'il les dissipe. Il se fait sentir avec force dans l'île de Rhodes et à Cnide, entr'autres (7).

109. Le nom de *Zéphyre* rappelle encore à notre imagination toutes ces images riantes qu'il éveillait dans celle des Grecs.

---

qu'il ne se renforçait que vers sa fin, et que c'était alors qu'il couvrait le ciel de nuages.

C'est le vent de sud qu'Ovide charge d'amener le déluge. « Le *Notus* s'élance sur ses aîles humides, une épaisse nuit voile » son terrible visage, de sa barbe et de sa chevelure grise il » découle des pluies; les brouillards siègent sur son front, etc. ». *Metam.* I, 264.

(1) *Vitruv.* l. I, c. 6.

(2) *Strab.* Géogr. l. 6, p. 190.

(3) Voyez notre vol. II, p. 16 de l'Introduction.

(4) *Arist.* Probl. XXVI, 16, 51.

(5) *Herod.* l. 4. *Aulugelle*, l. 16, c. 11. *Lucan.* Phars. IX, 447—497.

(6) *Lucan.* Phars. IX, 422.

(7) *Arist.* Meteor. l. 2, cap. 5, probl. XXVI, 27. *Theophr.* de ventis, p. 413.

Aristote

Aristote l'appelle le plus doux des vents (1), et Homère lui donne l'empire sur les îles Bienheureuses, où Rhadamante règne sur les élus du ciel, et où l'on n'éprouve pas les rigueurs de l'hiver (2). Comment ce même poëte a-t-il pu mettre le Zéphyr en compagnie avec Borée, et le traiter de malsain et de désagréable ? (3) « Le nom de Zéphyr com-
» prenait tous les vents occidentaux, et *Strabon* pense
» que lorsqu'Homère parle d'un zéphyr violent, il entend le
» vent de nord-ouest (4). *Théophraste* dit que dans quel-
» ques contrées de la Grèce il était froid, quoiqu'il le fût
» moins que le *Boréas*, et il observe avec raison que ce vent
» variait dans ses qualités de chaud et froid, d'humide et de
» sec, suivant la nature des lieux qu'il traversait (5) ».

110. Cette explication adoptée par Casaubon et par le docteur *Coray*, suffirait pour justifier, en général, la manière dont Homère a parlé du Zéphyr. Cependant, persuadés que ce grand poëte, dans tous les cas ou cela convenait, a eu soin d'allier l'exacte vérité à la beauté poétique; nous avons cherché qu'elles pouvaient être précisément les localités qui ont déterminé et modifié ses idées sur le Zéphyr.

« Le Borée, dit-il, et le Zéphyr, qui tous les deux soufflent
» *du côté de la Thrace*, viennent *subitement* soulever la mer;
» les vagues *s'élèvent en croupe* (6).

Qu'on se place en pensée dans la plaine de la Troade; on sentira facilement que le poëte a voulu peindre une de ces rafales si fréquentes à l'entrée de l'Hellespont. Le Borée ou le vent du nord, qu'on doit ici regarder comme ne faisant qu'un avec le nord-est ou l'*Hellespontias* (7), sort avec violence du bassin de la Propontide; le vent d'ouest, soufflant de Lemnos, de Samothrace et du golfe Strymonien (8), ainsi

(1) *Arist.* Meteor. *ibid.*, probl. XXVI, 33, 35, 37, 45, 57.
(2) Odyss. IV, 567.
(3) Iliad. IX, 5. Odyss. V, 295, *Ibid* XII, 289.
(4) *Strab.* l. I, p. 19 et 20, edit. *Atrebat.*
(5) *Théophrast.* de ventis, p. 410, 411. *Coray*, Discours préliminaire à son édition du Traité d'Hippocrate *de Aeribus*, etc., p. lxxvij et suiv.
(6) Iliad. IX, 5.
(7) Voyez la *Rose des vents* d'Homère, Géogr. générale, art. 153, vol. I.
(8) Aujourd'hui *Golfe di Contessa.*

venant des côtes de la Thrace, rencontre son antagoniste près le cap Sigée; il s'en suit un combat furieux; les ondes tourmentées s'élèvent en montagnes liquides. « Telle, dit le » poëte, telle fut l'agitation et l'incertitude qui remplissait » les cœurs des Grecs ».

Cette image joint donc l'*exactitude géographique* à la magnificence poétique (1).

111. Ovide, qui malgré lui parcourut ces parages, fait allusion à ces coups de vent subits qui rendent la navigation de l'Hellespont si dangereuse (2). De son tems, comme aujourd'hui, on était souvent obligé de *louvoyer à l'ouest* pour entrer dans ce détroit, et pour éviter d'être jeté sur les rochers qui bordent la côte de la Troade (3). C'était précisément le zéphyr, qui, en se réunissant au *Notus* ou le vent de sud, poussait les bâtimens vers cette côte. Une combinaison de circonstances, presque semblables, a lieu en beaucoup d'autres endroits de l'Archipel, ainsi que sur les côtes du Péloponèse, près le cap Maléa, de même parmi les îles de la mer Ionienne et dans le canal de Sicile. C'est donc avec raison qu'Homère regarde le Zéphyr et le Notus comme les deux vents qui causent le plus de naufrages dans les mers de la Grèce (4).

---

(1) *Homère* ne croyait pas, comme nos petits versificateurs d'Athénée, *que les études refroidissent l'imagination,* et

« *Que l'on n'a de l'esprit qu'à force d'ignorance* ».

Virgile, Pindare, Horace, Ovide même avaient des connaissances approfondies en plusieurs sciences, comme en physique, en géographie, etc. Les grands poëtes d'Angleterre et d'Italie ont également cru ne pas devoir se borner à la seule étude des phrases et des mots.

(2) *Ovid.* Heroid. XVII, 134. Trist. eleg. 2 et 10.

(3) *De Grand-Pré*, Géographie maritime, au mot *Dardanelles*, etc. *Ovid.* trist. I, eleg. 10, v. 17.

(4) Odyss. XII, 289. Comparez *Lucan*, Phars. V, 568—607, où le poëte romain prend évidemment le *Corus* pour le vent d'ouest ou le zéphyr. « *Corus* lève sa tête du sein de la mer » Atlantique; il remue la Méditerranée; etc. ». (*Sénèque* se sert de mêmes termes, voyez *Agamemnon*, art. 3, v. 484). « Le » Corus balaye la surface de la mer..... Un sourd murmure » des flots l'annonce d'avance, quoique les nuages soient poussés » par un vent de sud ». Cet endroit est très-intéressant pour l'*Anémographie* de la Méditerranée.

112. Enfin, quant aux qualités physiques attribuées par Homère au Zéphyr, il est facile de prouver combien les expressions de ce *fondateur de la Géographie* ancienne sont justes et exactes. Il appelle Zéphyr *un vent toujours pluvieux* (1), en parlant des îles de la mer Ionienne. Certainement il devait l'être dans ces contrées, puisqu'il y arrive par-dessus la Méditerranée. Il l'était de même en Italie (2), il amenait les pluies de printems dans toutes les contrees qui bordent la *Méditerranée*. Quant à l'épithète *dusaës*, Homère le lui donne en l'opposant au *Boréas aithrégénétes* (3), « au vent du nord, » qui fait naître la sérénité». Cette intention non équivoque du poëte prouve qu'il faut traduire le mot *dusaës*, non pas « *soufflant avec violence*, mais *dont le soufle est pernicieux*, ou » *amenant un air malsain* ». L'étymologie du mot grec admet ce sens; et l'analogie de deux mots collatéraux semble même nous autoriser à le regarder comme le seul admissible; car dans les mots *dus-aëros* et *dus-aëria*, la particule *dus*, exprime précisément le même rapport physique que nous lui attribuons dans le mot homérique. Enfin, ce qui décide la question, Vitruve nous apprend que le vent de nord-ouest, collatéral de Zéphyr et compris sous la même domination (dans la rose des quatre vents), était malsain sur les côtes de Lesbos, opposées à la Troade (4). Il y amasse les bouillards de l'Archipel, et vraisemblablement il produit le même inconvénient dans plusieurs autres golfes de l'Asie-mineure (5).

113. Il nous reste à considérer le vent de *nord-ouest*, que les anciens nommaient *Argestes*. Il est, selon Aristote, aussi sec et aussi serein que *l'Aparctias*, si ce n'est qu'il amène quelquefois, comme ce dernier, des éclairs et de la grêle (6). Sa

(1) Odyss. XIV, 458.

(2) *Virg.* Georg. I, 43.

(3) *Homer.* Odyss. V, 295.

(4) *Vitruve*, l. VI, cap. 6, Cpr. *Hippocr.* Epid. I, sect. 1, n. 12 et 28, sur les qualités du zéphyr dans l'île de Thasos.

(5) A ces éclaircissemens sur le *Zéphyr homérique*, tirés des anciens, nous pouvons ajouter le témoignage d'un voyageur moderne, l'ingénieux *Savary*, qui, dans ses lettres sur la Grèce, lett. VI, p. 14, fait une description on ne peut plus vraie et plus frappantes d'une de ces rafales d'ouest, si désagréables pour ceux qui naviguent d'Egypte en Grèce.

(6) *Arist.* Meteorol. l. II, cap. 6.

froideur, suivant Théophraste était sur-tout remarquable à *Chalcis*, ville de l'Eubée, ou, soufflant peu avant ou après le solstice d'hiver, il brûlait les arbres beaucoup plus que n'auraient pu le faire la sécheresse et la chaleur les plus long-tems continuelles (1). Ce vent venait, pour l'Eubée, du mont Olympe, et en portait le nom. Le même vent, en tournoyant autour des *rochers Scironiens* (2) et rasant la côte de l'Attique, venait incommoder Athènes; il paraît que ce vent Scironien ne consiste guères qu'en rafales ou tempêtes de courte durée (3). En passant la mer Egée, le vent de nord-ouest change de nature; car, selon *Théophraste*, dans l'île de Rhodes et à Cnide, il couvre le ciel de nuages (4).

114. Les *vents périodiques* de la Grèce, quoique dépendans de ceux de l'Egypte et de la Syrie, doivent sans doute offrir des irrégularités sans nombre, principalement à cause du voisinage des mers et des montagnes, voisinage qui ne permet aucune stabilité dans la constitution atmosphérique. De-là les diverses opinions des anciens sur les vents *Etésiens*. Selon Aristote et Lucrèce (5), c'étaient des vents frais et agréables qui soufflaient après le solstice d'été et le lever de la Canicule; ils venaient du nord vers l'ouest pour les habitans des climats occidentaux, et du nord vers l'est pour ceux qui habitaient dans des expositions orientales. Aristote dit qu'ils soufflaient pendant la nuit, et cessaient pendant le jour; ce qui les ferait classer parmi les *brises de terre* (6). Or on sait que ces sortes de vents ne peuvent guères être réduits à des règles générales; leur direction change avec celle des côtes et des montagnes. On peut prouver que les anciens même prenaient ce terme dans ce sens. *Posidonius* affirma que les Etésiens soufflent de l'est dans l'espace de la Méditerranée compris entre l'Espagne

---

(1) *Theophrast.* Hist. plant. l. IV, cap. 17; et *de causis plant.* l. V, cap. 16.

(2) *Voyez* ci-dessus art. 26.

(3) *Plin.* l. 2, cap. 27. *Spon, Wheler Chandler*, cités ci-dessus art. 26.

(4) *Theophr.* de ventis, p. 413. *Coray*, Discours préliminaire, p. lxxix.

(5) *Arist.*, Meteorol. l. II, cap. 5 et 6. *Lucret.* V, 741. *Polib.* l. 4. *Diod. Sic.* l. 1.

(6) Voyez la *Théorie des vents* dans notre vol. I, p. 413.

et la Sardaigne (1). *Pline* leur donne également cette marche, tant pour l'Espagne que pour l'Asie (2); et *Aulu-Gelle* met tout le monde d'accord en assurant que les vents Etésiens soufflent tantôt d'une aire, tantôt de l'autre (3).

115. Les *Ornithies*, ou vents d'oiseaux, ainsi appelés parce qu'ils amenaient les oiseaux, sont précisément le contraire des vents Etésiens. Ce sont des *brises de mer* qui se lèvent au printems, environ soixante-dix jours après le solstice d'hiver; elles sont faibles, inconstantes et de moindre durée que les vents Etésiens (4). Comme ces vents amenaient, ou plutôt semblaient amener les divers oiseaux qui vont passer l'hiver en Afrique, on disait que ces vents même venaient des monts de l'Afrique par l'Egypte. Cela ne s'accorde guères avec le peu d'intensité, de durée et sur-tout d'humidité, qu'on attribue à ces mêmes vents. Cependant puisque *Galien* (5) parle de *Leuconotus*, ou le vent de sud-est, comme d'un vent sec et même froid, contre l'idée générale qu'on a des vents de sud (en Grèce), il peut arriver *quelquefois* jusqu'en Grèce un volume d'air froid, échappé d'un des *plateaux montagneux* que nous croyons exister dans l'intérieur de l'Afrique; mais un tel cas sans doute est fort rare, et n'aurait rien de commun avec les vents *Ornithies*.

---

(1) *Posidonius* cité par *Strab.*, l. III, p. 99.

(2) *Plin.* l. II.

(3) *A. Gellius*, noct. Att. l. II, cap. 22. On peut encore ajouter que *Strabon*, l. XVII, p. 546, parle des *vents Etésiens*, qui dissipent l'air épais et malsain à Alexandrie, en Egypte, et y entretiennent la fraîcheur pendant l'été. Ce sont toujours des *brises de mer* ou *de terre*.

(4) *Arist.* Meteorolog. l. II, cap. 6. L'abbé *Richard*, dans son *Histoire naturelle de l'air et des météores*, tom. VI, p. 272, blame Aristote d'avoir donné la même origine aux vents Ornithies et aux vents Etésiens. Je crois qu'Aristote a voulu dire que ces deux *brises périodiques* avaient une seule et même cause; savoir: le changement d'équilibre, ou, si l'on aime mieux, *l'expansion et la contraction* de l'air, occasionnée principalement par l'action du soleil. Aristote, dans ce cas, aurait eu parfaitement raison. Voyez *Forster*, Observations sur la Géogr., etc., et ma *Géogr. physique générale*, art. 529, dans le premier volume de cet ouvrage, p. 417.

(5) *Gal. commentarius in lib. Hippocr. de humoribus*, cité par *Coray*, Discours préliminaire, p. LXXVII.

116. La manière dont Pline a parlé des vents Ornithies prouve que l'on comprenait sous ce nom toutes les brises venant de la Méditerranée. La direction, variant d'après celle des côtes, pouvait s'étendre de l'aire de l'ouest jusques et compris celle de sud-est. Un coup-d'œil sur la carte prouve que Pline n'a commis aucune erreur (1).

Si quelques auteurs ont parlé des Ornithies extrêmement froids (2), et qui venaient du nord (3), il faut croire qu'ils ont voulu désigner des vents de nord qui amenaient en Grèce les oiseaux de passage des pays plus septentrionaux. Au reste, ces témoignages, contenus dans des ouvrages, qui probablement n'appartient point aux auteurs dont il portent les noms, ne sont pas d'un grand poids.

117. Les relations des voyageurs modernes s'accordent très-bien avec tout ce que nous venons de dire sur les *vents anniversaires* de la Grèce. Nous en citerons quelques exemples. « Durant l'été, dit *Galand* (4), il règne aux environs de » Smyrne un vent d'ouest, qui commence vers les dix heures » du matin, et continue, en s'augmentant, jusqu'à quatre » heures du soir ». Voilà une *brise de mer* qui ressemble assez aux Ornithies-Zéphyrs de Pline. « Dans cette même » saison les *Tramontanes* (5) ou vents de nord règnent dans » tout l'Archipel ». Voilà les vents Etésiens généraux. Ces mêmes vents portèrent Tournefort, en neuf jours, de Marseille à la Canée (6).

La différence dans l'état de culture, et la disparition de quelques forêts ont sans doute causé des changemens locaux dans la nature des vents, mais les grands traits du tableau restent toujours les mêmes.

118. D'après l'exposé qu'on vient de lire, il est facile de voir pourquoi *Hippocrate*, Aristote et autres (7) divisent les

(1) *Plin.* l. II, cap. 47 et 48.

(2) *Hippocrat.* Epim. l. VII, et le *Scholiaste* d'Aristophane (*Acharn.* v. 877) cités par *Coray*.

(3) Le faux *Aristote*, lib. de mundo, cap. 4. *Columella*, de re rustica, l. XI, c. 2.

(4) Hist. de l'Académie des Sciences de Paris, 1688, tom. II, p. 38.

(5) *Galand*, ibid.

(6) *Tournefort*, Voyage au Levant, t. I, lettre 1.

(7) Voyez le Traité d'*Hippocrate* sur les Airs, etc., édition de *Coray*, en plusieurs endroits. *Arist.* de republ. l. IV, cap. 3;

vents en deux classes générales, en assimilant les trois vents d'ouest à ceux de nord, et en rangeant ceux de l'est dans la même catégorie avec ceux de sud. *Saumaise* (1) croit que dans la division d'Aristote, seulement les deux vents de nord-ouest et de l'ouest sont assimilés aux *vents septentrionaux*, qui, de l'autre côté, s'étendaient jusques et y compris le vent de nord-est, tandis que les *vents méridionaux* commencent par celui de l'est même, et vont, par le sud, jusqu'au sud-ouest, inclusivement. Cette division nous paraît la plus naturelle et la plus exacte pour le climat de la Grèce en général.

Tous les *vents méridionaux*, tels que nous les définissons d'après Saumaise, sont chauds et humides dans la plus grande partie de la Grèce, excepté toute fois le *Leuconotus* (Voyez ci-dessus, art. 115).

Tous les *vents septentrionaux* sont froids, et à l'exception de celui de nord-est, ils sont secs pour la Grèce propre.

Les exceptions locales se trouvent facilement sur la carte, en remarquant si pour tel ou tel endroit le vent en question arrive par terre ou par mer, par-dessus des montagnes ou à travers des plaines (2).

119. Le règne des vents méridionaux, dans tous les pays et dans tous les climats, se distingue de celui des vents septentrionaux. De même l'homme d'été n'est pas le même être que l'homme d'hiver. Tous les phénomènes des saisons et des climats peuvent également être rapportés à deux constitutions, celle du nord et celle du midi.

Voici le caractère de la *constitution boréale* dans la Grèce,

---

Meteorol. l. II, cap. 4 et 6. Cfr. *Strabon.* l. I, p. 19, ed. Atribat. 1587. ou ce géographe donne assez à entendre que les opinions différaient beaucoup sur cet objet, et que la division d'Hippocrate et d'Aristote n'était pas adoptée par tout le monde.

(1) *Exercit. Plinianæ*, p. 883.

(2) Mais la *division* physico-médicale des vents et les *limites* des constitutions sémestrales de l'année varient tellement dans les divers pays, qu'il est absolument impossible d'appliquer à un pays les règles faites pour un autre. Donc il ne faut pas donner aux observations climatologiques d'Hippocrate une *universalité* qui est précisément contraire à l'esprit de leur immortel auteur, contraire aux principes d'observations qu'il établit *lib. de Aeribus*, etc. l. 1, contraires enfin à la saine raison et à la géographie physique. L'abbé *Richard* tombe quelquefois dans ce défaut.

selon Hippocrate. « Les constitutions boréales resserrent les » corps, leur donnent plus de vigueur et d'agilité, éclaircis» sent le teint, rendent l'ouïe plus fine, dessèchent le ven» tre, picotent les yeux et aggravent les douleurs de la poi» trine ». Voici le caractère des constitutions australes ou méridionales : « Elles relâchent et ramollissent les corps, » rendent l'ouïe dure, occasionnent des pesanteurs de tête et » de vertiges, appesantissent les yeux, comme tout le corps, » et lâchent le ventre (1) ». Il paraît constant, par plusieurs endroits des livres d'Hippocrate sur les *Epidémies* (2), que les maladies épidémiques, les plus semblables à *la peste*, arrivaient après de longues pluies et chaleurs dans les constitutions australes, tandis que de l'autre côté il est généralement reconnu qu'un vent sec et froid de nord suffit souvent pour arrêter les ravages de la peste à Constantinople et à Smyrne.

120. C'est en partant de ces principes et en observant le caractère de chaque vent, conjointement avec les autres circonstances locales, que l'on pourrait faire *un tableau des climats* pour la Grèce. Hippocrate en a posé quelques bases dans son traité des airs, des eaux et des lieux ; traité célèbre, et qui a été savamment traduit et expliqué par le docteur *Coray*.

Voici comment il caractérise les diverses *expositions*; c'est-à-dire, les pentes et conformations du terrain (3), relativement au climat qui est propre à chacune d'elles.

« 121. Toute ville exposée habituellement aux vents chauds, » tels que ceux qui soufflent entre le levant et le coucher

(1) *Hippocrate*, aphor. III, 17.

(2) Cfr. *Thucyd.* Hist. l. II, l. III, sect. 3, etc.

(3) Les *expositions* climatologiques sont de deux genres : 1°. *générales*, telles que la pente du bassin de la Seine vers le nord-ouest, ou celle de la ci-devant Bourgogne vers le sud ; 2°. *locales*, telles que l'exposition de la ville de Nice au midi, ou de celle de Dunkerque au nord.

L'observation des expositions conduit à des résultats généraux, celle des expositions locales nous apprend les détails. L'une et l'autre sont donc également nécessaires, et Hippocrate ne les a point séparées. D'après le témoignage exprès de *Gallien*, c'est en observant en détail beaucoup de villes grecques qu'il rassembla les faits dont sa théorie n'est que le résumé.

» d'hiver, et qui est à l'abri des vents septentrionaux, doit » abonder en eaux; mais ces eaux sont saumâtres, peu pro- » fondes, par conséquent chaudes en été et froides en hiver. » Elles sont contraires à la santé de l'homme..... Dans une » ville ainsi située, les habitans sont pour la plupart faibles » et sans vigueur; ils mangent et boivent peu...» Il indiquent ensuite leurs maladies dominantes, qui, presque toutes, tiennent à la faiblesse de leur système nerveux, à la lâcheté de leurs fibres, à l'abondance des humeurs pituiteuses, et à l'atonie générale de leur tempérament (1). On peut aussi conclure par le contraste qu'il établit entre ces expositions et celles septentrionales, que le développement plus hâtif de la faculté génératrice, et la durée plus courte de la vie, étaient des phénomènes propres à ces climats (2)

« 122. Les villes exposées aux vents septentrionaux, et à » l'abri de ceux de midi, ont, pour la plupart, les eaux dures » et froides..... Les hommes y sont secs et nerveux..... Leur » tempéramment est plutôt bilieux-sanguin que pituiteux. Ils » ont la tête dure et robuste... ». Ils mangent beaucoup et boi- » vent peu.... Il parviennent tard à l'âge de puberté, mais ils » vivent long-tems.... Les maladies qu'Hippocrate attribue à ce climat, sont celles qui appartiennent à une constitution sèche, dans laquelle les solides ont beaucoup de ton, et dont les humeurs superflues s'absorbent promptement; les maladies aiguës y dominent; celles d'une nature putride s'y guérissent plus facilement que dans les expositions méridionales (3).

123. La plus salubre de toutes les expositions, selon Hippocrate, est celles des places tournées vers l'Orient. « Les villes » exposées à l'orient doivent naturellement être plus salubres » que celles qui sont tournées du côté du nord ou du midi, » quand même elles ne seraient éloignées que d'un stade. C'est » que dans les premières, d'abord, le chaud et le froid sont » plus modérées, et qu'ensuite les eaux, dont les sources re- » gardent l'Orient, doivent nécessairement être limpides, » sans odeur, molles et agréables à boire, parce que le » soleil à son lever les corrige, en dissipant, par ses rayons,

(1) *Hippocr.* de Aeribus, aquis et locis, IX—XIV.
(2) *Coray*, Discours préliminaire, § 85.
(3) *Hippocr.* de Aeribus, aquis, locis XV—XXI.

» le brouillard, qui ordinairement occupe l'atmosphère dans
» la matinée....... Les hommes ont le teint plus vif et plus
» fleuri; la voix est plus claire...... Leurs maladies, en moin-
» dre nombre et moins fortes qu'ailleurs, ressemblent cepen-
» pendant assez à celles des villes tournées du côté du
» Midi (1).

» 124. L'exposition des villes qui regardent l'occident, qui
» sont à l'abri des vents de l'orient, et sur lesquelles ceux
» du nord et du midi ne font que glisser légèrement, doit
» nécessairement être très - insalubre. Premièrement, les
» eaux ne sont point limpides; parce que les brouillards,
» qui pour l'ordinaire, dans la matinée, occupent l'atmos-
» phère, se mêlent avec elles avant de pouvoir être dissipés
» par le soleil, qui les éclaire plus tard.... En second lieu,
» les habitans de ces lieux sont exposés, dans la même jour-
» née, à des changemens brusques de température; dans les
» matinées d'été il y souffle des brises fraîches; il y tombe
» des rosées. Dans l'après-midi, la chaleur du soleil les tour-
» mente.... Ils ont le teint pâle, le corps faible; ils partici-
» pent à toutes les maladies des autres climats.... Respirant
» toujours un air épais et malsain, à cause de l'humidité des
» vents occidentaux, leur voix devient forte et rauque (2).

125. Hippocrate compare ces quatre constitutions climatologiques de la Grèce aux quatre saisons de l'année. Le nord ressemble à *l'hiver*; aussi, dit-il, « le caractère des hommes » exposés aux vents septentrionaux penche à la férocité (3) »: ces peuples, doués d'un tempérament robuste, puisent dans le sentiment de leurs forces un courage dont quelquefois ils abusent.... L'Occident nous présente, par ses brusques changemens de température, l'image de *l'automne* (4). Les peuples qui vivent sous cette constitution climatologique doivent en même-tems participer au caractère sauvage des peuples septentrionaux, et à la légèreté et la faiblesse de ceux du Midi. Ceux-ci vivent dans un climat qui offre l'image de *l'été*. Leur

---

(1) *Hippocr.* de Aeribus, aquis, locis, XXII—XXIV.
(2) *Id.* ibid. XXV et XXVI.
(3) *Id.* ibid. art. XIX.
(4) *Id.* ibid. art. XXVI.

faiblesse physique, peu compatible avec la force d'âme et l'héroïsme, est peut-être favorable aux développemens de la faculté imaginative. Les heureuses expositions orientales sont analogues au *printemps*; les forces physiques et morales s'y trouvent en harmonie; les esprits y sont plus vifs, les fruits de la terre plus savoureux, et les femmes plus belles et plus fécondes.

126. Nous allons faire quelques *applications locales* de ces principes.

La partie centrale de la Romanie ou de la Thrace a un climat si froid, que les anciens le prenaient souvent pour terme de comparaison. Ce n'est pas seulement l'élévation du terrain qui produit cette température; c'est encore la position des monts Rhodope, qui occupent le sud-ouest de cette province, et qui font pencher une grande portion du terrain vers le nord-est.

La Macédoine est, comme on sait, de la plus grande fertilité, et jouit d'un climat infiniment plus doux que la Thrace, quoiqu'à-peu-près située sous les mêmes latitudes (1). D'ou viendrait cette différence, sinon de ce que les expositions méridionales dominent dans cette province. La Macédoine est un superbe bassin, garanti contre les vents de nord-est, de nord et de l'ouest. Comme les expositions méridionales se trouvent ici à côté de celles orientales, les voyageurs instruits, qui désormais pourront visiter ce pays, sont invités à vérifier l'assertion d'Hippocrate: « que la température des diverses expositions diffère entr'elles, fusent » les lieux seulement éloignés l'un de l'autre d'*un stade* » (2).

127. Parmi les contrées de l'ancienne Grèce, exposées à l'*Occident*, nous voyons l'Illyrie et l'Epire, pays fertiles en bled et herbages, mais dont les habitans ont toujours conservé un caractère sauvage...... Les îles Ioniennes ont presque toujours eu le même gouvernement et les mêmes lois; pour quoi donc les *Cefalloniotes* surpassent-ils en industrie et en courage tous leurs voisins? Parce que le terrain, fort inégal de leur île, ne les expose pas à l'unique action des vents hu-

(1) Voyez *Félix Beaujour*, Tableau du Commerce de la Grèce.

(2) *Richard* observe qu'il y a des contrées malsaines en Macédoine, sur-tout celles où l'on cultive le riz. *Hist. nat. de l'air*, t. IV, p. 145.

mides de l'ouest, mais leur procure une température très-variée et un air libre et pur (1).... Les *Etoliens* étaient réputés braves, mais féroces et perfides; les autres Grecs les traitaient de barbares (2).

Enfin, les *Eléens*, qui habitaient les côtes occidentales du Peloponèse, étaient de tous les Grecs ceux qui avaient la plus rude prononciation (3).

128. J'ai déjà cité l'observation d'Hippocrate sur les habitans des pays élevés et inégaux. Voici une autre observation également curieuse (4) : « Ceux qui vivent dans des pays enfoncés, couverts de pâturages, sous un air épais et plus exposés » aux vents méridionaux qu'à ceux du nord, et qui boivent » des eaux chaudes, ne sont ni grands ni bien proportionnés; » ils sont plutôt trapus et chargés de chair.... Ils ne sont naturellement ni braves ni propres au travail, etc.... Cette réunion de circonstances ne se trouve nulle part dans la *Béotie* (à laquelle M. *Coray* prétend appliquer cette remarque). La Béotie sans doute est un pays enfoncé, couvert de pâturages, et qui a l'air fort épais. C'est aussi à cette température que les anciens attribuaient le flegme et la stupidité des Béotiens (5); mais cette province n'est point exposée aux vents méridionaux, elle éprouve, au contraire, des froids rigoureux, amenés par les vents du nord, et spécialement par *le vent du mont Olympe* (6); aussi les Béotiens ne manquaient ni de force corporelle ni de valeur guerrière.

A qui donc appliquer la remarque d'Hippocrate?.... Peut-être aux environs de la ville de Philippi en Macédoine, ou à certaines parties de l'Eubée.

129. La Laconie, cet illustre berceau d'un peuple de héros, est exposée aux vents méridionaux; c'est une contrée très-

(1) *Scrofani*, Voyage en Grèce, t. I. *Homère* nous a peint le roi des Céphaléniotes, Ulysse, comme le plus habile homme de la Grèce.

(2) *Polyb.* l. XVII, p. 746, edit. Casaub. *Thucyd.* lib. 3, cap. 94.

(3) *Strab.* lib. X, p. 308. *Hesych*, in Eretria. *Eustathi*, in Iliados, l. II, p. 279. — Ces peuples et leurs colonies mettaient souvent une *lettre canine* au milieu et à la fin des mots; selon la prononciation des autres Grecs, on n'en mettait pas.

(4) *Hippocrate*, lib. de Aeribus, etc. CXXI.

(5) « Bæotum *crasso* sub *aëre* natum. »

(6) Voyez ci-dessus, art. 113

chaude (1). Donc la constitution physique de ses habitans, selon le principe précité d'Hippocrate, devrait être bien contraire au développement du courage et de la valeur. Mais gardons-nous de voir ici une objection contre l'exactitude de ce grand observateur, et contre la solidité de son jugement. Hippocrate dit, dans le paragraphe que nous venons de citer, « *que les lois peuvent changer le caractère d'un tel* » *peuple, et le porter aux travail et à la bravoure* ». Qu'on se rappelle maintenant dans quel état d'abrutissement, de mollesse et d'inertie Lycurgue trouva Sparte (2); qu'on se souvienne de quels moyens extraordinaires il se servit pour transformer une horde corrompue en un peuple belliqueux; qu'on n'oublie pas l'état d'avilissement où Lacédémone tomba dès qu'elle osa quitter l'austère régime sous lequel ce grand homme l'avait mis (3).

130. Ajoutons que les environs de Sparte étaient précisément un terrain enfoncé, où il se trouvaient des marais et des eaux stagnantes, jusqu'à ce qu'on les desséchа au moyen des canaux (4).... Observons encore que les *Hélotes*, vaincus et emmenés en esclavage par les Spartiates, habitaient la plaine basse et marécageuse, tandis que c'est sur les montagnes qu'il faut chercher les *Eleuthéro-Lacones*, c'est-à-dire, les Laconiens devenus indépendans de Sparte, lors de l'asservissement de cette ville sous des usurpateurs (5).

On pourrait attribuer à l'influence des vents méridionaux la qualité médiocre du *froment* de Laconie; il est léger et peu nourrissant (6).

« 131. Par-tout où le sol est gras, mou et humide, où les » eaux sont si peu profondes, qu'elles sont chaudes en été et » froides en hiver, et où l'on jouit d'une température tou- » jours égale, les hommes sont ordinairement charnus, mais » faibles, moux, paresseux et sans courage. Plongés dans » l'indolence, ils aiment le sommeil; leur esprit épais n'est

(1) Les figues y mûrissent plutôt que dans le reste de la Grèce. *Plin.* Hist. nat., l. 16, cap. 26.

(2) *Plut.* in Lycurgo.

(3) Dissertat. de *Mathon de la Cour* et de l'abbée *Gourcy*, sur la décadence de lois de Lycurgue.

(4) *Strab.* l. 8, p. 250.

(5) *Strab.* ibid., p. 250 et 251.

(6) *Theoph.* Hist. plant. l. 8, cap. 4.

» guères propre à l'exercice des arts (1) ». Ici on reconnaît la position géographique et le caractère moral des *Abdérites*, de ces grands aïeux de tous les sots, anciens et modernes. On sait qu'ils firent venir parmi eux Hippocrate, afin qu'il guérit le philosophe Démocrite de sa prétendue folie ; mais le médecin déclara la tête de Démocrite fort saine, et recommanda, au contraire, au sénat et au peuple d'Abdére l'usage fréquent de l'hellébore.

132. Les antipodes des Abdérites, les courageux, intelligens et spirituels *Athéniens*, habitaient « ce sol nud, inégal, dépourvu » d'abri, également exposé aux froids et aux chaleurs ; où les » hommes ont le corps sec, maigre, bien prononcé, nerveux, » velu ... Ils sont actifs et vigilans, mais arrogans et indo- » ciles.... La force et la finesse de leur esprit les fait exceller » à-la fois dans les arts de la paix et dans le métier de la » guerre (2) ». La ville d'Athènes, éloignée des montagnes, est souvent exposée à des vents froids, mais l'exposition de l'Attique, en général, est méridonale. Cette exposition fait, que malgré la rudesse et la nudité générale du sol rocailleux de l'Attique (3) ; par-tout où il y a un peu d'abri, on rencontre des coteaux fertiles et délicieux. Tel était celui de *Colonne*, près d'Athènes, où Œdipe trouva la fin de sa malheureuse destinée ; écoutons la description qu'en donne le Racine d'Athènes (4).

« 133. Le rossignol y fait retentir ses doux accens dans des » vallées verdoyantes, où l'on n'éprouve jamais les rigueurs » de l'hiver. Les vents n'y font point sentir leur haleine » bruyante, et les rayons ardens du soleil y sont intercep- » tés par des arbres chargés de fruits, dont l'épais feuillage » est entrelacé des pampres de lierre. Bacchus et ses joyeuses » prêtresses y fixent à jamais leur séjour. Le narcisse y « étale en tout tems, à côté du safran doré, son calice odo- » rant. Ces fleurs ont servi de couronnes aux Immortelles. » Le chœur des Muses vient souvent se mêler au brillant

(1) *Hippocrate*, de Aëribus, etc. CXXV.

(2) *Id.* ibid. CXXVI.

(3) *Lechevalier*, Voyage en Troade, t. I, p. 39. *Plato.* in Cristia.

(4) *Soph.* Œdipus in Colon.

» cortège de Vénus, sur les bords enchanteurs du Céphisse,
» qui, divisé en mille canaux, serpente à travers les gras pâ-
» turages et les campagnes qu'il féconde.

» Mais la plus grande gloire de ce lieu, c'est qu'il pro-
» duit, sans culture et sans soin, cet arbre précieux que
» l'on ne trouve ni dans les vastes plaines de l'Asie, ni dans la
» peninsule de Pelops; il produit l'olivier, la force des athlè-
» tes, la terreur des ennemis et le prix des vainqueurs. Per-
» sonne, ni jeune ni vieux, n'ose toucher à cet arbre con-
» sacré à Minerve, et garant de la protection de cette déesse,
» qui, d'un coup-d'œil attentif, veille sans cesse à nous le
» conserver ».

134. Toute l'Attique ne répond pas à cette brillante peinture; c'est en général un pays qui exige du travail et des soins pour être fertilisé. L'orge y réussit mieux que le froment; celui-ci est léger et peu nourrissant. Les blés mûrissent de meilleure heure dans l'Ile de Salamine que dans le continent de l'Attique (1). Les oliviers ne réussissent point à la distance de 300 stades ou 11 lieues des bords de la mer (2). Le serpolet et le thym couvrent les montagnes; c'est des sucs de ces plantes aromatiques que les abeilles du mont Hymette tirent leur excellent miel (3). Les palmiers, en Grèce, ne portent point de dattes, ou elles ne mûrissent pas (4). Tout ceci prouve que le climat de la Grèce est infiniment moins chaud que celui de l'Espagne méridionale.

135. Les *îles de l'Archipel* nous présentent une grande variété de climats. Observons d'abord que l'île de Crète est placée comme un rempart entre ces îles et les vents du sud, circonstance qui contribue à en rendre le climat frais et salubre (5). Ces îles ont le sol élevé; elles attirent les nuages, et ne manquent guères de bonnes eaux. Celles d'Andros et Tine, qui reçoivent les premières le vent du nord, éprouvent des froids rigoureux (6). A Samos, au mois de février, les

(1) *Théophr.* hist. plant. VIII, cap. 4, 3 et 8.
(2) Id. VI, cap. 2.
(3) *Plin.* hist. nat. XIX, cap. 8. *Théophr.* hist. plant. VI, cap. 7; les plantes influent aussi sur la beauté des laines de l'Attique.
(4) *Théophr.* ibid III, cap. 5.
(5) *Richard*, hist. nat. de l'air, t. 4, p. 165.
(6) Id. ibid, p. 170 et 193.

guides refusèrent de suivre Tournefort, à cause du froid (1). L'île de Crète même, quoique sous le 35me. parallèle, n'éprouve de grandes chaleurs que par les vents du sud; lorsque ces vents ne sont pas assez forts pour franchir les montagnes qui garantissent l'île, la température y est délicieuse; depuis le mois de mars jusqu'à celui de novembre, *Savary* n'y vit le thermomètre varier que depuis 20 à 27 degrés au-dessus de zéro; mais on ne voit jamais de la neige et des gelées dans la plaine; au mois de février la terre se pare de fleurs et de moissons précoces (2).

136. La Grèce, en général, jouit d'un air pur et délié; elle éprouve des vicissitudes fréquentes de chaud et de froid; son sol est en beaucoup d'endroits stérile; par-tout il exige du travail et de l'intelligence pour être rendu fertile. Egalement éloigné des deux extrêmes, ce climat était destiné par la nature elle-même à devenir le berceau des sciences, des arts, du génie et du gout... Quand l'Europe apprendra-t-elle à rougir de sa barbare indifférence pour le sort d'un pays qui est notre *commune patrie* ?.... Jusqu'à quand de féroces oppresseurs fouleront-ils les tombeaux de Miltiade, de Léonidas, de Socrate et d'Homère !.... Je vois les ombres de ces grands hommes planer sur les ruines de leur patrie asservie.... L'indignation siège sur leurs fronts augustes... Ils appellent leurs descendans aux armes, aux combats; ils cherchent un héros auquel ils pourraient inspirer la noble pensée de devenir le libérateur de la Grèce.... Ah! quel est l'Européen civilisé, quel est l'ami des lettres et des sciences qui n'applaudisse à ces justes vœux, qui ne partage ces pieux regrets, et qui ne s'écrie avec *Choiseuil-Gouffier*:

« *Exoriare aliquis vostris ex ossibus ultor!* »

(1) Voyage au levant, t. I, lettre 10e.
(2) *Savary*, lett. sur la Grèce, lett. 31.

Fin de la Chorographie physique.

TURQUIE

TURQUIE

D'EUROPE ET D'ASIE.

L'Empire turc s'étend en Europe, en Asie et en Afrique : on peut dire que c'est, après la Chine, la Russie et l'Espagne, la monarchie la plus vaste de l'univers. Si la Turquie avait réellement les 50,000,000 d'habitans que certains géographes lui donnent, elle tiendrait, sous ce rapport, le second rang parmi les Empires de la terre : mais ce nombre est exagéré. On ne peut, d'après les calculs les plus favorables, donner à cet Empire plus de 30,000,000 d'habitans. Voici comment cette population est distribuée sur le territoire :

Turquie d'Europe.	26,000 lieues carr.	18,000,000 hab.
Turquie d'Asie	90,000	9,000,000
Egypte.	8,000	2,500,000
Total.....	124,000 lieues carr.	29,500,000 hab.

Rien, au demeurant, n'est plus incertain que les hypothèses que les voyageurs se forment relativement à un pays où l'on ne connaît ni cadastre, ni l'art de lever des cartes; où la politique jalouse, puérile, d'un gouvernement barbare, conjointement avec l'ignorance et la supertition du peuple, empêchent même les voyageurs étrangers, qui voudraient faire quelques recherches, de parvenir à leur but.

Comme la plupart des géographes varient sur le nombre et l'étendue des différentes provinces qui composent l'Empire ottoman, nous avons cru, avant tout, devoir présenter au lecteur un tableau des divisions, par lequel la confusion et les difficultés apparentes qui entouraient cette matière, doivent, en grande partie, disparaître.

TABLEAU DES DIVISIONS
DE LA TURQUIE D'EUROPE.

DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	PROVINCES.		VILLES.
I. PACHALICK DE ROUM-ILI.*	1. SANOIACAT** de Wiza. 2. ——— Kirk-Ecclesie.	ROMANIE, en turc, *Roum-Ili* propre, (sans la Chersonèse).		Wiza, *chef-lieu* Constantinople. Adrianople. Kirk-Ecclesie, *ch.-lieu* Filiba, *en Romanie.*
	3. (1) ——— Sardiki *ou* Sophia. 4. (2) ——— Widdin. 5. (3) ——— Nicopoli. 6. (4) ——— Silistra. *Pays des Tartares. Dobruziens.*	BULGARIE, en turc, *Bulgar-Ili*, ou *Sophia-Wilajeti.*		Sophia, *capitale du Pachalick de Roum-Ili.* Widdin, *chef-lieu.* Nicopoli, *chef-lieu.* Oruschick. Silistria, *chef-lieu.* Warna.
	7. (1) ——— Saloniki, ou 8. (2) ——— Guistandil.	MACÉDOINE, en turc, *Filiba-Wilajeti*, ou *Makdonia.*	ARNAUT dans le sens général.	Saloniki, *chef lieu.* Filiba, *en Macédoine.* Giustendil, *ch.* Cara-Veria.
	9. (1) ——— Scutari. 10. (2) ——— Aulon. 11. (3) ——— Delphino.	ALBANIE, Haute et Basse, ou *Arnaut* propre.		Scutari, *chef-lieu.* Durazzo. Dolcigno. Aulon *ou* Valone, *ch.* Delphino, *ch.* Tarta, *depuis* 1799.
	12. ——— Janiah.	THESSALIE.	GRÈCE propre.	Tarisse. Janjah, *chef-lieu.* Ternovo. Volo.
	13. ——— Lepante *ou* Livadie.***	LIVADIE.		Lepante, *chef-lieu.* Livadie Athiniah.
	14. ——— Tripoliza *ou* Napoli di Malevasia. Le *pays des Mainotes.*	MORÉE, ou *Péloponèse.*		Trepoliza, *chef-lieu.* Napoli di Malevasia. Corinthe. Navarino

* Le terme de *Roum-Ili* a occasionné une grande confusion dans la géographie; il paraît que ce terme se prend chez les Turcs en trois sens différens. Les Grecs de Constantinople se donnèrent le nom de *Romains;* et l'Empire Grec était appelé *Empire Romain de l'Orient.* Voilà pourquoi les turcs, en traducteurs fidèles, désignèrent toutes les contrées qui composent la Turquie d'Europe sous le nom de *Roum-Ili*, c'est-à-dire, pays des Romains; quelquefois ils comprirent même sous ce nom l'Europe entière; voilà le premier sens de ce mot. L'Empire Grec ayant été resserré dans les bornes de l'ancienne Thrace, le terme de Roum-Ili fut restreint à cette seule contrée; c'est le second sens du mot, et c'est la province *Romanie* de nos cartes ordinaires. Enfin les turcs,

Suite du Tableau TURQUIE D'EUROPE.

DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	PROVINCES.	VILLES.
II. PACHALICK DE BELGRAD.	1. SANGIACAT de Belgrad.	SERVIE, en turc, *Serf-Wilajeti*, ou *Lasz-Wilajeti.*	Belgrad, *chef-lieu et capitale du Pachalick.*
	2. ——— Semendria.		Semendria, *ch.* Hassan-Pascha-Palanka.
	3. ——— Kratow.		Kralowo, *ch.* Nissa.
	4. ——— Novi-Basar.		Novibasar, *ch.* Sabatz.
	La Baya ou Commanderie d'Orsowa.		Orsowa.
III. PACHALICK DE TRAWNICK.	1. SANGIACAT de Serajo.	BOSNIE, en turc, *Boschnah-Ili.*	Bosna-Sarajo, *ch.* Trawnick, *résidence du Pacha.*
	2. ——— Obruch.		Oruch, *chef-lieu.* Zwornick.
	3. ——— Banjaluka.		Banjalaka. Gradisca, *en Turquie.*
	4. ——— Verbosanie.	HAUTE-BOSNIE.	Verbosanie.
	5. ——— Wihatz.	CROATIE TURQUE.	Wihatz.
	6. ——— *incertain.* ****	DALMATIE TURQUE.	Trebigno.

maîtres de tout l'Empire, établirent à Sophia un pacha à trois queues, qui porte le titre de *Begler-Bey*, et tient le premier rang parmi tous les pachas; son autorité s'étend sur la Romanie propre, la Bulgarie, la Macédoine, l'Albanie et la Grèce; voilà le *Pachalick de Roum-Ili.* Lorsqu'on observe ces trois distinctions, toute la difficulté disparaît.

** *Sangiac* ou *Bey* désigne un gouverneur ordinaire, tandis que *Begler-Bey* veut dire grand-Gouverneur. Le titre de Pacha à une, deux ou trois queues, est une distinction honorifique et personnelle; mais comme tous les Sangiacs portent ce dernier titre, l'usage en a insensiblement prévalu. Néanmoins, pour éviter la confusion, il est nécessaire de conserver dans la géographie le terme de *Sangiacat*, si l'on ne préfère pas celui de *Sous-Pachalick.*

*** Nous n'avons pu fixer notre opinion sur les deux questions suivantes : si le Pacha de la Livadie est subordonné à celui de Janjah? et si le Pacha d'Egrippo (*voyez* plus loin) exerce quelqu'autorité dans le continent de la Grèce? Cependant la négative nous paraît être le parti le plus probable.

**** Nous ne savons rien de certain sur la division de la Haute-Bosnie, de la Croatie et de la Dalmatie; quant à ce dernier pays, quelques auteurs nomment *Mostar* comme résidence d'un Pacha à une queue; d'autres le regardent comme une partie du pachalick de Scutari.

Suite du Tableau TURQUIE D'EUROPE.

DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	PROVINCES.	VILLES.
IV. Provinces tributaires de l'Empire en Europe.	1. Principauté de Valaquie. (*a*) Valachie propre. (*b*) Bannat de Crayova. N. B. Raya's de Brailow Gjoregero et autres, enclavées dans la Valaquie *	Valaquie, en turc, *Iflak*.	Bukarest, *capitale et résidence*. Tergourscht. Rimnik. Crayova. Braïlow. Gjorgero.
	2. Principauté de Moldavie. (*a*) Haute-Moldavie. (*b*) Basse-Moldavie.	Moldavie, en turc, *Cara-Bogdan*, ou simplement *Bogdan*.	Yassi, *capitale* et *résidence*. Galatza. Tokschjan. Niamts. Botoczany.
	N. B. Raya's de Chotzin. ——— Bender. ——— Akjerman. ——— Kilia-Nova. ——— Ismaël	Bessarabie.	Chotzin, *chef-lieu*. Bender, *ch.* Akjerman, *ch.* Kilia-Nova, *ch.* Ismaël, *ch.*
	3. République de Raguse.	Dalmatie.	Raguse, *capitale*. Staguo.
	4. Le District de Montenegro, le plus souvent indépendant, divisé en cinq cantons.	Albanie	Stanneurck, *résidence du patriarche grec, chef de la nation.*
	5. La République de Sept-Isles, qui sont Corfou, St.-Maura, Céphalonie, Zante, etc., etc.	Mer Ionienne.	Corfou, *capitale*. St.-Maura. Zante.

* Les *Rayas* ou territoires des villes fortes sont immédiatement soumis à la Porte, et ne font, en aucune manière, partie des principautés tributaires de Valaquie et Moldavie. Nous ne saurons point dire si les Sous-Pachas qui y commandent sont soumis au *Pacha de Silistria* ou immédiatement au *Begler-Bey de Roum-Ili*.

Suite du Tableau TURQUIE D'EUROPE.

DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	PROVINCES.	VILLES.
V. PACHALICK DE CAPUDAN-PACHA OU GRAND-AMIRAL. **	1. SANCIACAT de Gallipoli.	CHERSONÈSE DE ROMANIE ou DE THRACE.	Gallipoli, *chef-lieu.* Les Dardanelles.
	2. ——— Egrippo *ou* Negreponte.	ISLE D'EUBÉE, avec les îles et côtes voisines.	Negreponte, *ch.*
	3. ——— Candie. 4. ——— Retimo. 5. ——— Canéa.	ISLE DE CANDIE ou CRÈTE, en turc, *Kriti.*	Candie, *chef-lieu,* Retimo, *ch.* Canéa, *ch.*
	6 Différens *Sangiacs*, *Agas*, *Cadis* turcs ou *Woywodes* grecs, gouvernent les îles européennes ci-contre.	STALIMENE, EMBRO. SAMANDRACHI. SCYRO. TASSO, ENGIA, COLARI. TINE, MYCONE. ANDROS, ZEA. DELOS, SIPHANTO. NAXIA, MILO. PAROS, AMOSCOS. ARGENTIÈRE. SANTORINO, etc.	*Chefs-lieux, pour la plupart, du même nom.*
	7. Des *Mutasillims* ou *Agas* gouvernent les îles Asiatiques ci-contre.	TENEDOS. METELINO, SCIO. SAMOS, NICARIA. PALMOSA, STANCHIA.	
	8. Sangiacat ou sous-Pachalick de Rhodes.	RHODES et îles voisines.	Rhodes, *chef-lieu.*

** Il est difficile de donner une idée exacte de l'étendue de ce pachalick et de ses subdivisions; les auteurs les plus estimables diffèrent d'opinion sur cet objet. Il paraît que le *Capudan-Pacha* envoie un commissaire à Smyrne et dans quelques autres villes sur les côtes de la Natolie; mais l'autorité de ce commissaire se borne, à ce qu'il semble, à la perception de *quelques* droits. Nous avons donc cru devoir laisser ces villes dans le *Pachalick d'Anadoli.*

TURQUIE D'ASIE.

DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	PROVINCES.		VILLES.
I. PACHALICK D'ANADOLI. *	Les Sangiacats ne sont point connus avec certitude.	NATOLIE propre.	ANADOLI ou NATOLIE, dans le sens le plus étendu.	Kutahye, *chef-lieu* et *résidence du Begler-Bey de l'Anadoli.* Burscha. Smyrne. Scudari. Angore. Sinope.
II. P. DE KARAMAN ou de *Kognie.*	Sangiacat d'*Adana*, les autres inconnus. N. B. L'Ile de Chypre, gouvernée par un Mutasillim ou procurateur du Grand-Seigneur.	CARAMANIE.		Kognie, *chef-lieu.* Satalia. Ladikie. Adana. * * *. Nicosia, *chef-lieu de Chypre.*
III. P. DE MARASCH.	Les subdivisions ne sont pas bien connues.	DULGADIR-ILI.		Marasch, *chef-lieu.*
IV. P. DE SIWAS.	De même.			Siwas, *chef-lieu.* Tocat. Amasan.
V. P. DE TARABOSAN. ou *Trébisonde.* **	De même.	AMASAN ou PONT.		Trébisonde, *chef-l.* Kerasonte.
VI. P. D'ALEP.	De même.	SYRIE SEPT.	SYRIE ou SOURI-STAN.	Haleb *ou* Alep, *capitale* et *résidence d'un pacha à 3 queues.* Alexandrette.
VII. P. DE DAMASK.	Sous-Pachalick de *Jérusalem* et autres.	SYRIE MÉRID.		Damask, *résidence d'un pacha à 3 queues.* Jérusalem. Baalbeck. Gaza.
VIII. P. DE TARABLUS, ou *Tripoli de Syrie.*	Sous-P. d'*Acre*, (aujourd. indép.) de *Seid*, etc.	CÔTES DE SYRIE.		Tripoli de Syrie, *ch.* Acre. Saphat.
N. B. Le pays indépendant des *Druses.*		INTÉRIEUR.		Deir *et* Kamur, *sur l'Euphrate, résidence du Grand-Emir.* Baruth, *sur la Méditerranée.*

DIVISIONS.	SUBDIVISIONS.	PROVINCES.	VILLES.
IX. Pachalick de Diarbekir.	Les subdivisions de ces pachalicks ne sont pas connues, ou il n'y en a point.	Al Dshésira ou Mésopotamie.	Diarbekir, *chef-lieu.* Martin. Nizibin.
X. P. d'Urpha.			Urpha, *chef-lieu.*
XI. P. de Mosul.			Mosul, *chef-lieu.*
XII. P. d'Erz roum.	Sous-P. de *Kars.* — *Wan.* — d'*Erzeroum.*	Arménie Turque.	Kars, *chef-lieu.* Wan, *chef-lieu.* Erzeroum.
	— d'*Akalzike.* — de *Sahoun.*	Géorgie Turque.	Akalzike. Sahoun.
XIII. P. de Bagdad, indépendant, selon quelques rapports.	S.-P. de *Bagdad* — *Bassora.* — *Hella.*	Irac. Arabi.	Bagdad, *résidence.* Bassora. Hella.
N. B. Le pays des *Curdes* ou *Curdistan.*			Kjerkuk, *capitale.* Schevazour.
N. B. Le Pachalick de Dsjidda, en Asie et Afrique. ***	*Dsjidda*, ville et port en Arabie. *Nubie* turque. . . . . *Abex* ou côtes d'*Abyssinie.* . . .		Souakem. Massuah.

POSSESSIONS TURQUES EN AFRIQUE.

I. P. du Caire.	Vingt-quatre Sangiacats.	Egypte.	Caire (Kahira), *résid.* Damiette. Rosette. Alexandrie. Siouth. Sues.
N. B. Le Pachalick titulaire de Tripoli, en Barbarie.	Sangiacat de *Derne.*	Barca.	Derne, *chef-lieu,*

On ne pourrait cependant, sans de grands inconvéniens, suivre cette division en pachalicks pour la topographie du pays ; les *provinces* ou divisions vulgaires, dont nous avons eu soin de marquer les rapports aux pachalicks, offrent des sections plus égales, mieux arrondies, et sur-tout mieux indiquées sur les cartes ordinaires.

* D'après plusieurs circonstances, il nous paraît vraisemblable que *Ili* et *Amasan* sont soumis à l'autorité du Begler-Bey de l'Anadoli. Mais nous n'avons pas cru devoir introduire dans le tableau même une opinion qui n'est que probable.

** Selon d'autres, le Pachalick de Trébisonde dépendrait du Begler-Bey d'Erzeroum.

*** Comme les deux Pachas de Dsjidda, en Arabie, et de Tripoli, en Barbarie, n'ont qu'une autorité très-bornée, et même, selon les dernières nouvelles, doivent être réduits au rôle des simples envoyés, nous n'avons pas voulu les compter parmi les autres gouvernemens. On pourrait presque en dire autant du Sous-Pachalick d'Acre, en Syrie, et de celui de Widdin, en Europe. Les Pachas de Bagdad se sont presque rendus souverains héréditaires.

Voici une liste des différentes nations qui habitent aujourd'hui la Turquie.

Peuples venus de la SCYTHIE.	*Turcs*, dans toutes les provinces, environ un sixième de la population en Europe, quelque chose de plus en Asie. *Tartares*, *Dobrutziens* et autres, dans les provinces septentrionales d'Europe. *Bulgares*, dans la Bulgarie.
Peuples indigènes du MONT-CAUCASE.	*Géorgiens*, *Schabsetiens*, *Tchanétiens*, *Bambugdiens*, *Abashiens*, etc., etc. — dans la Géorgie-Turquie.
Peuples d'origine Esclavone et Illyrique.	*Valaques*, en Valaquie, Moldavie, Bulgarie, Thessalie et autres provinces d'Europe, où ils sont un quart de la population. *Serviens* et *Raitzes*, dans la Servie. *Bosniaques*. *Montenegrins*, ou propr. *Czernogoriens*. *Paulianistes*, en Romanie.
	Arnaouths, peuple d'origine mixte, en Macédoine et Albanie. *Grecs*, dans toutes les provinces; en Europe un tiers de la population. *Mainotes*, en Péloponèse, *Sphaciothes*, en Candie — d'origine grecque.
Peuples indigènes de la TURQUIE D'ASIE.	*Arméniens*, dans toutes les provinces. *Curdes*, dans le Curdistan. *Druses*, dans la Syrie. *Arabes*, fixés dans toutes les provinces; indépendans et agriculteurs dans la Natolie, l'Irac et l'Egypte; nomades et brigands dans cette dernière province et dans la Syrie. *Juifs*, dans toutes les provinces.
*Peuples indigènes de l'*AFRIQUE.	*Cophtes*, descendans des anciens égyptiens, en Egypte. *Nubiens* et *Ethiopiens* ou *Abyssiniens*. *Nègres*, comme esclaves en Egypte.
	Mamelouks, originaires de la *Tcherkassie* (Circassie) ou de quelqu'autre pays voisin de la mer Caspienne; en Egypte, un centième de la population. *Francs*, c'est-à-dire européens de toutes les nations; dans tous les ports ou *échelles* du Levant.

TURQUIE D'EUROPE.

SITUATION ET ETENDUE.

Longueur. lieues. 308 } entre { 36 deg. 30 m.—48 deg. 50 m. latitude Nord.
Largeur. . lieues. 250 } entre { 14 deg. ——— 37 deg. 50 m. longitude 2.

Contenant, en 1801, 26,000 lieues carrées, à raison de 692 habitans par lieue carrée.

LIMITES. — La Turquie d'Europe est bornée au nord, par la Russie, et spécialement par les gouvernemens d'Ekaterinoslaw et de Podolski, ou par la ci-devant Tartarie d'Oczakow et la Podolie, dont le Niester la sépare; à l'Est, la mer Noire, le canal de Constantinople, la Propontide ou la mer de Marmara, le détroit des Dardanelles et la mer Égée, ou l'Archipel baigne ses côtes; (1) au sud et sud-ouest, la mer Méditerrannée et spécialement la partie jadis nommée mer Ionienne, forme la limite; à l'ouest, la mer Adriatique sépare la Turquie de l'Italie; plus haut, la Dalmatie Austro-Vénitienne vient former une frontière peu naturelle; au nord-ouest et au nord, les pays voisins sont la Croatie hongroise, l'Esclavonie, la Hongrie, la Transylvanie et la Bukowine; ces frontières sont, en grande partie, tracées par le cours de la Drave et du Danube et par les montagnes de la Transylvanie.

SOL, AIR, SAISON ET EAUX. — La nature a prodigué aux habitans de la Turquie ses bienfaits les plus précieux sur ces quatre points. Le sol mal cultivé y est productif au-delà de l'expression. Cependant la partie méridionale ou l'ancienne Grèce contient plusieurs terrains hérissés de rochers stériles. L'air y est en général salubre, et possède cette fraîcheur, cette pureté qui vivifie l'imagination, et sans doute a contribué à donner aux anciens Grecs cette supériorité de génie,

(1) Il n'est pas difficile de tracer dans la mer Egée la ligne de séparation entre l'Asie et l'Europe; mais le pachalick du capitan-pacha ou grand-amiral, quoique censé appartenir à l'Europe, comprend des îles sur les côtes de l'Asie.

d'esprit et de talens, qui les placent au premier degré sur l'échelle des nations. Il y a néanmoins des exceptions pour certains districts, et souvent aussi l'air est corrompu par les émanations des contrées voisines ou par l'indolence et la malpropreté des Turcs dans leur manière de vivre. Les saisons sont régulières et riantes; elles ont, dans les siécles les plus reculés de l'antiquité, donné lieu à ces charmans tableaux que nous admirons chez les anciens poètes, et que nos rimeurs appliquent si mal à propos à nos climats froids et humides. Toutefois les saisons d'un pays si étendu doivent différer beaucoup selon les provinces. Celles situées au nord du mont Hémus, souffrent souvent, au milieu de l'été, des vents de nord excessivement froids. Enfin la limpidité et l'extrême salubrité des eaux dans toutes les possessions turques, invitent ces peuples à se baigner souvent. Malgré la salubrité de l'air, la peste s'y communique souvent de l'Egypte, où elle a, pour ainsi dire, établi son foyer (1), et fait périr à Constantinople quelque fois jusqu'à la cinquième partie de ses habitans; mais soit à force d'y être accoutumés ou parce qu'ils croient à la prédestination, les Turcs ne font pas beaucoup d'attention à ce fléau. Le séjour des Français en Egypte et les soins qu'ils ont pris pour s'en préserver, sont une preuve que la peste qui ravage ces belles provinces, est due plus à la négligence, à l'incurie et à l'ignorance des Turcs, qu'à la malignité des élémens qui la produisent. Le courageux citoyen *Desgenettes*, chirurgien en chef de l'armée d'Orient, s'est inoculé la peste et s'est par là convaincu qu'on n'aurait qu'à combattre avec fermeté et prudence ce fléau, pour, sinon l'anéantir, du-moins le rendre infiniment moins redoutable.

Montagnes. — Les montagnes de ce pays sont les plus célèbres du monde, et pour la plupart aussi très-fertiles. Le mont Athos, sur une péninsule qui s'avance dans la mer Égée, est aujourd'hui fameux par le grand nombre de moines qui l'habitent (*Voyez* l'article topographique *Macédoine*); mais pour les anciens Grecs, il était un monument éternel de la honteuse peur des Persans; car lorsque Xercès vint en Grèce pour la conquérir, il n'osa pas s'éloigner de sa

(1) D'autres croyent que la peste est plutôt originaire de l'Asie-Mineure, et particulièrement de Smyrne.

flotte pendant les deux ou trois jours qu'elle aurait mis à doubler le mont Athos, mais il résolut de percer un détroit entre le continent et la montagne. Malgré le témoignage de plusieurs graves auteurs, cette anecdote nous a l'air d'une plaisanterie d'Athènes. Il n'y a aucun vestige d'un canal, et même aucune possibilité dans l'exécution d'un tel projet. L'Ossa et l'Olympe qui séparent la Thessalie de la Macédoine, sont célèbres dans les fables. Ce furent ces montagnes que les géans entassèrent pour monter dans le ciel, si l'on veut en croire les poètes (1); le Parnasse, le Pinde sont fameux pour avoir été consacrés aux muses et à leur président Apollon; ces montagnes offrent en effet des sites romanesques bien propres à inspirer ces grandes images, ces sentimens élevés, cette expression naturelle, qu'on ignorera éternellement dans nos lycées et dans nos boudoirs. Encore aujourd'hui la célèbre vallée de *Tempé* conserve tous ces charmes, et le fougueux Pénée y précipite encore ses ondes bruyantes à travers les prairies fleuries. L'Hémus, souvent cité par les poètes, est proprement le noyau de toutes les montagnes de la Turquie; il s'étend depuis les bords de la mer Noire, entre la Bulgarie, la Romanie et la Macédoine, jusqu'en Albanie et Servie, où les montagnes de la Dalmatie se joignent à lui. On peut donc regarder le Hémus comme un embranchement des Alpes. Mais la plupart de ces monts fameux ont reçu des Turcs, leurs nouveaux maîtres, des noms barbares, comme par exemple *Eminch Dag* pour *Hémus*, *Lacha* pour Olympe et autres semblables.

Les montagnes de la Turquie n'égalent point les Alpes en hauteur. L'Olympe qui doit être la plus élevée, n'a que 6,120 pieds de hauteur.

Parmi les promontoires de la Turquie, nous devons remarquer le *cap Matapan* (anciennement *promontorium Tænarium*); c'est la pointe la plus méridionale du continent

(1) Nous ne saurions résister au plaisir de citer les charmans vers de Virgile que voici:

Sunt ter conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum.
Ter pater exstructos disjecit fulmine montes.
(Georg. Lib. 1).

de l'Europe ; le cap Malio, fameux par les naufrages et les pirateries ; le cap Colone, anciennement *Suniune* et autres.

Il y a eu en Grèce plusieurs volcans qui se sont successivement éteints. On croit même que les îles de l'Archipel ont été formées par une éruption volcanique qui a séparé l'Asie de l'Europe (*Voyez* l'article topographique, Ile de *Santorini*).

Nous devons encore nommer ici le fameux *Isthme de Corinthe*, qui joint le Péloponèse à la Grèce propre et que Néron s'était proposé de faire percer par un canal qui encore aujourd'hui serait de la plus grande utilité. *Le pas des Thermopyles* a été immortalisé par l'héroïsme de 300 Lacédémoniens qui y périrent en s'opposant aux millions d'esclaves qu'amenait avec lui Xercès. On prétend que ce défilé est devenu plus large par la retraite de la mer.

Mers.—Le Pont-Euxin, la mer Noire, la Propontide ou la mer de Marmara qui sépare l'Europe de l'Asie, l'Archipel, ou la mer Égée, la mer Ionienne et l'Adriatique. Voilà les titres que possède la Turquie et sur-tout Constantinople, mieux dotée par la nature pour devenir la maîtresse du monde, ou du moins de l'ancien continent ; mais les Turcs ne savent pas les faire valoir.

Ces mers sont remarquables sous le rapport physique. L'Archipel est, de toutes les mers, celle qui renferme, en proportion, le plus grand nombre d'îles. La mer Noire se distingue par la singularité opposée ; elle n'a pas une seule île. C'est là un des phénomènes les plus curieux de la géographie physique.

La mer Noire a les eaux plus douces qu'aucune autre mer européenne, à cause des grands fleuves dont elle reçoit journellement un immense volume d'eau. Pour cette même raison, cette mer est sujette à geler, même en entier, comme cela doit être arrivé en 801.

La mer Noire, ou en turc, *Kara Denghisi*, a été appelée anciennement *Euxin* ou *Euxenos* par ironie; car *euxenos* veut dire hospitalier ; et les bords de cette mer étaient habités par les peuples les plus féroces et les plus inhospitaliers du monde.

Le mot *Archipel* n'est qu'une corruption moderne des mots grecs *Ægeios Pelagos*, mer Egée, nom qui vient d'Egée, père de Thésée, qui, à la vue du voile noir que

portait le vaisseau de son fils, se précipita dans la mer. Les Turcs l'appellent *Adalat Denghisi*, c'est-à-dire, la mer des îles.

On croit que la surface de la mer Noire est plus élevée que celle de l'Archipel et de la Méditerranée de 6 à 7 pieds. La Méditerranée de son côté est plus haute que l'Océan, de 5 à 6 pieds.

Détroits. — Ceux de l'Hellespont et du Bosphore qui joignent la mer de Marmara à l'Archipel et à la mer Noire ne sont pas moins distingués dans l'histoire moderne que dans l'ancienne.

Le premier (l'Hellespont ou le détroit des Dardanelles), n'a que 2 milles et demie de large; il est fameux par le passage de Xercès, lors de son invasion en Grèce, et par celui d'Alexandre, dans son expédition en Asie.

Le premier de ces rois, pour faciliter le transport de ses forces nombreuses, jeta un pont de bateaux sur ce détroit, et lorsque les vagues eurent détruit ce pont, le despote orgueilleux fit fouetter la mer et y fit jeter des chaînes, comme une punition méritée de la part de Neptune, pour avoir osé désobéir à son maître. Ce détroit n'est pas moins célèbre chez les poètes, par l'histoire de Héro et Léandre, et le courage de celui-ci, qui le traversait à la nage pour aller trouver son amante; mais une nuit il y périt, et la tendre Héro, qui, pour le guider, tenait toujours un flambeau allumé, n'embrassa que son cadavre apporté par les flots (1). Le Bosphore est à-peu-près de la même longueur et largeur; il est sur-tout célèbre par la fable des *symphegades* ou rochers mouvans, qui, au moment où un vaisseau passait, se réunissaient pour l'écraser; il y a en effet, à l'embouchure de ce détroit, dans la mer Noire, des rochers difficiles à éviter. Aujourd'hui le Bosphore offre une perspective charmante, étant garni des deux côtés de châteaux, maisons de plaisance et villages. Rien n'égale en beauté le spectacle d'une illumination sur le Bosphore. On vient d'en régaler le peuple de Constantinople, à l'occasion des victoires *nationales* remportées en Egypte sur les Français.

(1) Cette fable fait le sujet d'un poème grec assez joli, et qui porte le nom de *Musée*.

Le détroit d'Euripe, aujourd'hui d'Egrippo, mérite d'être remarqué à cause de son flux et reflux irrégulier et qui n'a pas encore été parfaitement connu. Il sépare l'Eubée ou Negroponte du continent de la Grèce.

Le détroit de Lepanto est fameux par une bataille navale que les Vénitiens et Espagnols gagnèrent sur les Turcs. C'est l'entrée du golfe de Corinthe.

Il y a encore une infinité de détroits entre les nombreuses îles de la Grèce, et plusieurs, parmi ces endroits, rappellent d'immortels souvenirs. Dans le *détroit de Salamine*, entre l'île du même nom (aujourd'hui *Coluri*), et l'Attique, Thémistocle défit la flotte persane qui était infiniment supérieure en nombre à celle des Grecs. L'innombrable armée de Xercès qui s'était rendu maître de toute l'Attique, fut témoin de la bataille.

L'entrée du golfe de Larta est formée par un détroit qui portait autrefois le nom d'*Actium*, qui était aussi celui d'un promontoire voisin. Ce fut ici qu'Auguste et Antoine rassemblèrent toutes les forces de l'occident et de l'orient, pour décider, par le sort des armes, lequel resterait maître de l'univers. (1).

Les bouches de la mer Adriatique ne sont point comptées parmi les détroits, mais doivent cependant être nommées ici.

Les golfes sont en grand nombre et présentent d'immenses avantages à la navigation; les plus grands sont celui de *Megarisse*, entre la Chersonèse et la Romanie; ceux de *Contessa* et de *Salonique* en Macédoine (le dernier long de 27 lieues et large de 7); ceux de *Volo* (superbe bassin circulaire), et de *Zeitou* en Thessalie; celui d'*Engia* près d'Athènes; ceux de *Napoli*, de *Colochitia* et de *Coron* dans le Péloponèse; celui de *Lepante* ou de Corinthe, entre la Livadie et la Morée (long de 40 lieues); ceux de *Larta* et de *Drino* en Albanie.

Rivières. — Le Danube, la Save, le Niester, sont les plus connues de la Turquie septentrionale; nous avons déjà parlé de ces trois fleuves à l'article des pays qu'ils traversent;

---

(1) Cette victoire a été chantée par Horace dans deux beaux morceaux lyriques; mais c'est sur-tout la superbe description de Virgile qu'il faut lire, elle se trouve, *Æneid. lib. 8, in fine.*

quant au *Pruth*, il vient de la Galizie, traverse la Moldavie et se jette, après un cours de 100 lieues, dans le Danube; le *Serelli*, né dans les montagnes de la Bukowine, parcourt la Moldavie, fait en partie la séparation entre cette province et la Valaquie, et se jette dans le Danube, ainsi que l'*Alutha* qui traverse toute la Valaquie.

La Turquie méridionale n'a pas de fleuves considérables; l'*Hebrus* ou *Mariza* en Romanie, célèbre dans les fables pour avoir été arrêté par les sons magiques de la lyre d'Orphée; le *Strymon* ou *Vardar* en Macédoine; le *Drino* en Albanie; le *Pénée* en Thessalie; le *Cephisse* entre l'Attique et la Béotie, et l'*Alphée* dans le Péloponèse, célèbre par les jeux olympiens qu'on célébrait sur ses bords; voilà les plus remarquables. Il en sera parlé dans les articles topographiques des provinces.

Lacs. — Les plus remarquables sont : le *lac de Rosoura* en Moldavie, le *lac de Scutari* en Albanie, il communique avec ceux de Plave et de Hotu; le *lac d'Ochrida* entre la Macédoine et l'Albanie, remarquable à cause de sa position très-élevée, le *lac de Copais* en Béotie, auquel on suppose une communication souterraine avec la mer; le *Stimphale*, si fameux par ses harpies et ses caveaux, dans la Morée, et le *Phénée* qui fut regardé comme la source du Styx que les anciens croyaient être le premier des fleuves, qui défendait l'entrée des enfers.

Métaux et Minéraux. — La Turquie d'Europe contient une variété de toutes sortes de mines, parmi les productions desquelles (sur-tout en Moldavie) le fer, le sel, le nitre, le soufre, l'alun, les agates, les pierres à aiguiser, l'écume de mer, la terre sigillée et la terre cimoligne sont les plus remarquables. Plusieurs fleuves charient de l'or.

Les marbres de la Grèce sont les plus beaux du monde: celui de Paros tient le premier rang, , à cause de sa blancheur et la finesse de son grain. Les anciens parlent d'un marbre coralitique qui, sans doute, n'a été qu'une espèce exquise de celui de Paros. On croit que le buste, dit la *Comédie*, au Musée, est de ce marbre, dont la blancheur et la finesse égalent celles de l'ivoire. Le marbre peutélique, dont les plus beaux édifices d'Athénes étaient construits, et dans lequel la plupart des statues de notre Musée sont exé-

cutées, tire son nom d'une montagne près d'Athènes. On reconnaît ce beau marbre statuaire à certaines veines verdâtres qui en séparent les masses. Le mont *Hymette*, à peu de distance du mont *Pentèles*, donnait un marbre statuaire d'un blanc cendré. On estime encore les sortes connues sous le nom de *Greco-duro*, *Grechetto* et autres. Malheureusement les habitans modernes, abrutis par le despotisme, ont même perdu le souvenir de l'existence de plusieurs marbres, connus des anciens.

Productions végétales. — Elles sont excellentes dans toute cette partie de la Turquie, sur-tout, pour peu que l'industrie les favorise. Outre des herbes potagères de tout genre, elle donne en abondance, et dans une qualité supérieure, des oranges, limons, citrons, grenades, raisins d'un goût exquis, figues savoureuses, amandes, olives, et plusieurs autres sortes de fruits nobles. Quant aux fruits ordinaires, plusieurs contrées, sur-tout dans la Grèce, en manquent, ou plutôt l'abondance des meilleurs fruits fait négliger les sortes inférieures: mais dans les provinces septentrionales, sur-tout dans la Valaquie, on voit des forêts entières de pommiers, poiriers, marronniers et autres sortes. A l'exception de quelques districts montagneux, les blés, sur-tout le riz, viennent en abondance, quelque déplorable que soit l'agriculture. Le coton, la soie et le tabac pourraient devenir des sources de richesses pour ces pays, si une meilleure culture venait au secours de la nature. Même la canne à sucre vient spontanément dans l'île de Candie. La Turquie est bien fournie de bois de chauffage et de construction. Les vins de la Grèce ont été renommés depuis trois mille ans; mais, en beaucoup de provinces, la culture en est déchue.

Animaux. — Les chevaux thessaliens sont précieux par leur beauté et leur force. Les Turcs ont amené dans le pays la race tartare, et, par le croisement de ces deux races, l'une et l'autre ont gagné. Les ânes et mulets sont aussi beaux ici qu'en Italie. Les bestiaux sont forts, sur-tout en Grèce et en Valaquie. Les chèvres sont de la plus grande utilité pour les habitans des montagnes. Les gros aigles, qui abondent dans les environs de Badadagi, donnent aux Turcs les meilleures plumes pour leurs flèches; elles se vendent fort cher. Les perdrix sont abondantes en Grèce, comme le gibier,

et,

et la volaille le sont dans toute la Turquie d'Europe ; mais les Turcs et les mahométans en général n'ont pas beaucoup de goût pour la nourriture qui se tire des animaux. Les abeilles sauvages et domestiques fourmillent ici, et la production annuelle de cire et de miel est assez considérable pour fournir à l'exportation. Les mers et les rivières abondent en excellens poissons.

Antiquités de l'Art.—Il n'est en Grèce presque pas un coin de terre, une rivière, une fontaine qui ne présente aux voyageurs des ruines de quelque antiquité célèbre. Cependant les Turcs et les Grecs même dégradent tous les jours ces précieux restes. Les premiers ont une horreur religieuse pour tout ce qui rappelle un culte étranger au mahométisme ; les uns et les autres y cherchent des matériaux de bâtisse. On voit souvent un superbe chapiteau corinthien engagé dans le mur d'une cabane. Ces causes, jointes à la puissance irrésistible du tems, ont beaucoup diminué le nombre des antiquités. La ville de Thessalonique renferme plusieurs monumens remarquables, sur-tout un arc-de-triomphe en l'honneur de l'empereur Antonin, encore presqu'entier. Celles du temple de Neptune, sur l'isthme de Corinthe, et du théâtre où se donnaient les jeux isthmiques, sont encore visibles. Athènes, qui ne contient à présent qu'environ 10,000 habitans, est une source féconde des antiquités les plus magnifiques et les plus fameuses du monde. Dans cette cité, jadis si superbe, sont les restes du temple de Minerve, bâti en marbre blanc, et entouré de 46 colonnes cannelées d'ordre dorique ; elles ont 46 pieds de hauteur et 7 pieds et demi de circonférence. L'architrave est ornée de bas-reliefs supérieurement exécutés, représentant les guerres des Athéniens. Au sud-est d'Acropoles, citadelle qui défend la ville, sont 17 colonnes fort belles d'ordre corinthien. On croit qu'elles ont fait partie du palais de l'empereur Adrien. Elles sont de beau marbre blanc, et ont 50 pieds de hauteur, y compris les bases et les chapiteaux. Tout près, et hors de la cité, est le temple de Thésée, entouré de colonnes cannelées d'ordre dorique : le portique de l'extrémité occidentale représente la bataille des Centaures, en bas-reliefs; celui de l'extrémité orientale paraît être la suite de la même histoire ; et à l'extérieur des portiques, dans les espaces entre les trigly-

phes, sont représentés les exploits de Thésée. Au sud-est d'Athènes est un très-bel édifice, nommé communément la *Lanterne de Démosthènes.* Ce petit édifice est d'une forme circulaire, en marbre blanc, dont le toit est soutenu par 6 colonnes cannelées d'ordre corinthien, de 9 pieds et demi de hauteur. Les entre-colonnes sont des panneaux de marbre, et le tout est couvert d'une coupole sculptée en forme d'écailles; sur la frise sont représentés en relief, d'une exécution parfaite, les travaux d'Hercule. On voit aussi dans cette ville le temple des Vents, les restes du théâtre de Bacchus, du magnifique aqueduc de l'empereur Adrien, et des temples de Jupiter Olympien et d'Auguste. Les dehors du temple de l'Oracle d'Apollon sont encore visibles à Castri, au sud du Parnasse; et l'on peut encore distinguer les degrés de marbre qui descendent vers un ruisseau charmant, que l'on suppose être la fameuse fontaine de Castalie, ainsi que les niches creusées dans le roc pour les statues.

Un des plus précieux monumens qui nous restent de l'antiquité, c'est la *Chronique de Paros;* ce sont des marbres dont les inscriptions forment la plus ancienne chronique que nous ayons. Selon *Usserius*, elles ont été gravées 264 ans avant Jésus-Christ, et comprennent les événemens d'une suite de treize siècles. Thomas Howard, comte d'Arundel, les fit transporter en Angleterre l'an 1627. Son petit-fils en ayant fait présent à l'université d'Oxford, on les nomme indifféremment *marbres d'Arundel* ou d'*Oxford.*

Ceux qui voudront avoir une idée plus complette des monumens de la Grèce, pourront consulter les ouvrages suivans:

Les Ruines des plus beaux Monumens de la Grèce; par M. *Leroi.* Paris, 1769.

Antiquités d'Athènes; par MM. *Stuart* et *Revelt.* Paris, 1758.

Ruins of Athens; by *Robert Sayer.* London, 1759.

Voyage pittoresque de la Grèce; par M. *Choiseul-Gouffier.* Paris, 1779.

Marmora Arundeliana; edit. secunda, cura *Mattaire.* Lond. 1732: Tertia, cura *R. Chandler.* Oyon, 1763.

Inscriptiones Atticæ; e Schedis *Maffei* editæ ab *ed. Corsino.* Florf, 1752.

Etat politique et moral de la Turquie.

Gouvernement. — Avant d'entrer dans les détails, nous devons oberver, en général, qu'on peut diviser les habitans de la Turquie en oppresseurs et en opprimés. Les Turcs, qui n'y sont qu'en très-petite minorité, ont cependant concentré dans leurs mains tous les moyens de force que peut donner un gouvernement despotique et barbare. A la première de ces deux classes appartiennent les Tartares originaires; ils en ont conservé l'ignorance, la férocité, et sur-tout cet esprit de brigandage et de destruction qui caractérise leurs mœurs. A ces mœurs primitives s'est joint le fanatisme d'une religion intolérante, qui leur ordonne, comme méritoire, l'extermination des mécréans. Si leur intolérance a perdu de sa cruauté, le fond reste toujours; et les peuples qui vivent sous leur domination, quoique persécutés avec moins d'acharnement, n'en sont pas moins exposés à tout ce que la tyrannie peut avoir de caprice et de fureur.

Les Grecs, les Valaques, les Moldaves, les Serviens, les Arméniens, les Georgiens, les Juifs, les Cophtes, forment la classe nombreuse des opprimés. Ces peuples forment plus des trois quarts de la population : ils sont traités en esclaves, qu'on cherche à contenir sous le joug en même-tems qu'on voudrait en tirer tout le parti possible.

Quelques peuples belliqueux et féroces, tels que les *Arnautes* ou *Albaniens*, les *Bosniens* et autres, sont plutôt les *stipendiaires* que les esclaves des Turcs. D'autres, comme les *Mainotes*, les *Turcomans*, les *Druses* et les *Mameluks* d'Egypte, se maintiennent, par force ou par adresse, dans un état presqu'indépendant. Tel est aussi le cas du fameux *Paswan-Oglou*, du barbare *Dgjezzar* et de plusieurs autres pachas.

Du Sultan. — Comme successeur des califes, le sultan réunit en lui tous les pouvoirs : il est souverain absolu, législateur, pontife et chef suprême de la religion. Il peut créer, changer et modifier, selon son désir ou son caprice, les lois de l'Etat; il établit les impôts et les taxes qu'il juge nécessaires; il dispose à son gré de toutes les places éminentes, administratives, militaires, religieuses et judiciaires de l'Empire; il est le maître de la vie et de la fortune de tous les

officiers et de tous les agens qu'il soudoie. Cependant il trouverait des obstacles insurmontables s'il touchait aux lois fondamentales déposées dans le livre du prophète, et même à la plupart de celles qu'un usage immémorial a rendues, pour ainsi dire, aussi sacrées que les autres. En établissant des impôts, il a l'attention de ne pas trop surcharger le peuple, toujours prêt à manifester son indignation, à se soulever, à demander la tête du visir, à déposer le sultan, et à se porter à toutes sortes d'excès. Il respecte ordinairement, dans la nomination des gens de loi, le grade et l'ancienneté de service, parce qu'il craindrait d'irriter et de révolter le corps auguste et redoutable des *ulémas*. Enfin, il ne peut légalement faire mourir un simple particulier, ni usurper ses biens, sans un jugement préalable, sans une sentence des gens de loi. Il est arrivé cependant plus d'une fois que le grand-seigneur, le visir, le capitan-pacha, les pachas à trois-queues ont fait mourir des citoyens sans jugement; mais ces cas sont rares, et ne sont pas sans danger.

Dès que le gouvernement est fondé sur le despotisme, et que le despote n'a d'autre frein que le danger de trop abuser de son pouvoir, il faut qu'il réunisse tous les moyens de faire respecter ses volontés, même ses caprices : la moindre résistance, le moindre murmure serait un appel à l'insurrection, et le despote se verrait dans la nécessité ou de périr ou d'exterminer. Le pouvoir du despote a donc pour base une obéissance aveugle et une force armée toujours prête à frapper.

L'autorité illimitée qu'il exerce sur tous se conserve entière dans chacun des agens à qui il en communique une portion. Ainsi le visir exerce une autorité absolue sur tous ceux qui lui sont subordonnés, et, de proche en proche, chacun d'eux sur les classes qui lui sont inférieures. La dignité du mufti, qui est le chef suprême de la religion, marche de pair avec celle du visir; mais elle est beaucoup moins étendue, et bien différente. Le visir ne peut, sans être coupable de rebellion, résister aux ordres du sultan. Le mufti, comme interprète de la religion, peut lui opposer le livre sacré des musulmans, parce qu'il en est le gardien, l'interprète, et que c'est la seule loi qui soit au dessus du sultan, parce qu'il est censé ne régner que par elle, et comme investi du pouvoir des califes, successeurs de Mahomet. Ainsi, l'autorité en Turquie ne se divise qu'en deux branches, celle qui est confiée au visir pour tout

ce qui concerne le gouvernement, et celle qui appartient de droit au mufti, ou au corps des *ulémas*. Le pouvoir judiciaire n'est point séparé de celui de la religion, et ne forme pas, comme dans les autres Etats, une branche d'autorité, distincte et séparée des autres.

Du grand-Visir. — Le grand-visir, ou le visir-azem, est le lieutenant du sultan : c'est en son nom qu'il gouverne, et c'est lui qui tient le sceau impérial. Investi de la plus grande autorité, chargé de tout le pouvoir exécutif, le visir peut abattre toutes les têtes salariées qui s'opposent à la marche du gouvernement, qui mettent des entraves à son administration, qui n'obéissent pas à ses ordres, ou ne les exécutent pas à son gré. Il commande les armées en personne; il dispose des finances; il nomme ou fait nommer à tous les emplois administratifs et militaires : rien, en un mot, n'est étranger à ses pouvoirs, que l'interprétation de la loi confiée aux ulémas.

Plus le grand-visir est puissant, plus sa responsabilité est grande. Il est comptable, envers le souverain et le peuple, des injustices qu'il commet, du malheureux résultat de son administration, des concussions qu'il ne réprime pas; il est comptable sur-tout de la cherté inattendue des subsistances, des incendies trop fréquens, des défaites des armées; tous les malheurs de l'Etat lui sont attribués. Le glaive, toujours suspendu sur sa tête, le frappe également, soit qu'il déplaise au peuple, soit qu'il indispose le sultan. Sourdement attaqué par ceux qui ambitionnent sa place, par ceux qu'il a mécontentés ou desservis; entouré de piéges; en butte à tous les traits, il est extrêmement rare qu'un visir vieillisse au poste périlleux qu'il occupe, s'il ne possède l'art difficile de faire trembler les grands, de se faire aimer du peuple, et de se rendre nécessaire au sultan.

Les autres ministres, obligés de conférer avec le grand-visir et de prendre ses ordres, font tomber sur lui seul la responsabilité attachée à leur administration, et les conseillers dont il est entouré ne peuvent le sauver, lorsque sa perte est résolue. Maître de suivre ou de rejeter leurs avis, il ne lui reste ni prétextes ni excuses; c'est à lui seul que le souverain pouvoir est confié; c'est à lui seul à rendre compte. La loi et les usages ont mis quelques entraves au droit qu'a le visir de punir de mort tous les agens, tous les salariés du gouver-

nement. Avant de faire tomber la tête d'un grand de l'empire, il doit avoir un ordre signé de la main du sultan; et, lorsqu'il s'agit d'un militaire, il faut qu'il obtienne l'approbation des chefs.

A la tête des armées, loin des regards du souverain, le pouvoir du visir est dégagé des formes qui le gênent quelquefois dans la capitale, et il faut avouer qu'il a besoin d'y déployer une grande sévérité. Les musulmans, naturellement féroces, séditieux, ne peuvent être contenus que par la vue des supplices. Si les têtes des mutins, des pillards, des assassins ne tombent de tems en tems, bientôt l'armée n'offre plus que des bandes de brigands qui dévastent, avec la même avidité, les provinces de l'Empire et celles des ennemis.

Les kadileskers, ou juges ordinaires de l'armée, ne la suivent que lorsque le sultan la commande en personne : un molla nommé à cet effet, en remplit toutes les fonctions lorsque le visir en a le commandement. Il en est de même lorsqu'il est déféré à un pacha; mais, dans tous les cas, la mort doit suivre immédiatement la connaissance du crime, et la sentence du juge n'est qu'une simple formalité.

Le grand-visir donne audience au public plusieurs jours de la semaine; il écoute les plaintes des citoyens, admet ou rejette leurs requêtes, leur permet de plaider leurs causes devant les *kadileskers*, le *stambol-effendi* et les mollas de Galata, d'Eyoub, de Scutari, et leur fait administrer assez promptement la justice; mais il n'est pas exact de dire qu'il la rende lui-même. A moins que ce ne soit une affaire de police, ou que les réclamans et les coupables ne soient des agens du gouvernement, les sentences sont prononcées par les juges ordinaires : le visir les fait exécuter comme font les pachas dans les provinces.

Lorsque le grand-visir est obligé de s'absenter pour prendre le commandement des armées, le sultan nomme par *interim*, un caïmacan ou substitut, qui en remplit les fonctions, et qui est investi de la même autorité, qui jouit des mêmes droits, mais non pas des mêmes revenus : son traitement est fixe, et les émolumens de cette place appartiennent au visir, à qui le caïmacan doit en tenir compte. C'est ordinairement un pacha à trois queues qui est nommé à cette place éminente.

Pour s'aider dans la gestion des affaires nombreuses et

importantes, dont le visir est chargé, il a un conseil qui est connu sous le nom de divan.

Du Divan. — Ce conseil était composé autrefois de six visirs ordinaires, ou pachas à trois queues, dont la réputation de sagesse et d'intelligence ne devait pas être équivoque. Le visir leur demandait leur avis lorsqu'il le croyait nécessaire. On admettait à ce conseil, le mufti et les deux kadileskers, lorsque la loi devait être consultée.

Peu de tems avant son avénement au trône, Sélim III, a composé ce conseil de douze personnes les plus distinguées par leur place. Le visir et le mufti en sont les présidens, l'un, en sa qualité de lieutenant-général de l'Empire pour le temporel; l'autre, comme vicaire du sultan pour l'interprétation et le dépôt des lois. Les dix autres membres sont : le kiaya-bey, le reys-effendi, le tersona-émini, le tchiaoux-bachi, deux ex-reys-effendi, et deux ex-teflerdars-effendi.

Le *kiaya-bey.* — Ce personnage, à proprement parler, est le lieutenant du visir; il en remplit momentanément les fonctions, lorsque celui-ci vient à mourir. Toutes les affaires passent par ses mains avant d'arriver au visir; et tous les ordres émanés de la Porte reçoivent leur exécution par l'impulsion du kiaya-bey. Il est nommé par le grand-seigneur, sur la présentation du visir. Il est ordinairement entraîné dans la disgrâce de son chef; et s'il ne perd pas aussi fréquemment que lui la tête, sa fortune, dans ce cas, court toujours le plus grand risque; quoiqu'il n'ait aucun grade militaire, on peut dire qu'il occupe la seconde place administrative de l'Empire, vu l'importance et la multiplicité de ses fonctions. Si le sultan est content de ses services, il reçoit, en quittant son emploi, la dignité de simple visir ou pacha à trois queues. Il est rare qu'on ne lui donne que les deux queues en l'envoyant gouverner une province.

Le *reys-effendi.* — Le reys-effendi est, pour ainsi dire, secrétaire d'Etat, grand chancelier de l'empire, le chef des gens de plume, le ministre des affaires étrangères. Il signe tous les ordres de la Porte, qui ne concernent pas directement les finances et les opérations militaires; il traite avec tous les ministres européens qui se trouvent à Constantinople; en un mot, tout ce qui concerne les puissances étrangères, et tout ce qui est relatif à l'administration intérieure,

passe par le canal du reys-effendi; mais il ne fait rien sans en faire part au visir, et sans prendre ses ordres.

Le *tefterdar-effendi* doit être regardé comme le ministre des finances; il reçoit le produit résultant de la vente des grands emplois, celui qui revient du renouvellement annuel des barats ou firmans qu'obtiennent les zaïms, les timariots et autres; le produit du karatch ou imposition personnelle sur les juifs et les chrétiens; le produit des domaines affermés, celui des douanes, etc. Il y a un grand nombre de bureaux où sont versés les divers revenus de l'Empire, où se font les divers payemens ordonnés par la Porte. Il y a, à la tête de chaque bureau, un grand officier, des chefs et des commis, pris parmi les kodjakians ou gens de plume.

On ne peut confondre ce ministre avec le khasné-vékili, eunuque noir, chargé de l'administration générale du trésor impérial intérieur, dans lequel sont versés les produits des confiscations et des hérédités qui servent à l'entretien du sérail. Les présens, les effets, les bijoux qui sont envoyés par les puissances étrangères, ceux acquis par les conquêtes, les drapeaux, etc. font partie de ce trésor.

Le trésor particulier du sultan est administré par le khasnadar-aga, un des pages de confiance. Ce trésor, grossi par les épargnes de la plupart des sultans, est alimenté par les bénéfices de la monnaie et par quelques confiscations.

Tchélébi-effendi. — Cette place n'existait pas autrefois; elle a été créée sous le règne de Sélim III, en même tems que l'impôt sur le vin, les comestibles et la plupart des marchandises, telles que le coton, la laine, etc. Le produit de cet impôt connu sous le nom de *nizam-djedit*, a été affecté aux nouveaux corps de troupes de canonniers, de bombardiers, d'artilleurs, de fusilliers que l'on a formés, aux bâtimens que l'on a construits pour eux, à la fonderie de canons, à la fabrication de fusils, aux affûts, etc. Le tchélébi-effendi est le receveur général de cet impôt, l'administrateur de ces fonds, l'inspecteur-général de ces établissemens, l'intendant des bâtimens. Cet impôt, comme nous le dirons plus loin, a servi de prétexte à la rebellion de Passwan-Oglou.

Le *tersana-emini* est le ministre de la marine.

Le *tchiaoux-bacchi* est le secrétaire d'Etat; c'est à lui qu'il faut s'adresser pour voir le grand-visir, pour être admis à

son divan, pour plaider à son tribunal. Il a auprès de lui deux teskeredjis qui reçoivent les mémoires, les demandes, les requêtes des plaideurs et de tous ceux qui se présentent, et qui y font droit suivant l'ordre du grand-visir.

Le *capitan-pacha* et le *kiaya* de la sultane validé, sont appelés aux conseils extraordinaires. Voilà ce qui forme et constitue le divan, ou le conseil du grand-visir.

Ce conseil, malheureusement composé de membres ennemis entr'eux, jaloux les uns des autres, plus occupés d'eux-mêmes que du bonheur de l'Etat, est bien loin d'avoir rempli les intentions de Sélim. On serait porté à croire, en le voyant tantôt dans l'inaction au milieu des dangers, et tantôt dans une route opposée à celle qu'il devrait suivre, que la plupart des membres, loin de seconder les desseins du sultan, travaillent au contraire à les faire échouer. Depuis sa création, la situation des affaires est devenue pire chaque jour; l'Empire a été menacé d'une dissolution totale; les finances sont épuisées; un rebelle menace déjà de placer un étranger sur le trône. Il n'attend peut-être que le moment où le peuple sera préparé à cet événement extraordinaire et sans exemple dans les annales turques.

Si, au lieu d'établir un conseil trop vacillant, trop inepte ou trop facile à corrompre, Sélim avait pu confier l'autorité à un visir doué d'une intelligence rare, d'un esprit profond, d'un cœur pur, d'un courage ferme, d'une volonté inébranlable, il n'est pas douteux que tous ses projets n'eussent complètement réussi: l'empire ottoman eût repris peu-à-peu son rang parmi les puissances de la terre; il serait sorti du moins de cet état d'abjection et de nullité dans lequel il se trouve depuis plusieurs règnes: les troubles de l'intérieur n'auraient pas eu lieu, les pachas rebelles seraient rentrés dans le devoir, et les janissaires les plus mutins auraient payé de leur tête le premier mouvement d'insurrection qu'ils auraient fait.

Des pachas. — Les pachas réunissent le pouvoir militaire et le pouvoir administratif: il sont gouverneurs, commandans militaires et intendans de leurs provinces; et par un abus préjudiciable aux intérêts du peuple, la plupart d'entr'eux réunissent en même tems la ferme générale des impôts. Le pacha à trois queues est investi d'une très-grande autorité; il a, comme le sultan qu'il représente, le droit terrible de

punir de mort tous les agens qu'il emploie, sans autre formalité que de rendre compte au sultan des motifs qui l'ont déterminé à cet acte de justice, de sévérité ou de rigueur. Il entretient un état militaire plus ou moins nombreux, suivant la position et les revenus du pachalick, et marche à la tête de toute la force armée de son département, lorsqu'il en est requis par le souverain, ou lorsque la frontière est menacée. Il veille à la répartition des impôts, à la réparation et à l'entretien des édifices publics, des forteresses, etc.

Le pacha à deux queues n'a pas un pouvoir aussi étendu, ni un département aussi considérable : il ne peut faire mourir personne sans un jugement légal; il est, comme l'autre, chef de la force armée de son département; mais lorsqu'il entre en campagne, il est obligé de réunir ses étendards à ceux d'un pacha à trois queues, et de marcher sous ses ordres.

Le *mutzelim* est un vice-gouverneur, un lieutenant de pacha. Il jouit dans son arrondissement, de tous les droits que lui donne le pouvoir de l'exécution ; il est chef de la force armée; mais il est soumis en tout au pacha dont il dépend, et dont il reçoit les ordres.

Le *vaivode* est gouverneur d'une petite ville de province, ou d'une ville qui, ne fesant pas partie d'un pachalick, est quelquefois l'apanage d'une sultane, du grand-visir, du capitan-pacha, ou de tout autre grand officier de l'Empire. Il jouit de toutes les prérogatives d'un pacha à deux queues, mais il occupe un rang inférieur : lorsqu'il est requis de marcher à la tête de la force armée de son département, il joint ses drapeaux à ceux d'un pacha à trois queues. Les uns et les autres sont chargés de faire exécuter dans leurs provinces les sentences que prononcent les juges.

Dans les îles de l'Archipel, le Musulman ou le Grec, chargé simplement par la Porte de la levée de l'impôt et de la police du lieu, est également désigné sous le nom de vaivode.

On donnait autrefois indifféremment aux gouverneurs de provinces les noms de pacha ou de begler-bey : ce dernier aujourd'hui est réservé aux pachas de Manastir et de Cutayé : ils ont la prééminence sur les autres pachas, et commandent ordinairement les troupes européennes qu'on met en campagne. Le begler-bey de Manastir a sous ses ordres

les troupes européennes, et celui de Cutayé celles d'Asie. Ils sont néanmoins subordonnés au grand-visir, lorsque celui-ci prend le commandement général des troupes.

Sangiak-bey. Un pachalick se divise, quant à la partie militaire, en un certain nombre de districts nommés sangiaks ou étendarts; les janissaires, les spahis, les zaïms et les timariots du district sont obligés, en cas de guerre, de se réunir sous les drapeaux du commandant militaire, nommé *sangiak-bey*, et d'attendre les ordres du pacha de la province pour marcher à l'ennemi, punir quelque rebelle ou soumettre quelque province révoltée.

Aga. — On donne ce nom à ceux qui possèdent un zaïm ou un timar : il sont tenus à un service militaire personnel, et obligés d'emmener à la guerre avec eux, un ou plusieurs gébélis, cavaliers ou fantassins, armés et équipés, suivant l'étendue et les revenus de la seigneurie. Le timar ne diffère du zaïm qu'en ce qu'il est de moindre valeur, et l'aga qui le possède n'arme pas autant de cavalerie et de fantassins que l'autre.

Le nombre des zaïms, dans la Turquie européenne, est de 914, et celui des timars, de 8,356. On en compte à-peu-près un pareil nombre dans l'Asie; ce qui fournit avec les gébélis une milice de 60,000 hommes plus instruits et plus aguerris que les spahis et les janissaires. Cette milice a fait, pendant long-tems la principale force de l'empire ottoman : c'est à elle principalement que les premiers sultans ont dû les succès étonnans de leurs armes, et les progrès rapides qu'ils ont faits en peu de tems en Asie, en Europe et même en Afrique.

Spahis. — Les spahis sont plus anciens que les janissaires : ils ont une paye plus forte, et sont censés être des fils de Musulmans dans une certaine aisance; ils combattent sous les mêmes enseignes que les zaïmets et les timariots, et devraient leur succéder dans la possession de leurs fiefs, si l'on respectait davantage les réglemens des premiers sultans, ou si l'on consultait un peu plus l'intérêt national.

Sous les premier sultans, les spahis formaient la principale force des armées ottomanes. Presque toujours sous les drapeaux, familiarisés aux exercices militaires, endurcis aux fatigues de la guerre, stimulés par l'intérêt, la gloire, le fanatisme religieux, et par l'exemple du sultan, il n'est pas

surprenant que rien ne résistât à leurs armes, et que les Grecs, amollis par le luxe et les richesses, uniquement occupés d'intrigue et de questions théologiques, ne fussent aussitôt soumis que vaincus.

Janissaires. — Sous le règne d'Amurat Ier. on commença à prélever un cinquième de tous les prisonniers, pour en former un nouveau corps de troupes d'infanterie, sous le nom de *yenitcheri*, janissaire, ou nouvelle milice. Les besoins de la guerre firent ensuite paraître une autre loi qui incorporait à ce corps un dixième des enfans des chrétiens, et qui fut en vigueur jusqu'au règne d'Amurat IV. Sous celui de Soliman Ier. il y avait déjà 161 odas, chambrées ou compagnies de janissaires à Constantinople, dont chacune contenait depuis trois cents jusqu'à cinq cents hommes. On ne reçoit à présent, dans cette milice, que des Musulmans : elle est répandue et organisée dans toute les villes. Beaucoup de personnes riches dans les villes, s'enrôlent parmi les janissaires, dans la vue seulement d'être plus efficacement protégés, et de jouir de tous les priviléges attachés à ce corps. Ils ne reçoivent point de paie, et se dispensent facilement de tout service militaire, moyennant quelqu'argent.

Pendant plusieurs règnes, le fanatisme religieux, l'espoir du pillage, la présence du souverain ont rendu les janissaires extrêmement redoutables. Ils couraient aux armes avec joie, avec empressement, toutes les fois que l'étendard de Mahomet était déployé, et qu'il était question de faire la guerre aux infidèles; mais depuis que la tactique européenne a fait des progrès, que l'ignorance des Turcs n'a pas pu, ou n'a pas voulu suivre, et depuis sur-tout que les liens de cet Empire sont rompus ou relâchés, l'ardeur guerrière des janissaires s'est bien amortie. Cette troupe, si long-tems formidable, n'est plus qu'un amas informe d'ouvriers, de marchands, de cultivateurs et de bateliers, sans discipline, sans courage, toujours prêts à déserter ou à se mutiner contre leurs chefs.

Des topchis. — On a formé depuis quelque tems un corps d'infanterie de plus de 30,000 hommes, sous le nom de *topchis*, ou canonniers. Répandus dans la capitale et dans le reste de l'Empire, ils reçoivent une modique paie, et sont obligés de rejoindre leurs drapeaux lorsqu'ils en reçoivent l'ordre.

Délibaches et *sélictars*. Indépendamment des autres corps de troupes, tant à pied qu'à cheval, qu'on lève en tems de guerre, ou que les pachas gardent à leur service, on distingue les selictars, troupe de cavalerie, moins nombreuse, moins répandue que celle des spahis, et les délis ou délibaches (1), volontaires à cheval au service des pachas. Ces *délis* sont braves, déterminés, entreprenans, toujours prêts à exécuter les ordres de leur maître dans les expéditions qu'il ordonne, dans les extorsions qu'il fait faire. Ils le suivent à la guerre, font l'office de troupes, combattent sans ordre, sans discipline. Ils arrêtent et ramènent les fuyards, et se précipitent souvent dans les rangs ennemis avec une audace qui étonne et qui détermine quelquefois la victoire en leur faveur.

Lorsqu'un pacha est disgracié ou qu'il renvoie, pour quelques motifs, ses délibaches, comme ils se trouvent sans paie et sans ressources, ils commettent alors les plus horribles brigandages; ils se répandent dans les champs, dans les villages, et même dans les villes; ils volent indistinctement, mettent tout à contribution, arrêtent et dépouillent les caravannes, jusqu'à ce qu'ils soient appelés auprès de quelqu'autre pacha, ou qu'une force imposante les ait mis en fuite et dispersés.

Des ayams. — Ce qui retarde la ruine totale de la plupart des provinces, ce sont les *ayams* (mot arabe qui signifie *œil*), dont l'emploi est de veiller à la sûreté et à la fortune des particuliers, au bon ordre et à la défense de la ville, de s'opposer aux entreprises injustes des pachas, aux avanies des gens de guerre, et de concourir à la juste répartition de l'impôt. Ce sont ordinairement les hommes réputés les plus vertueux, désignés par le peuple, qui se chargent de cette honorable fonction : il y en a plusieurs dans les grandes villes; un seul réunit ordinairement plusieurs villages dans les campagnes. Les ayams ne reçoivent d'autre récompense de leur zèle et de leurs peines, que la considération, presque toujours méritée, dont ils jouissent, et la satisfaction qu'éprouve l'homme honnête lorsqu'il est utile à ses semblables.

(1) *Déli*, en turc, signifie *fou* et *délibaches*, tête folle.

Les ayams appellent à leur divan, ou conseil, les notables de la ville et les hommes de loi, pour discuter les objets d'un très-grand intérêt, pour rédiger avec eux les réclamations à faire au pacha, pour établir de concert les motifs de plainte qu'il jugent nécessaire de présenter contre lui à la Porte.

Ce qui contribue encore dans les villes à la sûreté des individus qui ne sont pas attachés au service militaire, et qui n'occupent aucune place émanée du gouvernement, c'est que presque tous les Musulmans, depuis le négociant jusqu'au dernier ouvrier, appartiennent à une corporation organisée, dont les chefs sont chargés de veiller aux droits de la communauté et des individus. Si un boucher, un vendeur de fruits, par exemple, sont attaqués par quelque homme puissant, l'affaire est portée au mékemé, ou tribunal de justice. Les chefs se présentent pour défendre le particulier opprimé; ils représentent que depuis telle époque cet homme est domicilié dans le quartier, qu'il a toujours mené une vie exemplaire, qu'il est bon musulman, bon père, bon époux, et ils assistent à l'audition des témoins; s'ils reconnaissent que l'accusé est réellement coupable, ils se retirent, et le livrent à la rigueur des lois; s'ils croient, au contraire, qu'il est innocent, ils le défendent avec courage, font intervenir, s'il le faut, la corporation entière, et l'oppresseur est obligé de se désister de ses poursuites. Mais, dans les campagnes, le peuple n'a pas les mêmes moyens : il faut, dans ce cas, qu'il ait recours à ses ayams ou au *kiaya* du village, espèce d'officier municipal élu par le peuple, auquel aboutissent toutes les affaires de la commune, toutes les demandes d'argent, etc.; c'est le plus riche ou le plus instruit du village, qui remplit gratuitement cette fonction. On reproche, peut-être avec fondement, à la plupart des *kiayas*, de s'entendre avec les pachas, de faciliter les extorsions, et de s'enrichir presque toujours aux dépens de ceux qu'ils devraient défendre et protéger.

Les juifs et les chrétiens ont aussi des corporations organisées, dont les chefs font entendre souvent les plaintes des opprimés; mais il arrive rarement que l'accusation la plus injuste ne soit pas terminée par quelques sacrifices d'argent, à moins que l'accusé ne soit protégé par un ambassadeur, ou

un consul européen, ou par quelque turc puissant. Ces infortunés sont, dans tout l'empire, la vache que les musulmans s'empressent de traire toutes les fois qu'ils en ont besoin.

Le despotisme ottoman n'est pas aussi terrible à Constantinople, que dans les provinces; la présence du souverain, une plus grande masse de lumières, une population immense, le partage du crédit, de la faveur, du pouvoir, sont autant d'obstacles qu'il lui est plus difficile de franchir, parce que le sultan surveille les ministres, parce que le peuple se ligue et se révolte avec succès contre ses oppresseurs, parce qu'il trouve presque toujours un appui dans la jalousie, l'ambition ou la probité de quelque homme puissant. Mais un pacha dans sa province, loin des regards du souverain, maître de toute la force armée, investi de pouvoirs presque illimités, trouve rarement dans le tribunal de justice, dans l'assemblée des notables et dans les entreprises du peuple, une digue assez forte pour être renfermé dans les bornes de ses devoirs. Il arrive trop souvent que le pacha par son courage, son audace et son crédit, parvient à faire taire le juge et les hommes de bien, à paralyser les bonnes intentions du divan, et à faire trembler le peuple qu'il opprime : trop souvent aussi les obstacles que les lois opposent sagement à son ambition, à sa perversité, restent sans effet par la connivence du juge prévaricateur, du divan chargé de veiller aux intérêts du peuple : alors les violences et les injustices n'ont plus de bornes, surtout si le pacha est puissamment soutenu près la Porte, et s'il a à son service un grand nombre de *délibaches*, toujours prêts à exécuter ses ordres, et à le défendre en cas d'attaque. Cependant lorsque les injustices excitent une indignation trop fortement prononcée, le pacha tâche de l'appaiser, en désavouant son officier exécuteur de ses ordres, en l'éloignant, et même en le fesant mourir. Ce sont les chrétiens qui ont toujours le plus à souffrir, parce qu'ils ne sont pas soutenus comme les mahométans, et qu'ils font parvenir plus difficilement leurs justes plaintes au pied du trône. Les Grecs, les Arméniens, les Juifs forment des corporations dont les chefs font quelques efforts pour faire cesser les vexations d'un gouverneur, pour le faire rappeler ou punir; mais trop souvent leurs réclamations restent sans effet, ou n'aboutissent qu'à

rendre leur sort encore pire. Cependant, comme le sultan n'est pas intéressé personnellement dans les déprédations des pachas, et que l'histoire ottomane présente une foule d'exemples de sultans et de visirs déposés pour des injustices, ou des vexations trop criantes, s'il ne peut réduire le pacha par la force des armes, il cherche à l'atteindre par la ruse.

Le sultan expédie secrètement et sous divers prétextes, des *capidgis* auprès du pacha dont il veut se défaire : si celui-ci n'est pas assez méfiant pour empêcher tout homme suspect de l'approcher de trop près, il reçoit le coup mortel, et le capidgi montre à l'instant le firman du grand-seigneur, que tous les assistans baisent à leur tour avec respect, et placent sur leur tête en signe de soumission.

La confiscation de ses biens est de droit dévolue au fisc, ainsi que ceux de tout autre agent du gouvernement; de quelque manière qu'il vienne à décéder. La loi suppose que ses biens proviennent des deniers publics ou des extorsions faites sur le peuple; ce qui est presque toujours vrai en Turquie. Le sultan envoye un de ses capidgi-bachi ou un de ses pages, pour en faire le recouvrement; mais il ne touche jamais au mobilier, aux bijoux et aux propriétés des femmes.

Successions. Le sultan accorde assez souvent une partie des biens aux enfans, en récompense des services du père; et quelquefois il leur abandonne le tout, lorsque la succession suffit à peine à leurs besoins. A la mort du *Reys - Effendi Raschid*, arrivée l'an 6, le sultan Selim s'est contenté de prendre un riche cangear (1); il a abandonné à la famille la somme de 30 bourses (30,000 fr.) que Raschid devait à la monnaie, et lui a fait de plus un présent de 80 bourses (80,000 fr.), en reconnaissance des services, du zèle et des talens de ce ministre. Il arrive fréquemment qu'il se fait un arrangement par lequel les parens du défunt conservent toutes les propriétés qu'il avait, moyennant une somme d'argent versée au trésor public ; et souvent, par ce même arrangement, le fils succède à l'emploi du père.

Un musulman ou tout autre sujet, qui ne possède aucune

(1) Grand couteau que les musulmans portent à la ceinture, dont la poignée est en argent, en or, en ivoire, en jaspe, en corail, enrichi d'émeraudes, de rubis, de diamans, etc.

place

place administrative ou militaire, est maître de ses propriétés, et les transmet à ses héritiers : il peut disposer, s'il veut, du tiers de ses biens lorsqu'il a des enfans ou des parens, et de la totalité, lorsqu'il n'en a point. S'il meurt sans testament et sans héritiers naturels connus, le *beitulmaldgi*, ou fermier des biens casuels, fait vendre les effets, meubles et immeubles, dont le *casam* prend note, et s'empare de leur produit au nom du fisc.

Il y a quatre cas où l'hérédité ne peut avoir lieu : c'est lorsqu'il y a 1°. diversité de religion ; 2°. diversité de pays ; 3°. esclavage ; 4°. assassinat ou empoisonnement.

1°. Un chrétien, un juif, un musulman, ne peuvent pas hériter les uns des autres. Un père et ses fils, deux frères, de religion différente, ne peuvent pas se transmettre leurs successions. Les Grecs et les Arméniens, schismatiques ou romains, étant regardés par la loi comme chrétiens, peuvent se succéder.

2°. Par diversité de pays, on entend pays musulman et pays non musulman. Un homme chargé d'une mission par le gouvernement, ou absent pour affaires de commerce, sans intention de s'expatrier, n'est pas exclu du droit d'hériter.

3°. Un esclave ne peut pas hériter de son patron, tant qu'il est dans l'état d'esclavage.

4°. On ne pourrait hériter de son parent qu'on aurait tué ou empoisonné, quoique l'on fût absous de ce crime.

Des Ulémas et des Effendis. Les ministres et interprètes de la religion, jouissent, dans tous les pays de la terre, de très-grands priviléges ; mais dans aucun, sans doute, les avantages qu'ils retirent de leur état, ne sont aussi grands qu'en Turquie : ils possèdent ici les emplois les plus lucratifs, réunissent le pouvoir judiciaire au pouvoir religieux ; ils sont à la fois les interprètes de la religion et les juges de toutes les affaires civiles et criminelles ; ils sont à l'abri des vexations des pachas, des grands de l'Empire. On ne peut légalement les faire mourir sans le consentement de leur chef : leurs biens, après eux, passent de droit à leurs héritiers, sans que le fisc puisse se les approprier. Ils forment enfin sous le nom d'Ulémas, une corporation très-considérée, puissante, redoutable quelquefois au trône lui même, en ce qu'elle dirige

presque toujours l'opinion, et qu'il n'y a peut-être aucun pays où l'opinion publique se prononce avec autant de force et de succès qu'en Turquie. Voici la manière dont Milady Montaigu en parlait en 1717, et depuis près d'un siècle, rien n'a changé à cet égard. « Les effendis sont également » habiles à posséder les dignités de l'église, et les charges de » judicature; c'est la même science qui est nécessaire pour » les deux états; de manière qu'un jurisconsulte et un prê- » tre signifient la même chose, et c'est le même mot dans la » langue turque; ce sont les seuls hommes importans dans » cet Empire; tous les emplois considérables et les biens de » l'église sont en leur possession. Quoique le grand-seigneur » soit héritier né de son peuple, il n'ose toucher ni au re- » venu, ni à l'argent d'un effendi; tout ce que celui-ci laisse » en mourant passe à ses enfans; il est vrai qu'il perd ce privi- » lége lorsqu'il accepte une place à la cour, ou le titre de » pacha; mais il y a peu d'exemples d'une pareille imprudence » parmi eux. On peut juger quel peut être le pouvoir de » ces hommes qui se sont emparés de toutes les sciences et de » tout le bien de l'Empire. Ils sont les véritables auteurs des » révolutions, et les soldats n'en sont que les acteurs.

Il ne faut pas cependant confondre ces magistrats, ces docteurs de la loi avec les *imans* qui desservent les mosquées, avec les *muezims*, dont l'emploi est de monter cinq fois par jour sur les minarets pour appeler les musulmans à la prière: ceux-ci ne sont point agrégés au corps auguste des ulémas : s'ils sont destitués, ou s'ils quittent volontairement leurs fonctions, ils rentrent dans la classe de simples particuliers. Soumis, comme les autres turcs, au magistrat du lieu qui les nomme, sur la présentation qui lui en est faite par le peuple, les imans ne sont point sous l'inspection particulière, ni sous la sauve-garde du mufti, des mollas. Ils peuvent bien être regardés comme ministres de la religion dans les mosquées, mais ce ne sont que les ulémas qui en sont les dépositaires et les interprètes.

L'alcoran, comme on sait, est le code civil et criminel des musulmans, le régulateur des droits et des devoirs de tous les citoyens : tous les jugemens, toutes les sentences, toutes les décisions doivent être émanés de ce livre réputé saint, ou des interprétations que les commentateurs en ont données,

et cette prérogative réside exclusivement entre les mains des ulémas.

Voici en peu de mots l'ordre que présente ce corps, le plus respectable et le plus instruit de l'Empire ottoman.

Le Cheik-islam ou *Mufti*.—Le mufti ou cheik-islam, est le chef suprême de la religion de Mahomet, l'oracle que l'on consulte et qui résout toutes les questions qui lui sont présentées ; ses décisions se nomment *fetfas*. Le sultan y a recours dans tous les cas difficiles et épineux, et il n'émet aucune loi, ne fait aucune déclaration de guerre, n'établit aucun impôt sans avoir obtenu un fetfas. C'est le mufti qui ceint l'épée au sultan, à son avénement au trône, en lui rappelant l'obligation de défendre la religion du prophète et d'en propager la croyance.

Cette place éminente est une sorte de contre-poids à l'autorité presqu'illimitée du souverain : elle pourrait même souvent la paralyser, si le sultan n'avait la faculté de nommer le mufti, de le déposer, de l'exiler, et même de le faire mourir après l'avoir déposé : aussi arrive-t-il rarement qu'un mufti s'oppose aux volontés du sultan et de ses ministres. Ses fetfas lui sont arrachés par la crainte de perdre sa place, et par la crainte de la mort. Cependant plus d'une fois le fanatisme, le zèle religieux et la probité en ont porté à se présenter au sultan, à lui faire des représentations avec courage. L'histoire offre différens exemples de sultans et de visirs tués, ou déposés, par la grande influence des muftis sur l'opinion; mais elle présente encore plus de muftis qui ont été victimes de leur zèle pour la religion, et de leur dévouement pour les intérêts du peuple.

Le mufti réside à Constantinople et jouit de plusieurs apanages. Il est traité avec beaucoup d'égards par le sultan ; les grands et le peuple lui montrent le plus grand respect et se soumettent aveuglément à ses fetfas. Lorsqu'il est disgracié, il ne lui est pas permis de rester dans la capitale : le sultan craint l'influence d'un homme que le peuple est accoutumé de regarder comme l'oracle de la religion. On l'exile dans quelqu'île de l'Archipel, ou dans quelque maison située sur le Bosphore, avec défense d'en sortir et de recevoir chez lui aucun des principaux officiers de l'Empire, ou de correspondre avec eux.

Le mufti reste en place tant qu'il plaît au sultan de l'y conserver.

Dans les cérémonies publiques, le mufti et le grand-visir marchent sur la même ligne, celui-ci à droite, et le mufti à gauche.

Le mufti présente annuellement une liste au sultan, pour la nomination de deux kadileskers, du stambol-effendi, des mollas de la Mecque et de Médine, de ceux de Brousse, ou Pruse, d'Andrinople, du Caire et de Damas, ainsi que de ceux de Jérusalem, d'Alep, de Smyrne, de Larisse, de Salonique, de Scutari, de Galata et d'Eyoup. C'est ordinairement suivant le rang d'ancienneté que le choix se fait, lorsque la faveur n'y appelle pas un homme protégé, ou le fils de quelque grand.

Suivant l'ordre établi, il doit être choisi parmi les kadileskers de Romélie et ceux qui ont occupé cet emploi. Rarement la faveur y fait nommer un kadilesker de Natolie, un stambol effendi, un simple molla.

Kadileskers ou *grands Juges*.—Il y a à Constantinople deux kadileskers, celui de Romélie ou de la Turquie européenne, et celui de la Natolie ou de la Turquie asiatique. Ils assistent l'un et l'autre au divan du grand-visir, écoutent et discutent les affaires qui s'y présentent; après quoi, le kadilesker de Romélie prononce seul la sentence. Ils ne restent en place qu'une année; mais celui de Natolie succède ordinairement à celui de Romélie, et celui-ci a passé auparavant par l'autre grade. Ils nomment tous les simples cadis de l'Empire; ce qui fait que leur place, dans un pays où tout est vénal, est très-lucrative, indépendamment des apanages qu'ils ont. Celui de Romélie nomme les cadis de la Turquie européenne, et celui de Natolie nomme ceux de l'Asie et de l'Egypte.

Ils étaient autrefois les juges des gens de guerre; le premier pour la Turquie européenne, et l'autre pour les contrées asiatiques, lorsque le sultan les commandait en personne. Le kadilesker de Romélie fut ensuite chargé de prononcer sur les affaires des Musulmans, et l'autre sur celles des sujets tributaires. Depuis quelque tems le premier a la prééminence sur le second, et juge seul toutes les causes portées à son tribunal, par la seule volonté et à la requête des réclamans. Le tribunal du kadilesker de Natolie a été supprimé

depuis long-tems comme inutile. Après eux vient le stambol effendi.

Le Stambol-Effendi est le molla ou juge de la capitale. C'est lui qui prend plus particulièrement connaissance de toutes les affaires, de tous les procès qui interviennent parmi les personnes qui exercent les différens arts et métiers. Il se rend aussi le mercredi de chaque semaine chez le visir pour juger avec les mollas de Galata, de Scutari et d'Eyoûp, toutes les affaires qui s'y présentent. Il a plusieurs tribunaux dans divers quartiers de Constantinople, où il place un naïb ou lieutenant, pour juger sans appel, comme lui.

Le stambol-effendi a l'inspection générale des grains et denrées qui arrivent pour l'approvisionnement de la ville. Tous les bâtimens chargés de grains sont obligés d'aborder à l'échelle de l'entrepôt général de la farine, *oun-capan*, ou un naïb en fait la vérification, en fixe le prix et en fait la distribution aux boulangers; il tient registre de la quantité de grains qui arrivent, de celle qui est distribuée et du prix auquel ils sont livrés. Il y a pareillement un naïb à l'entrepôt de la graisse, *yac-capan*, pour la distribution du suif aux corporations. Le stambol-effendi doit se porter de tems en tems dans les divers quartiers de la ville, pour examiner les comestibles que l'on vend en détail, et pour vérifier si les poids sont justes par-tout. Il punit, sur-le-champ, de la bastonnade, ceux qui sont trouvés avec de faux poids ou avec des marchandises altérées, et quelquefois il les fait clouer par une oreille contre la porte de la boutique. Les récidives sont presque toujours punies de mort.

Le stambol-effendi ne reste en place qu'une année, il passe ordinairement à celle de kadilesker de Natolie et est nommé parmi les mollas de la Mecque et de Médine.

Madressés ou *Colléges.* — Aux mosquées impériales de Constantinople, de Brousse, d'Andrinople, sont attachés des madressés ou colléges, auxquels on envoie de toutes les parties de l'empire, des jeunes gens pour s'instruire dans la loi du prophète, dans la jurisprudence religieuse, civile et criminelle, et pour connaître toutes les opinions, toutes les subtilités des commentateurs du coran. On leur fait subir divers examens, et lorsqu'on les juge assez instruits, on leur donne le grade de *muderis* ou de professeurs. Ces colléges ont été

fondés par différens sultans. Le premier le fut à Nicée, l'an 1330, par Orkhan. Ils jouissent d'un revenu considérable et fournissent à l'entretien de deux ou trois mille écoliers.

Les muderis qui ne veulent pas suivre la carrière de professeur et obtenir le grade éminent de molla, sollicitent auprès des kadileskers une place de cadi, qui leur est facilement accordée, moyennant un sacrifice pécuniaire.

Cadis. — Dans les villes les moins importantes de l'Empire, il y a un simple cadi, qui juge toutes les affaires contentieuses, non-seulement des musulmans, mais même celles des juifs et des chrétiens; souvent un lieutenant nommé *naïb*, occupe la place d'un cadi ou d'un molla, et juge comme eux sans appel: le naïb est muderis, et court la carrière de la magistrature; il est ordinairement nommé cadi l'année suivante, et envoyé dans un autre poste. Les cadis restent dans ce grade, et n'obtiennent d'autre avancement que celui d'un tribunal plus étendu, et conséquemment plus lucratif. Ils deviennent cependant mollas d'un rang inférieur: tels sont ceux de Bagdad, de Philopopolis, etc.; mais ils ne peuvent devenir kadileskers, muftis, etc., à moins qu'ils n'entrent à la grande mosquée de Soliman Ier., et ne continuent leurs études.

Muderis ou *professeurs.* — Les muderis qui se destinent aux places les plus importantes, à celles de molla, de kadilesker, de mufti, passent, après de nouveaux examens, à la mosquée de Suleïmani ou Soliman Ier., et attendent que leur tour, leur mérite, ou la faveur les fasse placer. Huit d'entr'eux, sous le nom de *makhredjé*, sont nommés chaque année mollas ou juges de Jérusalem, d'Alep, de Smyrne, de Larisse, de Salonique, de Scutari, de Galata et d'Eyoup; quatre, parmi ceux-ci, sont nommés ensuite aux villes de Brousse, d'Andrinople, du Caire et de Damas, et l'année suivante deux de ceux-ci deviennent mollas de la Mecque et de Médine: parmi ces derniers, on prend le stambol-effendi. C'est ainsi que successivement et à leur tour, ils parviennent jusqu'aux places de kadilesker, et même de mufti.

Pour qu'un muderis obtienne la faveur de passer à la mosquée de Suleïmani, et courir la carrière de la plus haute magistrature, il faut qu'il soit protégé, ou qu'il montre un grand

zèle pour la religion, des talens distingués, une grande application à l'étude, des mœurs très-austères.

Les mollas, les kadileskers et autres qui ne sont pas employés, et qui attendent leur tour pour l'être, ont des apanages ou bénéfices nommés *arpaliks*. Plusieurs obtiennent des tribunaux inférieurs, où ils placent des naïbs qui remplissent leurs fonctions, et à qui ils n'accordent qu'une partie du revenu (1).

Un *Mekemé*, ou tribunal de justice, est composé d'un juge molla, cadi ou naïb, et d'un ou de plusieurs écrivains. Presque toutes les affaires, tant civiles que criminelles, sont jugées d'après la déposition de deux ou de plusieurs témoins. Tout écrit n'a de valeur, et n'est point admis en justice, s'il ne porte la signature ou le cachet de deux personnes connues et domiciliées. Les parties se présentent elles-mêmes et plaident leur cause, et sont jugées sans appel, et sans autres frais que le dix pour cent de la somme ou de la valeur contestée. Le juge s'attribue une amende plus ou moins forte, lorsqu'il n'est point question d'affaire d'intérêt : et pour qu'il ne puisse pas perdre ses honoraires, c'est toujours celui qui gagne son procès qui en paie les frais.

---

(1) Souvent les pachas, les grands officiers font agréer un ou plusieurs de leurs fils au corps des ulémas, afin de pouvoir leur transmettre leurs biens, et les soustraire par-là à la confiscation que le sultan a le droit d'en faire après leur mort; ils se contentent, dans ce cas, d'appeler chez eux les professeurs pour instruire leurs fils, et leur faire subir les examens prescrits par la loi; ils les font recevoir muderis, et si la faveur seconde leur ambition, ils les font passer par tous les grades de mollas, sans en remplir les fonctions et sans en recevoir les revenus, la place étant occupée par un autre. Le sultan, toujours au-dessus de la loi, crée des ulémas à volonté, ce qui fait que depuis quelque tems il y a beaucoup de mollas et de cadis ignorans. Ces nominations de faveur ont beaucoup nui à ce corps, et ont diminué la considération dont il jouissait. Il n'est plus aussi redoutable au trône qu'il l'était autrefois; car un simple pacha fait souvent exiler un cadi qui le contrarie, ou s'oppose à ses volontés. Il arrive aussi que lorsque le sultan veut faire mourir un ulémas, dont le zèle et le courage lui font ombrage, il tâche, par de feintes caresses, de lui faire accepter un pachalick ou tout autre emploi. Devenu alors agent du gouvernement, il lui fait trancher la tête, sans aucune formalité.

Tribunaux et vénalité des emplois. — La vénalité de tous les emplois a introduit, dans tous les états et dans toutes les classes des habitans de cet empire, une avidité pour le gain et une corruption telle que la moindre grâce, le moindre service ne s'obtiennent que par des présens. On achète la sentence du juge et la déposition des témoins, comme on achète un emploi, comme on achète la faveur d'un homme en place. Dans aucun pays de la terre, les faux témoins ne sont si communs et si déhontés qu'en Turquie; et il est rare qu'un cadi, qu'un molla soient assez courageux pour résister aux volontés d'un pacha, aux instances d'un grand, et assez vertueux pour dédaigner l'or qui leur est offert par les plaideurs.

Les musulmans ont un tel mépris pour tous ceux qui professent une religion différente de la leur, qu'ils n'admettent pas ordinairement en témoignage, dans les affaires qui les concernent, les juifs et les chrétiens en opposition avec des témoins turcs ; ou, s'ils les admettent quelquefois, ils en font si peu de cas, que dix témoins parmi eux ne valent pas un seul témoin musulman. Il en est de même des affaires qui ne les regardent pas : le témoignage d'un musulman ne peut, dans aucun cas, être balancé par celui de plusieurs juifs ou chrétiens.

Dans toutes les villes de Turquie, le molla, le cadi et le simple naïb jugent sans appel: ils condamnent à des amendes, à des punitions corporelles, à la mort, sans que le coupable ou l'accusé puisse recourir à un autre tribunal.

Après le corps des militaires et celui des ulémas et gens de loi, vient la classe des gens de plume ou kodjakians.

Kodjakians. — Les kodjakians ou gens de plume forment dans la capitale un corps nombreux, instruit et considéré; c'est l'état qui tient le milieu entre les militaires et les hommes de loi, et qui est devenu assez puissant depuis que les ulémas le sont un peu moins, depuis que le divan n'est presque plus composé que de gens de plume, et depuis que quelques-uns d'entr'eux obtiennent des fiefs, des grades militaires et des gouvernemens.

Presque tous les ministres, tous les employés aux diverses administrations de la capitale, aux douanes, aux mosquées, tous les chefs de bureaux, tous les secrétaires, tous les

commis, tous les maîtres-d'école, en un mot tous les écrivains, depuis le simple *katib*, qui copie les livres, les placets, les mémoires, et celui qui s'applique à écrire purement et correctemeut la langue, jusqu'au reys-effendi qui en est le chef, tous sont désignés par le nom de *kodja*, et font partie de cette espèce de corporation.

L'art de transcrire les livres nationaux, et sur-tout le coran, forme la pépinière des gens de plume. Le nombre des copistes de ces livres est prodigieux dans la capitale. Les jeunes-gens qui n'ont point de fortune, et qui veulent embrasser cet état, après avoir appris à lire et à écrire dans les écoles, s'appliquent d'abord à copier et à vendre des livres: ils rédigent ensuite des placets, des mémoires pour ceux qui leur en demandent. S'ils montrent de l'intelligence, et qu'ils acquièrent de l'instruction à ce métier, ils parviennent à se placer dans quelque bureau, et peu-à-peu, avec des protecteurs, de la conduite, de l'application, et sur-tout de l'argent, ils parviennent aux premières places dans les bureaux, et aux premières dignités dans le ministère.

Les Musulmans doivent aux kodjas un très-grand nombre d'ouvrages très-estimés parmi eux, relatifs aux langues arabe et persane, à la philosophie, à la morale, à l'histoire mahométane, à la géographie de leurs provinces; et c'est parmi eux qu'on trouve les hommes d'Etat les plus instruits et les plus capables d'administrer.

La crainte de priver de leur état ce grand nombre de copistes; l'opposition de presque tous les gens de plume puissans; le refus des gens de loi de laisser imprimer le coran et les autres livres de religion, et peut-être aussi l'aversion que montrent les Musulmans pour les pratiques et les arts des Européens, sont autant de motifs qui concourent à empêcher que l'imprimerie ne s'établisse chez eux d'une manière solide.

Les gens de plume sont qualifiés *d'effendis* : ce dernier degré désigne un homme d'un rang plus distingué, celui qui est parvenu aux premières dignités. On donne aussi ce titre aux gens de loi, aux imans des mosquées. *Effendi* est le mot qui distingue les hommes de plume et de loi des officiers militaires, à qui l'on donne ceux d'aga et de bey.

La faveur accorde souvent les fiefs militaires aux gens de

plume. Les ministres et autres grands personnages de l'Etat obtiennent aussi quelquefois la dignité de pacha à deux ou à trois queues, sans être en état de marcher à la tête des troupes de leurs provinces.

L'administration des fondations pieuses, nommées *vakfs* ou vacoufs, occupe un grand nombre de gens de plume, et leur procure un état bien plus lucratif qu'honorable. La superstition, le zèle religieux, et sur-tout la loi tyrannique des confiscations, ont fait convertir en vacoufs une grande partie des propriétés. Sans parler de ces vastes domaines concédés au culte religieux; de ces villages, bourgs et contrées dont les produits sont affectés aux mosquées, un grand nombre de particuliers leur cèdent pendant leur vie, ou leur lèguent après leur mort, une partie ou la totalité de leur fortune : mais, guidés plus souvent par un motif d'intérêt que par un sentiment religieux, ils font donation de leur propriété, moyennant une somme modique qu'ils reçoivent de la mosquée, et une redevance annuelle qu'ils se soumettent à lui payer. La jouissance reste au donateur jusqu'à l'extinction des héritiers de droit, dans un ordre désigné par l'acte.

L'intention du fondateur, dans ce cas, n'a d'autre objet que de mettre sous la sauve-garde de la religion, jusqu'à présent respectée par les sultans, une propriété qu'il est bien-aise de conserver et de transmettre à ses enfans. Mais, comme tôt ou tard, par le défaut d'héritiers, ces biens *vacoufs* restent dévolus aux mosquées, si la loi n'arrête ces donations, ou si le gouvernement un jour ne se les approprie, presque tous les immeubles de l'empire finiront par être affectés au culte religieux, ou voués à des établissemens pieux.

La plupart des fondateurs, dans la double intention de transmettre à leurs héritiers un revenu certain, à l'abri de la main rapace du fisc, et de ne point engraisser des administrateurs et des inspecteurs étrangers, nomment et désignent ces agens dans leur famille. Ils ont l'attention, s'ils tiennent au gouvernement, de disposer réellement des deux tiers du revenu de la propriété, qu'ils établissent *vacoufs*; sans quoi le gouvernement, qui reconnaîtrait l'intention formelle de le priver d'un immeuble dont il devait hériter, se

l'approprierait en totalité, au préjudice même de la mosquée désignée par l'acte de donation.

Religion. — La religion mahométane, ainsi nommée de Mahomet, son auteur, est la religion de l'état. Les mahométans ne se servent dans leur culte que de l'ancienne langue arabique pure, que l'on dit être un dialecte de l'hébreu; car le coran ayant été écrit dans cette langue, ils ne souffrent pas qu'on le lise dans une autre. Ils la regardent comme ayant été celle du paradis, et ne croient pas qu'aucun homme puisse, sans miracle, la posséder parfaitement, parce qu'elle comprend plusieurs millions de mots. Les livres qui en traitent, disent qu'il n'y a pas moins de mille noms pour exprimer chameau, et cinq cents pour lion.

Les Turcs sont de la secte d'Omar; mais ils se divisent en plusieurs autres sectes, ainsi que les chrétiens. Il n'y a point d'ordination établie pour être admis dans le clergé: quiconque a le désir d'être prêtre, en prend l'habit, en remplit les fonctions, et il y renonce quand il lui plaît. Le mufti est leur grand-prêtre, et jouit d'une grande influence dans l'Etat.

Institutions ecclésiastiques ou chrétiennes. — Ce n'est point pour l'intérêt de la religion du christ, mais pour le sien propre, que le gouvernement turc a formé, ou plutôt qu'il tolère ces institutions. Cependant, il met tant d'entraves à l'église grecque, que le peuple, qui en suit les rites, est toujours disposé à favoriser chaque révolution dont le gouvernement est menacé. Les grecs ont des patriarches à Constantinople, Jérusalem, Alexandrie et Antioche. L'autorité civile et ecclésiastique sur les chrétiens de leur jurisdiction, est en proportion de ce qu'ils paient pour leurs priviléges. Il en est de même pour les patriarches nestoriens et arméniens, et pour toute grande ville qui peut payer le privilége à son évêque ou archevêque. Tous les chrétiens mâles, depuis 17 ans jusqu'à 60, paient aussi une capitation, suivant leurs états.

Mosquées. — Les musulmans ont un genre de munificence pour leurs principales mosquées; toutes celles dites impériales, qui ne se trouvent que dans les grandes villes de l'Empire, comme Constantinople, qui en a 14 de cet ordre, Brouse, Andrinople, le Caire, etc., ont des établissemens fondés, soit d'instruction, soit de bienfesance, tels que le

comporte l'état de la civilisation des pays, mais qui ont tous leur sorte de magnificence. Chaque école a un nombre d'étudians, nourris et logés aux frais de la mosquée. Celles de Bajazet, de Selim et de Soliman, contiennent plus de 400 jeunes gens élevés gratuitemement; et les mosquées d'Achmet, d'Osman et Mustapha, en ont au moins le double. Nul ne peut exercer les fonctions ecclésiastiques ou celles d'hommes de loi, sans avoir pris ses degrés dans ces écoles. Mahomet, en établissant son système de religion, n'en borne point l'application aux naturels de son pays: quoique grossier et enthousiaste, son esprit s'était développé en voyageant dans les pays éloignés, et il en avait étudié scrupuleusement les mœurs et les religions; il avait eu soin d'adapter son système aux principes religieux et aux préjugés des nations environnantes, et il se proposa de le leur faire adopter. Plusieurs habitans des pays orientaux suivaient alors l'opinion d'Arius, qui niait que Jésus-Christ fût égal à Dieu, ainsi qu'il était établi dans le symbole d'Athanase.

Un grand nombre de juifs étaient venus chercher en Egypte et en Arabie, un asile contre les persécutions de l'empereur Adrien, qui menaçait d'exterminer ce peuple. Les habitans de ces pays étaient payens; mais ils tenaient peu à leur idolâtrie, alors grandement déchue et même l'objet de la dérision. Comme tous les hommes qui se sont presqu'entièrement dérobés à l'influence des principes religieux, ils étaient adonnés aux plaisirs et aux voluptés, ou à l'acquisition des richesses qu'ils regardaient comme le meilleur moyen de se procurer le plaisir des sens, qui, avec la doctrine de la prédestination, composaient tout leur principe de religion et de philosophie. Le système de Mahomet devait convenir à ces trois espèces d'hommes. Pour plaire aux deux premières, il déclare qu'il y avait un Dieu qui avait créé le monde et le gouvernait; qu'il avait envoyé sur la terre différens prophètes pour y annoncer sa volonté aux hommes; que les plus fameux étoient Moise et Jésus-Chrit. Dieu lui avait ordonné non-seulement de publier ses lois, mais encore de subjuguer ceux qui refuseraient d'y croire ou d'y obéir; et à cet effet, d'établir sur la terre un royaume qui propagerait les lois divines par toute la terrre. Dieu, ajoutait-il, n'enverra que ruine et destruction à ceux qui refuseront de se soumettre à

moi; mais mes disciples fidèles auront pour récompense dans cette vie, les dépouilles des fidèles, et la possession de toute la terre; dans l'autre, ils trouveront, dans un paradis, toutes les jouissances des sens et sur-tout celles de l'amour. Ceux qui succomberont en propageant la foi, y trouveront des plaisirs plus exquis et bien supérieurs à ceux dont jouira le reste des croyans. Tels sont en substance les principaux articles de la croyance de Mahomet, si on y ajoute la doctrine de la prédestination, et la défense de boire des liqueurs fortes, défense qui ne se fait point sentir dans les pays chauds. A peine ce système fut-il publié que ses compatriotes l'embrassèrent avec une foi implicite; les articles en furent rédigés par un prêtre nommé Sergius, et ils forment un livre qu'on appelle le coran ou l'alcoran, c'est-à-dire, le livre par excellence, comme nous disons la bible, pour désigner le livre de la loi.

Les mahométans ont des idées fort saines sur la création du monde en six jours; ils croient néanmoins qu'avant cette création, Dieu avait fait, 1°. la table sur laquelle, suivant eux, sont tracés ses décrets; 2°. la plume avec laquelle il les a tracés; 3°. les eaux sur lesquelles son trône est établi, et enfin le trône lui-même. En cela, ils ont suivi les juifs qui disent qu'avant de créér le monde, Dieu avait créé sept choses: le paradis, la loi, les âmes des justes, Israel, le trône de sa gloire, Jérusalem et le Messie.

Les mahométans ont tant de respect pour les anges, qu'ils regardent comme un infidèle tout homme qui nie leur existence ou qui ne les aime pas. Ils croient qu'ils sont exempts de péchés, qu'ils jouissent toujours de la présence de Dieu, et qu'ils ne lui désobéissent jamais. Ils croient encore qu'ils ont des corps déliés, étant créés de lumières; qu'il n'y a point entre eux de différence de sexe, et qu'ils n'ont besoin ni de nourriture, ni de sommeil: ils leur attribuent différentes formes et divers emplois; les uns adorent Dieu en diverses postures, d'autres chantent ses louanges, d'autres enfin mettent par écrit les actions des hommes et leurs servent de gardiens.

Outre les anges et les démons, les mahométans ont aussi leurs *gins* ou *génies*, d'une nature inférieure à celles des anges, et dont quelques-uns sont bons et d'autres méchans, soumis

comme les hommes, à des récompenses, à des peines futures, selon le bien et le mal qu'ils auront fait. Créés plusieurs milliers d'années avant Adam, ils habitent des montagnes. Les travaux, les combats, les guerres, les épreuves qu'ils ont soutenus, sont la source du merveilleux dans la littérature orientale.

Les mahométans ont plusieurs traditions particulières sur la création du premier homme. Ils disent que les anges *Gabriel*, *Michaël* et *Israfil*, reçurent de Dieu l'ordre d'aller chercher sept poignées de terre, de profondeurs et de couleurs différentes. Les trois anges obéirent; mais la terre, craignant pour elle et pour Dieu même, les conséquences dangereuses qui pourraient résulter de cet ordre, pria les anges de s'en retourner. Azraël fut chargé de remplir l'ordre de l'être suprême, et il s'en acquitta sans scrupule; son obéissance lui mérita l'emploi de séparer les âmes des corps et le titre d'*Ange de la mort*. La terre qu'il avait prise fut portée en Arabie, dans un endroit situé entre la *Mecque* et *Tayef*; ou ayant d'abord été pétrie par les anges, Dieu en forma ensuite une figure humaine, qu'il laissa sécher pendant 40 jours, ou pendant 40 années. Cependant les anges allaient souvent visiter cette figure, et dans le nombre se trouvait *Eblis*, qui depuis fut surnommé le démon Ilen-assou, dont il avait déjà toute la perversité. Sous le prétexte de considérer cette figure, il lui donnait des coups de pieds, parce qu'il savait que Dieu avait résolu de rendre cette créature plus parfaite que lui, et dès ce moment il avait pris la résolution secrette de ne point reconnaître sa supériorité. Eblis n'y gagna rien, puisqu'il devint l'esprit du mal; la terre avait bien jugé que des enfans tirés de ses entrailles finiraient par les déchirer, et qu'un jour ils se révolteraient contre Dieu. Les médecins et les théologiens mahométans sont les seuls qui en ont retiré quelques avantages; c'est par le moyen de la différence des terres et de leurs couleurs, qu'ils expliquent la diversité des caractères et des tempéramens.

Les mahométans ont aussi connu la pré-existence des âmes. Ils racontent que Dieu tira des reins d'Adam tous ses descendans à la fois, et leur ordonna de le reconnaître pour leur seigneur. Tous ces hommes furent alors assemblés dans une vallée peu éloignée de la *Mecque*; d'autres disent dans

la plaine de *Dahia*, dans les Indes. Ils y parurent doués d'intelligence, mais sous la forme de fourmis : après qu'ils eurent reconnu, en présence des anges, qu'ils dependaient de Dieu, ils furent tous renvoyés dans les reins de leur premier père.

Lorsqu'Adam fut créé, Mahomet dit, dans son alcoran, que Dieu lui révéla tous les noms des choses qui existaient : en cela Dieu voulut humilier les anges qui avaient marqué quelques dédains envers l'homme. Pour punir leur orgueil, il les fit venir et leur demanda comment toutes les choses s'appellaient ; les anges répondirent que cela passait leur intelligence. Dieu alors ordonna à Adam de les nommer, ce qu'il fit sur-le-champ ; et Dieu ordonna aux anges de rendre leurs hommages au premier homme, comme à leur supérieur.

Les mahométans ont aussi leur paradis terrestre, dans lequel se trouvait également l'arbre de vie. Moïse aurait épargné bien des peines aux commentateurs et aux savans, s'il s'était expliqué plus clairement sur cet *arbre de vie.* On s'est épuisé en conjectures pour en attribuer les honneurs à la vigne, au pommier, et sur-tout au figuier des Indes. Les mahométans ne sont pas plus d'accord que les chrétiens, sur cet arbre. Les uns en font une vigne, d'autres un figuier et d'autres un épi de blé, quoique le blé ne soit point un arbre. Mais plus une supposition est ridicule et plus la superstition lui laisse de facilités pour entrer dans le cerveau de l'homme. La chute de l'homme est aussi empruntée de Moïse : une tradition mahométane dit que le démon voulant entrer dans le paradis pour tenter Adam, ne fut pas admis par celui qui en gardait l'entrée ; sur quoi il pria tous les animaux, l'un après l'autre, de l'y porter, sous prétexte qu'il avait à parler à Adam et à sa femme ; tous le refusèrent, excepté le serpent qui le prit entre deux de ses dens, et l'introduisit ainsi. Le serpent était alors d'une beauté extraordinaire, et la finesse de son esprit devait au moins égaler la beauté de son corps, puisqu'avant Mahomet les Arabes croyaient que les démons etaient tranformés en serpens. Le premier homme, après sa chute, fut également chassé de son paradis terrestre, chez les mahométans, comme il l'est encore chez les juifs et chez les chrétiens. Il y a, auprès de la Mecque, une montagne qui porte le nom d'*Arafat* : c'est là qu'Adam, après sa chute, et 200 ans de séparation, retrouva et reconnut sa femme. Les

mahométans disent qu'avant l'expulsion du paradis qui était au septième ciel, Adam était tombé dans l'île de Ceylan, et Eve, près Jaddah en Arabie; qu'Adam, après deux siècles de séparation, fut, en faveur de son repentir, conduit par l'ange Gabriel à cette montagne où il retrouva sa femme. Ils ajoutent qu'il se retira ensuite avec elle dans l'île de Ceylan, où ils continuèrent à peupler le monde.

C'est aussi auprès de la Mecque, sur la montagne *Abu-Kabis*, que les mahométans placent le sépulchre d'Adam; mais les anciens Persans l'ont laissé dans Serendicq ou l'île de Ceylan; et ils lui ont donné des lions pour garder ses *reliques*, pendant quelque tems.

Le premier précepte que les imans enjoignent à leurs ouailles est d'observer rigoureusement leurs carêmes qui durent au moins sept mois de l'année, et dont aucune nécessité, même la plus pressante, ne peut les dispenser. Le jeûne du Ramadan qui dure un mois, précède le Bairam qui est, en Turquie, une fête aussi solennelle que celle de pâques dans la catholicité. Toute la nourriture des Turcs, pendant ce tems-là, doit être du pain, des légumes et des racines sans huile. Les dervis sont des moines qui se livrent à des actes religieux tout-à-fait bizarres. Ils peuvent se marier, mais ils sont astreins à porter un ridicule habillement; il consiste en une pièce de gros drap qui leur enveloppe le corps, laissant les bras et les jambes nus. Tous les mardi et vendredi ils s'assemblent dans une grande salle; ils y demeurent debout, les yeux fixés en terre et les bras croisés, pendant que l'iman, dans une chaise placée au milieu de la salle, lit quelques leçons du coran. Quand il a fini, huit ou dix d'entre eux font un concert mélancolique avec leurs chalumaux, instrument qui d'ailleurs n'est pas seulement ingrat. L'iman recommence à lire et expliquer en peu de mots ce qu'il a lu; ils chantent ensuite et jouent de leurs instrumens jusqu'à ce que leur supérieur, qui seul a droit d'être vêtu de verd, se lève et commence une danse solennelle. Pendant que quelques-uns jouent, les autres serrent, autour du corps, leur robe qui est fort large, et tournent en rond avec une vitesse surprenante, mais en cadence, proportionnant toujours leurs mouvemens à la mesure de l'air que l'on joue. Cet exercice dure une heure sans que la tête paraisse tour-

ner

ner à aucun d'eux; la danse finie, ils s'écrient tous ensemble : il n'y a point de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Ils baisent ensuite la main de leur supérieur et se retirent avec la plus grande gravité.

Mœurs des Turcs.—Les turcs, peuple autrefois si fier et belliqueux, paraissent aujourd'hui se rapprocher de la douceur qui distingue les nations de l'Asie. L'esprit de paix qui empêche les bramines d'ôter la vie aux animaux, semble également animer les habitans du Bosphore. Si l'on devait juger de l'humanité d'une nation préoisément sur le soin qu'on y prend des animaux, les soins qu'on prend à Constantinople, pour y nourrir les chiens et les chats qui abondent dans les rues de cette capitale, feraient passer les Turcs pour le peuple le plus humain. Ces animaux ne sont pas les seuls qui réclament la libéralité des Turcs. On voit, sur les toits des maisons un nombre prodigieux de pigeons et de colombes se croiser dans les airs et se réunir sur les barques chargées de grains. L'usage est de leur en délivrer une mesure par sac, et l'on dirait qu'ils viennent hautement réclamer leur dû. Les oiseaux aquatiques, dont le canal est couvert, quittent rarement leurs places avant que la rame ne soit prête à les atteindre. Leurs nids sont respectés, même des enfans, pour qui c'est une si douce proie dans toutes les autres contrées. L'observateur, en voyant la confiance mutuelle qui règne entre l'homme et les animaux, serait tenté de se croire transporté à ces tems heureux de l'enfance de la nature. Les Turcs étendent cette bienveillance jusques sur les arbres : c'est un crime énorme de les couper; et tout le voisinage ne manquerait pas d'en murmurer, prêt à faire tous les sacrifices nécessaires pour conserver leur ombre hospitalière. On y voit souvent des boutiques construites autour d'un grand platane qui semble sortir du toit, et les couvre de ses feuilles, ou des murailles traversées par des branches que les propriétaires n'osent émonder. Les vieux arbres sont ordinairement environnés d'un rebord ou digue, qui sert à les couvrir et à protéger leurs racines. Les plus jeunes ont des nattes pour les préserver, et ceci se pratique même dans les champs communaux, dont la propriété n'appartient à personne en particulier.

Les Turcs se rapprochent aussi des autres nations orien-

tales par leur goût pour la pompe et l'ostentation. Cette circonstance frappe l'observateur au premier coup d'œil. Il suffit pour réveiller l'idée de la magnificence, de citer les promenades du grand-seigneur sur l'eau, sa marche à la mosquée et le départ de la caravane pour la Mecque ; ces objets sont autant de spectacles qui frappent et qui étonnent par leur beauté. Mais cette pompe doit moins s'attribuer au goût qu'à l'étiquette. Ceux que leurs charges n'obligent pas à ce goût, s'en épargnent volontiers la dépense et la peine.

Une maison d'une apparence ordinaire recèle souvent un des plus riches habitans de la ville. Il réserve toutes les somptuosités d'élégance et de goût pour l'appartement des femmes qui, à leur tour, ne se parent que pour lui. Leur maxime est de *jouir sans en avoir l'apparence* : de là cette philosophie si douce qu'on ne trouve que dans les écrits orientaux ; elle rejette les paradoxes brillans, et ne s'annonce que par des apologues dont la simplicité frappe l'esprit. La poésie y puise ses richesses dans sa véritable source ; les images qu'elle présente sont toujours prises dans la nature et dans ses plus belles productions. L'allégorie prit naissance dans l'Orient, pour suppléer à la liberté de penser et se mettre à couvert des premiers transports du despotisme ; elle y conserve toujours la richesse d'une plante qui croît dans son pays natal, et la moralité, cachée sous la gaze légère, n'inculque à l'esprit que le mépris des grandeurs, le bonheur de la vie privée, et sur-tout l'amour du repos qui a tant d'attraits sur l'esprit des Orientaux.

Les promenades publiques n'ont point de nom particulier ; elles y sont délicieuses et en très-grand nombre. Ce sont de petites terrasses artistement élevées dans quelque situation heureuse, à l'ombre d'un platane, avec une fontaine dans le voisinage, un endroit commode pour y prendre le café, et un *mierab* pour y faire la prière. L'auteur de ces pieux monumens a toujours soin d'y faire graver son nom, pour le rappeler au souvenir de ceux qui viennent s'y reposer. C'est aussi là que l'habitant de Constantinople place son sopha et son tapis ; il vient y jouir en paix des beautés de la nature ; il y passe des jours entiers dans une douce rêverie. Ces sortes de jouissances ne font point d'impression sur un esprit actif ; elles ne sont réservées que pour ceux qui aiment la contemplation.

Si les Turcs se rapprochent des autres nations orientales par la pompe et par le luxe, ils cherchent aussi à se rapprocher des nations européennes, par l'introduction d'un ordre de chevalerie. Ils n'avaient reconnu, jusqu'à présent, d'autre noblesse que celle des émirs, ou descendans de Mahomet: tout le reste des sujets était soumis au niveau de l'égalité, représenté par le sabre du despote. Le grand-seigneur actuel, qui s'est fait instruire de toutes les institutions européennes, depuis que l'Egypte vient de lui être rendue, a cru pouvoir introduire sans danger dans ses Etats celle qui attache à des prix d'honneur, une valeur bien supérieure à celle des prix d'argent; en conséquence, il a fondé l'ordre du Croissant, dans lequel il y aura des chevaliers de première et de seconde classe; des chevaliers nationaux et des chevaliers étrangers. Le nombre en sera considérable, à juger par celui des Anglais, dont un grand nombre est déjà promu à la dignité de ce nouvel ordre. Ce changement peut en amener d'autres plus essentiels dans le gouvernement, et le rapprocher de ceux si connus dans l'Europe sous le titre de monarchie. Ce serait le moment ou de la régénération de cet Empire ou de son entière décadence; car on ne change pas aisément les principes d'un gouvernement, sur-tout celui qui est despotique, où l'honneur est compté pour rien; où la terreur fait toute la sûreté.

Mariages. La loi permet en Turquie trois manières de co-habiter avec les femmes. Tournefort a dit avec raison, qu'on épousait les premières, qu'on louait les secondes et qu'on achetait les dernières.

Les Musulmanes vivent très-retirées, et ne se montrent pas en public sans un voile et des vêtemens qui cachent leur figure et masquent tout leur corps : il n'y a que le mari et les plus proches parens, tels que les pères, les frères, les oncles germains, qui aient quelquefois accès dans les harems, et qui puissent voir une Musulmane à visage découvert. L'homme qui veut se marier, ne peut connaître les charmes de la figure et les agrémens de l'esprit de sa future épouse, que sur les rapports de quelque parente, de quelque amie, ou de quelqu'entremetteuse d'un âge avancé. Ordinairement celle-ci donne toutes les informations dont on a besoin, tâche d'applanir toutes les difficultés qui peuvent s'élever, dispose et

arrange toutes choses. Lorsque les parens sont d'accord entr'eux, on fixe la somme que le mari donnera à son épouse pour *le prix de son sang :* on fait l'inventaire de tout ce qui appartient à celle-ci, en meubles, hardes, argent, ou propriétés, parce que tout doit lui être rendu en cas de divorce ou de répudiation. Lorsqu'elle meurt sans enfans, le mari conserve une partie de ce qu'il a reçu, et rend l'autre aux parens, ainsi qu'il est réglé par la loi.

Les préliminaires remplis, le futur mari, le père, ou le plus proche parent de la demoiselle, vont avec deux témoins chez le cadi, pour lui faire signer les articles du mariage, et en obtenir une permission par écrit. La célébration du mariage ne peut avoir lieu que la veille du vendredi, lequel répond chez les Musulmans au dimanche des chrétiens, au samedi des juifs. Un ou deux jours avant, la demoiselle est menée au bain, où elle est dépilée pour la première fois. La cérémonie du mariage est assez singulière. On conduit la mariée à la mosquée, coëffée d'un bonnet large et par-dessus un voile de soie rouge, qui lui couvre tout le corps jusqu'aux pieds. L'iman ou le prêtre demande au marié s'il consent à l'épouser telle qu'elle est, sourde ou aveugle; lorsqu'il a répondu oui, on la ramène chez elle, accompagnée de tous les parens des deux côtés, et on la place sur un coussin au coin du sopha; mais elle ne lève jamais son voile, pas même pour son mari. Chez les grands, la réception de la mariée se fait cérémonieusement au bain. Toutes les amies, parentes et connaissances des deux familles nouvellement liées s'y rendent aussi. Les femmes et les veuves se rangent autour des chambres sur des sophas de marbre; mais les filles se désabillent entièrement, n'ayant plus d'autre ornement que leurs longs cheveux, tressés de perles et de rubans. Deux de celles-ci s'avancent jusqu'à la porte, pour recevoir la mariée, conduite par sa mère et une autre parente d'un certain âge. Alors la mariée ôte ses vêtemens, et marche ainsi au milieu d'un groupe de nymphes. On allume des parfums dans des vases de vermeil, et le cortège s'avance deux à deux. Les filles qui sont à la tête chantent une épithalame, auquel toutes répondent en chorus. On fait, en cet ordre, le tour des salles du bain. La marche étant finie, on présente la mariée à toutes les femmes l'une après l'autre. Chacune en la

saluant, lui fait un compliment accompagné d'un présent de pierreries, d'étoffes, ou autres objets de cette nature, et la mariée, pour tout remerciement, leur baise la main. Le jour des noces, elle se pare des plus riches étoffes qu'elle peut se procurer, et se couvre de bijoux, de perles, de pièces de monnaie que les parens empruntent bien souvent. On tâche d'embellir la figure de la demoiselle en la colorant de rouge, de blanc et de bleu, en peignant en noir les sourcils et les paupières. Dans certaines contrées, on bariole ensuite de noir les bras et les mains, on jaunit ou noircit les ongles, on peint les pieds en jaune orangé : on place enfin, avec art, sur la coëffure et parmi les tresses qui pendent en arrière, des fleurs, des perles, des pierres précieuses et des monnaies d'or. En Egypte et en Syrie, ces tresses sont très-nombreuses, et terminées chacune par un ou plusieurs sequins.

Ainsi ajustée et placée sur un siége plus élevé que le sopha, elle doit composer son maintien, tenir les yeux baissés ou fermés, pendant qu'une troupe de femmes invitées à la fête, se livrent à la joie, pendant qu'on exécute diverses danses, que l'on chante, ou que l'on joue de divers instrumens.

A la nuit, les parentes du mari et des femmes invitées par elles, viennent avec des flambeaux et une musique bruyante, à la maison de la demoiselle, pour l'emmener à celle du mari. Elle sort accompagnée de ses parentes et amies : les hommes ne la suivent pas, et restent chez eux à se divertir.

Arrivé chez le mari, on la parfume, et on la fait placer sur un siége élevé et préparé pour elle. Toutes les femmes étrangères sortent un moment après, et il ne reste plus que les parentes des deux conjoints.

L'époux, pendant ce tems-là, est dans un autre appartement où ses parens et des jeunes gens qu'il a invités le parfument, le parent de ses plus beaux habits, et chantent des chansons analogues à la fête.

Un moment après, tous les hommes, accompagnés de leur musique, sortent pour aller à la mosquée. Ils font leur prière dans le plus grand recueillement, après quoi ils viennent jusqu'à la porte de la maison de l'époux, où celui-ci entre, accompagné seulement de ses parens. Pendant que le marié est à la mosquée, on mène l'épouse dans l'appartement qui lui est destiné. Au retour de la mosquée, le père de

l'époux, ou tout autre parent de l'âge le plus avancé, conduit par la main l'époux chez sa femme, le lui présente et se retire. Il ne reste que la sage-femme ou une parente qui sert à souper au mari, pendant que l'épouse reste debout devant lui, dans une attitude très-humble. Après le souper, celle-ci présente à son mari un plat, de l'eau et un linge pour se laver et s'essuyer : elle lui donne ensuite la pipe et le café, après quoi elle soupe elle-même. Lorsque celle-ci a soupé, la sage-femme se retire, et les deux conjoints restent seuls.

Le lendemain matin, le mari passe dans un autre appartement, et dès qu'il est sorti, une de ses parentes vient étendre sur la porte le caleçon que l'épouse a gardé pendant la nuit.

Toutes les femmes de la veille, plus richement parées, viennent faire compliment et se livrer toute la journée à la joie. Elles doivent voir les marques de la virginité de l'épouse; la sage-femme doit leur montrer le caleçon taché de sang : après cette cérémonie, elle le plie, l'enferme soigneusement et le dépose entre les mains de la mère de l'épouse, ou de sa plus proche parente.

La nouvelle mariée doit être, ce jour-là, dans une attitude modeste; elle doit garder le silence, avoir les yeux baissés, et rester tranquille sur le sopha pendant que toutes les femmes se livrent à la joie autour d'elle.

La seconde manière de s'unir à une ou plusieurs femmes, désignées sous le nom de *capin*, consiste à se présenter devant le cadi, et à s'obliger de nourrir et d'entretenir, jusqu'à telle époque, une telle, que l'on désigne, et dont on a obtenu le consentement, ce qu'attestent son père ou son plus proche parent, et deux témoins; d'avoir soin des enfans qu'elle fera, et de céder, en outre, lors de la répudiation ou à l'expiration du terme convenu, une somme d'argent ou de hardes, effets et propriétés stipulés et désignés. Les enfans qui proviennent de ces mariages, jouissent du même droit que les autres, et restent à la charge du père lorsqu'il a répudié ou renvoyé sa femme.

Il est rare que les Musulmans se marient de cette manière, parce que les femmes d'un certain rang ne consentiraient jamais à s'unir à un homme sous de telles conditions, et parce que celui-ci préfère ordinairement d'acheter des es-

claves, plutôt que de se marier au *capin*, avec des Musulmanes nées de parens pauvres.

Le commerce des esclaves est très-expressément interdit aux juifs et aux chrétiens, et il n'est permis qu'aux musulmans. La loi autorise ceux-ci à avoir tel nombre d'esclaves qu'ils désirent, et ne les soumet à aucune sorte de formalité. Les enfans qu'ils obtiennent sont libres, et participent, comme les autres, au partage de leurs biens après leur mort. Quoique la loi permette aux musulmans d'avoir quatre épouses, peu d'entr'eux, cependant, en ont plus d'une, parce qu'elles entraînent à des dépenses considérables; parce que, renfermées dans le même harem, elles ne peuvent vivre d'accord ensemble : elles inquiètent le mari de leurs plaintes, ou le tracassent de leurs prétentions. D'ailleurs, la plupart des femmes, en se mariant, exigent une obligation du mari, de ne point en épouser d'autres de leur vivant, ou tant que le divorce ne les aura pas séparés. Mais elles ne peuvent empêcher qu'il achète des esclaves blanches et noires, suivant son goût et ses facultés; et pourvu qu'il couche avec son épouse une fois la semaine, suivant l'obligation que Mahomet en a fait à tout musulman encore jeune et bien portant; pourvu qu'il lui fournisse de quoi se vêtir et se nourrir selon son état, et aller au bain lorsqu'elle a été souillée par lui, ou par les incommodités naturelles à son sexe, elle ne peut demander le divorce. Mais ce qui est peut-être plus douloureux, elle n'est point fondée non plus à se plaindre de ce que le mari est souvent parcimonieux d'un plaisir qu'elle réclame, et dont il est prodigue à l'égard de quelqu'esclave georgien ou circassien.

Mais s'il voulait exiger de son épouse les mêmes complaisances qu'il est accoutumé d'obtenir de ses esclaves mâles, elle est autorisée à se présenter devant le cadi, pour lui demander la punition du mari, et même le divorce; ce que le juge accorde, si elle est appuyée de ses parens, et si d'ailleurs la réputation du mari donne à la plainte un air de vérité; et afin d'épargner à une femme la honte d'articuler un pareil fait en présence de tout le tribunal, elle doit recourir à un signe de convention, et se borner à renverser ses pantoufles.

Le mari, dans aucun cas, ne peut rien exiger des esclaves qui appartiennent à la femme : il n'a des droits que sur celles

D 4

qu'il a achetées pour lui-même. Il est très-rare qu'il s'oublie à cet égard, parce que la femme ne manquerait pas de porter ses plaintes et de le faire punir.

Lorsqu'un homme veut que la paix et le bonheur habitent chez lui, il se borne uniquement à son épouse ; ou s'il prend quelque liberté à l'égard des esclaves qu'il a achetées pour la servir, il leur recommande de conserver, à son égard, le plus grand respect et la plus grande soumission. Il tâche de leur persuader qu'elle ignore l'amour qu'il a pour elles ; et l'épouse, de son côté, voulant conserver la paix dans le ménage, feint d'ignorer les infidélités du mari, et se soumet avec moins de peine à la privation à laquelle il la condamne, dédommagée par l'empire qu'elle continue d'exercer sur ses esclaves.

Mais lorsqu'un Turc épouse plusieurs femmes qui ont toutes les mêmes droits et les mêmes prétentions, il est bien rare que les préférences n'entraînent des jalousies et des querelles : il est bien rare qu'elles voient de sang-froid une d'elles recevoir plus fréquemment des marques d'attachement, sans qu'elles fassent entendre leurs plaintes ; et quelque juste que soit le mari dans la distribution de ses faveurs, toutes le taxeront d'injustice, toutes croiront ou feindront de croire leurs rivales plus heureuses, et le mari plus empressé de leur plaire.

C'est bien pis, si le dégoût l'éloigne de ses épouses et le porte tout entier vers ses esclaves, et si celles-ci, abusant de la faiblesse du mari, se prévalent et s'enorgueillissent des faveurs qu'elles reçoivent ; si elles paraissent moins soumises et moins respectueuses ; la paix alors ne peut être rétablie que par l'éloignement de ces esclaves inconsidérées, et le retour sincère du mari vers les épouses.

D'après la disposition des ménages turcs, on voit que l'épouse surveille les esclaves, parce qu'elle serait très-aise de les trouver en faute, afin d'indisposer le mari à leur égard. L'esclave qui couche avec le mari, est l'argus le plus dangereux pour la femme : celle-ci ne sort jamais sans être accompagnée de l'autre, ce qui rend les infidélités assez rares.

Ce n'est pas l'opinion de milady Montaigu, qui a prétendu qu'à Constantinople, c'était tout comme en Angleterre ; mi-

lady Craven, qui a voyagé, à la fin du siècle précédent, à Constantinople, pense à-peu-près comme milady Montaigu.

On voit, dit-elle, dans les rues, au moins autant de femmes que d'hommes; mais elles ont l'air de momies mouvantes. Une longue robe de drap verd foncé, les couvre depuis le col jusqu'aux talons; elles portent par-dessus une grande pièce de mousseline, qui enveloppe leurs épaules et leurs bras, et une autre qui leur cache le haut de la tête et les yeux; jugez si toutes ces étoffes ne doivent pas tellement déguiser l'air et la taille, que l'on ne puisse plus distinguer femmes, hommes, princesses ou esclaves.

Je ne connais pas de pays où les femmes puissent jouir de plus de liberté, et être à l'abri de tout reproche : un mari turc qui voit une paire de pantoufles à la porte de son harem, ne doit pas y entrer : son respect pour le sexe l'en empêche, quand une étrangère rend visite à son épouse : combien n'est-il pas facile à un homme de se déguiser en femme, pour rendre de pareilles visites ? Si je voulais me promener dans les rues, je m'habillerais de même, car les femmes turques ont coutume de dire des injures à celles qu'elles rencontrent le visage découvert.

Quelques femmes, dans la classe indigente du peuple, se livrent aux hommes pour de l'argent, malgré la sévérité du gouvernement. Parmi les riches, on connaît, en Turquie comme en Europe, les intrigues amoureuses. Mais dans un pays où la femme sort rarement, où elle est entourée des parentes du mari, et d'esclaves intéressées à la surveiller, on sent que ces intrigues présentent une foule d'obstacles à surmonter. Presque toujours la femme fait les premières avances. Aperçoit-elle un homme de bonne mine, un homme qui lui plaît ? elle met une matrone en campagne et s'informe de tout ce qui peut l'intéresser. Est-elle sûre que l'homme réponde à son amour ? on arrange une partie; elle sort avec son cortège ordinaire, et va chez une parente, chez une amie, ou chez quelqu'esclave affranchie et mariée; de-là, elle se rend sous divers autres prétextes, chez une autre esclave, ou chez quelque juive, quelquefois chez une troisième, seule ou accompagnée de quelque personne affidée. C'est là que l'homme a été introduit, souvent déguisé en femme. Les parties se renouvellent aussi souvent que les circonstances le

permettent, sans trop s'exposer. On profite d'une absence du mari, du moment de la prière à la mosquée. Lorsque la femme est sûre de ses esclaves, ce qui est très-rare, elle peut introduire un homme dans le harem; mais malheur à eux, s'ils sont découverts, presque toujours la mort s'en suit.

Le bain peut aussi servir de lieu de rendez-vous, lorsqu'avec de l'argent on est certain de la discrétion des personnes qui en sont chargées, et lorsqu'on a la certitude de n'y être point troublé.

Il y a à Constantinople, et dans les grandes villes, des Juives et des Arméniennes qui portent dans les harems des étoffes précieuses, des bijoux, des parfums, des colifichets, des bonbons à acheter. La plupart d'entre elles sont des matrones adroites, par les mains desquelles passent toutes les intrigues amoureuses. Comme on ne peut avoir des conversations secrettes, sans se rendre suspect, et comme les femmes turques savent rarement écrire, ces matrones entretiennent une correspondance par l'arrangement des fleurs d'un bouquet, par la disposition de diverses couleurs, et de tous autres signes de convention. C'est sur-tout en Syrie et en Egypte, que l'art de s'exprimer par le moyen des fleurs est poussé à un point tel, que la correspondance la plus active peut avoir lieu entre deux amans, sans réveiller l'attention d'un jaloux, sans attirer les regards d'un surveillant.

L'observateur mal-intentionné, ajoute la même dame, ne connaît ni leurs talens, ni leurs charmes, ni leur bonheur, ni leur misère; quant à la misère, il faut qu'une femme turque soit bien déraisonnable, si elle n'est pas contente de son sort (1), car les femmes même des porteurs d'eau et des porte-faix sont assises dans leurs maisons chargées de bijoux; elles vont par-tout où elles veulent, et disposent entièrement de l'argent que gagnent leurs malheureux maris.

Dans les grandes maisons, les femmes qui composent le harem sont subordonnées à la première femme, qui les traite comme elle juge à propos.

J'ai oui dire que l'épouse d'un Turc n'est pas long-tems l'objet unique de ses soins et de sa passion; mais en qualité

---

(1) C'est aussi l'opinion de Milady Montaigu; ce qui prouverait qu'à cet égard les mœurs turques ont peu changé.

d'épouse, elle jouit de tous les agrémens que peut lui procurer sa fortune; et, je le répète, je ne crois pas qu'il y ait de pays où les femmes soient plus libres qu'en Turquie; elles sont, à mon avis, les créatures du monde les plus heureuses.

Rien de plus rare ici que des cheveux blonds ou châtains, et l'on m'a dit qu'une femme esclave qui en aurait de tels, serait achetée beaucoup plus de bourses. (C'est la manière de compter les sommes considérables).

La loi ne défend point aux musulmans d'épouser une femme de religion différente, pourvu que les conjoints s'obligent à élever leurs enfans dans la religion du père; mais elle l'interdit expressément aux femmes, à moins que l'homme n'embrasse auparavant la religion de Mahomet. Elle punit de mort un juif ou un chrétien, surpris avec une musulmane dans un lieu ou de telle manière à faire soupçonner un commerce charnel. Il ne peut se sauver qu'en embrassant la religion mahométane, et en épousant cette femme, si toutes fois elle y consent, et s'ils sont l'un et l'autre hors des liens du mariage. Dans le cas contraire, l'homme est traduit au supplice; la femme n'échappe à une punition moins forte, qu'en déclarant qu'elle a été forcée ou surprise, ou en niant qu'il se soit passé entr'eux quelqu'indécence.

Si la femme est mariée, le sort de celle-ci dépend du mari : il peut porter sa vengeance jusqu'à la punir de mort; mais souvent la crainte des parens retient son bras prêt à frapper : il se contente alors de la répudier.

Les harems ne sont presque remplis que d'étrangères, d'esclaves géorgiennes, circassiennes et éthiopiennes, que le commerce amène annuellement; mais il amène aussi un plus grand nombre d'esclaves mâles; ce qui doit faire supposer que le nombre des hommes en Turquie, est pour le moins, aussi grand que celui des femmes. Mais ce qui prouve que la polygamie nuit à la population de cet Empire, c'est que, malgré ce grand nombre d'esclaves des deux sexes, qui viennent des contrées européennes, de l'Asie et de l'Afrique, cet Empire se dépeuple considérablement, quoiqu'il n'y ait pas d'exemple d'émigration de la part des Musulmans; quoique les guerres, depuis long-tems, y soient peu fréquentes et peu meurtrières. La population des Grecs, des Arméniens et des Juifs, au contraire, se soutient nonobs-

tant leur émigration et la tyrannie des Turcs à leur égard ; mais ceux-ci, comme on sait, n'épousent qu'une femme, et il leur est expressément défendu d'avoir des esclaves ou des concubines ; ce qui fait qu'ils se marient de bonne heure, et que peu d'entr'eux restent célibataires.

Les filles de joie ne sont ni permises ni tolérées : le gouvernement sévit quelque fois contre celles qui sont musulmanes, avec une extrême rigueur. Il n'est pas rare qu'on en saisisse quelques-unes pendant la nuit, et qu'après les avoir enfermées dans un sac de cuir avec des pierres, on aille les jeter dans la mer, vers la pointe du sérail ; et cependant on rencontre souvent dans les rues de Constantinople, de jeunes Grecs, vêtus d'une manière efféminée, annonçant, par leur maintien, qu'ils sont prêts à se livrer à quiconque voudra les payer.

Occupation des femmes. — La femme d'un certain rang, encore jeune, sort très-peu de chez elle, parce qu'il n'est pas du bon ton qu'elle se montre dans les rues, quoique voilée, parce que la loi la dispense d'aller à la mosquée, parce qu'elle a chez elle des bains dont elle use à volonté, et parce qu'elle est entourée d'esclaves qui la surveillent et de parentes qui la contrarient. Plaire à son mari, le retenir dans le harem aussi long-tems que ses affaires le permettent, avoir soin de ses enfans, s'occuper de sa parure et très-peu de son ménage, prier aux heures prescrites par la religion, passer une partie de la journée sans rien faire, une autre à fumer, prendre du café, recevoir des amies, des parentes et des protégées, tels sont les devoirs et les plaisirs de la Musulmane. Elle sait rarement lire et presque jamais écrire ; elle a appris à coudre et à broder, à préparer des bonbons et des friandises, à composer des sorbets ; mais elle trouve plus doux de ne rien faire, de rester tranquille sur son sopha, et de rouler dans ses doigts un chapelet de corail ou d'agathe ; elle regarde comme une jouissance délicieuse de tenir de tems en tems une tasse de café d'une main, une pipe de l'autre, et de les porter alternativement à la bouche, en respirant la vapeur de l'un, en retenant le plus long-tems qu'il est possible celle de l'autre ; ce qui la satisfait ensuite le plus, c'est de pouvoir étaler aux yeux des femmes qu'elle reçoit, de riches bijoux, et une robe d'un grand prix.

Un Musulman est bien pauvre, s'il n'a plusieurs esclaves pour servir sa femme, et celle-ci est bien mal-adroite, si elle ne convertit bientôt en robes et en bijoux la plus grande partie de la fortune du mari. Cette conduite extraordinaire et déplacée, sur-tout dans une mère de famille, me paraît dériver naturellement des lois et des usages établis en Turquie. On sait que le souverain a le droit de confisquer, au profit du trésor impérial, l'héritage des agens qu'il a employés, et que, dans ce cas, la propriété de sa femme est toujours respectée. De plus, lorsque le divorce a lieu entre deux époux, la femme conserve ses bijoux et sa garde-robe, indépendamment des autres effets stipulés au contrat de mariage.

L'épouse prend ses repas seule, ou avec sa mère et les parentes du mari qui se trouvent avec elle dans le harem. Celui-ci mange avec son frère et les parens qui habitent avec lui; et lorsqu'il est seul, ou qu'il se fait servir dans le harem, ce qui arrive souvent, l'épouse ne mange pas non-plus avec lui, elle le sert, ou veille à ce que les esclaves soient attentives au service. Le repas fini, les mains et la bouche lavées et essuyées, elle lui présente elle-même la pipe et le café.

Lorsqu'il y a plusieurs épouses, chacune a son ménage, sa table, son appartement et ses esclaves dans le même corps-de-logis. Il est très rare qu'une seconde femme, épouse ou esclave, soit logée dans une autre maison; cela n'arrive guère que parmi les chefs de caravannes, qui, obligés de vivre la moitié de l'année dans une ville et l'autre moitié dans une autre, veulent avoir une femme dans chacune de ces deux villes.

Lotions. — Aucun précepte religieux n'est plus scrupuleusement suivi; aucune loi n'est plus rigoureusement exécutée, dans aucune religion et chez aucun peuple, que les lotions et les lavages en Turquie. Avant les cinq prières du jour, avant et après les repas, à chaque déjection, toutes les fois qu'il a été touché par quelque corps impur, le Musulman doit se purifier par des lotions partielles; mais, lorsqu'il a co-habité avec une femme, ou qu'il a éprouvé une simple pollution, il est soumis à un lavage général, et la femme en outre y est obligée après ses couches, et à la suite des incommodités de son sexe. Delà ces lotions presque

continuelles, et ces bains d'étuves fréquens dont personne ne se dispense, dont tous se sont fait un besoin, et dans lesquels les deux sexes trouvent un charme délicieux.

Ce qui porte les femmes à désirer les bains avec le plus vif empressement, c'est qu'elles s'y dédommagent de la contrainte à laquelle les lois et les usages les ont soumises. C'est aux bains qu'elles se rencontrent ou se donnent rendez-vous; c'est-là qu'elles se voient avec familiarité, qu'elles s'entretiennent sans gêne, qu'elles se livrent à la volupté la plus douce; c'est-là que les riches peuvent montrer, dans le plus grand détail, la parure la plus brillante, les vêtemens les plus recherchés. Elles s'y font servir du moka pur, des restaurans exquis, des collations somptueuses. Elles y prodiguent les essences et les parfums, et la fête est souvent terminée par la musique, les baladins et les ombres chinoises; mais, dans ces occasions, le bain est fermé au public pour la journée entière.

Les pauvres y trouvent, presque sans dépenses, des plaisirs, moins bruyans à la vérité, mais peut-être aussi vivement sentis : du café commun, des sorbets ordinaires, du tabac pour tous parfums, des friandises qu'elles apportent elles-mêmes, quelques fruits de la saison, voilà pour remettre le corps et satisfaire les sens. Leur vanité est flattée de montrer une chemise fine, des caleçons propres, des habits décens, des colliers, des chaînes et autres ornemens en sequins. Enfin, elles n'ont plus rien à désirer lorsqu'elles sont entièrement dépilées, lorsque les cheveux sont arrangés, les tresses refaites, les paupières et les sourcils peints en noir, et les ongles des mains et des pieds en jaune orangé.

Crédit et pouvoir des femmes turques. — L'influence que les femmes turques ont sur les affaires publiques, dans la nomination des agens du gouvernement, dans la distribution des faveurs et des châtimens, est beaucoup plus considérable qu'on ne présumerait, d'après leur manière de vivre retirée. Les harems sont des lieux de rendez-vous inaccessibles aux hommes (le mari n'entre pas chez son épouse, lorsqu'elle est avec des étrangères; cet usage est très-scrupuleusement observé), où passent successivement en revue les anecdotes les plus intéressantes de la ville et des provinces; où se débitent les nouvelles curieuses; où s'ourdissent les trames et

les complots. Les femmes de tout âge et de tout rang viennent y solliciter des grâces et des faveurs pour leur mari, pour leurs parens, ou viennent s'y plaindre, et demander protection contre un mari trop jaloux, trop sévère, ou contre quelque personnage puissant. Une affaire passe souvent par l'entremise de plusieurs femmes avant d'arriver à sa destination. Une esclave affranchie, une femme de la dernière classe du peuple obtiennent quelquefois par leurs patrones un crédit tel, que l'on recherche de toutes parts leur protection.

Les musulmanes se soutiennent entr'elles, et sont toujours prêtes à faire cause commune : elles sont implacables dans leur ressentiment, et manquent rarement de se venger d'un outrage ou d'une offense un peu grave. Leur influence s'accroît par celle qu'obtient ordinairement sur le sultan une esclave favorite ou la sultane validé.

TOPOGRAPHIE

DE LA TURQUIE D'EUROPE,

Partie septentrionale.

En décrivant les provinces septentrionales de la Turquie nous ne suivrons point l'*ordre* dit *géographique*, selon lequel on range les provinces de nord au sud. Un tel arrangement, utile sans doute dans les *abrégés élémentaires* et dans les *nomenclatures*, n'est d'aucun usage dans une géographie détaillée. Nous nous proposons de décrire les provinces dans l'ordre suivant :

1°. Les PROVINCES DE NORD-OUEST ; savoir : *la Bosnie* avec ses annexes, et *la Servie*. (*N. B.* Ces provinces, autrefois sujettes ou alliées du royaume de Hongrie, ont des Esclavons pour habitans ; le rit grec-Illyrien y règne ; enfin, depuis le traité de Campo-Formio, elles se trouvent entourées du territoire autrichien de trois côtés. On laisse au lecteur d'en tirer des conséquences).

2°. Les PROVINCES DE NORD-EST, ou *la Bessarabie, la Moldavie* et *la Valaquie*. (*N. B.* Ces provinces sont séparées du reste de la Turquie par le Danube ; les territoires Russe et Autrichien

les entourent en demi-cercle (1). La Valaquie et la Moldavie ne sont que tributaires, et non pas immédiatement sujettes à l'empire Ottoman; les habitans sont de la religion grecque *l'empereur de Russie* vient de déclarer, par son résident commercial à Bucorest, *qu'il désirait qu'on n'exerçât aucune vexation contre les Valaques;* c'est en quelque sorte leur promettre sa puissante protection).

3°. Les PROVINCES CENTRALES, ou *la Bulgarie* et *la Romanie* proprement dite. Nous plaçons la Romanie ici, quoiqu'elle soit *au sud* du mont Hémus; mais elle est encore séparée de la Grèce par le mont Rhodope, aujourd'hui Despoo-Dag.

LA BOSNIE.

Cette province, nommée aussi *Bosna-Ili* ou *Rama*, tire ses noms des rivières de Bosna et de Rama. Les habitans s'appellent *Bosnak*, ou *Bosniaques.* La Bosnie est séparée de l'Esclavonie par la Save, au nord; de la Servie par la Drino, au levant; de la Croatie par la rivière de Verbas, au couchant, et au midi; elle confine au district de Hersek ou Herzegovina.

La Bosnie peut mettre sur pied 70,000 à 80,000 hommes en état de porter les armes. Elle contient 24 grandes et petites forteresses, 19 châteaux fortifiés, 22 villes, 45 bourgs, 5 monastères catholiques, dont 2 sont déserts, 20 monastères grecs. Il y en a également 2 de déserts.

Les montagnes qui traversent la Haute-Bosnie du nord-ouest au sud-est portent les noms d'*Ulassich*, de *Schesnitza* et de *Czerna-Gora :* ce sont les *monts Dalmatiques*, où les Romains avaient de célèbres mines d'or. Aujourd'hui on y exploite 7 mines de fer et de cuivre, mêlé d'argent. Le reste du terroir est favorable à l'agriculture. Il y a d'excellens pâturages par-tout. Les vins de Bosnie sont extrêmement spiritueux.

Les habitans sont esclavons d'origine, et en parlent la lan-

(1) Depuis 1772 et 1793.

gue.

gue. Ils professent la religion grecque, quoique le mahométisme y ait beaucoup de sectateurs. Plusieurs Croates mécontens sont retirés dans ce pays, que les Turcs conquirent dans les années 1463 et 1480. Avant qu'il passât sous leur domination, il était régi par un *ban*, qui était un allié des Hongrois. Les anciens souverains ont porté, tantôt le titre de rois, tantôt de despotes, de bans (*Banes*), ou de voyevodes. *Twark* prit, en 1376, celui de roi, quoiqu'il restât, comme ses prédécesseurs, vassal de la Hongrie. Le roi *Etienne* (*Stephan*) fut détrôné et tué par le sultan Mahomet. *Mathias Corvinus*, roi de Hongrie, reprit à la vérité la Bosnie, et la donna au fils de cet Etienne, nommé *Nicolas*, avec le titre de roi, et y mit un ban après la mort de ce prince; mais le sultan Soliman II la reconquit en 1522. Elle se divise en Haute et Basse, et elle est réunie avec la partie ottomane de Croatie et de Dalmatie sous un seul pacha, qui a 1,800,000 aspres de fixe, et doit fournir 216 soldats.

I. La *Haute-Bosnie*, selon Busching, a été formée du comté de *Chelm* (Kelm), autrement *Zachloumia*, *Ochloumia*, *Choulmia*, et qui est proprement une partie de la Croatie, conquise, en 1326, par Etienne, ban de Bosnie; mais démembrée de ce royaume au 15e. siècle, et donnée par le roi *Frédéric III* à Etienne, de la famille de Granich ou Cossac, sous le titre de *duché de Saint-Saba* ou de *Hertzegovina*. Le duché ne subsista pas long-tems, le sultan Mahomet s'étant rendu maître de la Bosnie. On y remarque les endroits suivans:

Narona, autrement *Narenta* ou *Arenta*, sur la rivière de Narona: c'était jadis la capitale du pays.

Verbosania, ville ouverte, que traverse la rivière de Melietzka, et qui a donne quelquefois son nom à tout le duché, parce qu'après les ducs de Haute-Bosnie, les *sangiacs* ou sous-pachas y firent leur séjour.

Mostar, ville sur la rivière de Narenta, que l'on y passe sur un ancien pont romain. Elle a été connue, dans les derniers tems, par une fabrique d'armes, façon de Damas.

Klinovo, bourg situé sur une colline, où l'armée ottomane

avait ordinairement, en tems de guerre, son rendez-vous et ses magasins.

II. La *Basse-Bosnie* a porté le titre de royaume au quinzième siècle, et consistait en 10 provinces, savoir : de *Czerk*, de *Cracow*, du *Haut-Sali*, du *Bas-Sali*, de *Souitaw*, de *Podrim*, de *Varès*, de *Possaw*, de *Modritz*, et enfin de d'*Oussore*, qui est située au centre de toutes. Les Turcs en ont fait trois sandgiacats.

1. Le sandgiacat de *Banjalouka*, qui contient :

Banjalouka, ville munie d'un château fort, sur la rivière de Verbas, qui, à peu de distance, reçoit la petite rivière de Vanja ou Banja, de laquelle probablement la ville tire son nom. Elle a été, pendant plus d'un siècle, le siège du pacha de Bosnie. On y compte 4,200 maisons turques.

Jaycza, *Jaytza*, château assis sur une haute montagne, au confluent de la Verbas et de la Pliva, qui était autrefois la résidence des rois, et une place forte qui a soutenu plusieurs sièges. Il y a une bourgade au pied de la montagne.

Doubitza, ville munie d'un rempart et de palissades.

2. Le sandgiacat d'*Obrach*.

Zwornik, ci-devant *Stebernik*, en latin, *Argentina*, à cause de ses mines d'argent, petite ville sur la rivière de Drin. On y compte 4,300 maisons ou cabanes turques.

Orach, ville près du Drin, la principale du sandgiacat.

Fokia, ville.

3. Le sandgiacat de *Saraï* ou *Seraïo*.

Bosna-Saraï ou *Seraïo*, regardée comme capitale de tout le pays, ville de commerce fort connue, sur la Bosna, avec un château fortifié à l'antique. Les revenus de cette ville sont assignés à la mère du sultan. On y compte 1,800 maisons, 800 familles catholiques et 100 familles grecques.

Trawnik, très-petite ville, à 2 journées de la capitale, où réside le béglierbey de Bosnie, parce que le séjour en est fort salubre. Il y a plus de 100 familles juives.

Neubrod et *Neu-Gradisca*, 2 bonnes forteresses neuves, sur la Save.

La partie turque de la Croatie est située entre les deux rivières Houna ou Unna et Verbas. En voici les lieux les plus remarquables :

Bihacs ou *Vihatz* est une ville forte située au pied d'une montagne, dans une île qui est au milieu d'un lac formé par la rivière d'Unna.

Belligrad ou *Bielgorod*, ville qui fut jadis la résidence des rois de Croatie et de Dalmatie, comme on le voit par les actes des années 1059 et 1102, rapportées par Lucius, *de regno Dalmatiæ*, l. 2, c. 15, et l. 3, c. 3.

La Dalmatie *turque* ne paraît pas être distincte de la Haute-Bosnie, car les villes de *Mostar* et de *Rama*, placées aujourd'hui par tous les géographes dans la Haute-Bosnie, se trouvent *au sud* de cette chaîne de montagnes qui fait l'ancienne limite de la *Dalmatie* en général. Cependant Busching, sans expliquer comment il conçoit les frontières de ce qu'il appelle Dalmatie turque, y place les endroits suivans, bien éloignés l'un de l'autre.

Scardona, un peu au-dessus de l'endroit où la rivière de Cherca se jette dans un lac, ou plutôt dans un golfe qui communique avec l'Adriatique. Anciennement elle était célèbre, les Romains y ayant érigé un tribunal où ressortissaient tous les japydes et 14 villes de la Liburnie. C'est le siège d'un évêque catholique.

Trebigné (*Tribulium*, *Tribunia*), très-petite ville sur la rivière du même nom, anciennement chef-lieu de la province *Tribunia*, est aujourd'hui siège d'une évêque catholique romain.

Le petit pays libre de *Popoco*, que sa situation entre deux longues montagnes rend de très-difficile accès, est très-fertile en bleds, en vins et en fruits; mais sujet à être inondé en automne. Il se mit sous la protection des Vénitiens en 1694.

LA SERVIE.

Le royaume de *Servie*, que les Hongrois nomment *Szerkes-Orszag* (*Tcherkès-Orchagh*), est appelé par les Turcs *Serf-*

Vilaïeti, c'est-à-dire, pays des Serviens ; et encore *Lasz-Vilaïeti*, pays de Lasz ou Lazare, parce qu'en 1365, lorsqu'ils en firent la conquête, le prince se nommait ainsi. Quant aux Serviens, Serfiens ou Serbiens, c'est un peuple slavon, de la partie nommée *Slavonie-Blanche*, auquel l'empereur *Heraclius* céda cette province, ravagée par les Avares, et qui embrassa le christianisme. On a divisé le pays, en différens tems, en *Romanie*, en *Rascie*, en *Bosnie* et *Servie-propre*. La partie orientale, jadis nommée *Dardanie*, traversée par le fleuve Rasca, en a pris le nom de Rascie, en turc *Rachiah*. En 920 les Bulgares s'emparèrent du pays ; mais, en 1036 il revint sous la domination des Grecs, qui, cependant, ne le gardèrent que quatre ans. Dans le 11e. siècle vinrent deux frères, nommés l'un *Vksane* (*Volcus*, *Vulcanus*) ; l'autre *Stephan* (Etienne) : celui-là se qualifiait *grand-joupane* de Dalmatie et de Dioclie, ou proprement Bosnie, et celui-ci de toute la Servie. Etienne, chassé par son frère, rentra en possession de son pays, et tous deux furent sous la protection du roi de Hongrie. Etienne fut couronné roi, et prit pour titre : *Etienne, par la grâce de Dieu, couronné roi de toute la Servie, Dioclie, Tribunie, Dalmatie et Ochloumie* (ou Choulmie). Les souverains de ces pays étaient aussi nommés *despotes* ou princes. Le dernier fut *Lazare*, vaincu par les Turcs en 1365. A la paix de Passarowitz en 1718, la plus grande partie de ce pays fut cédée à l'Autriche ; mais cette puissance fut obligée de la rendre aux Turcs par le traité de Belgrade, en 1739.

On divise aussi les habitans en *Serviens* et en *Raïtzes* ou *Ratzes* ; ils parlent slavon, et sont du rit grec, mêlés d'un grand nombre de mahométans. On travaille beaucoup en coton dans le pays. Le pacha a 800,000 aspres de fixe, et doit fournir 160 soldats. Aujourd'hui la Servie est divisée en 4 sandgiacats.

1. Le sandgiacat de *Belgrade*, renfermé entre le Drino, la Save et le Danube, comprend :

Belgrade, ville et forteresse au confluent de la Save et du Danube, qui était regardée ci-devant comme le rempart et la clef de la Hongrie. On y distingue le haut château, la ville

même, la ville dite *de l'Eau* (*Wasserstadt*), et celle des Raïtzes. Etienne, surnommé *Douscian*, roi de Servie, jeta les premiers fondemens de la ville, en construisant sur la place un fort. En 1343 l'empereur Sigismond l'acquit à la Hongrie. En 1440, 1456 et 1494, les Turcs l'assiégèrent sans succès; mais ils la prirent en 1521. Plusieurs fois prise et reprise, cette place est cependant restée aux Turcs. Le péage qu'on y a établi rapporte par an au-delà de 400,000 francs, tout ce qui se transporte par terre ou par eau de Vienne à Constantinople, ou qui en vient, est obligé de passer par cette ville.

Chabatche, fort construit dans une île de la Save, non loin du village du même nom.

Haloga, montagne à environ 2 milles de Belgrade, vers le sud-ouest, la plus haute qui se trouve à 50 milles d'Allemagne à la ronde. Le baron de *Taube*, qui y monta en décembre 1776, y a trouvé les restes d'une ville des Goths. Le nom même de la montagne paraît venir de gothique; car *Haloga*, en ancien scandinave, veut dire *saint*.

2. Le sandgiacat de *Semendriah*, où se trouvent:

Semendriah, chef-lieu du sandgiacat, et antique forteresse sur le Danube. Elle était autrefois le siège d'un évêché considérable.

Hassan-Pacha-Palanka, fort situé entre les rivières de Ieszova et de Morava, et à qui le pacha Hassan de Bosnie a donné son nom. *Palanka* signifie fort ou forteresse. Il y a des bains et des eaux minérales.

Passarowitz, endroit remarquable par la paix conclue, en 1718, entre Charles VI et Achmeth III : il est sur la Morava.

Kolumbatz, en turc *Gougherzinlika*, château assis sur une hauteur, près du Danube, vis-à-vis de l'endroit où commencent les tournans qui durent jusqu'à Orsova.

Kirdap-da-Talia, nom d'un endroit dans le cours du Danube, où les eaux de ce fleuve, pressées entre les rochers qui en resserrent les deux bords, tournoyent et rejaillissent à une grande hauteur.

Tachtali, endroit dangereux du Danube, où l'eau tombe d'un rocher incliné, et forme des tournans : du côté de la Servie, un rocher fort élevé s'avance dans le Danube, dont les eaux s'y portent, s'y heurtent avec un grand fracas, et sont repoussées vers les rochers qui bordent l'autre rive du côté de la Valaquie. Il en résulte un tournant qui peut faire chavirer un bâtiment, quand il n'enfile pas le droit chemin. Au-delà de cet angle, le Danube s'élargit, forme un coude considérable, et coule paisiblement; l'île de *Poretche* se trouve dans cette courbure. *Popovitche* pense que c'étaient là les cataractes dont parle *Strabon*, depuis lequel cet auteur dit que le fleuve commence à porter le nom d'*Ister*.

Demikarpi, c'est-à-dire, la *Porte-de Fer*, passage qu'on dit avoir été fermé autrefois par une chaîne de fer, d'où il a tiré son nom, et qu'on nomme communément les *cataractes du Danube :* c'est un certain espace où ce fleuve coule entre des montagnes sur un lit plain, mais tout hérissé de pointes de rochers. Les vagues et le tournoyement des eaux qui en sont brisées, balottent les navires de côté et d'autre, les font monter et descendre, en sorte qu'il faut des pilotes expérimentés pour se tirer de cet endroit dangereux, sur-tout quand on remonte le fleuve; ce qui ne se peut qu'avec le secours de la voile. On a pratiqué, dans cet étroit passage, un treillis ou claie pour arrêter et prendre le hause ou esturgeon du Danube.

Fetislan, au-dessous et près de Kladovo, bourg considérable sur le Danube, un peu au-dessous de la fin des montagnes qui commencent aux environs d'*Uj-Palanka :* le Danube coule d'ici à Viddin entre deux plaines, et offre plus d'un endroit favorable à construire un pont, quoiqu'il soit extrêmement large. A 2 lieues environ de Fetislan se voient les ruines du pont de *Trajan*, dont il sera fait mention plus particulièrement à l'*article* VALAQUIE.

3. Sandgiacat de *Kratovia*, où l'on remarque :

Nissa, place de médiocre étendue que traverse la Nissa, et qui consiste en une haute et une basse forteresse, environnée d'une muraille et d'un rempart. Les maisons, comme

généralement dans les villes de la Turquie, sont de terre grasse et de bois, et si basses, qu'on peut toucher de la main la plupart des toits.

Procoupia, que les Turcs nomment *Ursup* (Ourchoup), est une ville passable, qui doit son nom à l'évêque Procope.

Kratovo, capitale du sandgiacat et résidence du sandgiac. Plusieurs personnes de la famille des rois de Servie y ont leur sépulture.

4. Le sandgiacat de *Novibasar* renferme :

Novi-Bazar, qui était anciennement la capitale du pays des Raïtziens.

Pristina, bourg considérable, dans une plaine extrêmement fertile, qui s'étend, pendant l'espace de 70,000 pas, entre deux montagnes. Cette plaine, nommée *Kossovo* sur quelques cartes modernes, en latin, *Campus-Merulæ*, en turc, *Rigo-Mezrye*, est célèbre par le grand nombre de batailles qui s'y sont livrées. Le sultan *Mourad*, que nous nommons *Amurat Ier*, y battit, en 1389, l'armée chrétienne alliée que commandait *Lazare*, despote de la Servie. Amurat fut tué, après la victoire, par un Triballien. On lui a élevé un magnifique tombeau.

La Servie est remplie de forts romains, de restes de grands chemins et d'autres antiquités semblables.

LA BESSARABIE.

Cette province, qui fesait partie de la Moldavie, est située entre le Danube, le Niéper et la mer Noire. Le sol y est fertile, mais peu cultivé. Les Turcs et les Valaques sont en possession des villes. Le plat pays était, jusqu'en 1770, habité par des hordes de Tartares budgiacs, bielgorodes et akermans, à cause des villes de Budgiac, Bielgorod et Akerman. Hérodote donne aux Akermans le nom d'*Axiakes*, qui est formé d'*ak sia*, *eau blanche*, parce que les eaux du Niester, qui y coulent, sont troubles et blanchâtres. Ils ont encore, comme anciennement, le nom de *hordes-blanches*. Leur nour-

riture ordinaire est la chair de leurs bœufs et de leurs chevaux, du fromage et du lait, sur-tout du lait de jument. Mais, en 1770, ces hordes quittèrent le territoire turc pour rentrer dans le *Nogay*, leur ancienne patrie, sous la protection de la Russie. Les endroits les plus remarquables de cette partie sont :

Bender, ville située sur le Niester. C'est la résidence du pacha, et la capitale de la province.

Tous les forts et ouvrages extérieurs de cette place, autrefois si importante, ont été entièrement détruits et rasés par les Russes, qui, dans la dernière guerre, s'en étaient emparés. La ville elle-même est très-mal bâtie ; les rues sont fort sales et les maisons petites, ainsi qu'elles le sont dans presque toutes les places fortifiées qui appartiennent aux Turcs.

Warnitz, à très-peu de distance de Bender. On montre encore aux étrangers la place où *Charles XII*, roi de Suède, se défendit, avec tant de courage et d'intrépidité, contre près de 10,000 Turcs et Tartares, avec une poignée d'hommes qui partagèrent son infortune.

Kili ou *Kilia-Nova*, pour la distinguer de l'ancienne Kilia ou Lycostomon qui était dans l'île voisine, située à l'embouchure septentrionale du Danube, à 3 lieues de la mer Noire. Cette ville, fort grande et très-commerçante, reçoit tous les ans un grand nombre de vaisseaux, non-seulement de la mer Noire, mais encore de l'Egypte, de Venise et de Raguse : ils y prennent de la cire et des cuirs verts. Sa population, peu nombreuse, est composée de différentes nations ; mais plus particulièrement de Juifs, de Turcs et d'Arméniens. Elle a d'assez mauvaises murailles ; mais son château fort, du côté du Danube, est grand et de bonne défense.

Alkerman ou *Bialagrad*, ville grande et bien fortifiée, située sur la mer Noire, à l'embouchure du Niester. C'est la capitale du pays habité par les Tartares de Budziac.

Ismahill, autrefois *Smill*, ville grande et ouverte : elle a cependant une citadelle où les Turcs ont une garnison. En 1789, Suwarow prit cette forteresse d'assaut, et y fit passer au fil de l'épée 24,000 Turcs.

Kawchan ou *Caouchan*, ville située dans un vallon, et peuplée de 25,000 habitans, Tartares, Persans, Juifs et Arméniens, avec des temples pour leurs différens cultes; il s'y fait un commerce assez florissant.

MOLDAVIE.

Origine des Moldaves. — Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'histoire et la géographie ancienne de ce pays, pour se rappeler que tout ce que nous nommons aujourd'hui *Moldavie*, avec les contrées qui se trouvent à l'ouest de cette province, fut occupé jadis par les Scythes. Outre les différentes dénominations données aux habitans par les diverses hordes qui s'y répandirent, les Grecs les nommèrent successivement *Gètes*, *Daces*, etc., et ce dernier nom se conserva jusqu'au tems des Romains. Trajan ayant défait Décébale qui y régnait, divisa ses Etats en plusieurs parties, et y fit passer une colonie ramassée de l'écume des principales villes de l'Empire romain et de la Grèce. Dans la suite, les descendans de la colonie, qui avaient hérité des vices et de la lâcheté de leurs pères, furent conquis et soumis par les Sarmates, les Huns et les Goths. Au bout d'une centaine d'années, c'est-à-dire, vers la fin du 12e. siècle, ceux-ci s'étant accrus, et se voyant trop resserrés dans le pays dont ils s'étaient rendus maîtres, conçurent le projet de s'étendre davantage, et de pousser plus loin leurs conquêtes. Dragosch, fils de leur prince Bogdan, dans la crainte de donner quelqu'inquiétude aux voisins de ces peuples, s'avança donc dans le pays en simple chasseur, avec une escorte de trois cents hommes, pour juger par lui-même de quel côté il serait le plus avantageux aux sujets de son père de diriger leurs pas, et de former les établissemens qui étaient devenus l'objet de leurs désirs.

Ayant rencontré par hasard un buffle, il le chassa jusqu'au bas des montagnes qu'il parcourait. Une jeune chienne de chasse, appelée *Molda*, qu'il aimait beaucoup, à force de poursuivre cet animal, le força de se jeter dans une rivière, où il fut tué à coups de flèches. La rapidité du courant ayant entraîné cette jeune chienne, qui était entrée dans l'eau à la poursuite de ce buffle, Dragosch fut si sensible à cette perte, qu'il donna à la rivière le nom de *Molda*, et au peuple de

l'endroit où cet événement s'était passé, celui de *Romains*, en prenant pour armoiries la tête d'un taureau, qui devint, dans la suite, celles de cette province.

Dragosch, au retour de son expédition, ayant raconté, à la cour du roi son père, tout ce qu'il avait vu dans le pays qu'il venait de parcourir, fit naître, à tous ceux qui l'entendirent, l'envie d'aller s'y établir. Une troupe de Romains s'étant réunie à lui, ils se mirent en marche, et arrivèrent dans cette contrée, dont ce jeune prince fut déclaré roi. Dès ce moment, ce pays perdit son nom *Dace* et *Romain*, et retint celui de *Moldavie*, qui lui fut donné à l'unanimité par tous les peuples voisins et par les habitans même de cette contrée. Les Turcs, qui s'en emparèrent dans la suite, l'appelèrent *Akwlach*, ou plutôt *Ak-Iflak*, c'est-à-dire, *Valachie-Blanche*, par opposition à celui de *Karo-Iflak*, *Valachie-Noire* ou *Valachie* proprement dite.

Étienne-le-Grand, roi de Hongrie, sous la protection duquel la Valachie et la Moldavie avaient passé volontairement, ayant conseillé à son fils Bogdan de remettre ces deux provinces aux Turcs, à titre de fief, ceux-ci, accoutumés à donner, aux pays soumis à leur domination, le nom des souverains qui les gouvernaient, nommèrent Bogdan celui que venait de leur céder le prince de ce nom; mais celui de Moldavie a prévalu dans la langue tartare, et s'est conservé jusqu'à nos jours.

Les Turcs, devenus protecteurs et seigneurs suzerains de ces provinces, se contentèrent d'en exiger un certain tribut, en laissant la liberté d'élire leurs princes et leurs boyards. La religion grecque y fut propagée par des moines à l'époque du schisme, et devint dès-lors la religion dominante : par conséquent les évêques et les moines en furent bientôt les véritables souverains; les villes, les villages, et presque tout le territoire,furent l'apanage des prêtres et des monastères. Le Turc, content du tribut et du dévouement de ces usurpateurs religieux, les laissa en paix. Ce ne fut que sous le célèbre médecin Maurocordato que commença le règne des familles grecques dans ce pays; il fut fait prince de Moldavie, et, depuis, sa famille a presque toujours régné, soit sur cette province, soit sur la Valachie, jusqu'aux dernières guerres entre les Russes et les Turcs. Celles de Cantemir, de

Blancoran, de Gika, etc., ont aussi été sur les rangs ; mais, en général, toutes ces familles n'ont pas plus de droits à ces deux principautés, que le premier marchand ou artisan chrétien-grec, qui pourra donner assez d'argent au grand-visir, au reis-effendi, pour s'emparer de la dignité de hospodar.

Situation, limites, sol et climat. — Cette province, contiguë à la Valachie, a, pour ainsi dire, la même étendue, c'est-à-dire, environ 80 lieues de longueur sur 70 de largeur : elle est située entre la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Pologne et les provinces d'Oczakow, de Budgiac et de Bulgarie ; bornée au nord et à l'est par le Niester et par une petite portion du Pruth ; au sud par le Danube ; à l'ouest, séparée de la Transylvanie par une ligne tirée depuis les sources de la rivière du *Tchirimous*, passant à la source de la Soutchava, de la Moldavie, de la Bistritza et de la Tortouche jusqu'au Milcovo : aujourd'hui elle confine à la Bukowine. Cette province se divise en haute et basse. La haute, qui touche à la Transylvanie, est remplie de montagnes ; la basse, située vers l'Ukraine, la Bessarabie et le Danube, offre une suite de plaines ; ce qui fait que le climat n'est pas le même : il est plus froid dans la partie des montagnes, et plus sain que dans les plaines, où il règne fréquemment des vents assez violens. Ce climat ressemble beaucoup à celui des provinces appelées ci-devant en France la *Bourgogne* et la *Champagne*. L'air n'y a point, en général, cette élasticité ni ce ressort qui caractérisent nos provinces occidentales ; on s'en apperçoit par la tristesse, l'ineptie et la mélancolie des habitans. Quoique les maladies épidémiques soient assez rares, on rencontre parmi eux fort peu de personnes qui aient atteint 60 ans, et encore moins qui soient parvenues à 80. Le sol des plaines et des vallons est composé ordinairement d'une terre noirâtre, argilleuse, et propre à toute sorte de grains, particulièrement au froment que l'on y recueille en abondance. La terre qui recouvre les côteaux et les montagnes, est communément grisâtre ; ce qui annonce un plus plus grand mélange de nitre et de sable. En général, le sol est si fertile dans toute la Moldavie, que c'est une chose passée en proverbe chez tous les habitans du pays : « Que le » millet n'a pas plus d'écorce dans la Basse-Moldavie, que » les pommes n'ont de pelure dans la Haute ».

Il y a peu de contrées en Europe où la distribution des plaines, des collines et des montagnes soit aussi admirable pour l'agriculture et la perspective qu'en Moldavie. La nature est plus grande et plus majestueuse en Suisse; mais ici elle est plus douce et plus agréable.

La partie qui en a été détachée pour former la Bukówine, est montagneuse : l'air y est froid, mais sain : le reste est plus uni et plus chaud; mais l'air moins salubre. Il y règne des fièvres malignes et contagieuses, presqu'aussi funestes que la peste. Vers l'ouest, sur les frontières de la Bukowine et de la Valachie, elle est environnée de hautes montagnes, c'est pour cette raison que les Romains l'appelaient la *Dacie montagneuse*. Elles sont couvertes d'arbres fruitiers de diverses espèces; ils sont arrosés de ruisseaux d'une eau limpide, dont plusieurs descendent du sommet des monts avec un murmure agréable, et font de ce canton le verger le plus charmant.

Le milieu de la montagne est toujours couvert de neige; mais on n'en voit jamais sur le sommet, qui est probablement plus élevé que les nuages. Pour juger de sa hauteur, il suffira d'observer qu'on la voit aussi distinctement à la distance de dix lieues, que si l'on n'en était qu'à une portée de fusil.

Productions. — On trouve, vers les confins de la Moldavie, de la Pologne et de la Transylvanie, la montagne de *Jucoul*, où l'on recueille en mars, avril et mai, avant le lever du soleil, une manne ou rosée grasse qui ressemble à du beurre. Les rivières qui sortent de cette montagne charient des paillettes d'or, que les *Tsiguènes* ou *Zigans* ramassent, moyennant un tribut annuel de 1,600 dragmes, destiné à l'épouse du hospodar,

Le territoire de Racour possède des mines abondantes de sel, peu éloignées de *Totruche*, et nommées *Ocna* dans le pays. Les minières qui ont été creusées, se remplissent de nouveau sel dans l'espace de 20 ans; de sorte qu'on ne s'aperçoit pas de l'excavation. On y trouve quelquefois des poissons pétrifiés, parfaitement semblables à ceux des rivières du voisinage. Il y a dans la Moldavie des montagnes entières de sel; et, quand on a enlevé la couche de terre qui les couvre, elles ressemblent à du verre. On y fait presque par-tout du salpêtre. Vers le *Tarlew*, on trouve une source, d'où il sort

avec l'eau une espèce de bitume ou résine grasse, dont les paysans se servent pour graisser les roues de leurs voitures.

Le plat pays est très-fertile, quoiqu'inculte en grande partie. Dans les bonnes années, le blé y donne 25 pour 1; le seigle 30, et le millet 300. Le sol ne vaut rien pour l'avoine.

On y distingue des forêts d'arbres fruitiers, les excellens vignobles de Cotnar et du Danube, et plusieurs autres en divers endroits.

Le gros gibier de toute espèce est aussi en très-grande abondance, et le chasseur y trouve aisément de quoi exercer son industrie. Les forêts et les montagnes sont remplis de chevreuils, de daims, de sangliers; et les bêtes carnassières que l'on y trouve, sont les renards, les ours, les loups-serviers; il y a encore une espèce particulière de loups de plaine, de moindre grandeur que ceux que l'on rencontre dans les montagnes. Ces loups habitent sur-tout le rivage du Danube, et se retirent dans les roseaux des lacs et des marais qui y communiquent; ils sont en grand nombre, et causent beaucoup de dommage aux troupeaux. La quantité de menu gibier surpasse encore le nombre des quadrupèdes; les perdrix, les outardes sont d'un goût délicieux, et en grand nombre, sur-tout dans les plaines qui avoisinent le Danube. On y trouve, et particulièrement sur les frontières de la Pocutie, un oiseau que les habitans du pays appellent *jerunda*, les Polaques *gluschka*, c'est-à-dire, sourdaut : il ressemble au coq de bruyére, excepté qu'il est plus petit, et totalement privé de la faculté de l'ouïe. Lorsqu'un chasseur en aperçoit une bande perchée sur des arbres, il est assuré de les tuer tous les uns après les autres, sans que le bruit des coups de fusil puisse les effaroucher, ni les faire changer de place. Cet oiseau a la chair blanche et fort délicate, et surpasse même, pour le fumet, les perdrix et les faisans.

La Moldavie produit aussi beaucoup de chevaux; les plus estimés viennent des montagnes; ils sont de petite taille, et ressemblent beaucoup, pour la force et la vîtesse, aux chevaux russes. Ceux que l'on élève dans les plaines sont plus grands, plus beaux, et très-recherchés par les Polaques et les Hongrois. Les Turcs en font si grand cas, que c'est un

proverbe reçu parmi eux : « Qu'un jeune garçon persan et » un cheval moldave, sont les deux êtres les plus parfaits » qu'ait produits la nature ». On en rencontre de sauvages sur toutes les frontières, dont une partie se tue à la chasse pour servir d'alimens. On conserve pour l'agriculture et autres usages, ceux que l'on prend en vie.

Il est très-probable que les buffles que l'on voit quelquefois sur la rive citérieure du Niester, viennent de la Podolie et de la Tartarie, en passant le fleuve quand il est glacé. On trouve, dans les montagnes de l'ouest, le *tsinclère*, qui est de la grosseur du taureau, mais qui a la tête plus petite ; le cou alongé, le ventre retiré, les jambes hautes, les cornes minces, redressées, fort pointues, et un peu recourbées en-dehors. Cet animal est fort agile, et grimpe sur les rochers, comme un chamois dans les montagnes; et, dans la partie de l'ouest, on élève beaucoup de bêtes à laine, dont on envoie une grande quantité à Constantinople. Un mouton n'y vaut pas plus de 3 francs : les bœufs des montagnes sont petits, ceux des plaines sont gras ; il en passe tous les ans plusieurs milliers à Dantzick. Il y a aussi dans cette province beaucoup d'abeilles qui sont d'un grand rapport; l'éducation en est extrêmement soignée et multipliée ; et ceux qui s'en occupent, en sont avantageusement récompensés par la grande quantité de miel et de cire qu'ils recueillent.

Mœurs et caractère des habitans. — L'ignorance des Moldaves rend inutile une partie des avantages que la nature leur a donnés. Non-seulement les Moldaves ne se donnent point aux sciences, mais ils haïssent même tout ce qui peut y avoir le moindre rapport : aussi ignorent-ils jusqu'au nom des beaux-arts et des belles-lettres. Ils croient que la science ôte l'usage de la raison ; et, quand ils veulent parler de quelqu'un d'instruit, ils disent que c'est une personne à qui la confusion des choses qu'elle a voulu faire entrer dans sa tête, a fait perdre la trémontane. L'étude, ajoutent-ils, ne sied bien qu'aux prêtres. Un laïc sait tout ce qu'il faut savoir, quand il est en état de lire et d'écrire, de signer son nom, et de noter sur son registre si son bœuf, son cheval ou son mouton est noir ou blanc ; toute autre connaissance est superflue. Ils regardent le commerce comme un métier ignoble, et sont d'ailleurs trop paresseux pour y

réussir : ainsi ce commerce est resté entre les mains des Turcs.

« Otez, dit le prince Cantemir, dans la description qu'il a publiée de la Moldavie ; » ôtez à ce peuple sa croyance » orthodoxe et son amour pour l'hospitalité, il reste bien peu » de choses dont on puisse composer son éloge ». Les Moldaves ont, comme le général des hommes, leurs défauts et leurs vertus. Ces dernières sont d'autant plus rares parmi eux, que l'éducation qui leur manque, ne leur donne aucune facilité pour les acquérir, et qu'ils n'ont, pour devenir vraiment vertueux, que les moyens que la nature peut leur offrir.

La fierté et l'orgueuil paraissent être nés avec le Moldave. Lorsqu'il a un bon cheval et d'excellentes armes, il se croit le premier de tous les hommes ; et dans le mouvement de vanité qui le transporte, il déclarerait la guerre au plus formidable potentat de l'univers. En général le Moldave est audacieux, téméraire et querelleur ; mais il s'appaise avec la même facilité qu'il se met en colère. La manière dont les paysans et les soldats même se battent entr'eux, est à coups de poings et à coups de bâton. Quiconque aurait recours à l'épée pour vuider sa querelle serait puni avec sévérité par les lois du pays. Il est naturellement porté à l'ivrognerie, et il lui arrive quelque fois de passer des journées entières à boire, sur-tout les jours de fêtes, ou dans le tems de la mauvaise saison. Le soldat est presque le seul qui boive de l'eau-de-vie ; et lorsque les Moldaves se permettent d'en boire, cela se borne à un très-petit verre avant leur repas. Les habitans de la Basse-Moldavie, et ceux des frontières de la Valachie, aiment le vin de passion. On agita un jour la question de savoir lequel d'un Moldave ou d'un Valaque était le meilleur buveur ; ceux qui étaient du pari s'étant rendus sur le pont de Fokschani, qui sépare la Moldavie de la Valachie ; ils se mirent à boire, jusqu'à ce qu'enfin un Valaque tomba mort sur la place, suffoqué par la quantité de vin qu'il avait bu. Les Moldaves furent récompensés de l'avantage qu'ils avaient remporté, par des lettres de noblesse que leur accorda le hospodar.

Les hommes manient l'arc et lancent le javelot avec la plus grande dextérité ; ils ont presque toujours le sabre au

côté. Il n'y a que les chasseurs qui portent des fusils. Les Moldaves regardent comme une lâcheté de se servir de cette arme meurtrière contre l'ennemi avec lequel ils en viennent aux mains. Ils sont plein de fougue dans le moment de la première attaque. Leur pétulance est un peu moins vive, quand il faut revenir à la charge, et rien n'est capable de les y ramener quand ils ont été repoussés deux fois. A l'exemple des Tartares, ils feignent quelque fois de fuir de la mêlée afin d'attirer leur ennemi après eux, et de lui arracher par ce stratagême, une victoire dont il croyait déjà être sûr. Ils se montrent tantôt cruels, et tantôt pleins de clémence, quand ils sont victorieux; mais si leur ennemi est Turc ou Tartare, ils regardent comme un acte de religion de le massacrer sur-le-champ; et celui d'entr'eux qui aurait la faiblesse de lui faire grâce, passerait pour un faux frère et un mauvais croyant. Il s'en faut de beaucoup qu'ils regardent comme un crime l'assassinat d'un turc, d'un arménien ou d'un juif. En général, ils ne sont point portés au vol, cependant ceux qui avoisinent la Tartarie pillent volontiers, et se font d'autant moins de scrupule de dévaliser un Tartare, qu'ils ne lui reprennent, selon eux, que ce qui leur appartient de droit, attendu que ces Tartares ne possèdent que ce qu'ils ont volé à leurs pères, ou même à chacun d'eux.

La modération est une vertu inconnue aux Moldaves; ils sont fiers dans la prospérité, mous et sans courage dans l'adversité. Rien ne leur paraît difficile à la première tentative; mais à la moindre contrariété, à la plus légère résistance, ils tombent dans le découragement; l'abattement s'empare d'eux, et ils ne savent plus quel parti prendre.

Costume et Amusemens — L'habillement des paysans consiste en une robe longue de grosse bure grisâtre, taillée en jaquette, avec de grandes manches. Les bourgeois, les marchands et les boyards portent la pelisse, et une espèce de cafetan fort large, avec de grandes culottes et des bottines jaunes ou rouges; leurs bonnets sont faits au cylindre, terminés dans le haut par quatre coins applatis et garnis à l'entour de petites peaux de mouton d'Astrakan. Cet habillement, qui est aisé et fort large, ne contraint ni leurs membres, ni les articulations. Il est défendu à la cour des princes de Valachie et de Moldavie, de porter un bonnet de la même

couleur que celui du prince et de ses fils; un seigneur même se mettrait dans le cas de recevoir les falanges, c'est-à-dire, des coups de bâton sous la plante des pieds, s'il portait un habillement de meilleur goût que celui des souverains. L'exercice du cheval est le seul aimé des Moldaves, et l'on voit souvent dans la belle saison, la jeunesse s'exercer à lancer le djerid, à la manière des Turcs.

Les danses des Moldaviens diffèrent beaucoup de celles des autres peuples. On ne danse point deux ou quatre ensemble comme chez les Français ou les Polaques; mais les hommes et les femmes se forment en rond, en se tenant chacun par la main, les pieds bien en dedans, les longues culottes rouges des hommes pendant sur le cou du pied et les talons; les dames, couvertes des épaules jusqu'à la ceinture, d'une pelisse dont le poil est en dehors, tendant horriblement le ventre et rentrant les genoux; dans cette posture, on voit leurs bras se remuer méthodiquement et comme par ressort, leurs pieds aller et venir en même tems, de l'avant en arrière et de l'arrière en avant; le dos rond, le col roide, l'œil morne et fixe; ils se tournent de tems en tems en cadence de droite à gauche, et de gauche à droite. Cette danse est fort amusante, et se nomme *chora*. Quand les danseurs forment seulement une longue chaîne, en se tenant par la main, et en se quittant ensuite pour laisser faire à chaque danseur les pas et les mouvemens qui lui conviennent; elle s'appelle simplement *dantsch*, expression polonaise, qui répond chez nous à ce que nous nommons la galopade, ou plutôt l'anglaise. Cette dernière est la plus en usage dans les noces des Moldaves.

Il existe une danse chez les Moldaves, qui tient de la superstition. Les danseurs doivent toujours être en nombre impair, et s'appellent *kalutschenes;* ils se rassemblent une fois l'an, sont habillés en femmes, et ont la tête couronnée d'absinthe, ou de quelqu'autre fleur; ils prennent une voix de femme afin qu'on ne puisse point les reconnaître, et leur visage est couvert d'un voile blanc : ils tiennent en main une épée nue, dont ils frapperaient toute personne qui aurait la curiosité de venir leur soulever ce voile, sans que la justice se mêlât de ce qui pourrait en arriver. Le conducteur de cette bande de danseurs s'appelle *Staritza*, et son adjoint *Primicerius*. L'emploi de ce dernier est de demander à son

chef la danse qu'il veut que l'on exécute, pour en dire secrétement le nom au reste de la troupe, sans que les spectateurs en puissent rien entendre. Aussitôt commence la danse indiquée par le Staritza, et dont les mouvemens sont aussi rapides et aussi variés que les différentes figures formées par les danseurs. Ces danses durent l'espace des dix jours, qui se trouvent entre l'Ascension et la Pentecôte. Pendant tout ce tems, ces danseurs ne couchent que dans les églises, et le peuple qui les suit, craint trop les sorciers pour s'aviser de choisir lui-même un autre gîte.

Quand une troupe de kalutschenes en rencontre une autre, elle en vient aussitôt aux mains; les vaincus sont obligés de céder la place aux vainqueurs; et les conditions de paix sont que, pendant neuf ans consécutifs, la troupe vaincue se reconnaîtra sujette de l'autre, et la justice n'a rien à démêler dans cette affaire, quand bien même quelques-uns des combattans auraient péri dans l'action. Quiconque s'est associé à une troupe, est obligé d'y rester attaché pendant neuf ans; s'il s'en sépare, les malins esprits, dit-on, ne manquent point de lui faire payer cher sa désertion.

Le peuple superstitieux attribue au kalutschenes, ou danseurs, le pouvoir de faire passer les maladies chroniques; et la guérison s'entreprend de la manière suivante : le malade se couche par terre, et chaque danseur, à un certain passage du chant qui accompagne la ronde qui se danse, lui marche légèrement sur le corps depuis la tête jusqu'aux pieds, et revient ensuite lui marmoter quelques mots à l'oreille pour conjurer la maladie et lui ordonner de se retirer. Après avoir répété la même cérémonie pendant trois jours, la guérison, ajoute le peuple, doit être complette, et tout ce que les médecins les plus habiles ne pourraient faire, s'opère ainsi avec la plus miraculeuse facilité; tant la sotte crédulité donne de force à la superstition.

On rencontre aussi une autre espèce d'hommes qui voyagent par troupes, comme les Tartares, et qu'on appelle *Bohémiens*, ou *Zigans*. Ils s'occupent à chercher dans le sable de différentes rivières, telles que la Motra, la Bistrica et autres, de petites paillettes d'or, qui leur fournissent le moyen de payer leur tribut annuel. Ces Zigans sont les seuls esclaves dans dans la Moldavie et la Valachie: ceux du domaine

maine du prince sont les *roudars*, ou charpentiers. Les *oursars* et les *laiackis*. Les oursars ont reçu ces noms des ours qu'ils mènent dans le pays pour leur profit, ils sont aussi maréchaux ferrans. Les laiachis travaillent en cuivre, et s'appliquent d'ailleurs à faire toutes sortes de bas métiers ; les *vatras*, ou ceux qui vivent dans les maisons et habitent les villages, sont exempts de tribut et travaillent pour le compte de leurs maîtres.

Quant aux Zigans-Roudars du hospodar, ils paient un tribut en or pour la jouissance de la pêche des rivières, et les autres donnent un tribut fixe par an. Les Zigans-Vatras des particuliers sont abandonnés à la discrétion de leurs maîtres : ils vivent presque tous sous des tentes, et changent de lieu et de demeure, suivant que l'exigent leurs affaires, et pour se mettre en état de payer l'impôt qu'ils doivent au prince.

Gouvernement des Moldaves. — Les Russes s'emparèrent de la Moldavie, en 1769, et la rendirent à la paix de 1774. Le Grand-Turc en céda une partie considérable, la Bukowine, en 1777, à la maison d'Autriche. Le prince s'intitule : *Nous N., par la grâce de Dieu, hospodar de la Modalvie.* Depuis que ce pays est soumis à la Porte, le prince a perdu le droit de faire la guerre ou la paix, de conclure des traités et alliances, d'envoyer des ambassadeurs ; mais il a encore le pouvoir de faire les lois, de punir de mort, de confisquer les biens, de faire et de défaire les nobles, d'établir des impôts, et de disposer des charges civiles et militaires.

Il suffit de connaître le despotisme oriental, pour avoir une idée de ce gouvernement. La Moldavie et la Valachie, ainsi que que tout le reste de l'empire ottoman, n'ont aucune loi imprimée ou écrite. Toutes les affaires se jugent suivant le caprice et l'intérêt du prince, ou les intrigues de ses ministres : c'est celui qui a le moyen de donner le plus d'argent au favori de son altesse, qui a gain de cause. Tous les raisonnemens, toutes les preuves du bon droit dans une affaire, ne sont d'aucun poids auprès des juges, qui prononcent leurs jugemens de vive-voix, et rarement par écrit. Si, par hasard, on les transcrit sur une feuille volante, ils ne deviennent point pour cela un titre plus sûr entre les mains de celui qui

a obtenu cette faveur; car il n'y a point de greffe, ni de chancellerie qui en soient dépositaires. On croirait, quand le prince a juré par sa barbe, ainsi que c'est l'usage, que le jugement est irrévocable. Il le serait, en effet, s'il n'y avait point d'argent dans le pays.

Rien n'est si commun que de voir recommencer dix fois le même procès sous le même prince, ou sous celui qui lui succède.

La Moldavie pouvait mettre autrefois sur pied une armée de cent mille hommes. Aujourd'hui elle peut à peine en fournir huit mille.

Les Hospodars.—La Porte nomme, sous le titre de hospodar, ou de vaivode, un prince grec pour régner en Moldavie et en Valachie; il y reste trois ans, et revient avec une fortune immense, qu'il emploie à acheter des jardins et des maison de campagne, dans les environs de Constantinople, où ils sont assez sûrs de ne pas mourir en paix; car ils sont presque toujours décapités. Des exemples multipliés ne les empêchent pas d'y rester pour y mener une vie remplie de crainte. Ils cachent autant qu'ils peuvent leurs richesses; mais le sérail a d'excellens espions, et ces pauvres Grecs sont prisonniers dans leurs propres maisons. Peut-être la vue du Bosphore les dédommage-t-elle de la privation de tout autre plaisir! Quelle aveugle prévention! Pourquoi ne vont-il pas chercher un asile dans un autre Empire, où la religion est la leur, et où ils trouveraient une protection assurée avec leurs richesses.

Les hospodars de cette province, aussi bien que ceux de la Valachie, ont le titre d'*altesse sérénissime*, qui leur a été donné par la république de Venise, et que les autres princes de l'Europe ont consenti à leur accorder aussi; quoique, dans le fait, on ne puisse considérer les hospodars que comme des fermiers de l'empire ottoman, et non comme les égaux des princes d'Allemagne, ou de quelqu'autre pays. Leur premier officier se nomme *le grand-postelnick*; c'est une espèce de premier ministre. C'est lui qui ordonne tout à la cour. Il a aussi l'inspection sur les soldats que l'on envoie aux postes de Constantinople, et que l'on appelle ordinairement les *beszlis*; il n'a, à proprement parler, ni voix, ni séance au conseil privé; il y a cependant des circonstances, où il

devient comme le plénipotentiaire du prince et l'interprète de ses volontés. Son emploi journalier à la cour consiste à entrer et à sortir sans cesse de la grande salle où se tient le hospodar, en portant un bâton noir, marque de sa dignité, et garni dans le haut d'une boule d'argent. Le sujet de ces allées et venues est de rapporter au prince la décision du divan, ou tribunal suprême du pays, qui se tient dans une salle voisine, et qui est composé de douze boyards, ou seigneurs de la première classe, que pour cette raison on appelle communément les *douze*. La dignité de cette classe de boyards est aussi ancienne que le gouvernement des hospodars. L'ordre qui a subsisté entr'eux paraît avoir commencé du tems de *Rade-le-Grand*, qui, par les conseils du patriarche *Nifoue*, à ce que l'on prétend, mit les charges du pays sur le même pied où elles sont à Constantinople, à en juger par les dénominations qui leur ont été données.

Il y a un second et un troisième *postelnicks* qui ont aussi leur bâton noir; mais ce ne sont que des officiers subalternes, ou, pour mieux dire, les suppléans du grand postelnick. Ils ont, comme lui, le privilège d'entrer dans le cabinet du hospodar, et c'est une prérogative dont ne jouit aucune des trois classes de boyards.

Le second ministre se nomme *le caminar*. C'est lui qui est initié dans tous les secrets politiques du prince. Ensuite vient le grand chancelier sans chancellerie, ainsi qu'il est dit plus haut; il est, en quelque sorte, comme le président et le directeur du conseil *des douze*. Il est chargé d'adresser au prince les demandes que les barons ou boyards ont besoin de lui faire parvenir. C'est aussi pour cette raison qu'il a conservé la dénomination grecque de *logothète*. Il jouit en outre du privilège de fixer les limites du pays et des propriétés des particuliers; la marque de sa dignité est une grande bulle qu'il porte au cou, et qui est attachée à une chaîne d'or. Dans le tems que la Moldavie jouissait encore de sa première splendeur, le gouvernement de *Moncastrum*, aujourd'hui *Akkierman*, était réuni à cette place; mais les Turcs s'étant rendus maîtres de cette ville, cet officier n'a conservé que le dixième du district de *Tschernauci*. Il y a aussi le second et le troisième *logothètes*, chargés d'expédier tous les écrits concernant le gouvernement du pays, les décrets, les lettres-

patentes, gratifications, etc., accordés par le hospodar; ils dépendent l'un et l'autre du caminar.

Le *wisternick*, ou grand trésorier, perçoit les revenus publics, paie sur la cassette du prince les assignations ou ordonnances signées par lui. Il a le droit d'assister au conseil privé; mais il n'a pas celui d'y émettre sa voix.

Le *grand-camerask*, ou premier chambellan est chargé d'acheter les pelisses et papouches pour son altesse et sa famille.

Le *grand-paharnik*, ou grand échanson, présente à boire au prince dans toutes les cérémonies ou les jours des grandes fêtes. Il a l'inspection sur toutes les vignes qui lui appartiennent. Personne n'a la permission de commencer la vendange, avant de lui avoir fait quelques présens pour obtenir la permission de recueillir; ce qui a lieu ordinairement vers la mi-septembre. Ce même officier est gouverneur du canton de Cotnar, connu par ses excellens vins.

Le *grand-comis*, ou grand-écuyer, est chargé de veiller sur les écuries du prince. Il a l'inspection sur la *Branissa*, grande et vaste prairie, située sur les bords du Pruth. Le soin des voitures et des autres équipages est aussi de son ressort; une partie des revenus de sa place est perçue sur le grand nombre de moulins à eau, construits sur le Pruth, et qui sont obligés tous les trois ans à une redevance d'environ vingt rixdalers, ou écus de l'Empire.

Le *grand-stolnik*, ou grand-maître de bouche, a l'inspection sur tout ce qui compose les cuisines du hospodar dans les grands jours de cérémonie; c'est lui qui pose les mets sur la table; et il est obligé de rester debout en face du prince, jusqu'à ce qu'il ait bu trois fois. Il existe encore un très-grand nombre d'autres officiers attachés au service de la cour; mais il serait trop long de rapporter ici la liste et la nature de leurs emplois.

Le hospodar ne va jamais à l'église, ou à la promenade, en un mot, ne se fait jamais voir à ses sujets, sans être ordinairement suivi par tous les officiers dont on vient de parler. Le feld-maréchal Romanzow, ayant invité un jour le prince Grégoire Gica à faire une promenade à pied dans la ville de Jassy: *Que diraient mes sujets*, lui répondit le prince en s'ex

cusant, *s'ils voyaient leur souverain à pied? Je prie votre excellence de m'en dispenser.*

La Moldavie, comme la Valachie, est divisée en plusieurs districts, dont chacun a un *Ispravenik*, ou gouverneur, choisi par le hospodar. Ces ispraveniks n'ont, pour ainsi dire, d'autres appointemens que la permission de voler et d'escroquer par-tout où ils peuvent; et c'est ici où brillent l'esprit des Grecs modernes. Quand ces officiers ne gagnent pas assez, ils ont le talent de susciter quelque procès aux personnes riches, qui ne parviennent jamais à les terminer qu'à force d'argent. Cette théorie-pratique de dureté et d'injustice est cause que les marchands et les bourgeois ne cessent de faire des présens au prince et à ses officiers, dans la crainte d'être condamnés à payer un jour des sommes plus considérables.

Le palais où réside le prince de la Moldavie, est un vieux château qui servait d'écurie et d'infirmerie aux Russes, pendant les dernières guerres. Les appartemens en sont très-vastes : la plus grande partie des meubles que l'on y voit, se trouvent presque rassemblés dans le seul appartement du hospodar. L'économie domestique est portée si loin dans le palais de ce souverain, qu'à sa propre table, il règne une parcimonie qu'on ne rencontre pas même chez le plus simple particulier de France, ou de quelqu'autre contrée voisine. Mais quand ce prince veut déployer sa magnificence et ses richesses, on voit alors des tables couvertes de porcelaine et d'argenterie. Ce qu'il y a de singulier chez ces despotes de Moldavie et de Valachie, c'est que toutes leurs richesses, leur argent, leurs bijoux, hardes et ameublemens, sont toujours dans des malles ou coffres de voyage, comme s'ils devaient partir à chaque instant. Dans le fait, ils n'ont pas tort; car ils ont sans cesse à craindre d'être déposés par force, ou enlevés, ou assassinés; et moyennant cette précaution, leur famille peut, au moins, sauver leurs effets les plus précieux.

Tous les enfans mâles des princes se nomment *Bézadés :* ils conservent ce nom toute leur vie; mais il ne leur donne aucun droit à l'héritage de la dignité de leur père; l'argent seul est un titre prépondérant auprès de la sublime Porte. Le sort de ces Bézadés est souvent plus triste que celui du fils du plus simple artisan : on en voit un grand nombre à

F 3

Bukarest, à Jassi et à Constantinople, qui sont dans l'indigence, et à qui les princes régnans font de petites pensions, qui leur suffisent à peine pour subsister.

Villes et autres Lieux principaux.

Jassi. Cette ville peut avoir une lieue et demie de tour. presque toutes les rues se ressemblent pour la longueur et la largeur, ainsi que pour la construction des maisons. Cette uniformité fait qu'il n'y a rien de plus facile que de s'égarer dans le commencement. Au lieu de pavé, ce sont des planches et des poutres mises en travers, et qui gènent singulièrement le passage, quand elles ne sont pas assemblées comme il faut. A l'exception de plusieurs belles maisons en pierres, qui appartiennent aux principaux boyards du pays, toutes les autres sont basses, précédées de grandes avant-cours remplies de bâtimens en bois. On y voit également, dans les rues, un grand nombre de boutiques et d'échoppes de marchands de toute espèce qui, le soir, quand elles sont éclairées, forment un coup-d'œil assez agréable.

Les seuls monumens remarquables dans cette ville sont deux couvens; le premier, d'une construction moderne, est décoré d'un très-grand nombre de colonnes qui n'offrent rien de bien curieux; le second est le couvent des Trois-Saints, bâti par Wassiliun, hospodar de Moldavie; il renferme les reliques de Saint-Paraskowy. Il y eut pendant 50 ans, 80 ouvriers occupés à le construire; c'est un édifice très-considérable et qui offre différens restes de la plus haute antiquité.

La quantité d'ornemens que l'on y remarque, et tous placés par ordre de style, doivent avoir coûté une peine infinie à l'architecte chargé d'exécuter ce grand travail. En général ces ornemens sont beaux et distribués avec autant de soin que de goût.

Cet architecte fut assez mal récompensé de son zèle et de son activité, ainsi qu'on peut en juger par la légende ou inscription qui existe encore. On assure qu'aussitôt que le travail fut fini on le fit mourir, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de bâtir ailleurs un semblable édifice.

La ville de Jassi peut contenir environ 30,000 habitans. La capitale de la Valachie en contient près du double. Ces villes ne sont point murées et les maisons sont éparses çà et

là. Il existe à Jassy quelques écoles auxquelles on a donné le nom pompeux de gymnases, et où deux ou trois moines ignorans donnent des leçons de latin, de grec et de théologie. Le prince *Ypsilanti* a attiré en Valachie plusieurs hommes instruits qui y ont déjà répandu quelques lumières, qui s'étendront de plus en plus, si le despotisme inquiet de la Porte n'y met obstacle.

On a établi, dans cette ville, des bains turcs dont les voyageurs font grand éloge, pour l'ordre, la propreté et l'honnêteté avec laquelle on y est reçu. Lorsqu'on est sorti de l'eau, des hommes, préposés pour cela, vous frottent le corps avec une dextérité toute particulière; ils ont un talent qui n'appartient qu'à eux pour masser et étendre tous les membres; cette opération délasse singulièrement.

Paschkau, ville à la distance de trois lieues et demie de Dubassar, dont nous avons parlé à l'article Russie; sa situation, entre deux montagnes, est infiniment agréable; on rencontre, dans les campagnes environnantes, une grande quantité de pierres sépulchrales, de petites colonnes et de croix sur lesquelles sont gravées des inscriptions qui excitent la curiosité. Ces signes destinés à conserver la mémoire de différens événemens remarquables arrivés dans ce pays, sont de la plus haute antiquité. Ils se rapportent au tems des campagnes de Trajan et de plusieurs autres généraux romains dans ces contrées; toutes les élévations que l'on remarque sur les collines ne sont également que les tombeaux des combattans qui ont péri dans la mêlée et que l'on a enterrés dans ces endroits.

Kischnewo, à quatre lieues de Paschkau; les maisons y sont extrêmement propres, et les habitans très-hospitaliers. Cette ville a été long-tems le théâtre de la guerre, et a prodigieusement souffert. Il en est peu de plus heureusement situées pour la chasse, l'entretien du bétail, la pêche, la culture de la vigne et des champs. La petite ville de Kischnewo est située dans une plaine sur le Bugu qui se jette dans le Niester. On y remarque deux églises assez belles, bâties en pierres et sur une éminence.

Straschent, à quatre lieues de Kischnewo, est un des endroits les mieux bâtis et le plus joliment situés qu'on puisse rencontrer sur le territoire turc de ce côté; il est entouré

de hautes montagnes pittoresques, couvertes de bois, remplies de gibier de toutes les espèces; tout ce canton est extrêmement boisé; et c'est ce qui procure aux habitans des avantages très-considérables.

Kalusrasch, petit endroit situé à 4 lieues de Straschent.

Waltschinesti, bourg à quatre lieues du précédent; il est environné de montagnes et de bois, qui, par leur symétrie et leur verdure rendent cet endroit un des plus agréables de la Moldavie. A trois lieues environ de ce bourg, se trouve, sur l'éminence d'une montagne, une plaine immense où l'on voit l'endroit où le prince Potemkin rendit les derniers soupirs. Sur le revers de la montagne il y a une colonne que l'impératrice a fait ériger, pour transmettre cet événement à la postérité la plus reculée. Cependant la beauté de ce monument ne répond pas parfaitement aux dépenses excessives que l'on a faites pour le construire. Cette colonne est bâtie en briques; on y lit l'inscription suivante en langue russe:
« C'est dans cet endroit que le prince Grégoire-Alexandro-
» witsch Potemkin, le Taurien, a rendu le dernier soupir, le
» 16 octobre 1991. »

Sur le côté opposé on lit ces autres mots:
« La voûte du ciel était son toit et la terre son lit. Ce fut
» ainsi qu'il quitta le monde où siégent l'inquiétude et les
» soins dévorans. »

Resina et *Sifora*, bourgs situés à deux et trois lieues du précédent, dans une position charmante.

Burlad, à 18 lieues de Jassy, ville autrefois très-florissante, mais qui se ressent encore des ravages de la dernière guerre. Elle fut réduite en cendres par les Turcs mêmes, par suite de leur animosité contre les habitans, à cause de leur attachement pour les Russes.

Fockschany. Cette ville est une des places les mieux bâties et l'une des plus considérables de la Moldavie, après Jassy. Elle est dans une contrée environnée de montagnes, dans le district de Slans-Ribnitz, et appartient au hospodar; elle est traversée par un petit bras de la Milkow, qui sépare la Valachie de la Moldavie, et qui divise la ville en deux parties. On compte dans celle qui dépend de la Valachie 14 églises, dont six sont bâties en briques, et un couvent qui dépend de l'archevêque grec de Salonique, capitale de la Macédoine.

Fockschany était autrefois une place très-considérable et fort commerçante, où toutes les marchandises qui sortaient des deux principautés, payaient les droits; mais elle a été brûlée par les Turcs pendant la dernière guerre. C'est à quelque distance de cette ville que les Russes ont remporté sur ceux-ci une victoire éclatante. On apperçoit dans le lointain plusieurs montagnes sur lesquelles elle se trouve située.

Galatsche, petite ville assez florissante, malgré les ravages affreux exercés dans le cours de la dernière guerre, où elle a été presque totalement réduite en cendres, par l'ordre du général Kamenskoï; elle est aujourd'hui entièrement rebâtie, et l'on y compte beaucoup de Russes qui s'y sont établis. On y voit, ainsi que dans la plupart des bourgs et villes de la Moldavie, une longue file de boutiques des deux côtés de la rue. L'industrieuse activité des habitans et la position avantageuse de cette place sur le Danube, qui y forme un très-beau port, ne tarderont point à lui rendre son ancienne célébrité, et à lui donner même un nouvel éclat, à moins que quelque guerre ne vienne de rechef la plonger dans le néant. On y fait le commerce le plus considérable de la Moldavie, et l'on y compte un très-grand nombre de bâtimens étrangers qui y abordent deux ou trois fois par an, et qui partent de-là pour se rendre dans la mer-Noire et sur les côtes d'Egypte et de Barbarie, où ils portent du bois, du miel, de la cire, du beurre, du sel, du salpêtre et des grains. Le Danube est, en général, encaissé dans cet endroit, et chaque rive en est assez escarpée; il y a cependant quelques places où elles s'applatissent, et où les eaux se répandent d'avantage dans les terres. On rencontre, dans les environs de cette ville, beaucoup de personnes occupées à construire des vaisseaux; et, de tous les côtés, ce ne sont que des bois, des poutres et d'autres objets relatifs aux bâtimens et aux constructions de marine.

On voit près de Galatsche les ruines d'une ancienne ville que l'on nomme, dans le pays, *Ghierghina*. Les monnaies et médailles que l'on a tirées de ces décombres, indiquent qu'elle a été bâtie du tems de Trajan.

Berlat, petite ville agréablement située sur la rivière du même nom.

Waslui est située sur une éminence, dans une contrée montueuse et très-boisée; sa position est infiniment plus belle

que celle de Berlat; elle est arrosée par une petite rivière du même nom qui coule au pied de la montagne.

Faltchii, petite ville sur la rivière de Pruth, près de laquelle, le long du Siret, on trouve des ruines de murailles et de fondemens au cordeau, au milieu des plus épaisses forêts; il parait que ce sont les restes d'une ancienne ville dont on a oublié jusqu'au nom. Cependant ce pourrait être Thaiphali, grande ville dont parle Hérodote, et que Faltchii aura remplacée.

Lapuschna, petite ville sur le ruisseau de ce nom.

Kischau, petite ville.

Orbei, sous le vent, et *Sorocca*, sur le Niester, deux petites villes.

Soczova, sur le Siret, jolie ville bien peuplée.

Houtche, sur le Pruth, petite ville qui n'est intéressante que par le traité de paix qui y fut conclu en 1711, entre Pierre-le-Grand et les Turcs; elle est le siége d'un évêque grec.

Vale-Strimba, ou Val de malheur et d'injustice, sur le Pruth, a souvent été funeste aux armes des chrétiens. Konitzk, le hetman des Cosaques, y fut défait par les Tartares. Jean Sobieski fut deux fois forcé de l'abandonner avec perte; et Pierre premier, après s'y être battu pendant quatre jours, en 1711, fut enfin forcé de faire la paix.

Nêmes, ville très-ancienne, située sur une haute montagne, près de la rivière du même nom.

Le petit pays, situé au nord-est de Faltchii, connu sous le nom de Bukowine, a été détaché de la Moldavie et cédé à l'Autriche. Ce nom signifie *forêt rouge*. On y compte 5 villes et 235 villages, et à-peu-près 107,200 habitans.

La Bessarabie, dont nous avons parlé, fesait autrefois partie de la Basse-Moldavie.

La Haute-Moldavie, dite *Tschara de Sus* par les habitans, est partagée en sept districts; elle renferme entre autres lieux :

Piatra, *Ocna*, *Totrusch*, *Roman*, siége d'un évêque grec, 4 petites villes.

Choczim, ville avec citadelle, sur la droite du Niester et sur une hauteur: elle sert de boulevard du côté de la Pologne. Les Turcs en augmentèrent les fortifications après s'en être rendus maîtres en 1712. Cette ville est remarquable

par les victoires que les Polonais y ont remportées sur les Turcs, en 1621 et 1683. Les Russes la prirent en 1739 et 1771, et la rendirent en 1774; les rues y sont fort inégales. La mosquée était une église grecque.

Doroboi, *Stephanestii*, *Harlew*, *Botaschanii* et *Tschernaucy*, cinq petites villes peu importantes.

Sotschava, autrefois la capitale du pays et la résidence des princes, aujourd'hui presque ruinée.

Radenz, petite ville et siége d'un évêque grec.

Niamez, ville forte par sa situation sur une haute montagne, au pied de laquelle coule la rivière du même nom.

Backow, ville située vers la Transylvanie, siége d'un évêque catholique-romain, suffragant de l'archevêque de Colocja en Hongrie. Le nombre des catholiques est d'environ 4,000; ils étaient autrefois sous la protection du roi de Pologne.

A l'extrémité septentrionale de la Haute-Moldavie, habitent des Tartares lipkes qui professent le mahométisme.

Cotnar, petite ville, intéressante par ses vins. Tout le vignoble, situé entre Cotnar et le Danube, est d'une telle fertilité, qu'un seul pogon (1) de vignes rapporte souvent quatre ou 500 pintes de vin: le plus renommé est celui que l'on récolte dans les environs de Cotnar, petite ville du district de Harlew. Ce vin n'est pas très-recherché, parce qu'il perd de sa force quand on néglige de le mettre dans des tonneaux propres ou qu'on le transporte sans avoir eu soin de le transvaser dans des barriques où il n'y ait point de lie; c'est, sans contredit, le vin le plus excellent qu'il y ait en Europe; il surpasse même en bonté le meilleur vin de Tokai. Quand il a été conservé, seulement pendant trois ans, dans une cave profonde et bien voûtée, il est aussi fort que la meilleure eau-de-vie, sans être cependant capiteux. Une qualité particulière de ce vin, c'est d'avoir une couleur verte, qui devient et plus belle et plus foncée à mesure qu'il vieillit.

Herz, sur les frontières de la Bukowine. La maison de poste, et toutes celles que l'on rencontre dans la Moldavie,

(1) Le pogon est une mesure qui contient 24 toises carrées; cette mesure est faite avec des cordes marquées du sceau du hospodar.

ne sont que de mauvaises chaumières situées à l'extrémité des bourgs et villes : elles sont desservies par des Russes. Dans ce pays, ainsi qu'en Russie, on ne nourrit point les chevaux dans des écuries : on les laisse paître par bandes dans des prairies et dans des plaines où ils sont en liberté. Quand un étranger arrive à la poste, on court aussitôt aux pâturages prendre le nombre de chevaux dont il peut avoir besoin. Ces animaux vont parfaitement bien en plaine ; mais ce n'est qu'à force de cris et de coups de fouet, qu'on parvient à leur aire gravir les montagnes.

La grande disette d'eau bonne à boire est une chose fort désagréable pour ceux qui voyagent en Moldavie. On est obligé souvent de se contenter d'une eau sale stagnante qui n'est rien moins que bonne. La sage prévoyance de la nature n'a remplacé les sources et les rivières, qui manquent dans ces contrées, que par une grande quantité d'étangs, dont les eaux sont d'autant plus mal-propres, qu'elles servent de demeure à une quantité prodigieuse de canards sauvages et de poissons qu'on y voit en abondance. On trouve heureusement, pour s'en dédommager, des melons et des arbouses, qui sont fort communs dans ce pays et à très-bon marché.

VALACHIE.

Position, origine, sol, climat. — La Valachie ou Valaquie est séparée de la Moldavie par de hautes montagnes, et par le Siret. Son nom lui vient des Valaques qui l'habitent. L'air de cette province est très-pur, son terrain est fertile et montagneux. On y élève beaucoup de bétail. On y trouve des mines de sel, de soufre, ainsi que des bains chauds. Quelques unes de ses rivières charient des paillettes d'or mêlées avec le sable. Les Valaques se disent libres et ne connaissent de serfs parmi eux, que les *Tsiguencs*, ou *Zigans*, c'est cette espèce de peuple connu en France sous le nom de Bohémiens, en Angleterre sous celui d'Egyptiens. Les Valaques ont adopté le costume turc et leur manière de vivre, de sorte qu'à la religion près, les principaux d'entr'eux ressemblent à des Ottomans ; ils descendent des anciens Thraces qui se rendirent célèbres sous le nom de Gêtes et de Daces.

Instruction publique. — L'ignorance de ce peuple est

extrême ; à peine les ecclésiastiques savent-ils autre chose que lire et chanter. Ils ont à Bukarest une espèce d'académie, qu'ils fréquentent principalement pour y prendre quelque teinture de ce que l'on appelle ailleurs la bonne compagnie, et s'y former à la pureté de la langue Valaque, ainsi qu'à la pratique de leurs cérémonies religieuses. La langue italienne plaît tellement aux principaux de la nation, qu'ils la cultivent plus que celle du pays ; ils envoyent leurs enfans jusqu'à Padoue pour y faire leurs études, soit qu'ils veuillent se distinguer des mahométans qui sont en grand nombre chez eux, ou qu'ils se rappellent qu'ils sont d'origine romaine, car telle est leur prétention.

Il est certain que Trajan établit une colonie romaine dans le pays des Daces, après la défaite de Décébale, et s'être emparé de ses Etats. La preuve s'en tire, non seulement des anciens historiens et de quelques monumens ; mais aussi de leur langue qui est un latin corrompu et mêlé de mots étrangers. Leurs usages ont beaucoup de rapport avec ceux des Romains, ils en ont conservé le goût pour le potage, les oignons, la manière de s'habiller ; outre qu'ils sont fort portés pour la langue italienne et tout ce qui tient à l'Italie. Quoiqu'il y ait parmi eux beaucoup d'Esclavons et de Pazinatiles, ils revendiquent pour eux le nom de Romains, afin de rendre leur origine plus honorable. Le nom de Valaques, sous lequel on les désigne, est Esclavon ; du moins, chez les peuples qui parlent cette langue, tels que les Bulgares, les Serviens, les Croates, etc., on donne le nom de *Vloh*, ou *Vlah*, à un Romain, un Latin, un Italien, et ce nom d'où dérive celui de Valaques, signifie Valet, Berger, Montagnard.

Fleuves et Rivières. — Elles coulent presque toutes du nord au sud. Les principales sont l'Aluta qui sort des montagnes de la Transylvanie, et partage la Valachie en deux parties inégales, celle du couchant et celle du levant ; le Jalonitz qui prend sa source aux frontières de la Transylvanie, et le Siret qui sépare ce pays de la Moldavie : elles vont presque toutes se rendre dans le Danube.

Il n'y a pas en Europe de fleuve plus agréable et plus utile aux provinces qu'il arrose, que le Danube ; il réunit tous les avantages et toutes les commodités que des rivières peuvent procurer à un pays quelconque. Il est impossible de jeter les

yeux sur ce fleuve, aussi distingué par sa grandeur et la longueur de son cours, que propre par sa situation à favoriser le commerce le plus étendu entre une partie de l'Asie et de l'Europe, sans convenir que la Valachie et la Moldavie ont reçu, pour le commerce, tous les avantages naturels que d'autres pays ne se procurent qu'à grands frais, et par des canaux aussi dispendieux à former qu'à entretenir. Ces deux contrées pourraient, par le moyen de ce fleuve et des autres rivières qui s'y jettent, prendre part aisément au commerce le plus avantageux; car, en voyant d'un côté, vers l'orient, la capitale d'un grand et riche Empire, et de l'autre, vers l'occident, tous les arts et toutes les fabriques dans leur perfection, l'on sent à quel dégré de richesses le commerce de la Valachie et de la Moldavie pourrait être porté, et l'on regrette que la nation qui habite ces contrées n'ait point cet esprit d'industrie, d'activité et de travail qui en est la base.

Constitution physique des habitans, étendue et population. — Les Valaques sont en général de grande taille, bienfaits, robustes, et d'une complexion fort saine. Les maladies sont rares parmi eux; et la peste, quoique très-fréquente en Turquie, ne s'y manifeste jamais, excepté quelquefois en tems de guerre où ce fléau leur est apporté par les troupes qui viennent d'Asie.

La Moldavie et la Valachie occupent un espace de terrain de 600 lieues de circonférence environ.

Il est affligeant qu'un pays aussi beau et aussi fertile, sous un ciel heureux et habité par des hommes de cette trempe, soit si peu peuplé. Il pourrait nourrir cinq ou six fois plus d'habitans qu'il n'en contient actuellement. On ne compte guère pour la Moldavie et la Valachie, que 600,000 habitans. On ne croit point qu'il y ait de pays en Europe où l'on rencontre un mélange aussi considérable d'hommes de différentes nations. Outre les Moldaves, dont les ancêtres sont sortis de la Transylvanie, on y compte des Grecs, des Albaniens, des Serviens, des Bulgares, des Polaques, des Cosaques, des Russes, des Hongrois, des Allemands, des Arméniens, des Juifs et des Bohémiens ou Zigans. On lit dans les chroniques de Moldavie, que cette province eut autrefois sur pied plus de 40,000 hommes. C'est tout au plus si le hospodar pourrait en rassembler aujourd'hui 8 à 10,000. La population bien loin d'augmen-

ler, diminue de plus en plus depuis un grand nombre d'années, et l'on peut aisément en assigner les principales raisons. Le gouvernement trop despotique des Turcs, les impôts dont le hospodar est obligé de surcharger le pays pour se mettre en état de payer le tribut annuel et de s'acheter des amis puissans à la cour du grand-seigneur, la manière tyrannique dont ces impôts sont levés; les véxations des boyards, qui se vengent sur leurs vassaux du souverain mépris que les Turcs leur font essuyer; les guerres où la Porte a été engagée si souvent, dont la Valachie n'a que trop ressenti les suites, et dont elle a été souvent le théâtre; les barbaries et les cruautés que les troupes exercent à leur passage; la peste même, qu'elles y amènent souvent à leur suite, toute cette foule de maux destructeurs, dont un seul suffit pour dévaster et dépeupler le pays le plus florissant, contribuent, en proportion égale, à diminuer le nombre des habitans de cette province, et à augmenter chaque jour leur désertion. La politique sage et bienfesante de leurs voisins les reçoit à bras ouverts, et la Transylvanie sur-tout, a beaucoup profité de toutes les émigrations forcées ou volontaires de ces habitans, qui y trouvent par la ressemblance du sol, des mœurs et de la langue, une seconde patrie, et un gouvernement moins sujet à des révolutions si funestes.

Cette léthargie profonde qui accable et abrutit toute une nation, n'est pas une maladie soudaine qui la saisit subitement; c'est la suite d'un long despotisme qui dessèche peu à peu les sources de la vie, qui arrête enfin tous les ressorts de l'âme, et finit par causer une stagnation universelle et mortelle dans tout le corps politique. Telle est aujourd'hui la triste position des princes de la Valachie, que toute démarche qui tendrait à développer quelque germe de talent, à donner un peu d'énergie aux âmes, leur serait imputée à crime. Les hospodars n'ont qu'un soin, qu'une affaire, qu'une science; ils se bornent à savoir se garantir de l'effet des intrigues et des cabales de la cour de Constantinople, à ne donner aucune espèce de jalousie à des maîtres altiers, et à chercher les moyens de satisfaire continuellement l'avarice insatiable d'un visir, ou des autres principaux officiers de la porte. L'idée de faire le bonheur des peuples qui lui sont soumis, le dessein d'en étudier les moyens, n'a jamais pu entrer dans l'âme d'un

hospodar ; la plus simple démarche vers un tel but suffirait pour appesantir le joug sur ce malheureux pays. Une politique cruelle et barbare ne permet pas aux Ottomans de souffrir un peuple éclairé, riche et florissant, sur leurs frontières; et les révolutions fréquentes du sérail, les dispositions non moins fréquentes des princes, les guerres, la licence effrénée de la soldatesque turque y ont mis bon ordre. Toutes ces calamités ont jeté la terreur et la consternation dans l'âme d'un peuple sans appui au dehors, sans force au dedans, et en ont fait un troupeau rampant et timide.

Telle est la vicissitude des choses humaines. Les descendans des Romains, de cette colonie que l'empereur Trajan établit dans ces contrées, après en avoir vaincu les anciens possesseurs, sont devenus les esclaves d'un peuple barbare et jadis inconnu. Ils ont perdu avec la liberté, le goût des sciences, des arts et de l'industrie. Les monumens de ces illustres ancêtres, dont on découvre encore quelques ruines dans le pays, loin de faire la plus légère impression sur ces mêmes descendans, les laissent aussi étrangers à tout sentiment de gloire, qu'ils sont peu capables de se rappeler leur grandeur passée.

Les Turcs, par une politique rafinée, ont laissé aux hospodars quelques prérogatives qui peuvent flatter leur vanité. Ils leur ont permis de conserver le titre de prince, et d'avoir une cour et une suite nombreuse d'officiers, qui perpétuent le simulacre de leur grandeur passée. Par une suite de la même politique, ils ne se sont jamais mêlés directement du gouvernement intérieur de la principauté, ne voulant point choquer les Valaques et les Moldaves par une injustice ouverte et inutile. L'intérêt, en même tems, empêche les sultans de réunir ces deux provinces à leur Empire, et de s'en déclarer maîtres absolus. Cette réunion leur eût fait perdre une bonne partie des revenus qu'ils en tirent encore; car, quoique revêtus d'un pouvoir absolu, ils n'ont pas celui de lever de nouveaux impôts dans leurs Etats, ni même de hausser ceux qui y sont une fois établis. Tout sultan qui a osé tenter quelque innovation à cet égard, ne l'a jamais entrepris qu'au risque de son diadême.

Revenus du Prince. — Les revenus ordinaires du prince moldave, sont d'environ trois millons de livres tournois. Ceux

Ceux du Prince de la Valachie, sont à peu près du double. C'est sur ces revenus que ces princes payent à la Porte un tribut, le premier de mille bourses, (1) et le second de quinze cents, sans comprendre les présens qu'ils sont obligés de faire aux grands officiers du sérail pour se maintenir dans leurs places, etc.

Mœurs, coutumes et caractère moral des habitans. — Les mœurs des Valaques sont simples, et ne sont point embellies ni gâtées par l'art. Ils ont pris beaucoup de choses des Turcs, leurs maîtres; ils s'habillent, et vivent à peu près à leur manière : sobres dans leurs repas, ils préfèrent les légumes aux fruits, et les fruits aux mets les plus recherchés. Leurs maisons sont bâties et arrangées à la turque, surtout celles des boyards et des personnes riches. On voit rarement des carreaux de verre aux fenêtres des maisons dans la Valachie : ce sont des vessies de cochon qui en tiennent lieu. Les endroits habités par les femmes sont toujours fermés par ces sortes de fenêtres ; car les Valaques, ainsi que les Turcs, cachent leurs femmes, et mettent le plus grand soin à les soustraire aux regards curieux de l'étranger : la galanterie en devient plus difficile et plus rafinée chez les uns et chez les autres. Leurs vertus, ainsi que leurs vices, ont encore beaucoup de rapports ; les Valaques comme les Turcs, sont fort hospitaliers entr'eux, mais assez réservés à l'égard de l'étranger. L'hospitalité devient d'autant plus nécessaire en Valachie, qu'il n'existe point, ou du moins fort peu d'auberges publiques : il serait à desirer que cette vertu devînt une pratique générale.

Les Valaques aiment beaucoup le vin ; ils sont paresseux, avares, mais du reste assez bonnes gens ; si l'on trouve parmi eux des fourbes, ce sont presque toujours des Arméniens, des Grecs et des Juifs qui, ici comme par-tout ailleurs, excellent dans les moyens de s'enrichir aux dépens d'autrui.

Ce que je viens de dire du caractère moral des Valaques, de leurs mœurs et de leurs coutumes, ne doit s'entendre que de la portion la plus nombreuse de cette nation ; car les grands, et les courtisans, et les gens riches, imitent entière-

(1) La bourse équivaut, valeur de change, à 1,200 livres tournois.

ment les Turcs, et leur ressemblent parfaitement, à la différence près que la religion peut mettre entre deux peuples. Les Valaques, ainsi que les Moldaves, suivent le rit grec ; mais ils sont aussi ignorans en fait de religion que dans toutes les autres connaissances utiles ; et cela n'est point étonnant. Un esprit imbécille et étranger à toute réflexion ne peut échapper à la superstition ; il s'attache aux cérémonies extérieures, et croit aveuglément ce que le mensonge a intérêt de lui persuader : les fantômes, les sorciers, les démons et mille autres absurdités enfantées par la crédulité et l'ignorance, et méprisées des peuples éclairés, conservent tout leur Empire dans la Valachie. Tant qu'on n'y sera pas plus instruit, et qu'il n' existera pas de bons livres, il est difficile que ce peuple ne croupisse pas continuellement dans cet état d'ignorance et de ténèbres. On n'y trouve, en général, que des livres d'église écrits en caractères, moitié esclavons, moitié grecs, et imprimés, pour la plupart, en Pologne ou en Transylvanie. Les prêtres eux-mêmes sont peu instruits et peu éclairés : toute leur science se borne à savoir lire et écrire.

Les jeunes seigneurs destinés aux emplois, soit à la cour du hospodar, soit dans les provinces, apprennent le turc, le latin, le français et l'italien ; mais très-peu possèdent passablement les langues étrangères. La morale des prêtres et la philosophie d'Aristote, voilà les seules sources où ils puisent quelques connaissances.

Le caractère des Valaques est en général plus gai que celui des Moldaves ; ils ont aussi plus d'esprit et de courage ; ils exercent l'hospitalité avec autant de plaisir que d'empressement, et malgré leur peu d'aisance, tant par les suites des ravages de la guerre, que par le voisinage des Tartares qui les pillent impitoyablement, ils ne refusent jamais de recevoir chez eux les étrangers qui s'y présentent pour leur demander asile : ils leur fournissent même gratuitement pendant trois jours, ce qui est nécessaire pour leur nourriture et pour celle de leurs chevaux. Les habitans de Vaslui sont les seuls à qui l'on reproche de n'être pas aussi hospitaliers : non-seulement ils ferment la porte de leurs maisons aux étrangers, mais encore ils se couvrent de haillons et vont au-devant d'eux, du plus loin qu'ils peuvent les apercevoir, pour leur demander l'aumône.

Une qualité chez ces peuples, dont la politique militaire pourrait tirer un grand parti, c'est d'être bons soldats et de faire l'exercice avec une adresse et une agilité surprenantes. C'estune chose remarquable chez toutes les nations: ce qu'elles apprennent le plus facilement d'abord, c'est l'art de détruire et de massacrer leurs semblables. Les habitans de la Basse-Moldavie, par l'habitude où ils sont depuis long-tems d'être en guerre avec les Tartares, entendent mieux le métier des armes que leurs autres compatriotes : ils sont aussi plus remuans; et lorsqu'ils n'ont point d'ennemis à combattre, il leur arrive souvent de se révolter contre leurs chefs et contre le hospodar lui-même.

Costumes des femmes Moldaves et Valaques. — Les femmes moldaves et valaques sont en général assez belles; elles ont la peau blanche; mais leur teint est ordinairement pâle : on trouve parmi elles très-peu de blondes, mais un grand nombre de brunes claires, dont l'œil noir et bien fendu est plein de feu et de vivacité. L'habillement des femmes riches est une espèce de robe longue sans plis, qui leur colle sur le corps et qui s'attache avec des crochets au-dessous de la gorge; de manière que cette belle partie de leurs charmes s'offre dans toutes ses rondeurs à l'œil curieux du spectateur : elles ajoutent à cette robe une pelisse dont elles se couvrent toutes les fois qu'elles sortent, même en été. Les paysannes, qui ne peuvent se procurer ces robes et ces pelisses, se contentent d'une chemise qui est brodée sur les épaules, et d'un tablier de grosse toile qu'elles attachent en forme de ceinture, et qui leur tombe jusqu'au gras de la jambe. C'est contre la décence, pour une femme mariée ou veuve, de laisser voir ses cheveux; et ce serait lui faire le plus grand de tous les affronts que de lui découvrir la tête en public; les jeunes filles, au contraire, regarderaient comme une chose déshonorante d'avoir la tête couverte, même d'un simple voile, tant elles croient donner par-là une haute idée de leur vertu et de leur chasteté. Elles font différentes tresses de leurs cheveux, qu'elles laissent quelquefois pendre sur leurs épaules, ou qu'elles relèvent en forme de casque; elles joignent souvent à cette coëffure des aigrettes de diamans ou de fleurs. Les paysannes tressent tout sim-

plement leurs cheveux, et s'en font une espèce de couronne sur la tête.

Quoique les femmes ne soient pas surveillées, dans ce pays, d'aussi près que chez les Turcs, il leur arrive peu de sortir de leurs maisons et de se montrer en public. Il n'y a guères que les femmes de la classe du peuple qui s'accordent cette permission. On accuse ces dames d'aimer le vin; cependant j'ai toujours entendu dire que la sobriété était une vertu qu'elles pratiquaient avec d'autant plus de soin, qu'elle ajoute au degré de recommandation et d'estime dont elles sont si jalouses. C'est, pour ainsi dire, comme en cachette, qu'elles prennent quelques alimens; et leur attention est poussée si loin, quand elles mangent, qu'il est presqu'impossible de voir leurs dents.

Le beau sexe de ces contrées est singulièrement porté à l'amour; on en a vu des exemples pendant le séjour des troupes russes en Moldavie et en Valachie; chaque soldat, ainsi que chaque officier, avait sa maîtresse; et toutes les femmes désertaient leurs familles pour suivre ces vainqueurs des Turcs. L'adultère est cependant fort rare parmi les Moldaves, les jeunes gens ne regardent nullement comme une chose contre les mœurs, d'avoir, tant qu'ils sont garçons, quelque inclination secrette. Aussi entend-t-on leurs parens leur dire : « Mon fils, garde-toi bien de voler et d'assassiner, parce que » nous n'aurions point les moyens de te racheter de la potence; mais tu n'as pas à craindre de perdre la vie pour » quelqu'aventure de galanterie, pourvu que tu aies de quoi » payer le *Tschugubinat*, c'est-à-dire, le courtier de leurs » plaisirs. »

Le caractère des femmes, dans ces deux provinces, est la douceur même: esclaves de leurs parens, de leurs maris, de leurs amans même, les femmes moldaves et valaques ne reconnaissent d'autre loi, d'autre volonté suprême que celle des hommes : le mari parle, et la femme tremblante vient lui baiser la main et demander son pardon. Je ne crois pas qu'aucune femme, à l'exception peut-être des princesses, sache lire et écrire: les grecs prétendent, à cet égard, que les femmes ne doivent rien savoir, que ce que leurs maris veulent bien leur enseigner.

Religion. — Les Moldaves et les Valaques sont extrêmement ignorans sur tout ce qui a rapport à la religion ; ils professent la religion grecque. Comme ils se servent des mêmes lettres que les Russes, leurs liturgies sont aussi les mêmes. Ils croient à la prédestination, et prétendent que l'auteur de toutes choses a marqué à chaque individu le terme de la carrière qu'il doit parcourir sur la terre, et que rien ne peut alonger ou abréger la durée de son existence. Ils sont tellement imbus de cette idée, que lorsqu'ils se battent, ils se jettent à corps perdu dans la mêlée, sans penser à ce qui peut leur arriver. Ils poussent, jusqu'au fanatisme, leur attachement à toutes les pratiques de leur religion : aussi trouve-t-on dans ces districts un très-grand nombre d'églises, de couvens et d'hermitages dont les montagnes sont remplies.

Langage et Ecriture. — Les langues valaque et moldave sont les mêmes, à quelques mots près : elles dérivent en grande partie du latin. Il s'y est introduit un certain nombre de mots turcs et tartares, qui, tous ensemble, forment un langage barbare qui n'offre nulle énergie. Les caractères d'écriture et d'impression sont, en partie, grecs, russes et tartares : le grec vulgaire est la langue polie de la cour du hospodar et des barons : on parle aussi l'italien et le français ; et le goût qui s'est manifesté pour les ouvrages écrits dans cette dernière langue, serait aujourd'hui un très-bon objet de commerce, si le patriarche de Constantinople n'avait menacé de la colère du ciel tous ceux qui liraient des livres catholiques, et particulièrement les ouvrages de Voltaire.

Productions et Commerce. — Les principales productions sont le bœuf, le cheval, le mouton, les fruits, le vin, le miel, le beurre, la laine, le bois, le sel, qui sont en même tems des objets d'exportation, ainsi que de la viande salée ; on y recueille beaucoup de légumes et d'excellens melons. Les chevaux que l'on tire de la Raya d'Ibraïlow, sont fort estimés en Turquie ; ils servent, en grande partie, à former la cavalerie légère de plusieurs princes d'Allemagne. Les bœufs sont également recherchés pour leur grandeur et leur force, aussi bien que pour la bonté de leur chair. La Turquie tire tous les ans, de cette Raya, un grand nombre de moutons que cette même raison fait préférer à tous les autres de la Valachie. Il se fesait aussi autrefois à Braïlow, un grand

débit de viandes salées que l'on préparait dans une île du Danube située en face de cette ville, et qui, pour cette raison, s'appelle encore l'île des Boucheries.

Le beurre, le miel, la laine et les peaux formaient également une branche de commerce importante avec les Turcs. L'agriculture ayant été de tout tems negligée en Valachie, l'exportation des grains n'y a jamais été considérable : ceux que l'on y cultive ordinairement sont le froment, le blé de Turquie, l'orge et le kukuruse, espèce de froment turc, le millet, et quelque peu d'avoine. Les habitans de ces contrées nourrissent communément leurs chevaux avec de l'orge, à l'exemple des Turcs. Ils ne cultivent que fort peu de seigle, parce qu'ils ne mangent que du pain de froment et de millet, ou une espèce de pâte préparée avec le kukuruse. Ils ne sèment de lin et de chanvre que ce qu'il leur en faut pour leurs besoins domestiques.

Le labour et le choix du terrain y sont, en général, si mal entendus qu'il n'est pas étonnant que le produit en soit aussi médiocre. Il y a, tout au plus, un quarantième du pays qui soit défriché. Le cultivateur n'y sème que pour recueillir à peu près ce qui lui est nécessaire pour vivre, dans la crainte de se voir arracher le surplus par des boyards ou seigneurs qui veillent à ce que ce malheureux n'ait précisément que ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim. La misère et la paresse, pour mieux dire, l'anéantissement de l'espèce humaine dans ces contrées, parait une chose incroyable, quand on pense à la bonté naturelle du sol; mais en réfléchissant sur les effets du despotisme oriental, raffiné par les hospodars, esclaves et tyrans tout ensemble, l'on ne sera plus étonné de rien.

Avant les dernieres guerres, un kile de froment, mesure du pays, qui pèse 260. okas, c'est-à-dire 585 liv, à deux livres et un quart l'oka, ne valait que cent sols de France; un kile de seigle, une piastre et demie, et le kile d'orge, une piastre. Toutes ces denrées sont augmentées aujourd'hui du double.

La vigne est un objet plus considérable de culture et de commerce dans ce pays : elle y croît par tout, quoiqu'elle soit cultivée plus généralement et avec plus de succès au pied des montagnes ; les vins y sont légers et aqueux, mais d'un

goût assez agréable et d'une qualité bienfesante. Ceux de Piatra passent pour être les meilleurs: il y en a qui le disputent en bonté, au meilleur vin de Tokai; et si l'on en trouve peu, c'est uniquement la faute des habitans, qui ne savent ni le faire, ni le conserver; car le vigneron ignore ce que c'est que de sarcler la vigne, et de lui donner plusieurs façons, ainsi que cela se pratique dans les pays de vignobles; il se contente de remuer un peu la terre une fois l'an autour du cep, et laisse ensuite croître l'herbe de tous côtés. Le plus grand commerce de ces vins se fait en Pologne et en Ukraine: on en transporte même jusqu'à Moskow.

Toutes les espèces de fruits abondent en Valachie; on y trouve souvent des forêts entières d'arbres fruitiers, tels que poiriers, cerisiers, abricotiers, etc. La plus grande partie des montagnes ressemble, par cette variété d'arbres fruitiers, aux plus beaux de nos jardins, qui seront toujours au-dessous de ceux de la Valachie. On y voit une quantité prodigieuse de gibier et de troupes de chevaux sauvages plus petits que les chevaux domestiques, et ayant le pied une fois plus large; les Tartares les chassent, les mangent ou les prennent pour les dresser. On trouve les montagnes en général plus peuplées que les plaines, quoiqu'elles soient moins fertiles; on en conçoit facilement la raison, quand on sait que ces montagnes servent de refuge aux habitans pendant les troubles de la guerre. C'est là qu'ils se sauvent, aussitôt qu'ils sont forcés de quitter le plat pays exposé à toutes les fureurs et aux ravages d'une soldatesque turque effrénée, qu'il est fort difficile de contenir, et qui n'ignore pas qu'elle est le soutien du trône des sultans qui n'osent la punir. Dans ces tems malheureux, les Valaques trouvent, dans les montagnes, un asile assuré contre la rage de leurs tyrans, qui se gardent bien de les y chercher, tant ils craignent les embûches et la fermeté de ceux qui les habitent. Les avenues en sont presqu'inaccessibles, et connues seulement par les habitans qui y font leur demeure ordinaire.

On cultive aussi du tabac en Valachie. Celui de Mouten, et de Berzan, près du Siret, est payé, l'oka, quatre à cinq parats, c'est-à-dire, six à sept sous de France. Le débit en est considérable pour la Turquie, la Tartarie et la Pologne.

La plante nommée *Weyd*, dont on se sert pour teindre

en bleu, réussit merveilleusement dans cette province, ainsi que dans la Moldavie. On y cultive encore avec succès celle que l'on nomme *Skompi*, qui sert à l'apprêt du maroquin, et le *jasbagalban*, espèce de fraises, avec laquelle on teint en jaune; ces fraises croissent sur-tout au bord du Pruth, aux environs de Faschina, non loin de la Tartarie.

On compte plus de trente mille bêtes à cornes qui sortent de la Valachie pour la Bosnie, d'où elles passent à Constantinople. Les pâturages et les prairies y sont si bons et si renommés, que les voisins même y conduisent, tous les ans, plusieurs milliers de chevaux, et de nombreux troupeaux de moutons pour y engraisser.

Le prix d'un cheval ordinaire est de douze à vingt piastres; celui d'un cheval d'une qualité supérieure ne passe guère 30, 40 piastres; tous ces chevaux sont de la petite taille.

Il se vend, tous les ans, en Valachie, plusieurs millions de moutons pour Constantinople, à un lew ou trois livres de France la pièce; la laine est longue et grosse; on s'en sert à Fumato, village près de Bukarest, pour fabriquer des draps que l'on vend 22 parats l'aune, et qui sont teints ordinairement en bleu ou en gris. Cette fabrique est à-peu-près la seule en Valachie. On conçoit aisément qu'une nation qui se soucie si peu du commerce, ne prend pas un très-grand soin de l'établissement des manufactures.

Les abeilles, dont on s'occupe avec plus d'attention, ont leurs ruches dans les bois et dans les troncs d'arbres. Leur miel, qui est presque blanc, est vendu pour Constantinople: la cire passe, en grande partie, à Venise. Une production merveilleuse de ce pays, c'est une cire verte, ouvrage d'une espèce d'abeilles plus petite que les abeilles ordinaires. Elle se recueille sur certains arbustes, où ces industrieux insectes viennent la déposer: on en fait des bougies odoriférantes, qui étant allumées, exhalent un parfum des plus agréables. Cette cire est fort rare; mais on parviendrait à en augmenter la récolte, en cultivant les arbustes sur lesquels on la recuille, et en attirant les abeilles dans des lieux qui pussent leur convenir.

On trouve, à douze lieues de Bukarest, du sel fossile, dont une partie se débite en Natolie et à Constantinople. Le

transport s'en fait ordinairement par le Danube. La moitié de la Valachie consistant en montagnes qui forment une même chaîne avec celles de Hongrie, il suffit de jeter les yeux sur les trésors que cette dernière tire de ses mines, pour présumer, avec vraisemblance, que les montagnes de la Valachie ne doivent pas renfermer moins de richesses. On assure que plusieurs rivières des monts Krapacks, charient des grains d'or parmi le sable. On voit des bagues et des vases faits avec ce métal qu'on a trouvé dans l'Otta, une des principales rivières de cette province. Les Zigans, espèce de Bohémiens errans et qui voyagent en troupes comme les Tartares, payent un certain tribut pour la permission de pêcher celui de la Jalowitza, autre rivière considérable de la Valachie. Quoiqu'il en soit, des richesses aussi clairement annoncées par la nature, et aussi avidement recherchées dans d'autres pays, sont absolument négligées dans celui-ci, et l'on peut en donner plusieurs raisons. L'indolence du gouvernement; l'ignorance et la paresse des Valaques; la crainte qu'ils ont de perdre, avec leurs richesses, les faibles restes de la liberté que leurs maîtres leur ont encore laissés; le changement continuel de hospodar, dont la dignité passe rarement à leurs héritiers; le peu de besoins que l'on éprouve dans un pays que la nature a pourvu si abondamment de toutes les choses nécessaires à la vie: toutes ces considérations peuvent entrer dans le soin que l'on a toujours pris de cacher ces trésors à l'avidité insatiable des Turcs: peut-être ceux-ci en sont-ils bien instruits; mais par une suite de raffinement politique, ils ne veulent pas qu'on croie qu'il y a des mines sur leurs frontières. D'ailleurs les Turcs n'aiment guère à se donner beaucoup de peine eux-mêmes; ils aiment mieux, selon leur habitude, cueillir le fruit du travail d'autrui.

Cette légère digression sur la Valachie, prouve assez que non-seulement cette province a de quoi faire un commerce solide, durable et lucratif, mais encore que la nature et sa situation l'ont mise à portée de se procurer, sans aucun effort, tous les avantages possibles: cependant ce qui, dans ce siècle, est devenu la source principale de la richesse et de la force des nations, l'objet de l'attention la plus forte des gouvernemens, est totalement ignoré dans un pays favorisé

par la nature de l'abondance et de la fécondité en tout genre; tels sont les fruits de la paresse et de la stupidité.

Si par suite d'une politique bien entendue, les deux provinces de la Valachie et de la Moldavie venaient à passer sous la domination de quelque grande puissance, il serait facile de prévoir et d'expliquer par quels moyens ce pays pourrait devenir un des plus beaux cantons de l'Europe. Les colonies que l'on y enverrait n'auraient point à craindre les inconvéniens et les malheurs qu'ont essuyés celles d'Astrakan, parce que l'éloignement n'est pas aussi considérable, et que l'on a toutes les ressources de l'Europe policée à espérer. On pourrait, d'ailleurs, éviter les inconvéniens auxquels les établissemens du Bannat de Temeswar ont été sujets, en choisissant mieux les terrains d'habitation; et, sous ce rapport, les côtes de la Moldavie et de la Valachie sur le Danube, sont plus favorables, et l'intérieur des terres plus salubre; il ne s'agirait que de soigner les prairies et de faire écouler les eaux stagnantes, pour épurer l'atmosphère, et rendre le sol plus propre à la culture. L'exploitation des mines et des bois, le défrichement des terres, la culture des vignes et des arbres à fruits mieux entendue, seraient des objets qui, dans l'espace de très-peu d'années, enrichiraient deux cent mille familles de malheureux, exposés ailleurs à la fainéantise et à l'indigence, et qui rapporteraient au souverain plus de 60 millions de livres. La nature du sol, des plaines et des côteaux, offre en général des qualités si favorables, que partout indistinctement on pourrait former des établissemens avec le riz, le tabac, le sucre, productions étrangères à notre continent et singulièrement propres à ce terrain. On rassemblerait, dans ce coin de l'Europe, presque tous les objets de culture connus sur le globe. Le désert qui s'étend depuis Jassi jusqu'au Niester et aux frontières de la Polaquie, offre, dans une largeur de vingt lieues sur une longueur de trente, le meilleur terrain qu'il soit possible de rencontrer pour la culture de l'orge, du froment, et la plantation des vergers. Il ne se trouve pas un seul arbre dans tout cet espace; mais par-tout la terre est couverte d'une herbe haute et d'une verdure vivace qui annonce l'abondance des sels productifs dont elle est imprégnée. Ce terrain est ondulé de tous côtés par une infinité de petites collines où l'on trouve, à

chaque pas, des sources d'eau vive : il n'y aurait rien de si facile que d'y planter des vergers, et même des bois, qui y réussiraient tous à merveille.

D'un autre côté, ces deux provinces offrent une nouvelle branche de commerce aux autres nations de l'Europe, bordées par le Niester et le Danube, qui se jettent l'un et l'autre dans la mer Noire : leurs ports attendent les vaisseaux de la Méditerranée, qui peuvent arriver dans trois jours du Bosphore de Thrace à Galatche, à Braïlow : les barques de la Bavière, de l'Autriche et de la Hongrie, peuvent également y descendre en très-peu de tems. Les étrangers n'ont encore tenté aucun commerce de ce côté avec les Moldaves et les Valaques. Les Grecs et les Turcs sont les seuls qui s'en soient occupés jusqu'à présent ; mais d'une manière si faible et si languissante, que les avantages qui en sont résultés pour eux, sont presque nuls, en comparaison de ceux que l'on pourrait se promettre d'une telle entreprise. Le tems qui amène toutes les révolutions, doit en amener une sans doute dans ces deux provinces ; mais cette révolution particulière ne tient-elle pas essentiellement au sort de l'empire ottoman en Europe? C'est ce qu'on ne peut décider qu'après l'événement.

Villes principales et autres Lieux remarquables.

Bukarest, sur la rivière de Dumbrowitz, ville grande, forte et bien peuplée. C'est la résidence du hospodar ; c'est aussi le siége de l'archevêque de Valachie. On évalue la population de cette ville à près de 100,000 habitans. Il y a de très-beaux édiffices publics, et sur-tout de magnifiques khans, ou hôtels publics, occupés par de riches marchands. L'air y est mal-sain, sans parler de la mauvaise qualité des eaux ; un objet qui choque à-la-fois les yeux et contribue à l'insalubrité de l'air, ce sont les animaux que l'on tue, et qu'on expose sur des étaux, dont les rues sont remplies, et que l'ardeur du soleil ne tarde point à corrompre. Une partie de Bukarest est située sur une montagne, d'où l'on découvre parfaitement tous les environs : cependant la position de cette ville est, à beaucoup près, moins agréable que celle de Jassy; mais elle est de moitié plus grande et plus peuplée. Ce qui mérite un instant l'attention d'un étranger, ce sont les pro-

menades publiques, situées sur les bords de la petite rivière d'Embrowitz. Elles forment de jolis berceaux et de grandes allées, où l'on est sûr de rencontrer, sur-tout vers le déclin du jour, une nombreuse société, que la fraîcheur de cet endroit ne manque jamais d'y attirer.

Tergovisk ou *Targovista*, capitale, située entre la rivière de *Jalonitza* et de *Colentina*. Elle a un tribunal et des fortifications; le prince y a un palais. Elle est grande, bien peuplée, mais sale et mal bâtie; il s'y fait un commerce assez actif.

Jalonitza, petite ville sur la rivière du même nom.

Bratzkow, ville située dans une contrée agréable et fertile. C'est le siége d'un évêque catholique-romain.

Langenau (*Campo-Longo*), jolie ville, bien peuplée; mais qui a beaucoup souffert des Turcs, dans la guerre de 1737.

Braïlow. La ville et la forteresse de Braïlow, situées tout près de la rive du Danube, qui, dans cet endroit, ainsi que dans les environs de Galatche, se partage en plusieurs bras.

Cette ville de Braïlow, par sa position sur ce fleuve, près de l'embouchure du Siret, fesait autrefois le commerce le plus considérable, et était comme l'entrepôt général de toutes les marchandises qui passaient en Turquie et qui en venaient, tant par le Danube et la mer Noire, que par les grandes routes de Constantinople; mais les différentes guerres dont le pays a été successivement le théâtre, ont ruiné et interrompu tout ce commerce. Les Turcs y tiennent un commandant, de qui dépend toute la Raya; et c'est là que le naïr du sultan reçoit le tribut que paie la Valachie, sous le titre de provision d'hiver et de printems. Cette ville a été prise plusieurs fois par les Russes.

Séverin, bourg médiocre sur le Danube, ci-devant ville forte et capitale d'un bannat. Il doit son premier nom et son origine à l'empereur Sévère.

Zernigrad ou *Mauvo-Castro*. Il était situé sur une hauteur; ses ruines sont environnées de buissons épais. De-là on voit le Danube, qui en est éloigné d'un quart de lieue.

Orsova, dans le bannat de Crajava, forteresse, près de laquelle on voit un ancien retranchement des Romains, sur le Danube, et qui porte le même nom; le prince Eugène y

fit construire de nouvelles fortifications; mais les Turcs la prirent en 1738; et elle leur fut confirmée à la paix de Belgrade. On voit encore les ruines des piles d'un pont, que l'on présume être celui que Trajan fit construire sur le Danube, pour favoriser son expédition contre Décébale, roi des Daces. D'après le comte Marsigli, le Danube n'a pas en cet endroit, mille pas de largeur; il estime que la longueur du pont a dû être de 440 toises, et qu'il avait 20 arches. Un officier autrichien, le baron Hinguelhord, dit, au contraire, que sa longueur a dû être de 535 toises de Vienne, ou 520 toises de France. On voit encore les restes d'une redoute que les Romains avaient établie pour la défense du pont. C'est près de là que commence la chaussée romaine, qui conduit à Orsava et dans la Valachie.

Orsava est la seule des conquêtes de l'empereur Joseph II, sur les Turcs, qui soit restée à l'Autriche, par la paix de Sistovie; elle a été réunie au bannat de Temeswar.

Tichesnet, bourg bien peuplé, à quelque distance du Danube.

Rendz, sur l'Aluta, ville bien bâtie et siége d'un évêque.

Citaterva, fort sur l'Aluta, vis-à-vis Roththurm, en Transylvanie.

Adaja, petite ville, à une très-petite distance du Danube et sur les frontières de la Bulgarie.

Guirgew, ville située dans une île, sur la rive du Danube, qui confine à la Valachie, avec un château et un fort du même nom.

Histoire. — Ce peuple n'a été connu qu'après la défaite des Daces, Trajan fit passer dans leur pays des colonies romaines qui le cultivèrent, y construisirent des édifices et des villes considérables. Ses sucesseurs au trône, transportèrent ces colonies, pour la plupart, dans la Messie, dans la Thrace, où elles se mêlèrent avec les Bulgares, les Thraces, les Serviens et les Liguriens, et formèrent un nouveau jargon. Ces différens royaumes situés le long du Danube passèrent ensuite sous la domination des empereurs d'Orient. Dans les siècles suivans, les Valaques tirèrent plus vers le nord et s'établirent sur les frontières de la Podolie et de la Russie, où ils s'occupèrent de l'agriculture et de l'entretien du bétail. Lors que les Bulgares et leurs voisins embrassèrent le christianisme,

les Valaques au IXme. siècle se rangèrent à la communion de l'église grecque.

Vers le commencement du XIIme., une nombreuse colonie de Valaques quitta le Burzeland, et autres contrées de la Transylvanie, sous la conduite d'un Niger, ou Negroul; cherchant de meilleures pâturages, et poussés par différens motifs, sur-tout de religion, ils s'avancèrent par-delà les montagnes qui bordent le Burzeland au midi, jusque dans la Valaquie qu'ils occupent aujourd'hui : ils y bâtirent les villes de Tergovick, Bukarest, Longienau et Pitesta-St.-Georg. Ils élurent un Prince pour les gouverner, sous le nom de vaivode, ou despote. Lorsque la puissance des rois de Hongrie se fut accrue, les Valaques furent exposés de leur part à plus d'une attaque, sur-tout dans le XIVme. siècle; c'est alors qu'ils devinrent tributaires, et que par suite, à la fin du même siècle, en 1391 et 1394, ils furent très-maltraités par les Turcs. Ces derniers mirent en 1415 la Valaquie à feu et à sang, et obligèrent le vaivode *Dan* à leur payer un tribut annuel. Les Valaques ne purent se soustraire à leur domination qu'en 1688, qu'ils se mirent sous la protection de l'empereur d'Allemagne; mais la paix de Carlowitz les fit rentrer sous la domination des Turcs. Au commencement de ce siècle, ils furent ravagés par la peste, et par la guerre tant intérieure qu'étrangère. Par la paix de Passarowitz, la partie occidentale de la Valaquie, jusqu'à la rivière d'Aluta, fut cédée en 1718 à la maison d'Autriche, qui la perdit en 1739.

Les armes de la Valaquie sont un aigle noir posé sur une colline, tenant dans son bec une croix élevée, ayant à un de ses côtés le soleil, et à l'autre la lune.

BULGARIE.

Origine, Situation, Limites, Sol, Climat, Productions végétales et animales. — La *Bulgarie*. Les Turcs la nomment *Boulgar Ili.* Elle est bornée au nord, par le Danube; au sud, par le mont Hémus, qui la sépare de la Romanie; à l'est, par la mer Noire; et à l'ouest, par la Servie. Le pays en général est marécageux; le terrain, dans les vallées, dans les plaines, est extraordinairement fertile,

et produit du blé et du vin en abondance. Les montagnes y sont en assez grand nombre, et ne sont pas non plus entièrement stériles, car au milieu et vers le bas, ellez offrent d'excellens pâturages. Les habitans sont actifs et très-laborieux. On doit compter au nombre des curiosités de cette province, le nombre d'aigles qui sont dans le voisinage de Babadaghy; tous les armuriers de la Turquie et de la Tartarie s'y pourvoient de plumes pour empenner leurs flèches; et cependant on ne peut en employer que douze de chaque aigle, prises dans la queue. On trouve, près d'une des montagnes qui séparent la Bulgarie de la Servie, une source d'eau tiède, d'où l'eau jaillit de la grosseur d'un homme; et à 60 pas de là, une autre source d'eau claire, froide comme la glace. Toutes les deux sont imprégnées de salpêtre et de soufre. Il y a aussi dans diverses parties de la Bulgarie, plusieurs autres bains chauds, particulièrement sur les frontières de la Servie, près les monts Souha; et il y a plus de villages et de terres labourées dans cette province, qu'en Valachie et en Moldavie.

C'est auprès du bourg nommé *Schcsmitsche*, qu'on commence à rencontrer beaucoup de chameaux, qui sont de la plus grande utilité dans cette province, ainsi que dans la Crimée. On s'en sert cependant beaucoup plus dans les provinces méridionales de l'Asie, que dans les environs de Constantinople. Ces animaux sont de différente force; il y en a qui portent depuis 400 jusqu'à 1000 liv. pesant. Ils ont la connaissance la plus juste et la plus exacte de la charge qu'ils sont en état de porter. Quand on leur en donne une qui surpasse leurs forces, ils se couchent par terre; sans que les coups de fouets, ni les autres traitemens les plus rudes, soient capables de les faire lever. En général, ils ont une forte allure; et comme ils sont extraordinairement sobres, et qu'ils se nourrissent de plantes ou de feuilles qu'ils rencontrent sur leur passage, leur entretien est on ne peut moins dispendieux.

Rivières. — La *Nissava*; l'eau jaillit des montagnes dans cette rivière, et le sable et les pierres lui donnent une teinte couleur rouge.

Kamtschik, rivière qui forme la ligne de démarcation

entre la Romélie et la Bulgarie ; ces deux rivières sont les plus remarquables de cette province.

Villes et autres Lieux remarquables.

Widdin, ou *Bodon*, anciennement *Viminacium*, aujourd'hui la capitale de ce gouvernement. Les Hongrois l'attaquèrent en 1739, et furent obligés d'en lever le siége. Pasvan-Oglou a rendu cette ville célèbre par la résistance qu'il y a faite aux troupes réunies de divers pachas, que Sélim III avait envoyées pour le réduire.

Drinovatz et *Melcovatz*, deux petites villes de peu d'importance.

Gradiste, ville assez grande sur la frontière de Servie.

Miprovatz, ville bien peuplée, où réside un métropolitain.

Klissura, *Zelezna* et *Capitovats*, trois médiocres villes, dans lesquelles demeuraient autrefois beaucoup de marchands catholiques de l'Albanie ; mais qu'on en chassa en 1700.

Mustapha-Pacha-Palanka, forteresse qui a un rempart et une muraille quadruple de pierres de taille flanquée de 8 tours, mais qui ne peut pas faire une longue résistance à cause des montagnes qui y sont contiguës.

Skéhirkioi, ville entourée de tous côtés d'un marais, et qui a un château du même nom, sur une montagne. Près de celle-ci coule la Nissava, où se jetait deux autres rivières, savoir la Duschrina et le Seredorek

Leskovatz, et *Skopia*, villes.

Kolombatz, château fortifié, sur une montagne, au pied de laquelle est le pas d'Urania, qui a aussi ses fortifications.

Sophie, une des plus belles villes de l'empire turc, est située dans une plaine sur la rivière d'Isca ; il n'est guères possible de voir un paysage plus agréable. Sophie est très-grande et bien peuplée : il y a des bains chauds qui sont fort renommés : comme ils sont bons pour la santé, il y a toujours beaucoup de monde, et l'on s'y amuse beaucoup ; car le bain est le café des dames en Turquie : on y raconte toutes les nouvelles de la ville. L'édifice des bains est un bâtiment de pierre où il y a trois dômes de suite qui ne prennent le jour que par la couverture. Le premier est le plus petit ; la salle qui suit est pavée de marbre et environnée de deux bancs aussi

aussi de marbre, l'un au-dessous de l'autre. Il y a deux fontaines d'eau froide, qui tombe d'abord dans des bassins de marbre, et coule ensuite sur le pavé, où se trouvent de petits canaux qui la portent dans la chambre voisine. Elle est plus petite que celle-ci; il y a pareillement des bancs de marbre : elle est si échauffée par les eaux sulfureuses qui y découlent des bains voisins, qu'il est impossible d'y rester avec des habits. Dans les deux autres dômes sont les bains chauds; les premiers bancs sont couverts de coussins et de riches tapis; les femmes sont assises dessus, et leurs esclaves sur les seconds, derrière elles. Il se trouve dans ces bains quelquefois plus de deux cents femmes : quelques-unes font la conversation, d'autres s'occupent à quelqu'ouvrage. Quelques-unes prennent du café, ou du sorbet; plusieurs, négligemment couchées sur leurs coussins, se font tresser les cheveux par les esclaves.

Il n'y a presque aucune maison qui n'ait son jardin planté d'arbres et d'arbrisseaux en grand nombre.

Sophie s'est formée des ruines de l'ancienne Sardica. L'empereur Justinien en est le fondateur.

Samcova, ville située dans les monts Agnes.

Kapuli-Derbend, c'est-à-dire, le Pas de la Porte, est un passage qui conduit par les monts Tschengje. Ce nom lui vient des ruines d'une ancienne porte, qui passe pour un ouvrage de l'empereur Trajan, et qui en conserve aussi le nom. Il est à 8 lieues de *Tatar-Bassardschiki*, et entre des montagnes dont les rocs escarpés et les profonds abîmes permettent à peine d'en approcher. La porte consiste en deux colonnes de pierre, élevées à côté l'une de l'autre et unies au haut par une voûte. La maçonnerie est faite de moellon et de briques, mais le tout est fort délabré. Les amateurs de l'antiquité en ont emporté maintes pierres, et ont, par là, presqu'entièrement ruiné ce monument. Il y a dans les montagnes, à travers lesquelles on parvient à cette porte, plusieurs mines de fer, et une source chaude dont l'eau bouillonne fortement.

Un autre passage qui est aux environs, se nomme *Kis-Derbend*, c'est-à-dire, le Pas des Pucelles. Ces deux pas aboutissent au village de Dragoman Kioeji, vers l'ouest.

Ternova-Czernobeim, était autrefois la capitale de la Bul-

garie: la résidence royale est une bonne forteresse; mais ce n'est plus qu'une chétive ville. Elle a aussi été le siége d'un patriarche ; aujourd'hui il y a encore un archevêque grec, qu'on nomme archevêque de Ternow et de toute la Bulgarie, et même patriarche.

Nikopoli, grande ville, située sur la rive méridionale du Danube, au confluent de l'*Otzomua*, et défendue par un château. Elle est célèbre par la victoire que remporta Bajazet I[er]., empereur des Turcs, sur Sigismond, roi de Hongrie. Beaucoup de nobles français, qui étaient venus au secours des chrétiens, y périrent. Plusieurs Grecs lettrés, prévoyant que cette défaite serait suivie de la ruine de l'empire de Constantinople, se retirerent en Italie. Leur arrivée fit renaître l'étude de la langue grecque, et renouvela les sciences dans l'Occident. Il y a dans Nikopoli un évêque latin, suffragant de l'évêque de Sophie.

Preslaw, anciennement *Marcianopolis*, et dans les histoires russes *Perejaslaw*, sur le Danube. Cette ville fut bâtie en l'honneur de Marciana, sœur de l'empereur Trajan. L'empereur grec, Jean Tschimisses, battit, près de-là, les Russes en 970, s'empara de la ville, et ordonna qu'elle se nommerait *Johannopolis*.

Drystal (*Silistria*), ville près du Danube, grande, fortifiée, et siége d'un métropolitain grec. Elle n'est pas loin des ruines de la muraille que les empereurs grecs avaient fait élever contre les excursions des peuples barbares. Il y a très-peu de Turcs parmi les habitans de cette ville. Nous pouvons conjecturer de son ancienneté, par la manière dont ses murs sont bâtis ; car cette manière paraît être romaine, et n'a rien de celle des Turcs. Située aux pieds d'une montagne, elle est entièrement environnée d'abîmes, couverts de bois épais. En 1773, les Russes remportèrent, dans les environs de cette ville, une victoire sur les Turcs, qui leur coûta beaucoup de monde.

Babadagi, ville où réside le Pacha de Silistrie, qui veille sur les provinces du nord de l'empire turc, et sous le commandement duquel sont tous les pays situés entre le mont-Hémus, la mer Noire, le Danube et le Niester.

Dobrucia, ville qu'on a bâtie des débris de la muraille dont nous venons de parler.

Axiopoli était autrefois une ville près de l'endroit où le Danube prenait le nom de Niester. Aujourd'hui, il en reste à peine le nom de la ville.

Kersova, chétif endroit sur le Danube, non loin de son embouchure.

Entre les sept bras du Danube, ou bouches par lesquelles ce fleuve se jette dans la mer Noire, il y a un égal nombre d'îles, dont les quatre, qui sont au midi, appartiennent à la Bulgarie, et les trois septentrionales font partie de la Bessarabie.

Chioustange, *Proslawitsche* (*Constantiana*), ville passable près de la mer Noire, autrefois très-puissante.

Tomisvar, en turc *Pargala*, chez les Grecs *Puglicova*, anciennement *Tomi*, était autrefois le chef-lieu de la Petite-Scythie. Ovide y fut relégué. Elle est située près d'un golfe formé par la mer Noire.

Varna, près de la mer Noire, est célèbre, parce que l'empereur turc, Amurat, y défit, en 1444, Uladislas Ier., roi de Hongrie. C'est le siége d'un métropolitain grec. Son port est l'unique de la mer Noire, sur les côtes d'Europe, qui puisse recevoir des vaisseaux.

Dionysiopoli, chétif endroit, autrefois la principale ville de la Basse-Mœsie.

Mesembria, ville au pied du mont Hémus. Elle a eu autrefois un archevêque.

Orost-Choux, que l'on trouve nommée sur les cartes Roussy, est une ville bâtie sur des hauteurs, au bord du Danube, et munie d'un château. Elle est grande, a de bonnes manufactures de draps, de toiles, de mousselines et autres. Elle est renommée dans la Turquie d'Europe. C'est-là qu'on met pied à terre, quand on s'est embarqué sur le Danube pour aller à Constantinople, et l'on fait le reste du chemin par terre.

Rutschuck, ville située en amphithéâtre, sur plusieurs collines, le long du Danube : elle est grande, possède principalement une belle place, une rue large, bien garnie de boutiques. Les Turcs qui habitent cette ville sont fidèles aux préceptes de l'alcoran sur l'hospitalité : ils offrent du café et d'autres rafraîchissemens aux voyageurs. La majeure partie des maisons est environnée d'un haut mur, qui ne

permet point de voir ce qui se passe dans la rue. Le petit nombre de celles où se trouvent des fenêtres qui y donnent, sont garnies de grandes grilles de fer, qui ne permettent pas davantage d'en approcher. Cette ville a un pont de pierres sur un bras du Danube, et, au dehors, il y a plusieurs magasins, très-beaux et fort vastes, bâtis en pierres de taille, d'où l'on domine la ville, et d'où l'on y iouit d'une vue délicieuse. Elle a, sur les bords du Danube, une promenade charmante.

Tschornowoda, village habité par 800 Bulgares et environ 300 Turcs. Les premiers y ont quatre églises grecques, et les deux derniers deux mosquées. Ce village est environnée d'une grande quantité d'arbres, et cet usage est presque général dans tous les endroits de la Turquie. Non seulement ces arbres procurent un ombrage très-agréable dans un climat aussi chaud ; mais ils y forment des rues de la plus grande beauté.

Rasgrod. Les rues de cette ville, sont très-mal pavées ; les mosquées et les minarets sont fort élevés.

Dufarla, village, à la droite duquel est la chaîne des montagnes ou monts Balkans, ou mont Hémus, dont la forme, très-pittoresque, ressemble à une selle.

Koslitschi, petite ville située dans une plaine : on y compte deux mosquées : et l'on y découvre, dans le lointain, la chaîne des monts Balkans. Les retranchemens, dont on aperçoit encore les ruines à quelque distance de-là, rappellent le souvenir de la bataille livrée aux Turcs dans cet endroit, pendant la dernière guerre, par le célèbre de Romanzow, qui s'avança jusque sous les murs de Prawadi, et plus loin par conséquent que le prince Potemkin ; mais les hussards, ayant voulu s'en emparer de vive force, furent repoussés, et obligés de faire retraite.

Basartschik, bourg consumé par les flammes, en 1774, pendant le séjour des Russes, est entièrement rebâti. Il forme aujourd'hui un bourg assez considérable : il est environné de montagnes, qui ne sont pas très-élevées. Beaucoup de cimetières assez étendus, et qui subsistaient du tems des Grecs, attestent encore l'existence des nombreux habitans qui ont demeuré dans ces contrées. Il y a une cloche, destinée à

sonner l'heure, qui existait même du tems des Grecs; elle est encore parfaitement bien conservée.

Prawadi, petite ville située dans une contrée extrêmement pittoresque. Les rochers, qui forment le sommet d'une double chaîne de montagnes, ont une forme qui leur est particulière: ils représentent, dans la partie supérieure, deux longs murs, que l'on serait tenté de prendre d'abord pour des ruines d'anciens ouvrages de fortifications; d'autres ressemblent à de petites tours. Au milieu de ces rochers, on aperçoit des vignes et d'autres marques de la plus industrieuse activité, qui causent autant d'étonnement que de plaisir, par la nature de l'endroit où elles sont ainsi multipliées.

Schiumla. Cette ville est environnée de fossés secs et de palissades. Ce fut dans ce canton, et pendant le cours de la dernière guerre, que le feld-maréchal Romanzow et le général Kamensky cernèrent le grand-visir, et l'obligèrent à signer les prélimaires de la paix, qui fut conclue, peu de tems après, à Kulschuk-Kainardsche. Ce fossé, à moitié comblé, est traversé par un pont-levis, derrière lequel se trouve située, à peu de distance, la ville proprement dite. On remarque, dans les environs, le tombeau d'un pacha, très-magnifique dans son genre. On y arrive par une grande salle ouverte, au milieu de laquelle est un joli bassin, d'où jaillit un jet-d'eau assez considérable. Derrière se trouve le tombeau même, dans un jardin où tout le monde a la liberté d'entrer, ainsi que dans la salle. La ville est bâtie très-irrégulièrement, et les rues sont toutes fort inégales et très-montueuses. On y voit peu d'édifices qui méritent la peine d'être remarqués, à l'exception de la principale mosquée, qui est très-vaste, et construite en pierres: elle est d'un goût simple, et assez belle.

Schesmitscha, bourg environné de haut cyprès.

Histoire. — Les Bulgares, *Bulgari*, *Vulgari*, que les Hongrois nomment *Bulgarok*, sont célèbres dans l'histoire ancienne. Ils demeuraient près du Wolga, et on voit encore les restes de leur capitale *Bulgar*, non loin de la rivière de Kamma. De-là, ils se transportèrent près du Tanaïs; et sous le règne de l'empereur Zénon, ils se fixèrent sur le Danube. Ensuite ils passèrent plusieurs fois ce fleuve, et tombèrent sur la Thrace et la Mésie: les uns disent que ce fut avant Constantin III; d'autres, sous le règne de ce prince: quoi-

qu'il en soit, c'est d'eux que la basse Mésie a reçu le nom de Bulgarie. Ils ont eu à soutenir les guerres les plus vives et les plus sanglantes contre les empereurs romains d'Orient ; l'empereur Basile les soumit entièrement en 1017. Ils se révoltèrent, à la vérité, en 1032 ; mais on les dompta de nouveau, et depuis, ils rendirent à l'empereur des services importans contre les Latins et les Turcs. C'est ce qui leur procura la permission de se choisir un roi qui, cependant, se reconnaîtrait sujet de l'Empire. En 1275, Etienne, roi de Hongrie, vainquit *Séa*, prince de Bulgarie ; et les Bulgares furent obligés de reconnaître Etienne pour leur roi. Mais bientôt après, ils secouèrent le joug de la Hongrie, avec le secours de l'empereur grec. Depuis, le sultan Amurat Ier. les vainquit ; et en 1396, Bajazet s'empara entièrement du pays, qui depuis, est resté province de l'empire ottoman. Les Bulgares s'appliquent aujourd'hui à l'agriculture, au soin du bétail et au commerce. Leur esclavon diffère peu de la langue Servienne, et seulement par la prononciation. Ils sont en partie de la religion grecque, en partie de la Mahométane. Leur église grecque a un patriarche (que les autres ne reconnaissent pas en cette qualité) et trois archevêques.

ROMANIE.

Origine, situation, limites, division, sol, climat et productions. — La Romanie ou *Roum-Ili*, tire son nom, soit des Romains, soit de la nouvelle Rome, qui était Constantinople, comme siège de l'empire romain en Orient. Son ancien nom était la *Thrace*, dont les historiens grecs et latins font si souvent mention. Elle est bornée au nord par les monts Hémus ; au sud, par l'Archipel ; à l'est, par la mer Noire, l'Hellespont et la Propontide, ou la mer de Marmara ; et à l'ouest, par la Macédoine et le fleuve Strymon.

La Romanie se divise en trois sangiacats, désignés sous les noms de Visé, Kirk-Eclesie et Gallipoli.

Le sangiacat de Visé s'étend du pied du mont Hémus jusqu'à la mer de Marmara, vers l'est ; Constantinople en est la capitale, comme elle l'est de toute la province et de tout l'Empire.

La Romanie était anciennement partagée en différens royaumes indépendans les uns des autres. Les peuples qui

l'habitaient se nommaient Dolonciens, Dencelettes, Bessiens, Odomantes, Coiones, Edoniens, Brygiens, Thyniens, Piéréens, Odrysiens, Satriens, Crobyziens, Mœdiens, Sapéens et Celètes. La Chersonèse de Thrace avait aussi ses rois particuliers. Les habitans d'aujourd'hui, entremêlés de Turcs, sont des Grecs dont une partie descend des anciens Thraces. Les anciens Grecs étaient sur-tout redevables aux Thraces des beaux arts qui fleurissaient parmi eux; mais aujourd'hui on ne cherchera point de savans dans la Romanie.

On trouve dans cette province des montagnes célèbres et remarquables; mais le pays est presque plat. Les cantons situés entre les montagnes sont froids et peu fertiles; mais, en descendant vers les mers Ambiantes, on trouve un pays agréable qui produit en abondance du blé, du seigle, de l'orge, du maïs, du vin, et sur-tout du ris, en un mot toutes les denrées de l'Europe et de l'Asie. La soie et le coton qu'on y recueille, en grande quantité, ne sont point d'une qualité supérieure; on en fait des toiles à voile pour la marine. L'argent, le plomb et l'alun sont les principales productions des mines de ce pays, qui n'en possède pas une grande quantité.

Montagnes principales. — Le mont Hémus, aujourd'hui Tschengje, qui sépare au nord le pays de la Bulgarie, est le plus élevé de tous. Après lui vient le *Rhodope*, célèbre chez les anciens poëtes par la mort d'Orphée. Le *Pangée* sépare la Romanie de la Macédoine, et l'*Orbelus* n'est pas loin de la rivière de Nessus. L'Hémus et le Rhodope sont deux longues chaînes de montagnes qui s'étendent presque parallèlement depuis les frontières de la Macédoine jusqu'à la mer Noire.

Fleuves. — Les fleuves et rivières remarquables sont :

Le Maritz, que les anciens nommaient *Hebrus*; il prend sa source dans le mont Hémus, traverse la Romanie et se jette dans la mer Égée.

Le Carasa Mestro, ou Nessus, qui prend sa source dans le mont Rhodope, et se jette aussi dans la mer Égée.

Le Strymon, qui court du mont Pangée pareillement dans la mer Égée.

Industrie, productions, commerce et manufac-

TURES. — La domination turque attache peu d'égards à ces objets. Elle s'oppose à toute espèce de libertés, et sans la sécurité qui en dérive, on ne cultive ni arts, ni industrie, ni commerce. Constantinople, située sur un canal étroit qui sépare l'Europe de l'Asie, communique au midi avec la Méditerrannée, et par ce moyen avec les côtes d'Afrique, et une partie des peuples de l'Europe. Le même détroit, par sa communication au nord avec la mer Noire, lui ouvre un autre passage par le Danube et les autres grands fleuves vers les parties intérieures de l'Allemagne, de la Pologne et de la Russie. De tous les peuples qui se sont adonnés à la navigation, de tous ceux qui y sont encore attachés, il n'en est point qui ait pu et qui puisse se flatter d'avoir une position aussi avantageuse que celle dont les Turcs jouissent, et dont ils font si peu de cas. Ils sont au centre du monde commercial, et ils ignorent jusqu'aux élémens du commerce.

Si nous en exceptons quelques contrées des deux Indes, dans aucun pays de la terre l'or n'est si commun qu'en Turquie ; il circule par-tout.

Les laines forment le principal article d'exportation de Constantinople, et le second de tout le levant. On évalue, année moyenne, à 1,500,000 fr. le prix des laines que les négocians français envoient à Marseille, de Constantinople, de Rodosto, des Dardanelles et d'Enos. Cette valeur a monté quelquefois à plus de 2,000,000. Elles viennent des environs du Bosphore, de la Propontide et de l'Hellespont, ainsi que de la Romélie, de la Bulgarie, de la Bessarabie et des côtes méridionales de la mer Noire. Les boucheries de la capitale en fournissent à elles seules une assez grande quantité.

On nourrit en Turquie deux sortes de moutons, celui à large queue et celui à queue simple. Le premier est plus grand ; sa toison est moins belle, et sa queue reçoit une telle quantité de graisse, qu'elle pèse quelquefois au-delà de dix livres. La laine du mouton à queue simple de la Bulgarie, de la Bessarabie, qui vient à Constantinople par Varna, ou qui passe par Andrinople pour être embarquée au port d'Enos, est la plus estimée. Les laines de la Bosnie passent pour être d'une qualité supérieure à toutes celles du levant ; elles sont transportées à dos de mulet ou de cheval, à Spalatro, à Zéra et à Raguse, d'où elles vont par mer à Venise.

Les laines de la Valachie et du nord de la Servie se répandent ordinairement dans toute l'Allemagne.

Toutes les laines de la Turquie sont, en général, d'une médiocre ou mauvaise qualité, et peu propres à la fabrication des draps fins ou unis. Cependant lorsqu'elles sont triées et mélangées avec les belles laines d'Espagne et du Roussillon, les commerçans du Languedoc savent en fabriquer les londrins premiers et les londrins seconds, qu'ils envoient à Marseille, et de-là dans toutes les échelles du levant, où il s'en fait une consommation considérable.

Dans les contrées froides de l'Asie mineure et de la Perse, les chameaux ont, pendant l'hiver, une laine fine, soyeuse, assez abondante, qui tombe chaque année au commencement de l'été. On les connaît dans le commerce sous le nom impropre de laine de *Chevron*. La plus estimée est apportée de Perse par les caravanes, d'Erivan, de Tellis, d'Eozerum et de Tocat. Il y en a de trois qualités : la noire, la rouge et la grise. La noire est la plus chère, et la grise ne vaut que la moitié du prix de la rouge.

Il en vient annuellement à Marseille par les voies d'Alep, de Smyrne et de Constantinople. Cette dernière ville en fait passer de 80 à 100 balles du poids environ de 300 livres la balle. Smyrne et Alep en envoient une quantité beaucoup plus considérable.

Cette laine est employée à la fabrication des chapeaux : elle est achetée par toutes les nations européennes qui font le commerce du Levant. Les Français cependant sont ceux qui en retirent le plus et qui en font la plus grande consommation. Les Anglais n'emploient qu'une petite quantité de la noire, qu'ils prennent à Smyrne.

On ne doit pas confondre la laine de chevron avec une autre laine plus longue, plus soyeuse, plus fine, que l'on trouve en Perse, et qui est produite par une chèvre abondante sur les montagnes du Kerman.

On élève sur les collines et sur les montagnes des environs d'Angora, ville située au nord de l'Asie mineure, une chèvre plus petite que la nôtre, à oreilles pendantes, à jambes courtes, dont la toison blanche, longue, et très-fine, est soigneusement filée par les habitans du pays, et employée en partie par eux à la fabrication des étoffes connues sous le

nom de serges, camelots, et chalis d'Angora. Les Français ont plusieurs comptoirs dans cette ville, pour l'achat du fil; et quoique ce commerce se fasse depuis quelque tems plutôt par Smyrne que par Constantinople, il en passe cependant plusieurs ballots par cette dernière ville, que les négocians français expédient à Marseille.

Outre le poil de chèvre d'Angora, on connaît aussi dans le commerce celui de Beibazar, qui se trouve à quinze ou vingt lieues à l'ouest sur la route de Prusse. Le premier est plus estimé que le second; il est plus fin, plus souple et plus facile à travailler; mais celui de Beibazar est plus blanc, parce que les habitans de cette ville sont dans l'usage de savonner et de laver le poil avant de le filer.

Les chèvres d'Angora et de Beibazar ont beaucoup de rapport, pour la finesse du poil, avec celles du Kerman et de Cachemire. Les unes et les autres habitent des lieux élevés, froids en hiver, et très-chauds en été; les unes et les autres sont soignées, peignées et très-fréquemment lavées par les bergers qui les conduisent.

On ne cultive point le coton à Constantinople ni sur les rives de la mer Noire : le climat est trop froid. Ce n'est qu'à la partie méridionale et occidentale de la Propontide, aux environs de l'Hellespont, que commence la culture de ce végétal précieux. Le coton est la marchandise la plus abondante du Levant, et celle que les Français retirent en plus grande quantité. Les négocians de Constantinople en expédient annuellement de Gallipoli, des Dardanelles et d'Enos, environ 650 balles, évaluées à 125.000 fr.

Le coton filé blanc et le coton filé teint en rouge d'Andrinople, ne sont pas non plus un objet bien important du commerce de Constantinople; leur valeur n'excède guères celle de 40,000 liv., tandis que de Smyrne seulement, Marseille retire pour plus de 2,000,000 de coton filé, moitié blanc, moitié teint en rouge, et pour 5,400,000 liv. de coton en laine: la plupart des autres échelles fournissent plus ou moins de ce dernier article.

Autrefois le coton filé rouge d'Andrinople avait une très-grande réputation; mais depuis quelque tems on préfère celui de Larisse dans la Grèce, et ceux des environs de Smyrne et de quelques villes de l'intérieur de l'Asie mineure.

On est parvenu aussi, depuis peu, dans nos manufactures françaises, à donner au coton filé une couleur rouge pour le moins aussi belle, aussi durable que celle qu'on lui donne en Turquie. Les cotons filés rouges de la Grèce ne viennent point en France; ils passent, par l'Adriatique, à Venise, à Trieste, d'où ils se répandent dans toute l'Allemagne.

Le bufle est extrêmement abondant dans tout l'Orient: il sert au labourage: on l'attèle aux chariots; on lui fait tourner les meules de moulins, les roues pour l'extraction des eaux de puits. Il est plus fort que le bœuf et généralement plus employé. Quoiqu'il se plaise plus particulièrement dans les lieux aquatiques ou marécageux, sur les bords des fleuves et des rivières, il réussit néanmoins par-tout, et il acquiert une grosseur au-dessus de celle des bœufs.

Le cuir du bufle est bien plus épais et bien plus solide que celui du bœuf: il pèse depuis 80 jusqu'à 100 livres, et même davantage. Il en vient à Constantinople une très-grande quantité de la Romélie, de la Bulgarie, de la Bessarabie, de la Valachie, de la Moldavie, et très-peu de l'intérieur de l'Asie mineure. Les cuirs des mâles sont plus estimés que ceux des femelles; ils sont plus épais, plus forts et beaucoup plus pesans. Il en passe annuellement à Marseille cinq à six mille, dont le prix est l'un dans l'autre de 15 francs. Ancône, Livourne et Messine en consomment aussi une assez grande quantité. On se contente de saler ceux qu'on destine pour Marseille et Ancône, tandis que ceux que l'on transporte à Livourne et à Messine ont été préparés et tannés avec la cuticule du chêne vélani.

Ces cuirs tannés et préparés à Grasse, dans le département du Var, avec différentes substances, et entr'autres avec le myrthe, sont très-épais, très-forts, ont une couleur verdâtre, et sont employés par les gens de la campagne, à des semelles qui durent deux ou trois fois plus que celles des meilleurs cuirs de bœuf.

On expédie aussi pour Marseille deux ou trois mille peaux de bœuf ou de vaches peu estimées. Le prix des peaux de bœufs n'excède pas un fr. 50 cent., et celles de vaches un fr. Elles viennent des côtes de la mer Noire.

La langue de bufle fumée est aussi un objet d'exportation: on la prépare dans la Romélie et elle est assez estimée.

Le lièvre est si commun dans l'Asie mineure, la Romélie, la Bulgarie, qu'on le chasse pour sa peau, et qu'on expédie d'Andrinople, de Prusse et de Constantinople, pour Marseille seulement, de trois à quatre cents ballots évalués de 4 à 500,000 fr.

L'impôt dans le Levant prélevé sur les marchandises d'exportation, est acquitté par les vendeurs; mais comme un ballot de peaux de lièvres est fourni quelquefois par plusieurs personnes, et que le douanier éprouverait des difficultés dans le recouvrement des droits, pour faire cesser les plaintes de la Porte, et les tracasseries auxquelles les négocians étaient exposés à cet égard, il a été arrêté que les acheteurs acquitteraient les droits sur cette marchandise, à raison d'un para, ou d'un sou par ocque. L'ocque pèse quarante onces et demie.

Les fabriques de marroquins de Gallipoli, des Dardanelles et de quelques villes de l'Asie mineure, sont les plus renommés du Levant. Elles travaillent les peaux de chèvres et de boucs tués à la capitale, et celles qui sont expédiées de la Romélie et de l'intérieur de l'Asie. Presque toutes les villes de la Turquie en fabriquent aussi, parce que la consommation en est par-tout considérable. Les Turcs, comme on sait, ne se chaussent qu'en marroquin: les noirs et les violets servent aux Juifs et aux Arméniens. Les Grecs emploient plus ordinairement les rouges: cette couleur est aussi celle des janissaires et des gens du peuple. Les Musulmans riches, hommes et femmes, sont tous chaussés de jaune. Le jaune est sévèrement interdit aux sujets tributaires, tels que les Grecs, les Arméniens et les Juifs. Il n'y a parmi eux que ceux qui sont attachés aux légations et aux consulats des puissances étrangères, ou qui sont spécialement protégés par un barat, qui puissent se parer de cette couleur privilegiée.

On dit que les Turcs ont appris des Algériens à teindre les marroquins rouges, que l'on sait être très-beaux chez eux, et pour lesquels ils emploient la racine de garance, le kermès et très-peu de cochenille.

Leurs marroquins jaunes ne le cèdent pas en beauté aux rouges. Ils sont ordinairement d'une qualité supérieure, parce qu'on choisit dans les fabriques les peaux qui pa-

raissent les meilleures, pour leur donner la couleur réservée aux Musulmans.

Les marroquins ordinaires se vendent 2 fr. 50 cent. la pièce. Les négocians français en font passer annuellement de Constantinople douze à quinze cents. Les autres nations européennes en achètent aussi une petite quantité.

Avant les troubles de la Perse, les caravanes apportaient à Constantinople et à Smyrne beaucoup de soie du Guilan, du Chirvan, et de l'Aderbejan, que les Français et les Anglais s'empressaient d'acheter; mais depuis quelque tems ces soies vont en Russie par la mer Caspienne, et une partie passe de-là en Angleterre par la Baltique.

On ne connait aujourd'hui à Constantinople que les soies de Brousse, d'Andrinople et de la Bulgarie. Celles de Brousse sont les plus abondantes et les plus estimées; elles sont presque toutes blanches, et le fil en est fin et assez souple. Cette soie fournit aux nombreuses manufactures de la ville, à celle de la capitale et à celles de Scio; il en va même à Alep et à Damas, et cependant on en exporte chaque année pour 2 ou 300,000 fr. Les Français y ont une maison établie: les Anglais y envoient des facteurs lorsqu'ils veulent faire des achats, et les négocians de Tunis et d'Alger viennent s'y pourvoir tous les ans.

Les environs de Nicomédie, de Nicée et de toute la contrée située entre l'Olympe et la Propontide, sont couverts de mûriers blancs, cultivés avec soin et avec assez d'intelligence. Les habitans préfèrent de les tenir nains, afin de les dépouiller plus facilement de leurs feuilles.

La soie d'Andrinople et de la Bulgarie est presque toute blanche, et approche, pour la qualité, de celle de Brousse.

Il vient une si grande quantité de cire de toutes les côtes de la mer Noire, de la Propontide et de l'Hellespont, ainsi que de la Romélie, de la Bulgarie, de la Valachie, de la Moldavie, que les négocians français établis à Constantinople, en expédient chaque année pour la valeur de 300,000 fr. On en fait beaucoup passer à Gênes, Livourne et Venise. Les Anglais et les Hollandais en achètent aussi; et il s'en fait, en outre, une très-grande consommation dans les églises grecques et arméniennes, et chez tous les particuliers du pays, sur-tout pendant le mois de Ramazan.

La cire de l'Asie mineure est transportée par les caravanes à Alep et à Smyrne.

Le buis est abondant en quelques endroits de la côte méridionale de la mer Noire. Il en vient de Barthin, petite ville située à l'embouchure du *Parthenius;* mais le plus beau se trouve sur le Caucase, et vient à Constantinople par les vaisseaux qui apportent des esclaves géorgiennes, circassiennes et mingreliennes. On en fait passer chaque année à Marseille, pour la valeur de 12,000 francs.

Le crin de cheval est un objet qui s'élève annuellement à 4,000 francs. Il vient presque tout de la Bulgarie et de la Bessarabie.

On retire une telle quantité de cuivre des mines qui se trouvent au sud de Trébisonde, aux environs de Tocat, et dans plusieurs endroits de l'Asie mineure, que la Turquie peut solder avec ce métal une grande partie des marchandises qu'elle retire de l'Inde. Il en vient annuellement à Marseille de Constantinople, de Smyrne et des ports de la Syrie, pour la valeur de 12 à 1,300,000 francs. Il en passe aussi beaucoup en Italie, et les Turcs en font une très-grande consommation pour leurs canons, tous en cuivre, pour leurs ustensiles de cave et de cuisine, pour leurs mangals, leurs chandeliers et autres.

Il vient aussi à Marseille pour la valeur de 5 à 6,000 fr. de cafetières de cuivre, faites à Trébisonde ou aux environs de cette ville.

Dans une ville où les maisons sont en bois et mal construites; où les fenêtres sont nombreuses et mal fermées; où le vent et l'air extérieur entrent dans chaque chambre, non-seulement par les portes et les fenêtres, mais par les murs et les cloisons, ni le mangar ni le tandour ne pouvaient garantir suffisamment du froid les habitans: ils avaient besoin d'être chaudement vêtus. La Russie et la Pologne leur offrirent le vêtement le plus chaud que l'homme puisse porter, l'usage des fourrures fut adopté par les habitans de la capitale, d'où il se répandit en un moment dans les provinces les plus éloignées. La pelisse est devenue par-tout l'aliment du luxe, l'indice de l'opulence, la récompense des services, un besoin pressant pour tous. Dans les contrées où le froid ne se fait jamais vivement sentir, comme en Egypte, en Arabie, ainsi

que dans les villes les plus septentrionales de la Turquie, telles que Constantinople, Andrinople et Belgrade, cet usage est général, non-seulement parmi les personnes riches et celles qui jouissent d'une fortune médiocre, mais encore parmi les indigens.

L'homme riche porte à-la-fois deux ou trois fourrures pendant l'hiver: il en change dans toutes les saisons; et pendant l'été, on le voit encore revêtu de la serge d'Angora, doublée de petit gris. Si l'habitant des campagnes ne peut se procurer une peau fine et étrangère, il use du moins de celles qui lui tombent sous la main; le lièvre, le chacal, l'agneau, le mouton, tout est bon pour lui: il se garantit du froid, et il imite les habitans des villes.

Les femmes ont aussi des fourrures de toutes les saisons: le renard noir, le samour ou la zibeline pour l'hiver, le petit gris pour l'automne et le printems, l'hermine pour l'été: la plupart ont dans leurs armoires dix ou douze robes fourrées, dont la plus chère excède quelquefois 15 ou 20,000 fr.

Les plus belles fourrures viennent de la Russie et la Pologne: on en tire aussi de la Géorgie, de la Circassie, de la Crimée, de la Valachie, et de tout le nord de la mer Noire. Celles de renard noir et de martre-zibeline sont les plus estimées: les premières sont d'un prix auquel les particuliers ne peuvent atteindre; les secondes coûtent quelquefois jusqu'à 2 ou 3,000 francs chaque. La France se passe heureusement d'une marchandise qui nuirait considérablement à ses manufactures. Le peu qu'elle consomme lui vient du nord de l'Europe et de l'Amérique. On n'envoie guère du Levant que pour la valeur de 4 ou 5,000 francs de queues de zerdava ou martre ordinaire.

Les bleds de la Romélie, de la Bulgarie, et tous ceux qu'on tire en abondance des bord du Danube, passent pour être d'une qualité supérieure à tous ceux de l'Empire ottoman: on estime aussi beaucoup ceux qui viennent de la Crimée et de Saganrot, situés vers l'embouchure du Don. Ceux du Volo, de Salonique et de la Morée passent pour être de la seconde qualité: viennent ensuite ceux de Syrie et de Chypre. Le blé d'Egypte est regardé comme inférieur à tous les autres.

Il vient de la côte septentrionale de la mer Noire, une

prodigieuse quantité de caviars et de petits poissons salés et entassés dans de grosses barriques. La consommation qui s'en fait à Constantinople et dans les autres villes de l'Empire est immense. Ce sont les Grecs et les Arméniens qui en mangent le plus, à cause de leurs jeûnes et de leur carême. Les Juifs s'en nourrissent aussi très-fréquemment, parce que cet aliment est de peu de valeur.

On fait aussi usage de divers poissons salés, dont les uns viennent de la mer Noire, et les autres des environs de Patras. Ceux de la mer Noire sont taillés en aiguillettes, salés et séchés; les autres sont entiers, séchés, ou placés dans des barils avec de la saumure. On apporte aussi des muges excellens, salés dans le golfe d'Enos.

La partie méridionale de la Propontide et les côtes de la mer Noire, jusqu'à Sinope, sont couvertes de hêtres, de chênes, d'ormes, de frênes, de noyers, de cerisiers, de poiriers, de pins, de sapins, de châtaigniers, de platanes, de tilleuls. La capitale tire de ces contrées, avec profusion, tout le bois nécessaire à la menuiserie et à la charpente des maisons, qu'on est dans l'usage de construire en bois; aussi la consommation en est-elle prodigieuse dans cette ville immense, où les fréquens incendies obligent de reconstruire sans cesse les maisons que le feu a détruites.

L'exportation des bois propres à la construction des vaisseaux de guerre, est sévèrement défendue à Sinope. Un officier de la Porte est sans cesse occupé à faire couper, équarrir et transporter à l'arsenal les bois qu'il juge propres au service de la marine militaire. Les particuliers ne peuvent disposer, pour la construction des navires marchands, que de celui qu'il rejette ou qu'il ne peut employer.

La côte méridionale de la mer Noire fournit aussi une très-grande quantité de goudron, de lin et de chanvre pour les constructions navales de Sinope, et pour l'arsenal de Constantinople. On retire aussi du lin et du chanvre de la Valachie et de la Moldavie.

Navigation. — L'ignorance des Orientaux dans l'art de la navigation, et la crainte sur-tout des corsaires maltais, avaient de tous les temps porté les Turcs à se servir des navires vénitiens, ragusais et français pour le transport de leurs marchandises d'une ville à l'autre. Ils avaient aussi re-

cours

cours à des bateaux du pays; mais ils préféraient alors ceux des Grecs, qui avaient obtenu un sauf-conduit des archevêques de Pyra et de Naxos.

Les Français avaient toujours dans les mers du Levant un grand nombre de navires uniquement occupés à transporter d'une échelle à l'autre les marchandises dont on les chargeait, et pour lesquels ils retiraient un *nolis* assez avantageux. Ce cabotage, connu au midi de la France sous le nom de caravane, était une école-pratique de navigation, une source assez grande de richesses pour quelques villes de l'ancienne Provence. Personne ne connaissait mieux les mers du Levant que les marins provençaux, ne mettait plus de célérité dans les expéditions, et ne naviguait avec plus d'avantages pour les marchands. La navigation des Vénitiens et des Ragusais était extrêmement lente et timide: elle présentait plus de dangers, parce qu'ils échouaient quelquefois en voulant gagner, au moindre signe de danger, une rade ou un port.

Outre les nolis qui donnaient des bénéfices à tous ceux qui avaient concouru à la construction, à l'achat et à l'armement du navire, le capitaine ne manquait jamais de s'enrichir tôt ou tard, lorsqu'il était actif, intelligent et économe; et les matelots eux-mêmes, indépendamment de leurs salaires, gagnaient beaucoup sur les pacotilles qu'ils emportaient de Marseille, ou qu'ils fesaient dans le Levant, en allant d'une échelle à l'autre. Ce dernier bénéfice est très-considérable: il y a 25 pour 100 à gagner sur les marchandises de choix. Le marin intelligent et qui connaissait bien le Levant, ne manquait pas d'en profiter. Ce gain, répété cinq à six fois dans l'année, doublait bientôt le capital. Il y a un grand nombre de matelots qui entretiennent à Marseille, à la Ciotat, à Saint-Tropez ou à Segne, une famille nombreuse, et qui se procurent, en outre, de bonne-heure une aisance pour le reste de leurs jours.

Un navire était divisé en 24 actions ou kirats, et chaque action pouvait être divisée suivant les intentions des actionnaires. Ce navire devait revenir au bout de trois ans. Les bénéfices se partageaient, suivant le compte du capitaine, entre les intéressés, après avoir prélevé les dépenses qu'a-

vaient occasionnées le salaire de l'équipage, les réparations et les entretiens reconnus nécessaires.

Depuis quelque tems on s'était aperçu que les actionnaires gagnaient d'autant moins, que les capitaines s'enrichissaient plus vite. Cependant; quoique la mauvaise foi se fût introduite chez la plupart d'entr'eux, les plus déhontés même apportaient encore de quoi entretenir chez les actionnaires la confiance que l'on a toujours eue pour ce genre de spéculation. Les petites villes dont nous venons de parler, avaient acquis par-là un accroissement considérable: il y avait parmi les habitans une aisance qu'on ne voyait pas dans celles qui n'étaient qu'agricoles.

On comptait plus de cent navires occupés à ce cabotage, montés ordinairement de huit à dix hommes, en y comprenant le capitaine et le lieutenant. Le commerce qui se faisait régulièrement de Marseille avec toutes les échelles, en occupait quatre ou cinq cents. La caravane, comme on voit, doit donc être encouragée à la paix, tant à cause des bénéfices qu'elle procure, que des connaissances-pratiques que nos marins acquièrent dans les mers du Levant.

Villes et autres lieux remarquables.

Constantinople, en turc *Istambol*, ou lieu fertile, autrefois Bysance. Les Arabes, les Persans, les Turcs et les autres peuples orientaux, la nomment *Constantiniah*, du nom de Constantin-le-Grand, premier empereur chrétien, qui la fit bâtir; il en fit, en 330, la dédicace et le siége de l'empire romain. Elle est, comme l'ancienne Rome, située sur sept collines; de-là vient que, par une loi expresse, gravée sur une colonne de pierre, elle fut nommée la nouvelle Rome; mais on n'en trouve aujourd'hui presque aucun monument, et Constantin ne reconnaîtrait plus sa ville. Depuis sa fondation, elle devint la capitale de l'empire grec, jusqu'en 1453, que les Turcs s'en rendirent maîtres, après un siége de 54 jours; elle a été, depuis ce tems, la capitale et le siége de leur Empire. Après avoir échappé à la fureur destructive des nations barbares qui renversèrent l'empire d'Occident, elle fut la plus grande et la plus belle des villes de l'Europe, et la seule qui, dans les siècles gothiques, conservât quelque image de l'ancienne délicatesse

dans les arts et dans les manières. Tant qu'elle resta soumise à ses empereurs grecs, elle fut le seul marché de l'Europe, pour les productions de l'Inde : elle fut le rendez-vous des croisés, et en recueillit un grand avantage ; et, comme elle était alors à l'époque de sa gloire, les écrivains européens de ce tems n'en ont parlé que sur le ton de l'admiration.

Constantinople est aujourd'hui une des plus superbes villes du monde, par sa situation : c'est la même que celle de Bysance qui était, par cela seul, regardée par les anciens, comme la ville la plus agréable et la mieux située pour le commerce. Elle a la forme d'un triangle ; un côté regarde la terre-ferme, les deux autres la mer ; c'est-à-dire, que située sur une espèce de promontoire qui termine l'Europe de ce côté, elle est baignée au midi par la mer de Marmara et l'Hellespont ; à l'est par l'embouchure de la mer Noire, et au septentrion par un port très-vaste et très-commode.

Aucune ville, peut-être, n'a l'aspect plus majestueux au-dehors, ni l'intérieur plus différent de ce qu'elle annonce ; c'est une vérité généralement reconnue, que Constantinople est la ville la plus agréablement située qu'il y ait en Europe, et que, sous ce rapport, elle peut disputer la préséance à Gênes et à Naples même. Elle est placée à l'extrémité d'un large canal appelé le Bosphore de Thrace, et qui peut bien avoir une demi-lieue d'étendue ; c'est par ce Bosphore que la mer Noire communique avec la mer de Marmara. On y voit sur chaque rive un très-grand nombre de jardins et de maisons de campagne, dans la construction et la disposition desquels on peut remarquer le goût de toutes les nations, sans en excepter même les Chinois. Cette ville s'élève en amphithéâtre et laisse apercevoir un nombre infini de mosquées et de tours. Le rivage, qui est en général planté de cyprès et autres arbres, offre le spectacle le plus animé et le plus varié, par la quantité de personnes qui vont et viennent, et dont le costume est aussi différent que le genre des occupations qui les conduisent dans cet endroit. En face de cette ville s'étend la mer de Marmara, qui laisse apercevoir sur la plaine immense de ses eaux calmes et tranquilles, des vaisseaux de toutes les grandeurs et de tous les pays, sans parler d'une prodigieuse quantité de jolies barques, et d'îles

remplies de rochers, ou couvertes de la plus riante verdure, de fanaux et de plusieurs autres édifices. On y découvre également en face les côtes d'Asie, bordées de collines, couvertes de maisons de campagnes, de jardins et de bosquets délicieux, et de plus, dans le voisinage de ces côtes, la grande ville de Scutari, qui présente une fort jolie perspective.

Il est difficile d'exprimer les diverses sensations qu'éprouve le voyageur, à la vue de cette grande ville et de ses habitans: sa position élevée, le mélange d'arbres, de maisons, de minarets qu'elle présente; l'entrée du Bosphore; le port et les fauxbourgs de Galata, de Péra, de St.-Dimitri; Scutari et les collines verdoyantes qui se trouvent en arrière; la Propontide avec ses îles; plus loin, le mont Olympe couvert de neige; par-tout les champs variés et fertiles de l'Asie et de l'Europe, tout cet ensemble présente divers tableaux qui ravissent et étonnent. On ne peut se lasser d'admirer la beauté naturelle de ses environs, et de réfléchir en même-tems sur l'heureuse position de cette grande ville, dont l'approvisionnement est si prompt, dont la défense est si facile, dont le port est si sûr, si commode et si vaste.

Mais aussitôt qu'on est entré dans cette ville, l'on passe rapidement de la première impression d'étonnement et d'admiration, occasionnée par la beauté des sites et par la vue de tant d'objets divers, à une seconde de surprise et de défaveur. On est désagréablement frappé de la voir si sale, si mal bâtie: les rues sont étroites, mal pavées; les maisons sont irrégulières, mesquines, construites en terre et en bois. On est surpris du silence qui règne par-tout, de l'air fier, de la démarche grave des Musulmans, de l'air humble, timide et bas des Juifs, des Arméniens et même des Grecs; ce contraste est si frappant, que l'étranger devine, au maintien de l'homme, s'il est musulman ou raya (1), sans connaître encore la manière de les distinguer par la coëffure et la chaussure.

Selon le prince Cantemir, Constantinople renferme plus de 400,000 maisons, sans y comprendre les fauxbourgs;

(1) C'est ainsi qu'on nomme les sujets tributaires, tels que Grecs, Juifs et Arméniens.

elle a 22 portes, dont six regardent la terre-ferme, et 16 sur la mer. Les plus belles maisons se trouvent dans les quartiers où le concours du peuple n'est pas si grand, et où la ville est le moins habitée.

Sérail. — Le sérail, ou palais du grand-seigneur, est à l'un des angles du triangle que forme la ville vers le canal et le port, y compris les jardins; on lui donne trois lieues de circuit, ce qui nous semble beaucoup trop exagéré. Il ne faut pas, comme on l'imagine ordinairement, entendre par le sérail les appartemens où sont confinées les femmes du grand-seigneur, mais toute l'enceinte du palais ottoman, dont l'étendue égale seulement celle d'une ville médiocre. C'est moins un seul palais qu'un assemblage de palais et d'appartemens placés à côté les uns des autres, suivant le bon plaisir des empereurs. Les toîts en sont couverts de plomb, comme ceux de tous les autres palais du sultan. La principale entrée est de marbre, et se nomme en turc *Capi la porte*. Elle introduit à la première cour où se trouvent l'hôpital, la monnaie et d'autres bâtimens. La deuxième cour se nomme *cour du Divan*, parce que le conseil d'État s'y rassemble dans une grande salle; mais, outre cette salle, il y a encore les offices, le trésor et les écuries. Le sérail proprement dit est contigu au divan, du côté du nord, et l'on vient par une galerie couverte à la superbe chambre d'audience où est le trône de l'empereur. Les ambassadeurs ne peuvent pénétrer plus loin; on sait que l'entrée du sérail est défendue aux étrangers. Cependant un voyageur curieux peut parvenir avec de l'argent, ou de quelqu'autre manière, à visiter les appartemens intérieurs, mais jamais il ne peut voir les femmes et les concubines du grand-seigneur.

Le sérail est le lieu dont les Européens se sont le plus occupés; ses murailles et ses portes n'ont pas la moindre beauté; la plus grande, qui a donné le nom à la cour du grand-seigneur, n'a rien qui la puisse faire remarquer. Cependant, ces mêmes murs renferment, du côté de la mer, des beautés que la seule ignorance des Turcs peut laisser enfouies; ce sont des colonnes de toutes sortes de marbres, placées sans ordre dans les murailles et dans les fondations. Elles sont faites pour rompre les coups de mer et l'effet des courans. Les inscriptions qu'on y a employées comme pierres

de construction, sont toutes du tems des empereurs du Bas-Empire.

Mosquées. — *L'Eglise de Sainte-Sophie*, ou plutôt la mosquée de ce nom, n'est pas éloignée du sérail. Constantin en est le fondateur. Elle fut rebâtie dans le sixième siècle, sous l'empereur Justinien, par les deux architectes Antonius et Isidore. Ce bâtiment ne mérite pas les éloges que lui ont donné certains voyageurs, et ne peut entrer en aucune comparaison avec Saint-Pierre de Rome, comme la vanité des Grecs le voudrait insinuer; mais l'on peut dire, avec vérité, qu'elle est la plus belle église grecque qui jamais ait été construite. Les dehors n'ont aucune beauté, et les minarets (1) que les Turcs y ont ajoutés la rendent certainement plus belle de loin, qu'elle ne l'était du tems des chrétiens : il ne paraît pas même qu'elle ait jamais eu de façade.

L'intérieur est revêtu et pavé de marbre précieux, de différentes couleurs; les colonnes sont alternativement de marbre vert antique et de porphire; il y en a quarante grosses, surmontées de soixante qui soutiennent les galeries régnant autour du bâtiment, où se plaçaient autrefois les femmes grecques. C'est dans ces colonnes qu'on voit une grande pierre transparente, que bien des gens ont prise pour une onix, mais qui n'est qu'un marbre commun en Perse. Sainte-Sophie a cependant beaucoup de majesté, et son dôme, qu'on dit avoir 113 pieds de diamètre, est fort élevé sur des tours soutenues par des colonnes de marbre d'une grosseur prodigieuse; il était antérieurement orné, aussi bien que les autres voûtes et les murs, d'ouvrages en mosaïque et de peintures qui représentaient les douze apôtres : mais les premiers tombent de vétusté, et les morceaux qui se détachent des murs, sont ramassés avec soin par les Turcs, et vendus aux étrangers qui désirent les acheter.

En entrant dans ce temple, on voit, à droite et à gauche, deux grandes urnes faites comme des jarres de vaisseau;

(1) Le minaret est une espèce de clocher en forme de colonne, dans lequel est pratiqué un escalier pour monter à une galerie construite vers l'extrémité; il domine toutes les maisons, et souvent il est plus élevé que la mosquée.

elles servent à donner à boire aux Musulmans, qui s'échauffent souvent dans leurs prières.

Il y a un vestibule au parvis; les premières portes sont très-belles et de bronze; elles sont au nombre de seize: les secondes sont de bois. Il est impossible que celles que l'on montre à Saint-Marc de Venise, aient servi à Sainte-Sophie, comme on le veut persuader dans cette ville.

On ne voit point le grand-seigneur dans la mosquée; car il a une tribune grillée, dans laquelle il se rend de son palais, par un passage secret; mais les vendredis, qui sont les dimanches des Turcs, on peut le voir passer, quand il y vient à cheval, en cérémonie. Il y a, dans l'enceinte de Sainte-Sophie, de vilaines maisons où logent les derviches qui desservent les mosquées, et qui avertissent des heures de la prière. L'on y retire les pauvres, et l'on y fait des aumônes.

On prétend que cette Sainte-Sophie a 10,000 florins de revenus par jour, et qu'elle peut contenir jusqu'à cent mille personnes; on ajoute qu'il existe une communication souterraine avec la mer, qui permet à des petits bâtimens de s'avancer jusque dans cette mosquée.

Toutes les autres mosquées de la ville, dont le nombre est très-considérable, sont bâties sur le modèle de Sainte-Sophie. Celle du sultan Achmed, que l'on appelle la mosquée neuve, est magnifique, grande et bien bâtie; elle a six minarets; les mosquées ordinaires n'en ont communément, même les plus grandes, que quatre, et le plus souvent que deux: on sait comment les minarets sont construits; il est inutile d'en donner ici une pompeuse description; mais c'est le seul monument d'architecture en ce pays, qui soit ingénieux et curieux.

Un des côtés du grand dôme est soutenu par deux belles colonnes de granit, restes déplorables de la magnificence des Grecs, aussi bien que les vingt-six autres qui forment des portiques et soutiennent le péristile ou parvis placé devant la principale porte; il est pavé de marbre, et l'on y monte par treize degrés.

Dans l'enceinte de la mosquée, on remarque de beaux bâtimens qui servent à des séminaires de derviches, et à loger des pauvres; on y voit aussi plusieurs tombeaux, parmi

lesquels est celui du fondateur de la mosquée. On ne doit pas oublier les quatre principaux piliers de ce temple ; ils sont de beau marbre blanc, et soutiennent le bâtiment ; ils sont cannelés de relief; ils ont au moins 60 pieds de diamètre, et fort peu d'élévation de plus. Quels que soient les ridicules de cette architecture, l'ensemble de ce bâtiment ne déplaît pas.

Ce temple est appuyé sur l'ancien hippodrome (1), dont il ne subsiste que la forme ; il faut croire qu'elle est la même que celle d'autrefois, car il ne reste pas la moindre ruine qui puisse faire juger de son enceinte. On y voit encore un obélisque de granit rempli d'hiéroglyphes, qui ne sont que des jeux de mots. Il est à moitié tombé, et n'a guère plus de 60 pieds de hauteur.

On voit un peu plus loin, une aiguille plus élevée que l'obélisque ; elle est formée de pierres de taille, et il est à présumer que les trous que l'on y voit ont été faits pour porter des ornemens de stuc ou d'autres matières. C'est entre ces deux monumens qu'est placée la colonne d'airain, dont on a tant parlé ; elle a 15 à 18 pieds environ de haut ; elle était terminée par trois têtes de serpent, mais elles ne subsistent plus, et l'on ne croirait pas qu'elles y eussent été placées, si des auteurs dignes de foi ne le rapportaient ; car la colonne n'a pas la moindre écaille, en un mot la plus faible apparence de serpent : elle ressemble à une colonne torse, dont le torse est plus petit qu'il ne doit être, suivant la proportion : la diminution du bas au haut est même trop petite.

Malgré la nudité de l'Hippodrome, cette place a cependant encore un air de grandeur, les murs du sérail d'Ibrahim-Pacha en ferment une partie ; et tous les petits dômes qui

(1) L'Atmeidan ou l'Hippodrome de Constantinople est un grand cirque commencé par l'empereur Sévère, et achevé par Constantin. Cette place, qui sert, comme autrefois, aux courses des chevaux, a plus de 400 pas de long sur 100 de large. Elle prit le nom d'Hippodrome sous les empereurs Grecs ; et les Turcs, en l'appelant Atmeidan, n'ont presque fait que traduire le nom de cette place en leur langue ; car, *at*, en turc, signifie un cheval, *ameidan*, une place. C'est le rendez-vous général des personnes de tous rangs.

environnent le grand dôme des mosquées, composent, avec les minarets, un fort beau coup-d'œil.

Mosquée de Soliman. La mosquée bâtie par Soliman, et que l'on appelle *la Solimanie*, est celle qui a le plus de grandeur et de majesté; aussi est-elle la plus belle en dedans comme en dehors. Elle est remplie intérieurement de très-belles colonnes de granit, aussi bien que dans son parvis, dont le pavé est de marbre et de porphyre. On remarque dans l'intérieur quatre colonnes, que l'on dit avoir été apportées de Troie. L'enceinte de cette mosquée est très-considérable; elle est isolée par un fort grand espace, et tous les murs, dont une partie règne sur l'Hippodrome, sont bâtis de pierres de taille, assez bas et percés de fenêtres grillées de fer, ouvertes à très-peu de distance les unes des autres; ce qui produit un très-bel effet.

Cet édifice forme un carré parfait; il y a quatre belles tours dans les angles : au milieu est un dôme magnifique, supporté par des colonnes d'un très-beau marbre; au deux extrémités, on voit deux autres dômes qui sont soutenus de la même manière que celui du milieu; les galeries qui font le tour de la mosquée, sont de marbre. Sous le grand dôme, il y a une fontaine dont les colonnes sont si belles, qu'on a peine à croire qu'elles soient d'un marbre naturel. D'un côté, on voit une chaire de marbre blanc; de l'autre, la tribune du grand-seigneur, qui est environnée d'un grillage doré, où l'on monte par un bel escalier. Dans le haut de la mosquée, on voit une espèce d'autel où on lit le nom de Dieu, devant lequel sont deux chandeliers de la hauteur d'un ordinaire, avec des cierges de cire aussi gros que trois de nos flambeaux. Le pavé est couvert de riches tapis, et toute la mosquée est illuminée par une grande quantité de lampes. La cour qui est au-devant est très spacieuse. On y voit une colonnade de marbre vert, surmonté de 28 dômes, tous doublés de plomb en dedans et en dehors; au milieu est une magnifique fontaine. C'est dans cette mosquée qu'on enterre les grands-sultans.

C'est auprès de ce magnifique bâtiment qu'est situé le vieux sérail, où l'on met toutes les femmes d'un empereur, d'abord qu'il a fermé les yeux, et cela sans faire la moindre distinction de celles qui lui ont servi, ou dont il n'a pas fait

usage. Ce lieu sert encore souvent d'exil à celles qui ne lui plaisent plus, ou qui ont fait quelques fautes pendant la vie de cet empereur : les murs en sort fort épais, bâtis en talus, plus crépis et mieux formés que ceux d'un magasin à poudre, sans qu'il y ait aucune espèce de tour sur les rues : les portes, qui sont au nombre de trois, sont de fer ; il est vrai que ce n'est pas un privilége attaché aux seuls sérails, et que cette mode se pratique dans toutes les maisons des gens riches.

La mosquée de la sultane Validé est située auprès de la douane, et par-conséquent au bord de la mer : elle mérite d'être vue ; elle est revêtue de carreaux de faïence, bleus et blancs ; les colonnes antiques du péristile qui est pavé de marbre, sont très-belles, cette pièce qui précède les belles mosquées, est toujours ornée d'une grande fontaine qui coule, indépendamment de celles qui sont placées dans les murailles ; les eaux sont nécessaires aux Turcs, pour leurs ablutions ; on voit, dans l'enceinte de ce temple, le tombeau de la sultane qui l'a fait bâtir, et ceux de sa famille.

La petite mosquée de Bajazeth est assez près de celle-ci : le péristile est orné de quatre cyprès ; c'est la seule chose qui y soit agréable : on y trouve cependant beaucoup de marbre antique et de porphyre ; comme c'est la plus belle, après celles dont nous venons de parler, nous nous abstiendrons de détailler les autres. Il y en a qui contiennent, pour les amateurs d'antiquités, beaucoup de vases de l'ancienne Egypte, d'Athènes, et de ce qu'on appelle la Grèce.

Les Grecs ont quatre églises dans la ville et dans les fauxbourgs, mais elles sont petites et sans apparence ; il faut, cependant, en excepter l'église patriarchale, qui est un bel édifice. Les Arméniens ont aussi plusieurs églises. Il n'y en a point de particulière pour les autres sectes chrétiennes.

Le marché des Esclaves et le bâtiment où on les garde, ne sont pas loin de l'Hippodrome. Cet édifice n'a rien de particulier.

Les filles qui se vendent dans le marché de Constantinople, ont été prises à la guerre, enlevées en Russie, en Circassie, ou en Géorgie. Ce sont presque toutes de pauvres malheureuses, si mal-adroites qu'à peine en Europe les voudrait-on prendre pour servantes. Mais les belles esclaves qui peuplent les harems, sont toutes achetées à l'âge de 8 à 9 ans,

et on leur apprend, avec soin, à danser, chanter, broder, etc. Elles sont presque toutes Circassiennes : leurs maîtres ne les vendent jamais que quand elles ont fait quelque faute grave. S'ils s'en dégoûtent, ils en font présent à un de leurs amis, en leur rendant la liberté : celles qui sont exposées dans les marchés sont toujours coupables de quelque crime, ou si grossières et si mal-adroites qu'elles ne sont propres à rien du tout.

Le prix des esclaves varie comme celui de toutes les marchandises, et se règle d'après leur nombre et celui des acheteurs. On les paie ordinairement depuis 500 jusqu'à 1,000 piastres, c'est-à-dire depuis 1,000 jusqu'à 2,000 p. Mais une esclave d'une beauté rare monte à un prix excessif, sans avoir besoin d'être exposée en vente.

Une esclave, dans aucun cas, ne se montre nue à celui qui veut l'acheter ; la bienséance et les mœurs ottomanes s'y opposent ; mais lorsqu'elle est nubile, il arrive souvent que l'acheteur envoie une matrone de sa connaissance, pour la visiter et constater si elle est vierge.

On vante beaucoup, dans tout l'Orient, la beauté des Géorgiennes et des Circassiennes, esclaves amenées et vendues à Constantinople encore jeunes, et de-là répandues dans toute la Turquie, pour servir dans les harems, ou donner des enfans à leurs patrons. Ces femmes ont les traits européens : presque toutes sont blanches, quelques-unes sont blondes ou brunes ; toutes sont dans une belle proportion lorsqu'elles sont jeunes ; mais elles acquièrent ordinairement, par le repos, la bonne chère, et l'usage fréquent des bains, un embonpoint qui fait les délices des Turcs, et qui sort néanmoins des limites des belles proportions.

On ne doit pas être surpris que ces femmes soient, en général, très-bien faites, puisque c'est le choix de tout ce qu'il y a de plus beau parmi elles, qui est vendu aux marchands turcs, par les parens eux-mêmes. Mais ce qui doit étonner, c'est que l'avarice ait surmonté les préjugés religieux ; c'est qu'un père et une mère, à l'aspect de l'or, ferment leur cœur à la tendresse et aux affections les plus douces ; qu'ils abandonnent et livrent sans remords un enfant, pour être élevé dans une religion différente, et servir aux plaisirs de quiconque voudra les acheter.

Besestin. — Le Besestin est la partie la plus régulière de la ville. Il est fermé de murs et de portes, et c'est-là que les marchands ont leurs boutiques rangées avec beaucoup d'ordre. Les édifices en sont beaux ; il y a de belles galeries, presque toutes soutenues par des piliers. On y entretient la propreté avec beaucoup de soin. Chaque commerce a une galerie qui lui est destinée. Les marchandises y sont étalées comme à la bourse de Londres. Le *Besestin* proprement dit, ou le quartier des joailliers, est si rempli de diamans et de pierreries de toute espèce, que les yeux en sont éblouis ; on y voit aussi des broderies qui ont un grand éclat, et la curiosité y attire autant de monde que les affaires. Les marchés sont, pour la plupart, de très-beaux carrés, et tous peuvent être mieux pourvus de denrées que dans aucun autre pays du monde.

Château des Sept-Tours. — Ce fort est bâti tout près de la mer, et défendu par des murs fort élevés, et des tours qui ne permettent de rien voir de ce qui se passe dans l'intérieur.

Cette place est environnée dans cet endroit, d'un fossé et d'un triple mur, qui sont l'un et l'autre des restes du tems des Grecs, et qui rappellent que l'ancienne Bysance était une ville très-forte ; mais tous les ouvrages qui la défendent sont ruinés, et les fossés, remplacés par des jardins et des arbres a fruit de toutes les espèces ; on trouve le long de ces fossés un large chemin pavé, qui conduit à une grande ouverture pratiquée dans le mur. C'est la brèche par où Mahomet fit sa seconde entrée dans Bysance, et où il y eut tant de sang répandu. Une grosse pierre sur laquelle existent encore des caractères turcs, confirme dans cette opinion. Ce mur, après s'être un peu prolongé, finit dans l'endroit où les eaux douces se jettent dans le port. C'est dans ce château que l'on garde les prisonniers d'état.

Antiquités. — Les seules qui existent dans cette ville, après celles qu'on vient de nommer, sont des aqueducs d'une prodigieuse grandeur. Peut-être sont-ils plus anciens que les empereurs grecs. Les Turcs, voulant s'attribuer l'honneur de ces grands ouvrages, y ont placé quelques pierres chargées d'inscriptions à leur louange ; mais cette supercherie n'est pas difficile à découvrir.

S'il y a, dans Constantinople, peu d'antiquités, il y a beaucoup d'antiquaires de profession, toujours tout prêts à en vendre à ceux qui veulent en acheter. Tous ces antiquaires sont des Grecs, et d'une ignorance extrême ; ils ne savent que vendre. Ils ont des correspondans à Alep, au Grand-Caire, en Arabie et en Palestine, qui leur envoient tout ce qu'ils peuvent trouver, et souvent de gros morceaux de cuivre qui ne sont propres qu'à faire des casseroles et des chaudrons. Ils vendent tout le plus cher qu'ils peuvent, sans distinguer ce qui est précieux d'avec ce qui ne l'est pas. Ceux qui croient avoir un peu de connaissance, ne manquent jamais de trouver l'image de quelque saint sur les médailles des villes grecques. Ils prendront Pallas avec une victoire, pour la Vierge qui tient un crucifix ; Socrate pour un Saint-Augustin.

Architecture. — Ce n'est point l'usage d'embellir l'extérieur des maisons, et presque toutes sont en bois ; dans un pays où les propriétés de tous ceux qui sont employés par le gouvernement appartiennent au grand-seigneur, personne ne veut faire une dépense dont il n'est pas sûr que sa famille profitera. Cela n'empêche pas qu'en général, les maisons des grands n'aient, avec un extérieur modeste, un intérieur où le goût, l'élégance et tout ce que l'architecture a de plus recherché, ne soient réunis.

Toutes les maisons de Turquie, grandes ou petites, sont presque toujours divisées en deux parties, qui n'ont de communication que par un passage fort étroit. La première a par-devant une grande cour, autour de laquelle règnent des galeries couvertes : ces galeries sont d'un goût agréable, communiquent à toutes les chambres, qui sont ordinairement assez grandes, et où il y a deux rangs de fenêtres dont le vitrage est peint. Il est rare que la maison ait plus de deux étages, et chacun a ses galeries : les escaliers sont larges, et n'ont guère plus de 30 marches, telle est la partie qu'occupe le maître de la maison.

Le harem, ou l'appartement des femmes, a pareillement une galerie du côté du jardin sur lequel donnent les fenêtres des chambres, dont le nombre est égal à celui de l'autre partie de la maison : mais elles sont plus gaies, à cause des peintures et des ameublemens. Le deuxième rang de fenêtres est

fort bas, et il y a des grilles comme il y en a dans les couvens de religieuses. Les planchers des chambres sont tous couverts de tapis de Perse, et il y a dans un des bouts un banc de deux pieds d'élévation, quelquefois deux, couverts d'un tapis plus riche que celui du plancher; on donne le nom de sopha à cet ameublement. Il y a tout-autour une espèce de couche élevée d'un demi-pied, couverte d'une riche étoffe de soie, selon la fantaisie, ou la magnificence du maître de la maison. Tout-autour sont placés, contre la muraille, deux rangs de coussins, les uns grands, les autres petits; et c'est en ceci que les Turcs étalent toute leur magnificence. Ces coussins sont ordinairement de brocard, ou de satin blanc brodé en or : on peut dire que rien n'est si brillant, ni si agréable à la vue. Les chambres sont basses, le plafond est de bois sur lequel il y a des fleurs peintes ou incrustées. Il y a plusieurs armoires dans les murs, beaucoup plus commodes que les nôtres. Les embrasures des fenêtres sont réservées aux parfums et aux corbeilles de fleurs; des fontaines de marbre sont placées dans le fond de la chambre, et c'est la partie de l'ameublement du harem la plus agréable. Elles jettent l'eau par plusieurs tuyaux, procurent une fraîcheur délicieuse, et font un doux murmure, en tombant d'un bassin dans un autre. Quelques-unes de ces fontaines sont magnifiques. Il y a dans chaque maison un bain qui consiste ordinairement en deux ou trois petites chambres couvertes de plomb et parées de marbre avec des bassins et des robinets; enfin on y trouve toutes les commodités propres pour les bains chauds et pour les froids.

Les harems n'ont que les jardins pour toute perspective; et ces jardins sont entourés de murs très-élevés. On n'y voit point de parterres, comme dans les nôtres: ils sont plantés d'arbres assez élevés pour donner un ombrage agréable, et un coup-d'œil charmant.

Au centre du jardin est un Kiosque ou un sallon, au milieu duquel est ordinairement une fontaine. On y monte par neuf ou dix marches. Le Kiosque a pour murailles des jalousies dorées, autour desquelles on voit des vignes entrelacées de jasmin, de chèvre-feuille et de grands arbres. C'est là que les femmes turques passent ordinairement presque toute la journée, soit à faire de la musique, soit à broder.

Les hems ou auberges sont toutes magnifiques. Il y en a

plusieurs qui occupent un grand carré, tout entouré de boutiques. On y loge gratis les pauvres artisans. Elles sont toujours auprès des mosquées.

Harem (1); vulgairement nommé *Sérail du grand-seigneur*. Le nombre des personnes attachées au grand-seigneur, à son palais ou à ses différentes maisons de campagnes est extrêmement considérable et d'un entretien fort dispendieux: aucun souverain, en Europe, ne peut lui être comparé par le luxe intérieur du sérail et la magnificence qu'il y étale.

La loi de Mahomet permet à chaque Musulman, de prendre pour concubines tel nombre d'esclaves qu'il veut, et que ses richesses lui permettent de nourrir. Le grand-seigneur, par un sentiment d'orgueil ou par des motifs politiques, ne doit point se marier comme ses sujets. Il y a un nombre indéterminé d'esclaves destinées à ses plaisirs et à lui donner des successeurs. Mais parmi ce grand nombre, sept d'entr'elles seulement, après avoir joui plus ou moins des faveurs du sultan, sont élevées à un rang au-dessus des autres: elles deviennent ses favorites: ce sont elles qui participent le plus ordinairement à ses plaisirs, et qui acquièrent quelquefois une assez grande influence sur les affaires publiques. Elles sont désignées sous le nom de *Kadeun*.

L'esclave qui devient mère d'un garçon est nommée *Hasseki*: elle a une maison et des esclaves: elle obtient un rang distingué, et approche le sultan aussi souvent qu'elle le désire. Mais si son fils vient à mourir, elle rentre parmi les *Kadeuns*.

Les autres esclaves se nomment *Odalisques*, du mot *Oda* qui veut dire chambre (2). Si une d'elles se trouve enceinte, elle est soignée avec beaucoup d'attention; les eunuques la servent avec le plus grand respect. Lorsque le sultan n'a point encore d'enfans mâles, pour qu'une de ces odalisques devienne Kadeun, honneur extrêmement recherché et ardemment desiré de toutes, il faut que le grand-seigneur ren-

(1) Harem ou lieu sacré, lieu défendu; c'est le logement des femmes, distinct de celui des hommes, chez tous les mahométans.

(2) Les odalisques sont distribués par chambrées.

voie une des sept favorites au vieux sérail, lieu d'exil pour ses femmes qui ont mérité ou qui ont eu le malheur de déplaire.

C'est au vieux sérail (1) que sont renvoyées toutes les femmes du sultan qui vient de mourir ou qu'on aurait dépossédé; elles y sont nourries et entretenues avec quelque luxe et servies avec beaucoup d'attention; mais elles ne peuvent plus sortir de ce lieu de retraite. Il n'y a que la mère du nouveau sultan, nommée Validé sultane, qui ait sa liberté, un palais et des apanages. Le nouveau harem est bientôt remonté, parce que les marchands viennent offrir de toutes parts de jeunes esclaves, et que les pachas et les grands s'empressent de présenter des beautés capables de fixer l'attention du souverain.

Les voyageurs ont improprement nommé sultanes les femmes du grand-seigneur : ce nom ne se donne en Turquie qu'aux princesses du sang, filles du sultan, ou, comme on l'a dit plus haut, à la mère de celui qui occupe le trône. Les filles des sultanes ne portent plus que le nom de Konoum sultani.

Tout ce qu'on a dit relativement au mouchoir présenté ou jeté à l'esclave qui plait au sultan, est faux, et mérite à peine de figurer dans un roman. Le sultan envoye à cette nouvelle favorite le kislir-aga lui annoncer l'honneur qu'il a dessein de lui faire. Sur-le-champ, elle est complimentée par toutes les autres femmes qui la conduisent au bain où elles la parfument et l'habillent magnifiquement, et en même-tems d'une manière convenable à l'objet pour lequel elle est destinée. Le sultan se fait précéder par un présent, et passe après dans l'appartement où elle est. La première femme que le sultan choisit a toujours le pas sur les autres, et non celle qui est la mère du fils aîné.

La garde des femmes du grand-seigneur, n'est confiée qu'aux eunuques noirs dont la mutilation est telle, qu'il ne reste aucune trace de leur sexe.

Le chef des eunuques noirs nommé kislir-aga, est un des plus grands personnages de l'Empire, c'est lui qui porte aux esclaves les volontés de son maître; c'est lui qui leur annonce le bonheur qu'elles ont de lui plaire. Indépendamment de l'autorité qu'il exerce dans le harem, il a la sur-intendance de

(1) Eski-Serai. Il a été construit par Mahomet.

toutes

toutes les mosquées impériales ; il est chargé de l'administration générale de toutes les fondations pieuses qui y sont relatives ; il a la prééminence sur le chef des eunuques blancs. Son revenu est très-considérable.

Le khasne-vekili est le second eunuque du sérail ; il remplace le kislar-aga lorsqu'il meurt ou qu'il est destitué; il a l'administration générale du trésor particulier du grand-seigneur administré par le khasnadar-aga un des pages de confiance ; il y a quelques autres eunuques élevés en dignité, tels que celui de la sultane mère, celui à qui la garde des princes est confiée et ceux qui desservent la mosquée royale.

Les eunuques blancs n'approchent pas des femmes. Ils sont employés hors du harem et au service particulier du sultan. Ils ont la garde des portes du sérail ; ils surveillent et instruisent les pages. Leur chef se nomme capou-agassi.

Les bostangis ou jardiniers sont au nombre d'environ dix mille ; leur chef se nomme bostangi-bachi ; son pouvoir est très-étendu. Il a non-seulement le commandement absolu sur tous les palais et les jardins du grand-seigneur ; mais il a, en outre, la police des environs de la capitale et du canal jusqu'à l'embouchure de la mer Noire. Il accompagne le grand-seigneur à cheval lorsqu'il sort en pompe. Cet officier est du nombre des quatre rickah-agaleri ou officiers de la cour, obligés d'accompagner sa hautesse par-tout où elle va en cérémonie. Les trois autres se nomment buyuk-imbrohor, ou grand-écuyer ; kulchuk-imbrohor, ou petit écuyer, et capidgilar-kiayassi ou grand chambellan.

Le besoin d'être continuellement servi a sans doute fait imaginer de l'être par des sourds-muets, lorsqu'on est dans le cas de traiter quelque affaire importante. Le sultan a dans son palais une quarantaine de sourds-muets qui le servent conjointement avec ses pages.

Le grand-seigneur entretient aussi un assez grand nombre de nains, aussi peu propres à le servir qu'à l'amuser. Lorsque ces avortons sont en même tems sourds et muets, leur considération augmente, et on a pour eux beaucoup plus d'égards.

Les capidgis ou portiers, dont le nombre est assez considérable, veillent aux portes extérieures du palais. Il ne faut pas les confondre avec les capidgis-bachis, espèces de chambellans dont la place est honorable et lucrative, et qui

sont chargés d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent du sultan, ceux, par exemple, de couper la tête d'un rebelle ou d'un commissionnaire, de porter la nouvelle de la nomination à un gouvernement, d'aller recueillir les successions des grands officiers de l'Empire, etc. Leur chef, toujours tiré de ce corps se nomme mice-alem. Les capidgis-bachis sont quelquefois élevés à la dignité de pacha à deux queues, et vont, en cette qualité, gouverner la province qui leur est désignée.

La classe des drogmans, ou interprètes mérite la plus sérieuse attention, puisque c'est de leur probité, de leur intelligence que dépendent le succès des négociations qui leur sont confiées.

Habitans. — Constantinople offre un mélange de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, d'Européens, d'où il résulte une très-grande diversité dans les mœurs, la religion et le langage. Les Turcs y sont beaucoup plus nombreux que les autres, et sont répandus dans toute l'étendue de la ville et des faubourgs. Les Grecs forment à-peu-près un sixième de la population: ils ont un quartier situé vers le fond du port, désigné sous le nom grec de Fanaraki ou de Fanal. Un grand nombre cependant habite Péra et Galata, et vit parmi les Francs (1). Les Arméniens sont un peu moins nombreux que les Grecs : ils habitent dans l'intérieur de la ville et dans les faubourgs ; mais la plupart des riches sont venus, depuis quelque tems, habiter Péra, et s'établir parmi les Francs, sans se mêler cependant avec eux. Les Juifs sont les moins nombreux : ils habitent dans l'intérieur de la ville. Peu d'entr'eux sont établis à Péra et à Galata, et servent de courtiers aux négocians.

Les ambassadeurs et agens des puissances étrangères près la Porte ottomane, et les Européens que le commerce attire à Constantinople, y forment souvent une population de plus de 2,000 personnes. Presque tous les marins restent à bord de leurs vaisseaux. Les négocians sont établis à Galata, pour être plus à portée du port et de la ville; mais la raison qui les détermine le plus à habiter ce quartier, c'est qu'ils occupent

(1) C'est le nom que l'on donne indistinctement à tous les Européens.

des maisons construites en maçonnerie; qu'ils ont, pour leurs marchandises, des magasins solidement bâtis; que toutes les fenêtres ont des volets en cuivre; en un mot, qu'ils n'ont rien négligé pour garantir leurs personnes, et mettre leurs effets à l'abri des incendies auxquels cette ville est sans cesse exposée.

Population. — Les habitans de cette grande ville, en y comprenant ceux du faubourg de Péra, de Galata et de Saint-Dimitri, ceux de Scutari et de tous les villages situés sur le Bosphore et aux environs, peuvent être évalués à plus de 500,000, d'après la consommation journalière de farine qui s'y fait. Comme on ne tient point de registres de naissance et de mort dans l'empire ottoman, on ne peut jamais bien connaître la population des villes de la Turquie, où les mœurs et la manière de vivre de ses habitans sont si différentes de celles des Européens, où les femmes sont presque toujours enfermées, et où les hommes riches sortent le plus rarement qu'ils peuvent de leurs maisons; mais à Constantinople, le gouvernement fesant faire la distribution de la farine et du blé (1) qui se consomment dans la ville et ses environs, et cette distribution étant bien connue (2), on peut porter la population à plus de 500,000 habitans, en supposant que les hommes, les femmes et les enfans mangent une livre et demie de farine par jour.

Moyens d'existence de cette capitale. — Si on jette un coup d'œil sur l'immense population de Constantinople, on sera peut-être étonné de voir que presque tous les habitans de cette grande ville retirent leurs moyens d'existence du grand-seigneur, des grands emplois du gouvernement, de l'état de domesticité, ou de quelque industrie particulière, qu'une grande partie de l'argent de l'Empire vient s'engloutir dans la capitale par le moyen des impôts, des douanes, du

(1) On ne porte guères qu'à cent le nombre des boulangers; chacun d'eux est obligé de payer par jour 4 piastres de Turquie. Leur pain est mauvais, charge l'estomach, et le prix en est si haut, qu'il n'y a que les riches qui y puissent atteindre.

(2) On distribue environ 1,500 quilots de blé par jour, qui équivalent à 3,164 setiers de Paris. Le quilot pèse depuis 18 jusqu'à 22 ocques, suivant la qualité du blé. L'ocque est à-peu-près égale à 40 onces $\frac{1}{4}$.

droit d'hérédité que conserve le souverain sur tous ses agens; par les confiscations qu'il se permet; par la vente de tous les emplois, de toutes les places et de toutes les dignités militaires, administratives, judiciaires et religieuses; par les grands apanages dont jouissent les mosquées et les principaux officiers de la couronne: enfin, par les présens volontaires ou forcés que tout homme en place fait annuellement à ceux qui le protégent auprès de la Porte, le soutiennent et le défendent, ainsi qu'aux hommes d'affaires qui veillent à ses intérêts, l'avertissent de tous les changemens qui arrivent et de tous les dangers qui le menacent.

Presque tous les revenus du fisc se consomment à Constantinople, parce que c'est là que sont les établissemens nationaux, et qu'il n'y a dans les provinces ni armées, ni marine, ni arsenaux, ni forteresses à l'entretien du grand-seigneur. Les gouverneurs pachas, mutselims ou vaivodes, bien loin de retirer des émolumens de la Porte, versent au contraire annnuellement dans le trésor une somme plus ou moins considérable, suivant l'étendue et la nature de leur gouvernement. Les mollas, les cadis rendent la justice moyennant un droit de 10 pour 100, et diverses aubaines. Les janissaires, et autres gens de guerre, reçoivent une paye journalière très-modique, extraite des revenus de la province: ils s'équipent à leurs frais, et joignent leurs drapeaux en tems de guerre, sans que le grand-seigneur fasse passer la plus petite somme d'argent pour cet objet. Les officiers ou agas ont des patrimoines à vie, au moyen desquels ils sont tenus, à la première sommation, de se rendre à l'armée, et d'emmener avec eux, et à leurs frais, un certain nombre de gens de guerre.

Tous les établissemens relatifs à la marine se trouvent à Constantinople: on ne radouble, équipe et arme des vaisseaux de guerre dans aucun autre port; c'est là que se font les principales constructions. Il est vrai que souvent il y a des chantiers à Sinope, au fond du golfe Mundania, aux Dardanelles, à Mételin et à Rhodes, parce que ces pays sont à la portée des bois de construction; mais la somme d'argent qui sort de la capitale pour cet objet est peu considérable, et n'est que momentanée; d'ailleurs, les pachas fournissent le plus souvent à ces dépenses.

CARACTÈRES DES DIVERS NATIONS QUI HABITENT CONSTANTINOPLE. — *Les Grecs* sont gais, spirituels et adroits; ils exercent divers métiers, font quelque commerce, se livrent à la marine, voyagent dans diverses villes de la côte, s'enfoncent peu dans les terres, excepté dans la partie européenne. Ils font leurs délices de la musique et de la danse. Ils se livrent, dans le reste de l'Empire, à l'agriculture avec assez d'intelligence. Les riches sont instruits, souples, très-intrigans: ils étudient les langues, n'épargnent rien pour être employés comme médecins, comme drogmans ou comme hommes d'affaires auprès des Turcs qui occupent les premières places de l'Empire.

Ils sont en général superstitieux, timides, exacts observateurs des jeûnes et des carêmes. Les prêtres sont très-nombreux, et montrent des mœurs assez austères. Le haut-clergé est instruit, assez riche: les curés et autres ecclésiastiques sont pauvres et ignorans.

Les Arméniens sont tous marchands: ce sont eux, dans l'empire ottoman, qui font le plus grand commerce, et qui le font avec le plus d'intelligence. Ils sont patiens, économes, infatigables: ils voyagent dans l'intérieur de l'Asie et dans l'Inde; ils ont des magasins et des correspondans par-tout. La plupart exercent des arts mécaniques; ils sont banquiers, fournisseurs et hommes d'affaires des pachas et autres grands personnages.

Austères dans leurs mœurs, exacts observateurs des préceptes de leur religion, ignorans et superstitieux, il ne leur manque que de l'instruction et un gouvernement moins oppressif et plus juste que celui des Turcs, pour devenir un peuple infiniment estimable.

Ils sont maintenant sous la domination des Turcs : comme ils entendent très-bien le commerce et qu'ils peuplent beaucoup, ils sont répandus dans toutes les parties de cet Empire. Ils prétendent que ce fut S.-Grégoire qui leur fit embrasser la religion chrétienne. Ce sont les chrétiens peut être les plus dévots qu'il y ait dans le monde. Leurs prêtres leur enseignent principalement à observer scrupuleusement le carême, qui dure au moins sept mois de l'année; ils ne le rompraient pas pour le plus pressant besoin. Ce serait chez eux un péché irrémissible, de manger pendant un carême

autre chose que des légumes et des racines sans huile et du pain sec.

Les Juifs se présentent ici sous des couleurs bien plus défavorables qu'en Europe. Plus pauvres, plus ignorans, plus fanatiques, ils se livrent à tout genre de commerce, et à tous les états même les plus vils. Peu d'entr'eux sont médecins, drogmans ou hommes d'affaires : aucun n'est cultivateur. Tout commerce pour eux est bon, s'il donne un bénéfice, quelque mince qu'il soit. Les riches font l'usure, prêtent sur gages, à un intérêt de 2 ou de 3 pour 100 par mois, et même davantage, suivant les circonstances. Ils sont courtiers, banquiers ou marchands. Les douaniers turcs se servent d'eux pour évaluer les marchandises et en percevoir les droits.

Les Musulmans ont, en général, peu d'instruction, beaucoup de fanatisme et un orgueil ridicule. L'étude de ceux qui se livrent aux lettres et aux sciences, est relative au coran et aux interprétations que divers auteurs musulmans en ont données, aux lois qui en sont émanées, aux sentences des légistes. Ils s'appliquent à la poésie, à l'étude du persan et de l'arabe, à l'astrologie.

Depuis long-temps les Européens, et sur-tout les Français, ont voulu leur transmettre des connaissances dans quelques arts utiles, et ils n'ont réussi qu'imparfaitement, parce que l'orgueil national, l'ignorance et le fanatisme s'y opposent. Ce sont les Français qui leur ont appris à fondre des canons et des bombes, à construire des vaisseaux, à faire des fusils et des baïonnettes, des affûts de canon, à travailler le fer, même l'argent, à fabriquer du savon, etc.

Les Musulmans, soit Turcs ou Arabes, sont les seuls qui occupent les places et les emplois du gouvernement, les dignités de l'Empire, et qui soient reçus parmi les janissaires et autres gens de guerre, la marine seule exceptée, dans laquelle la plupart des matelots sont Grecs. Quelques Musulmans font un commerce étendu : un plus grand nombre se livre au commerce de détail et aux différens arts mécaniques, à l'étude des lois et de la religion, à l'art d'écrire.

Le faste et la richesse qui règnent dans les appartemens des femmes du premier ordre, paroissent composer un de leurs plus grands plaisirs. Elles s'amusent beaucoup à faire

danser, chanter et jouer des instrumens une troupe de jolies esclaves, qu'elles se plaisent aussi à parer superbement; mais quoique l'on soit séduit, au premier coup d'œil, de toute cette magnificence, elle est accompagnée d'un air de cérémonie et d'appareil qui déplaît à la longue. Cette roideur et cette formalité dans les manières est particulière aux femmes turques; car les Grecques sont d'un goût et d'un caractère tout différens : le plaisir se montre près d'elles sous des formes plus aimables; leur personne, leurs manières, leur conversation et leurs amusemens ne sont pas dépourvus de grâces et d'élégance.

Les femmes turques sont peut être plus libres que toutes les autres femmes du monde. Ce sont les seules qui passent leur vie sans aucun soin et dans des plaisirs continuels. Toute leur occupation consiste à faire des visites, à aller au bain, à faire de la dépense, à inventer de nouvelles modes. Un mari qui exigerait la moindre économie de sa femme, passerait pour fou. Elle ne doit avoir d'autre règle là-dessus que sa fantaisie. Elles ont des fourrures d'hermine, et un assortiment de bijoux pour orner leur tête. Il est vrai que les femmes turques n'ont pas d'autres rendez-vous que les bains, où les hommes ne peuvent entrer; mais elles s'y amusent beaucoup.

Les dames y vont parées, comme les nôtres vont au bal, parce que ce sont les seuls lieux des assemblées et de leurs visites entre amies : elles y étalent librement la richesse de leurs habits et la beauté de leur visage.

Si les mœurs sont devenus plus sévères dans les bains publics, on ne peut guère douter que le déguisement des habits ne continue à favoriser les passions des femmes. Elles sont tellement déguisées avec leurs ajustemens, qu'il est impossible de les distinguer de leurs esclaves: le mari le plus jaloux ne pourrait reconnaître sa femme sous cette mascarade, et d'ailleurs il n'y a pas d'homme assez hardi pour oser suivre ou toucher une femme dans les rues. Ainsi, sans danger d'être découvertes, elles peuvent donner des rendez-vous dans les boutiques des Juifs, qui sont très-communes.

Les Turcs ont plus d'un million de vers qui ressemblent à nos devises. Il n'y a chez eux ni couleur, ni fleur, ni herbe, ni fruit, ni caillou, ni plume qui n'ait sa signification et son vers particulier. Par exemple, *til*, ou fil d'or, répond à un

vers qui signifie : *Je me meurs, venez promptement*. Ainsi ils peuvent, sans employer l'écriture, s'envoyer des lettres remplies d'injures, de reproches, d'amour, d'amitié, même des nouvelles. Il existe à Constantinople un petit dictionnaire manuscrit des Maures, au moyen duquel on fait des lettres turques qui, au défaut d'écriture, servent merveilleusement pour entretenir un commerce de galanterie. Chaque chose a une signification dont la rime convenue décide. Ainsi la représentation d'une rose signifierait : Si je suis amoureux, vous en êtes la cause, etc. On trouve le même usage en Egypte.

Lorsqu'un mari a répudié sa femme d'une manière solennelle, il ne peut la reprendre qu'à une condition, qui est de permettre à un autre homme de passer une nuit avec elle ; et il s'en trouve qui aiment mieux subir cette loi, que d'être privés pour toujours d'une femme pour laquelle leur passion s'est rallumée. L'autre particularité est un point de doctrine bien extraordinaire : toute femme qui meurt sans être mariée, est regardée comme une réprouvée. Cette croyance est fondée sur l'opinion où les Turcs sont que la femme n'est créée que pour croître et multiplier, et qu'elle ne remplit sa vocation que lorsqu'elle fait des enfans, ou qu'elle les élève ; et c'est tout ce que Dieu lui demande.

Il y a beaucoup de femmes assez superstitieuses pour ne pas vouloir rester veuves dix jours, dans la crainte d'être réprouvées à leur mort, comme des créatures inutiles ; mais celles qui aiment leur liberté, et qui sont moins scrupuleuses, ne se marient que lorsqu'elles craignent de mourir. Ce précepte de religion est bien différent de celui qui enseigne que rien n'est plus agréable à Dieu, qu'un vœu de chasteté perpétuelle.

Température. — Si Constantinople ne laisse presque rien à désirer pour la beauté naturelle des sites, la fertilité et la variété de son territoire, l'étendue, la commodité et la sûreté de son port, la facilité des approvisionnemens, elle a encore l'avantage de jouir d'une température fort douce, d'un beau ciel et d'un climat très-sain. Située au quarante-unième degré une minute de latitude nord, les chaleurs de l'été y sont tempérées par un vent nord-nord-est, qui souffle régulièrement de la mer Noire pendant le jour ; et le froid,

en hiver, n'y est point excessif, parce que ce même vent, le plus froid et le plus fréquent de tous, perd beaucoup de son âpreté en traversant cette mer dans presque toute sa longueur.

Il gèle rarement en plein jour ; et le thermomètre ne descend guères, pendant la nuit, au-dessous de deux ou trois degrés du terme de la glace. Il y a des années où la neige est fréquente ; mais ordinairement elle fond en tombant, et rarement elle reste plusieurs jours de suite, aux environs de la ville, sans fondre et disparaître entièrement.

Le fanatisme et l'ignorance des Turcs ayant toujours opposé une barrière à la navigation des puissances européennes sur la mer Noire, il s'ensuit que les cartes publiées jusqu'à ce jour sont très-défectueuses. Le citoyen Beauchamp ayant été invité par l'institut national, à déterminer d'une manière précise la véritable position des caps et des principales villes situés sur cette mer, ne put jamais faire consentir la Porte à lui fournir les moyens, ni à lui permettre d'y aller faire ses observations. La promesse même de communiquer les résultats qu'il obtiendrait, ne put rien sur elle ni sur le capitan-pacha. Celui-ci répondit au drogman qui lui en parlait : *Nous naviguons sur cette mer depuis long-tems, nous n'avons pas besoin de la mieux connaître, et toutes vos observations ne tendraient qu'à en donner une connaissance plus exacte à nos ennemis.*

Cependant, à force de sollicitations, le citoyen Beauchamp obtint la permission de voyager comme naturaliste, et c'est comme tel qu'il a relevé les côtes jusqu'à Trébisonde. Il résulte de ces observations, que la côte sud s'avance en quelques endroits d'environ un degré de plus vers le nord ; que les caps *Kérenpé* et *Indjé* sont au quarante-deuxième degré ; que le golfe de Samson est beaucoup moins profond, et que Trébisonde est de cinq à six lieues plus à l'ouest qu'elle n'est marquée sur les cartes ordinaires.

De la peste. — Avec une température aussi douce, un ciel aussi salubre, il serait difficile de concevoir comment la peste ravage si souvent Constantinople, si l'on n'était instruit des préjugés des Turcs à cet égard, et de leur indifférence.

La peste seule enlève beaucoup plus d'habitans que toutes

les maladies ensemble n'en font périr, plus que la guerre et la navigation n'en font disparaître; et si cette ville ne réparait sans cesse, de tous les points de l'Empire, les pertes qu'elle fait, elle ne serait bientot qu'une vaste solitude.

La peste parcourt les différentes contrées de l'empire ottoman, comme la petite vérole parcourt les diverses contrées de l'Europe: elle ne doit, comme celle-ci, son origine ni à des exhalaisons putrides ni à des causes dérivées du sol ou du climat: elle existe dans le Levant comme elle existerait bientôt en Europe si nous ne prenions aucun moyen de nous en garantir; et l'on pourrait sans doute la faire cesser dans l'empire ottoman, si les Turcs étaient capables d'employer à cet effet les moyens convenables. Elle est presque toujours à Constantinople, parce que c'est la ville qui communique le plus avec tous les points de l'Empire. La peste ne peut se manifester dans quelque ville de province, qu'elle ne soit bientôt transmise à la capitale. Smyrne est la ville ensuite où cette maladie fait le plus souvent des ravages, parce que le commerce y est très-actif, et que les relations de cette ville avec presque toutes celles de la Turquie sont assez fréquentes.

On ne connaît pas cette maladie à Diarbequir, à Mossul, que tous les quinze, dix-huit et vingt ans; elle est beaucoup plus rare à Bagdat et à Bassora, et les Persans n'en sont presque jamais affligés.

Cette différence vient, d'une part, de ce que ces villes ne reçoivent presque pas de marchandises indigènes de Smyrne et de Constantinople, et que le venin pestilentiel a le tems de se dissiper dans un trajet très-long, à travers l'Asie mineure, la Mésopotamie ou le désert de l'Arabie.

Les pelleteries, dont les Turcs font un très-grand usage, contribuent le plus à la communication de la peste, soit parce que la fourrure dans laquelle un homme est mort, sert à vêtir ou à parer son plus proche parent, soit parce qu'elle est sur-le-champ exposée en vente, et que les acheteurs accourent de toutes parts.

Incendies. — Constantinople est encore exposée à un autre fléau dont les habitans pourraient se garantir, s'ils y apportaient les soins nécessaires. C'est la fréquence des in-

cendies; on peut en attribuer la cause à la structure de leurs maisons et à des vengeances particulières.

Si nous en exceptons les palais des ambassadeurs et quelques maisons de négocians, les habitans de Constantinople n'ont point de cheminées dans les appartemens qu'ils occupent : ils se chauffent par le moyen d'un brâsier en cuivre, ou en terre cuite, nommé *mangal*, qu'ils placent à portée de leurs salons ; mais chez quelques Musulmans, et chez presque tous les Grecs et les Arméniens, on place ce brâsier sous une table ronde ou carrée, couverte de plusieurs tapis, dont l'un, ouâté, en toile de coton peinte, descend jusqu'à terre dans tous les sens, et retient la chaleur sous la table : on met dans ce cas peu de charbons allumés, et on les recouvre de cendres pour tempérer la chaleur Un banc rembourré, placé tout autour, permet à plusieurs personnes de s'asseoir, d'avancer les jambes vers le mangal, et de recevoir la chaleur jusqu'à la ceinture. Cette table, nommée tandour, paraît avoir une origine grecque, si l'on considère que son usage est plus commun chez les Grecs que chez les Turcs, et qu'on ne la retrouve plus dans l'intérieur de l'Asie mineure, où les froids sont plus vifs et plus piquans qu'à Constantinople. Dès qu'il fait un peu froid, les Grecs et les Musulmans quittent rarement leurs tandours; c'est là que les femmes passent leurs journées, qu'elles travaillent, qu'elles reçoivent leurs amies, qu'elles se font servir à manger. Le soir, c'est sur leur tandour que l'on joue aux cartes, aux échecs, aux dames; c'est autour de lui que l'on se rassemble pour faire la conversation, se communiquer les nouvelles, écouter quelque histoire tragique, quelque conte de revenant, ou les prouesses de quelque pacha rebelle à la Porte. Il n'est donc pas surprenant que les incendies soient très-fréquens à Constantinople, lorsqu'il y a continuellement du feu, pendant l'hiver, sur des planches de bois, à portée des sophas, des nattes et des tapis.

Lorsqu'un incendie se manifeste, soit de jour, soit de nuit, tous les habitans de la ville sont bientôt prévenus de veiller à leur sûreté, ou de porter du secours aux malheureux auxquels ils s'intéressent.

Les dommages que le feu occasionne sont bientôt réparés:

Peu de jours après l'incendie, on voit s'élever de toutes parts des maisons semblables à celles que le feu a consumées.

Tremblemens de terre. — Si par des précautions sages et multipliées les Turcs peuvent se garantir de la peste, il n'en est pas de même d'un autre fléau qu'ils éprouvent de tems à autre : ce sont les secousses violentes auxquelles ont été, dans tous les tems, exposées ces contrées. Les historiens rapportent que le temple élevé par Constantin-le-Grand à la sagesse divine, fut renversé par un tremblement de terre quelque tems après sa construction. La superbe église de Sainte-Sophie, construite par Justinien sur les débris du temple, a elle-même un peu souffert à une autre époque. En 1509, sous le règne de Bajazet II, une grande partie de Constantinople fut également renversée par un tremblement de terre violent. Celui de 1754 fit tomber en ruines quatre tours du château qu'on nomme le château des Sept Tours. Le sérail en souffrit beaucoup, deux de ses pavillons à l'extrêmité des jardins furent renversés. La mosquée de Sainte-Sophie se fendit depuis le rez-de-chaussée jusqu'au comble. L'amphithéâtre de Constantin, le vieux château et le faubourg de Blacquérie furent détruits. La Bithynie, toute la côte méridionale de la mer Noire, presque toute l'Asie mineure, et sur-tout la Syrie, y sont encore plus sujettes. Smyrne a été plusieurs fois détruite de fond en comble. Pruse, Nicée et Nicomédie ont éprouvé le même sort.

Chiens. — A l'aspect de cette multitude d'animaux, à leur maigreur excessive, à la faim qui les tourmente, on serait porté à croire qu'indépendamment de la peste, des incendies, des gens de guerre qui désolent cette ville, la rage doit se mêler à ces fléaux et causer à son tour bien des ravages chez un peuple imprévoyant : on se tromperait, car s'il faut en croire le témoignage des habitans et l'opinion d'un grand nombre de médecins consultés à ce sujet, la rage est totalement inconnue dans l'Orient.

La charité des Turcs à leur égard consiste à leur donner quelquefois du pain et ce qu'ils ne peuvent consommer, à leur distribuer chaque jour le foie, le poumon, les entrailles et la tête du mouton que l'on tue aux boucheries, parce qu'ils ne font jamais usage de ces alimens proscrits par leur

religion, et que les chrétiens, à leur exemple, n'osent en manger.

Les vautours, les milans et la plupart des oiseaux de nuit se mêlent aux chiens pour nettoyer la ville de ses immondices: les premiers arrivent au printems, passent l'été sur les minarets, les mosquées et autres lieux élevés, y font leur ponte, et retournent avant l'hiver dans les contrees plus méridionales, telles que l'Egypte, l'Arabie, l'intérieur de l'Afrique. Pendant la chaleur du jour, ils s'élèvent à une hauteur considérable, volent plusieurs heures de suite au-dessus de la ville, et la nuit ils viennent prendre leur part des charognes qu'ils ont apperçues.

Le Port. — Le port, appelé la Corne-d'Or, qui sépare Péra de Constantinople, a cette singularité que les égoûts des deux villes y aboutissent; les douanes, les baraques, les magasins et les chantiers sont construits sur ses bords; toutes les ordures y sont jetées; on ne prend aucunes mesures pour le nettoyer; on n'y forme pas de quais: cependant, par la force et la variété des courans, ce port est toujours propre et assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux marchands, qui, comme dans tous les autres ports du canal, peuvent entièrement approcher du rivage.

Ce port devient plus étroit à mesure qu'il avance dans les terres, et il finit par n'être plus qu'un petit ruisseau. Dans l'endroit où il peut encore passer pour une petite rivière, les Français, il y a quelque tems, l'ont divisé en plusieurs pièces d'eau, qui imitent celles de Marly. Ils y ont construit des kiosques, et planté des arbres en quinconce; c'est là que les vendredis, des compagnies turques viennent dîner, prendre le café, et fumer sur des tapis, à l'ombre d'un immense platane.

On ne peut donner une idée plus vraie de ces arbres magnifiques, qu'en disant qu'ils répondent parfaitement à la sublime beauté du paysage dont ils font le principal ornement. Les plus grands chênes ne sont auprès d'eux que de petits arbustes. On voit aussi, dans ce lieu charmant, des groupes de femmes qui sont séparées des hommes. Pour y venir, elles louent des arabats. Voiture grossière semblable à une charrette couverte.

La longueur du port, depuis la pointe du sérail jusqu'au

village d'Eyoup est de plus de 3,000 toises ; sa moindre largeur est d'environ 300 : on en compte plus de 500 devant Top-Hana et devant l'arsenal. Les vaisseaux de guerre sont rangés très-près les uns des autres le long de l'arsenal. Les navires marchands mouillent ordinairement le long de Galata : quelques-uns viennent sous Saly, Basari et Foudocle, en attendant le moment de mettre à la voile,

La sortie du port s'effectue avec la plus grande facilité par tous les vents qui règnent ordinairement dans ces contrées ; il n'y a que le vent-d'est qui peut s'y opposer ; mais outre qu'il souffle très-rarement à Constantinople, il n'y est jamais que passager : à peine s'y fait-il sentir qu'il tourne au nord ou au sud.

Quoique ce port n'ait point de rade proprement dite, il jouit néanmoins plus qu'aucun autre de cet avantage, puisqu'une escadre entière, quelque nombreuse qu'elle fût, pourrait mouiller en sûreté dans le Bosphore, et y attendre le moment du départ : elle pourrait mouiller aussi entre la côte d'Asie et les îles des Princes, et même tout le long de la ville jusqu'à St-Stéphano, si le vent était au nord.

Enfin, un des avantages inappréciables du port de Constantinople, c'est qu'il ne peut se combler, parce qu'une partie des eaux qui viennent du pont Euxin, et qui sont refluees par la pointe avancée du sérail, font le tour du port, et balaient toutes les ordures et immondices que les Turcs ne cessent d'y jeter.

Du canal de Constantinople et de ses environs. Le canal anciennement connu sous le nom de *Bosphore de Thrace*, a près de sept lieues de long, environ vingt milles depuis la pointe du sérail de Constantinople jusqu'aux îles Cyanées. Il n'a pas deux milles dans sa plus grande largeur ; et il est si étroit dans plusieurs endroits, que quelques auteurs anciens ont avancé qu'on peut entendre chanter les oiseaux d'une rive à l'autre, et que deux hommes peuvent facilement se parler.

La largeur du canal, à son embouchure, est de dix huit à dix-neuf cents toises. L'entrée est défendue, de chaque côté, par quelques fortifications élevées par le baron de Tott, et augmentées depuis peu par des ingénieurs français. Les Turcs, par ignorance, par une influence étrangère, ou-

par des motifs d'économie, se sont toujours opposés à l'exécution des plans que les ingénieurs leur présentaient, quoiqu'il fût bien important pour eux d'ôter à leurs ennemis naturels les moyens de venir les inquiéter jusques dans leur capitale. En effet, il serait très-facile aux Russes de pénétrer dans le canal avec un vent de nord, et de s'avancer jusqu'à Constantinople, parce que les batteries étant peu nombreuses et à découvert, elles seraient bientôt démontées par le feu d'un vaisseau. Une escadre, d'ailleurs, en serait quitte pour recevoir quelques boulets, si les canonniers turcs étaient plus adroits, plus exercés et plus actifs qu'ils ne sont.

A quelque distance de ces fortifications il y a, en Europe et en Asie, un fanal pour guider les nautoniers, et leur indiquer l'embouchure du canal; ce qui n'empêche pas que les naufrages ne soient très-fréquens lorsque le vent est un peu fort, parce que les Turcs et les Grecs naviguant sur la mer Noire sans boussole et à peu de distance de la terre, sont facilement désorientés lorsqu'ils perdent de vue la côte, ou qu'ils ne la reconnaissent plus. Il leur arrive souvent, lorsque le ciel est brumeux, de prendre une direction opposée à celle de leur but.

Les eaux qui viennent de la mer Noire forment un courant plus rapide au milieu du canal et vers la côte d'Asie. Les caïques qui remontent suivent tous la même route, tandis qu'en revenant à Constantinople, les mariniers ont l'attention de se tenir au milieu du canal, et même de s'approcher un peu plus de la côte d'Asie que de celle d'Europe; ce qui facilite leur retour, sur-tout si un léger vent de nord leur permet de déployer leurs voiles.

Si l'on considère la quantité d'eau que reçoit la mer Noire du Danube, du Niester et du Don, ainsi que d'un grand nombre de rivières et de torrens qui descendent des monts Caucases et de la Mingrelie, ou qui viennent de la Géorgie, de l'Arménie et de la Natolie, on sentira bientôt que, bornées dans un bassin trop étroit, ces eaux auraient été obligées de s'étendre davantage pour fournir à une plus grande évaporation et se mettre en équilibre, si elles n'avaient trouvé une issue par le Bosphore et le canal des Dardanelles. C'est par ce moyen que le surplus des eaux de cette mer s'écoule sans cesse, et est versé dans la Méditerranée; et c'est ce qui

nous explique pourquoi les eaux de la mer Noire et celles de Marmara sont moins salées que celles de la Méditerranée et de l'Océan.

Le courant est si fort, que le canal ressemble, en quelques endroits, plutôt à une rivière qu'à un bras de mer : on le voit s'opposer à la marche d'un navire, lorsque le vent de sud ne souffle que faiblement. La direction des côtes oblige les eaux à se porter davantage vers celle d'Asie, et à former de ce côté un courant plus rapide. Cependant à la pointe d'Arnaoud-Keni, on est obligé de remonter à la traînée, par le moyen d'une corde que l'on jette à des matelots qui se tiennent continuellement sur le rivage. Les eaux ont à cet endroit une telle rapidité, qu'il serait impossible d'aller à la rame sans s'éloigner de la terre; mais lorsque cet obstacle est franchi, le courant n'est presque plus sensible, et même en divers endroits la direction des caps fait, comme dans les rivières, remonter les eaux; ce qui favorise la marche du bateau, ainsi qu'on le remarque, d'une manière très-sensible depuis Top-Hana jusqu'au-delà de Fondocli, parce que les eaux se portant avec impétuosité sur la pointe avancée du sérail de Constantinople, elles s'y divisent : une partie fait le tour du port, revient le long de Has-Keni, l'arsenal, Galata, Top-Hana, et remonte ensuite à Fondocli et Bechiktache, tandis que l'autre se porte immédiatement dans la mer de Marmara. Cette séparation des eaux, ainsi que leur direction, est bien plus apparente après une forte pluie, lorsqu'elles sont troublées par la petite rivière qui vient se jeter au fond du port.

Ce tournoiement des eaux du canal, réunies à celles dont on vient de parler, délivre le port de Constantinople, comme je l'ai dit ailleurs, des ordures que les Turcs viennent y jeter, et balaie en même-tems toutes les immondices que les eaux de pluie y entraînent, en hiver, de toutes les parties de la ville, et qui ne manqueraient pas de le combler un jour, parce que les Turcs, peu susceptibles de prévoyance, ne feraient aucune dépense pour son entretien.

La côte est si sûre, que l'on voit dans chaque baie une grande flotte de vaisseaux turcs, dont les mâts sont mêlés avec les arbres. C'est un coup-d'œil frappant. Dans tous les tems où la navigation le permet, le canal est tellement couvert

vert de caïques (1), qu'il ressemble moins à une mer, qu'à une forêt.

Des faubourgs de Constantinople, du canal et de ses environs. — Les faubourgs de Constantinople sont Galata, Péra, Bagno, Top-Hanna et Scutari qui est de l'autre côté du canal, sur la côte d'Asie.

Galata est environné de murailles flanquées de tours et de fossés; il est en grande partie habité par des Grecs, des Arméniens, des Francs et des Juifs, qui n'y sont pas si gênés que dans la ville. C'est-là que les marchands tiennent leurs magasins, pour être plus à portée du port. Les grecs y ont le libre exercice de leur culte, ainsi que les catholiques et les Arméniens.

Péra. Les ambassadeurs étrangers et les Francs, n'ayant pas la permission de demeurer à Constantinople, habitent ce faubourg qui est situé sur une hauteur.

Les magasins des marchands sont à Galata, qui est plus près du port et de la douane; les grecs et les Arméniens y possèdent différentes églises; les catholiques y en ont aussi plusieurs. Le faubourg de Galata est environné de murailles flanquées, de tours et de fossés.

La diversité des nations qui demeurent à Péra est telle,

(1) Les caïques sont des bateaux longs, étroits, extrêmement légers, armés d'une, de deux ou de trois paires de rames, ils portent une ou deux et même trois voiles, qu'on met seulement lors du beau tems, ou lorsque le vent n'est pas trop fort. Ces bateaux ne sont point lestés, et sont si légers, qu'un vent un peu fort les fait chavirer, si le batelier n'a l'attention de lâcher l'écoute au moindre danger, et de venir promptement au vent par un coup de gouvernail. Le nombre de ces caïques est si considérable, et ils fendent l'eau avec une telle vîtesse, que quelquefois toute l'adresse des rameurs ne peut empêcher qu'ils ne se heurtent, et que l'un des deux ne soit culbuté, sur-tout lorsque le tems est mauvais; car alors ces rameurs ne jugent pas assez bien l'effet du vent sur un bateau aussi léger, et qui présente beaucoup de surface hors de l'eau.

Les caïques du sultan se font remarquer par leur grandeur, leur dorure, leur élégance, le nombre et la dextérité des rameurs. Ils portent quatorze paires de rames, et sont montés de vingt-huit bostangis; le bostangis-bachi, comme on l'a dit plus haut, tient le gouvernail.

qu'on serait tenté de regarder ce faubourg, comme la tour de Babel. On y parle turc, grec, hébreu, arménien, arabe, persan, russe, esclavon, valachien, allemand, hollandais, français, italien et hongrois. Ces étrangers recueillis de toutes les parties du monde, se sont si fort mêlés par les mariages, qu'il en est résulté plusieurs races d'hommes très-singulières.

On remarque vers le milieu de la rue de Péra, un palais considérable dans lequel un grand nombre de jeunes gens sont logés, nourris et entretenus aux dépens de l'Etat : on les nomme icoglans. Ils sont destinés à être pages du sultan et à occuper les principales charges de la cour ; des codjas ou précepteurs, viennent tous les jours leur enseigner le turc, l'arabe et le persan ; leur montrer à écrire, et les instruire dans les préceptes du coran. On les exerce aussi, à lancer le djerid (1), à monter à cheval, à manier le sabre avec dextérité ; on les accoutume en même-tems, aux fonctions qu'ils doivent remplir auprès du souverain. On en élève également un grand nombre dans l'intérieur du sérail ; les eunuques blancs, à la garde desquels ils sont confiés, les traitent avec la plus grande sévérité, et les punissent rigoureusement de la moindre faute qu'ils commettent ; ils sont vêtus de blanc et nourris avec sobriété ; ce sont des enfans de chrétiens pris à la guerre ou achetés en Géorgie, en Circassie. Il en vient de diverses frontières de l'Empire et des Etats de la barbarie. On y admet aussi des fils de Musulmans, depuis que les Turcs ne font plus aux chrétiens la guerre avec autant d'avantage qu'ils la fesaient autrefois.

Les icoglans qui ont bien profité de leurs études, ceux qui montrent le plus de capacité et d'intelligence, sont les premiers admis parmi les pages ; ils remplissent successivement les places vacantes, et occupent à leur tour les plus grandes charges du sérail. Ils reçoivent souvent des commissions très-lucratives de la part du souverain, et de riches présens de ceux pour qui ils sollicitent et obtiennent des emplois.

Le palais de France est non-seulement commode et très-agréable ; mais il jouit de la plus belle vue du monde, si

(1) Bâton léger qui tient lieu de lance arabe.

tant est que l'on puisse parler du coup-d'œil après celui de la ville de Constantinople, quand on la voit de la pointe du sérail et de la tour de Léandre, qui porte ce nom, sans que l'on puisse en imaginer la raison; malgré ce que l'on s'attend à voir par tous les récits des voyageurs, l'on est encore surpris que la nature ait plus fait dans ce lieu, que dans tous les autres; car elle a réuni tout ce qui peut faire le charme de la vie.

Bagno, faubourg où l'on garde les esclaves. Les grecs y ont une église, et les catholiques deux; elles sont à l'usage des esclaves.

Top-Chane. Cet endroit tire son nom d'une fonderie de canons: comme il est situé vis-à-vis la pointe du palais du grand-seigneur, on peut le considérer comme un des faubourgs de la ville.

Andrinople, que les Arabes et les Turcs appellent *Adranah*, *Edreneh*, sur la rivière de Maritz; elle tire son nom de l'empereur Adrien qui l'a bâtie, ou du moins renouvellée. Elle est environnée d'une muraille flanquée de bastions; autrefois, elle était la capitale des Bessiens, sous le nom d'*Usckdama*; son palais est dans la position la plus agréable; d'un côté, la vue s'étend sur les plaines les plus fertiles; et de l'autre, sur la rivière de Caradare ou Darde, qui les sépare de la ville, et se jette là dans celle de Maritz. On doit voir à Andrinople, comme établissemens utiles, la mosquée de Bajazet premier; elle porte le nom d'imareth, c'est-à-dire, d'hôpital; elle est remarquable par la beauté et la sublimité de son institution. On y distribue deux fois par semaine aux pauvres de la ville, une mesure de riz que l'on appelle pilau: l'hôpital des fous, bâti à très-peu de distance de-là, n'offre pas un but moins honorable et moins conforme aux doux principes de la bienfesance.

La position de cet établissement auprès de la mosquée, paraît annoncer le point de vue religieux, sous lequel les mahométans envisagent la perte de la raison. D'après leur opinion, l'insensé a renoncé à toutes les choses terrestres pour ne plus s'attacher qu'aux choses célestes. C'est pour cela qu'il est permis à ces infortunés de circuler librement dans ces mosquées, toutes les fois qu'ils ne portent préjudice à personne. S'il arrive qu'ils fassent du mal à quelqu'un,

alors le gouvernement avise aux moyens de l'empêcher, en isolant l'auteur dans quelque endroit de cet édifice, où il n'a plus la liberté de nuire. Sur un des coins du grand portail, on voit un buste de porphyre de l'empereur Adrien, fondateur de cette ville.

Ce qu'il y a de plus curieux à Andrinople, ce sont quelques mosquées couvertes en cuivre, des tours élevées et artistement bâties, des galeries ornées de colonnes bien sculptées, des plaques et piédestaux de bronze, des marbres précieux, des portes élégamment travaillées, de belles fontaines, de superbes portiques, des pommeaux dorés, des tapis habilement tissus; tous ces objets forment un coup-d'œil charmant. La rivière de Maritz, qui est navigable, donne une grande activité au commerce, et y attire diverses nations. Le terrein des environs est très fertile, et fournit abondamment du vin et d'autres denrées.

Le sultan Amurat enleva cette ville pour la première fois aux chrétiens, en 1360; et depuis, elle a été la résidence des empereurs turcs, jusqu'au tems où ils se sont rendus maîtres de Constantinople; c'est la seconde ville de l'Empire: le sultan s'y transporte quelquefois pour son plaisir, ou lorsqu'il n'est pas bien en sûreté dans sa capitale. C'est le siège d'un archevêque grec; elle éprouva en 1754 un incendie considérable.

Elle est chère aux Turcs, parce que c'est la première ville où les sultans ont fait leur résidence en Europe. On assure que cette ville a huit milles de tour, en y comprenant les jardins. On ne distingue les palais des autres maisons que par la grandeur; car l'architecture des Turcs n'a nulle apparence: lorsque l'empereur y réside, ou qu'il y rassemble l'armée, la ville est alors fort peuplée; dans tout autre tems, elle est presque déserte. Le fleuve Maritz, autrefois l'Hèbre, a deux beaux ponts; l'édifice appelé la bourse, a un demi-mille de long; il est voûté et entretenu avec beaucoup de propreté; il renferme un très-grand nombre de boutiques, remplies de toutes sortes de marchandises précieuses, qui sont d'autant plus chères, qu'il n'y a point de manufactures à Andrinople, la bourse fut fondée par Ali-Pacha dont elle porte le nom; les personnes riches vont s'y promener, ou y prendre du café et du sorbet.

La mosquée du sultan Selim premier, est digne de la curiosité des voyageurs. Elle a quelque chose de majestueux; elle est située au milieu de la ville et dans le lieu le plus élevé. La première cour a quatre parties; la seconde trois, et toutes les deux environnées de portiques, dont les piliers sont de marbre et d'ordre ionique: le pavé est de marbre blanc. Le haut de ces portiques forme plusieurs coupoles ou dômes, sur chacun desquels on voit un globe doré; il y a de belles fontaines de marbre blanc au milieu des deux cours: devant la grande porte de la mosquée, on voit un portique soutenu par des piliers de marbre vert, qui forment cinq portes. Le corps de la mosquée fait un dôme d'une grandeur prodigieuse; l'édifice est très-élevé, et a l'air très-majestueux. Il y a deux rangs de galeries soutenues par des piliers; les balustrades sont de marbre; le pavé de la mosquée est aussi de marbre, il est couvert de tapis de Perse; l'on n'y voit ni prie-Dieu, ni ces différentes espèces de bancs qu'on trouve dans les églises catholiques; cette simplicité paraît assez noble. On n'y distingue point les piliers qui sont presque tous de marbre rouge ou blanc, par de petites statues ni par aucune espèce de tableaux. Il y a sur les murailles des fleurs dont la couleur est si vive, qu'au premier coup-d'œil on a peine à imaginer de quelle matière elles sont; en approchant, on reconnaît la porcelaine du Japon, et cela fait un très-bel effet. On distingue dans le milieu de cette mosquée, une très-grande quantité de lampes de vermeil, parmi lesquelles il s'en trouve une d'une grandeur prodigieuse. Sous la grosse lampe est une chaire en bois, dont la sculpture est dorée, et tout auprès une fontaine où l'on se lave, article essentiel de la religion des Turcs. Dans un coin de cette mosquée, est une tribune fermée par des jalousies dorées: c'est là que le grand-seigneur entend l'office. On voit au bout une grande niche, dans laquelle est un autel où l'on monte par des marches: il est couvert de brocards d'or et il y a sur le devant deux chandeliers de vermeil, d'une grandeur assez considérable: dans chacun d'eux, on voit une bougie de cire blanche de la grosseur d'un homme. Le dehors de la mosquée est orné de plusieurs tours, le dessus est tout doré: c'est de-là que les imans appellent le peuple à la prière.

Pour monter à l'une de ces tours, on arrive, par la même porte à trois escaliers différens, qui conduisent aux trois étages de la tour; mais ces escaliers, qui font le tour de ce bâtiment, sont distribués de manière que trois dervis peuvent y monter sans se rencontrer; derrière la mosquée, est une bourse où les pauvres artisans sont logés gratis. Les dervis qui font la prière dans cette mosquée, sont revêtus d'une étoffe de laine unie; ils ont les bras nus, et la tête couverte d'un bonnet de laine, semblable à un chapeau profond.

Le sérail d'Andrinople n'a rien de frappant, mais les jardins en sont très-vastes; il y a beaucoup de fontaines et d'arbres.

Burgas ou *Bergusé*, petite ville située sur la rivière de Rema, sur laquelle il y a un fort beau pont de pierre. Les rues de cette petite ville sont pavées, et l'on y compte plusieurs belles fontaines, ainsi qu'un grand nombre d'ateliers, où l'on fabrique des ouvrages en argile d'un rouge jaune qui se trouve dans les carrières; ce genre d'occupation est un moyen de subsistance pour les habitans. Ils ont une dextérité particulière pour faire les belles têtes de pipe turques que l'on y vend; toutes les boutiques qui bordent les rues en sont remplies. On remarque dans cette ville un hospice public à l'entrée d'une grande place, au milieu de laquelle est un gros jet d'eau et une file d'écuries assez vastes pour contenir cinq mille chevaux. Tous ces édifices sont construits avec régularité et en pierres de taille; la plaine que l'on traverse au sortir de cette ville, sur la route de Constantinople, est charmante.

Visé ou Byzia, ville médiocre, autrefois la résidence des rois de Thrace, aujourd'hui, siége d'un métropolitain Grec. Toutes les villes ci-dessus appartiennent au sangiacat de Visé.

Philippopolis, ville située sur une éminence près de l'Hèbre; elle n'est habitée que par des Grecs, qui sont tous fort à leur aise; mais ils ont grand soin d'éviter de le paraître, n'ignorant pas à combien de dangers ils seraient exposés. Il y a dans cette ville un évêque grec, et on y voit encore quelques anciennes églises grecques. De Philippopolis à Andrinople, la campagne est extrêmement agréable; les coteaux sont rem-

plis de vignes ; le raisin y vient en abondance ; un printems éternel y rend la nature toujours brillante. Cette ville a été bâtie par Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Les Turcs la prirent en 1360. On récolte dans ses environs une grande quantité de riz.

Outre les villes que nous avons citées dans le sangiacat de Vizé, il faut ajouter les endroits qui suivent.

Silivria. La petite ville de Silivria sur la côte d'Europe, est située sur le revers des montagnes qui partent, en général, des bords de la mer ; en face, est une très-belle baie formant un petit port.

Cette ville, autrefois célèbre, a un bon port sur la mer de Marmara : il y a un pont de trente-deux arcades ; on y trouve une ancienne et fameuse église grecque, d'une construction assez mauvaise ; on y voit les mêmes ornemens que dans les églises des catholiques romains ; mais ils sont moins riches. Outre le corps d'un saint qu'on y montre, on y fait voir un portrait de la vierge, qu'on prétend avoir été peint par Saint-Luc, ce qui ne prouverait pas en faveur des talens du peintre ; cependant la plus belle Notre-Dame d'Italie, n'est pas plus célèbre par ses miracles. Les Grecs ont un très-mauvais goût pour la peinture ; tous leurs tableaux sont à fond d'or ; ils croyent les embellir par-là. On ne voit dans leurs peintures ni ombres, ni proportions. Les Turcs et les Grecs qui habitent cette ville, y offrent le tableau le plus varié et le plus animé : les uns occupés à jeter ou à raccommoder leurs filets ; d'autres à réparer les cordages, ou à déployer les voiles.

Gallipoli. Cette ville, aujourd'hui la plus considérable de celles situées sur l'Hellespont, passa au pouvoir des Turcs sous le règne de Jean Paléologue, et fut prise par Soliman, fils d'Orcan. Elle contient dans ses murs environ 15 ou 16,000 habitans grecs, musulmans ou juifs. Elle est située sur un banc de rochers que les eaux ont minés. Elle s'avance et forme une espèce de cap, à l'extrêmité duquel est placé un fanal pour guider les marins, et leur indiquer la route qu'ils doivent prendre lorsqu'ils entrent de nuit dans le canal. On en voit un autre pour le même objet, presque vis-à-vis, sur la côte d'Asie. Le canal se rétrécit tout-à-coup devant Gallipoli, au point qu'il n'a pas une lieue de largeur. La mer

forme une anse au sud de la ville, qui sert de port aux bateaux qui viennent y mouiller, ainsi qu'aux navires contrariés par les vents.

Buyuk-Déré, ou le grand vallon, village situé à la partie la plus large du canal, sur une espèce de golfe, à environ six mille de la mer Noire. Les maisons occupent plus d'un mille sur le rivage de la mer. Celles de la plupart des ambassadeurs, bâties dans le goût europeen, se font remarquer par leur élégance et la beauté de leurs jardins. Ce village n'est presque occupé que par des Européens, des Grecs et des Arméniens. Des voyageurs ont parlé d'un platane qui y est célèbre depuis long-tems.

Roüm-Ili-Hissar, situé sur un terrain en pente. Ce château, bâti sous Constantin Paléologue, dernier empereur d'Orient, par Mahomet II, lorsqu'il meditait la conquête de Constantinople, est plus propre aujourd'hui à servir d'épouvantail, qu'à s'opposer au passage d'un vaisseau de guerre. En effet, une simple frégate aurait bientôt brisé tous les affûts et démonté les canons qui se trouvent à decouverts sur le rivage, et mis en fuite les canonniers, que rien ne garantit. Il en est de même du château d'Asie, appelé l'Andoli-Hissar, qui se trouve de l'autre côté du canal : sa construction ne vaut pas mieux, et ne saurait défendre les approches de la capitale.

C'est là que Darius, roi de Perse, établit un pont de bateaux pour faire passer son armée lorsqu'il voulut faire la guerre aux Scythes. C'est par-là que les croisés, animés d'un saint zèle, entrèrent en Asie pour délivrer la Terre-Sainte du joug des mahométans.

Belgrade, village habité par les plus riches familles chrétiennes de Péra et de Galata, et par les ministres étrangers qui y trouvent un refuge contre les chaleurs de Constantinople. C'est un bois planté d'arbres fruitiers qui sont arrosés par un grand nombre de fontaines, dont l'eau est très-claire et très-bonne; ils ombragent plusieurs belles allées. La terre est couverte d'une si agréable verdure, qu'elle semble être plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature. La mer Noire y rafraîchit l'air par ses brises, et calme les excessives chaleurs de l'été.

Kirkklésie (les 40 églises) endroit très-fameux et très considérable du tems des empereurs grecs. Cette ville est ainsi nommée parce qu'il s'y trouvait jadis un pareil nombre

d'églises chrétiennes, quoiqu'aujourd'hui il n'y en ait pas une seule ; elle est à 12 lieues d'Andrinople. Les chrétiens y sont en petit nombre ; mais il s'y trouve beaucoup de juifs qui y ont été transportés de la Podolie et qui parlent un allemand corrompu. Leur principale occupation est d'y faire du beurre et du fromage, qu'ils marquent d'une certaine empreinte pour les envoyer aux juifs de Constantinople, afin que ceux-ci sachent que le tout est pur et fait des mains des juifs. Cette ville située dans une plaine assez bien cultivée, quoique un peu pierreuse, est bornée par une chaîne de montagnes de moyenne hauteur qui forment comme l'avant-garde des monts Balkam, ou mont Hémus.

La majeure partie des rues sont bordées d'une file de boutiques de marchands, qui n'offrent pas un coup d'œil moins agréable. On remarque plusieurs établissemens de bains et un assez grand nombre de jets d'eau.

On rencontre dans cette ville des jongleurs qui donnent une faible esquisse des anciens jeux olympiques. Ce qui cause le plus d'étonnement, est moins l'adresse et la force qu'ils déploient, que le passage subit du chaud au froid auquel on les voit s'exposer : car dans le moment même où ils sont encore tous couverts de sueur par la violence du mouvement qu'ils font, on leur arrose le corps d'eau froide, sans que cette aspersion paraisse leur faire aucun mal.

Tatar-Bassardschiki, ville célèbre chez les Turcs, près la rivière de Maritz, où vient se jetter une autre rivière, après avoir fait le tour de la ville. Elle est fort bien bâtie ; les rues en sont larges et propres ; elle fait un commerce considérable, et sa situation est riante ; elle est au pied du mont Tschenje. Il y a plusieurs bains.

Mustapha-Pacha-Kiespri, autrement Tzgupri-*Cuprissi*. Son premier nom dérive du beau pont que Mustapha-Pacha fit bâtir sur la Maritz. Ce pont a vingt arches en pierres de taille, et doit avoir coûté 400 bourses. En-deçà et au-delà de la rivière il y a un long chemin revêtu de pierres de taille. Le territoire des environs est fertile.

Jetiman, gros bourg peu éloigné de la porte de Trajan.

Haznadar, *Tschiflick*, château de plaisance impérial à deux lieuex de la capitale.

Dawed-Pacha, autre palais impérial, près du précédent:

le sultan s'y arrête lorsqu'il va à Andrinople ; l'armée s'y rassemble ordinairement.

Héraclée, petite ville anciennement appelée Perinthus, sur la mer. C'était autrefois une grande ville bâtie du tems de Sévère ; c'est le siége d'un archevêque grec. On y trouve les ruines d'un amphithéâtre bâti du tems de l'empereur Sévère.

Rodosto, ville commerçante, près la mer de Marmara. On y compte environ 5,000 habitans. Elle est située agréablement sur la pente d'un côteau.

L'Hellespont ou mer d'Hellé. — L'Hellespont ou la mer d'Hellé, ainsi nommée parce que cette princesse, fille d'Athamas, roi de Thèbes, voulant se dérober, avec son frère Phrixus, aux persécutions d'Ino leur marâtre, et se rendre dans la Colchide, eut le malheur de s'y noyer. On dit que, montée avec son frère sur un bélier couvert d'une toison d'or au lieu de laine, elle osa traverser le canal qui sépare la Thrace de la Troade ; mais lorsqu'elle se vit au milieu des eaux, elle fut si effrayée du danger auquel elle s'était imprudemment exposée, qu'elle se laissa tomber dans la mer, où elle trouva la mort qu'elle cherchait à éviter. Les Grecs, touchés de ses malheurs, pour éterniser le souvenir de ce naufrage, donnèrent le nom de cette infortunée princesse au bras de mer dans laquelle elle périt.

Cette mer est plus connue aujourd'hui sous le nom de détroit ou canal des Dardanelles, parce que la ville moderne à laquelle nous venons d'aborder, est nommée par les Européens les Dardanelles, nom qui lui est transmis de l'ancienne Dardana, *Dardanea* ou *Dardanus*, située à quelques milles plus bas ; car, selon les géographes anciens, elle était à 8 milles au sud d'Abydos, vers le cap Trapeza, vulgairement désigné sous le nom de pointe des Barbiers. Le fleuve Rhodius, sur lequel est bâtie la ville moderne, coulait à une distance à-peu-près égale d'Abydos et de Dardanus.

Cette ville compte à peine 4,000 habitans grecs, musulmans et juifs. Sa position est agréable, son territoire fertile et ses productions très-variées. La vallée qui s'étend au sud-est, est extrêmement fertile et arrosée par le Rhodius. On cultive dans le territoire des Dardanelles le coton, le sésame, la vigne, l'olivier, l'oranger et plusieurs autres arbres frui-

tiers. On y recueille une assez grande quantité de grains. Les montagnes voisines fournissent la vélanida et la galle du commerce.

Les eaux de l'Hellespont ont un courant rapide vis-à-vis le château situé à l'extrémité inférieure de la ville, tandis qu'elles sont tranquilles, ou qu'elles remontent dans l'anse qui se trouve à la partie supérieure, et qui sert de port aux bateaux que le commerce y amène, ainsi qu'aux navires et aux vaisseaux de guerre qui viennent y mouiller quelquefois. Les capitaines de ces deux derniers préfèrent cependant, tant en hiver qu'en été, le mouillage de Nagara, parce qu'ils sont plus à l'abri du vent du nord, et parce que le fond en est meilleur.

L'Hellespont ressemble, au premier aspect, à un fleuve majestueux qui porte tranquillement ses eaux à l'Océan; mais, contenu dans son lit, on ne le voit jamais franchir les limites que la nature lui a tracées.

Le *Rhodius* prend sa source au nord-est du mont Ida; il reçoit quelques ruisseaux qui coulent des montagnes voisines, et après avoir parcouru un espace de 12 à 15 milles, il vient se jeter dans l'Hellespont, à côté du château des Dardanelles. Ses eaux, peu abondantes en été, sont retenues et employées à l'arrosement des terres; mais en hiver, grossi par les pluies qui sont fréquentes dans cette saison, il occupe un lit assez grand pour mériter le nom de rivière. Les habitans des Dardanelles ont construit un pont en bois à quelque distance de son embouchure, afin de pouvoir se transporter en tout tems sur la rive gauche, et se rendre dans les champs qu'ils cultivent au-delà.

Abydos, à trois milles des Dardanelles; en remontant vers le nord, on trouve sur un terrain en plaine, de forme triangulaire, quelques vestiges de l'ancienne Abydos. Le sol est élevé et couvert de tas de décombres, parmi lesquels on distingue des briques, des fragmens de poterie, des morceaux de granit et de marbre de toute espèce. On aperçoit quelques massifs informes de maçonnerie, le long du mouillage situé au sud-ouest: on voit, sur le coteau voisin, un chemin profondément creusé, par où les habitans d'Abydos se rendaient dans une plaine fertile qui se trouve à l'est. La ville occupait la partie méridionale du terrain triangulaire

dont je viens de parler, et s'étendait sur la partie du coteau qui fait face au canal.

Il n'y a pas sur les rives de l'Hellespont, de position plus agréable et plus avantageuse que celle-là pour une ville; car, indépendamment de la vue de tout le canal, de ses deux rives et même de Ténédos, outre les moyens qu'il y aurait de la fortifier, étant entourée de la mer et d'une colline isolée, le mouillage est sans contredit le plus grand et le plus sûr de l'Hellespont.

Sestos. Selon les poètes et la plupart des historiens grecs, Sestos était située vis-à-vis Abydos, à l'endroit le plus resserré du canal. Ces deux villes sont devenues fameuses par les amours vraies ou fabuleuses de Léandre et d'Héro, dont la fin fut si malheureuse. Léandre habitait Abydos: Héro était à Sestos, prêtresse de Vénus. Trop confiant sans doute dans sa force et son adresse, Léandre, pour ne pas être découvert, traversait depuis long-tems l'Hellespont à la nage, guidé par un flambeau que sa maîtresse allumait au sommet d'une tour: mais dans une nuit orageuse, Léandre, s'étant trop imprudemment mis à la nage, ne put atteindre l'autre bord, et fut malheureusement submergé par les flots agités. Héro, dans son désespoir, se précipita dans la mer, afin de partager le sort de son amant.

Procope place Sestos dans l'anse la plus voisine d'Abydos; il ajoute même que l'empereur Justinien fit bâtir une citadelle auprès de cette ville: on voit encore les restes de cette citadelle près le rivage de la mer. On y distingue les premières assises de maçonnerie en pierre de taille, sur lesquelles le mur était élevé. Ce mur offre un retrait d'environ 15 pouces. La tour, située à l'extrémité de la citadelle, est ronde et détruite en grande partie: on y aperçoit les restes d'une voûte qui formait le premier étage. Ses murs, ainsi que ceux de la citadelle, sont bâtis de plusieurs assises de moelons, et de plusieurs assises de briques couchées à plat, les unes sur les autres, sur trois ou quatre rangées. On suit très-bien, sur le penchant de la colline, les murs de l'ancienne ville. On trouve dans l'enceinte de ses murs des amoncellemens de pierres, parmi lesquelles on distingue des briques, des fragmens de poterie, des morceaux de granit et de marbre. Il est vraisemblable qu'on a amoncelé

ces décombres, pour en nettoyer le terrain et le mettre en culture, et qu'on a détruit, de cette manière, les restes des monumens qui pouvaient s'y rencontrer.

Maïta. En face d'Abydos, à une petite lieue au sud-ouest de Sestos; on voit au fond d'une anse étendue et peu profonde, le village de Maïta, bâti sur les ruines de Madytos; on trouve encore quelques restes de vieille maçonnerie, sur une monticule qui domine la ville moderne, située au bord de la mer. A peu de distance de Madylos, il y avait autrefois Cælos-Portus, petite ville qui fut témoin du combat naval qui eut lieu entre les Athéniens et les Lacédémoniens, combat où ces derniers furent vaincus et obligés de céder à leur rivaux, l'empire de l'Hellespont.

Elbahar-Kalessi. Sur les ruines d'Elæus, on voit aujourd'hui un village turc, nommé Elbahar-Kalessi, au bas duquel est bâti le premier château d'Europe. A l'ouest de ce château, on voit encore le tombeau de Protésilas, roi de Thessalie, tué par Hector, et quelques vestiges du temple que son dévouement lui avait mérité. Protésilas fut le premier des héros grecs, qui mit pied à terre sur la côte d'Asie, quoique l'oracle eût annoncé trois fois que celui-là perdrait la vie, qui le premier descendrait sur le rivage troyen.

Chersonnèse. La portion de terre comprise entre l'Hellespont et le golfe de Saro, connue sous le nom de Chersonnèse, ou presqu'île de Thrace, n'a guère plus de trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur : elle en a plus de vingt depuis l'extrémité méridionale, jusqu'à la longue muraille Macrontichos, qui séparait la presqu'île du continent; à l'extrémité de cette muraille, du côté de la Propontide, était la ville du même nom, sur laquelle il ne reste plus que quelques habitations que le port y entretient; on trouve dans l'intérieur le village d'Hexamila, qui a conservé le nom qui lui fut donné à cause de la distance qu'il y a d'une mer à l'autre.

Exportation sur l'Hellespont.

Les objets d'exportation que les villes situées sur l'Hellespont peuvent fournir, sont :

Deux ou trois cents balles de coton de diverses qualités.

Deux cents quintaux de coton filé, grossier.

Beaucoup de toiles de coton, grossières.

Trois ou quatre cents balles de laine de qualité inférieure.

Beaucoup de marroquins préparés aux Dardanelles et à Gallipoli.

Trois ou quatre cents quintaux de noix de galles.

Une quantité plus considérable de vélanida.

Douze ou quinze mille peaux de lièvre.

Soixante ou quatre-vingt quintaux de cire.

Très-peu de lisari, ou racine de garance.

Dardanelles. La république de Venise étoit autrefois la seule puissance qui eût un consul de sa nation aux Dardanelles. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, et les autres puissances maritimes n'y avaient que des agens du pays, juifs ou grecs, qui remplissaient les fonctions de consul, sinon avec intelligence et probité, du moins avec le plus grand zèle, moyennant un barat de drogman, qui les mettait sous la protection immédiate d'un ambassadeur, et les fesait jouir de tous les priviléges accordés aux Européens. Mais, depuis peu d'années, le gouvernement français y a créé un vice-consulat, espérant qu'un agent national protégerait, avec plus d'efficacité, les navires qui sont obligés d'y séjourner; qu'il fournirait en outre aux vaisseaux de guerre, qui viennent mouiller aux Tachès-Blanches, les secours dont ils ont besoin, et qu'il transmettrait à l'ambassadeur, toutes les nouvelles que sa position le met en état de recueillir.

Les vaisseaux de guerre des puissances amies de la Porte ottomane entrent sans obstacle dans le canal, et viennent mouiller aux Taches-Blanche et à la pointe des Barbiers; mais ils ne peuvent, dans aucun cas, dépasser les seconds châteaux, sans une permission expresse du sultan. Les navires marchands peuvent faire route, si le vent le permet, et aller en droiture à Constantinople, ou dans tel port de la Propontide qu'ils jugent à propos; mais, à leur retour, ils sont obligés de mouiller à Nagara ou aux Dardanelles, pour y être visités. C'est ordinairement le lendemain de leur arrivée que cette visite a lieu : elle a pour objet, 1°. de constater si tous les droits sont acquittés à la capitale; 2°. si on n'a point embarqué, sans permission, des marchandises prohibées; 3°. s'il n'y a pas à bord des esclaves fugitifs, ou des sujets non musulmans, qui voudraient s'expatrier.

TURQUIE MÉRIDIONALE OU GRÈCE.

La Turquie méridionale, que l'on nomme Grèce, était autrefois très-célèbre; mais c'est aujourd'hui un pays mal peuplé et fort pauvre. Il appartient aux Turcs, à cela près, de ce que les Vénitiens possédaient.

La Grèce ressemble à une grande presqu'île, étant de trois côtés environnée par la mer; elle est bornée à l'ouest, par le golfe de Venise et la mer Ioïenne; au sud, par la Méditerranée; à l'est, par l'Archipel et la Romanie, et au nord, par la Servie et la Bulgarie.

Les empereurs turcs ont conservé l'ancienne division de la Grèce en quatre grands pays sans les îles; ils ont donné à chacun un nom turc, et l'ont encore partagé en de plus petits districts. On y trouvait beaucoup d'antiquités précieuses; mais les meilleures ont été peu-à-peu transportées en Italie, en France, en Angleterre, et en partie mutilées et détruites par les Turcs, tant parce qu'ils ont une horreur religieuse des images, que parce qu'ils en ont tiré de bons matériaux pour bâtir. Ainsi, le voyageur ne doit plus s'attendre à trouver aujourd'hui dans la Grèce, les belles antiquités tant vantées dans les anciennes rélations.

Les Etats formés de l'ancienne Grèce sont, 1°. Le pachalik de *Tripolizza*, ville de la Morée; il comprend toute cette presqu'île. 2°. Celui d'*Egripo*, dont le nom s'est formé d'*Euripe*, détroit qui sépare l'Eubée de la Béotie; il comprend, outre l'île de ce nom, les anciennes provinces de Béotie et de Phocide. Cependant *Naupacte*, anciennement *Lépante*, a un petit pacha à part. *Athènes* et *la Livadie* sont gouvernées par des vaivodes; le pays de *Zagora*, ou l'ancienne *Magnésie*, est gouvernée par ses propres primats. 3°. Le pachalik de *Janina*, comprend la Thessalie et toute l'Epire. 4°. Celui de *Salonique* comprend toute la partie méridionale de la Macédoine : la partie septentrionale est gouvernée par des beys particuliers. L'ancienne *Piérie* est

sous la dépendance de l'Aga de Katherim, qui commande le mont Olympe; les petits pachaliks d'*Aulone* et de *Deltino*, sont quelquefois envahis par le pacha de *Janina*.

En général, ces pays sont confiés par le gouvernement turc, à des espèces d'intendans appellés *ayans* (ou les yeux), qui sont à-peu-près comme étaient les beys d'Egypte; mais ils sont soumis à des supérieurs militaires qui commandent à autant de sortes de divisions; cette institution remonte au sultan Mourad, ou Amourat. Ce sont les pachaliks, les mousseliculiks, les vairodaliks, les agaliks; et les grades qui donnent droit à ces gouvernemens, en commençant par les inférieurs, sont, les agas, les beys, les pachas à deux queues, les pachas à trois queues, ou vizirs; et enfin, le visir, ou visir-azem, c'est-à-dire, le grand-visir.

Il faut payer, pour obtenir un de ces gouvernemens; et la Porte les vend pour l'espace d'un an, d'un beïran à l'autre: au moyen d'une plus grosse somme, on peut se faire continuer; et c'est là une des causes les plus fortes de l'oppression sous le gouvernement des Turcs.

La famille des *Grâvrinos*, guerrier qui, dans le tems, a le plus contribué à la conquête de la Macédoine, a le droit de préférence à plusieurs de ces gouvernemens.

On estime l'étendue de ce pays, en surface, à 7,150 lieues; et la population à 20 millions d'habitans.

L'ancienne Macédoine et la Thessalie sont les parties les plus fertiles et aussi les plus peuplées; mais la Morée, quoique susceptible de toutes les cultures, ne renferme guère que 300 habitans par lieue carrée, pendant que dans le pays de Zagora, l'ancienne Magnésie, on y compte par lieue carrée jusqu'à 613 hommes.

On donne aussi le nom d'*Arnautes*, aux habitans de la Macédoine et de l'Albanie; lorsqu'en 1447, Amurat II eut pris l'Arnaut, il obligea presque tous les habitans à embrasser la religion musulmane: Mahomet II s'empara entièrement du pays en 1465. Les Arnautes exercent la profesison de boucher dans toute la Turquie; ils aiment la guerre, et sont très-braves et très-courageux.

Mœurs et caractère des Grecs modernes. Les Grecs n'ont conservé de leurs pères que la vanité, la souplesse, et peut-être aussi la mauvaise foi. Rarement ils se mettent en colère;

colère ; ils conservent la haine dans leur cœur et meurent rarement sans vengeance. Au reste, ils ont dans leur langage et dans leur esprit, des traces brillantes de leur ancienne grandeur.

La langue grecque, quoique corrompue, peint encore mieux que toute autre langue de l'Europe l'image du sentiment ; et son esprit, quoique engourdi par le gouvernement et l'ignorance, s'élève quelquefois, et ne dément point le caractère de son origine. Le sarcasme, la raillerie, sont chez les Grecs les principaux ornemens du discours. Au milieu des objets les plus sérieux, un geste, une parole, une frivolité, suffisent pour leur faire oublier les affaires les plus importantes.

Religion. Leur religion les oblige à faire cinq carêmes tous les ans, pendant lesquels ils ne peuvent prendre d'autre nourriture que des poissons secs ou salés, assaisonnés seulement avec de l'huile d'olive ; c'est ainsi qu'ils observent tous les vendredis de l'année et avec tant de rigueur, qu'ils pardonnent plus volontiers à celui qui vole ou qui assassine, qu'à celui qui enfreint le carême ou le vendredi. Cette superstition diminue la consommation des denrées de première nécessité ; par conséquent, le commerce et proportionnellement l'industrie. Outre cela, ce long usage d'alimens maigres et huileux, énerve le corps et rend l'esprit languissant. En effet, les Grecs qui observent leur religion sont lents et tardifs dans leurs démarches, ont le corps maigre et le teint jaune. Outre le vendredi et leurs carêmes, les Grecs ont beaucoup de fêtes d'obligation qu'ils observent très-scrupuleusement. Elles sont au nombre de soixante-douze dans l'année ; ce sont par conséquent autant de jours enlevés à la charrue et aux autres travaux.

Aussitôt qu'une personne est décédée, les parens se réunissent dans la chambre et auprès du défunt : les pleurs et les cris, doivent manifester la douleur que l'on ressent de sa perte ; et au défaut de parens, quelques femmes payées exprès, que les anciens Grecs appelaient Présiques, sont encore aujourd'hui destinées à pleurer, et à laver, pour ainsi dire, le cadavre de leurs larmes.

Mariages des Grecs. — Si les cérémonies funèbres des Grecs, sont dignes d'une nation plus éclairée et plus sensible,

celles de leurs mariages sont au contraire barbares et ridicules. Le contrat commence par l'engagement que l'époux prend de ne voir sa future épouse qu'au moment où il l'épousera.

A l'exemple des Turcs, les Grecs ont une autre union qu'ils nomment mariage de Capin; ils conviennent avec une femme de vivre avec elle tant qu'il leur plaira ; ils se présentent au juge et à l'évêque pour obtenir la permission de l'un et la bénédiction de l'autre. Les lois et la religion s'accordent à autoriser ce dérèglement. Il se trouve des gens qui ont eu ainsi jusqu'à vingt femmes ; les enfans sont à la charge du mari ; mais la misère et le libertinage sont le partage de ces infortunés.

De l'influence de la Religion, du Gouvernement, et des Mœurs turques dans la Grèce, et sur-tout dans la Morée.

Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, époque où les autres religions commencèrent à tomber, celle des Turcs se soutint; c'est pourquoi, l'on vit se perpétuer chez eux, la paresse, la pauvreté et l'ignorance ; mais les musulmans d'aujourd'hui, sont très-différens de leurs prédécesseurs sur cet objet ; car l'incrédulité qui a perdu les autres religions, a aussi attaqué les dogmes de Mahomet ; elle a commencé à éclairer leur esprit et à les tirer de leur engourdissement. Les différentes et nombreuses sectes, les divers ordres monastiques, et les institutions rigoureuses de leurs émirs et dervis, contraires entr'eux d'opinions et de mœurs, ont beaucoup contribué à produire des impies, des tolérans et des incrédules. Tel est l'état de la religion turque dans l'Asie et dans l'Europe ; mais dans la Grèce et sur-tout dans la Morée, le déisme et l'athéisme se propagent plus particulièrement, que dans les autres parties de la Turquie.

Quoique deux primats grecs forment le conseil économique de la ville, dont l'évêque est toujours le chef; quoiqu'à l'expiration de leur charge ils aient le droit d'appeller en jugement les administrateurs turcs, de quelque dignité qu'ils soient; quoiqu'enfin, il ne soit pas extraordinaire de voir des vaivodes accusés de concussion, déposés, empoisonnés, condamnés à des amendes considérables ; cependant les vaivodes, les cadis, les agas, les janissaires, et les plus vils

musulmans vexent les Grecs, les oppriment et les chargent d'outrages. Le Turc qui a l'autorité en main pendant une année et qui est favorisé des magistrats, étant avide par caractère, veut amasser de l'or par toutes sortes de voies : les Grecs lui résistent d'abord ; mais à la fin, ils s'humilient devant lui, ils pleurent et le prient de modérer ses prétentions.

Mais si les Grecs sont, ainsi que les Turcs, exposés à ces avanies, ils sont cependant exempts de ces persécutions plus graves, qui, plus que tout autre, caractérisent le despotisme ottoman; je veux dire, au moins, que les Grecs sont plus sûrs de leurs propriétés ; leurs contestations civiles se décident plus souvent par un sénat de primats grecs, sans l'intervention du juge musulman ; les Turcs au contraire croient n'avoir rien en propre et se regardent comme usufruitiers; au moins, c'est ce que le grand-seigneur, grâce à la force dont il dispose, a eu l'art de leur persuader. Si un Turc vient d'être décapité ou empalé, ou vient à mourir naturellement, le vaivode séquestre ses biens, au nom du sultan. La veuve et les enfans d'un aga, possédant vingt ou trente mille piastres de rente, sont réduits à la misère au moment de la mort de leur mari ou de leur père. Cependant depuis quelques années, cette loi a souffert beaucoup de modération; le grand-seigneur se laisse fléchir par les instances des veuves et des pupilles; il se contente pour l'ordinaire du trentième pour cent de l'héritage, et leur fait grâce de tout le reste.

Si le gouvernemement des Turcs nuit aux progrès de l'agriculture, leurs mœurs n'y sont pas un moindre obstacle. Le Turc est naturellement vain et orgueilleux. Ce caractère national se fait sentir proportionnellement, depuis le pacha, jusqu'au plus mince individu. A leur fierté, ils joignent l'avarice et la paresse; ils sont excessivement avides d'argent; et pour s'en procurer, ils sont capables de toutes sortes de crimes. Ils ne connaissent pas la bonne-foi, ils manquent à leur parole, aussitôt qu'ils y trouvent leur avantage ; et comme les conventions ne se font que par des témoins, ils emploient tous les moyens de séduction, de crainte et d'intérêt pour les suborner, ou s'en procurer de faux.

Leur paresse va jusqu'à l'excès ; ils ne sortent presque jamais de chez eux, sans quelque raison importante; ils vont

rarement à cheval, plus rarement à pied; ils restent tous les jours dans la même chambre sur le même sopha, dans la même place, les jambes croisées, fumant beaucoup, parlant peu, et peut-être même ne pensant à rien. Ils semblent hospitaliers; mais qui sait si chez eux l'hospitalité est une vertu comme chez les peuples barbares où elle part du cœur. Les Turcs ne sont ni assez barbares, pour qu'on attribue leur hospitalité au sentiment, ni assez corrompus, pour qu'on l'attribue à l'intérêt. Cet usage semble plutôt de leur part, l'effet de l'orgueil que de la bonté. Quoiqu'il en soit, il faut respecter même un vice qui se couvre de l'apparence de la vertu, quand il est utile à l'humanité.

Ennemis déclarés des statues et des images, les Turcs ne souffrent aucun peintre, sculpteur, ou artiste de ce genre. Leurs maisons n'ont pas besoin d'architecture: comme leurs femmes sont renfermées, on ne leur permet ni théâtres, ni bals, ni musique, ni spectacles publics. On ne trouve dans la Morée, ainsi qu'en Grèce, aucun métier pour la soie, aucune manufacture de laine, ni de verrerie; il n'y a ni écoles publiques, ni instituteurs; personne qui s'adonne aux sciences exactes, et encore moins à la physique, à la logique, à la géographie, à la poésie et à l'arithmétique: enfin ils calculent encore comme les anciens, ou avec des nœuds, avec des bâtons, ou avec des tablettes.

Ce tableau affligeant d'une des plus belles contrées de l'Europe, nous confirme deux grandes vérités: l'une, que la superstition produit le plus grand mal dans la société; l'autre, que le luxe est nécessaire pour faire fleurir un Etat; et que pour le relever de sa ruine, il ne suffit pas de recourir à l'agriculture, il faut y joindre tout ce que le commerce a de ressources et d'activité. C'est toujours au commerce que l'on doit les premiers succès, même dans l'agriculture.

LA MACÉDOINE.

La Macédoine, que les Turcs appelent Mackdonia, est bornée au nord par le *Nessus* ou Nestus; au sud par la Livadie et l'Epire; à l'est par l'Archipel, et à l'ouest par l'Albanie. L'air y est serein, vif et salubre; le sol est presque par-tout fertile: les côtes sur-tout produisent abondance de blé, de vin, d'huile, et tous les objets de première nécessité.



UE

DE RTATIONS

LIVADIE.

D'après l'C Commerce de la Grèce.

III. *Tabacs* les moutons barbaresques, tant
riche branche que dans les mœurs. Le mouton
Macédoine les le plus beau ; celui de l'Attique
de *nicotiana la*s le commerce européen on di-
emploie un hu verses qualités, dont les princi-
population de tant de la tonte du printems, et
de toutes les moutons qu'on tue ou qui meurent
aux plantations de partie des laines surge, et les
succion des plaines et des plaines de Larisse. Il
guins ont beso o,000 okes. La tonte en donne
épais et nitreu ; mais il en reste 200,000 okes
des monts qui u tissage de 700,000 *abats* que
ner au règne ant manufacturer. Le restant passé
de vie inconnu Dalmatie ; (il en sort 18,000 okes
tabacs donne ic). Toute la laine que l'on coupe
de celui d'une l'Est de la Macédoine, prend
manipulation e d'Andrinople. On compte qu'il
profits du plan Philippopolis, dans une fabrique
Les tabacs lement 15,000 pièces. Les fabri-
nations général nt toute la laine, tant surge que
Le *petrich* a de
il se vend de 3 rapporte à la place de Salonique
petites, et très y verse 150,000 piastres, Gênes
et le meilleur ; se 35,000, Ancône 25,000. Les
radugh, par la n'en achètent guères.

ique la graine jaune, dite parmi nous graine d'Avignon; a baie du petit *nerprun* ou *rhamnus minor;* elle est de ndeur du poivre; d'un goût astringent et amer, d'une ır verte tirant sur le jaune. Cette graine est employée a teinture jaune; elle donne une couleur nommée stil in. — L'opium récolté en Grèce est d'une qualité mé-; le plus pur vient de l'Anatolie; les Français en tirent lonique pour 12,000 piastres, et les Italiens pour 0. — La *gomme adragante* forme un objet d'exporta-e 5,000 okes, à 70 ou 80 paras; total, 10,000 piastres.

I. Divers *articles manufacturés.* — Nous avons déjà des colons rouges; il ne nous reste à observer que les s suivans: *Maroquin* ou *cordouans;* les Turcs, peu és dans la préparation des cuirs forts, excellent dans rication des maroquins; les principales fabriques de la e sont à Larisse, à Salonique et à Janina. Les Allemands y achètent pour 60,000 piastres. — *Tapis* de Turquie; fait à Salonique, ils n'ont pas le brillant de ceux de ne, mais ils en ont la bonté. — *Chemises grecques;* la doine méridionale produit annuellement 15 à 20,000 de soie d'une plus belle qualité que celles de Zagora; artie de ces soies sont employées à la fabrication des ises de soies de la plus grande élégance. — *Abats* de doine; des draps grossiers, qui servent à l'habillement auvres, ou à l'amballage; les *Yeuruks*, descendans des omans et habitans des montagnes de la Macédoine, en uent annuellement 70 à 80,000 pièces, qui se vendent on de 2 piastres. — *Capots* de Zagora; ils sont faits peluche grossière, mais très-bien tissus et imperméa- à l'eau.

mais il y a beaucoup de contrées incultes et inhabitées. On y trouvait autrefois toutes sortes de métaux et des mines d'or. Il y a un grand nombre de forêts, et des arbres de toute espèce. Les différens golfes qui y entrent, favorisent singulièrement son commerce. Le plus ancien peuple connu qui ait habité ce pays, et dont les descendans existent encore, sous le nom de Valaques, était le peuple Illyrien, et les Grecs n'en possédaient que la plus petite partie. Les Macédoniens, d'après le témoignage de Quinte-Curce et de Strabon, avaient une langue différente du grec, mais qui se parlait aussi sur les côtes de la mer Ionienne, et dans les pays voisins de Corfou. Les colonies grecque, qui vinrent s'y établir, y introduisirent la langue grecque. La Macédoine était autrefois un royaume resserré, dont Philippe et Alexandre-le Grand étendirent à tel point les limites, que ce dernier envahit et subjugua la monarchie des Perses; mais cette puissance ne dura pas long-temps. Les Romains, après l'avoir conquise, en firent une province de leur vaste Empire.

Montagnes. Parmi le grand nombre de montagnes remarquables, il faut compter la chaîne des monts Scardiens, qui traverse le pays au septentrion; le mont Pangée, autrefois célèbre par ses mines abondantes d'or et d'argent; le mont Hémus, qui s'unit aux monts Scardiens, et sépare ce pays de la Romanie; l'Athos, une des plus célèbres montagnes du monde. En sorte que ces montagnes entourent et traversent la Macédoine; les unes en formant un demi cercle appuyé sur la mer, pendant que les autres, par des chaînes intérieures, coupent le pays en différens bassins de fleuves. On leur donne le nom de plaines: à l'est celle de Philippe; au nord celle de Sérès, où passe l'ancien Strymon; à l'ouest celle de Kalherin; enfin au sud, celle de Pella, où coule le Verdar. La plaine de Sérès fournit sur-tout les cotons, et il y en a de cinq sortes. En général, la Macédoine est de toutes les contrées de la terre, la plus propre aux plantations de tabac.

Rivières. Les principales rivières ou fleuves, sont le Platamone (*l'Aliacmon*), qui se jette dans le golfe de Salonique; la Vistritza (*Erigon*), qui se réunit à la suivante; le Vardar (*Ascius*), le plus grand fleuve de la Macédoine, prenant sa source aux monts Scardiens, et se jettant dans le golfe de

Salonique ; le Strymon, qui vient de la Romanie ou Thrace, et tombe dans le golfe de Contessa.

Lacs. Outre les lacs formés par le Vardar et le Strymon, il y en a encore quelques autres qui ont de la célébrité, savoir celui qui est près de l'Achrida (*Eychnicus Prespa*), et celui qui est entre les golfes de Salonique et de Contessa.

Golfes. Les plus remarquables sont le golfe de Contessa (*Sinus Strymonicus*), le golfe de Monte-Santo (*Sinus Singiticus*), et le golfe de Salonique (*Sinus Thermanus*).

Les Turs appelent la Macédoine *Comenopolitari*: ils la divisent en 3 parties; l'Iamboli, la Vena et la Thessalie, ou Janna, Janiah.

1°. L'Iamboli.

Villes principales. *Salonique* ou *Sélaniki*, anciennement *Thessalonique*. Cette ville est située au fond du golfe, auquel elle donne son nom. C'est la capitale du *Comenopolitari*. Elle est grande, bien peuplée, et fait un commerce considérable, particulièrement en soie. Elle s'appelait *Halia* ou *Therena*, avant d'être rebâtie par Cassandre, qui lui donna le nom de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre-le-Grand. Il s'y trouve encore de précieux monumens de son ancienne splendeur, entr'autres différens arcs de triomphe, dont l'un fut élevé à l'empereur Antonin, et qui est encore presque entier; de très-belles églises, changées en mosquées, sur-tout celle de S.-Démetrius. Elle est formée de deux autres églises, élevées l'une sur l'autre, toutes deux revêtues de beaux marbres, et décorées de plus de mille colonnes de jaspe, de porphyre, etc.

Il y a aux environs de la ville beaucoup de ruines, avec des inscriptions antiques. On y découvre quelquefois des médailles. C'est la résidence d'un pacha turc, et le siége d'un archevêque grec, que l'on qualifie même de patriarche. Il a huit évêques sous sa jurisdiction.

Saint-Paul a écrit deux épîtres aux chrétiens qui étaient alors dans cette ville. Les Juifs y sont en très-grand nombre, y ont des synagogues, et font presque tout le commerce. Salonique est gouvernée par un pacha à trois queues, et par un molla du premier rang. Les habitans sont, les Turcs, tous janissaires, au nombre de 7,000; mais avec leurs familles,

de 28 à 30,000; les Grecs, 16,000; les Juifs, 12,000; avec le reste des habitans, la totalité peut monter à 60,000 âmes.

La situation de Salonique est agréable: cette ville est assise au fond du golfe, en forme de croissant, qui s'élève en amphithéâtre, entourée de murailles, et flanquée de tourelles. Dans son intérieur, elle a l'air d'un village: quoiqu'elle ait un château et des tours, elle est nulle, comme ville de guerre. Son excellente position pour le commerce est sans doute la principale raison, qui l'a fait considérer si fort par tous les conquérans de la Macédoine. C'est donc à sa position excellente pour le commerce, qu'elle doit des prérogatives qu'on trouvera à peine ailleurs, et qui ont été célébrées, tant par les anciens que par les modernes. En 1313, elle fut rendue aux Vénitiens; Amurat II la leur reprit 8 ans après; en 1759, elle fut presque réduite en cendres.

Héraclée, ville médiocre, près du Strymon.

Philippi, ou *Filibah*, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village, situé sur les ruines de la ville du même nom, autrefois si célèbre. Elle était bâtie sur une colline près des frontières de la Thrace, entre le Nessus et le Strymon. Son premier nom fut Crenides, c'est-à-dire, la ville des fontaines, à cause du grand nombre de sources qu'on voyait sourdre de la colline sur laquelle elle était construite. On l'appela ensuite Thasus, parce que les Thasiens l'avoient fondée; et enfin Philippi, de Philippe, père d'Alexandre, qui la prit, la rétablit et l'embellit. C'est dans les environs de cette ville, qu'Octave et Antoine remportèrent une victoire complette sur Cassius et Brutus. On y voit encore les ruines d'un amphithéâtre et de quelques autres édifices. S.-Paul a écrit une épître aux chrétiens de cette ville. C'est aujourd'hui la demeure de quelques pauvres Grecs, et le siége d'un métropolitain, qui se qualifie métropolitain de Philippi et de Dracna, et qui a sept évêques suffragans.

Sérès, grande ville qui n'est point fortifiée. On y voit les ruines d'un ancien château; le commerce y est considérable; il y a peu de Juifs; les Grecs y vivent dans un quartier séparé; les Turcs y sont en plus grand nombre. Elle produit cinq espèces de coton, qui sont l'objet d'un grand trafic. Elle compte 20,000 habitans.

Libanova, ancienne Stagire: c'est la patrie d'Aristote.

Contesa, ou *Stermona*, à l'orient de Salonique, petite ville à l'embouchure de la rivière de Marmora, ou Strymon, qui y forme un petit golfe, auquel elle donne son nom.

Emboli, *Amphipolis*, *Christipolis*, ville déserte près du Strymon, célèbre autrefois, parce qu'elle étoit une colonie athénienne. Son deuxième nom est le plus ancien; le troisième lui a été donné par les chrétiens; et le premier par les Turcs.

Monte-Santo, ou le *mont Athos*, célèbre par le grand nombre de monastères grecs qui s'y trouvent. Les moines cultivent la terre et vivent de leur travail. Leurs monastères ressemblent plus à des forteresses, qu'à des maisons religieuses: ils sont fermés de bons murs, flanqués de tours et munis d'artillerie, à cause des incursions des pirates. La plupart de ces monastères ont des bibliothèques de manuscrits. Ils payent 12,000 écus de tribut au grand-seigneur.

La raison de cette forte taxe est une tradition parmi les Turcs, que les derniers empereurs grecs ont mis en sûreté leurs principaux trésors sur cette montagne, pour les soustraire à la recherche des Turcs, et sur-tout la couronne impériale. C'est pourquoi les Turcs menacent de venir fouiller la montagne; et comme leur visite serait dangereuse, les moines paient et on les laisse tranquilles.

Le mont Athos, ou en grec *Agios Oros*, communément nommé *Monte-Santo*, est sur une péninsule qui s'avance dans la mer-Egée; il y a, à la vérité, une chaîne de montagnes qui traversent toute la longueur de la péninsule, de 7 milles de Turquie, sur 3 de largeur; mais c'est une seule montagne qui porte le nom d'Athos. Il est si élevé, que du sommet, au rapport des anciens, on jouissait du soleil naissant, quatre heures plutôt que sur la côte; et qu'au solstice d'été (et probablement à son coucher), son ombre se prolongeait jusqu'au marché de *Myrina*, dans l'île de Lemnos, quoique cette île en soit distante de 87 milles à l'est. Il y a sur le mont Athos 22 couvens, outre 500 chapelles, cellules et grottes, qui servent d'habitation au moins à 4,000 moines ou hermites; ceux qu'on appelle hermites vivent dans des grottes, et ne sont pas plus de 20. Les autres moines sont des anachorètes parmi lesquels on trouve des individus de toutes les nations. Ces moines se donnent le nom d'habitans des montagnes saintes, et ressemblent si peu à un peuple d'oisifs, qu'outre

leurs offices religieux de chaque jour, ils cultivent des oliviers et des vignes, ou exercent l'état de charpentiers, maçons, tailleurs de pierres, fabricans de draps, tailleurs, etc.

Ils mènent une vie très-austère, et n'ont pour nourriture habituelle, au lieu de viande, que des olives sèches, figues et autres fruits, oignons, fromage, et du poisson dans de certains jours, quand ce n'est pas le carême.

Leurs jeûnes sont fréquens et rigoureux, ce qui, joint à l'excellente qualité de l'air, rend en ce lieu la longévité si commune, que beaucoup de ces moines vivent au-delà de cent ans.

Il paraît, d'après Elien, qu'anciennement la montagne, et particulièrement le sommet, passait pour un séjour très-sain et qui contribuait à prolonger la vie; de là les habitans furent appelés *Macrobii* ou longues vies. En outre, Philostrate nous apprend, dans la vie d'Apollonius, qu'un grand nombre de philosophes avaient coutume de se retirer sur cette montagne pour y mieux contempler les cieux et la nature, et sans-doute, d'après leur exemple, les moines y bâtirent leurs cellules.

Thermès, ville médiocre qui donnait autrefois son nom au golfe de Salonique.

La Cavalé, petite forteresse bâtie sur une presqu'île un peu élevée: c'est un entrepôt très-considérable.

Chitro, (*Pybna*), près du golfe de Salonique, remarquable par la victoire de Paul-Emile sur Persée, roi de Macédoine, et antérieurement, parce que la mère d'Alexandre-le-Grand, sa femme et son fils, y furent mis à mort par Cassandre un de ses généraux.

2°. La Vena.

Zenitzar est la principale ville, anciennement *Bunonia*, et *Pella*, située à l'embouchure du Vardar ou Axius. Cette ville, autrefois la capitale de la Macédoine, est maintenant déserte; c'est la patrie de Philippe, roi de Macédoine, et de son fils Alexandre. On voyait, dans son voisinage, le tombeau du poète Euripide.

Sarvitza, sur une montagne et partie dans la plaine, avec un château sur un rocher fort élevé; c'est une place fortifiée.

Sarigioles, ville médiocre.

Edessa (*Egea*), près du fleuve Erigone, autrefois capi-

tale de la Macedoine, et, jusqu'au roi Philippe, la résidence et la sépulture des rois.

Ochrida ou *Giustandil*, grande ville commerçante près du lac du même nom; c'est le siége d'un pacha et d'un archevêque. On croit que l'empereur Justinien y naquit, il l'érigea en métropole, et la nomma *Première Justinienne*.

Verbene, lieu célèbre par ses eaux acidules.

Pirlipe, bourg au pied des montagnes du même nom qui brillent comme de l'argent, et dans lesquelles, outre le talc, on trouve des métaux et des minéraux.

3°. LA THESSALIE.

La Thessalie, que les Turcs nomment *Janiah* ou *Janna*, autrefois *OEmonias*, d'OEmon père de Thessalus; Pelasgia, de Pelasgus, grand-père d'OEmon, et Pyrrhœa, de Pyrrha, femme de Deucalion. C'est le pays le plus agréable et le plus fertile de la Grèce; il produit des oranges, des citrons, des limons, des grenades, des raisins très-doux, d'excellentes figues, des melons exquis, des amandes, des olives, du coton, des châtaignes, etc. Les chevaux et les bœufs de Thessalie étaient autrefois très-renommés. Les Thessaliens élevaient de si bons chevaux, et s'en servaient avec tant d'adresse, que c'est probablement de là que tire son origine la fable des centaures. L'Ossa et le Néphélé leur appartenaient; c'est de ces monts qu'ils chassèrent Hercule; les habitans de la Janiah sont la plupart Valaques. Cette province est située entre la Macédoine, l'Archipel, la Livadie et l'Albanie. La Thessalie était célèbre par 24 montagnes, dans le nombre desquelles on vantait le Pinde, aujourd'hui le Mezzonovo, qui la sépare de l'Epire; le Palion, maintenant le Petras qui a 1,250 pas de hauteur; et l'Olimpe, aujourd'hui *Lacha*, dont les anciens ont tant célébré la hauteur, est situé sur les confins de la Macédoine et de la Thessalie. Xenagoras prétend l'avoir mesuré, et dit qu'il avait 5,816 pieds de haut; mais il paraît qu'il s'est trompé, car cette hauteur n'a rien d'extraordinaire. On l'évalue à un mille anglais. Les anciens poètes avaient fait de cette montagne le séjour des Dieux; de sorte qu'elle se prend souvent pour le ciel même. C'est aussi en Thessalie que se trouvent les plaines de Pharsale; l'aimable vallée de Tempé, si agréablement arrosée par le

Pénée, qu'on croit être la Salampria d'aujourd'hui, le fleuve dû monde dont les eaux sont les plus limpides, les plus calmes et les plus belles ; en un mot, tellement favorisée par la nature, qu'elle passait pour le jardin des muses ; les principales villes de cette province sont :

Larissa, que les Turcs appellent *Jenhi-Chéhcir*, en est la capitale. Elle est située sur le bord du fleuve Pénée, dans un pays élevé et très-agréable. Elle fait un bon commerce ; c'est le siège d'un archevêque grec, et la patrie d'Achille, le Héros d'Homère. Philippe, roi de Macédoine, y fixa pendant quelque tems sa résidence. Le grand-seigneur y tint sa cour en 1669. C'est la plus grande ville de l'ancienne Thessalie. Les Turcs forment le plus grand nombre de ses habitans ; ils sont plus méchans qu'ailleurs.

Janiah ou *Jannina*, ville qui donne son nom au pays, grande, bien peuplée, bâtie au milieu d'un lac et très-commerçante. Le territoire abonde en vins et fruits excellens: c'est le siège d'un évêque grec, et la résidence du commandant de la Basse-Romélie.

On n'a rien de certain sur la situation de la ville de Dodone, ni sur la forêt où était l'oracle ; elle était sûrement au pied du mont Toniare. La multiplicité des sources qui y coulaient autrefois et qu'on y voit encore aujourd'hui, confirment cette conjecture.

Le chemin entre les montagnes est difficile et peu fréquenté. Ce ne sont que précipices, que rochers arides, vallées sombres et profondes. Les Grecs regardaient cette contrée de l'Epire comme la dernière région de la terre, et c'est là qu'ils avaient placé leur enfer. Après quatre heures de chemin, on découvre dans le lointain, Laerne ou Laverne, et plus près, le fameux lac Acherusium, avec les deux fleuves redoutables qui en sortent, l'Achéron et le Cocyte, ils ne sont ni considérables ni terribles ; mais leurs eaux sont troubles et infectes ; le dernier sur-tout empeste l'air et ôte la respiration.

Farsa, autrefois Pharsale, célèbre par la victoire de César sur Pompée ; sa population est d'environ 5,000 âmes.

Zeitoun, ville commerçante au fond du golfe à qui elle a donné son nom ; elle est défendue par un château.

Armira, ville près du golfe *dell'Armira*; elle passe pour l'Eretria des anciens.

Ambelakia, bourg auprès de l'ancienne vallée de Tempé, dont les eaux, outre leur limpidité, sont très-propres à la teinture. Sa population est d'environ 4,000 âmes. La filature et la teinture de coton sont leur commerce principal. Aucun Turc ne peut habiter parmi eux; ils se gouvernent par leurs propres magistrats; plus d'une fois ils ont eu à se défendre des attaques des habitans de Larissa. La Porte ottomane, contente des droits qu'ils payent, les laisse tranquilles.

Volo, au fond du golfe du même nom; sa population est d'environ 5,000 âmes. C'est le lieu où ressortissent toutes les marchandises de l'Egypte, de Candie et de Smyrne, destinées pour la capitale de la Thessalie.

Tornovo, ville grande et agréable, avec 18 églises grecques et trois mosquées. L'évêque de Tornovo est suffragant de l'archevêque de Larissa.

DE L'ALBANIE.

Cette province comprend l'ancienne Illyrie grecque et l'Epire, que Philippe ajouta à la Macédoine. Le nom d'Epire signifie *terre ferme*. C'est de ce pays que les premiers abricots furent transportés en Italie, et nommés *Mala - Epirotica*, pommes d'Epire. Ce peuple offre deux particularités qui le rendent intéressant aux voyageurs, nous voulons dire son costume et son langage. Le premier est absolument celui des anciens soldats romains: les jambes nues, un cothurne, une cotte - d'armes qui va de la ceinture jusqu'aux genoux, la poitrine couverte d'une cuirasse qui était de fer chez les Romains, et qui est de velours chez les Albaniens; le col et les bras nus, un glaive large et court pendu au côté; enfin le corps robuste, le maintien fier, et la barbe achèvent la ressemblance. Ainsi il semble que ce costume se soit conservé comme le seul reste de ces fameuses légions qui conquirent l'univers.

Quoique ce costume soit celui qui leur plaise le plus, ils aiment à le varier. Il n'y a rien de plus singulier pour une personne qui aime la régularité, que de voir une troupe d'Albaniens. Ils ont des fusils de toutes les nations; chaque soldat a la liberté de s'habiller et de s'armer comme il veut. Ils por-

tent à leur ceinture des poignards italiens et orientaux avec des pistolets d'une forme ridicule. Les uns ont des chapeaux, les autres des bonnets ou des casques ; ils ont de petites robes courtes, avec trois ou quatre rangs de boutons, ornement qu'ils aiment beaucoup et qui est très-joli.

Les Albaniens, en empruntant leur costume des Romains, empruntèrent de même leur langue des Illyriens : quoiqu'ils soient la plupart mahométans, ils ignorent absolument la langue turque ; leur idiome n'est ni le grec vulgaire, que parlent les Grecs qui vivent avec eux ; ni l'esclavon qui est celui d'un autre peuple limitrophe. L'idiome albanien est un langage à part qui ne ressemble à aucun autre. Ne pourrait-il pas se faire que ce langage fut proprement l'illyrien, qui se serait transmis aux Albaniens de la même manière que leur costume ?

Ils sont très-habiles à se conduire sur les eaux, et quoiqu'ils n'emploient point d'instrumens de mathématiques, ils estiment la hauteur des montagnes et la distance des lieux, aussi justement que les géomètres. Ils exercent également le métier de boucher dans toute la Turquie ; ensorte qu'il serait difficile d'y trouver un boucher qui ne fût de l'Albanie ou de la Macédoine. Lorsqu'ils ont gagné quelqu'argent dans cette profession, ils retournent dans leur patrie.

L'Albanie se divise en haute et basse ; l'une et l'autre, situées le long du golfe de Venise, dans une étendue de plus de cent lieues du nord au sud, sur une largeur à-peu-près de 30 lieues. La première est au nord, la seconde, qui est au sud, répond à l'ancien royaume d'Epire, et fut célèbre par son roi Pyrrhus, descendant d'Achille, et l'un des plus terribles adversaires desRomains.

Sol. — Le sol de l'Albanie est fertile, particulièrement dans la partie septentrionale. Le canton de Valona produit d'excellens vins, du lin et du coton. On trouve de la cire dans les bois et des mines de sel dans les montagnes.

Montagnes. — *Monte-della-Chimera*, anciennement les monts Acrocérauniens, et ainsi nommés parce qu'ils sont souvent frappés de la foudre. Ils séparent la mer Ionienne de la mer Adriatique.

Rivieres principales. — La *Bojana*, le *Drin*, *Drino-Negro*, *Caradrina*, qui se jette près d'Alesjo dans un golfe

de la mer Adriatique ; l'*Argenta*, *le Siomène* (*Panyabus*), *le Chrévasta* (*Apsus*), *la Possonia* (*Laous acas*, *aous*), *le Delichi* ou l'*Achéron*, dont les anciens ont si souvent fait mention, comme fleuve des enfers.

LACS PRINCIPAUX. — Celui de *Scutari*, sur lequel il y a quelques îles où se jettent plusieurs rivières, entre autres la Moracia, fort poissonneuse ; le lac de *Plave*, qui tient à celui de Scutari par la rivière de Zem ; le lac de *Hotti*, qui tient aussi à celui de Scutari, le lac *Sfaccia* ; etc.

VILLES ET LIEUX REMARQUABLES.

Drivasto (*Trevastum*), près de la rivière du Chiri ; c'est le siége d'un évêque catholique-romain.

Montenegro, petit pays montagneux, en langue du pays Tschernagora (Mont-Niger), est habité par des peuples très-belliqueux, dont une partie est soumise aux Turcs, et l'autre, ci-devant aux Vénitiens. Ils habitent dans différens bourgs et villages.

Clementi, *Pulati*, et *Zenta*, petits cantons qui consistent en bourgs et villages situés dans les montagnes.

Antivari, ville et forteresse sur une hauteur, à peu de distance de la mer Adriatique ; les Turcs la prirent aux Vénitiens en 1573. C'est le siége d'un évêque catholique-romain.

Alesso (Lissus), ville près de Drin-Noir, qui se jette là dans un golfe. George Castriot, fils du prince Jean d'Epire y mourut en 1467 et y fut enterré. Le sultan Amurat II lui donna le nom de Scanderberg, c'est-à-dire seigneur Alexandre. Ses faits héroïques et guerriers sont célèbres.

Croja, ville non loin du golfe de Drin. Scanderberg y est né.

Pollonia Pirgo, doit être l'ancienne Appollonia, célèbre par sa belle situation ; dans des tems moins anciens, elle a été le siége de la science ; aujourd'hui tellement déchue, que les savans ne s'accordent pas bien sur son nouveau nom.

Aulon Valonia, nom d'un pays et d'une ville située près d'un golfe, avec un port vaste, mais peu sûr ; les Turcs s'en emparèrent en 1464 ; repris par les Vénitiens en 1690, ils furent obligés de le rendre l'année suivante.

Canina, ville avec forterese.

Delfino, la meilleure ville de l'Epire, près du Pinde.

Scutari ou *Escodar*, *Scadra*, *Scrutarium*. Cette ville est

grande, fortifiée et située sur le lac du même nom; elle fait un commerce considérable; c'est le siége du pacha et d'un évêque catholique-romain. C'était autrefois la résidence des rois d'Illyrie, et la capitale de leur pays. Les Turcs l'assiégèrent en vain, en 1477 et 1478; mais elle leur fut cédée par les Vénitiens en 1479.

Dulsigno, anciennement *Dulcintum*, est une ville forte, avec un évêque catholique-romain; elle a un bon port et une citadelle; elle fut inutilement assiégée par les Vénitiens, en 1696. Ses habitans, sous le nom de *Dulcignotes*, sont de grands corsaires.

Durazzo, ville de commerce, avec un château et un port considérable. Son premier nom, *Epidamnus*, désignait le caractère de ses habitans, qui étaient trompeurs, perfides et débauchés : c'est pourquoi les Romains, quand ils l'eurent réduite, changèrent son nom en celui de *Dyrrachium*, d'où lui est venu celui de Durazzo.

Chimera était autrefois une ville forte, célèbre par ses bains chauds; mais ce n'est plus qu'un bourg.

Golfe de l'Arta, des villes qui y sont situées, et de leur commerce.

Ce golfe qui s'appelait autrefois d'Ambracie, est aujourd'hui divisé en deux. Le premier se nomme *Prévésa*, de la ville principale, située sur le côté gauche du golfe, en face de l'antique Actium, et bâtie presque sur les ruines de Nicopolis. De ce premier golfe, on pénètre dans le second, qui prend aussi son nom de la ville la plus considérable de ce canton, et c'est celui qu'on nomme l'*Arta*. Ces deux golfes favorisent un commerce considérable dans la partie du Levant.

Quoique les villes dépendantes de la première partie du golfe de l'Arta n'appartiennent point à la Turquie, comme leurs relations commerciales sont sans cesse mêlées, nous croyons qu'il est à propos de ne point les séparer, dans ce qui a rapport au commerce qui se fait sur ce golfe.

Prévésa. Des écrivains et des géographes du dernier siècle, entr'autres Giacomograndi et le père Coronelli, ont cru que la nouvelle ville de Prévésa, qu'on trouve à l'entrée du golfe, a été bâtie sur les ruines de l'antique Nicopolis. Laurent Echard, dans son dictionnaire géogra-

phique, adopte cette opinion ; mais ces savans n'avaient point vu, à 3 milles du côté du nord-ouest, les ruines de la ville bâtie par l'empereur Auguste, en mémoire de la victoire d'Actium. On sait qu'elle fleurit par sa population et ses richesses, jusqu'au déclin de l'empire d'Orient ; qu'alors elle fut renversée en partie par des tremblemens de terre, et peu de tems après détruite par les barbares. Ses ruines sont ce qu'on appelle aujourd'hui la vieille Prévésa : dans une étendue de 10 milles, on ne marche que sur des décombres, des chapitaux et des débris. Trente colonnes isolées, des arcs entiers, un reste de murailles et de théâtres substistent encore au milieu de ses vastes ruines.

Quant à la nouvelle Prévésa, chaque jour sa grandeur et sa population augmentent ; elle n'a point, dans sa construction, la régularité des villes d'Italie ; la plupart de ses maisons sont isolées et à quelque distance les unes des autres ; chaque famille a la sienne : cette ville contient environ 14,000 âmes, et doit son accroissement à l'hospitalité qu'elle accorde à tous ceux qui sont devenus l'objet de la vengeance des Turcs. Prévésa, conjointement avec Sarga et Vonizza, sur le continent de la Basse-Albanie, jadis l'Epire, fut cédée à la république de Venise à la paix de Passarovitz. Le territoire de Prévésa n'a pas plus de 3 milles de tour, et cependant il renferme 14,000 habitans, la plupart bannis ou réfugiés de l'Albanie. A peine son territoire produit-il, en grain, de quoi suffire, pendant trois mois, à sa population ; cependant, cette échelle exporte annuellement beaucoup de blé, de maïs, d'orge et d'avoine, que l'on recueille dans les pays turcs voisins, et auxquels Prévésa sert de magasin. Quoique les capitaux de ce commerce n'appartiennent point à Prévésa, cependant, à cause du prix de la main-d'œuvre, des droits d'exportation, des magasins, commissions et autres, il en reste une partie considérable, qui peut se calculer comme un revenu annuel, dont il est cependant difficile de fixer au juste la valeur.

Prévésa exporte pareillement une portion d'huile d'olive d'excellente qualité, que produit son territoire, ce qui en augmente à proportion les fonds disponibles. On pourrait aussi ajouter quelques marroquins et peaux de chèvres qu'elle envoie

envoie dans les îles vénitiennes. Nous croyons devoir passer ces objets, à cause de leur peu d'importance ; mais ce qui mérite l'attention, c'est le commerce que font au moins cent petites barques, contenant chacune 150 sacs, et dix grands bâtimens de la portée de 350 milliers. C'est précisément ce commerce qui fournit tout le reste, dont le pays a besoin annuellement pour être au niveau.

L'Arta. Quoique la ville de l'Arta soit éloignée de 12 milles de la mer, cependant elle est, par sa situation, une des principales échelles de la Basse-Albanie. Elle est assise dans une plaine fertile, entre la mer et Giannina, qui est la capitale de la province, et c'est elle qui donne et qui reçoit les marchandises auxquelles elle sert de magasin. La plus grande partie s'exporte de Salagora, qui est sur le bord de la mer, dans l'endroit le plus commode du golfe. C'est de-là que les importations arrivent à l'Arta, ensuite à Giannina et en Albanie, d'où elles pénètrent quelquefois par terre, jusqu'à Larisse et à Salonique. L'Arta est la principale ville sur laquelle tout ce commerce est appuié. Elle a 5,000 habitans. Sa situation, comme celle de Santa-Maura, de Prévésa, de Parga et de Donizza, est entre le 29e. et 40e. deg. de latitude, les 18e. et 19e. de longitude. Elle est éloignée de 20 milles de la capitale ; l'air y est mal-sain en été. Enfin, sa population est composée de peu de Turcs, de beaucoup de Grecs indigènes, de Juifs et d'une certaine quantité de bannis, la plupart Vénitiens, qui y trouvent un asile. Il n'y a qu'une seule maison française, qui y est établie pour y faire le commerce.

L'Arta exporte beaucoup de denrées qui proviennent de son territoire : les principales sont le blé, le maïs, l'orge, l'avoine, les haricots. Comme la culture de ces différens objets n'offre rien de particulier, il est inutile que nous nous y arrêtions.

Outre les productions territoriales, l'Arta a deux manufactures, l'une plus considérable que l'autre.

La première est celle d'une espèce de drap grossier, brun ou blanc, qui sert à faire de ces manteaux que les gens de mer appellent *caban* ; quoique ces draps sortent tous de l'échelle de l'Arta, cependant ils se font dans les villages de l'Albanie, éloignée de deux ou trois jours de cette ville.

L'autre est une fabrique d'une étoffe semblable, au bourg appelé dans le pays *Alagia*. La contrée qui en fournit le plus est *Triccala*. Il y a différentes sortes de ces *Alagia*; il y en a de coton seul, de coton et soie, et de laine seule; ces dernières sont extrêmement grossières.

Les marchandises qui, par l'Arta, sortent de l'Albanie, ne sont pas des produits uniquement de son territoire, mais des pays qui, dans un rayon de distance de trois ou quatre jours, environnent l'Arta et le golfe; toutes les importations n'ont pas lieu par l'échelle de l'Arta, mais beaucoup d'objets passent par la Basse-Albanie, par les échelles de Messalonge, Lépante, Salone, Thèbes, Athènes, Negrepont et Zeithon.

Le golfe de l'Arta a aussi beaucoup de bois, lesquels appartiennent en partie au gouvernement, et en partie aux particuliers. L'arsenal de Malte en retirait autrefois, par le moyen des bâtimens neutres, beaucoup de bois de construction; mais, depuis environ un siècle, il semble que les Français se soient emparés exclusivement de ce commerce pour l'arsenal de Toulon. Ces bois consistent en chênes blancs et une petite quantité d'ormes. Une compagnie de négocians français, pour avoir la permission de les couper, paie au pacha de Gianinna près de 20 mille piastres turques par an. Le prix de chaque pied cube, rendu au bâtiment, peut monter, l'un dans l'autre, à 30 paras. Les Turcs ignorent l'art de conserver et de couper les bois, et ils les laissent ou dépérir de vieillesse, ou tomber à mi-âge sous la hache d'un fermier avide.

Parga, se trouve dans le golfe de l'Arta qui appartenait aux Vénitiens. Cette ville a 4,000 âmes. La population vit des produits de son territoire et du commerce de 20 petites barques, contenant 150 sacs. Elle est située sur une éminence sur la côte occidentale, et défendue par un petit fort par terre et par mer; mais la meilleure défense de Parga, contre les Albaniens qui, de tems en tems, s'efforcent de la surprendre, sont ses habitans qui sont véritablement braves et courageux. Les femmes même, quand leurs maris sont occupés aux travaux de la campagne, se battent contre les Turcs, et les chassent de leur territoire.

En face de Casopo, on voit, sur une colline aride comme

le cœur des Albaniens qui l'habitent, le village de *Santi-Quaranta*, bâti sur l'ancienne Apollonie ; un autre, un peu plus loin, est construit sur Cassiope-Epirote : enfin, en tournant toujours vers le Levant, on voit à main gauche Butrotum, sur la rive d'un petit fleuve, au fond d'une baie tranquille qui lui servait de port ; elle était environnée de coteaux fertiles, et dans le lointain d'une forêt antique de sapins et de chênes. C'est de-là que partit Pyrrhus, quand il alla conquérir en vingt jours Corcyre et la Sicile. C'était le lieu de la résidence de ce prince qui aurait mérité, à juste titre, d'être comparé à Annibal, si lui-même n'avait affecté cette prétention.

C'est dans ce lieu que passa Virgile en allant en Grèce ; cette ville, où le plus sage des poètes conçut la plus heureuse fiction, s'appelle aujourd'hui *Butrinte*, et fesait partie des Etats de Venise.

DE LA LIVADIE.

La Livadie ou l'ancienne Grèce propre, est formée des petits royaumes d'Œtolie, d'Ozolœa, de Locride, de Phocide, de Doride, d'Epiknémidie, de Béotie, Mégare et d'Attique. Elle s'étend d'une mer à l'autre, et occupe toute la largeur de la Grèce. Elle communique à la Janna, par le défilé des Thermopiles, aujourd'hui Bocca-Diclups, de 25 pas de largeur, célèbre par la vigoureuse résistance qu'y firent 300 Lacédémoniens, contre l'armée de Xerxès, roi de Perse, 480 ans avant J. C.

MONTAGNES. — Le pays est fort montagneux, et ses montagnes les plus célèbres sont le Parnasse, l'Hélicon et le Cithéron dans la Phocide, si connu par les malheurs d'Œdipe; le Parnasse et le Pinde, célèbres par le séjour des muses ; le Mont-Œta en Béotie, qui tire son nom des bains chauds qui se trouvent dans le voisinage. Le pays est fertile, malgré ses montagnes ; il produit des olives, du vin, des oranges, des citrons et du blé.

Rivières. Les principales rivières sont, le Sinapro, autrefois l'Acheloüs, qui séparait l'Acarnanie de l'Œtolie ; le Céphise qui se jette dans le lac Copa, ou plutôt il forme ce lac : l'Ismen qui se jette dans l'Asope et ce dernier dans l'Archipel.

Villes principales, *Lépante*, anciennement *Naupactus*, ville forte adossée à une montagne et sur le rivage du golfe, auquel elle a donné son nom; elle portait autrefois celui de Corinthe. On trouve un château ou forteresse sur le sommet le plus élevé de la montagne. De chaque côté de la ville, il y a des vallons fertiles, plantés d'oliviers, de vignes, d'orangers, de citronniers et de limoniers; le blé y vient aussi.

Le golfe de Lépante est célèbre dans l'antiquité et dans les tems modernes par plusieurs batailles navales, entre les Athéniens et les Spartiates.

Lépante est sous le gouvernement d'un petit pacha.

Les Dardanelles, ou châteaux qui défendent l'entrée étroite du golfe.

Asprasptli. L'ancienne Mycos, port des Phocéens; c'est aujourd'hui l'échelle de la province.

Anticyre, fameuse par son ellébore; cette plante qui serait aujourd'hui si nécessaire ne s'y trouve plus. Le rocher d'Anticyre forme l'entrée du port, et en est éloigné d'un tiers de mille.

Distomos, autrefois *Ambrosso*, située sur une montagne, entre l'Hélicon et le Parnasse.

Salona s'appelait autrefois *Cirrha*; elle servait pour ainsi dire, de point de réunion à tous ceux qui venaient du Péloponèse, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Italie, et des pays les plus lointains. Ils s'arrêtaient le soir à Cirrha, et le jour d'après, ils montaient sur le Parnasse, dont on découvre les hautes cimes, ainsi que les deux pointes, où jadis étaient la ville de Delphes et le temple d'Apollon. Cirrha était alors le port, l'arsenal, le magasin de Delphes; aujourd'hui le voyageur étonné ne voit plus là, qu'une montagne aride et escarpée, où les daims, les chevreuils et les chamois trouvent à peine leur nourriture. On n'est point à Cirrha; mais dans un misérable village de Livadie. On n'est plus sous la protection des amphyctions mais sous la domination des Turcs.

Castri. Village qui n'est remarquable, que parce qu'il occupe la place où était la fameuse ville de Delphes.

Delphes n'est aujourd'hui qu'un misérable village de deux cents maisons tout au plus.

Mont Parnasse. En se rendant sur la cime du mont Parnasse, on trouve la fontaine de Castalie si célèbre dans les

poëles. Ses eaux abondantes, fraîches et claires comme le cristal, s'échappent par plusieurs bouches que la nature a creusées dans le roc; elles se réunissent à quelques pas de là, et forment un ruisseau qui serpente entre deux rives fleuries et ombragées, et arrose dans son cours, toute la colline de Castri. A leur sortie, les eaux s'arrêtent dans une espèce de bassin.

La première cime du mont Parnasse, est plus basse que l'autre et regarde le nord; la seconde plus roide et presque inaccessible, est d'environ cent pas plus haute que la première.

De cette montagne qui est une des plus hautes de l'Europe, on découvre de toutes parts, une vue, dont on ne peut donner qu'une faible idée; à l'orient, sont le Cithéron et l'Hélicon, qui s'appelle encore Palioguna, lesquels forment cette chaîne de montagnes qui séparent l'Attique de la Béotie, dont la pente est garnie de vignes et d'arbres fruitiers; le milieu, de bois élevés, et le sommet couronné de neige.

Au nord, s'ouvrent d'affreux précipices, effets de la nature autrefois bouleversée, et qui menace de se bouleverser encore. A travers de ces crevasses épouvantables, on découvre de riantes vallées, où paissent des troupeaux, dont la laine est blanche comme la neige, et dans le lointain, les plaines délicieuses arrosées par le Céphise, la ville de Thèbes, l'île de Négrepont et les cimes du Pinde et de l'Olympe; au midi, la surface azurée du golfe de Patras, les îles de Céphalonie, de Leucade, d'Ithaque, Mont-Aracinthe, l'embouchure de l'Archélaüs, et plus loin, le golfe de l'Arta, autrefois d'Ambracie; enfin, au sud, le golfe de Lépante, le Péloponèse, la forteresse de Corinthe, une grande partie de l'Archipel, Calaurea et les Cyclades.

Livadia, autrefois *Lébadée*, grande ville bien peuplée, près du golfe de Lépante. Elle a donné à cette contrée le nom moderne qu'elle porte aujourd'hui. Son évêque est suffragant d'Athènes: elle fait un commerce assez considérable en laines, blés et ris. Elle est gouvernée par un vaivode, qui dépend du pacha de la province: à quelque distance, on voit les restes de Thespis où étoient l'habitation de Phriné et l'atelier de Praxitèle.

Lébadée était célèbre par l'oracle de Trophonius ; cet oracle rendait ses réponses dans un antre, au milieu d'un bois hors de la ville, et sur la cime d'une montagne ; en conséquence, il ne pouvait être dans la grotte qu'on montre encore dans un coin de la Livadie sur le fleuve Hersine. Cette grotte n'est qu'une petite chambre de 10 pieds carrés, taillée dans le roc avec une ouverture dans un coin, où sont plusieurs niches creusées dans la muraille, pour y placer les offrandes. Le voisinage du fleuve, la largeur et la forme de cette grotte, peuvent faire conjecturer que c'était la demeure consacrée aux bons génies, à la fortune, et destinée aux lustrations.

Livadie est la patrie de Lambro-Cazione, qui se rendit si redoutable aux Turcs, dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Russes, lorsque ceux-ci firent une descente dans l'Archipel avec cinq petits batimens et cent vingt hommes ; il eut la hardiesse d'affronter l'escadre turque toute entière, et sans une frégate française, il aurait défait ses quinze vaisseaux, pris le commandant, et fait prisonnier le capitan Pacha. Pendant le cours de cette guerre, sa mère vivait du travail de ses mains, et montrait le même courage qui a étonné dans son fils. Toujours allarmée pour son fils, quoiqu'il puisse lui arriver, disait-elle, je suis certaine qu'il finira d'une manière digne de sa valeur. La mère de Thémistocle et d'Epaminondas n'aurait pu parler autrement. Dans le tems que Lambro fesait la guerre à l'empire ottoman, les Turcs auraient pu se prévaloir de sa mère pour le faire trembler ; mais au lieu d'emprisonner cette femme ou de l'exiler, ils lui fesaient une pension, trait admirable d'humanité et de politique.

Chéronnée. Au nord de Livadie sont *Arcomène* et *Chéronnée,* aujourd'hui deux villages appellés *Cupurna* et *Scrupi.* Le premier n'en est éloigné que d'une heure et demie de chemin, et l'autre d'un jour. Scrupi domine sur une vallée de quatre à cinq milles de largeur et d'une longueur égale ; le fleuve Céphise y roulant lentement ses flots, partage et arrose cette vallée ; les rives de ce fleuve sont verdoyantes et fleuries : toute la vallée est couverte d'oliviers, de vignes, et d'arbres de toute espèce. Les troupeaux paissent sur les collines ; les collines sont couronnées de bois, et la cime des

bois couronnés de neige. Plutarque était de Chéronée ; la sensibilité et la morale coulaient de sa plume,

Thiva, par corruption *Stives*, autrefois Thèbes. Cette ville celèbre par le nombre et la beauté de ses temples, de ses édifices, et par les hommes qu'elle a produits n'a plus rien de son ancienne grandeur.

La ville actuelle, qui est bâtie précisément au lieu où était l'ancienne, est située sur une éminence formant une pente douce sur une branche du Pantéticus. Elle domine une plaine couverte de petites collines disséminées çà et là sur sa surface, comme autant de tentes dressées sur le sol. A droite, sont de hautes montagnes enchassées l'une sur l'autre, qui éloignent l'horison et laissent voir l'Euripe et l'Eubée ; à la gauche, est le lac Copaïde, où va se perdre le Céphise et plusieurs autres fleuves, et qui lui-même paraît ne donner naissance à aucun. Derrière est le mont Œta, non moins célèbre que les autres par les marbres qu'il produit.

Le fleuve Ismène arrose, comme autrefois, les murs de la ville : les temples qui en décoraient les rives sont détruits.

Aulide. Ce lieu si célèbre a perdu tout son enchantement. Une vingtaine de Grecs y exercent le métier de bateliers ; mais la ville, les temples, le nom même, tout est détruit, tout a disparu. On aurait peine à croire qu'on est en Aulide, en pensant à tout ce que les poètes et les historiens en racontent. Comment purent s'amonceler dans cette petite baie 1,200 vaisseaux et 100,000 hommes, que vingt rois conduisaient sous les murs de Troye?

L'Euripe. Cette mer n'a point de mouvement réglé; il semble que son cours soit périodique dans les deux derniers jours de la lune: mais quand cet astre se renouvelle, l'eau tantôt croît, tantôt décroît, va et vient jusqu'à cinq, neuf et même douze fois par jour. Cela a lieu sans qu'aucun vent impétueux, ou toute autre cause connue puisse déranger ses folies. C'est ainsi que les matelots appellent son cours irrégulier. Dans sa plus grande force, elle sort avec impétuosité de l'Archipel, et n'y retourne que lentement et par degrés. Ainsi le reflux est beaucoup plus long que le flux : cependant il est quelquefois très-rapide ; savoir, dans les deux jours de la pleine lune. Enfin, l'eau s'élève jusqu'à trois pieds et demi, et même quatre dans les deux jours de son plus grand pé-

N 4

riode; mais elle ne s'abaisse jamais à proportion dans son déclin qu'après un long intervalle.

L'*Euripe*, cette mer qui présente aux naturalistes un phénomène très-singulier, est comprise entre l'île de Négrepont et la Romélie, autrefois l'antique Béotie et la Locride. Elle n'a pas plus d'environ trente-cinq milles: tout ce qu'elle a de curieux se trouve au centre, c'est-à-dire, entre les deux pointes de la Béotie et de la Colchide, réunies par un pont qui n'a guère que vingt pas de largeur.

On prétend qu'Aristote ne pouvant se rendre compte de ce phénomène, en perdit la raison, et se jeta dans l'Euripe, comme Empédocle dans l'Etna, pour en découvrir le secret.

Atina ou *Sétine* par corruption, autrefois *Athènes*. Cette ville était la capitale de l'Attique, et fut appelée *Cécropia*, de de son fondateur *Cécrops*, et ensuite *Athènes*, de la déesse *Minerve*. Outre sa puissance, sa beauté et ses richesses, elle était principalement célèbre, tant par la fidélité de ses citoyens, que parce qu'elle était la mère des savans les plus illustres, des plus grands orateurs, des plus beaux génies et des meilleurs philosophes; et parce que de toutes les villes du monde, c'est celle qui a produit le plus de grands capitaines. Elle fut d'abord gouvernée par des rois, ensuite par des archontes; après quoi elle passa successivement sous la domination des Perses, des Macédoniens, des Romains, et dans le quinzième siècle, sous celle des Turcs. Les Vénitiens la prirent à ces derniers en 1445 et 1607; mais elle est en dernier lieu restée aux Turcs. Toutes ces révolutions l'ont tellement diminuée, qu'elle n'a plus que l'apparence d'un village. On y voit cependant encore des restes précieux de son ancienne splendeur, entr'autres le temple de Minerve, appelé le Parthénion, l'un des plus beaux édifices de l'univers. Le temple de Jupiter Olympien, et plusieurs autres, prouvent jusqu'à quel point de perfection l'architecture et la sculpture étaient parvenues. Elle contient encore 6 à 7,000 habitans, dont les trois quarts sont des chrétiens d'Orient, et toute l'Attique environ 20,000.

Athènes, saccagée par les Macédoniens, par Mithridate, par Sylla, par les Scythes; Athènes, devenue l'héritage d'un barbare, conserve encore les monumens les plus étonnans de l'antiquité: son seul nom se fait respecter ici, plus que ne

se font respecter à Rome la puissance des Césars et les anathèmes des papes. Le péristile du Parthénion, le temple de Thésée, la lanterne de Démosthène, la tour des Vents, la porte Adrienne, une muraille du théâtre, le Stade, sont encore intacts; mais le voyageur n'a pas la liberté du choix, et *l'Acropolis* est le premier objet qu'il doit contempler. Cette roche, inaccessible de trois côtés, s'élève sur l'ancienne et la nouvelle ville: c'est là que Cécrops et Thésée réunirent les habitans de l'Attique. Elle est environnée de murailles que Thémistocle fit relever, après sa victoire de Salamine. C'est sur ce rocher que s'élève pompeusement le temple de la Vierge, le Parthénion, conception de Périclès, chef-d'œuvre de l'art. Cette forteresse, ces murs, ce temple frappent les regards dès qu'on met le pied dans l'Attique.

La statue d'Isis, qui se trouve dans les monumens d'Athènes, n'offre rien de rare, si ce n'est d'être restée pendant trois mille ans dans la même niche où elle se trouve maintenant.

Citadelle d'Athènes. La citadelle est bâtie sur une éminence très-élevée. Après avoir passé la seconde porte de la citadelle d'Athènes, on trouve l'escalier maintenant bouché, par lequel on montait au temple de la Victoire-sans-ailes. Cette idée était digne du courage des Athéniens; ils croyaient par-là que la victoire ne pouvait plus leur échapper.

Pausanias place cet édifice en face du temple de la Victoire-sans-aîles; les six colonnes doriques qui sont en face sont les restes des Propylées. En outre, suivant le même historien, aux cinq intervalles des colonnes répondaient cinq portes, qu'on y voit encore aujourd'hui. Les Propylées furent dédiés à Mercure Propyléen, qui était comme le gardien de l'entrée de ce temple.

Le *Parthénion.* Qu'on imagine huit immenses colonnes cannelées d'ordre dorique, de 42 pieds de haut, et de dix-sept et demi de circonférence à leur base. Ces colonnes simples et légères soutiennent une frise qui appuye un frontispice où était représentée la naissance de Minerve : les gradins, les colonnes, les chapiteaux, les architraves, la frise, le frontispice, tout est de marbre. A quelques pas de-là, huit autres colonnes égales et parallèles aux premières ; elles posent sur un pavé poli comme une glace, et soutiennent ensemble la

voûte imposante du péristile. Cette voûte était autrefois chargée d'or et d'azur, et parsemée d'étoiles comme le ciel dont elle était la brillante image.

Le temple est détruit. Athènes qui fut toujours un objet d'ambition et de conquête pour tous les peuples, le devint aussi des Vénitiens même. En 1677, le général Morosini, après avoir pris la ville, assiégea la forteresse de la colline Philopapus. Les Turcs avaient fait du temple de Minerve, leur magasin à poudre. Une bombe qui tomba par une de ses ouvertures, y mit le feu, et tout le temple fut abîmé; mais il en reste encore sur pied huit colonnes dans la partie orientale et plusieurs des portiques latéraux.

Le *Pandrose*. Le temple de Pandrose était contigu à celui de Minerve : au lieu de cet édifice on ne trouve plus qu'un souterrain. A l'aide de la lumière qui pénètre par une crevasse de la muraille, on peut voir un petit bas-relief scellé dans le mur, qui est le seul reste de ce temple.

Le *Temple d'Erithée*. Pausianas donne à ce temple le nom de chambre; il n'était pas seulement consacré à Erithée; il se partageait en trois ou quatre divisions, et l'on y adorait aussi le grand Jupiter, Butis et Neptune. Le premier qui existe encore est d'ordre ionique. Les colonnes sont cannelées jusqu'à un demi pied au-dessous du chapiteau; le reste orné de guirlandes de roses qui ont tant de fraîcheur, qu'on serait tenté de les cueillir. Les pilastres du mur sont d'ordre dorique. Une guirlande de fleurs qui règne sur la frise, unit les deux ordres : l'acanthe mêlée aux autres feuillages y produit un effet charmant. Le grand Jupiter avait un autel sur lequel ne coulait jamais le sang d'aucune victime. On ne pouvait lui offrir que des fruits; le vin même était défendu aux prêtres qui le servaient.

La *Lanterne de Démosthènes*. Les deux tiers sont à découverts et peuvent se voir du dehors, le reste renfermée dans la salle. Ce monument bâti dans le beau siècle des arts, est d'un travail sévère et fin : les bas-reliefs qui couvrent la frise sont inappréciables. On croit que la lanterne de Démosthènes est vraiment l'endroit où se retira cet orateur après avoir souffert les sarcasmes des Athéniens, quoique l'inscription gravée sur l'architrave indique que c'est un monument triomphal érigé par la tribu Acamantide. Cet édifice fait aujour-

d'hui partie du couvent des capucins. Il porte le nom de lanterne, parce qu'il en a la forme.

La *Tour des Vents* est un monument entier et d'un goût exquis. Ce fut Andronique Cirreste qui le construisit. Il représente une tour de figure octogone. Chaque face offre en grand relief un des huit vents principaux. La coupole était surmontée d'un triton de bronze mobile, qui, avec le bout d'une baguette qu'il tenait en main, indiquait le vent qui soufflait. Les figures sont représentées avec des aîles et dans l'action de voler. On ne pouvait donner une idée plus juste d'un vent qu'en le figurant dans les airs.

L'ordre des derviches s'est emparé de cet édifice auquel il a adossé son couvent. La tour des Vents lui sert de mosquée, et c'est à cela que nous devons sa conservation, ces religieux dont la règle est la plus austère qu'on connaisse, ne vivent que de légumes et de poisson, le plus souvent salé. Par mortification ils se laissent dévorer par toutes sortes d'insectes, et mettent dans la patience et la prière toute l'espérance de leur salut.

L'Aréopage. Ce nom seul inspire encore le respect, et fait trembler les coupables. Les Turcs ont fait de cette colline un cimetière. C'est ainsi que, sans le vouloir, ils en ont consacré la mémoire. Les deux escaliers par lesquels on y arrivait autrefois, subsistent encore. Ils sont taillés dans le roc, mais si étroits, qu'on peut à peine y monter deux personnes de front.

Théâtre d'Hérode. Il est situé à l'ouest, sous la forteresse. Les murs latéraux sont presque ruinés; mais ceux de la scène, encore intacts, ont trente fenêtres, qui offrent trois ordres l'un sur l'autre. Cette scène, trop petite, et les fenêtres trop grandes et trop multipliées, devaient nécessairement empêcher l'action de la voix et du son. Il n'y a rien qui indique qu'il y eût un toit : il servait ordinairement, comme l'Odéon, à des concerts de musique, et une double toile pouvait ouvrir l'avant-scène. Dans tous les cas, le spectateur était exposé au soleil et à la pluie.

Théâtre de Bacchus. Il reste à peine quelque trace des portiques d'Euménée qui conduit au fameux théâtre de Bacchus; théâtre véritablement adapté au génie des Grecs. Il réunit tout ce qui sert à le caractériser pour tel. Sa forme circulaire, sa situation à l'orient, son étendue, capable de

contenir 30,000 personnes ; les gradins appuyés et coupés dans l'angle de la forteresse ; les colonnes antiques que l'on voit au-dessus, et qui sont un reste du temple de Bacchus, d'où le théâtre avait pris son nom ; la grotte du trépied que l'on voit encore du milieu de son enceinte ; les restes des arcades et des portiques que l'on y admirait il y a deux siècles, tout nous annonce que c'était-là le théâtre de Bacchus.

C'est du *Muséum*, dont il ne reste presque plus de vestiges, que partit la bombe de Morosini qui abîma le Parthénion.

Le Temple de Thésée est encore intact, et il n'y manque pas une seule pierre. On serait étonné que les Turcs l'eussent respecté, si l'on ne savait que les Grecs en ont fait une église. Ce temple a été bâti dans le siècle du bon goût, et a servi de modèle à celui de Minerve. L'époque de sa construction est celle où Cimon, fils de Miltiade, apporta de Crète les restes de Thésée. Alors la reconnaissance se réveilla dans le cœur des Athéniens ; et cette même ville, qui l'avait d'abord honoré comme législateur, ensuite exilé comme tyran, finit par l'adorer comme un Dieu.

Le Mont Himette est célèbre par le miel qu'on y recueille. Ce miel, avec raison, a été vanté et préféré à tout autre. La douceur du sucre, le piquant du girofle, le baume du cinnamome, l'essence de la violette, de la rose, de la fleur d'orange, en un mot, tout ce qui peut flatter l'odorat et le goût, se trouve réuni dans ce miel.

La Cathédrale mérite infiniment plus d'attention que tous les autres monumens qui appartiennent aux particuliers ; c'est comme une petite gallerie. Les murs extérieurs sont couverts de bas-reliefs et d'inscriptions qui se trouvaient éparses çà et là dans les autres églises : elles ont toutes été décrites et traduites par Spon.

Le Pyrée. Le chemin qui conduit de la ville au Pyrée, est situé entre deux murailles bâties par Thémistocle, et restaurées par Cimon. Les Lacédémoniens et Sylla les abattirent ; mais on en distingue encore les fondemens sous les broussailles et les vignes qui couvrent cette plaine, ombragée par ses longues files d'oliviers. A la moitié du chemin, on voit le tombeau de l'amazone de Malpodie, que jadis on croyait être celui de Thémistocle.

Autrefois Athènes avait trois ports : le Phalérée, le Munichia étaient situés à l'orient d'un petit promontoire, et le Pyrée à l'occident. Ce dernier est encore très-fréquenté. Il est bien formé, et l'entrée en est étroite : il a aussi une grande capacité. Les Grecs le nomment *Porto-Drago*, et les Italiens *Porto-Leone*, de la statue d'un lion qui a été transporté de-là à Venise.

L'*Illyssus* n'est plus cette rivière sur les bords de laquelle tant de philosophes et de héros se promenaient pendant la paix, lorsque les uns encourageaient les arts et les sciences que les autres protégeaient. On l'a divisé en d'innombrables canaux pour arroser les oliviers. Ainsi l'on a conservé à Athènes la même méthode que l'on suivait autrefois dans la culture de cette plante, qui forme encore la richesse de cette contrée, comme au tems de Pallas. Cette méthode est aujourd'hui oubliée dans tout le reste de la Grèce.

Mœurs des Athéniens.—Les Grecs ont moins dégénéré à Athènes que par-tout ailleurs. Tout l'indique ; leurs noms, leur habillement, leur langue. L'idiôme y est plus doux que par-tout ailleurs : il y a quelque chose de plus animé dans les sons, de plus précis dans l'expression. Au seul parler on distingue encore les Athéniens du reste des Grecs, comme du tems de Thémistocle. Leurs manières agréables vous préviennent, leurs habitudes civiles et hospitalières vous engagent. Les Turcs même à Athènes ont perdu quelque chose de leur rudesse barbare.

Les Athéniennes d'aujourd'hui ne le cèdent en rien à celles d'autrefois. La forme ovale de leur figure, la ligne droite et régulière qui en dessine le profil, la pureté du contour, les yeux à fleur de tête, grands, noirs et vifs, le front petit, les lèvres vermeilles et l'inférieure un peu renflée, les sourcils fins et bien arqués, la gorge ronde, la taille légère, les mains petites, ainsi que les pieds ; enfin, un ensemble qui plaît, intéresse et enchante.

Le costume des Athéniennes, dégagé de cette espèce de manteau, appelé *ferrazé*, dont les musulmans ne peuvent se dispenser, est presque le même que le costume antique. Il est vrai qu'elles ont des cothurnes de peau jaune attachés à des culottes d'étoffe rouge ; mais la tunique blanche et transparente qui couvre leur taille, à partir de la gorge jusqu'en

bas; le manteau de drap d'or ou de soie qui couvre leurs bras, et tombe avec grâce sur leurs épaules; un mouchoir fin dont elles entourent leur tête négligemment, et sur lequel s'entrelacent en petites tresses leurs beaux cheveux noirs, tout cela fait un effet charmant et admirable. Ce qui déplaît dans cet habillement, c'est une large ceinture, attachée avec des anneaux d'or et d'argent, qu'elles portent gauchement sur le ventre, au lieu de la placer au-dessous de à leur sein.

Voici comment s'exécute l'ancienne danse, appelée la *danse d'Ariadne*, pantomime représentant le désespoir d'Ariadne, lorsqu'elle se vit abandonnée de son amant. La plus habile danseuse, tenant un mouchoir d'une main, l'agite d'une manière languissante. Elle donne l'autre main à une seconde danseuse, qui en conduit une troisième, et ainsi de suite. Ces femmes forment un cercle de dix, douze, six ou huit danseuses (car ce nombre en est indifférent), et elles suivent toutes les mouvemens qu'il plaît à celle qui tient le mouchoir de leur donner. Les yeux de celle-ci sont fixés vers la terre; ses pas, comme la musique, sont tristes et uniformes, et, comme ses yeux, ses pieds ne quittent pas la terre.

La *roméica* est une danse latine : les danses que les anciens nous ont décrites, le *fandango* des Arabes et des Espagnols, les pantomimes des Romains et des balladères indiennes, ne peuvent rien offrir de plus vif et de plus voluptueux.

Les bains d'Athènes sont excellens pour guérir les rhumatismes; mais nous ne concevons pas comment les femmes peuvent en supporter la chaleur : cependant elles y restent ordinairement cinq heures, tant à leur toilette que dans l'eau. Au sortir du bain, leur chair paraît bouillie.

On entre d'abord dans une salle qui précède les bains; c'est-là que les femmes s'habillent et se désabillent, assises sur des tables comme les tailleurs. De-là l'on passe à celle des bains : celle-ci est circulaire, et garnie tout-autour de niches pour asseoir les baigneuses. Cette salle est fort belle; elle reçoit le jour par de petites fenêtres qui sont au dôme.

Leipsina.—Cinquante cabanes de pauvres pêcheurs, et le nom corrompu de Leipsina, au lieu de l'ancien, voilà tout ce qui reste d'Eleusis.

Mégare.—On compte 12 milles d'Italie d'Eleusis à Mégare comme d'Athènes à Eleusis. On trouve, à la moitié du

chemin, une petite source qui passe dans le pays pour être le puits auprès duquel Cérès, fatiguée de chercher sa fille, se reposa. Nissé est le port antique de Mégare. La ville en est éloignée de 2 milles. « Elle fut, dit M. *Scrofani*, l'émule » d'Athènes, la patrie de Calchas et d'Euclide, et la fonda- » trice de 1,000 colonies ». Ce savant voyageur pensa sans doute aux tems les plus reculés de la Grèce; car, dans les beaux siècles des Grecs, Mégare ne fut plus d'aucune importance. On doit se rappeler la fameuse réponse de l'oracle, lorsque les Mégariens lui demandèrent quelle était leur rang parmi les douze peuples de la Grèce. Apollon leur répondit: » Vous n'êtes ni au premier ni au second rang, pas même » au douzième; on ne tient pas compte de vous! » Aujourd'hui c'est un chétif bourg. On n'y trouve aucuns restes d'antiquités. Son territoire est fertile en vins et en huile excellente.

DE LA MORÉE.

La Morée, que les Turcs appellent *Morah* ou *Morah-Vilaieti*, est une presqu'île qui tient à la terre-ferme, ou à la Grèce proprement dite, par une étroite langue de terre appelée l'*isthme de Corinthe*, et célèbre par les jeux isthmiques qui s'y sont tenus en l'honneur de Neptune. Elle tire son nom moderne de l'abondance de ses mûriers: elle s'appelait anciennement *Péloponèse*; et, dans des tems plus reculés, elle renfermait les petits royaumes de Sicyana, d'Argos, de Mycène, de Corinthe, l'Achaie-propre, l'Arcadie et la Laconie. Cette province est fertile, excepté vers le milieu, où il y a beaucoup de montagnes.

Rivières.—Les principales sont le Carpon ou l'Alphée; le Pirnaza, autrefois Panisus; l'Eurotas, aujourd'hui Basilipotame, ou rivière du roi, qui se décharge dans le golfe de Calochine.

Lacs.—Parmi les lacs, ceux qui étaient sur-tout célèbres chez les anciens, sont le Stymphalis, fameux par le grand nombre d'oiseaux nuisibles qui s'y tenaient, et le Phénée, remarquable par le Styx qui en sort, et dont les eaux sont si froides, qu'elles glacent et tuent ceux qui en boivent; elles rongent aussi le fer et le cuivre; et de-là-vient que les anciens poëtes ont fait du Styx un fleuve des enfers.

L'isthme de Corinthe, qui l'unissait autrefois à la Béotie et à l'Attique, l'unit aujourd'hui à la Livadie. Cet isthme est

arrosé par deux bras de mer qui forment au nord le golfe de Lépante (1), et, vers le levant, celui d'Engia. Elle est située entre le 36e. degré ½ de latitude, et les 39e. et 42e. degrés de longitude. Elle a au nord le golfe de Lépante; à l'ouest la mer Ionienne; celle de Sicile au sud, et à l'est le golfe de Kechries et l'Archipel. Sa longueur, depuis le cap *Rio*, près de Patras, jusqu'au cap opposé, nommé *Saint-Angiolo*, est de 140 milles; sa largeur, depuis Gastuni jusqu'au golfe de Naples-de-Romanie, de 100 : son circuit est de 600. Enfin sa superficie est d'environ 7,500 milles carrés.

Golfes. — Outre les golfes ci-dessus de Lépante et de Kechries, la Morée en a cinq autres considérables, qui sont ceux de Patras, de Coron, de Kolokitia, d'Arcadie et de Napoli-di-Romani. Ces golfes l'entourent d'une manière irrégulière.

Caps. — Elle a plusieurs promontoires. Les deux principaux sont : le cap Matapan, lequel est plus au midi, et le cap *Saint-Angiolo*, appelé anciennement *Tenara* et *Maléa*.

Ports. — L'île offre plusieurs ports capables de recevoir plusieurs flottes et toute espèce de vaisseaux marchands : ceux de Napoli-di-Romani à l'orient, et Navarino à l'occident, peuvent chacun contenir plus de 150 vaisseaux de guerre. Leur entrée est commode, l'eau profonde et l'ancrage sûr, au point que les ports de Plimouth, de Cadix, de Syracuse et de Brest ne l'emportent point sur eux. Il y en a beaucoup d'autres aussi favorables pour les bâtimens marchands, comme ceux de Patalidi, dans le golfe de Coron; d'Amiro, entre Calamata et Maina; de Schisa, dans l'île de ce nom, vis-à-vis Modon; de Kittiès, sur le bras du Maina; de Sidara, dans l'île d'Idria, en face du cap Malo; de Porto-Limgo et de la Sapienza, dans l'île de ce nom; de Naples, de Malvoisie, de Vostizza, de Lampridie, etc, sans y comprendre une foule de rades et de baies éparses dans toute la circonférence de l'île, qui servent de retraite aux petites barques qui forment aujourd'hui son principal commerce, entr'autres celles de Corinthe, de Patras, de Chiarenza, de Caitro, de Calamata, etc.

(1) Le golfe de Lépante s'appelait autrefois *golfe de Corinthe*; celui d'Engia portait le nom de *golfe Saronique*.

Forteresses.

Forteresses. — Dix forteresses et châteaux défendent cette presqu'île, savoir : le château de Morée, situé à droite en entrant dans le golfe de Lépante ; celui de Chiarenza, appelé *Castel-Turnèse*, et de Navarino, ancien et nouveau ; ensuite la forteresse de Corinthe, de Patras, de Modon, de Coron, de Napoli-di-Malvesia, et de Napoli-di-Romani, à l'exception du château de Morée et les deux forteresses de Napoli-di-Romani et de Malvesia ; tous les autres sont abandonnés, n'ayant seulement pas tout ce qui est nécessaire à l'extérieur, mais manquant de canons et de munitions de guerre ; en un mot, parmi tous ces forts ou châteaux, il n'y en a pas un seul qui puisse soutenir la plus faible attaque.

Troupes. — Les troupes qui défendent la Morée se réduisent environ à 8,000 janissaires répandus çà et là dans les différens forts et châteaux. Dans ce nombre sont compris 800 spahis à cheval, qui servent de garde au pacha. Les autres sont des troupes qui servent d'infanterie et en même-tems d'artillerie, et au besoin de matelots, sans être instruits dans aucune de ces parties.

Population. — Le Péloponèse qui, au tems des Grecs, comptait jusqu'à 8 millions d'habitans, en comptait encore six sous les Romains, qui, après avoir détruit la ligne des Achéens, vinrent soumettre ce pays à leur domination : aujourd'hui cette presqu'île n'a plus que 250 mille personnes, dont à peine 50 mille sont mahométans, 20 mille sont composés de Juifs, de Vénitiens de diverses îles, et d'étrangers de plusieurs autres nations, connus généralement sous le nom de *Francs :* enfin, on y compte 180 mille Grecs, véritablement tels par leur origine, leur superstition et leurs mœurs.

Habitans. — Parmi les Turcs qui habitent la Morée, il y en a peu qui descendent de ces Tartares ou Scythes qui envahirent l'empire d'Orient ; mais la plus grande partie est un mélange d'Arabes, de Persans, d'Africains, de Grecs, d'Esclavons, et de la lie des autres peuples qui, après avoir abandonné leur propre religion, ont embrassé la mahométane. Les Juifs et les Francs, qui sont en petit nombre, y font le commerce pendant quelques années ; ensuite ils retournent chez eux avec quelque gain, et par-là donnent envie à leurs concitoyens de tenter la même fortune. Les gens

qui composent, pour ainsi dire, la plus forte partie de la population, sont la plupart indigènes, ou sortis, dans une époque très-reculée, des îles de l'Archipel et de la mer Ionienne.

Productions. — Les plaines fertiles de la Morée sont propres aux mêmes productions que l'on y cultivait autrefois. Le territoire de Sicyone, d'Elide, d'une grande partie de la Messénie, de la Laconie, de l'Achaïe, produit aujourd'hui les mêmes grains, de l'huile, du vin et des fruits de toute espèce. Le pays d'Argos, la Messénie et toute l'Arcadie nourriraient, comme autrefois, beaucoup de grands et petits troupeaux, si les habitans savaient renouveler les races de leurs animaux domestiques. Le vin, que l'on fait aujourd'hui dans le territoire de Corinthe, est médiocre comme il était autrefois; le blé, que l'on retire du territoire d'Amiclès, est léger et peu nourri. Il est de même dans celui de Tripolizza. Le vin des environs de Misistra est le meilleur de la Morée.

Les blés, l'huile d'olive, les raisins de Corinthe, la soie, le coton, les laines, les fromages sont les principaux produits de la Morée. Elle a en outre le vin, le miel et la cire. Elle nourrit aussi des bœufs, des chevaux, des mulets, des ânes, des moutons, des chèvres dont elle tire le fromage, le beurre, la laine, la viande, les cuirs, les peaux : elle cultive aussi des limons, de la vallonée ou barille, des figuiers, du lin, du gland, du tabac et du riz. Elle retire aussi du goudron et des résines. Elle fait des eaux-de-vie, etc., et la pêche lui fournit même les moyens de faire quelque gain avec le poisson salé, le raisin de Corinthe.

Agriculture. — On laboure avec des bœufs, des vaches, des chevaux, des ânes, des mulets, et même avec des esclaves. Il n'est pas extraordinaire de voir attelés sous le même joug un âne et un esclave, quoique, dans le choix comme dans le prix, l'âne ait toujours la préférence. Les instrumens champêtres sont analogues à l'état de l'agriculture. La charrue est encore la même que les habitans du Péloponèse donnèrent à Triptolème, c'est-à-dire, deux fourches de bois dis...ées en forme de croix. Le soc consiste en un morceau de ...ans pointe, attaché avec un clou à la partie inférieure de

la charrue : souvent même le soc est simplement de bois. La pioche est le seul outil dont se servent les Moriotes.

Grains. — Les deux espèces principales de froment de la Morée sont le *ruscia* et le *grigna*. Le premier est excellent pour les pâtes, et l'autre pour le pain. La dernière de ces deux espèces est la plus abondante et la plus recherchée ; il a un grain assez long, brun au-dehors, et comme transparent et veiné dans l'intérieur, si on le casse sous la dent. Il est fort, et se conserve quelquefois jusqu'à dix ans dans des lieux secs.

L'orge est d'une qualité très-inférieure : dans les places de l'Europe, on la paie constamment moins que celle qui provient d'ailleurs : on ne la vend qu'à son défaut.

Légumes. — Les légumes sont d'excellent goût. Il n'y en a aucun de remarquable, si ce n'est une espèce de petits haricots que les Grecs appellent *fasolacchi*. Ils n'ont guère que le huitième de la grosseur des haricots ordinaires : ils sont de couleur verdâtre, savoureux et faciles à cuire. Cette espèce de haricots est inconnue en Italie.

Huile. — L'huile serait capable à elle seule d'enrichir la Morée. Le climat et le terrain semblent y demander cette culture, en produisant de toutes parts des olives sauvages, au point que l'on en voit des bois immenses, qui ont jusqu'à 2 ou 3 milles d'étendue. Depuis 50 ans, les Moriotes se sont adonnés à la culture des oliviers.

Mûriers. — La culture des mûriers, ainsi que le produit de la soie, est ici le résultat du climat plutôt que de l'industrie des habitans. Les mûriers ne se plantent pas dans des pépinières, mais dans l'endroit même où ils doivent rester. Au bout de deux ans on les abandonne à la nature. Malheureusement on ne les émonde pas, on ne les renouvelle pas et on ne les greffe point; car il n'en faudrait pas davantage pour dépouiller la feuille de ce vernis glutineux qui est si contraire à la soie, et qui la rend sale et gommeuse, rude et inégale, parce qu'on est obligé d'employer l'eau bouillante pour en détacher les parties glutineuses qui se trouvent dans les cocons.

Riz, lin et coton. — Le riz, le lin et le coton viennent ici par la seule force du climat. On laisse le premier pousser dans l'eau depuis les semailles jusqu'à la récolte ; et le lin

sécher à l'ardeur du soleil, malgré l'abondance des eaux. On ne cultive point de chanvre ; on le tire tout de l'étranger. Le coton est fin, blanc, sec et propre ; qualité qui, chez l'étranger, lui donnent du prix en concurrence avec celui de Salonique et de Smyrne. Celui de Chiarenza, de Catacola et de Napoli-di-Romani mérite la préférence.

Animaux domestiques. — L'entretien des animaux domestiques suit la culture des grains et des arbres. Les races des bœufs, des chevaux, des mulets et des ânes sont extrêmement dégénérées ; elles sont toutes petites, difformes, rabougries, et infectées de maladies héréditaires. L'état des animaux domestiques montre, plus que toute autre chose, la paresse de ces habitans.

Peaux et laines. — La majeure partie des peaux et des cuirs qui sortent des rades de Modon et Patras sont brutes. On n'en tanne dans le pays que ce qu'il faut pour l'usage des Moriotes; ils exportent en nature la vallonnée nécessaire pour leur apprêt, sans en savoir profiter. Les moutons et les brebis, grâce à la bonté du climat et des pâturages, sont un excellent produit ; la laine ordinaire est, à la vérité, jaune et sale, mais naturellement longue, soyeuse et douce. Si l'on apportait quelques soins à nettoyer les bergeries, et à approprier les animaux, la laine de la Morée, qui surpasse, même à présent, celle de la Barbarie, égalerait celles d'Espagne et de Padoue. A Livourne, à Trieste, à la foire de Sinegaglia, elle conserve toujours l'avantage sur celle de l'Abruzza et du Frioul. Celle de Navarino et de Napoli-di-Romani est beaucoup plus estimée.

Miel.—Quoique le miel qu'on récolte soit en petite quantité, il est cependant d'une excellente qualité, et comparable à celui de l'Himette et de l'Hibla. En cela il n'y a rien d'étonnant, attendu que la terre est presque toujours couverte de fleurs, et sur-tout de thym, de serpolet, de sauge, de romarin, de menthe, de fenouil sauvage, de calamente et de mille autres plantes aromatiques, plus fortes et plus piquantes que par-tout ailleurs. La cire, dont on exporte la majeure partie, est brute, parce qu'on ne connaît pas l'art de la blanchir, et moins encore celui de la mettre en œuvre.

Diagrante. On récolte ici trois autres productions particulières au pays ; savoir, la diagrante, la graine *mirmiglione*,

ou le kermès, et le *splin cervino;* plantes nécessaires aux manufactures.

Bois. — On trouve aussi dans la Morée des bois considérables de chênes, de sapins de Mejézas, de pins, etc.; mais ces arbres s'affaissent et s'amoncèlent les uns sur les autres, sans que personne ose en approcher et en tirer avantage. Ces bois sont le repaire des cerfs, des sangliers, des loups, des hyènes; seules bêtes fauves qu'on rencontre dans ce pays. Tout le bois de construction, ainsi que le bois à brûler, vient du dehors.

Amélioration de l'agriculture. — Depuis environ 30 ans, il s'est opéré, à cet égard, beaucoup de changement dans la Morée : les primats musulmans ont commencé à jouir des intérêts de leurs capitaux, et les Grecs de leur commerce. Le produit des raisins de Corinthe, de l'huile, des grains, du coton, de la laine, de la soie, a fait entrer dans le pays de nouveaux fonds, avec lesquels on a cultivé de nouveaux terrains. Huit ou dix mille insulaires vénitiens viennent ici chaque année accroître le nombre des cultivateurs; ils y restent depuis le mois de décembre jusqu'au mois de juin. Ils aident à faire la semaille et la récolte des grains; ensuite ils s'en retournent chez eux chargés de blés; seul paiement qu'ils reçoivent de leur travail, en quantité suffisante pour faire subsister leur famille pendant toute l'année.

On ignore en Morée jusqu'à la dénomination des prairies artificielles; mais en général les pâturages sont gras et abondans.

Obstacles au commerce de la Morée.

Les Grecs passent pour avoir beaucoup de mauvaise foi, et la méfiance des Turcs à leur égard, ôte au commerce cette activité qui lui est nécessaire, attendu que la confiance en est la base.

Pour ne pas passer sous silence ce qui concerne le commerce de la Morée, nous croyons devoir dire que ce commerce est tout entier dans les mains des Grecs nationaux ou Albaniens; et que de plus de vingt maisons étrangères de commerce qui y étaient établies, il n'en reste plus que six françaises, deux desquelles ont manqué. Il n'est aucune na-

tion qui puisse se comparer à ces Grecs pour l'avarice, la parcimonie, la finesse et l'activité.

IMPOSITIONS ET FINANCES. — Au premier abord, les impositions de cette péninsule semblent peu considérables, et au fond cela est vrai pour ce qui entre dans le trésor impérial; car il ne reçoit en tout que 750,000 piastres. Mais au total, les contributions, les taxes et les gabelles, soit momentanées soit fixes, que ce royaume a à supporter, montent, année commune, à 2,300,000 piastres. Il est aisé de voir par là que 1,550,000 restent aux pachas, aux agas et aux primats grecs, appelés consabasci, qui président au gouvernement économique de la ville.

POIDS ET MESURES. — Le cantar est de 44 oques; l'oque est de deux livres et huit onces; la livre est de douze onces; celle de Patras est tout au plus de onze onces. Les marchandises qui se vendent, sur-tout au poids de cantar, sont: le coton, le fromage, le lin, et tout autre objet semblable. Les grains se mesurent au cuvel, au quilot ou xinopulo ou demi-cuvel, et au muid de neuf cent soixante livres. Comme les cuvels, les quilots et xinopulos valent selon les pays. Nous allons dire quels sont ceux des principales échelles du commerce. A Corinthe, on mesure au cuvel; le cuvel de la ville est de 25 oques pesant; dans l'échelle, il est de 28. A Patras, le cuvel est de 66 oques. A Gastuni, ces denrées se vendent et se mesurent au muid, et le muid est de 960 livres comme nous venons de le dire.

Le vin, les eaux-de-vie et tout autre liquide, excepté l'huile et le miel, se mesurent au baril, au bocal, à la *cannata* et à la livre. Le baril est de 24 bocaux; le bocal est d'une *cannata* et un tiers; une *cannata* est de quatre livres, chacune de douze onces environ.

L'huile et le miel se mesurent au baril et à la livre; le baril est de dix-neuf livres; la livre est un bocal et un tiers. La livre donc de ces objets vaut sept livres huit onces de poids commun.

Quand aux mesures de longueur, la seule mesure est le *picco*, le demi-*picco*, le tiers et le quart de *picco*; le *picco* a deux pieds de roi.

Pour la superficie, la seule mesure est le *strème*; elle a vingt-cinq pas carrés, chaque pas est de cinq pieds de roi.

Exportations et importations. — Les tableaux suivans renferment les résultats des vastes recherches de M. *Scrofani*, le voyageur le plus moderne qui ait parlé en détail du commerce de la Morée.

Exportations d'une année commune.

	piastres turques.
Blés, principalement des ports sur le golfe de Lépante, pour	540,000
Autres *grains* et *légumes*	180,000
Laines en suin, à 18 piastres; le quintal de 44 oques	140,400
Fromages, à 12 piastres le quintal	459,000
Huile d'olive, sur-tout des ports méridionaux, à 20 piastres le baril de 128 livres	420,000
Raisin de Corinthe, presque tout de Patras, chaque milliers de livres à 80 piastres	480,000
Citrons et oranges, les ½ de Patras, pour 96,000 piast.; *figues* sèches, de Calamatta, 4,200 piast.; *vins*, 30,000 piastres	139,200
Soies écrues, sur-tout de Misitra, à 550 piastres le quintal	407,000
Coton en rame, 110,720 p.; *coton* filé, 48,000 p.	158,720
Lin et *graine de lin*	65,400
Bœufs, pour la boucherie, à 15 piast. le bœuf	240,000
Cuirs en poil, 10,000 pièces pour 82,000 piastres; *peaux d'agneaux et de lièvres*, 21,000 piastres	93,000
Vermillon ou *Kermès*, 63,000 piastres; *valonée*, de Patras et de Maina, 60,000 piastres; *lazari* ou *grâine d'Avignon*, 30,080 piast.; *galle de la Morée*, 9,000 piastres; *gomme adragant*, à 4 piastres la livre, 40,000 piastres; en tout	202,000
Cire jaune, à 80 piastres le quintal, 120,000 piast.; *miel*, 20,000 piastres	140,000
Sardines salées de Patras, 56,000 piastres; *beurre salé*, 10,000 piastres; *eau-de-vie*, 6,000 piast.; *tabac en feuilles*, 1,125 piastres; *oignons*, 800 piastres; (pour les îles Vénitiennes) *goudron et résine*, 5,610 piastres; en tout	79,535
Total des exportations de la Morée	3,745,255

Importations d'une année commune.

	piastres turques.
D'*Albanie* et *Scutari*, planches et bois assortis, pour 44,000 piastres; tabac en poudre, pour 24,000 p.	68,000
D'*Alep*, des samalaza, des ciciclia et divers autres étoffes de coton et soie, à la concurrence de	148,000
	216,000

	piastres.	piastres turques.
D'autre part.		216,000
D'*Alexandrie*, 10,000 quilos de riz.		25,000
D'*Ancone*, des cordages assortis.		12,000
D'*Athènes*, des cuirs de bœufs.		40,000
De *Constantinople*, soieries ouvrées et non ouvrées.	135,000	
—— soieries assorties de trois qualités.	270,000	
—— fer en barre, venant du Nord.	31,200	
—— cuivre ouvré pour la cuisine.	50,000	
—— pelleteries de Russie.	80,000	
—— mouchoirs de coton, indiennes.	90,000	
—— caviales, maquereaux salés, papiers, tuyaux et têtes de pipes, etc. etc.	116,000	
Ci-contre.		772,200
De *Gènes*, café, sucre, canelle, pour.	25,000	
—— velours de soie.	39,000	
—— bonnets rouges de laine.	54,000	
ci-contre.		118,325
De *Livourne*, café, sucre, épiceries, drogues, articles de teinturerie, etc.	51,950	
—— taffetas, péruviennes et damas de Lucques.	49,000	
—— satins de Florence.	28,800	
—— londrins de Hollande.	44,800	
—— draps de Londres, velours de coton, camelots.	39,293	
—— pelleteries de Russie.	70,000	
—— quincaillerie, fer, étain, balles et petit plomb.	82,800	
—— bonnets de laine rouges.	54,000	
—— mousseline et bijouterie.	31,000	
—— saumon salé et caviale.	42,000	
Ci-contre.		493,643
De *Marseille*, café et sucre.	41,500	
—— péruviennes de Lyon.	24,000	
—— draps de Carcassonne.	42,000	
—— draps d'or de Lyon.	60,000	
Ci-contre.		167,500
		1,844,668

		piastres turques.
Ci-contre		1,844,608
De *Messine*, mouchoirs de soie, ceintures de soie, et douves de tonneaux		54,000
De *Naples*, galons d'or et d'argent, et fil d'or		82,500
De *Romélie*, tabac en feuilles, pour 200,000 piastres; et douves de tonneaux, pour 8,000 piastres. Ci-contre		208,000
	piastres.	
De *Smyrne*, mousselines du Levant, etc.	250,000	
——— samalazas et schals	62,000	
——— toiles de Hollande et camelots de Londres	31,500	
——— tabac en feuilles	200,000	
Ci-contre		543,500
De *Trieste*, draps d'Allemagne, de toutes qualités	86,000	
——— clous de fer	45,000	
——— quincailleries d'Allemagne	18,000	
——— fer de toutes sortes, cuivre et autres métaux	37,500	
——— planches et bois	20,000	
——— verres de Bohême	8,000	
Ci-contre		214,500
De *Tunis*, bonnets de laine rouges	130,000	
——— polypes de mer secs	9,000	
——— esclaves africains	50,000	
Ci-contre		189,000
De *Venise*, écarlate de Venise et de Padoue	27,600	
——— fil d'or et d'argent	29,000	
——— quincailleries	50,000	
——— verres et miroiteries	29,000	
——— divers autres articles, parmi lesquels de l'arsenic et des livres d'église	55,400	
Ci-contre		191,000
De *Zante*, douves de tonneaux, bas et bonnets de coton, vins et liqueurs; ensemble pour		21,000
De différens pays, divers articles		30,000
SOMME totale des importations		3,378,168

Il reste, en apparence, en faveur de la Morée, un surplus des exportations sur les importations, de 367,086 piastres turques.

Ces renseignemens positifs et authentiques nous prouvent de quelle importance serait la Morée, et en général la Grèce, si elles pouvaient être soustraites au joug des Turcs. Un souverain chrétien, établi à Constantinople, et une république formée de la Grèce avec les îles, ferait, avant vingt ans, naître un nouveau commerce égal, en valeur, à celui de toute la Méditerranée d'aujourd'hui.

Divisions. — La Morée se partage en quatre districts; la *Saccanie* ou *Romania-Minor*, qui comprend les anciens territoires de Corinthe, de Sicyone et d'Argos, *Braccio-di-Mania* ou *Tsakonia*, qui renferme l'Arcadie et la Laconie; le *Belvedere*, où sont l'ancienne Elide et la Messénie; enfin, la *Chiarenza* ou l'ancienne Achaïe.

Les principaux endroits de la *Saccanie*, sont:

Corinthe. Cette ville si célèbre par sa grandeur, par le nombre, la magnificence et la beauté de ses édifices, de ses statues et de ses temples, qui balança l'empire de la Grèce, qui en devint la capitale après les malheurs d'Athènes et de Sparthe, qui donna naissance à Syracuse, la défendit contre les tyrans et lui rendit la liberté; Corinthe n'est plus qu'un petit bourg de 4,000 habitans tout au plus, qui s'appelle maintenant Corto. Tout ce qui reste de cette ville est réduit à douze colonnes; elles sont d'ordre dorique et cannelées, mais hors de proportion, ayant vingt-un pieds et demi de hauteur, sur dix-huit de circonférence dans la portion inférieure. Cette proportion extraordinaire indique l'antiquité la plus reculée, parce que dans les beaux tems de l'architecture grecque, la colonne dorique devait être dix fois plus haute que le diamètre de sa base. On ignore à quelle époque ce temple a été bâti. Cette ville fut détruite par le consul Mummius, 143 ans avant J. C., la même année que Carthage, et rétablie par Jules-César. Elle est défendue par une citadelle, nommée autrefois Acro-Corinthe, du nom de la montagne au pied de laquelle était la ville, et d'où s'étend au loin une perspective magnifique sur les terres et sur les deux mers. Elle renferme quelques mosquées, cinq ou six églises grecques et quantité de maisons. Il y a un archevêque du rit grec.

Sicyone. Les Grecs appellent encore Vasilica ou Palais, cette capitale du royaume le plus antique du Péloponèse. Il n'en reste plus que des ruines près de l'Asopas.

Némée, village remarquable à cause des anciens jeux néméens, institués en l'honneur d'Hercule. La Grèce s'y rassemblait tous les trois ans, pour y disputer le prix de la course, de la lutte et du ceste. Les jeux néméens, quelque fameux qu'ils fussent, se ressentaient de leur origine et du caractère des Argiens. La couronne des vainqueurs n'était point de laurier ou d'olivier, symbole des arts et de la paix, mais d'alpium, plante triste et funèbre.

Argos, petit bourg auprès du Najo, ou l'Inacchus, était autrefois une superbe ville. Au lieu d'Agamemnon, roi des rois, on n'y trouve qu'une citadelle et un évêque.

Dans toute cette route d'*Argos* à *Sparte*, la plus antique et la plus célèbre du Péloponèse, on ne découvre pas le moindre vestige de l'antiquité. Cependant elle était autrefois parsemée de vingt cités fameuses. *Tirée*, connue plus de mille ans avant le combat des Horaces et des Curiaces, par celui de 300 Argiens contre autant de Spartiates. *Tyrinthe*, dont les habitans furent attaqués de la folie la plus pardonnable, celle de rire de tout. *Tégée*, où les femmes vainquirent leurs ennemis dans une bataille. *Lerne*, fameuse par l'hydre aux cent têtes. *Mantinée*, illustre par la victoire et par la mort d'Epaminondas, ont disparu avec tant d'autres villes.

Mycènes, village qui fut autrefois la capitale d'un royaume. C'est là que régnait Ménélas frère d'Agamemnon. C'est là que Paris vint enlever Hélène. *Mycènes*, si l'on peut s'exprimer ainsi, est le berceau de l'Iliade. On va commodément en deux heures d'*Argos* à *Mycènes*. Junon y avait un temple fameux, où l'on ne retrouve que quelques pierres qui en marquent l'enceinte, et un figuier sauvage; on lui donne aujourd'hui le nom de *Cheria*. Les ruines de cette ville se réduisent à une porte et à une espèce de pyramide qui paraît avoir été jadis un tombeau. Quant au premier monument, les voyageurs imaginèrent que c'est la porte des lions, par où entra Agamemnon à son retour de Troye, et par où sortit Oreste, après avoir tué sa mère. M. Fauvet prétend que la pyramide dont on vient de parler, est le tombeau que Clitemnestre fit élever à Agamemnon, après l'avoir égorgé le soir même

de son arrivée. Cet édifice est dans le goût égyptien. Sa forme même prouve son antiquité ; il est quadrangulaire et d'environ 25 pieds de hauteur : il est ruiné de tous côtés et presqu'entièrement caché sous le lierre, la mousse et les arbrisseaux qui y croissent.

Chéronili, autrefois *Epidaure*, où Esculape avait un temple dont on voit encore les débris, ainsi que ceux des temples de Vénus, de la Justice et de la Santé ; ces restes sont épars dans des champs d'oliviers. On distingue encore le soubassement du *Tolar* ou rotonde de marbre blanc qui était près du temple d'Esculape. Pausias, un des plus célèbres peintres de la Grèce, employa une grande partie de sa vie à enrichir les murailles de ses diverses productions. Parmi une foule de peintures allégoriques, il avait représenté l'Amour qui a jeté son arc et ses flèches, et qui tient une lyre à la main. Il y avait aussi peint l'Yvresse qui boit dans un vase de terre transparent, allégorie ingénieuse, qui semble dire aux malades : oubliez vos peines à mon exemple, et espérez le retour de la santé, comme j'espère celui de la raison.

Napoli-di-Romani, l'ancienne Nauplia, ville forte au fond du golfe qui porte son nom. Elle est à l'extrémité d'un promontoire fort escarpé ; son port est excellent et très-spacieux, quoique l'entrée en soit si étroite qu'il ne peut y recevoir qu'un seul vaisseau à-la-fois. Ses habitans sont Grecs, Turcs et Juifs. On vante la beauté de sa situation, et ses avantages dans une contrée qui passe pour la plus agréable et la plus fertile de toute la Borée. Les Turcs s'en emparèrent en 1715. C'est le siége d'un archevêque grec.

Braccio-di Mania ou Tzaconia, comprend l'ancienne Arcadie et la Laconie ; quoique les Arcadiens soient grossiers et sauvages, cependant ils ne sont point féroces : Scrophani en donne pour preuve un Turc, qui pleurait un enfant qu'il venait de perdre et qui n'avait que deux jours. Cet enfant était né avec deux têtes, quatre mains et les pieds collés ensemble, comme les mômies d'Egypte. Certes, quand on pleure un tel monstre, on est loin d'être dur et insensible ; mais ce monstre était son fils. Les Arcadiens d'aujourd'hui ont conservé leur antique fierté, ils ne permettent à aucun étranger de s'approcher de leur territoire.

Les mœurs de ce peuple sont simples, pures, naturelles ;

le pays est presqu'entièrement peuplé de bergers et de cultivateurs, dont l'unique science est de faire le bien, sans se douter de l'art de faire le mal. Ce qui a le plus contribué dans tous les tems à conserver la pureté des mœurs en Arcadie, ce sont les mariages bien assortis et contractés de bonne heure. Toutes les passions de la jeunesse se trouvent concentrées dans un seul et même objet; on n'y connaît point les écarts de l'imagination, ces faiblesses de l'âme et ces abus du corps, qui détruisent les forces physiques et rurales des autres peuples. L'amour conjugal, la piété paternelle et filiale, le désintéressement, la sobriété sont les barrières inaccessibles que les Arcadiens opposent aux vices. Le vin n'y est presque pas connu, c'est un ennemi de moins à combattre; aussi les hommes y sont-ils généralement robustes, grands, frais, beaux, et propres à toute espèce de fatigues. Il n'est pas rare d'y voir un jeune homme réunir la beauté d'Adonis à la force d'Hercule, les filles une mâle vigueur aux graces naturelles de leur sexe. Leur voix est mélodieuse; elles ont conservé pour la musique le goût de leurs ancêtres. Les femmes à quarante-six ans y paraissent souvent plus jeunes que la plupart de nos filles à leur quatrième lustre.

L'Arcadie riche en vertus ne l'est point en monumens; cependant à une petite distance de l'endroit où fut l'ancienne Mantinée, célèbre par la bataille qu'y gagna le chef des Thébains contre les Spartiates, on voit encore une pierre placée, probablement à l'endroit même où périt Epaminondas. D'un côté de cette grande pierre carrée, se trouve empreinte une couronne de lauriers avec le nom de *Pan* au milieu, et de l'autre, une espèce de rectangle, au milieu duquel on lit une inscription, dont le sens est: *Epaminondas a remporté une victoire complette.*

Au lieu de maisons, les Arcadiens ne font bâtir que des cabanes dans leurs plaines; leurs villages sont presque tous situés dans les montagnes et bien loin les uns des autres; c'est là, qu'ils ont leurs maisons pour l'hiver; l'été, ils descendent dans la plaine et viennent habiter leurs cabanes, où ils sont à portée de faire paître leurs troupeaux et de moissonner leurs champs.

Si l'Arcadie fut célèbre par ses mœurs champêtres et par

le culte qu'elle rendait au dieu Pan, elle le fut aussi par l'Alphée, le fleuve le plus considérable du Péloponèse et le plus fameux de la Grèce; il prend sa source dans les hautes montagnes d'Arcadie.

Léontari, autrefois *Mégalopolis*, est situé dans l'Arcadie. Elle fut remarquable pour avoir donné le jour au fameux Philopémen, général des Achéens, et à Polybe, célèbre historien, qui avait écrit en quarante livres ce qui s'était passé de plus considérable chez les Romains, depuis la première guerre punique, jusqu'à la fin de celle de Macédoine, pendant l'espace de cinquante-trois ans; il ne nous en reste que les derniers livres.

Léontari, ainsi que *Dorbo*, l'ancienne *Mantinée*, ne sont plus que deux bourgs,

Misistra ou *Basilipotamo*, sur l'Eurotas anciennement Sparte; cette ville était autrefois la capitale de la Laconie, et d'une république fertile en grands hommes. Elle est considérable, et comprend le château, la ville proprement dite, et deux grands faubourgs. C'est le siége d'un archevêque suffragant de Constantinople. Son château passe pour imprenable; elle renferme une église chrétienne magnifique, une mosquée et un superbe hôpital où l'on reçoit les malades de toutes les religions; dans les montagnes des environs de cette ville, on trouve les Mainotes ou Magnotes, que l'on regarde comme les descendans des anciens Spartiates et autres Grecs: jaloux de la liberté ils se gouvernent en forme de république; et pour se conserver dans une espèce d'indépendance, ils paient un tribut particulier aux Turcs. Ils font souvent le métier des corsaires et se volent les uns les autres. Nous renvoyons à la fin de cet article ce qui a rapport aux Mainotes, et particulièrement à leurs mœurs, dont on n'a eu que de fausses notions jusqu'à présent. Leur pays est défendu de toutes parts par des montagnes; leur nom actuel vient de *Mania*, Manie, parce que dans un combat ils se jettent au milieu de l'ennemi, comme s'ils avoient perdu le sens; ils possèdent trois petites îles auprès du continent.

Napoli-di-Malvesia, chez les Grecs d'aujourd'hui *Monembasia*, chez les Turcs *Menevtche*, anciennement *Epidaurus*, (1)

(1) Il y avait deux Epidaure; l'une dans l'Argolide et l'autre dans la Laconie.

cette ville est située près du golfe de Napoli, et c'est la meilleure forteresse de toute la Morée. Elle a été célèbre par son temple d'Esculape, que les payens regardaient comme le dieu de la médecine ; son territoire produit des vins excellens, que nous appelons vins de Malvoisie. Elle a un port assez bon, et un métropolitain grec.

Tripolizza, ville considérable, bâtie sur les ruines de l'ancienne Mantinée, célèbre par la victoire et la mort d'Epaminondas.

Cette ville est là capitale de la Morée ; c'est là que réside le pacha ; c'est là qu'il dispose de la vie des Turcs et des Grecs ; de là que, d'un seul regard, il fait trembler dans cette péninsule deux cent cinquante mille âmes. On ne peut voyager en sûreté sans sa permission, parce qu'autrement l'on ne peut avoir de janissaire pour escorte. Les Mainotes sont grossiers envers les étrangers, comme les Eleutérolaconiens, dont ils habitent le territoire ; ils vivent indépendans sur l'ancien Taigéte, au nombre d'environ trente mille.

Le promontoire de *Malio*, autrefois *Malea* est à la pointe du pays, au sud-est.

Colochitia, petite ville sur le golfe auquel elle donne son nom.

Le cap Matapan, autrefois le promontoire de Tanare, s'étend au midi, bien avant dans la mer. Il a deux ports qu'on appelle Achillé et Psamathée.

Maina, bourg, avec un district qui y appartient, au sud du pays. Les habitans et ceux des environs s'appelent Mainotes ; ils descendent, comme nous l'avons dit, des anciens Lacédemoniens, et sont restés jusqu'aujourd'hui les plus braves des Grecs. Quoique leurs troupes n'aillent pas au-delà de 12,000 hommes soldats, ils n'ont jamais pu être vaincus par les Turcs. Leur pays est defendu de toutes parts par des montagnes presqu'inaccessibles à l'ennemi. Ce petit peuple qu'on a confondu avec leurs voisins, mérite d'être plus connu, par cela même qu'il a su défendre sa liberté, et qu'il nous retrace encore les mœurs des Spartiates.

Mœurs, usages des Mainotes. — Maina, suivant la tradition des habitans de cette contrée, tire son nom du mot grec *Uava*, fureur, pour exprimer l'ardeur avec laquelle ce peuple se battait contre les Turcs ; ce pays, quoique hérissé

de rochers et de montagnes, contient une population d'environ 45 mille âmes. On y compte 360 villages, dont Vitulo est le plus considérable. Ses principales productions sont le blé, l'orge et le lupin; ils les sèment alternativement d'année en année, de manière que la terre ne reste jamais inculte. L'agriculture est là, comme par-tout ailleurs, la mère des principales ressources domestiques. Elle n'est point pénible à Maina, vu sa grande population et la proximité de ses villages, on y laboure avec des bœufs; les moissons n'y sont pas abondantes; mais on supplée au défaut du blé, par une prodigieuse quantité d'huile et par le produit des vers à soie.

Il en est des terres de Maina comme de ses habitans. Elles ne connaissent point de repos, et, tous les ans, elles produisent sans être engraissées, si ce n'est par les présens naturels des bestiaux, qui sont toujours dehors, vu qu'en ce pays il n'y a point d'écuries; d'ailleurs, les terres sont parsemées petits rochers saillans, qui empêchent l'eau d'entraîner le terrain: la pluie, arrêtée autour de ces rochers, y dépose une espèce de limon, qui, vraisemblablement, y contribue aussi à rendre les terres fertiles. Point de vignes à Maina. Ce n'est pas qu'une partie de son terrain ne soit propre à former d'excellens vignobles; mais ils donnent la préference à Cérès sur Bacchus: ils peuvent, disent-ils, se passer de vin; mais ils ne peuvent se passer de blé: d'ailleurs, il leur est aisé de se procurer des raisins et du vin dans le reste de la Morée.

Les Mainotes ne connaisent ni l'extrême pauvreté, ni les grandes richesses. Pendant l'été, ils imitent la fourmi. Ils ont soin de faire pour l'hiver une provision suffisante des alimens de première nécessité: il n'y a que les Cacavouglis, qui habitent le cap de Matapan, qui n'ont point cet avantage; leur territoire étant moins fertile que le reste de Maina, beaucoup d'entre eux vont, au tems de la moisson, travailler dans la Morée afin de se procurer l'orge et le blé qui leur sont nécessaires pour toute l'année.

Depuis la chute de l'empire grec, les Mainotes ont regardé le courage comme la vertu qui leur était la plus nécessaire pour conserver leur liberté. Les exercices du corps les rendent agiles, et la sobriété robustes. N'ayant ni tribunaux, ni juges, ils se sont fait une habitude de se respecter entre eux, ou de se venger par eux-mêmes de toute espèce d'injures. Pardon-

ner un outrage, c'est passer pour un lâche ; le punir, c'est souvent allumer la guerre entre les familles ; mais cette même guerre leur est encore avantageuse ; elle les endurcit aux fatigues de Mars.

Leur économie fait leur richesse. Egalement avares du tems et de l'argent, ils comptent assez sur leur parole pour n'avoir pas besoin de se lier par écrit. Chez eux point de notaires, point d'hommes de loi, et par conséquent point d'huissiers ; tous leurs engagemens se font verbalement, et n'en sont que plus inviolables.

A Maina, rien de plus sacré que l'honneur du sexe : manquer à une femme, est une lâcheté ; l'outrager est, pour sa famille, une tache qui ne peut se laver que dans le sang. Les femmes, il est vrai, savent se respecter les premières. La conduite des mères est la meilleure leçon pour les filles. Elles ne sortent que rarement de leurs maisons, et seulement pour des affaires domestiques. Accoutumées au travail, elles ne connaissent ni l'ennui des cercles de nos villes, ni les dangers des lieux publics, ni les bals, où tout est masqué, à l'exception de la débauche ; aussi sont-elles à l'abri de ces intrigues ténébreuses, où trop souvent la vertu succombe. Ce n'est point qu'elles soient insensibles aux traits de Vénus, ou que les garçons les regardent d'un œil d'indifférence ; mais l'un et l'autre sexe est également jaloux de conserver ses forces physiques et morales, pour mieux conserver sa liberté.

Les habitans d'un même village vivent entre eux comme des enfans d'une même famille ; ils se prêtent réciproquement les choses qui leur sont nécessaires, et se font un plaisir de s'entr'aider dans leurs besoins. L'un d'eux chargé d'une famille nombreuse, est-il dans la détresse ? les prêtres ou les principaux habitans de l'endroit font pour lui une collecte, sans le nommer, et la lui font remettre secrètement. L'hospitalité est la vertu favorite des Mainotes. Une victime des Turcs vient-elle d'une autre partie de la Morée chercher auprès d'eux un asile ? elle est reçue avec tous les égards dus au malheur et à l'amitié. Logement, nourriture, habits, rien ne lui manque. S'ils n'en usent pas de même envers les étrangers, c'est qu'ils craignent d'introduire chez eux la corruption. Pour être bien accueillis, il faut qu'ils soient porteurs d'une recommandation de quelque personne connue, ou bien

qu'ils aient de quoi pourvoir à leurs besoins jusqu'à ce que leur conduite ait inspiré de l'intérêt, et qu'ils aient appris à parler un peu leur langue : leur moralité, une fois constatée, ils sont traités comme s'ils étaient natifs du pays.

Nulle part on ne voit régner entre les parens tant d'affection et d'amitié qu'à Maina. C'est sur tous que réjaillit la gloire d'une action d'éclat ou la honte d'une bassesse. Chaque famille regarde ses vieillards comme ses guides. S'agit-il d'un mariage ou de quelque entreprise importante ? les vieillards sont avant tout consultés ; en cela les Mainotes ne font que suivre l'application des règles de leur conduite, dont la base est l'expérience. Il n'y a point de peine afflictive pour les voleurs : ils sont obligés de restituer sept pour un. Jamais un vol n'est expié par le supplice de la mort. Tous les biens du monde, disent les Mainotes, ne valent pas la vie d'un homme. A la vérité, ce qu'on vole n'est point d'un grand prix ; ce sont des fruits ou des légumes de quelque jardin. Le meilleur frein contre les voleurs est l'excommunication que lance contre eux le prêtre à l'autel.

Ils ne connaissent point l'imprimerie ; ils n'ont presque point de livres ; ils s'adonnent à l'agriculture, à la pêche, à la chasse et au maniement des armes : cette dernière instruction tient le premier rang. Aussi voit-on en même tems un enfant sortir de l'école, et un prêtre de l'autel, aller combattre l'ennemi.

Gouvernement. — Maina est le cap Corse de la Morée, séjour des vrais descendans des Lacédémoniens, dont ils n'ont pas beaucoup dégénéré. Sa population s'élève comme on l'a dit, à 40 mille âmes, dont 15 mille hommes capables, dans tous les tems, de prendre les armes : quoique ce nombre paraisse exagéré, il ne l'est pas, en y comptant les Grecs qui viennent s'y réfugier.

Depuis une trentaine d'années qu'ils sont soumis en apparence à la Porte ottomane, les Mainotes payent un léger tribut, à condition que les Turcs ne mettront point le pied sur leur territoire.

Tout ce pays est divisé en 15 districts, chacun d'eux reconnaît un capitaine investi de tous les pouvoirs, qui gouverne avec une autorité absolue ; mais aucun de ces chefs n'oserait

n'oserait user de ses pouvoirs ; ils seraient bientôt nuls chez un peuple qui se croit toujours libre.

Au-dessus de ces 15 capitaines, est un bey qui peut, en vertu de sa dignité, réprimer leurs caprices et leur injustice ; mais ce même motif qui tient en respect ces capitaines, et qui les force de se comporter fraternellement envers les peuples, tient aussi le bey isolé dans son district ; ce n'est que la douceur et la sagesse de sa conduite qui lui peuvent attirer la considération publique.

Productions du Sol, manière de payer les Impôts, et de combattre les Turcs.

Les capitaines et le bey n'ont d'autres émolumens de leur place, que ce qu'ils retirent du peuple de la manière suivante. Chaque capitaine est le seul qui achète l'huile de son district ; à certaiu jour de l'année, il en fixe le prix, et alors tout le monde est obligé de la lui apporter à ce prix. Là-dessus il retire un bénéfice assez considérable pour l'entretien de sa maison, de trente hommes armés, qu'il a pour sa garde. Outre l'huile, Maina produit de la soie, du coton, et du menu bétail. Le climat de Maina, quoique pays situé au 36e. dégré, est tempéré, parce qu'il est montagneux ; l'air et l'eau sont excellens, excepté dans quelques endroits du côté du Monembasia et de Misistra. Les hommes y sont sains, très-agiles, sobres, modestes et courageux. Ils ont été quelquefois attaqués par les Turcs, qu'ils ont toujours repoussés ; jamais ils ne leur cèdent. Mais lorsque les Turcs se présentent avec des forces très-supérieures, ils usent d'un stratagême qui, jusqu'à ce moment, leur a réussi. Ils ont des grottes sur les bords de la mer où, avant de commencer les hostilités, ils mettent en sûreté leurs familles avec tout leur mobilier. Quelques unes de ces grottes sont très-vastes, et peuvent contenir deux ou trois mille familles. La plupart d'entre elles ont des sources d'eau ; leur entrée est inaccessible ; elle est sur des précipices qui épouvantent les étrangers.

Après avoir pris toutes ces précautions, les Mainotes s'avancent vers l'ennemi, se postent et l'attendent. S'ils se voient sur le point de succomber, ils font leur retraite, et se dispersent à travers les montagnes. Ils ne cessent de le tour-

menter, sur-tout pendant la nuit, de le battre en détail, et de le forcer à la retraite avec des pertes considérables.

Tandis que les Mainotes se battent contre les Turcs, ils ne quittent jamais leur poste; ce sont leurs épouses qui leur apportent non-seulement les provisions de bouche et de guerre, mais qui partagent encore leurs dangers, en combattant à leurs côtés.

Religion. — Les Mainotes suivent la religion chrétienne de l'église orientale, qui reconnaît pour chef le patriarche de Constantinople. Ils observent scrupuleusement les commandemens de leur église, qui sont parvenus jusqu'à eux sans innovations. Ils regardent le chef de l'église romaine comme schismatique, à cause des changemens qu'il a introduits dans ce culte, et qui ont rendu cette religion méconnaissable; ils ne lui pardonnent point sur-tout d'avoir défendu à un homme marié d'exercer les fonctions ecclésiastiques, et d'avoir vendu des bulles dont la prétendue vertu est de délivrer des âmes du purgatoire.

A Maina, il y a un évêque qui réside à Vitulo, il n'a ni salaire, ni maison. Il est logé dans un petit couvent où il vit, avec un petit nombre de moines, du fruit de ses sueurs, ou du produit de ses messes, qu'on lui paye 40 paros chacune, tandis qu'aux autres prêtres elles ne sont payées qu'à raison de dix. Ceux-ci sont la plupart mariés, et forcés de travailler pour se procurer des moyens de subsistance, n'ayant d'autres revenus que leur casuel. L'usage de payer à l'église la dîme ou toute autre rétribution, est ignoré chez les Mainotes comme chez les autres Grecs.

Dans les églises grecques, il n'y a qu'un seul autel; et, sur ce même autel, on ne peut, le même jour, dire qu'une messe. Ce n'est que le samedi et le dimanche qu'ils célèbrent ordinairement; aussi durant ces jours et ceux des fêtes, à l'heure de la messe, ne voit-on personne dans les villages. Tout le monde est à l'église. A Maina, il n'y a point de curé; s'il se trouve plusieurs prêtres dans un village, chacun en exerce les fonctions pendant une semaine; de-là lui vient le nom d'hebdomadaire. Dans l'église, les épouses des prêtres tiennent le premier rang parmi les femmes.

A Maina, les médecins des âmes ont aussi l'avantage d'être les médecins des corps. Un prêtre est auprès du

malade, ayant sans cesse une main posée sur son front, et tenant de l'autre un livre, où il lit continuellement, à haute voix, des prières, jusqu'à ce qu'il ait procuré quelque soulagement; il passe quelquefois les nuits entières à exorciser ainsi la fièvre. Il n'y a pas encore 40 ans que cet usage avait lieu chez les Mainotes réfugiés en Corse.

Lorsqu'un Mainote a rendu le dernier soupir, sa mort est annoncée par les cris de tous ceux qui l'environnent; on l'enveloppe dans un drap, et on le place au milieu de la maison, sous une couverture blanche, le visage découvert. Les proches parentes sont autour du cadavre, les yeux en pleurs, les cheveux épars, chantant des airs lugubres, si tendres qu'ils excitent les larmes de tous ceux qui sont présens; les parens ou les amis qui accourent, suivent une coutume très-ancienne; du seuil de la porte, ils poussent par trois fois ces cris douloureux: *Frère! mon doux frère!* A ces lamentations, ils ajoutent ordinairement des interrogations analogues aux liaisons qui existaient entr'eux; mais la veuve, après avoir donné l'essor à sa douleur, retrace toutes les bonnes qualités de son époux, et improvise, en vers, les discours les plus pathétiques.

Quand les prêtres sont arrivés, accompagnés de presque tous les habitans du village, au moment où l'on met le cadavre dans la bière, les cris et les pleurs redoublent; mais sitôt que le convoi est parti, tout cesse. Les prêtres chantent, les hommes suivent la bière, les femmes ferment la marche. Arrivés à l'église, au moment où le ministre sacré, dans le cours de l'office, prononce ces mots: *Pleurez, frères et amis, ma séparation!* les plus proches parens du mort vont successivement deux à deux, à chaque côté de la bière, tournés vers l'autel; ils font une adoration, baisent respectueusement l'image de Jésus, sur la poitrine et ensuite sur le front. L'enterrement fini, tout le monde retourne à la maison du défunt, témoigne ses regrets, et se retire.

Antiquités. — A trois pas du bord de la mer, dans l'ancienne île de Cranaë, qu'on appelle aujourd'hui Marathonice, en français, île de fenouil, on voit les débris d'un ancien pont, qui servait de communication de l'île à la terre ferme, et dont la destruction remonte à une époque inconnue. L'entrée de cette île sert de port à un village du même nom; il

est bâti sur des rochers qui dominent la mer. Au-dessus de cette barrière de rochers, s'élève une colline, d'où l'on apperçoit deux vastes plaines, l'une est couverte de moissons, de cotonniers, de peupliers, et parsemée de ruines jusqu'à la mer ; ce sont les débris de Paléopolis, ville si fameuse autrefois, sous le nom de Gythium. Parmi ces débris on a trouvé plusieurs marbres représentant différens objets antiques ; entr'autres bustes, celui d'un guerrier à cheval, foulant à ses pieds un ennemi renversé ; une statue de la liberté, tenant de la main droite une longue pique, et de la gauche un cône surmonté d'une couronne de laurier, avec cette devise grecque : *La Victoire ou la Mort.* C'étaient les armes de Lacédémone. Elle était dans une petite niche, et on l'avait trouvée au temple de la victoire, dans les ruines de Gythium. Elle a été remise au premier consul de la république française.

De Marathonice, à la plaine où se trouvent ces ruines, il y a tout au plus 300 pas de distance ; avant d'y entrer, il faut parcourir un défilé de 30 pas, unique endroit par où l'on puisse pénétrer dans le village du côté de la terre : à droite est la mer, à gauche une chaîne de rochers qui s'étendent jusqu'à la forteresse du bey. A un mille de distance du village, on trouve, sur un rocher, cette inscription en grec : *Porte de Licurgue.* Plus loin vers la gauche, et laissant la mer à droite, on trouve une colonne de marbre que la faulx du temps a conservée; sa longueur est de 4 toises, et son diamètre d'un pied et demi. Près du fossé où est enfouie cette colonne, il y a une espèce d'amphithéâtre taillé dans le rocher, et dont le frontispice conserve encore l'empreinte de plusieurs figures effacées par le tems. Dans le nombre, deux piédestaux avec des caractères grecs bien conservés : *Ville de Licurgue, Porte de Licurgue.* Ces piédestaux sont à une toise et demie l'un de l'autre. On voit aussi le puits qui se trouvait au milieu de Gythium, et le morceau de marbre qui en couvrait les bords ; il est usé par les cordes des seaux, et tout y atteste sa grande antiquité. A cent pas de la mer et à l'est du puits, se présentent 4 voûtes attachées les unes aux autres, bien conservées.

A la gauche de *Trinissa*, autre village dans la même île, est une haute colline d'où l'on voit les débris des murs qui

entouraient de ce côté la ville de Gythium, et la moitié de ces ruines; couvrant encore la terre; l'autre moitié se trouve au fond de la mer. D'après les observations faites et les plans levés, on présume que cette ville devait avoir 12 milles de circuit; d'autant plus que dans l'étendue de quatre milles à-peu-près, on ne cesse de voir, au fond des eaux, des débris de murailles et des tours renversées.

Vers le territoire qui appartient aux Cacavouglis ou Porte-Caillottes, se trouvent sur le bord de la mer, deux statues antiques de marbre : l'une représente un homme assis qui joue de la lyre, et l'autre, une femme armée de son carquois et de son arc, ayant un chien à son côté. Elles sont placées vis-à-vis l'une de l'autre. On ne peut douter que cette dernière ne soit la statue de Diane, parce que selon le témoignage des anciens, dans les environs du Ténare, aujourd'hui le cap Matapan, on avait non-seulement érigé des temples à cette déesse, mais encore élevé des statues sur le rivage. La première représente Apollon ou Arion qui se précipita dans la mer, où il fut reçu par un dauphin et déposé au cap Ténare. Ces statues sont d'une haute antiquité; elles servent de limites aux territoires de Marathonice de Porte-Caille: au milieu d'elles, passe le chemin qui conduit de l'un de ces villages à l'autre.

Il y a encore dans cette partie du Maina des monumens que les autres habitans du reste de ce pays ne pourraient aller visiter, sans exposer leur vie. Tel est l'ancien temple de Neptune, situé sur la chaîne des montagnes qui séparent le cap Ténare du mont Taygette, vis-à-vis Porte-Caille. Ces ruines consistent en pierres taillées éparses çà et là, en murailles dont une partie est encore debout, en façades toutes entières, bien conservées, notamment celles du nord.

Quoique le commerce se fasse presqu'entièrement par échange dans le Maina, ou que l'on n'y connaisse que la monnaie turque, on y a conservé beaucoup d'anciennes pièces de fer, dont on doit connaître le prix, puisqu'on les fait religieusement passer de père en fils. Quelques-uns représentent un cavalier d'un côté, de l'autre une couronne diamétralement traversée par une lance qu'une main empoigne dans son milieu. On voit sur d'autres pièces, une tête de femme, les cheveux épars, et de l'autre côté, deux

enfans qui, dans leurs mains, soutiennent un globe au milieu d'eux; là des pièces en or, de la grandeur de cinq francs, représentant d'un côté un cavalier, comme les autres pièces plus petites, avec une énigme dont les lettres initiales feraient croire qu'elles remontaient à Lysandre, qui le premier introduisit l'usage des monnaies d'or et d'argent, chez les Lacédémoniens.

Le Belvedère comprend l'ancienne Elide et la Messénie. On y remarque :

Coron, ville considérable et bien fortifiée, avec un port, près du golfe du même nom.

Modon, l'ancienne *Méthone*, ville fortifiée, avec un port. Elle est la résidence du gouverneur de la Morée, et le siége d'un évêque. Les ports de Coron et de Modon sont à peu de distance l'un de l'autre; il s'y fait un grand commerce d'huile d'olive très-recherchée des Anglais et des Hollandais.

Sagara et *Coronne*, petites villes maritimes.

Nevarina, autrefois *Pylos*, où régnait Nestor, ville maritime, forte et commerçante. Son port passe pour le meilleur et le plus grand de toute la Morée.

Arcadia, autrefois *Cyparisse*, petit endroit qui donne son nom à un golfe.

Langanico ou *Olympie-Sconri*, sur la rivière de Carbonne. C'était autrefois une ville fameuse, parce que les jeux olympiques, institués par Pélops en l'honneur de Jupiter, et rétablis par Atrée et par Hercule, se célébraient dans ses plaines, tous les cinq ans, pendant cinq jours, avec de grandes solennités et un concours infini. Ces jeux étaient si renommés dans la Grèce, qu'on n'y comptait les années que par olympiade; et que Jupiter en reçut le surnom d'Olimpien, sous lequel il avait, dans la ville, un temple magnifique et une statue non moins célèbre, de 50 aunes de hauteur, une des merveilles du monde, avec un bois sacré qui était en grande vénération. Aujourd'hui Olympie est un petit bourg où l'on ne trouve plus le moindre vestige de l'ancienne ville.

Belvedère, anciennement *Elis*, sur la côte occidentale de la Morée. Les Grecs l'avaient appelée *Calloscopium* : elle doit son nom moderne à son agréable situation et à ses pers-

pectives charmantes: cette ville très considérable est à 7 lieues de Patras st de Chiarenza.

Castel-Tornèse, ville agréablement située sur une hauteur près de la mer. Elle fut connue sous le nom de Cillène, et consacrée à Mercure, parce qu'on prétend que ce dieu y naquit.

Le canton appelé *Chiarenza*, comprend l'Achaïe propre et les lieux suivans.

Chiarenza. Cette ville est bien déchue de son ancienne splendeur; elle est presqu'entièrement ruinée.

Patras, ville anciennement située sur le golfe de Lépante: il s'y fait un commerce considérable en soie, cuirs, miel, cire et fromage. Les raisins, connus sous le nom de Corinthe, qui se récoltent à Patras, sont très-estimés. C'est dans la rade de cette ville que mouillent la plupart des vaisseaux qui commercent dans ce golfe et dans les ports qui l'avoisinent. C'est le siége d'un archevêque grec.

Cette ville fut jadis rebâtie par Auguste. On voit encore les débris de son ancien port, et les anneaux où l'on attachait les vaisseaux.

Le temple de Diane où l'on sacrifiait tous les ans deux victimes humaines, subsiste encore presqu'en entier. Ses murailles délabrées et noircies par le tems, excitent encore le frissonnement et l'horreur, et il semble que les eaux du fleuve qui en baignent le pied soient encore rougies de sang.

Dans le voisinage de ce port, la fontaine de Calliroé se trouve encore conservée comme un témoignage éternel de l'amour le plus tendre et le plus infortuné.

Pharès, aujourd'hui *Savarat*, est un village éloigné de deux heures de chemin de Patras; il n'est habité que par des bergers. On y voit encore les restes de ses anciens murs où serpentent le lière et les ronces; mais on n'y voit plus aucune trace de ces temples magnifiques qui rendaient autrefois cette ville si célèbre.

Pharès avait deux bois consacrés à Mercure, l'un de lauriers, l'autre de chênes. Auguste fit couper le premier, le second existe encore; un seul chemin y conduit; c'est par ce sentier que passa jadis Pausanias.

Vostizza ou l'ancienne Egion, sur le golfe de Lépante; il

ne faut qu'un jour pour aller de Patras à cette ville. Après une heure de chemin, on trouve le fleuve Silène que les Grecs appellaient l'Oubli-de-l'Amour.

C'est à Voslizza que fut décidée la plus ancienne guerre, dont les hommes aient conservé le souvenir ; ici, malheureusement se forma la première alliance entre les souverains ; ici, Agamemnon réunit les rois de la Grèce pour venger l'injure de Ménélas et l'enlèvement d'une femme ; et c'est d'ici, pour ainsi dire, que le génie d'Homère a pris son vol immortel.

Il reste peu de chose de l'ancienne Egion ; tout se réduit aux deux petits fleuves, Maganita et Phényx qui arrosent les campagnes d'alentour ; à la fontaine de la Santé qui est au bord de la mer et d'où sort une eau fraîche et abondante ; enfin aux débris du temple de Vénus et aux fondemens de l'édifice où s'assemblèrent les Achéens.

Hélise. A quelques milles d'*Egion*, sont les ruines d'*Hélise*. Cette ville immense, bâtie sur les bords d'un petit golfe, environnée de campagnes riantes et fameuse par ses temples, ses statues et ses monumens, fut autrefois la capitale des Achéens ; mais elle disparut pour jamais en un clin-d'œil en hiver et au milieu de la nuit ; un tremblement de terre vint l'ébranler dans ses fondemens et surprendre ses habitans dans les bras du sommeil. Ce malheur fut bientôt suivi d'un autre, la mer sortit de ses bords pour submerger la ville, et ne s'arrêtâ qu'après avoir tout englouti jusqu'aux cimes de la forêt de Neptune, située dans son voisinage. Depuis, cet élément n'a plus abandonné sa proie ; et le vaisseau vogue sur les ruines d'*Hélise*.

La mer a dégradé une grande partie des murs de cette ville, ainsi que ses maisons et ses temples ; mais on distingue encore, une rue au coin du théâtre, et un autre édifice considérable qu'on suppose la salle du sénat.

En partant de Patras et cotoyant la mer à droite, on trouve à quatre milles le village d'*Achaïe*, qui conserve encore le nom qu'avait autrefois cette province, et qui appartient aujourd'hui au primat de Patras.

Parmi les buissons et les mélèses, on remarque beaucoup de ces arbustes où certains insectes viennent au mois d'avril déposer leurs œufs, qui forment ce que l'on appelle aujour-

d'hui le kermès, ou la pourpre des anciens; on y trouve aussi, la plante d'où l'on tire la gomme adragant, qui sert pour la médecine et pour la soierie, et l'arbre qui produit la semence appelée spincervino, dont on fait le jaune dans la teinture.

L'Oléno, à 700 pas géométriques au-dessus du niveau de la mer; il domine sur le Péloponèse, comme l'œil sur une carte géographique. A mesure que l'on monte, quoique l'air devienne froid et piquant, il semble que le printems prodigue ses trésors dans cette contrée, vu la quantité de fleurs qui émaillent le sol, et le grand nombre d'abeilles qui bourdonnent de toutes parts Quand on est arrivé sur le sommet, la pureté de l'air, l'immense horison qui s'offre aux yeux du voyageur, le parfum des jonquilles, des tulipes, des tubéreuses sauvages, du thim, de la menthe, du serpolet, semblent annoncer qu'on soit dans la première region de l'atmosphère.

ILES DE LA GRÈCE.

On peut les diviser; 1°. en îles situées dans la mer d'Ionie; à l'ouest de la Grèce; et à l'est, du golfe de Venise, ou mer Adriatique. 2°. En îles de l'Archipel, qui se divisent ensuite en Cyclades et Sporades. 3°. Iles de la Turquie d'Asie.

1°. Des Iles Ioniennes ou de la République de Sept Iles.

Les îles dont nous allons parler, s'étendent depuis l'entrée du golfe de Venise jusqu'à celle de l'Archipel, le long des côtes occidentales et méridionales de la Grèce. En voici l'énumération exacte, en allant du nord au sud, celles marquées d'une étoile sont les plus considérables.

Fanu et *Merlera*, petite île au nord de Corfou.
* *Corfou*; autour d'elle sont des îlots, *Samathraci* avec cinq autres au nord; *Vido* et trois rochers à l'est; *Lagudia* et quatres autres au sud-ouest.
* *Paxu et Antipaxu*, avec quelques rochers
* *Leucadia* ou *Santa-Maura*, entourée de cinq ou six îlots.
Megalonisi, au sud de la précédente.
Candella, séparé par un bras d'eau fort étroit de l'Arçanie.
* *Teaki* ou *petite Cephalonie*.
Iotaco, au nord-est de la précédente.
Atoco, au sud-est de Téaki

Curzalari, cinq ou six îlots, ce sont les *Oxiæ* des anciens.
Les *Echinades* des anciens, sont cinq îlots près l'embouchure de *l'Aspro-Potamo;*.
* *Cefalonie*, avec les îlots qui l'entourent.
* *Zante*, avec quelques rochers.
Strofada ou *Strivali*, deux îlots.
Sapienza, *Capréra* et autres îlots, presqu'attenant à la Morée, n'appartient point à la république des Sept-Iles, dumoins à ce que nous croyons.
* *Cerigo*, avec *l'Ovo*, *Dragonéra* et autres rochers.
Cerigotto, avec *Poro* et autres îlots.

Ces îles appartenaient aux Vénitiens; après avoir passé sous la domination de la République Française par suite du traité de Léoben, elles ont été prises par les Russes et par les Turcs; elles ont été déclarées indépendantes, et forment la République des Sept-Iles, reconnue telle par la France, et par les autres puissances de l'Europe. La forme du Gouvernement est un mêlange d'aristocratie héréditaire et élective. La République paye un tribut de 75,000 piastres à la Turquie; des troupes Russes occupent les îles en ce moment, mais cet état n'a qu'une indépendance nominale.

Corfou. L'île de Corfou, la première des îles Ioniennes, est située entre le 33e et 40e degrés de latitude, les 37e et 38e de longitude; elle s'étend du sud au nord nord-ouest; elle a dix-huit milles d'Italie dans sa plus grande largeur, et six dans sa plus petite; 43 milles de long, 110 de circuit et environ 450 milles carrés de superficie; enfin, sa population à 60,000 ames.

Corfou, anciennement *Drepanne*, *Scheria*, *Phaæcia*, et *Corcyre*, a pris son nom moderne du château de *Korifo*, qui était situé sur une montagne; ce nom venait lui-même du mot grec *Koruphos*, qui signifie colline. On croit que c'était la patrie des Phéaciens et d'Alcinoüs, si célèbre dans Homère par la beauté de ses jardins. La partie méridionale est stérile, montueuse, et les eaux n'en sont pas bonnes; mais la côte septentrionale est très-fertile, sur-tout en différentes sortes de blé. Ses salines sont d'un grand rapport; elle a long-tems appartenu aux rois de Naples; dans le 13e siècle, elle se soumit aux Vénitiens, à qui elle fut enlevée par les Français à la fin du 18e siècle, les Turcs et les Russes l'ont reprise ainsi que les trois suivantes. Comme cette île était pour les

Vénitiens d'une grande importance, et qu'elle leur servait de boulevard contre les Turcs, ils tenaient toujours dans le port de Corfou une flotte de galères et d'autres vaisseaux. *Baltimore*, dans sa relation, porte à dix mille hommes la garnison de l'île. L'autorité du provéditeur ou gouverneur, s'étendait sur toutes les autres îles de la république. Elle se divisait en quatre baillages, et comprenait :

1°. *Alefchimo* à l'est ; il y a 28 villages et environ 10,000 habitans. *Potami* bourg considérable, près duquel on voit quelques ruines de l'ancienne Granichi.

2°. *Mezzo* ; la partie du milieu, la population est d'environ 25,000 habitans ; on y trouve 30 bourgs et la ville de Corfou cap de l'île. C'était le siége du gouvernement, qui était composé d'un baile ou bailli, d'un provéditeur, d'un grand capitaine et d'un châtelain. C'est la résidence d'un évêque.

Corfou est une forteresse où il y a toujours quatre mille hommes de garnison ; elle comprend la ville même, le grand faubourg de Castrati et la vieille citadelle, qui est cependant dominée par le Mont-d'Abramo. L'esplanade ou la place d'armes est si grande, qu'on peut y faire manœuvrer une troupe de 6,000 hommes. Le port est auprès de la citadelle, et fréquenté par un nombre de vaisseaux étrangers. Les habitans s'adonnent à la navigation dès leur plus tendre jeunesse ; c'étaient les meilleurs marins de la république. On érigea en 1716, sur la grande place, une statue en l'honneur du comte de Schulembourg qui avait défendu cette île contre les Turcs. Corfou a une académie des arts et belles-lettres ; les Turcs mirent le siège devant cette ville en 1537 et 1715, et furent obligés de se retirer.

3°. *Agira*, à l'ouest, comprend vingt villages, et plus de 8,000 habitans ; le seul endroit remarquable, est le château *Saint-Angelo* sur le promontoire *Palacrum*, au pied duquel est un couvent digne d'attention, nommé *Paleo-Castrizza*.

4°. *Oros*. La partie septentrionale, comprend 8,000 âmes en vingt-cinq bourgs ou villages.

Cassopo, l'ancienne *Cassiopo*, ville autrefois célèbre, n'est plus qu'un village avec un petit port. La vieille forteresse qui est dans le voisinage est ruinée.

Sol et productions. — La terre végétale de cette île, consiste en un lit d'argile mêlé d'une portion de terre calcaire

et caillouteuse ; elle est donc naturellement propre à produire toute espèce de grains, ainsi que des vignes, des oliviers, des mûriers et toute autre plante qui n'exige point une terre sablonneuse et compacte. Parmi toutes ces productions, les habitans de Courfou ont donné la préférence aux oliviers.

L'île contient plus de trois millions d'oliviers ; il y en a de quatre espèces : 1°. Les *mirtades* dont le fruit est gros comme les cerises, et la feuille petite comme le myrthe ; 2°. les *gliocoglicydes* qui donnent des olives de deux espèces ; les unes noires que l'on mange cuites, et les autres qui deviennent jaunes quand elles mûrissent ; 3°. les *codiglyes* ou grosses olives que l'on réserve pour les saler ; 4°. les *yenoglies* ou petites olives : cette espèce est la plus commune, l'arbre qui la produit est plus haut que les autres ; son fruit est petit et verdâtre, mais rend beaucoup d'huile ; c'est dans cette espèce d'oliviers que consiste toute la richesse de l'île. On en exporte par an, pour 545 mille 154 sequins vénitiens, ce qui fait 272,727 francs, ce qui ne suffit pas pour l'entretien de cette île ; mais elle cède le pas à celle de Provence, parce que sa qualité est un peu piquante.

Le sol de Corfou est propre à toutes sortes de grains ; mais il semble qu'il aime de préférence le froment : cependant l'île n'en cultive que ce qu'il lui en faut, pour environ deux mois. Le peu qu'on retire malgré une culture très-imparfaite, rend ordinairement sept pour un ; il est d'excellente qualité et semblable à celui de Livadie et de Sicile ; l'espèce qui croît le mieux est le *gurria*.

Comme la culture du blé exige un travail assidu et que les habitans de Corfou en sont ennemis, ils récoltent fort peu de blé ; d'ailleurs, cette culture exige des avances, et les propriétaires sont misérables ; enfin, elle demande une certaine quantité de bœufs, et ils en ont si peu, qu'ils tirent de la Morée et de la Romélie ceux qui leur sont nécessaires pour le marché. C'est de ces échelles et de celles de Livadie et d'Alexandrie par la route de Zante, qu'ils reçoivent les blés dont ils ont besoin pour leur propre nourriture pendant dix mois de l'année. Ils reçoivent à proportion les autres grains et légumes, sur-tout le blé de Turquie et les fèves.

Le vin de Corfou est d'une qualité médiocre, quoiqu'il ait le défaut d'être trop fort.

Les salines forment le quatrieme produit de l'île ; il y en a trois : celle d'*Estimo*, des *Castrades* et de *Potames*.

Corfou ne donne aucune autre production, à moins que l'on ne veuille compter cinq à six cents sacs de mauvaises noix de galle que l'on retire d'un vieux bois de chêne voisin de l'Estimo, que l'on transporte tous les ans à Ancône.

Il y a cependant diverses fabriques de rossolis, seul genre d'industrie du pays ; et quoique leur excellente qualité pût les mettre à même de s'améliorer, cependant depuis dix ans, si elles ne sont point diminuées ; il est certain qu'elles ne se sont point accrues.

Les Turcs ayant assiégé Corfou en 1716, furent repoussés par le maréchal de Schullembourg. Les habitans attribuèrent cette victoire à un miracle de saint Spiridion. Le sénat de Venise, pour ne point se brouiller avec un si grand saint, ou avec un si grand général, décréta de faire une fête annuelle en mémoire du miracle, et d'élever une statue au général qui avait concouru si heureusement au salut de la ville, de concert avec le saint.

Paxos et *Antipaxos*, anciennement *Paxi*, ou *Paxæ*, sont deux petites îles entre Sainte-Maure et Corfou.

Leucade ou *Ste.-Maure*, au sud-est de Corfou, anciennement *Neritas*, ensuite *Leucas*, c'était une presqu'île qui tenait à l'Acarnanie. On prétend que les Carthaginois ou les Corinthiens la détachèrent de la terre-ferme. Le canal qui l'en sépare a cinquante pas environ de largeur. L'île est fertile en blé, vin, huile, oranges, limons et autres fruits. Les pâturages y sont abondans. Les habitans sont grecs et ont leur évêque particulier. Il y avait anciennement trois villes considérables, avec un temple magnifique, consacré à Vénus. Ses meilleurs ports sont Englimeno, Demata et Santa-Maura, d'où l'île tire son nom. La population est de 5 ou 6,000 habitans ; les murs de la forteresse sont fort élevés et forment une enceinte circulaire, environnée d'eau de tous côtés, en sorte qu'il n'est point facile de l'attaquer : au-devant de la forteresse, il y a deux îles qui sont entre celle de Ste.-Maure, et la terre, communiquant entre elles par des ponts. Les Turcs, en 1473, enlevèrent cette île aux empereurs grecs ; les Vénitiens s'en emparèrent en 1502 ; après l'avoir

tendue aux Turcs, ils la leur reprirent en 1684. Elle fait maintenant partie de la république des Sept Iles.

Le rocher de Leucade est célèbre chez les anciens, par la mort volontaire qu'y cherchaient les amans infortunés. A deux cents pas de l'endroit d'où l'on se précipitait dans la mer, est un antre où jamais nul homme n'avait pu pénétrer. Il y a quelques années qu'un Epirote fit une tentative plus hardie et plus heureuse. Muni d'un chaudron rempli de braise et d'une torche de poix allumée; il y descendit, au moyen d'une corde, y trouva trois autels de marbre noir, et un tombeau avec une inscription, que les tems et l'humidité avaient presque entièrement effacée; on y distinguait seulement quelques lettres isolées, dont l'ensemble ne pouvait former aucun sens. Cet antre a 4 toises de circonférence et 8 pieds de diamètre.

Santa-Maura, autrefois *Leucade*, est aussi une des îles Vénitiennes du levant; elle a du midi au nord, 42 milles de long sur 18 de large. La pointe la plus méridionale, où étaient le *Saut des Amans* et le temple redoutable d'Apollon, n'est séparée de celle qui est la plus septentrionale de Céphalonie que d'environ 80 pas. C'était ce détroit qui causait tant d'effroi aux anciens. Il a au couchant la mer Ionienne, continuellement agitée, la mer appelée aujourd'hui le canal de Malte, et au levant, les golfes de Patras et de Lépante.

Cette île est moins stérile que Teachi : cependant les 12 mille habitans qui la composent, en retirent leur subsistance pendant six mois, et n'ont besoin que d'une quantité suffisante de provisions en grains et en légumes pour passer le reste de l'année.

Elle retire de la culture des oliviers et des vignes, des abeilles et des animaux domestiques, assez d'huile, de vin, de miel, de cire et de fromage, pour en envoyer à l'étranger, conjointement à une petite quantité de kermès. Les barques napolitaines et siciliennes pêchent aussi du corail dans ce golfe; mais il n'est pas d'une belle qualité, et cette pêche est peu considérable. Ainsi les droits que l'on en perçoit ne produisent que très-peu au gouvernement et aux insulaires.

Le principal et meilleur produit de Santa-Maura, est le sel que l'on fabrique dans les salines situées au levant et au nord de l'île.

Les droits d'importation et d'exportation, ainsi que les

poids et mesures, sont les mêmes à Santa-Maura qu'à Céphalonie et à Zante.

Teachi, jadis *Ithaque*, royaume et capitale d'Ulysse, est au nord de Céphalonie, dont elle est séparée par un canal d'une médiocre largeur. Cette île n'a que quelques milles de circuit et de superficie. Le pays est aride et montueux; conséquemment les quatre mille habitans qu'il contient ont de la rudesse dans le caractère et dans les mœurs; ils vivent du produit de leur sol dont la culture est très-pénible, de la pêche, et d'un commerce borné, qu'avec une douzaine de petites barques ils font dans les côtes méridionales de la Romélie, dans les canaux de Santa-Maura, et dans les golfes de Lépante et de Patras. Enfin il règne parmi eux la même sobriété que parmi les Céphaloniens, au gouvernement desquels ils ont été abandonné par le sénat de Venise.

Enfin Teachi a un excellent port très-spacieux et très-commode, appellé *Vati*, dont l'entrée est au levant, vis-à-vis la Romélie.

Les droits d'exportation et d'importation, ainsi que les poids et mesures, sont à Theachi les mêmes qu'à Céphalonie.

Ithaque, où était la résidence et le palais d'Ulysse, ne se trouvait point suivant Strabon, où est aujourd'hui Theachi. Les observations de cet écrivain le déterminent plutôt en faveur d'Atoco, petit rocher qui est en face. On laisse aux géographes et aux historiens à résoudre entr'eux ce problême.

Curzolari, anciennement *Echinades*. C'étaient 5 îlots voisins de l'Acarnanie, qui fait aujourd'hui partie de la Livadie. Strabon met au nombre des îles Echinades Dulichium qui appartenait à Ulysse.

Céphalonie, île au sud de Leucade, vis-à-vis les petites Dardanelles. Elle fut connue sous les noms de *Same* et d'*Epiras Melâna*, *Epire Noire*. Elle avait quatre villes, dont la capitale était Same, située près de Porto-Guiscardo. Elle n'offre plus que des ruines, particulièrement celle d'un temple. On remarque encore, dans une espèce de cimetière fermé par des murailles, 28 tombeaux en plâtre et en brique, dont la construction remonte bien au-delà de l'ère chrétienne. Ils sont soutenus par de petites colonnes. Cette ville avait aussi son port, rempli maintenant de décombres et de ruines; on y trouve 4 grands puits, à l'usage des animaux. L'île est fertile

en raisins qui entrent dans le commerce, sous le nom de raisins de Corinthe; en vins, couleur d'huile, muscades, limons et grenades d'une grosseur extraordinaire; elle produit aussi beaucoup de blé; le sol y est si favorable, que chaque année, on y fait deux récoltes en toute espèce de productions. Argostoli est de tous ses ports le plus sûr, quoiqu'on puisse aborder en cette île par différens endroits. Les Vénitiens s'en rendirent maîtres au commencement du 13me. siècle; elle a souffert beaucoup par des tremblemens de terre arrivés en 1766 et 1767, sur-tout la capitale qui porte son nom. On y remarque aussi la forteresse d'Asso, bâtie en 1595, sur une montagne assez élevée, entourée de précipices d'un côté, et de l'autre par la mer.

Céphalonie, jadis *Cœphalenia*, est peut-être la plus grande de toutes les îles Ioniennes. Elle est située entre le 39e. dégré de latitude, et entre les 18e. et 19e. de longitude; elle a 160 milles de circonférence, 640 de superficie, et sa population monte environ à 50 mille habitans.

La fertilité naturelle de cette île, sa position, son climat, les montagnes dont elle est parsemée, la rendent propre à toutes sortes de culture: blé, légumes, vignes, oliviers, mûriers, barilles pour les verreries, frênes pour la manne, etc., y croissent, y réussissent à merveille. On a même essayé dernièrement l'indigo et la canne à sucre avec beaucoup de succès.

Productions. — Quoique l'île de Céphalonie soit, comme nous l'avons déjà dit, propre à toutes sortes de productions, cependant on y cultive peu de blé et de légumes, qui exigent beaucoup de bras, que l'on emploie avec plus d'avantage au commerce maritime.

Le raisin de Corinthe, et l'huile d'olive sont les produits principaux du pays.

Céphalonie cultive aussi une petite quantité de coton qu'elle exporte brut; beaucoup de vignes, dont elle tire une liqueur appellée muscat blanc, qu'elle envoye pareillement à l'étranger; un peu de miel, de cire et de fromage: elle nourrit un certain nombre de bœufs et de troupeaux.

Céphalonie a deux manufactures, une d'excellent rossolis composé d'herbes plus odoriférantes que par-tout ailleurs, qui croissent sur les montagnes, et sur-tout sur l'Enos, célèbre

même

même au tems des anciens Grecs ; l'autre est une fabrique d'une espèce de toile de coton, appellée dans le pays *Dimito*, dont on fait des nappes et des serviettes, et en la teignant en bleu, des culottes et des vestes pour les Grecs.

Ports. Céphalonie a trois ports l'un dans l'autre, grands, commodes, et d'un ancrage excellent; indépendamment de cent autres baies très-sûres, entr'autres le canal entre Céphalonie et Ithaque.

Habitans. — Les Céphaloniens, de tous les peuples de la terre, sont peut-être les seuls que la nature a faits pour réussir par-tout où ils vont. Aux talens naturels ils joignent une certaine franchise qui les fait prendre plutôt pour les habitans d'une grande capitale, que d'une petite île de la mer Ionienne. De nos jours ils ont donné un vice-roi à la Sicile; un précepteur au prince du Brésil; un grand général et un architecte célèbre à la Russie; un pacificateur à la Porte, à l'Angleterre et à la Prusse. Ils ont cultivé avec succès la médecine et la chimie; mais de toutes les autres sciences, ils préfèrent généralement la marine. Leur population s'élève à peine à 60,000 âmes. Cependant ils ont en mer plus de 200 bâtimens et 5,000 barques. Par-tout, sur la mer Adriatique, la Méditerranée, l'Archipel, la mer Noire, on voit une foule de vaisseaux céphaloniens. Ils pénètrent dans l'Océan, dans l'Amérique, et même jusques dans les Indes. A la fin du siècle passé, un capitaine céphalonien devint vice-roi de Siam. Une si grande facilité à s'expatrier peut difficilement être exempte d'avidité; ils la poussent si loin, qu'on les regarde communément comme les plus habiles pirates. Si l'on doit ajouter foi à ce que l'on dit à leur sujet, les Céphaloniens sont, de tous les peuples de la Méditerranée, les plus propres à faire un coup de main. Aussi la Russie s'est servie d'eux très-avantageusement contre les Turcs. Ils ne sont pas moins actifs chez eux qu'au dehors : ils ont déjà commencé à donner l'essor à leur génie, et à étendre leur agriculture ; ils exportent annuellement pour 5 millions de raisins de Corinthe. En 1790 ils ont fondé une académie d'agriculture. Dans le Levant, en Grèce, après 2,000 ans, le nom d'académie se fait entendre de nouveau.

Montagne-Noire. Cette montagne, appelée autrefois Enos, est la plus haute de toutes celles qui sont dans la mer Ionienne :

elle a 760 pas géométriques au-dessus du niveau de la mer. Du tems de Virgile, qui l'appelle Noire, elle était couverte de bois; aujourd'hui sa surface est nue. Les vents qui la battent s'échappant des deux côtés sur les plaines circonvoisines, y causent une infinité de dommages. Il y avait jadis sur son sommet un temple de Jupiter, fameux par sa naumachie, dont on voit encore les vestiges: le père des dieux, le grand Jupiter, le maître de la foudre, n'a pu conserver sa propriété.

Vis-à-vis Argostoli, au bas de cette même montagne, est une fontaine d'eau acide et muriatique qui guérit les troupeaux attaqués de phtisie; mais les hommes qui en boivent seulement trois fois deviennent hydropiques. Comme la nature se joue des mortels! Où croirait-on que se trouve cette source si fatale à l'humanité? Dans un site aride et absolument dépourvu d'autre source.

Un célèbre naturaliste (M. de Buffon) a établi en principe que toutes les couches des montagnes sont horisontales: l'Enos est une exception à cette règle; car toutes ses couches sont perpendiculaires, et n'ont pas la moindre inclinaison.

Voici un autre phénomène très-singulier et unique, peut-être, dans l'histoire de la nature. En 1765, le 11 juillet, à huit heures et demie du matin, on éprouva à Céphalonie une légère secousse de tremblement de terre. En 1766, il s'en fit sentir une plus forte, le même jour et à la même heure. Enfin, en 1767, à une heure seulement de différence, arriva un troisième tremblement de terre, et ce dernier renversa les villes d'Argostoli, de Lixuri, de Guiscardo et de Samos.

Zanthe, autrefois *Zacynthus*, petite île sujette à des tremblemens de terre. Elle a environ six lieues de longueur sur quatre de largeur. On y recueille des raisins dits de Corinthe, parce que le plant est originaire de cette province. On évalue à un million de livres la récolte moyenne qui s'en fait dans ces îles. Zanthe a une chaîne de hautes montagnes au sud et à l'ouest; une autre vers l'est et au nord; en sorte que cette île est entièrement renfermée entre des montagnes; dans le centre est une fort belle plaine. Auprès du port de Chierie, sur le flanc des montagnes, à deux cents pas de la mer, on

trouve une source dont les eaux charient de la poix; l'île fournit aussi du sel qu'on exporte. Elle a un grand nombre de bourgs et de villages; la majeure partie des habitans sont grecs; le reste est composé de catholiques romains et de quelques juifs. L'endroit le plus considérable est Zanthe, grande ville très-peuplée, avec une forteresse située sur un lieu élevé; mais elle n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. La garnison est de 500 hommes; cependant la principale force consiste dans la flotte et dans l'île de Corfou. Sa population est évaluée à 30,000 hommes, presque tous grecs et amis des étrangers.

L'île de Zante est, sans contredit, une des plus riches de la Méditerranée, eu égard à son peu d'étendue. Elle n'a pas au-delà de 60 milles de circonférence; cependant elle nourrit environ 4,000 habitans. Sa situation est entre le 38e. degré de latitude, et près du 19e. de longitude; elle s'étend du nord-est au sud-ouest, et dans sa plus grande largeur elle ne passe pas 14 milles. Enfin, elle a environ 280 milles carrés de superficie.

Cette île n'a aucun port naturel: une ancienne baie située au levant, sur laquelle on a construit un môle dans la capitale de l'île, qui porte le même nom qu'elle, sert d'asile aux grands vaisseaux marchands.

Zante, Virgile l'appelle *Selvosa*. Pline la qualifie de *nobilis*, à cause d'un ancien temple de Diane-Optide, que les Zantiotes adoraient. Au reste, elle n'a besoin de l'autorité d'aucun écrivain pour mériter le surnom de riche, qualité qui lui est acquise par ses produits et sa position: c'est ce qui l'a fait nommer *spartivento*, c'est-à-dire, lieu où les bâtimens qui vont et viennent du Levant sont presque forcés de jeter l'ancre. Ses productions, quoique restreintes à deux seuls objets, sont cependant tous les deux considérables : elles consistent en huile d'olive et en raisin connu dans le commerce sous le nom de raisin de Corinthe.

Cette ville est nouvelle, agréable, commerçante, et forme un superbe amphithéâtre au pied d'une colline. Ses habitans qui, selon Plutarque, passaient leur tems à faire des processions, étaient vindicatifs et lâches; ils attendaient leur ennemi dans une embuscade, et l'assassinaient dans les ténèbres. Ce por-

trait convient si fort aux Zantiotes d'aujourd'hui, qu'on serait tenté de croire que ce passage a été mis exprès dans Plutarque.

A Zante les femmes restent toujours renfermées ; elles ne sortent que sous le masque : en quelque tems de l'année que ce soit, elles ne reçoivent point de visites ni n'en font, et ne vont jamais à aucun spectacle. Les Zantiotes poussent la jalousie et la grossièreté jusqu'à offenser la religion même : ils ne permettent à leurs femmes d'aller à l'église qu'une fois par mois, à leurs sœurs et à leurs filles qu'une seule fois par an, toujours à minuit et masquées.

Productions. — Le raisin de Zante est d'excellente qualité, et préférable à celui de Céphalonie et de la Morée même : la quantité annuelle que ce pays produit est entre sept et neuf millions de livres pesant, dont le terme moyen se réduit à huit millions.

L'huile d'olive est meilleure que celle de Corfou, et la culture des oliviers est aussi meilleure. Cela cependant ne provient pas d'une meilleure méthode, parce qu'elle est la même dans ces deux îles, mais parce que le nombre de bras y est plus considérable : 40,000 habitans dans une petite étendue de 60 milles de tour, doivent nécessairement augmenter par leur travail la fertilité naturelle du sol.

La récolte d'huile est biennale à Zante : on en exporte tous les deux ans, l'un dans l'autre, 32 mille barriques de 130 livres chacune.

Zante ne recueille de froment, du maïs, de l'orge et des légumes que pour alimenter pendant trois mois sa population, et reçoit le surplus de l'étranger, et sur-tout de la Morée, d'où les ouvriers ne retirent que du blé en paiement de leur travail.

Le vin se tire des raisins communs ; car le raisin de Corinthe n'en donne qu'une très-petite quantité, et quoique très-fort, il ne produirait pas, à beaucoup près, la même quantité qu'on retire des raisins ordinaires.

On fait à Zante une liqueur excellente, nommée *jenorrodi* : de la qualité du raisin dont on la fait, elle ressemble beaucoup au Piccoli et au Tokai, et on la fait sans y mêler de plâtre, comme on fait ordinairement le vin ; car les Zantiotes croient que sans cet ingrédient le vin ne pourrait se

conserver. Cette liqueur est peu connue en Europe, si ce n'est dans les table des Apicius et des Lucullus. Le jenorredi est préférable à tout autre liqueur du Levant, et même au muscat de Syracuse.

Il y a à Zante une manufacture d'un assez bon produit: c'est le coton filé très fin. On en exporte à Smyrne et à Constantinople pour la somme de 10,000 sequins. On n'y emploie que des femmes qui se servent de la quenouille et du fuseau.

Cérigo, autrefois Cythère, petite île au sud de la Morée, que nous avons placée dans le nombre de celles qui sont à l'ouest, parce qu'elle en a suivi la destination, et qu'elle forme une partie de la république des Sept-Iles. Elle a beaucoup de montagnes et de rochers, produit fort peu de vins, de blé et d'huile; mais elle ne manque ni de brebis ni de volailles. L'île peut avoir dix-sept lieues de circonférence; les habitans y sont en petit nombre. La ville principale est sur la côte méridionale: elle a une citadelle sur un terrain escarpé qui s'avance au-dessus de la mer; le port qui se trouve au-dessous, est exposé au vent du midi. Cette ville était particulièrement consacrée à Vénus, qui y fesait son séjour, et la préférait aux autres villes où elle avait son culte et ses autels.

Capsagly, la seule ville qui soit dans cette île, est située sur une éminence qui domine le port, et le port en est éloigné d'un quart de lieue. Cette île renferme différentes antiquités. La petite église que l'on voit dans la partie de la ville où est le port, passe pour avoir été bâtie sur les débris d'un temple que Pâris fit élever à Vénus-Uranie, pour obtenir un vent favorable. *Saint-Nicolas* est un petit port à l'extrémité de l'île, sur une pointe, vis-à-vis la Morée.

Potamos n'est qu'un village dans les terres; mais il est plus grand que la capitale même de l'île. Dans les environs, sur le sommet d'une colline d'où l'on découvre l'île entière, sont épars des débris d'anciens édifices: la colline se nomme *Aplunori*. De là l'on découvre la Morée et tous les bâtimens qui sont aux échelles du Levant, ou qui en reviennent. Au sommet, et à l'entrée d'un bois, on traverse les débris d'une ancienne arcade, avec une inscription grecque qui signifie: *la Guérison des Cœurs*. Ce bois était consacré à Vénus, et l'arcade probablement servait de communication du bois au

temple de Vénus, si l'on doit en juger par un inscription grecque qui est gravée sur un marbre, et qui signifie : *Temple de Vénus, Déesse, Maîtresse des Cythéréens, et de l'Univers entier.* Les lettres ne sont qu'initiales; le tems qui les a entamées, ne les a point encore effacées. *Dapper*, au chapitre des médailles de *Cérigo*, confirme cette conjecture. D'anciens manuscrits conservés dans l'île, portent que Vénus avait quatre temples à Cythère, l'un au port de Capsagly, bâti par le ravisseur d'Hélène, pour obtenir un vent favorable; l'autre près du petit port Saint Nicolas, sur le cap *Spati*, consacré à Vénus-Uranie, par Achille, lorsqu'il partit pour Troye, afin de l'associer à sa vengeance; le troisième, au port d'Arlémona, où était la célèbre et riche *Scandie*, construit aux dépens des contributions pécuniaires des jeunes filles, jalouses d'avoir près d'elles l'autel de la déesse; et le quatrième, près de Potamos.

Sur le sommet de la colline, du côté du levant, on trouve quatre allées de six arbres, qui sont si vieux qu'ils n'offrent plus que quelques branches, et quelques bancs de marbre qu'on avait placés d'un arbre à l'autre : c'est là qu'était le temple de Vénus, qui, par l'élévation de ce lieu, semblait commander l'univers, puisque de quelque part que l'on se tournât, on voyait en même tems la mer, la terre et toute l'île. Ces détails nous ont paru précieux, en ce qu'ils remplissent la lacune que Dapper avait laissée dans sa description de cette île, en disant seulement, d'après le témoignage de Kootwyck, que sur une montagne située à trois lieues de l'ouest du port Saint-Nicolas, on voyoit plusieurs bâtimens ruinés; et tout près de là, de fort beaux monumens d'un ancien temple, qu'on estimait avoir été consacré à Vénus.

Le Cap-Spati. C'est là qu'Achille, à son départ pour Troye, fit bâtir un temple à Vénus, sous le nom d'Uranie. Ce temple était vis-à-vis l'île de Cranaë, comme si ce héros eût voulu forcer Vénus la céleste d'avoir continuellement sous les yeux l'endroit fatal où Pâris avait enlevé l'épouse de Ménélas, et l'associer à la vengeance de la Grèce.

Il ne reste, de ce moment, que des ruines sur lesquelles on a construit une chapelle qu'habite un des solitaires, dont

la principale occupation est de surveiller les côtes, en observant au loin les vaisseaux qui arrivent.

Habitans. — Les habitans de Cérigo sont naturellement bons et sans vices. Sous le gouvernement Vénitien, lorsque le peuple des îles Ioniques était si corrompu, si vindicatif, si altéré de sang, ils vivaient comme des frères. Ce peuple si bon etait souvent molesté par des corsaires barbaresques qui fondaient sur leurs ports, exigeaient des provisions sans les payer, ravageaient leurs bestiaux et les fruits de leurs terres. Arlémone est le plus ancien, le premier port de cette île. On y remarquait jadis l'antique ville de Scandie, l'une des plus célèbres de la Grèce, par le commerce des Phéniciens qui l'habitaient; aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert.

Sol. — Quoiqu'une grande partie de Cérigo soit couverte de cailloux et de rochers, elle renferme cependant beaucoup de terrain propre à l'agriculture: lorsque dans le printems la pluie est abondante, on recueille assez de blé, assez d'orge, pour la nourriture des habitans: les vignes n'y sont point en grand nombre; mais elles produisent un vin rouge excellent, sec, plein de chaleur, de la même force que le vin d'Ascuitto des environs de Rome. Autour de ces vignes et dans les champs, on voit un grand nombre de mûriers, leurs feuilles servent à nourrir une grande quantité de vers à soie, dont le produit est la principale ressource de cette île: cette soie est travaillée dans des ateliers par des femmes. Aux environs de Potamos, sur-tout, se trouvent beaucoup d'oliviers, dont l'huile ne le cède en rien aux meilleures huiles de France. Du sein des montagnes s'écoulent dans les vallons des sources d'eau vive, qui bientôt forment comme autant de petites rivières assez fortes pour faire mouvoir, dans tous les tems, des moulins à eau. Au bord de la mer, de tous côtés, ce ne sont que précipices, que rochers; mais au milieu de ces rochers naissent des légions de cailles, de perdrix, de bécasses, et sur-tout de tourterelles. L'intérieur de l'île est parsemé de jardins où régnent, presque sans interruption, des fleurs et des fruits exquis. Les hommes y sont les plus hospitaliers, et les femmes les plus douces, les plus aimables de la Grèce.

On voit aussi dans cette île des poissons pétrifiés, des

cristallisations que les savans des îles voisines viennent visiter. Les montagnes ont leurs richesses : on y trouve une grande quantité de porphyre ; et de-là vient le nom de *Porphyreuse*, qu'Aristote a donné à cette île.

Hydria, petite île près le cap *Skyléo*, entre les golfes d'Engia et de Romania. Elle ne fait point partie de la République des Sept Isles, comme quelques auteurs ont cru ; mais le courage et l'adresse de ses habitans leur ont assuré un certain degré d'indépendance. Les Hydriotes ne possèdent pour ainsi dire qu'un rocher, cependant ils ont trente-six bâtimens marchands en mer ; ils parcourent toute la Méditerranée, et passent même le détroit ; ils ont été jusqu'en Amérique. Leurs navires se distinguent par la vîtesse de leur marche et l'élégance de leur construction. Les Hydriotes ne se soumettent point aux exactions des pachas turcs, ils sont prêts à s'embarquer et à chercher à travers les flots une terre libre, plutôt que de supporter l'esclavage. (Extrait d'une notice par le savant D. *Coray*, dans le Publiciste.)

2°. Iles de l'Archipel, partie Européenne.

Ce sont de grandes îles qui se trouvent comme semées dans cette étendue de mer qui sépare l'Europe de l'Asie, et qui baigne, au nord et à l'ouest, la Romanie, la Macédoine et la Grèce ; et à l'est, la Natolie, ou l'Asie mineure. Toutes ces îles dépendent du Capudan-Pacha ; mais chacune d'elles a son waïwode Grec, ou son sangiac, ou cadi particulier, selon qu'elle est plus ou moins considérable. Les anciens appelèrent *Cyclades* les îles qui forment comme un cercle autour de celle de *Délos* ; et *Sporades*, celles qui en sont plus éloignées, et sont comme disséminées dans l'Archipel. Nous suivrons la côte d'Europe du nord au sud.

Samodrachi, autrefois appellée *Samotrache*, plus anciennement *Mélita*, *Leucosie* et *Léucanie* (ces deux derniers noms expriment sa blancheur). Celui de *Samotrace* peut être rendu par pays des *Thraces*, *samo* signifiant, dans la langue Perse, Thrace, Lithuanienne et Finlandoise, et autres qui ont de l'affinité, *terre*, *pays*. Cette île est peu éloignée des côtes de la Romanie. Elle était célèbre par le culte qu'on y rendait aux dieux *Cabires* : on avait pour eux une si grande vénération, qu'on se fesait scrupule de prononcer leur nom. La ville de Samodrachi est située sur une haute montagne,



IALE

DE T ISLES.

Importations | e Zante.. 3,730 20

blés, toiles le *Cérigo*, si avantageusement

Balance ais stérile et faiblement peu-

Maur e. En la supposant l'égale de

ner une idée de la totalité du

	...rtations.		Importations.	
Raisin de Co				
Huile d'olive	...quins.	Lire.	Sequins.	Lire.
T	34,036	2	269,597	7
Importations,	48,859	2	13,500	
	9,200		8,600	
Balance	10,318	4	135,795	10
	34,485	10	180,754	12
	9,200		8,600	
Raisin de Co	56,998	18	608,847	7

Huile d'oliv énitiennes égalait donc à peine

Vins, 15,oo e des marchandises pour près

Cire et miel et qui en reçoit un peu moins.

Fromage, 1 *Prevésa*, *Butrinto*, *Vonizza* et

les derniers arrangemens, res-

us croyons que le fameux Ali-

(1) Dans







d'où la vue peut s'étendre par-tout le port, qui est assez vaste.

Embros, *Lembro*, anciennement *Impros* : elle est chargée de montagnes et de bois remplis de gibier et de bêtes sauvages. De quatre villages qui s'y trouvent, il y en a un qui donne son nom à l'île, et qui est défendu par un château. Il y avait aussi une ville d'*Imbros*, consacrée aux dieux Cabires et à Mercure.

Lemnos ou *Stalimène*, au nord de la mer Egée ou archipel, forme à-peu-près un carré de 8 lieues de long, sur autant de large. Quoiqu'elle produise du blé et du vin, sa principale richesse provient de ses mines ; d'une terre dont on fait un grand usage en médecine, et quelquefois nommée *terra-lemna* ou *sigillata*, parce qu'elle est envoyée sous cachet par les Turcs, qui en retirent un revenu considérable. Cette île est remplie de montagnes et vallées qui sont en partie bien cultivées et fertiles en toutes sortes de fruits, sur-tout vers le sud et l'ouest, où le terrain est bien arrosé, au lieu que la partie orientale est aride. Il s'y trouve deux grandes montagnes dont l'une anciennement appelée *Meschilé*, a jeté des flammes ; ce qui a fait donner à cette île le nom d'*Athalie*, parce que selon la fable, c'était là que Vulcain à qui elle était consacrée, avait ses forges, et y préparait ses armes. Il y avait dans l'île un fameux labyrinthe formé par un superbe bâtiment soutenu de 40 colonnes d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires. On y compte environ 75 villages, habités en grande partie par des Grecs fort laborieux. *Stalimène* en est la capitale, petite ville, assez bien bâtie sur une colline, avec un château auprès de la mer. La ville s'appelait autrefois Myrina.

Thassus, *Thasos*, dite anciennement *OEria* ou *Athria* ; elle était renommée par ses mines, sa grande fertilité, la bonté de ses vins, la beauté de ses marbres. Elle fournit encore du vin et du marbre. L'endroit du même nom est au nord de l'île qui est elle-même située à l'entrée du golfe de *Contesa*.

Pelagnisi (*Halonesus*), est une très-petite île.

Sciatho, elle avait autrefois deux villes ; les pirates l'ont fait abandonner.

Piperi (*Peparathus*), fut renommée par ses excellentes

olives ; mais ses vins n'acquéraient un goût agréable qu'au bout de six ans.

Icus, très-petite île près de Négrepont ; elle était surnommée *Diopolis*, parce qu'elle avait deux villes.

Sciro autrefois *Scyrus*, couverte de montagnes et de rochers, et par cela même, comme son nom l'indique, âpre et stérile. Pline parle d'une pierre singulière de cette île ; elle surnageait quand elle était dans son intégrité, et se précipitait au fond de l'eau quand on la cassait. On y trouve des carrières de marbre. La petite ville de Sciro est le siége d'un évêque. Il y a environ 300 familles grecques.

Il y a une autre île à-peu-près du même nom, l'une *Syros*, aujourd'hui *Siro*, *Sira*, *Syra* : malgré ses montagnes, elle ne laisse point que de produire beaucoup d'orge, de vin, de figues, de coton, d'olives et de bon froment. L'air en est humide et plus froid que celui des îles voisines. Les habitans en sont presque tous catholiques romains, à l'exception de quelques familles grecques. *Syra* est bâtie autour d'une petite montagne escarpée : dans l'espace qui la sépare du port, on voit encore les ruines de l'ancienne Syros. L'île peut avoir 20 lieues de circonférence. Vers la côte orientale, il y a trois petites îles nommées *Gadronisi*.

Négrepont, l'ancienne *Eubée*, s'étend du sud-est au nord-ouest, sur la côte orientale de l'Achaïe ou Livadie ; elle a 30 lieues de long et 8 de large, et environ 145 lieues carrées de surface. C'est là que sont les galères turques. La marée est très-irrégulière sur ces côtes, et l'île est très-fertile, produisant du blé, vin, fruit et bétail en telle abondance, que toutes les espèces de provisions y sont à bon marché. Les principales villes sont : *Négrepont*, nommée par les grecs *Egripas*, située sur la côte sud-ouest de l'île, à l'endroit le plus reserré du détroit, et *Castel-Rosso*, ou anciennement *Carysthus*.

Dans les tems les plus reculés, cette île fut connue sous les noms de *Chalcis*, *Macra-la-Longue*, *Ellopia*, *Abantir* et *Oché*. Le détroit qui la sépare de la terre ferme, à laquelle il paraît qu'elle a été réunie par une langue de terre fort connue sous le nom d'*Euripe*. Vis-à-vis la capitale, il n'a de longueur qu'autant qu'il en faut pour un navire à rames, et tient à la terre par un pont. Ni les anciens, ni les modernes n'ont

pu connaître la cause de l'irrégularité de son flux et reflux. Le père *Babin* avait observé qu'il est régulier les sept premiers jours, le quatorzième jusqu'au vingtième inclusivement, et les trois derniers jours de la lune; mais que les autres jours, dans l'espace de 24 ou 25 heures, il y a jusqu'à onze, douze, treize et même quatorze flux et reflux. Il y a différentes montagnes dans l'île, qui sont couvertes de neige une partie de l'année, et entre lesquelles l'*Oché* est la plus haute. Les promontoires les plus remarquables sont le cap d'*Oro*, dit aussi *Capo-Chimi-Figera*, et autrefois *Capharée*, et le cap *Liter*, autrefois *Cunée*. Dans des siècles où la navigation était encore fort imparfaite, on regardait comme très-périlleuse, celle qui se fesait sur les côtes du premier de ces caps, à cause des rochers et des tournans qui s'y trouvent.

La ville capitale a donné son nom à l'île; c'est l'ancienne Chalcis, elle est grande, marchande, bien fortifiée et très-peuplée; elle communique avec la terre ferme par un pont de pierre joint à un pont-levis, qu'on lève pour laisser passer les vaisseaux. Son port est bon: les Turcs et les juifs habitent seuls la ville. On y tient, tous les dimanches, un marché considérable, où se rendent les paysans de l'île et des environs, en si grand nombre, que les denrées s'y vendent presque pour rien. Les chrétiens ne peuvent demeurer que dans les faubourgs qui sont plus grands que la ville. C'est la résidence de l'amiral turc, et le siége d'un métropolitain grec. Il paraît que le détroit a donné son nom à cette île, qu'il sépare de la Livadie.

Castel-Rosso (*Carysthus*), au pied du mont Oché, ville fort peuplée et le siége d'un évêque. Il y avait dans le voisinage des carrières de marbre et de l'arbeste ou pierre d'amiante.

Oreo, petit village qui n'a rien de remarquable que son nom qui perpétue le souvenir de l'ancienne *Oreos*. Voilà tout ce qui reste de quantité de villes importantes que cette île renfermait autrefois.

Andros, une des îles les plus agréables et les plus fertiles de l'Archipel, est arrosée d'une infinité de sources, et produit en abondance du vin, de l'huile, de l'orge et toutes sortes d'excellens fruits; sa principale richesse est en soie. Les anciens la nommaient aussi *Tauros*, *Lasia*, *Nonagria*,

Epagris, *Antandros* et *Hydrusias*. Elle renferme 30 à 40 villages, et 4 à 5,000 habitans, grecs pour la plupart, parmi lesquels il y a une colonie d'Albaniens. *Arna* en est la capitale; elle a un port, un évêque grec et un évêque latin; c'est la résidence d'un cadi et d'un aga. On trouve, à quelque distance, des ruines, plusieurs colonnes, des piédestaux et corniches, des statues mutilées et des inscriptions où il est fait mention du sénat et du peuple d'Andros et des prêtres de Bacchus. On en conclut que c'était l'emplacement de l'ancienne *Andros*, ville considérable.

Andros n'est séparée de Tine, que par un canal d'un mille de largeur. dans lequel les grands navires craignent de s'engager, à cause des rochers et des bas-fonds qui s'y trouvent. Cette île a environ quatre-vingt dix milles de circuit, tandis que Tine n'en a guères que soixante. Quoiqu'elle soit élevée et montagneuse comme cette dernière, elle a en proportion plus de terres cultivables : on y voit une quarantaine de villages, et cependant sa population n'excède pas 12,000 âmes.

Andros est l'apanage d'une sultane : un vaivode turc y administre la police et veille à la tranquillité de l'île. Elle paye environ 30,000 piastres, tant pour les droits de la sultane que pour ceux du capitan-pacha.

La soie est le produit principal de son territoire. On évalue à six mille oques la quantité qui en sort annuellement. On exporte une assez grande quantité d'oranges et de citrons pour Salonique, Athènes et la Morée. Le blé, l'orge, le vin et l'huile, suffisent ordinairement à la consommation des habitans. L'île produit aussi des légumes, des herbages, divers fruits, du miel, de la cire et du coton.

Macronisi, (*Ile-la-Longue*), anciennement *Helena*, *Macris* et *Cranæ*, peut-être à cause de son sol aride et rocailleux : stérile et déserte. Il n'y a qu'une fontaine, que le sable couvre encore à une grande hauteur. Cependant autrefois elle fut peuplée, et même aujourd'hui il n'y a point d'île dans l'Archipel qui produise des herbes et des plantes plus belles.

Colouri, autrefois *Salamine*, située dans le golfe d'Engia, auprès d'Athènes, d'environ 25 lieues de tour, célèbre par le combat naval, où les Grecs remportèrent une victoire complette sur Xerxès, roi de Perse, 480 ans avant J.-C.,

sous la conduite de Thémistocle. Elle est séparée du continent par le détroit de *Pérama*. La petite ville de Colouri a un port. Le village d'*Ambelachi* occupe la place de l'ancienne Salamine, comme le témoignent ses ruines.

OEgina (*OEnone*, *Myrmidonia*), dans le même golfe, à qui elle a donné son nom. Les anciens habitans ont été nommés myrmidons ou fourmis, à cause de leur activité pour le travail et l'amélioration des terres. La ville d'*Engia* consiste, à-peu-près, en 800 maisons, avec un château. On voit, dans ses environs, les ruines d'un superbe édifice, qui paraît être un des deux temples célèbres dont cette île était décorée. (*Voyez* Engia, dont nous avons déjà parlé dans la république des Sept-Iles).

Porus (*Calabria*), tout près de la Morée. Démosthène y fut envoyé en exil.

Zia (*Cia*, *Céa*, anciennement *Céos*, et aussi *Hydrussa*), fut renommée par sa fertilité, ses pâturages et ses figues. Elle produit peu de froment; mais beaucoup d'orge, de vin et de la soie.

La ville de *Zia* est sur une hauteur, aux environs de l'ancienne *Carthaca*, dont on voit encore les ruines, ainsi que celle de *Julis*, qui occupait toute une montagne, et que les habitans nomment *Palis*, c'est-à-dire, la ville. Non loin de-là sont d'autres ruines d'un temple magnifique; c'est le siége d'un évêché. Le port, au nord-ouest de l'île, peut contenir les vaisseaux de premier rang.

Tine (*Tinos*, *Hydrussa*, *Ophiussa*), île très-montagneuse, abonde en fruits excellens, et rapporte beaucoup de soie; les anciens en estimaient les vins. Outre la ville, qui est défendue par un château, il y a encore 30 à 40 villages fort peuplés; c'est le siége d'un métropolitain grec et d'un évêque latin. Vers l'an 1710, les jésuites s'y établirent, et gagnèrent la plupart des habitans à l'église romaine; mais, en 1760, les Grecs se révoltèrent, s'emparèrent de toutes les églises, chassèrent les jésuites. *Tine* est une des îles les plus agréables et les plus riches, quoiqu'elle ne soit qu'un rocher recouvert d'un peu de terre.

Productions. — Tine produit, avec abondance, assez d'orge pour les besoins de l'année.

Le blé fournit à peine trois ou quatre mois. On ne re-

cueille, pour tous légumes, que quelques fèves et quelques pois gris, dont on mêle, comme à Scio, la farine à celle du froment pour en faire le pain.

Le mouton est assez abondant, pour qu'il en sorte annuellement pour 5 à 6,000 piastres.

On ne fait point d'huile à Tine : les olives qu'on y récolte sont salées et consommées par les habitans.

Le vin est assez abondant, pour fournir à l'approvisionnement des navires et vaisseaux européens qui viennent mouiller dans les ports et rades de l'île.

Il y a des figues, des oranges, plusieurs autres fruits et divers herbages pour les besoins des habitans. On fournit quelquefois de ces derniers à Scio et à Smyrne.

Le miel et la cire, le coton et la laine se consomment ordinairement dans le pays.

La soie est le seul objet un peu considérable d'exportation. Une grande partie de l'île est plantée en mûriers, et presque toutes les femmes s'occupent à élever des vers-à-soie, et à dévider ensuite les cocons. Il sort chaque année 2 ou 3,000 oques de soie grossière, ordinairement employée pour les gances et les cordons que l'on fait à Scio, à Smyrne, à Constantinople et ailleurs, pour garnir les habits des deux sexes. On cultive à Tine et dans les Cyclades le mûrier blanc, qu'on laisse croître à volonté.

Joura (*Gyarus* ou *Giaræ*), la plus triste et la plus abondante des îles de l'Archipel. Les Romains y exilaient ordinairement leurs criminels.

Myconé, à 12 milles de distance de la rade de San-Nicolo, dans l'île de Tine, est peu fertile, très-inégale, presque toute montagneuse, quoique beaucoup moins élevée que Naxos, Andros et Tine. Myconé produit du blé, du vin, des figues et quelques olives ; mais elle a peu d'eau et de bois. Les habitans, pour la plupart, sont chrétiens, du rit grec, et gouvernés par des supérieurs de leur religion. Cependant un gouverneur turc se rend tous les ans dans l'île pour y recueillir le tribut qu'elle paie à la Porte-ottomane. Un cadi y fait aussi quelque visite, et y rend la justice. On compte plus de 50 églises grecques et différens monastères ; mais peu remplis dans cette l'île. Celui de *Paléo-Castro* est occupé par des religieuses. Les Myconiens deviennent chauves à l'âge

de 20 à 25 ans. Il peut s'en trouver 500 environ qui sont matelots, et qui font souvent le métier de pirates. Les femmes portent un habillement antique, qui leur donne l'air de soldats, et qui n'est en usage dans aucune autre île de la Grèce. La ville de Myconé a un grand et un petit port. Le dernier n'est pas propre aux grands bâtimens, et ils ne sont pas en sûreté dans l'autre contre la tempête.

Tragosini (*Ile-aux-Chèvres*), parce qu'autrefois il y en avait une grande quantité. Elle est toute petite.

Délos, île anciennement fort célèbre, n'est aujourd'hui qu'un rocher inhabité et inabitable qui sert de retraite aux pirates. Les Grecs l'appelent au pluriel *Déli*, parce qu'ils comprennent sous ce nom l'île de *Rhénée* qu'ils surnomment la grande *Déli*, par opposition à l'ancienne qu'ils appellent la petite; celle-ci, réputée pour être le lieu de la naissance d'Apollon et de Diane, était en grande vénération chez tous les peuples, et même chez les Perses. Les oracles qu'Apollon y rendait étaient célèbres dans le monde payen. On voit encore le trône de la fameuse statue d'Apollon, qui est de marbre, et plusieurs autres monumens du temple et de la ville de Délos. La grande Déli, qui est près de la petite, contient de même une quantité de ruines précieuses: quoiqu'elle ait de bons pâturages, la crainte des pirates l'a fait abandonner.

L'île *Rhénée* ou la grande *Délos* est peu élevée, assez fertile, très-propre partout à la culture de la vigne et de l'olivier. Quoiqu'elle ait assez d'étendue, on n'y voit point d'habitans: ceux de Myconé viennent y ensemencer les terres les plus fertiles et y faire paître quelques troupeaux. On ne voit nulle part le lentisque et le térébinthe si beaux et si communs.

Thermia (*Cythnus*, *Ophiusa*, *Dryopis*), a pris son nom moderne des sources chaudes qui s'y trouvent en quantité. Cette île, moins montagneuse que quelques autres, est fertile en orge, vins et figues, lorsqu'elle est cultivée: elle produit aussi beaucoup de miel, de cire, de perdrix, de soie et autant de coton que les habitans peuvent en employer à leur usage. On y compte environ 6,000 chrétiens grecs, dont l'évêque demeure à *Thermia*, 15 à 16 églises et plusieurs couvens dans la même ville. On voit dans l'île les ruines de deux anciennes villes, dont l'une sur la côte méridionale doit avoir été superbe.

Serpho (*Serphanto Sériphus*), est plutôt un rocher aride

qu'une île. Les Romains y exilaient de grands malfaiteurs. Il y a quantité de mines de fer et d'aimant, et il y croît beaucoup d'oignons : tous les habitans sont grecs.

Siphanto, (*Siphno*, *Siphnus*, *Meropia*, *Acis*) île dont l'air est très-sain, l'eau excellente et le terroir fertile ; aussi y a-t-il abondance de bons fruits, et du blé en quantité suffisante pour la consommation de ses habitans ; il n'y manque ni de volaille, ni de gibier. Elle avait de riches mines d'or et de plomb ; mais les premières sont inconnues aux habitans qui négligent les autres. On compte jusqu'à 5,000 personnes, la plupart de l'église grecque qui occupent 5 à 6 villages, et qui ont plus de 500 chapelles, quatre couvens de moines et deux de religieuses sur un rocher près de la mer, avec un château. Il s'y trouve 5 bons ports ; *Faro*, *Vati*, *Chitriam*, *Chironisso*, et *Calança*.

Argentière, ci-devant *Cimolis*. Ile où doivent se trouver plusieurs mines d'argent, toute occupée par des rochers et des montagnes.

L'Argentière. L'histoire de l'île de l'Argentière se confond avec celle de *Milo*, dont elle a toujours suivi le sort, dont elle est d'ailleurs très-voisine. Elle n'a guère au-delà de dix-huit milles de tour et de deux cents âmes de population. Aride, montagneuse, et volcanique, on ne voit ni plaines ni vallons ni terres arrosées dans toute son étendue, rien en un mot qui puisse en rendre le séjour un peu agréable aux habitans. Quelques vignes éparses, fort peu d'oliviers et de mûriers, beaucoup de terres incultes, très-peu qui soient propres à la culture de l'orge, du froment et du coton : voilà ce que l'Argentière présente d'abord à l'œil du voyageur ; mais la trace des feux souterrains qui ont agi sur elle, tantôt avec lenteur, tantôt d'une manière violente, méritent sans doute de fixer quelques instans l'attention du naturaliste.

La ville est située sur une roche de porphyre rouge, très-peu altéré par l'action du feu. La pâte de ce porphyre est très-dure, et susceptible encore d'un assez beau poli : mais le feld-spath que l'on y voit disséminé en petits points blancs, est en partie décomposé. On trouve aux environs d'autres porphyres d'un vert clair et d'un vert foncé, moins beaux et moins durs que le précédent. A l'ouest et au sud de la ville, on voit partout d'autres roches de porphyre, blanc ou

rougeâtre,

rougeâtre, plus ou moins décomposées. Celle qui a atteint le dernier degré de décomposition, est friable, douce au toucher, peu pesante : elle se divise bien dans l'eau, et paraît avoir sur le linge et sur les étoffes les propriétés de la meilleure terre à foulon. C'est elle que les anciens ont connue et désignée sous le nom de terre Cimolei ou terre de Cimolis. Elle n'a qu'un seul village, qu'elle a bien de la peine à nourrir.

Prepesinthus, petite île entre Siphanto et Melos.

Milos, *Melos*, n'est, pour ainsi dire, qu'un rocher creux, spongieux et comme imbibé de l'eau de la mer. On y remarque un feu souterrain perpétuel : puisqu'en mettant la main dans les creux du rocher, on y sent une assez grande chaleur, et qu'il y a même un endroit qui ne cesse de brûler, et dont les environs exhalent une fumée assez épaisse. Le soufre et l'alun s'y trouvent en quantité : ce dernier croît dans certaines grottes naturelles, en forme de pierre platte de l'épaisseur de 9 à 10 pouces ; il y a aussi de l'alun de plume, de l'alun sublimé et dissous. L'eau ne vaut rien dans les bas-fonds. Au pied d'une montagne, entre la ville et le port, il y a des bains, et quelques sources si chaudes qu'on s'y brûle la main ; il y a aussi une fontaine qui a la propriété de purger. Les mines de fer y sont abondantes. Quoique la surface en soit montagneuse et rocailleuse, il ne laisse pas d'y avoir des plaines agréables et fertiles ; aussi produit-elle toutes sortes de grains et les plus beaux fruits, sur-tout des raisins, des figues et d'excellens melons, abondance de miel, de viande, de volaille, de gibier et de poisson. L'air y est mal-sain ; mais les habitans, qui sont pour la plupart grecs, sont des voluptueux qui ne pensent pas aux dangers de leur demeure. Il y a un évêque grec et un évêque latin. La ville de Milo qui contient environ 5,000 personnes est assez bien bâtie, mais très-mal propre, et y il sent mauvais. A une demi-lieue de-là, se trouve le port qui est des meilleurs. Il sert de retraite à tous les bâtimens qui vont au Levant ou qui en reviennent.

Paros, (*Platua*, *Paëtia*, *Minos* ou *Minoir*, *Demetnias*, *Zarcynthus*, *Hyria*, *Hyliassa* et *Carbanis*), île autrefois riche et puissante ; elle est fertile en blé, raisin, fruits, gibier et bétail. Son marbre a été renommé pour sa blancheur

extraordinaire. Le monument le plus précieux qui nous reste de l'antiquité, *la Chronique de Paros*, sont des marbres qui y ont été travaillés, et dont l'inscription grecque est la chronique la plus ancienne que nous ayons. Selon Ussérius, elle a été écrite 263 ans avant J. C. et comprend une suite de dates de plus de 1300 ans. Thomas-Howard, comte d'Arundel, les fit transporter en Angleterre l'an 1627, et son petit fils les ayant donnés à l'université d'Oxford, en 1667, on les nomma *Marbres d'Arundel*, ou *d'Oxford*. La ville de *Parichia* est sur l'emplacement de l'ancienne *Paros*, si on en juge par la quantité de précieux restes de marbre employé dans les murailles et maisons, et par plusieurs monumens qui se voient aux environs.

La Madona ou *Panagia*, hors de la ville, est la plus grande et la plus belle église de tout l'Archipel ; il y a plusieurs autres églises et chapelles dans l'île, comme aussi différens villages. Une flotte entière peut être à l'ancre dans le port *Sainte-Marie* en toute sûreté ; cependant les Turcs mouillent ordinairement dans le port de *Drio*, vers la côte occidentale de l'île ; Paros est bien déchue de son ancienne splendeur ; mais ses habitans sont si estimés par leur discernement et leur bon sens, que les Grecs des îles voisines les prennent souvent pour arbitres dans leurs différens. Les Français, les Anglais et les Hollandais y ont un consul. L'île a près de quatre lieues de longueur sur trois de largeur.

Naxos, *Naxia*, *Strongyle-Dia*, *Dionysias*, *Callipolis* et *Petite-Sicile*, à cause de sa grande fertilité. Le nom de *Dia*, *Divine*, lui a été donné à cause du culte qu'on y rendait à Jupiter. C'est la plus grande, la plus agréable, la plus fertile des Cyclades. Elle produit de très-bon vin, si estimé des anciens qu'ils le comparaient au nectar. Ses plaines sont couvertes d'orangers, d'oliviers, de limoniers, de cédras, de citroniers, de grenadiers, de mûriers et de figuiers. Ses vins ont conservé jusqu'à ce jour leur réputation, et ce qui la rendait encore célèbre autrefois, c'est une espèce de marbre verd tacheté de blanc, que les Grecs nommaient *ophitès*, par rapport à cette ressemblance avec la peau d'un serpent. Outre l'ophite, on tire des montagnes,

Vers la côte occidentale, le meilleur émiri, ce qui a fait donner au promotoire voisin le nom de *capo Smeriglio* par les Italiens.

Outre 40 et 50 villages, Naxos n'a qu'une seule ville de son nom, située sur la côte méridionale, et défendue par un château. Elle est jolie, mais peu peuplée; environ à une portée de fusil on voit, sur un rocher qui est dans la mer, un beau portail de marbre, au milieu d'un monceau de précieuses ruines de marbre et de granit, qui semblent être celles d'un temple de Bacchus.

Le port de Naxos est situé à l'ouest de l'île, en face de Paros. Ce port, capable autrefois de contenir une trentaine de galères, était fermé par une jetée que l'on apperçoit distinctement lorsque la mer est calme. Elle est actuellement à plusieurs pieds de profondeur; et cependant les petits navires du pays y sont en sûreté dans toutes les saisons.

A une lieue du rivage, on trouve un grotte curieuse. Il faut monter continuellement pour y arriver; en tournant tout-à-coup à gauche, et en descendant un peu, un magnifique tableau s'offre à la vue. Une voûte demi-circulaire, formée par des rochers escarpés qui ont l'air de colonnes qui semblent soutenir cette voûte suspendue; des cavernes fraîches, qui offent une ombre bienfesante aux troupeaux de chèvres que les bergers grecs y conduisent, et ces bergers eux-mêmes couchés à l'entrée : tous ces objets ravissans sont dignes du plus habile pinceau.

L'eau qui coule constamment goutte à goutte du haut de la grotte, se congèle, et, par degrés, la première goutte acquiert une consistance semblable à celle d'une écaille fragile et mince : la seconde s'étend autour de la première, de sorte qu'en brisant ces stalactites, à l'extrémité desquelles est toujours une goutte d'eau claire, et en les examinant, on croit voir une infinité de tuyaux de verre faits pour être enchassés les uns dans les autres, et dont le dernier a plus de circonférence que celui qui le précède : elles sont aussi belles que l'albâtre. Les autels et les colonnes qui s'élèvent de terre, et dont quelques-uns sont plus hauts que l'homme le plus grand, sont d'une couleur différente de celle des stalactites; leur couleur est d'un gris brun, et ils semblent plus durs que le plus dur caillou.

Amorgus, ou *Morgus*, a un assez bon terrain, et produit de bon vin. La ville est adossée à un rocher, sur lequel il y a un château. Le meilleur port de l'île est sur la côte méridionale.

Caloyéro, *Cheiro*, *Skinosa et Raclia*, îles et rochers inhabités.

Sikinos. Cette île est élevée, montagneuse, peu étendue, et ne contient que 200 habitans. Elle n'a point de port, et n'est guère fréquentée aujourd'hui par les Européens. Ses productions consistent en blé, orge, vin, coton et fruits. Elle paie environ 2,000 piastres au capitan pacha. On y recueille le meilleur froment de tout l'Archipel, et quantité de figues. La petite ville de Sikino semble suspendue au-dessus de la mer.

Policandro, île dont le sol est pierreux, et ne fournit qu'à peine aux besoins des ses habitans, qui font d'ailleurs quelque commerce en coton. Il y a environ 100 familles grecques dans la petite ville de ce nom. Cette île renferme une *caverne* très-remarquable par sa forme élégante, et par le nombreux et brillant stalactites qui en tapissent le fond et les murailles. Les stalactites sont ici d'une couleur rougeâtre, parce qu'ils sont imprégnés de fer.

L'île de *Paros*, autrefois l'une des plus importantes des Cyclades avait encore une population assez considérable lorsqu'elle fut soumise à l'empire Ottoman par Barberousse ; mais elle a tellement souffert depuis cette époque, par le pillage des Turcs, par le despotisme du gouvernement, par le séjour qu'y fit chaque année l'escadre du capitan-pacha, que ses habitans ont disparu insensiblement, et qu'elle n'offre presque plus aujourd'hui que des champs incultes et des villages en partie détruits.

Paros est à deux lieues ouest de Naxos : son étendue est beaucoup moins considérable ; mais elle a, en proportion, une plus grande quantité de terres cultivables. Ses montagnes sont moins élevées, ses côteaux moins arides, et ses plaines seraient aussi fertiles, si elles étaient aussi bien arrosées.

Le port de *Nausta*, situé au nord, est un des plus beaux

et des plus vastes de l'Archipel. On y voit encore les restes des batteries que les Russes avaient élevées pour en défendre l'entrée, lorsque maîtres de l'Archipel, dans leur pénultième guerre avec les Turcs, ils avaient fait de Paros l'entrepôt de leurs forces. Ce port est mal-sain en automne et vers la fin de l'été, à cause de quelques marécages qui se trouvent au fond. L'armée russe en souffrit tellement, qu'elle fut obligée de le quitter, après y avoir perdu un grand nombre de matelots et de soldats. Il y a trois ports à l'est de l'île: le premier, nommé port de *Sainte-Marie*, vers la pointe septentrionale, est à l'abri, par quelques îles, des vents de nord et de sud; mais il est exposé au nord-est, ce qui empêche les vaisseaux de le fréquenter en hiver.

Le port de *Marmora* se trouve au milieu. On voit près de là le fort *Saint-Antoine*, dans lequel *Vénièri*, prince de l'île, soutint pendant long-tems tous les efforts de Barberoussse. Il ne céda ce poste important que parce que la garnison manquait de tout, et périssait de soif et de faim.

Le port de *Drio* se trouve plus bas: il est, comme le premier, abrité par quelques îles, et ouvert au vent de sud.

Il n'y a qu'un seul port à l'ouest, au fond duquel la principale ville est bâtie.

Antiparos, connue autrefois sous le nom d'*Oliaros*, n'est remarquable que par l'étendue de sa grotte, dont on peut consulter tous les détails faits par Tournefort et M. de Choiseul, et qui a, dit-on, 40 toises de hauteur sur 50 de largeur. Les habitans de cette île recueillent, pour les besoins de l'année, du blé, de l'orge, du vin et quelques légumes. Le coton est la production la plus considérable, et la seule qui fournisse aux habitans les moyens de payer leur impôt et de se procurer les denrées qui leur sont nécessaires. Les fruits et les herbages seraient un objet assez important, si les Turcs, qui mouillent à Drio, ne s'en emparaient souvent de vive force, ou ne les exigeaient à vil prix. Ces deux îles paient un peu plus de 8,000 piastres d'impôt.

Ile de Nio.—La ville est à une demi-lieue du port, sur une éminence: elle est assez bien bâtie, et paraît occuper le site de l'ancienne; car on aperçoit encore quelques restes de vieux murs à sa partie occidentale.

L'île, anciennement connue sous le nom d'*Ios*, est élevée, montagneuse, coupée par quelques vallons et quelques plaines fort peu étendues : elle est beaucoup moins fertile que Paros, et n'a guère que 40 milles de circuit. Sa base est par-tout schisteuse ou graniteuse, et la plupart de ses montagnes sont calcaires.

La population de Nio s'élève à 3,700 âmes, toutes du rit grec. Il n'y a plus aujourd'hui que deux familles catholiques, en y comprenant celle de l'agent de la nation française ; ce qui fait que la tranquillité publique n'y est jamais troublée, comme dans la plupart des autres îles de l'Archipel, par les menées et les intrigues des prêtres grecs, par-tout jaloux de la protection que la France accorde aux églises latines. Nio ne produit guère de blé ; ses habitans passent pour bons matelots. Elle a quelques ports avantageusement situés.

Candie, l'ancienne *Crète*, est encore renommée pour ses cent villes, ainsi que pour avoir donné naissance à Jupiter, avoir été le siége de la législature de toute la Grèce, et pour d'autres traits historiques et politiques qui la distinguent. Elle se trouve entre les 35e. et 36e. degrés de latitude nord. Elle a 67 lieues de long et 20 de large, située à une distance à-peu-près égale de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et elle contient 358 lieues carrées. C'est au milieu de cette île qu'est le fameux mont *Ida*, qui n'est guère qu'un roc stérile, couvert de neige la plus grande partie de l'année. On y trouve aussi le *Léthé* ou *Fleuve-d'Oubli*. C'est un ruisseau dormant.

Outre le nom de Crète que les anciens ont donné à cette île, elle fut aussi connue sous le nom d'*Æria*, *Idaca*, *Cureta* et *Macaïonesus*, c'est-à-dire, l'*Ile-Fortunée*, à raison de sa fertilité et de la pureté de son air. Elle est en grande partie occupée par des montagnes arides et rocailleuses, dont les principales sont le *Psitorili*. C'est le mont Ida des anciens, la plus haute de ces montagnes, et d'où l'on peut découvrir les deux mers. Il ne produit que la tragacante, ou épine-de-bouc ; arbrisseau dont se tire, par incision, la gomme adragant ; la *Sethia* ou l'*Asthi*, anciennement *Dicte*, qui fait partie des montagnes blanches où de *Sfachia* (nom d'un bourg voisin).

Les vallées et les plaines sont extrêmement fertiles ; et

quoiqu'une partie de l'île ne soit pas cultivée, elle produit des vins fort estimés, des fruits exquis et des cannes à sucre. Il s'y fait de très-beau sel, et on tire des grains, des huiles, de la soie, de la laine et du miel délicieux. Il s'y trouve aussi toutes sortes d'animaux privés, et point de sauvages, de la volaille, du gibier; mais le cerf ne s'y trouve pas. L'arbre qui produit le coing y a été transporté de l'ancienne ville de *Cydonia*; et c'est à cause de cela qu'on l'appelle en latin, *pomme de Cydonia.*

Ses anciens habitans, selon le témoignage de St. Paûl, qui y prêcha la foi, et y établit pour évêque Tite, son disciple, étaient sujets au mensonge, à la débauche, à la paresse; aujourd'hui ils n'ont pas une si mauvaise réputation. On ne voit parmi eux ni mendians, ni voleurs de grands chemins, ni assassins: ils sont robustes, de belle taille, aiment beaucoup à tirer de l'arc, et y sont fort adroits.

Lorsque l'île était au pouvoir des Vénitiens, elle fut partagée en quatre districts, qui sont les territoires de *Candie*, de *la Canée*, de *Rétimo* et de *Sitia.*

Candie, capitale, place forte: ville médiocrement grande, bien bâtie et très-forte; mais le long blocus et le siége qu'elle eût à soutenir contre les Turcs l'ont tellement affaiblie, qu'elle n'est plus que l'ombre d'une grande ville. Son port est comblé, et n'est plus abordable que pour des chaloupes. Elle est située sur la côte septentrionale de l'île, dans une plaine, au pied d'une montagne, et, selon des conjectures assez probables, au même lieu de l'ancienne Héraclée.

La citadelle est bâtie sur une masse de rochers escarpés, avancés dans la mer. Plus loin on trouve le fort d'Armiro, bâti par les Vénitiens pour défendre une gorge, et empêcher que des pirates ou des ennemis qui feraient une descente à la plage, ne pussent pénétrer par-là dans l'intérieur des terres.

Son commerce ressemble à celui des îles de l'Archipel: l'huile et quelque peu de cire sont les seuls produits de Candie; on les achete en espèces, soit piastres turques, soit dalaris d'Empire. On exporte peu d'objets manufacturés; ils ne montent pas à 400,000 francs par an, et les retours passent 700,000 francs.

Il s'y trouve des Juifs, des Arméniens et quelques familles

françaises. Elle a un archevêque grec. C'est la patrie de Paul Beni, professeur de belles-lettres à Padoue, et l'un des hommes les plus savans du dix-septième siècle.

La Canée, port, et forteresse qui n'est pas en bon état de défense: elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne. Cydonia, où le roi Minos fesait, dit-on, sa résidence, est la ville la plus puissante et la plus riche de Crête. La Canée se présente assez bien; mais son port est exposé au vent de nord.

La Canée, beaucoup moins étendue que Candie, est en proportion plus peuplée. On y compte plus de 4,000 turcs, 2 ou 3,000 grecs, 150 juifs, 4 maisons françaises et 4 maisons italiennes: ces dernières sont sous la protection de l'empereur d'Allemagne, ou de la république de Raguse.

La ville est entourée d'une forte muraille et d'un large fossé; elle n'a qu'une porte du côté de la terre. Le port est défendu par quelques batteries en bon état. On y remarque, à gauche en entrant, une jetée parallèle à la côte, derrière laquelle un assez grand nombre de navires pourraient mouiller si le fond était creusé. Les plus gros sont obligés de se tenir vers l'entrée du port, exposés aux vagues d'une mer agitée, lorsque les vents de nord soufflent avec un peu de force.

En face de la jetée on voit, comme à Candie, une rangée de chantiers voûtés, que les Vénitiens avaient élevés pour construire et remiser leurs galères.

Le golfe de *la Sude*, vaste port naturel, l'un des plus beaux et des plus sûrs de l'archipel. Son embouchure est à l'est, et son fond se dirige à l'ouest-nord-ouest: il est non-seulement abrité par les angles et les caps que forment les terres, mais encore par les deux îlots de *la Sude*, sur l'un desquels est situé le fort que les Vénitiens avaient fait construire et qu'ils ont conservé long-tems, et l'île ne leur appartenait presque plus. Ce ne fut que sous le règne d'Achmet III, que les Turcs se rendirent maîtres de ce fort, et qu'ils furent par-là tranquilles possesseurs de toute l'île de Candie.

A demi-lieue de la mer, au sud de ce golfe, on trouve sur un terrain élevé les ruines d'*Auphimale*. On suit fort bien tous les murs de la ville, quoique détruits en grande partie: On voit par-tout dans leur enceinte, des décombres, des amoncellemens de pierres formés par les cultivateurs. Deux vastes citernes s'élèvent au-dessus de ces ruines, et laissent à

deviner comment on pouvait les remplir. On les reconnaît au ciment rougeâtre dont elles sont revêtues intérieurement, et sur-tout à la marque que les eaux y ont tracée. Une partie de la ville était en plaine, l'autre suivait la pente du terrain incliné vers la mer. On remarque à la partie orientale, les restes d'une des portes de la ville.

L'île de Candie est divisée en trois pachaliks ou gouvernemens, dont les chefs-lieux sont Candie, la Canée et Réthymo. Il y a dans la première de ces villes un pacha a trois queues, *seraskier* ou général en chef de toutes les forces de l'île. Il y a dans les deux autres un pacha à deux queues, indépendant de celui de Candie, quant à la partie administrative et la police; mais soumis à lui pour tout ce qui concerne la partie militaire. Tous les trois, dans leur ville et dans leurs provinces, doivent veiller à la levée de l'impôt et à la sûreté des places qui leur sont confiées. Ils sont tenus aussi de faire rendre la justice par les cadis, et de faire exécuter leurs sentences, ainsi que nous l'avons dit ailleurs.

Ces pachaliks sont divisés en un certain nombre de districts, et chaque district comprend, dans son étendue, un certain nombre de villages, dont quelques uns appartiennent aux mosquées impériales, quelques autres à la sultane-mère, et le plus grand nombre, sous le nom de *Maliakiané-Agassi*, sont concédés à vie à des agas ou seigneurs, moyennant une somme plus ou moins grande versée dans le trésor impérial avant le firman d'investiture, et une redevance annuelle qui est portée dans les coffres du trésorier de Candie, pour l'entretien des forteresses et la solde des troupes du pays.

Kissamos au nord et *Selino* au sud, qui divisent en deux portions le terrain compris dans cet espace. Kissamos, dont le nom s'est conservé jusqu'à nous sans altération, était autrefois le port d'*Aptère*; c'est aujourd'hui une petite ville qui serait assez importante, si les pachas n'avaient prohibé l'exportation des denrées de l'île, excepté du chef-lieu de leur gouvernement.

Cette province est une des mieux cultivées et des plus productives de l'île : elle fournit une assez grande quantité d'huile et de vin; elle produit du miel, de la cire et de la soie; on y récolte fort peu d'orge et de blé. La plupart de ces montagnes sont couvertes d'arbres.

Le fort de *Grabuse*, situé sur un îlot escarpé, à la partie la plus occidentale et septentrionale de Candie, est compris dans le district de Kissamos. Les Turcs ne pouvant s'emparer de ce fort au commencement du siècle dernier, prirent le parti de corrompre le commandant, et celui ci fut assez immoral pour tendre la main à l'or qui lui fut offert, et assez lâche pour livrer une place que la république de Venise lui avait confiée. La réunion de trois petites îles et d'un cap avancé forme un port naturel dans lequel les plus gros vaisseaux mouillent en sûreté. On évalue la population des turcs de Kissamos, à plus d'un tiers des habitans.

La province qui se trouve au sud de celle de Kissamos, a pris son nom de *Sélino*, petite ville bâtie sur la côte méridionale de l'île, à la place qu'occupait autrefois *Lissa* ou *Lissus* lieu peu important, dont Ptolomée fait mention. Elle est très-fertile, quoiqu'elle soit presqu'entièrement montagneuse. Elle fournit un peu de soie, de miel, de cire, et une assez grande quantité de fruits, tels que cerises, abricots, pêches, poires, oranges : c'est la seule province où le châtaignier soit cultivé ; cet arbre y est abondant, et il réussit très-bien sur les collines et les montagnes schisteuses de cette contrée. On porte les châtaignes à la Canée, à Rethymo, à Candie.

L'huile est cependant la principale denrée de Sélino. Elle passe pour être meilleure dans cette province, que dans tout le reste de l'île.

Cidonia ou *Kidonia*, qui a retenu son nom de l'ancienne ville des Crétois, produit de l'huile, des grains, du coton, du lin, de la soie, du miel, de la cire, quelques fruits, et une assez grande quantité de fromages. Son territoire est, en général, très-fertile. Les premières montagnes qui se trouvent au sud, étant plus tempérées et plus fraîches que le territoire de la Canée, produisent beaucoup de fruits : on y recueille peu de vin, beaucoup d'huile, et une médiocre quantité d'orge et de froment.

A 3 lieues de cette ville commence la province d'*Apocorona*, qui s'étend à l'est jusqu'à *Armiro*, et au sud jusqu'aux montagnes de la *Sphachie :* elle ne présente point de culture particulière ; elle est montagneuse, et fournit abondamment de l'huile, une petite quantité d'orge et de blé,

et très-peu de vin : elle est plus peuplée de grecs que de turcs.

La province de *Réthymo*, qui vient ensuite, est une des mieux cultivées et des plus productives de l'île : elle fournit beaucoup d'huile, un peu d'orge et de blé, et une assez grande quantité de vin. Les côteaux et les collines, qui bordent la plage d'*Armiro*, sont presque toutes couvertes de vignes. On remarque, sur les premières montagnes qui se trouvent au sud, une forêt de chênes, d'yeuses, d'érables, de caroubiers, dans laquelle les habitans de Réthymo viennent couper le bois qui leur est nécessaire.

L'île de *Dia* ou de *Standie* est située à 3 lieues au nord-quart-de-nord-est de Candie : elle a environ 4 milles de long sur 2 de large ; son contour est irrégulier. On voit, à sa partie méridionale, trois ports naturels, où les navires un peu gros, destinés pour Candie, vont mouiller et décharger une partie de leurs marchandises, parce que le port de cette ville n'est pas assez profond pour les recevoir lorsqu'ils sont chargés. A leur départ, ils vont de même attendre à Dia que des bateaux leur apportent de quoi compléter leur chargement.

La province de *Messara*, qui se trouve au sud de celle de Candie, est la plus fertile et la plus agréable de l'île : elle a, entr'autres, une fort belle plaine de 6 lieues d'étendue, dans laquelle on récolte abondamment du blé, de l'orge, du lin, du coton et divers fruits. Elle est traversée par une petite rivière nommée aujourd'hui *Maloguithri*, et connue autrefois sous le nom de *Léthé*. Elle passe à côté des ruines de *Gortyne*, et va se jeter dans la mer, en face des îles Paximades.

Lorsque les Romains eurent conquis l'île et abaissé l'orgueil de Gnosse, *Gortyne* devint la plus considérable et la plus belle ville de Crète : elle avait deux ports au sud, dont l'un nommé *Metallum*, situé vis-à-vis deux îlots, se retrouve dans le mot *Metala* que ce lieu porte encore. L'autre, nommé *Lébéné*, était à 5 ou 6 lieues plus à l'est.

A 3 lieues au nord de ces ruines, on voit le fameux labyrinthe, que l'on prendrait pour une ancienne carrière de pierres tendres calcaires, ou pour un lieu d'habitation capable de contenir une peuplade entière, si les anciens auteurs n'avaient dit qu'il fut construit par Dédale sur le modèle du labyrinthe d'Egypte, et qu'il servit à y enfermer le minotaure,

Cette province passe, avec raison, pour le grenier de Candie : toutes les terres sont en culture, et elles produisent communément 15 et 20 pour un, tandis qu'ailleurs le cultivateur est bien satisfait, s'il obtient six ou huit fois la semence qu'il a confiée aux meilleures terres. Il est vrai que leur culture est bien négligée, et qu'elles reçoivent bien rarement des engrais. Les turcs sont ici plus nombreux que les grecs.

La province de *Mirabel*, qui se trouve à l'est de Candie, est peuplée, fertile et abondante en huile, en grains et en fruits. Les habitans voyaient venir autrefois, à la rade de Mirabel et dans le port de Spina-Longa, plusieurs navires français pour y chercher leur huile ; ce qui en soutenait le prix, et répandait parmi eux une aisance qu'ils n'ont plus, depuis qu'on les a forcés de la porter à grands frais à Candie, et de la vendre à bas prix aux turcs, propriétaires des savonneries établies dans cette ville. On compte dans cette ville 1,500 habitans ou cultivateurs.

Spina-Longa, qui se trouve à quelques lieues plus au nord, est un des meilleurs ports de Crète : il est formé par une presqu'île qui le garantit des vents d'est. Son entrée se présente au nord-nord-est ; mais elle est abritée et défendue par un îlot sur lequel les Vénitiens avaient bâti une forteresse semblable à celle de la Sude : elle appartient aux Turcs.

La province de *Hiéra-Pétia*, ou *Géra-Patra*, se trouve au sud de celle de Mirabel : elle produit, comme elle, de l'huile, des grains, divers fruits, du miel, de la cire, du lin, etc. ; mais elle souffre également de la défense que le pacha a faite de vendre les denrées ailleurs qu'à Candie.

La ville, connue autrefois sous les noms de *Cyrba*, de *Camyrus* et de *Hiéra-Pytna*, n'est aujourd'hui qu'un village, dont la population diminue tous les jours. Sa rade est trop exposée au vent de sud, et sur-tout au *Siroco*, pour être fréquentée. Les navires européens qui y venaient autrefois, se hâtaient de faire leur chargement, et de partir.

La province de *Settia* occupe toute la partie orientale de l'île : elle est la plus étendue, la moins peuplée et la moins productive, quoiqu'elle soit en grande partie susceptible de culture, et que la plupart de ses terres soient de la plus grande fertilité. Mais l'éloignement de la capitale, le manque de ports, l'injustice mal adroite des agas, tous concourt à

rendre les habitans de cette partie de l'île plus indolens que les autres, contens de recueillir des grains et des fruits pour leur subsistance, de l'huile pour payer leurs impôts et se procurer quelques vêtemens et les ustensiles nécessaires à leur ménage.

La ville est située sur une plage qu'un cap peu avancé et que trois îlots placés à plus d'une lieue de distance garantissent faiblement des vents de nord et de nord-est. Elle était assez bien fortifiée et assez peuplée lorsque les Vénitiens étaient les maîtres de l'île.

Le mont *Dicte* occupe dans cette province une étendue assez considérable dans la direction de l'est à l'ouest, quoi qu'il soit un des points les plus élevés de l'île après l'Ida et les monts Blancs, sa cime n'est point couverte de neige : elle est seulement plus fraîche, plus humide que les montagnes des environs de la mer, et serait très-propre à la nourriture d'un grand nombre de troupeaux. Le caroubier, arbre de moyenne grandeur, qui croît sans culture dans toute l'île, et qui se plaît singulièrement sur les terrains pierreux et dans les fentes de rochers, est ici plus abondant que partout ailleurs. On transporte les fruits du caroubier à Constantinople, en Syrie, en Egypte. Ils servent de nourriture aux pauvres et aux enfans ; ceux-ci aiment beaucoup à mâcher la pulpe douce et mielleuse qu'ils renferment. Mêlé avec la racine de réglisse, le raisin sec et divers autres fruits, il sert à faire les sorbets dont les musulmans font un usage journalier.

Les autres fruits passent en Egypte, et en Syrie, ainsi que la racine de réglisse; la graine de lin est achetée par les Italiens.

Les français apportent année commune de Marseille pour une valeur de 150 à 160,000 fr., en draps de Carcassonne, dorures, galons et étoffes de Lyon, en serges impériales fabriquées à Nismes, en grenailles, étain, fer, acier, café, sucre, muscade, gérofle, indigo, cochenille, papier et en divers objets de quincaillerie.

On apporte de Venise et de Trieste, de la verrerie, de la quincaillerie, et sur-tout des planches, dont la plus grande partie sert à faire les caisses à savon. Les retours se font en huile, en savon et en cire. Comme ces denrées y ont plus de valeur que celles qu'on apporte, on solde en sequins de Venise.

Les habitans des îles de l'Archipel apportent à Candie et à la Canée, presque tout le bois nécessaire aux savoneries ; ils le prennent soit en Caramanie, soit en Grèce. Il arrive chaque année dix à douze bateaux, évalués chacun 12 ou 1500 piastres. Ils prennent en retour de l'huile et du savon.

Les Crétois font eux-mêmes quelque commerce : ils tirent de Salonique, du blé, du coton, du tabac et du fer ; de Constantinople, des étoffes de brousse, des châles d'angora, des souliers, des mouchoirs pour la coëffure de leurs femmes, des ustensiles en cuivre. Ils prennent à Smyrne des cuirs, des marroquins, du coton, des couvertures piquées, des châlons anglais, et quelques marchandises de France.

Ils prennent à Gaze, des cendres pour leurs savonneries ; à Alep, des étoffes de soie : ils achètent sur toute la côte de Syrie, du blé et de la soie.

L'Egypte leur fournit du blé, du riz, du lin, des toileries et des cendres. Derne et Bengazi, sur la côte d'Afrique, envoyent du beurre connu sous le nom de mantégica. Tunis et Tripoli échangent leurs bonnets et leur blé avec du savon et des sequins.

On trouve sur le mont Ida et la Sphachie, une espèce de tragacante qui fournit un peu de gomme adragant ; mais cette production n'y est pas assez abondante pour être récoltée et entrer dans le commerce.

Le ladanum est un objet peu important : il en passe une très-petite quantité à Smyrne et à Constantinople.

La laine est courte, grossière et semblable à celle des îles de l'Archipel. Elle se consomme toute dans le pays.

Tout le monde connaît la pierre à aiguiser que le commerce retire de Candie et de Stancho. La première, moins bonne et moins fine que l'autre, se trouve au sud-ouest de Réthymo, dans le territoire des Sphachiotes. On l'apporte ordinairement dans le port de la Canée, d'où elle passe à Marseille et dans quelques villes de l'Italie.

Réthymo, entre la Canée et Candie, ville épiscopale, bien peuplée : elle a une citadelle et un port qui est engorgé de sable ; c'est l'ancienne *Réthymna*. Les fruits et les denrées y sont meilleurs que dans le reste de l'île. Les eaux dont les habitans se servent, sortent à gros bouillons du fond d'un puits dans une vallée étroite, à un quart de lieue de

la ville. On a bâti auprès une mosquée, dans la cour de laquelle un turc a fondé une hôtellerie pour loger et nourrir gratuitement les voyageurs qui arrivent après que les portes de la ville sont fermées, ou qui ont dessein de partir avant qu'on les ouvre. Au sud-est, on voit le mont Ida, où était le fameux labyrinthe de Crète. Ce labyrinthe, pratiqué sous une petite montagne, consiste en mille rues et détours qui se suivent sans ordre, et l'on peut le regarder comme un souterrain naturel que l'on n'a fait qu'agrandir. L'entrée est de sept à huit pas de largeur; mais elle a si peu de hauteur, qu'en quelques endroits il faut se courber pour pouvoir y pénétrer. Le sol en est raboteux et ingrat; la partie supérieure, au contraire, est unie et de pierres posées horisontalement l'une sur l'autre. La principale rue où l'on ne peut pas s'égarer aussi facilement que dans les autres, est longue d'environ 1,200 pas, et aboutit à deux belles grandes chambres qui terminent le labyrinthe. C'est à trente pas de son issue qu'elle devient la plus difficile à suivre. Pour peu qu'on s'engageât dans quelqu'un des détours qui la bordent à droite ou à gauche, on aurait peine à s'en retirer : aussi les curieux ont-ils soin de se pourvoir de guides et de flambeaux. Ce souterrain, où l'eau ne pénètre pas, ne peut pas être une carrière d'où l'on ait tiré des pierres. Il n'est ni plus décidé ni plus probable que ce soit le labyrinthe de Crète, si célèbre dans l'antiquité.

A l'entrée de la plaine de *Massaria*, la plus fertile de toute l'île, et près d'une petite rivière, qu'on croit être le Léthé des anciens, on voit les ruines de *Gortyna*, qui font encore reconnaître la splendeur de cette ancienne ville.

Candie, ville fortifiée; *Sitia*, à l'orient du golfe des Dictées, où les poètes prétendent que Jupiter avait été élevé.

Golze, autrefois *Gaudos* et *Claudan*, île située au midi de Candie; *Guaidaronisia*, située comme la précédente; *Christian*, l'ancienne *Létor*, dans les mêmes parages; *Standia*, autrefois *Dia*, d'où s'est formé le nom moderne, espèce de rocher plutôt qu'une île, au nord de Candie; *Scarpantho*, l'ancienne *Carpathus*, longue de 100 stades, et en a 200 de circuit; *Stampasa*, l'ancienne *Astypasaa*, qui avait une ville et un temple célèbre d'Apollon; *Namphie*, île montagneuse qui ne produit presque ni plantes ni herbes. Elle a de belles

sources, abonde en miel, en cire et en perdrix. Les habitans sont presque tous grecs.

Santorin, une des plus méridionales de l'Archipel, autrefois appelée *Caliste*, et ensuite *Hiéra*, la plus riche et la plus peuplée de toutes les îles de l'Archipel, quoiqu'en apparence couverte de pierres-ponces: lorsqu'elle est fertilisée par l'industrie des habitans, qui sont au nombre de 10,000, elle produit de l'orge, du vin et un peu de froment. Un tiers du peuple est de l'église latine, et soumis à un évêque catholique-romain. Près de cette île il s'en éleva, du fond de la mer, en 1707, une autre, à laquelle on a donné le même nom. Vers le tems où elle parut, il y eut un tremblement de terre, accompagné d'éclairs épouvantables, de tonnerre et de bouillonnemens de la mer pendant plusieurs jours; de sorte qu'en sortant du sein de cet élément, c'était un vrai volcan; mais il cessa bientôt de brûler. Elle est élevée d'environ 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Lors de sa première apparition, elle avait un mille de large et 5 milles de circonférence; mais elle a augmenté depuis. Plusieurs autres îles de l'Archipel ont eu, ou paraissent avoir eu la même origine. Cependant la mer, près de leurs bords, est d'une profondeur qu'on ne peut mesurer. Cent quatre-vingt-seize ans avant Jésus-Christ, l'île *Mégali-Cammeni*, c'est-à-dire, la grande île brûlée, s'éleva au-dessus de la mer, dans le port d'Aponormia, près celle de Santorin; elle fut connue sous le nom d'*Hiéra* ou *Automate*. La deuxième île, qui est un peu au-dehors du port, nommée anciennement *Therasia*, et aujourd'hui *Asprosini*, de la couleur blanchâtre de son terroir, s'éleva dans le premier siècle au-dessus du niveau de la mer. En 1573, un feu violent, sorti du sein des eaux, annonça la naissance d'une île nouvelle, à qui l'on a donné le nom de *Mirri-Commeni*, ou *Petite-Ile-Brûlée*. C'est entre celle-ci et la grande que parut, en 1707 et 1708, la dernière qui s'éleva de la mer comme une montagne enflammée, avec un bruit épouvantable, accompagné d'une violente secousse et d'une vapeur puante. Peu-à-peu elle s'est accrue de nouveaux rochers.

Il y avait 7 villes considérables dans l'île Santorin; il ne s'y en trouve plus que les 5 suivantes:

1°. *Aponormia*, dont le vaste port, en forme de demi-lune,

lune, n'a point de fond ; les vaisseaux ne peuvent s'y tenir à l'ancre ;

2°. *Scaro* ou *Castro*, avec un château, sur un rocher inabordabble ;

3°. *Pyrgos*, sur une montagne, où les habitations sont creusées dans la pierre-ponce ;

4°. Enfin, *Imperio* et *Acroteri*.

3°. Iles de la Turquie d'Asie.

Ce sont toutes les îles de l'Asie, situées dans la Méditerranée, vers la Natolie ou l'Asie mineure. Les plus remarquables sont celles de Chypre et de Rhodes.

Rhodes. — Cette île, célèbre par sa marine, par son colosse qui était une des merveilles du monde, et par le siége qu'elle a soutenu contre les Turcs, est située à 25 d. 40 m. de longitude est, et à 36 d. 30 m. de latitude nord, à 7 lieues au sud-ouest de la Natolie. On lui donne 20 lieues de long sur 25 de large. Elle n'est pas bien fertile en grains : aussi est-elle obligée de s'en procurer dans les pays voisins. A cet article près, elle abonde en vins et autres productions nécessaires. Outre ses belles prairies, elle recueille beaucoup de fruits, de cire et de miel. On y fait commerce de savon, de beaux tapis et de camelots. L'air y est salubre ; et il arrive rarement que le soleil n'y paraisse tous les jours.

Rhodes, qui est la capitale de l'île, est sur le penchant d'une colline, en face de la mer : elle a une lieue de circonférence, et offre le spectacle varié et agréable d'une ville entrecoupée de jardins, de minarets, de tours et d'églises. C'est une des meilleures forteresses des Turcs ; elle a un excellent port, dont l'entrée est serrée par deux rochers, sur lesquels s'élèvent deux tours qui en défendent le passage. Les Turcs y entretiennent une bonne garnison. Les Grecs y ont un archevêque. Les Latins y en avaient établi un de leur communion au 12e. siècle ; mais il n'y réside plus, depuis que l'île a été enlevée aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. C'est avec raison que l'on comptait parmi les merveilles du monde le colosse d'airain, élevé à l'entrée du port ; il représentait la statue d'Apollon. Cette statue gigantesque avait 70 coudées de hauteur, ou 135 pieds. Le colosse était appuyé

sur les deux rochers, à l'entrée du port, qui avait 50 toises d'ouverture, et il voyait passer les vaisseaux entre ses jambes, et tenait un fanal à la main pour éclairer et diriger leur marche. Son visage représentait le Soleil, auquel il était consacré. Il avait coûté 3,000 talens (environs 900,000 livres). Il fut renversé par un tremblement de terre, 55 ans après sa construction, et resta 900 ans dans cette situation. Les Sarrasins s'étant emparés de Rhodes, l'an 655 de Jésus-Christ, mirent en pièces le colosse, et en retirèrent la charge de 900 chameaux. Les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, depuis appelés *chevaliers de Malte*, enlevèrent cette île aux Sarrasins en 1308, après avoir perdu la Palestine. L'empereur des Turcs la leur reprit, en 1522, après un des siéges les plus opiniâtres qui soient dans l'histoire. L'empereur Charles-Quint leur donna l'île ou le rocher de Malte, dont ils ont pris et conservé le nom. Les habitans de Rhodes furent autrefois les maîtres de la mer, et les Romains adoptèrent leur code maritime.

Scio, ou *Chios*, à l'ouest de Smyrne, et à la distance de 25 à 30 lieues; elle peut en avoir 35 de circuit. Les côtes sont très-fertiles, mais l'intérieur est rempli de montagnes et de rochers, qui la rendent presque stérile. L'île fournit d'excellent vin muscat, quantité de térébenthine, de beaux marbres et d'excellent mastic, espèce de gomme que l'on extrait du lentisque, et qui forme le principal revenu du gouvernement. Le grand-seigneur le fait transporter à Constantinople, les femmes du sérail en mâchent presque toute la journée, pour se rendre les dents blanches, et l'haleine douce. Outre ces objets, l'île produit également du coton, de l'huile et de la soie, qu'on exporte, ou que l'on manufacture, en velours et en étoffes d'or et d'argent. On évalue la population de l'île à cent mille grecs, dix mille turcs et trois mille latins. On y compte 300 églises, sans y comprendre les chapelles et les monastères; la garnison turque est de 14 mille hommes.

L'île a appartenu à des seigneurs génois de la maison de Justiniani, jusqu'en 1566, que les Turcs s'en emparèrent. Les rois de France avaient obtenue pour ceux de la communion romaine la continuation de leur culte; mais ils en ont été privés à la fin du 18e. siècle, sous le prétexte de rebellion.

Il y reste cependant un certain nombre de prêtres et de religieux de divers ordres, et même un évêque latin.

Les femmes de l'île de Chios passent pour avoir plus de politesse, que dans les autres îles du Levant : de tous tems, elles ont été célèbres pour leur beauté ; cette qualité est pour ainsi dire, l'apanage des femmes de toutes les îles de la Grèce. Elles ont fourni aux peintres et aux sculpteurs les modèles les plus parfaits de leur art. L'île a donné la naissance à l'historien Théopompie ; à Théocrite, non pas le poëte, mais le sophiste et à Léon Allatius, garde de la bibliothèque du Vatican et auteur de plusieurs savans ouvrages. Il est mort en 1669. Mais les habitans se flattent sur-tout d'avoir eu pour compatriote le premier et le plus sublime des poètes, Homère, dont ils montrent encore une petite maison carrée, qu'ils nomment l'école d'Homère. La ville de Chios a 40,000 habitans. Les Turcs habitent dans un quartier séparé.

Le port de *Scio*, dont l'entrée est indiquée par deux fanaux, est fermé du côté du sud-est par une jetée presqu'à fleur d'eau, assez vaste autrefois pour le commerce de l'île et de tout l'Archipel, on le voit se combler tous les jours, sans que les Turcs fassent la moindre dépense pour le creuser et l'entretenir.

La citadelle, bâtie par les Génois domine le port : une esplanade assez étendue la sépare de la ville, et un fossé creusé tout au tour doit recevoir les eaux en cas de siége. Les fortifications sont régulières quoiqu'anciennes : elles sont dégradées en plusieurs endroits, et les canons sont aujourd'hui presque tous sans affûts, si ce n'est à la batterie qui défend l'entrée du port. L'intérieur de la citadelle est rempli de maisons capables de loger aisément les 7 à 800 janissaires qui font toute la force de l'île ; mais elles sont en partie ruinées, et les Turcs, comme on sait, ont bien plus de penchant à détruire qu'à édifier.

La ville de *Scio*, est dominée, à l'occident et au nord, par des collines schisteuses, granitiques, assez arides, susceptibles néanmoins de quelque culture. On ne voit au nord-ouest de ces collines, que des montagnes calcaires, presque nues, qui laissent à peine quelques espaces entr'elles, dont l'industrie agricole des habitans puisse tirer parti.

Au sud de la ville, les regards se portent avec plaisir sur

une plaine de deux lieues d'étendue, extrêmement fertile, couverte de belles maisons de campagne, et ornée de jardins plus ou moins spacieux, où sont cultivés presque tous les fruits de l'Europe et la plupart de ses légumes.

L'oranger, le citronnier, le limon doux et le cédrat y sont répandus avec profusion et entassés sans ordre. Le figuier, le grenadier et le prunier y sont un peu moins abondans. On y remarque aussi le pêcher, l'abricotier, l'amandier et le mûrier noir, le rosier est cultivé partout dans les bonnes terres, comme dans celles de médiocre qualité. L'aubergine, la ketmie, le melon, le concombre, la pastèque, occupent les espaces qui ne sont point plantés.

Ces jardins sont arrosés par quelques sources qui descendent des montagnes voisines, ou par des puits dont l'eau est élevée au moyen d'une roue et de deux cordes, auxquelles sont adaptés des pots de terre placés à la suite les uns des autres.

Au-delà de cette plaine, et dans toute la partie méridionale de l'île, les terres sont presque par-tout susceptibles de culture, quoiqu'elles soient en général de médiocre qualité. Le sol est moins élevé, moins inégal que dans la partie nord, et la population y est plus considérable.

La longueur de cette île du nord au sud, est d'environ cinquante milles : sa largeur varie beaucoup à cause des sinuosités que présente la côte : elle est à-peu-près de douze milles vers la partie méridionale, et de quinze milles vers la partie septentrionale. Elle est séparée de l'Asie par un canal, dont la largeur est au moins de huit à neuf milles.

Scio, capitale de l'île qui en porte le nom, est grande, bien bâtie ; les rues sont étroites, pavées, assez propres ; les maisons sont hautes, toutes en maçonnerie, la plupart en pierre de taille : on se sert indifféremment du grès ou de la pierre calcaire.

On est dans l'usage à Scio, de pratiquer au centre des maisons un logement spacieux, très-élevé, que l'on habite en été pendant la chaleur du jour. On respire un air frais le soir et le matin sur la terrasse des maisons, et l'on jouit en même-tems de la vue de la campagne et de la mer.

D'après les registres du gouvernement, la population de Scio doit être évaluée à 110,000 habitans. On en compte 30,000 à la capitale, savoir : 3,500 turcs, 1,500 grecs,

catholiques - romains, et 25,000 grecs schismatiques : on peut ajouter à ce calcul environ 100 juifs.

Il y a 68 villages dans l'île, tous habités par des grecs. Les villages qui fournissent le mastic, au nombre de 24, sont les plus peuplés et les plus riches; Pirghi, situé à l'ouest, est le plus grand de tous.

Caractère. — Ce qui distingue les habitans de Scio des autres Grecs, c'est un penchant décidé vers le commerce, un goût vif pour les arts, un désir d'entreprendre ; c'est un esprit enjoué, plaisant, épigrammatique ; c'est quelquefois une sorte de gaieté folle et burlesque, qui a donné lieu au proverbe : *il est aussi rare de trouver un cheval vert, qu'un Sciote sage.*

Malgré leur grotesque vêtement, les femmes de la campagne sont plus aimables que celles de la capitale, parce qu'elles sont plus aimantes, plus gaies, plus vives et plus spirituelles. On les voit assez librement chez elles en présence des parens, et elles jouissent, plus qu'ailleurs, d'une liberté dont elles n'abusent guère.

Soit que l'aisance et la gaieté, sous un beau ciel, concourent également à donner aux femmes des formes agréables, des traits réguliers, des carnations douces et légèrement animées ; soit que les Grecques aient moins dégénéré ici qu'ailleurs de leur antique beauté, il est certain qu'on ne trouve en aucune autre contrée du Levant, autant de belles femmes qu'à Scio ; et cependant subjuguées par un mauvais goût, elles font un usage trop grand du rouge, du blanc, et du noir, qui, bien loin d'ajouter à leurs charmes, font disparaître cette douceur, cachent ce teint délicat, détruisent cette fraîcheur qui rendent par-tout les femmes si agréables et si séduisantes.

Elles fréquentent bien plus rarement les bains que les grecques de Smirne et de Constantinople ; c'est aussi peut-être la raison qui fait que leur beauté se soutient plus long-temps.

Celles qui se livrent plus particulièrement à la broderie, donnent elles-mêmes aux soies qu'elles emploient, les couleurs dont elles ont besoin, par le secours de quelques plantes telles que le micocoulier, le genet, les racines du pommier et le bois de coignassier.

Elles se servent aussi de la noix de galle, de la vélanida,

S 3

de la racine de garance et de toutes les substances colorantes employées en Europe.

Douane. — La douane est réglée à cinq pour cent, tant pour les grecs que pour les musulmans, et par l'évaluation que l'on fait des étoffes manufacturées dans le pays, il s'ensuit qu'elles payent à peine trois pour cent de sortie.

Impôts. — La répartition des impôts est faite par les habitans de la ville, par les *primats* généraux ou chefs de la commune : le géronda ou chef primat particulier de chaque village, fixe ceux des cultivateurs de son district. Le premier de ces impôts est assis sur les propriétés et l'industrie ; il devrait être prélevé à raison d'une piastre pour cent de revenu, si l'on suivait les canons du sultan Soliman; mais le long séjour à Scio de quelques officiers de la porte, celui des troupes d'Asie, des escadres turques et barbaresques, et mille autres occasions de dépense à la charge des habitans, ont fourni de tems en tems le prétexte d'augmenter cet impôt, et de le porter jusqu'à quatre piastres.

L'île est soumise en outre, ainsi que toutes celles de l'Archipel, au droit que le capitan-pacha prélève annuellement sur elle. Scio payait autrefois 24 bourses; elle en paye aujourd'hui 48.

Toutes les étoffes manufacturées dans l'île sont soumises, avant leur sortie, à une marque au sceau apposé par le mutselim, sous peine de confiscation et d'amende : elles payent la valeur de 6 aspres par pic, lorsqu'elles sont travaillées en or ou en argent : les étoffes simples de soie ne paient que 2 aspres ; les cotonades, dimites et autres toiles de coton, payent beaucoup moins.

Le karatch ou capitation, à laquelle les non-musulmans sont soumis dans tout l'Empire, fut, après la conquête de l'île, abandonné dans les villages, et fixé en raison de leur population et de l'étendue de leur territoire. Cette taxe n'a point varié depuis lors, quoique la population de quelques villages ait augmenté, et qu'elle ait considérablement diminué dans quelques autres. Ceux qui fournissent le mastic paient le karatch avec cette denrée.

A la ville, tous les mâles, depuis l'âge de puberté, et par abus, depuis l'âge de dix ou douze ans, sont inscrits sur un registre et divisés en trois classes. Ceux de la première, payent 11 piastres ; ceux de la seconde, 5 ½ ; et ceux de la

troisième, 2 ½. Les femmes sont exemptes de cet impôt, et ne peuvent être poursuivies pour leurs maris ou leurs enfans absens. On sent bien que l'avidité des percepteurs du karatch leur ferait confondre toutes les classes, et les porterait à grossir les deux premières, si les primats n'avaient le droit de faire entendre les plaintes des opprimés, et d'exiger impérieusement que justice leur soit rendue.

La répartition et la levée des impôts sont soumises à leurs soins : ils en versent le montant dans la caisse du Muchassil, sans nul autre retenue que les honoraires des collecteurs. Ils sont nommés pour un an seulement, à la pluralité des voix, dans une assemblée générale convoquée à cet effet. Trois de de ces primats sont pris parmi les grecs et deux parmi les catholiques romains.

Les habitans de Scio ont aussi le droit d'élire chaque année deux intendans de santé, dont ils augmentent le nombre en cas de peste. Leur pouvoir s'étend à cet égard sur tout ce qui habite, ou aborde dans l'île, à l'exception des turcs et des francs. Il leur est permis d'interdire à un village pestiféré toute communication avec la ville, en lui fournissant néanmoins les provisions et tous les secours que l'humanité réclame en pareil cas. Mais aussi, malheur au cultivateur qui, par l'appât du gain ou tout autre motif, franchirait les limites que l'intérêt de tous a tracées ! Il serait arrêté et subirait une cruelle bastonnade.

Ces intendans ne permettent pas qu'un bateau suspect entre dans le port : ils l'obligent à rester en rade, s'informent fréquemment de la santé de l'équipage, et s'il y a quelques matelots frappés de la peste, ils les font transporter au lazaret. L'un d'eux les précède armé d'un bâton, toujours prêt à frapper celui qui ne s'éloignerait pas au mot d'*alargà*; prononcé d'une voix forte.

Culte. — La tolérance musulmane qui laisse aux Sciotes la liberté d'avoir une police, des tribunaux, des juges particuliers, est encore plus indulgente à l'égard de leur religion. Les grecs infiniment plus nombreux, plus riches, plus puissans que les latins, possèdent environ sept cents églises dans cette île. Les latins en ont à peine quatre : une seule dans la capitale et trois dans les campagnes.

Les processions et les enterremens attirent une suite i

nombrable ; les prêtres en surplis, les papas en étoles traversent les rues de la ville, précédés d'une longue croix, suivis d'un grand nombre de fidèles le cierge à la main. Le farouche musulman les voit passer sans murmurer, pourvu qu'ils rendent hommage aux mosquées, qu'ils interrompent leurs chants à la vue de ce lieu vénéré, qu'ils détachent la croix de son bâton et la tiennent humblement baissée.

Histoire. — L'histoire de Scio se perd dans l'obscurité des tems, et se confond avec les erreurs de la fable. D'abord sous la verge des rois, ensuite sous l'agitation républicaine, puis sous la tyrannie odieuse des factions, alternativement indépendans et soumis, jamais peut-être libres et heureux, les habitans de Scio ont passé successivement sous la domination des Perses, sous celle des Grecs, sous celle des Romains.

Les Vénitiens tentèrent de s'y établir, lorsque les Européens en délire couraient en foule vers les régions orientales, pour chasser les infidèles musulmans de la Terre-Sainte. Les empereurs grecs, bientôt après, vendirent l'île à des seigneurs génois, et cette république en avait fait l'entrepôt d'un commerce étendu, lorsqu'en 1566 Soliman Ier. s'en rendit maître.

Favorisés par les catholiques du pays, les Vénitiens s'emparèrent de Scio en 1693, vers la fin du règne d'Achmet II : ils s'y conduisirent d'une manière indécente et très-impolitique, en persécutant les grecs, ennemis des latins. L'année d'après, Mezo-Morto, amiral turc, n'eut qu'à se présenter pour les battre et les en expulser. Depuis cette époque, Scio n'a cessé d'être soumise à l'empire du croissant.

Monumens antiques.

École d'Homère. — A 4 milles au nord de Scio, au pied du mont Epos, on trouve, près du rivage de la mer, une roche calcaire, dont le sommet est taillé en plate-forme : elle a environ 20 pieds de diamètre ; une banquette en couronne la circonférence. Au centre est un bloc carré, qui s'élève du rocher à un pied et demi de hauteur, et qui porte sur chacune de ses faces la figure d'un sphinx dégradé, à peine reconnaissable. Tel est ce monument que les habitans regardent comme le lieu où Homère instruisait et charmait ses compatriotes ; car ils sont persuadés que Scio avait vu naître ce grand-homme.

Fontaine d'Hélène.—Aux environs de Solavia, à une lieue au nord de Scio, sont quelques rochers calcaires, au bas desquels sort une eau vive, fraîche et abondante qui va arroser des jardins qui se trouvent au-dessous. Ce lieu, vraiment beau, vraiment pittoresque, est en vénération dans le pays. On attribue une infinité de vertus à ces eaux, et l'on croit que c'est autour de cette fontaine que la belle Hélène venait se baigner, lorsqu'elle habitait l'île.

Delphinium. — A 2 lieues au-delà de l'école d'Homère, on trouve le port *Dauphin*, sur lequel était située l'ancienne *Delphinium*. Les vaisseaux de guerre mouillent dans ce port en hiver, tandis qu'ils trouvent plus commode et aussi sûr en été de passer l'ancre aux environs de la ville de Scio.

Cardamissa. — Quand on a dépassé les îles Spasmadores et doublé le cap, on arrive à Cardamissa, où l'on voit les ruines d'un temple qu'on croit avoir été consacré à Neptune. La côte aux environs est très-élevée, escarpée, et la roche, nue en plusieurs endroits, est calcaire.

Phanum. — A l'ouest de l'île, on aperçoit, à peu de distance de Pirghi, dans une petite plaine qui aboutit à la mer, des ruines que l'on doit regarder comme celles de l'ancienne *Phanum.* Ce lieu, nommé aujourd'hui *Phana*, présente des amoncellemens de décombres, des tas de pierres, la plupart carrées, unies, taillées au cizeau; mais on n'y découvre ni inscriptions, ni colonnes, ni bas-reliefs : le mouillage, exposé au nord-ouest, serait dangereux en hiver pour de gros navires. Les champs et les côteaux arvisiens, si célèbres autrefois par la bonté de leurs vins, sont plus au nord, et font partie du territoire de Volisso.

Productions. — Le mastic doit être regardé comme une des productions les plus importantes de l'île, et comme la plus précieuse, puisque c'est à elle que les habitans de Scio doivent une partie de leurs privilèges, et les cultivateurs leur indépendance, leur aisance et peut-être leur bonheur. Le lentisque qui le produit, ne diffère point de celui qui croît au midi de l'Europe et dans toutes les îles de l'Archipel. On remarque seulement à Scio quelques variétés aux feuilles plus grandes que la culture a produites, et que les marcottes et les greffes perpétuent.

Pour obtenir le mastic, on fait au tronc et aux principales

branches du lentisque de légères et nombreuses incisions, depuis le 15 jusqu'au 20 juillet, selon le calendrier grec. Il découle peu-à-peu de toutes ces incisions un suc liquide, qui s'épaissit insensiblement, qui reste attaché à l'arbre, en larmes plus ou moins grosses, ou qui tombe à terre lorsqu'il est très-abondant. Le premier est le plus recherché : on le détache avec un instrument de fer tranchant, d'un demi-pouce de largeur à son extrémité. Souvent on place des toiles au-dessous de l'arbre, afin que le mastic qui en découle ne soit pas imprégné de terre et d'ordures.

Selon les réglemens faits à ce sujet, la première récolte ne peut avoir lieu avant le 27 août : elle dure huit jours consécutifs, après lesquels on incise de nouveau jusqu'au 25 septembre. Alors se fait la seconde récolte, qui dure encore huit jours. Passé ce tems, on n'incise plus les arbres ; mais on recueille, jusqu'au 19 novembre, le lundi et le mardi de chaque semaine, le mastic qui continue de couler. Il est défendu ensuite de ramasser cette production. On recueille le mastic dans 21 villages au sud de la ville.

Térébenthine. — La térébenthine de Scio devient chaque jour plus rare : à peine en ramasse-t-on 200 coques aujourd'hui, tandis qu'autrefois on en obtenait le double. On entaille l'arbre au-lieu de l'inciser, et on adapte dessous un petit vase de terre, propre à recevoir la liqueur qui en découle. Le térébinthe parvient à une grosseur assez considérable : on en voit quelques-uns auprès du cimetière arménien de Constantinople, sur le chemin qui conduit à Buyuk-déré, qui ne le cèdent point à nos plus grands noyers.

Coton. — Quoique le coton soit très-abondant à Scio, cependant il ne suffit pas pour alimenter les nombreuses manufactures qui y sont établies ; on est obligé d'en faire venir une assez grande quantité de la Romélie et de la côte d'Asie. On fabrique des toiles simples, des dimites, des molletons unis et pluchés, quelques cotonades grossières, rayées de bleu. Les femmes de la campagne filent le coton au rouet ; elles s'occupent aussi à faire des bas et des bonnets, qu'elles viennent vendre à la ville.

Oranges. — Les oranges, les citrons, les limons et les cédras que l'on porte, pendant l'hiver et le printems, à Constantinople, à Andrinople et à Smyrne, sont un objet de

commerce très-important, que l'on évalue, année commune, à 2,000,000 francs.

Les galles-figues. — On confit également au sucre ou au miel les galles encore vertes d'une espèce de sauge, *salvia pomifera.* Cette confiture est très-agréable, très-estimée et très-stomachique. Les Sciotes emploient non-seulement les galles du pays, mais celles qu'ils reçoivent des îles voisines.

Les figues sèches sont estimées, et passent presque toutes à Smyrne et à Constantinople. Les négocians de Smyrne en expédient en Europe, tant de Sciò que de la côte d'Asie, pour une somme de 100,000 de nos francs.

Soie. — On évalue la récolte de la soie, dans les années ordinaires, à 10 ou 12,000 ocques; elle monte quelquefois à 19,000; quantité qui ne suffit jamais pour alimenter les manufactures de la ville. On en tire annuellement de Bruse, d'Andrinople et de la Syrie environ 20,000 ocques. Le mûrier que l'on cultive à Scio, et avec lequel on élève les vers-à-soie, est celui que nous connoissons sous le nom de mûrier noir ou mûrier d'Espagne. Quelques particuliers retirent du fruit une eau-de-vie peu spiritueuse, mais agréable. Le prix de la feuille du mûrier, parvenue à sa grosseur, est de 2 ou 8 piastres.

On compte environ 500 métiers occupés à la fabrication des étoffes de soie. Les habitans de Scio sont parvenus à imiter, en quelque sorte, nos étoffes de Lyon: ils ont copié avec plus de succès les étoffes en soie et coton des Indes, qu'on tire aussi d'Alep et de Damas. Celles de Scio sont supérieures aujourd'hui à celles de ces deux villes, les plus anciennes manufacturières de l'empire ottoman. On travaille aussi une quantité considérables de *gaitans* ou gances de soie, préférables à ceux de Constantinople ou de Bruse. Ils servent pour la bordure et les boutonnières des habits turcs. On en tresse aussi en or et en argent pour ceux des femmes. Il y a beaucoup moins de métiers pour les étoffes de coton que pour celles de soie.

Huile. — L'huile suffit aux besoins des habitans dans les bonnes récoltes: on en retire de Mitylène, lorsqu'elles sont mauvaises ou médiocres. On sale à Scio, comme dans tout le Levant, une très-grande quantité d'olives.

Rosier. — Le rosier, cet objet important de culture, soit

par la grande quantité de conserves de roses que l'on y fait, soit par l'huile essentielle qu'on en retire.

Cire. — La cire ne suffit pas à la grande consommation qui s'en fait dans les églises du pays. On en fait venir de la Grèce et de la Natolie. On fait venir aussi du miel pour les sirops, les conserves et les confitures que l'on prépare : celui de la Grèce est le plus estimé.

San-Nicolo, petite ville au sud de l'île, est bâtie sur la rade, et occupe la place de l'ancienne capitale.

La citadelle est dans l'intérieur des terres, à 4 milles delà sur une colline très-élevée,

Ténédos. La distance de cette île à la côte la plus voisine n'est que d'une lieue et demie : on en compte environ cinq de la ville à l'entrée de l'Hellespont. Le port est petit et ne peut recevoir que des navires marchands : il est formé par une jettée à fleur d'eau, et une langue de terre sur laquelle est construite la citadelle qui en défend l'entrée, et qui peut le garantir tout au plus de la surprise d'un corsaire. La ville est bâtie en demi-cercle, dans un vallon et sur le penchant de deux côteaux : elle a cinq à six mille âmes de population, à en juger par son étendue et par le nombre des personnes qui payent le karatch. On y compte autant de turcs que de grecs, presque tous occupés à la culture des terres : peu d'entr'eux sont marins. La plupart des turcs sont attachés au service de la citadelle. Il y a un vaivode ou gouverneur, un aga commandant de la citadelle, sous les ordres du vaivode, et un cadi ou juge.

La ville est dominée par une montagne peu élevée, pyramidale, qui parait avoir été formée par l'action d'un volcan, dont on reconnaît les traces sur tout le terrain qui s'étend de là à la mer dans la partie du nord. On trouve aux environs un granit remarquable par des morceaux plus ou moins grands de feld-spath cristallisés.

Cette île produit peu de grains, peu de fruits, et peu d'herbages : on y récolte très-peu de coton et de sésame. La vigne est la seule richesse de ce pays et la principale occupation des habitans.

Lesbos, ou *Mytilène*, île d'environ 45 lieues de circuit. Elle est fameuse par le nombre des philosophes et des poètes qu'elle a produits. Elle est très-fertile en vins fort estimés et

en fruits, sur-tout en figues, les meilleures de tout l'Archipel. On y trouve de très-beaux marbres. Mahomet II l'enleva aux Catelusi de Gênes qui la possédèrent depuis 1355 jusqu'en 1442. *Metelin*, capitale de l'île, était autrefois plus considérable. Elle a une citadelle qui passe pour imprenable, et qui est toujours bien pourvue de munitions.

Lesbos a gémi long-tems sous des tyrans particuliers, et n'a joui que par intervalles des charmes de la liberté. Cette île a successivement passé sous la domination des Perses, sous celles des Grecs et des Romains. Les croisés s'y sont établis un instant, et des Génois en étaient les maîtres lorsque l'empire d'Orient est tombé entre les mains des Turcs. Lesbos était sous la domination des Génois lorsque Mahomet II, dix ans après la prise de Constantinople, équipa une flotte considérable pour s'en rendre maître. Mitylène, Méthymne, et la plupart des places de cette île étaient bien fortifiées.

Lesbos a donné le jour à quelques grands hommes, parmi lesquels on remarque plus particulièrement Alcée, poète lyrique, qui déclama si long-tems contre la tyrannie; Sapho, cette femme poète, que l'antiquité a placée parmi les muses, qu'un amour malheureux a fait précipiter du promontoire de Leucade; Théophraste, disciple de Platon et d'Aristote, dont l'éloquence était si persuasive, et la philosophie si aimable; Pittacus enfin, que la Grèce place parmi ses sages. Et dans des tems plus modernes, les deux frères Barberousse, fils d'un potier de terre, qui, de simples matelots devinrent des pirates fameux, et furent ensuite l'un après l'autre souverains d'Alger. Le cadet, nommé grand amiral par Soliman Ier., est plus connu que son frère, dans l'histoire de l'empire ottoman.

Température. — Quoique cette île soit exposée en hiver à des coups de vent subits de nord-est et d'est, qui viennent des montagnes de l'Asie, ainsi qu'au vent de nord qui règne sur tout l'Archipel, le climat y est néanmoins assez beau et la température de l'air assez douce. Il y gêle rarement dans cette saison; mais en été les chaleurs sont assez fortes sur la côte méridionale, et l'air y est en général plus mal-sain que dans les autres parties de l'île.

Population. — On compte à Lesbos environ huit mille grecs payant le karatch, depuis l'âge de sept ans jusqu'à leur

mort ; ce qui peut faire évaluer à-peu-près de vingt mille âmes leur population, en y comprenant les femmes et les enfans au-dessous de cet âge. On croit qu'il y a à-peu-près autant de turcs que de grecs dans l'île ; ce qui donne en tout 40,000 habitans. Les juifs ne sont pas assez nombreux pour entrer en ligne de compte.

Division. — L'île est divisée en seigneuries ; l'aga des autres contrées au lieu d'être obligé de joindre les armées de terre lorsqu'il en est requis, est soumis, à Lesbos, à un service maritime dont il trouve presque toujours le moyen de se dispenser en fesant quelques sacrifices d'argent.

Usages. — La fille aînée héritait seule, dans cette île, des biens du père et de la mère à l'exclusion des garçons et des autres filles. Cet usage, que le tems avait converti en loi, était respecté et religieusement suivi, quoique chaque enfant eût la faculté de recourir au tribunal turc, et d'invoquer les droits sacrés de la nature. Depuis peu le patriarche de Constantinople, l'archevêque et tout le clergé de Mitylène ont modifié cette loi, en admettant toutes les filles au partage, dans la proportion suivante. La première née reçoit le tiers de l'héritage ; la 2e. a le tiers de la portion que sa sœur a laissée ; la 3e. a de même le tiers de la portion que la 2e. a laissée, ainsi de suite.

Montagnes. — Elles sont toutes boisées, le pin d'Alep y croit abondamment et y parvient à une grosseur considérable : on y voit aussi le pin à pigeons et quelques chênes à fruits pédonculés : l'arboutier, l'audrachné, le lentisque, le térébinthe, le myrte, l'agnus-cartus, quelques arbrisseaux légumineux et plusieurs cistes, parmi lesquels on distingue celui qui donne le ladanum, y sont répandus en grande quantité. Le chêne vélani est plus commun sur les côteaux et dans les plaines, que sur les montagnes. L'orne croit dans les lieux bas et arrosés, et le platane ne se trouve guère que sur les bords des rivières et des torrens. Les habitans retirent du pin une assez grande quantité de poix noire, par le moyen du feu, pour l'usage du chantier établi près le port austral, ou pour le carénage des navires et bateaux qui viennent à cet effet à Mitylène. C'est de la côte d'Asie qu'on tire les meilleurs bois de construction. Ils y sont très-abondans ; mais comme l'ex-

traction en est pénible et coûteuse : on se borne à ceux qui croissent à peu de distance de la mer.

Commerce. — On évalue à plus de 50,000 quintaux la quantité d'huile qui sort de cette île dans les récoltes ordinaires. Elle passe presque toute à Constantinople. Les Français en retiraient beaucoup autrefois, et avaient un vice-consul établi à Mitylène. Le gouvernement a réformé le vice-consulat depuis que les négocians se sont bornés aux huiles de Candie et de la Morée, qu'ils trouvent moins chères que celles de Lesbos.

Celte huile est en général d'une médiocre qualité, parce que les habitans, n'ayant pas suffisamment de moulins sont obligés de cueillir lentemenl leurs olives. Celles qui se détachent de l'arbre et qui restent quelque tems par terre, se détériorent plus ou moins promptement, suivant que le tems est plus ou moins humide et pluvieux. D'ailleurs on est dans l'usage, avant d'envoyer les olives au moulin, de les conserver entassées dans des endroits peu spacieux, et de jetter par-dessus une assez grande quantité de sel marin, dans la vue d'empêcher leur fermentation, et de retarder, autant qu'il est possible, leur altération.

L'Italie retire de Mitylène 8000 quintaux de vélanida, dont une partie vient de la côte d'Asie. Les figues sèches sont un objet peu important d'exportation, de même que les laines.

Il n'y a point de rivières à Lesbos : quelques torrens peu étendus reçoivent en hyver les eaux de pluies surabondantes, et les portent à la mer ; mais on y voit un grand nombre de sources dont l'eau, fort bonne à boire, est assez considérable pour arroser une partie des plaines, et procurer aux habitans, par ce moyen, des légumes, des herbages et des fruits.

Mitylène, nommée aujourd'hui *Castro* ou *Mételin*, contient deux ou trois mille Grecs, trois ou quatre mille Turcs, et trente ou quarante familles juives. La citadelle est spacieuse, garnie de canons, en assez bon état, et défendue par cinq ou six cents janissaires, presque tous mariés et domiciliés. Il y a dans l'intérieur deux mosquées et un grand nombre de maisons occupées par cette milice. La ville moderne s'étend en demi cercle le long du port septentrional, sur une partie du terrain qu'occupait l'ancienne ville; les tronçons de colonnes employées dans les édifices, les débris de chapiteaux les

fragmens de marbre et de granit qu'on voit par-tout, attestent son importance, et montrent le rang qu'elle occupait autrefois.

Port de Mitylène. Les deux ports de Mitylène sont séparés par une langue de terre, sur laquelle fut construite par les Génois une citadelle que les Turcs ont conservée. Le port supérieur ou boréal est garanti du vent du nord-est par une jetée dont on fait remonter l'origine à l'ancienne Grèce. Le port austral est ouvert et se présente au sud-est : il est un peu moins étendu et moins profond que l'autre : il n'y a que les bateaux du pays qui puissent y mouiller, tandis que le port boréal peut recevoir de petits bâtimens marchands. Les vaisseaux de guerre et les navires européens que le commerce attire à Mitylène, mouillent en été devant le port austral ; mais ils ne s'y exposent guère en hyver, parce qu'il survient quelquefois dans cette saison, des coups de vent de nord-est très-impétueux, qui pourraient les faire périr ou les obliger de couper leurs cables et de mettre promptement à la voile.

Baba. — La petite ville de Baba, à l'est du cap Baba, autrefois le promontoire de Lesbos, est située au bord de la mer, sur un terrain en pente. Elle a un petit port pour les bateaux. Les vaisseaux et les navires que le vent du nord contrarie, mouillent quelquefois à deux ou trois encablures du port jusqu'à ce que le vent change. Son territoire est assez bon, et fournit les mêmes productions que celui de la Troade. Elle est renommée en Turquie, pour les lames de couteaux et de sabres qu'on y fabrique à l'usage des Orientaux. Elle est peuplée d'autant de Turcs que de Grecs.

Pétra. Le village de Pétra, ainsi nommé à cause d'un gros rocher isolé, granitique qui se trouve au milieu, est situé en plaine vers le rivage de la mer : il n'a que deux ou trois cents habitans turcs et grecs presque tous cultivateurs. Il est entouré de montagnes volcaniques, et il a une petite plaine qui se réunit à celle de Molivo. Les femmes grecques de ce village portent une coëffure extrêmement relevée, semblable en quelque sorte à une mitre.

Le port ou plutôt la rade qui porte son nom, est située au nord de Lesbos ; elle est ouverte au nord-ouest, les navires y mouillent cependant en sûreté par tous les vents, parce que les vagues sont arrêtées par quelques rochers qui se

trouvent

trouvent à l'entrée, et parce que la côte d'Asie, dont la distance n'est que de deux ou trois lieues, ne permet pas que la mer soit très-agitée dans ce canal par les vents de nord et de nord-ouest.

Molivo.—Ce village est à l'est de Pétra, sur un côteau peu éloigné de la mer : il est bâti sur des rochers de basalte, précisément au lieu qu'occupait autrefois Méthymne. Il est dominé par un château presque ruiné, construit par les Génois : on y voit encore épars quelques canons démontés ou brisés.

La population de Molivo peut être évaluée à deux ou trois mille habitans, tant turcs que grecs. Son territoire est formé d'une plaine peu étendue, très fertile, entourée de montagnes volcaniques. Ses productions consistent principalement en huile, en bled et en orge. Il y a peu de vin et divers fruits. On y récolte aussi du coton et plusieurs plantes potagères.

Caloni.—Le port Caloni se trouve au milieu de la partie méridionale de Lesbos : il est très-étendu, très-sûr, mais peu fréquenté.

La plaine située au fond de ce port a deux lieues d'étendue : sa principale culture est en bled, coton et oliviers : on y recueille aussi des figues, des melons, des pastèques, des courges et divers légumes. On y voit plusieurs villages; mais la population n'y est pas en proportion de la fertilité et de l'étendue des terres propres à la culture. L'air y est si malsain, qu'il meurt, dans certaines années, un grand nombre de personnes. Il y a des villages où l'on ne voit que des lépreux : dans les autres, la figure de tous les habitans indique assez qu'ils sont exposés aux fièvres intermittentes et putrides, et à toutes les maladies qui naissent aux environs des marécages. Il n'y a que des grecs cultivateurs et des pauvres dans tous ces villages malsains. Les Turcs possesseurs des terres préfèrent le séjour de Mithylène, de Molivo et des autres endroits les mieux situés de l'île.

Yéro.—Le port *Yéro* ou *port des Oliviers*, très-bien figuré par M. de Choiseul, est un des plus sûrs et des plus vastes de l'Archipel; il est à l'extrémité orientale et méridionale de l'île : on le dit poissonneux et abondant en coquillages; on y pêche, entre autres, de très-bonnes huîtres, qu'on envoie à Scio et à Smyrne. Il est fréquenté toute l'année par les bateaux et les navires qui viennent y charger l'huile que l'on récolte aux environs.

A la partie orientale du port il y a quelques montagnes calcaires qui n'ont point été attaquées par le feu des volcans: et c'est-là que l'on trouve, près de la mer, une source d'eau minérale chaude, assez abondante, dont les habitans de Mithylène font très-grand cas.

Samos, île fertile en tout : ses habitans sont, pour la plupart, des chrétiens grecs. Elle est située à deux ou trois lieues de l'Asie-Mineure, vis-à-vis Ephèse. On lui donne dix lieues de long sur cinq de large. Elle s'honore d'avoir donné le jour au sage Pythagore. Ses vins muscats sont très-recherchés: elle produit aussi de la laine, qui s'exporte en France, de l'huile, des grenades et de la soie. C'est à Samos que Junon avait pris naissance; elle y avait son char et son temple, dont on fait encore remarquer les ruines aux étrangers, ainsi que celles de l'ancienne Samos. On prétend que ce sont les plus beaux restes de l'antiquité qui puissent se trouver dans le Levant. Cora est le siège d'un évêque grec.

Pathmos, petite île au sud de Samos, d'environ 8 à 10 lieues de circonférence : c'est plutôt un rocher qu'une île, tant elle est aride et affreuse; cependant son port est assez commode. Elle n'est habitée que par des Grecs. On y trouve quantité de perdrix, de lapins, de cailles et de tourterelles; on n'y recueille que peu d'orge et de froment. L'empereur Domitien y exila l'apôtre S. Jean, qui la rendit célèbre par son *Apocalypse*.

Co ou *Stanco*, au sud-est de Samos : la capitale qui porte le nom de cette petite île est bien bâtie. Les Grecs y ont un archevêque. Elle a donné le jour à Hippocrate, l'oracle de la médecine. C'est aussi la patrie d'Apelle, peintre célèbre.

CHIPRE, *ou* CHYPRE.

Situation.—Cette île, située à l'extrémité orientale de la Méditerranée, s'étend depuis le 49e. degré 50 minutes, jusqu'à 52 degrés 40 minutes de longitude est de l'île de Ferro, et depuis 34 degrés 30 minutes à 35 degrés 30 min. de latitude nord.

Elle est voisine de la Syrie à l'est, et de la Caramanie ou Cilicie au nord. Quelques auteurs prétendent qu'elle dépend du Pachalick d'*Itchil* en Caramanie, ou de celui d'Anatolie; mais, comme les revenus sont levés par un *mutasillim*, ou procureur du grand-visir, il paraît plus sûr de considérer

cette île comme une division particulière. Nous la décrirons ici, à cause de la liaison morale et commerciale qui existe entre les Cypriotes et les autres Grecs insulaires.

Etat ancien et moderne en général.— Cette île avait anciennement 2 à 3 millions d'habitans ; aujourd'hui elle n'en a que *quarante mille*, ou, selon les rapports les plus favorables, 83,000. La faute n'en est point à la nature. Si l'air est malsain en quelques districts de l'île, c'est parce qu'on néglige de cultiver le sol et de conduire les eaux. Le terroir est très-fertile, et fournirait à tout ce qui est nécessaire à la vie, s'il était bien cultivé. Ses vins, sur-tout celui qui se recueille au pied du célèbre mont Olympe, surpassent en bonté tous ceux que l'Archipel a de plus savoureux et de meilleurs. Les fruits aussi y sont excellens. L'île produit aussi de l'huile, de la soie, de la térébenthine et du coton d'une qualité supérieure. Les femmes n'y sont pas moins fidèles au culte de Vénus, qu'elles l'étaient autrefois. Paphos, cet antique séjour des plaisirs, est encore une division de l'île.

Cette île était anciennement composée de neuf royaumes, et chacun d'eux renfermait plusieurs villes florissantes. Les Cypriotes, vassaux du roi de Perse, lui fournissaient, avec les Phéniciens, la plus belle partie de sa marine. Le roi *Nicoclès* de Salamine protégeait et cultivait les lettres; témoin le beau discours sur les devoirs d'un roi, que le rhéteur Isocrate lui a dédié.

L'île de Chypre, tributaire de la Perse, ensuite de la Syrie et de l'Egypte sous les Ptolomées, tomba bientôt sous la domination romaine. Lors du partage de l'Empire, elle échut aux empereurs de Constantinople. Les Arabes la leur enlevèrent sous l'empire d'Héraclius, qui en fit de nouveau la conquête. Isaac, prince de la famille des Comnènes, y commandait avec le titre de duc : l'éclat d'une couronne flatte son ame ambitieuse; il s'empare de l'île; il y règne. La faiblesse de l'Empire favorise long-tems l'usurpateur. Mais, en 1191, Richard Ier, roi d'Angleterre, la lui arracha avec la vie. Ce monarque la vend ensuite aux templiers : la différence des cultes arme les naturels du pays contre ces nouveaux souverains; et, désespérant d'en être jamais les paisibles possesseurs, les chevaliers la remettent à Richard, qui la cède à son tour à Gui de Lusignan. En 1460, Charlotte, dernière

héritière de cette famille, en est chassée par Jacques, son frère naturel. Elle épousa Louis de Savoie; et de-là vient que ces ducs prennent encore aujourd'hui le titre de roi de Chypre. Après la mort de Jacques, Catherine Cornaro sa veuve, se voyant sans enfans mâles, abandonna ce royaume en 1480 à la république de Venise. Elle n'en jouit pas longtems. En 1571, les Turcs s'en rendirent maîtres; et tout concourt à leur en assurer la possession.

Une longue chaîne de montagnes, dont les plus élevées sont l'Olympe. Sainte-Croix et Buffavant traversent cette île, et la divisent du levant au couchant.

La plus grande de ses plaines est celle de Messarée : l'œil s'égare et se perd dans une étendue de 78 milles de longueur sur 30 de largeur.

Il y a peu de fleuves et de torrens dont le lit, même en hiver, ne soit entièrement desséché, et cela par l'extrême rareté des pluies. Le ciel y est, pour ainsi dire, d'airain. Cependant il faudrait être bien crédule ou bien ignorant en physique, pour adopter le témoignage de certains historiens, qui nous assurent gravement « qu'au tems de Constantin, » *trente années* s'écoulèrent, sans qu'il eut plu dans cette » île ».

Les religions sont assez différentes dans cette île. La plupart des habitans sont grecs-schismatiques. Outre une multitude d'Arméniens, on y voit des Maronites, espèce de catholiques, dont les pratiques et les cérémonies religieuses ne diffèrent pas des nôtres. Les Latins sont beaucoup moins nombreux, et formés des seuls Européens et des frères de Saint-François, connus par-tout le Levant sous le nom de pères de la Terre-Sainte.

Les Turcs y ont un mulla : c'est, en quelque sorte, le chef suprême de la loi; les Grecs, un archevêque et trois évêques; les Arméniens, un évêque; les Maronites, un archiprêtre, et les Latins, deux curés, l'un pour les Français, l'autre pour les Italiens, la tolérance s'étendant ici à toutes les nations.

Les Anglais y sont en petit nombre; et c'est sans doute pour cela qu'ils n'ont ni église, ni chapelle, ni ministre de leur religion.

Les langues grecque et turque y sont également dominantes; et de ce mélange est résulté la corruption des deux

idiômes. La grecque a néanmoins conservé dans les termes la pureté de l'ancien dialecte ; mais la prononciation en est totalement altérée, et cela depuis l'arrivée des Vénitiens dans l'île. Les commerçans parlent communément la langue italienne et très-peu la française. On observe que les Orientaux apprennent plus aisément l'italien que les Européens.

Les Cypriotes sont généralement bien faits. Ils ont la taille élevée, l'air noble et agréable. Ils sont sobres et tempérans. Les femmes n'ont rien de beau que les yeux. Leurs traits manquent de délicatesse : elles ont cependant joui en ce genre de la plus grande renommée, et c'est parmi elles encore que nos amans à madrigaux vont chercher des modèles : mais il faut l'avouer, les dames européennes n'ont point à s'enorgueillir du parallèle, car il en est peu d'une beauté rare : elles sont assez grandes, très-portées à l'amour, sans industrie, et d'une vie molle et voluptueuse. Tous les Grecs aiment le plaisir, mais le Cypriote s'y livre avec fureur.

On s'habille ici comme à Constantinople. Rien ne distingue les dames que la coëffure haute et légère qui surmonte leur tête. C'est une mode très-ancienne et qui ne s'est conservée que dans cette île. Leur habit à la Cypriote est plus étroit que leur vêtement à la turque.

Parmi les impôts extraordinaires, il en est d'une singularité piquante. Quand le gouverneur a besoin d'argent, tous les moyens sont également bons. Il impose tel ou tel nom qu'il désigne. Il est à remarquer que les grecs seuls sont soumis à cet impôt. Rien ne démontre mieux le mépris profond de ces gouverneurs pour leurs malheureux sujets : non contens de les mettre à l'encan comme de vils troupeaux, et d'acheter le droit de les tourmenter à leur aise, ils ne cherchent pas même à colorer leur violence, et ajoutent aux impositions les plus onéreuses la dérision la plus insultante.

Les revenus du royaume sont abandonnés au grand-visir : mais ne pouvant y aller commander en personne, il les fait affermer et vendre au plus offrant. Le dernier enchérisseur, muni d'un kat-scierif ou mandat spécial du grand seigneur, confirmé par le ministre, arrive dans son gouvernement, et comme ces nuages, avant-coureurs des tempêtes, dont les flancs recèlent tous les fléaux qui doivent désoler nos campagnes, la

présence de ce despote subalterne, imprime l'épouvante et présage tous les maux.

Si, comme on le voit, l'intérêt et non le mérite est ici la route des grandeurs, l'intérêt est aussi la règle unique qui dirige les grands. Rien n'arrête ces gouverneurs avides. Ils s'acharnent sur le peuple. Leur subtile tyrannie invente mille moyens de pressurer son or et d'extorquer les fruits de ses travaux et de ses sueurs. Chaque jour voit éclore un nouvel impôt; et après s'être engraissé de la substance des peuples, après avoir enrichi les agens de ses cruautés, objet de l'exécration publique, chargé d'or et de malédictions, ce gouverneur se retire, et fait place à un acquéreur nouveau, qui enchérissant sur son bail, se croit en droit sur ses rapines et ses vexations. Qu'arrive-t-il? ce beau royaume est réduit à un état déplorable. Le numéraire est épuisé. Son sol favorisé de la nature, dépouillé de ses riches productions, la nudité des déserts, et les émigrations journalières font de ces superbes pays une effrayante solitude.

L'or est ici l'argent universel; tout se rachète avec l'or, jusqu'au sang des citoyens. La loi ordonne, il est vrai, la mort de l'assassin; mais le coupable moyennant quelques centaines de piastres en élude aisément la poursuite. Les habitans de l'endroit où s'est commis le crime sont également soumis à une taxe, dont le produit se verse au trésor du grand seigneur. L'amende pour le meurtre d'un homme de trente à trente-cinq ans est de 500 piastres. Dans tous les autres cas, on calcule à-peu-près le tems qu'il pouvait espérer de vivre encore, et le revenu dont sa mort prématurée prive le souverain. On leur en fait payer l'équivalent et très-souvent au-delà.

Lorsque les Turcs en firent la conquête, on comptait à Chipre, outre les femmes, les enfans et les vieillards, soixante-dix mille hommes sujets à la capitation. Tel fut toujours le nombre de ses habitans dans les courts momens de sa gloire et de sa splendeur; et le grand-seigneur, à 5 piastres par tête, retirait un revenu annuel de 400,000 piastres.

La population de Chipre est comme on l'a vu, bien diminuée. A peine est elle aujourd'hui de quarante mille âmes.

Cette île était autrefois une des plus riches et des plus

fertiles du monde. On y trouvait des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de marcassite, d'alun de roche, et jusqu'à des émeraudes. Il ne reste plus de ces anciennes productions que le souvenir et le nom des contrées d'où elles étaient tirées.

Productions. — Les productions actuelles de l'île sont la soie, les cotons, les laines, la noix muscade, les vins, la térébenthine, le kermès, le ladanum, les blés, l'orge, la colloquinte, la poix, le goudron, la soude, le sel, la caroube; les bois de constructions forment antant de branches du commerce que l'île entretient avec l'Europe, et dont je parlerai plus amplement ailleurs.

La plante appellée curtinia est à peine sortie de terre, que le fruit commence à se former : elle grandit dans l'espace de quelques mois et s'élève à la hauteur d'un homme. Sa feuille est étoilée; sa tige a une demi-coudée de circonférence, elle reste toujours verte, ne durcit point et renferme beaucoup de moëlle : le fruit est de la grosseur d'une fève, et a la forme d'une châtaigne en gousse. Il contient un noyau dont l'huile, consacrée à différens usages, ne peut néanmoins servir à l'assaisonnement des viandes.

Il y a près de Paphos dans les flancs caverneux d'une montagne, un cristal de roche parfaitement beau. Son éclat lui a fait donner le nom de diamant de Paphos : on le polit comme les autres pierres précieuses. Il est défendu, sous des peines rigoureuses, d'en enlever la plus petite parcelle. La montagne est environnée de gardes; mais leur fidélité n'est point à l'épreuve des plus légers présens.

On a fait les mêmes défenses pour la pierre d'amianthe, dont la carrière est près du village de Paléandros. On est parvenu, dit-on, à en faire des toiles incombustibles : le feu, loin de les altérer, en augmente la blancheur. Ce fait fondé sur le rapport de Pline et de Dioscoride, est, au jugement des modernes, une de ces erreurs si communes dans la physique des anciens.

Les Grecs actuels appellent cette pierre caristia, et quelques autres, pierre de coton.

On y trouve en outre du jaspe rouge, des agates, et trois diverses sortes de pierres. Les collines les plus voisines de La rnée sont toutes de talc; on en compose le plâtre dont on enduit les maisons du royaume.

Mais la nature, en récompense, y a prodigué les fleurs : on y naturalise aisément les plantes les plus belles et les plus délicates de l'Italie, de la France et de la Hollande. Les hyacinthes, les anémones, les renoncules, les narcisses simples et doubles qui exigent tant de soin en Europe, viennent ici sans culture, croissent sur les montagnes, et font de ces belles campagnes un immense parterre.

Parmi les fleurs sauvages, il en est une appelée mélisse ou fleur-abeille, qui a en effet la forme de ces industrieux animaux. Elle n'a qu'une tige, quelquefois deux, et sur chacune d'elles cinq à six fleurs : sa racine la range dans la classe des plantes bulbeuses, et ressemble à deux testicules de chien. Le suc de cette racine est un spécifique excellent pour les blessures.

Les Cypriotes cultivent une plante qu'ils nomment chenna : dans son plus grand développement, elle est aussi haute et aussi grosse que le grenadier dont elle se rapproche par le tronc et les rameaux. Ses feuilles sont semblables à celles du myrte, et ses fleurs à une grosse grappe de raisin en fleurs. On en extrait une huile qui a toutes les propriétés du baume. La forte odeur qu'elle exhale, insupportable aux Européens, plaît néanmoins beaucoup aux Orientaux ; à la fleur succède un fruit pareil à une grosse coriandre. Les feuilles de cette plante, sèches ou vertes, bouillies dans l'eau, donnent une belle couleur orangée. Les Cypriotes s'en teignent les cheveux qui, une fois imprégnés de cette couleur, ne la perdent que très-long-tems après. Les femmes turques, quelques femmes grecques s'en frottent les ongles et les palmes de la main, persuadées qu'elles en auront la peau plus blanche et la carnation plus belle.

On ne voit ici d'animaux sauvages que les renards et les lièvres. Les herbes odiférantes dont ceux-ci se nourrissent, donnent à leur chair un goût exquis et un fumet agréable.

Les volatiles les plus communs, sont les francolins, les perdrix, les bécasses, les cailles et les grives : elle abonde en oiseaux de rivière.

Les becfigues et les ortolans y sont chargés de graisse, et telle est leur multiplicité, que les paysans, à quatre sols le bouquet ou la douzaine, y font un gain considérable. Ils prennent le plus grand nombre près du village de St.-Nappa,

Ils en portent une partie à la ville ; mais communément ils leur enlèvent la tête et les pattes, leur donnent un premier bouillon et les mettent dans du vinaigre avec quelques ingrédiens conservateurs. Ils les gardent ainsi une année entière, et les vendent au même prix que les autres. Le débouché pour ces sortes d'oiseaux, est chez les Européens de Larnée, qui en font passer en Angleterre, en France, en Hollande et dans quelques parties de l'empire ottoman.

Dans les mois de juillet et d'août, des troupes de vautours couvrent les campagnes ; ils n'y sont que passagers.

Il y a parmi les bêtes venimeuses, une espèce de serpent, dont le nom grec signifie sourd. Son atteinte est mortelle. Son corps a une coudée de long et un pouce de diamètre ; la couleur en est jaune et noire ; deux petites cornes surmontent sa tête. Les Grecs l'ont très-mal nommé, car il n'est nullement sourd. Il se tient ordinairement dans les blés, et les moissonneurs, outre les bottines dont ils se garantissent les jambes, ils attachent à leurs faulx des sonnettes qui les mettent en fuite.

Du port et du bourg des Salines. — Le port des Salines, dans la partie méridionale de l'île, est un des plus florissans du royaume. C'est ce qu'il doit, sans doute, à sa situation avantageuse et à la proximité de Larnia, qui est le centre du commerce de Chipre. Ce port était autrefois le rendez-vous de tous les peuples de la terre ; et les Cypriotes regrettent encore ces jours de splendeur, où, au milieu de tant de nations, parmi tant de coutumes, de langages différens, chacun d'eux pouvait, comme cet ancien philosophe, se dire citoyen de l'univers.

Sur les bords de la mer est le bourg des Salines ; il s'étend beaucoup plus en longueur qu'en largeur. On y voit une citadelle construite par les Turcs en 1625, garnie de diverses pièces d'artillerie qui ont les armes de la république de Venise. Cette construction est en partie ruinée, caverneuse et rembrunie du côté de la mer ; ses antiques murailles ont disparu sous la multitude des plantes saxatibes que le tems y a fait naître, et dont les nuances tendres et délicates forment des oppositions charmantes avec la couleur sombre et livide de ces ruines.

A quelques pas de la citadelle est un vaste enclos, sem-

blable à un cloître de religieux, avec ses diverses cellules. C'est-là que sont reçus tous les étrangers qui n'ont pas d'asiles particuliers, et chacun y est traité selon son goût, à peu de frais.

Un peu plus loin est le bazar où se vendent les comestibles, les draps, les toiles, et tout ce qui est à l'usage de l'homme; c'est le marché le plus fréquenté de l'île. Tous les bâtimens de la côte de Syrie y viennent faire leurs provisions; les comestibles sur-tout y sont à très-bon compte. Les boutiques offrent toutes sortes de marchandises européennes.

La plupart des négocians ont leurs magasins dans ce bourg: les cotons et les laines y sont les marchandises les plus communes.

Citium. — Au sortir des Salines, on rencontre un vaste amas de ruines. Nous apprenons de Strabon et de Ptolomée, qu'entre Amathonte, aujourd'hui l'ancien Lincassol, et le promontoire de Dades, qu'on nomme *Cavo-Pila*, s'élevait autrefois la ville de Citium. On ne peut donc douter que ce n'en soit-là les débris.

Cette ville méritait des recherches; il n'était pas indifférent d'en déterminer la vraie situation. Elle a joui de la plus grande renommée. Les hommes fameux, élevés dans son sein; les actions éclatantes dont elle fut le théâtre, tout concourt à en faire même aujourd'hui un objet digne de la curiosité.

Le médecin Apollonius était de Citium. L'histoire n'a conservé de ce disciple d'Hippocrate que le nom, celui de sa patrie et la profession qu'il exerçait : on ignore jusqu'au tems où il vivait. C'était aussi la patrie de Zénon, fondateur du stoïcisme. Cette secte, comme l'on sait, tire son nom d'un portique d'Athènes, où ce philosophe aimait à discourir. Un naufrage l'avait jeté dans cette ville célèbre. Ce fâcheux évènement fut néanmoins la source de sa gloire; et on l'entendait souvent bénir les vents, de l'avoir fait si heureusement échouer au port de Pirée. Il y composa un livre sur la république, et bientôt il se vit entouré de disciples.

Un roi de Citium gagna les bonnes grâces d'Alexandre-le-Grand, en lui fesant présent de son épée. Ce conquérant y attachait le plus grand prix : il l'avait sans cesse à côté de lui; et c'est avec elle, dit Plutarque, qu'il triompha de Darius.

C'est dans cette ville que Cimon l'Athénien perdit la vie en combattant contre les Perses. Il mourut au siége de Citium, suivant Plutarque.

Amasis, qui régnait en Egypte dans la 18ᵉ. dynastie, enleva Citium aux Assyriens, et la détruisit, avec plusieurs villes de l'île; mais il la fit rebâtir ensuite, et elle parut sortir de ses ruines, plus belle et plus florissante qu'auparavant.

On ne voit aujourd'hui que les fondemens de ses murailles et de quelques édifices; tout le reste n'est plus qu'une vaste campagne cultivée; et les laboureurs, en sillonnant la terre, y découvrent chaque jour de grosses pierres, dont on construit les maisons des Salines et de Larnie.

Larnie, ville éloignée du bourg des Salines d'une demi-lieue, est située au nord de l'ancienne Citium, dont elle occupe même une partie des fondemens : elle forme un demi-cercle, dont les angles regardent le midi, et elle a près d'une lieue de tour.

Il y a dans la ville de Larnie, ou plutôt dans tout le royaume de Chipre, six nations européennes : les Français, les Anglais, les Toscans, les Napolitains, les Vénitiens et les habitans de Raguse. Chacun a son conseil respectif : il faut cependant en excepter la Toscane, qui est sous la protection du consul anglais; il a même le titre de vice-consul toscan. On y voyait, en outre, des Impériaux, des Suisses, des Hollandais et des Génevois. Tous ces peuples ont cessé, depuis long tems, d'exercer le commerce par eux-mêmes; ils chargent de leurs commissions les correspondans qu'ils ont parmi les nations qui sont dans cette île.

Les derviches sont, avec les santons et les abdales, une espèce de religieux turcs; ils portent une robe de laine grossière, diversement colorée : cette robe laisse la poitrine à découvert. Ils ont par-dessus un manteau blanc de laine fine dont ils s'enveloppent le corps : sur leur tête s'élève un bonnet de feutre blanc, qui a la figure d'un pain de sucre. Sa partie inférieure se relève et se replie en forme de turban; ils n'ont point de linge. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient de la plus grande propreté. Leur extérieur annonce des soins, et leur commerce est tout-à-la-fois plein de politesse et d'aménité.

Nicosie, ville située dans le centre de l'île, au milieu

d'une vaste plaine : elle est environnée de collines et de montagnes, qui la bornent de tous côtés à la distance de 10 milles.

Dès le tems du grand Constantin jusqu'en 1567, la circonférence de cette ville était de 9 milles. Les Vénitiens la trouvèrent trop étendue, et la réduisirent à 3 : ils crurent en rendre par-là la conquête moins aisée. On la munit en outre de onze bastions et de trois portes: ils rasèrent le reste; rien ne fut respecté. On démolit les temples, les palais, les plus beaux monumens, et la politique ombrageuse des Vénitiens n'en fit bientôt plus qu'un amas de ruines. On remarque encore les fondemens d'une citadelle, élevée par le roi Jacques Ier., des Lusignans, et les restes de l'église conventuelle de Saint-Dominique, où avaient été inhumés plusieurs souverains, et, entr'autres, Ugon IV, auquel Bocace dédia son livre de la *Généalogie des Dieux*.

Un fleuve, nommé *Pédrius*, traversait l'ancienne cité; il avait son embouchure près de Famagouste : mais, en 1567, on en changea le cours. Il est aujourd'hui presqu'entièrement desséché; et le peu d'eau qu'on y voit en hiver, arrose les campagnes voisines.

La ville de Nicosie était sous la famille des Lusignans, la résidence des rois et le siége d'un archevêque. Les monastères y furent très-multipliés; on y comptait jusqu'à 300 églises grecques et latines, et nombre de palais et d'édifices publics.

Les toiles de coton sont la principale branche de son commerce : il s'en fabrique dans la ville; mais la plupart des manufactures sont dans les villages voisins. On y donne aux marroquins une couleur plus brillante et plus vive qu'en barbarie. Ses toiles de coton peintes, loin de perdre au savonage de leur éclat, en deviennent plus belles. La teinture des bucassins est le produit de la racine de boia unie avec le sang de bœuf: cette couleur rouge bien empreinte ne pâlit jamais. Nicosie rassemble beaucoup d'autres productions de l'île : quelques-unes lui viennent de la Caramanie; mais toutes aboutissent au commerce de Larnie qui en est l'entrepôt et le débouché.

Famagouste; cette ville fut autrefois appelée *Arsinoé*, du nom de la sœur de Ptolomée Philadelphe, qui en jetta les fondemens.

Elle a deux milles de circonférence. Elle est assise sur un rocher ; les murs sont épais, larges et applanis par le haut : à l'entour circule un fossé profond que l'on a creusé au ciseau ; ils sont, en outre, flanqués de douze énormes tours, dont les murailles, épaisses de quatre pas, embrassent un cercle de cinq pas de diamètre. Dans l'intérieur de la ville, est un phare, trois bastions, un boulevard avec deux rangs de batteries et une citadelle.

Elle a deux portes à ponts-levis, l'une vers la terre et l'autre du côté de la mer ; celle-ci conduit au port dont l'entrée, extrêmement étroite, est fermée chaque nuit par une chaîne que l'on attache à un des boulevards du port.

L'accès n'en est permis qu'aux bâtimens vuides, non pas que l'entrée en soit peu profonde, mais parce que le port est en grande partie comblé ; il est défendu, au levant, par une suite de rochers qui empêchent la mer d'y entrer avec impétuosité : de-là vient qu'il offre aux vaisseaux un abri sûr et tranquille : aussi est-ce dans ce port que les capitaines font radouber et carener leurs bâtimens.

C'est à Famagouste que les Lusignans se fesaient sacrer rois de Jérusalem.

Famagouste n'a rien perdu à l'extérieur de son antique construction : ses fossés sont entièrement desséchés ; les murailles en bon état, à l'exception de quelques tours endommagées par le canon ennemi, et que l'on n'a point réparées.

Il n'en est pas de même de l'intérieur de la ville ; on n'y marche plus que sur des ruines et des décombres.

Il n'y a point de commerce dans Famagouste ; mais un grand nombre de bâtimens allant se radoubler dans son port ; les nations européennes y ont un facteur : ils choisissent assez ordinairement à cet effet, un Turc de leurs amis, tel qu'est aujourd'hui Mahamed-Rais.

Entre Famagouste et les ruines de *Salamine*, sur le rivage de la mer, sont plusieurs champs qui produisent le bois ou autrement la garance ; cette racine donne une très-belle couleur écarlate ; c'est la meilleure production du royaume.

Limassol (l'ancienne), ainsi nommée pour la distinguer de la nouvelle : elle est entièrement détruite ; à peine offre-t-elle dans ses débris un faible témoignage de sa première splendeur : c'était cependant une ville célèbre, même sous le gouverne-

ment des ducs. Le roi Richard, vainqueur du dernier de ces vassaux de l'Empire, la rasa en 1191; elle ne fut jamais rebâtie depuis.

Cette ville, dans l'origine, était la même qu'Amathonte, cet endroit si fameux par son temple élevé, comme nous l'apprend Pausanias, en l'honneur de Vénus et d'Adonis.

Amathonte fut le siége d'un des neufs premiers rois de l'île, et entr'autres, d'Oneliste, qui succomba dans la suite sous les armes d'Artaban, général des Perses.

Cette ville, érigée en évêché au tems des chrétiens, a produit nombre de personnages célèbres par leur science et la sainteté de leur vie.

Il y a dans les environs plusieurs mines de cuivre que les Turcs ont été forcés d'abandonner.

A un mille de St.-Lazare est le grand lac des salines; il avait anciennement douze milles de circonférence. On en a desséché une partie pour le cultiver. L'endroit où se forme le sel a un peu plus de deux milles d'étendue, et n'est éloigné de la mer que d'environ deux cents pas.

La nouvelle Limassol prenait anciennement le nom de Némosie, de cette multitude de bois qui l'environnaient. Richard, roi d'Angleterre, ayant détruit Amathonte, Gui de Lusignan jetta dans le XIIe. siècle le fondement de cette nouvelle ville que les Grecs appelèrent aussi Néapoléos.

Son port est assez commode; il est à l'abri des vents impétueux et offre un asile sûr et tranquille aux vaisseaux surpris par la tempête.

La caroube est ici plus abondante que par-tout ailleurs, et c'est aussi dans le port de Limassol que s'en font les chargemens les plus considérables.

Les cotons, les graines, l'orge, les mûriers sont à-la-fois abondans et bien cultivés dans cette partie de l'île: le terrain produit toutes sortes de comestibles. C'est aussi sur les côteaux de Limassol que se recueille le meilleur vin de Chipre: on rassemble tous les vins du royaume dans cette ville pour les transporter à Larnie, qui offre des celliers plus considérables, et devient par-là le centre naturel de ce commerce.

A l'entrée de *Piscopie* coule un torrent; c'est le lycus des anciens géographes, et un des fleuves les plus considérables de l'île.

Piscopie, village dans une plaine qui produit le meilleur coton du royaume.

Piscopie est un des lieux les plus florissans de l'île. Il abonde en citrons, en oranges et en olives : tous les autres arbres fruitiers y réussissent à merveille ; une multitude de sources d'eau vive en abreuvent les campagnes : il est d'ailleurs dans une situation charmante ; aussi les habitans sont-ils plus gais, plus vifs et plus aimables qu'en aucun endroit du royaume.

Afdimu, village mal peuplé, médiocrement cultivé, était une des quatre villes bâties dans cette île par Ptolomée Philadelphe, en l'honneur d'Arsinoé sa sœur.

Les campagnes produisent de la soie et le plus beau coton, grâce à l'abondance de leurs eaux : on en a retiré autrefois beaucoup de morceaux d'antiquité très-curieux : les tombeaux sur-tout en renfermaient un grand nombre.

A la place de *Comulia* était anciennement la ville de *Cythère* si renommée dans les poètes, consacrée à la déesse de la beauté, et qui, dans les siècles passés, donna son nom à tout le royaume en général.

L'ancienne *Paphos* est située sur la côte méridionale : elle renfermait le temple célèbre de Vénus, renversé, ainsi que toute la ville, par un tremblement de terre qui en fit disparaître jusqu'au moindre vestige.

Sur la côte occidentale se trouve la nouvelle Paphos à laquelle de modernes géographes ont quelquefois donné le nom de Baffos inconnu dans l'île de Chipre.

Cette ville avait un port : les bâtimens que le commerce appelle sur ces parages y vont encore aujourd'hui jeter l'ancre ; ce qui n'arrive cependant qu'en été ; car ce port ouvert à tous les vents, est très-dangereux. Quantité de rochers en hérisent le fond ; ils coupent quelquefois entièrement le cable de l'ancre, et les marins ont soin de le tenir à fleur d'eau, par le moyen des tonneaux vides qu'ils attachent de distance en distance. Il y a dans les environs deux châteaux, l'un sur les bords de la mer et l'autre sur le sommet d'une colline ; mais ce dernier est aujourd'hui démoli.

Les productions de cette partie de l'île, toutes d'une excellente qualité, sont l'orge, les graines et la soie.

En avançant au Nord, je rencontrai le golfe de *Crusocco*,

il tire son nom du village voisin de *Crusocco*, où était l'ancienne acamantide, une des neuf cités royales. C'est dans ce canton que se trouvent les veines et les mines d'or : on y fesait aussi du vitriol de Chipre. Le froment y est encore le meilleur du royaume. Le golfe renferme un lieu que l'on nomme la fontaine d'Amour.

Sur le golfe de *Pantaïe* est le bourg de *Lasca*, où l'on cultive quantité de cotons et de mûriers.

Ce bourg était une des quatre villes bâties sous le nom d'Arsinoé. *Solie*, à vingt-quatre milles de Paphos, est un grand village de la côte septentrionale de l'île ; la situation en est tout-à-fait riante ; ses cotons sont parfaits ; on y recueille de la soie, de l'orge et du froment.

Solie était anciennement une ville appellée Epée, nom qu'elle tient de Solon, qui, suivant Plutarque, la fit rebâtir à la prière de Philocipre, roi de Salamine. Elle complette le nombre des neuf villes royales, et florissait six cents ans avant Jesus-Christ.

De-là l'on arrive à *Lapite*, le village le plus vaste et le plus considérable de l'île : il joint aux agrémens de sa situation, l'avantage plus grand encore de réunir les meilleures productions du royaume : et quoique l'île ne soit pas généralement bien abondante en fruits, *Lapite* est à cet égard un lieu privilégié, et devient par là le jardin de Chipre.

Lapite était une ancienne ville nommée *Lapithus*, que les Spartiates, dit-on, firent bâtir. Un des neufs rois y fesait sa résidence : le dernier fut Pisistrate, général de l'armée navale d'Alexandre-le-Grand. Vénus y avait un temple.

Près de ce village, coulait le fleuve *Lapite* ; il porte aujourd'hui le nom de rivière, et contribue encore à la fertilité de ces campagnes.

Le hameau de *Tremitus*, au couchant de Nicosie, en est éloigné de douze milles.

Dale au midi de Nicosie est située sur une colline : rien de plus aimable que sa situation ; nombre de petits bois en rendent le séjour délicieux. Ses eaux sont extrêmement limpides ; mille herbes odiférantes tapissent les bords des ruisseaux, émaillent la plaine et embaument l'atmosphère.

Dale était autrefois une ville appelée Idalium, et fut une des quatre villes consacrées à la déesse Vénus.

L'ancien

L'ancien nom du village de *Tamagie*, près de Famagouste, était *Tamassus.*

On tirait autrefois de cette ville de l'or, du cuivre et du vitriol.

Pellandros, l'ancienne ville de *Palée* à vingt quatre milles de *Limassol*, au pied du mont *Olympe*; *Zopi*, *Omodos*, *Limnari* avait autrefois rang de ville, et Effragonie renferme en outre une mine d'or.

Le village de *Cicco*, situé sur une partie du mont Olympe, a un monastère de cinq cents religieux.

Le *mont Olympe* que les Grecs appellent Throdos, est la montagne la plus étendue et la plus élevée de l'île. Au pied sont divers monastères grecs, autrefois bien plus nombreux. Une partie de la montagne est toujours couverte de neige. Le petit village voisin est exempt de tout impôt, à condition qu'il porte en été de cette neige glacée au palais du gouverneur.

C'est dans le village de *Calopsidie* que se trouve l'herbe et la cendre de soude pour les savons.

Le ladanum se récolte dans le joli hameau de Lascara, au pied du mont Olympe, et où l'abondance des eaux fait aussi celle des cotons.

Chebaiane est encore un village fertile en vin.

Le village d'*Amianthe* était un bourg considérable au tems des Romains. Les alentours fournissaient la pierre Amianthe dont on fesait des toiles incombustibles, dans lesquelles on brûlait les corps des empereurs morts.

Le *château du Dieu d'amour*, au nord de Nicosie, fut enveloppé dans la destruction générale de tous les châteaux de l'île par les Vénitiens. Il a servi de retraite à St.-Hilarion, qui y mourut en 371 à l'âge de 80 ans: de-là vient qu'il en porte le nom.

Les villages de *Pirga* et d'*Angipsidie* renferment des oliviers si gros que deux hommes ne peuvent les embrasser: on les a plantés symétriquement et à une égale distance les uns des autres. Il résulte de leur ensemble une espèce de forêt assez étendue. Je les crois d'une haute antiquité; il n'est personne qui ne les admire et ne les considère comme les plus beaux arbres qu'on puisse voir en ce genre.

Du commerce de l'île de Chipre. — Deux espèces de productions soutiennent et vivifient en quelque sorte, le

commerce intérieur de l'île de Chipre, et celui qu'elle entretient avec le reste de l'Europe. La première espèce lui est naturelle ; ce sont les productions mêmes du pays. La seconde n'est qu'accessoire ; ce sont les denrées exportées des parties circonvoisines de la Caramanie. Je parlerai d'abord de la première espèce.

Ses cotons sont les plus estimés de tout le Levant, pour leur blancheur, le moelleux et la longueur de leurs filamens. Leur cherté prouve assez leur supériorité sur tous ceux qui se vendent en Europe, et la valeur intrinsèque de cette principale production de l'île.

Il est bon de savoir que tous n'ont pas la même perfection ; il en est de plusieurs qualités : les plus beaux, et, pour ainsi dire, la fleur des cotons, ceux de bonne vente, les passables, et enfin ceux qui ne sont pas vendables. Ces quatre espèces réunies ensemble, mais mêlées avec une juste proportion, ne produisent aucune diminution dans le prix. L'assortiment est dans les règles, lorsque le marchand, sur dix balles, en trouve cinq de bonne vente, trois du plus beau, une de passable et une dernière de vendable. A ces quatre quantités, on peut encore en ajouter une autre. C'est la partie la plus grossière, et le rebut en quelque sorte des cotons : cette espèce ne passe jamais en Europe ; elle reste, et se met en œuvre dans le royaume.

Il y a deux sortes de cotons : les cotons d'eau courante ; ils se fabriquent dans les villages entrecoupés de torrens et de rivières ; ce sont sans contredit les plus beaux : aussi les préfère-t-on à l'autre espèce fabriquée dans les campagnes dépourvues d'eau, ou qui ne sont baignées que par les pluies d'hiver.

La récolte est bonne lorsque le produit du royaume monte à cinq mille balles : il est des années stériles où ce produit ne s'élève guère au-dessus de trois mille. Il y a un demi siècle que l'île, selon le témoignage des personnes encore vivantes, en rendait jusqu'à huit mille ; enfin sous le gouvernement de la république de Venise, le dépouillement annuel était de trente mille balles. Cette différence entre les anciennes et modernes récoltes, vient d'une diminution considérable dans la population.

Les commissionnaires des marchands Européens ont

coutume de payer d'avance les propriétaires de cette production ou ceux qui la recueillent ; c'est un usage introduit depuis peu d'années dans l'île de Chipre ; car autrefois on ne payait qu'au moment où l'on recevait la marchandise. Cette nouvelle manière de contracter vient de la multiplicité des maisons de négoce qui s'y sont établies.

Les balles de cotons sont communément composés de cent rouleaux ; chacun de ces rouleaux équivaut à six livres trois quarts de Florence.

Toute espèce de marchandise, d'entrée ou de sortie, nécessite à Chipre deux sortes de frais. Les premiers sont les frais de tarif, ils ne varient jamais : l'usage les a consacrés. Tous les correspondans de l'Europe s'y soumettent sans murmure, et n'ont jamais cherché à s'y soustraire La seconde espèce se règle sur la valeur de la marchandise, les droits de douane sont de trois pour cent ; ceux du consul de deux, et les droits de censerie, ou de courtage, d'un pour cent sur le prix naturel de la marchandise, ceux de commission de deux pour cent sur les prix et les frais. Si le correspondant de Chipre a fait usage pour l'achat et les frais d'une lettre de change, sur Constantinople, par exemple, comme cela arrive communément, alors on ajoute un pour cent de courtage et de commission pour la négociation de la lettre de change.

Les frais de tarif pour l'expédition des cotons de Chipre en Europe, sont de cinq piastres de la monnaie du grand-seigneur ; ce qui équivaut à 18 liv. 5 s. 8 d. de notre monnaie par balle. La piastre du Levant vaut 3 liv. 6 s. 8 d., et le rouleau pèse six livres trois quarts.

La plus grande partie de ces cotons vont d'abord à Venise, et de-là se répandent dans toute l'étendue de l'Allemagne.

La soie est encore une branche importante du commerce de l'île de Chipre : elle est toute préparée dès le mois de mai. C'est dans ce tems qu'on la tire de la coque du ver-à-soie. La manière d'élever ces insectes est à-peu-près la même qu'en Italie ; mais elle n'est point sujette aux inconvéniens résultans des variations de l'atmosphère, la saison étant, à cette époque, constamment belle et favorable.

La qualité de la soie change avec les lieux où on la recueille : la plus fine et la plus blanche est celle des environs de Famagouste et du Carpasse. La soie orangée et de couleur

de soufre se fait à Cythère et dans les villages au delà des montagnes du nord. Celle d'un jaune d'or se recueille dans le territoire de Paphos et dans les alentours.

La plus estimée en Europe est la soie blanche : on y mêle quelquefois dans les balles de la soie couleur de soufre et de citron ; mais ces deux espèces entrent en très-petite quantité dans les expéditions qui s'en font en Angleterre, en Hollande et en France. Venise et Livourne reçoivent indistinctement les unes et les autres ; et, quoique la soie blanche ait là comme ailleurs la préférence, on n'y est cependant pas aussi difficile que dans les pays ultramontains.

Les Turcs achètent la plus grande partie des soies orangées ; elles leur coûtent une piastre de plus ; ils les font passer au Caire : ces peuples en aiment singulièrement la couleur ; le fil en est aussi plus fin et plus délicat.

L'île produit chaque année, l'une portant l'autre, vingt-cinq mille balles de soie.

Les balles sont ordinairement composées de 300 livres de soie. Les frais de tarif sont de 8 piastres et demie par chaque balle.

Il n'est pas rare de voir ici des commissions de Constantinople et d'Alep pour expédier de la soie en Europe ; il en vient quelquefois de l'Egypte : alors on envoie la soie à Damiette ; de-là elle part au Caire, où on la travaille dans les manufactures ; et du Caire on la fait passer par Alexandrie à Livourne, Marseille et Venise ; et c'est la raison pour laquelle on voit très-souvent arriver d'Alexandrie à Livourne des soies de l'île de Chipre.

La partie grossière que l'on retire de la soie en la nettoyant, est aussi un objet de commerce : elle a son débouché dans le Caire ; il en passe aussi en Europe. Les frais de tarif pour ces sortes d'expéditions sont de 2 piastres et demie par balle, et la balle en contient 180 livres.

L'usage du royaume de Chipre est de tondre les brebis le 20 de mars, et les laines sont mises en vente au mois d'août suivant. Le produit annuel est d'environ 500 balles ; toute balle est de 100 rouleaux de 6 livres 3 quarts chacun ; c'est, comme je l'ai dit plus haut, le poids absolu du rouleau ; mais le rouleau de laine n'est guère que de 6 livres, ou un peu plus ; et ce déchet considérable vient des matières grasses

dont la laine est chargée, et qui ne résistent pas à l'action de l'air et du soleil.

Les laines blanches sont plus estimées que les brunes et les noires : on a soin cependant de les mélanger dans les différens envois. Quelques-unes de ces laines passent en France; mais le débouché le plus considérable est à Livourne. Les frais ordinaires de tarif montent à 3 piastres et demie par balle.

Il est bon d'observer que les laines dont on charge un vaisseau, doivent n'avoir contracté aucune sorte d'humidité; car ces laines humides, ainsi entassées, sont sujettes à s'échauffer, à prendre feu, et par conséquent à incendier les bâtimens.

Un des objets les plus importans du commerce de l'île de Chipre, sont les vins appelés communément *vins de commanderie*. La vendange se fait au mois d'août et de septembre. La couleur du terrain est rouge ; les vignes sont petites et basses. Le vin ressemble assez, par sa couleur foncée, à notre vin de Chittuti. Dès qu'il est fait, on le met dans des vases de terre, ajustés sous les pressoirs, et qui contiennent 15 à 20 barils de notre mesure. La partie inférieure de ces vases est enfoncée dans la terre, presqu'à la moitié de leur grandeur ; le dedans en est poissé pour empêcher la terre d'attirer le vin, et de-là vient que les vins de Chipre ont généralement une odeur de poix. Au bout d'un an que le vin a séjourné dans ces vases, il perd peu-à-peu sa couleur rouge, en prend une autre tirant au jaune, se clarifie en vieillissant, tellement qu'au bont de huit à dix ans, il est à-peu-pres de la même couleur que notre muscat. De cette clarification du vin résulte une lie très-épaisse, qui le perfectionne et le bonifie; car il est à remarquer qu'on ne la retire jamais que pour la transvaser.

La vente s'en fait en campagne ; c'est assez ordinairement par charge. Chaque charge est de 16 vases, et chaque vase, de 5 bouteilles de Florence.

Le plus grand commerce s'en fait avec les Vénitiens. On en boit à Venise jusques dans les cafés. Ce n'est cependant pas la nation qui met le plus de choix dans l'acquisition de ses vins : celui qu'on y achète n'a guère plus de 10 mois ; aussi le prix en est-il bien différent, puisqu'on ne le paie

qu'à raison d'une piastre le vase. Le plus vieux, et par conséquent le meilleur, passe en France, en Hollande, en Italie, où on le vend 2 piastres et demie, 3 piastres le vase, ou les 5 bouteilles.

On l'expédie ordinairement dans des tonneaux de 350 bouteilles. Les frais de tarif montent à 10 piastres un quart, en y comprenant le prix des tonneaux.

Les vins les plus vieux dont on fasse le commerce, n'ont guère plus de 8 ou dix ans. Il n'est pas vrai qu'il y en ait de 100 ans. Cependant, à la naissance d'une fille ou d'un garçon, le père fait enfoncer dans la terre un de ces vases rempli de vin, avec la précaution de le tenir hermétiquement fermé; il se conserve ainsi jusqu'au jour où ces mêmes enfans se marient. Alors on le sert sur la table des nouveaux époux, et on en distribue aux parens et aux convives. C'est-là le vin le plus vieux que l'on puisse trouver; il a environ 20 ans, ou un peu plus; mais on n'en fait point un objet de commerce; et il ne paraît guère que dans ces sortes de festins.

L'île produit d'autres vins inférieurs qui deviennent la boisson ordinaire dans les repas: ils ressemblent à ceux de Provence; les plus estimés se font au village d'Amodos. Cette espèce ne passe point en Europe; il est dans le pays à l'usage des bâtimens qui viennent y chercher des provisions en partant pour la côte de Syrie.

Le produit des vins muscats ne va guère au-delà de cinq mille vases: le prix de ces vins et les frais de tarif sont absolument les mêmes que pour le vin de commanderie.

La coloquinte est de la classe des cucurbitans; elle s'étend sur la terre comme les concombres, dont elle se rapproche par sa feuille, sa fleur, et même par le fruit. Le concombre, encore éloigné de sa mâturité, n'est qu'une pomme; car c'est assez la grosseur naturelle de la coloquinte; sa couleur est d'un vert foncé, rayé de jaune: on la met sécher dans des lieux exposés au soleil; elle devient tout-à-fait jaune. On la dépouille de sa première écorce, qui n'est d'aucun usage; il ne reste alors que la pulpe; cette pulpe est remplie d'une semence également inutile.

Cette plante, au moins la majeure partie, vient sans culture; il y a des campagnes qui en sont couvertes; à peine cependant en peut-on réunir, chaque année, 100 quintaux

de 100 rouleaux par quintal : c'est que cette plante, une fois séchée et nettoyée, devient très-légère. La récolte s'en fait au mois de mai. On en exporte à Amsterdam et à Hambourg.

La majeure partie du ladanum se recueille au printems, dans le village de Lascara.

C'est une espèce de rosée qui tombe la nuit sur certaines plantes qui ressemblent à la sauge, et dont la fleur approche des roses sauvages qui viennent dans les haies.

Le matin, de très-bonne heure, avant que le soleil ait dissipé cette rosée, les bergers conduisent leurs troupeaux de chèvres dans ces environs : le ladanum mûr et visqueux s'attache aux barbes des chèvres; on l'en retire, et le ladanum, ainsi recueilli, est le plus pur et le moins chargé de matières hétérogènes. Tandis que ces animaux paissent dans la plaine, les bergers en amassent de leur côté : c'est ce qu'ils font, en attachant au bout d'une petite perche une peau de chèvre, avec laquelle ils vont essuyer les plantes couvertes de cette rosée.

Le dépôt en est communément à Nicosie; c'est-là qu'on l'encaisse pour l'envoyer à Larnia; on en expédie dans toutes les contrées de l'Europe. Les frais de tarif pour Livourne sont de 5 piastres un quart la caisse, qui en renferme 180, et quelquefois jusqu'à 300 livres.

La garance est une racine de couleur rouge qui naît aux environs de Famagouste et du village de Citti, sur les bords de la mer, dans les terres pierreuses ou sablonneuses. Les racines sont de deux sortes; celles qui naissent d'elles-mêmes, et celles qui ne viennent que parce qu'on les a semées.

Cette racine était un des grands objets de commerce avec les villes d'Alep et de Bagdat, d'où on la fesait passer en Perse; mais les derniers troubles de ce royaume, en perdant à-la-fois les arts et le commerce, ont arrêté l'importation de cette racine; elle s'est ouvert un nouveau débouché en France, où elle vient en grande quantité.

On s'en sert au Levant pour teindre les cotons en rouge. Cette teinture est le produit de cette racine, mêlée avec du sang de mouton. On a expédié de Chipre à Livourne beaucoup de ces cotons que j'ai su depuis être en France. Les frais de tarif pour Livourne sont de 5 piastres le quintal de 100 rouleaux.

La garance a le même inconvénient que les laines, et souvent pour ne l'avoir pas emballée bien sèche, et exempte de toute humidité, ces balles, ainsi réunies, se sont échauffées, au point d'incendier les bâtimens.

La cochenille se recueille ici en petite quantité. Il n'y a guère d'expéditions que pour Venise, où elle se vend avec beaucoup d'avantage. Les frais de tarif sont de 6 piastres et demie pour toute balle, composée de 600 livres.

La manière de recueillir la térébenthine, fait qu'il y en a à Chipre de deux espèces : la première et la meilleure est celle que l'on a par le moyen d'une incision faite dans le térébinthe : elle en sort en larmes limpides et brillantes que l'on recueille dans les matinées d'été. La seconde espèce est celle qui, en coulant jusqu'à terre, n'a pas la même pureté, et est par conséquent inférieure à la première.

On renferme la térébenthine dans des vases de terre d'environ 20 livres chacun.

La térébenthine de Chipre est très-estimée et très-recherchée, particulièrement à Venise. La plus grande récolte s'en fait dans les environs de Paphos, qui forme une des divisions de l'île. Les frais de tarif sont de 4 piastres un quart pour toute caisse assez ordinairement composée de quatre vases.

Les toiles qui se fabriquent dans le royaume sont de deux sortes; les toiles à-la-fois soie et coton, et les simples toiles de coton. On en fesait autrefois un commerce fort etendu par toute l'Europe; mais ce commerce, aujourd'hui très-limité, se réduit à quelques toiles soie et coton ; effet inévitable de la cherté de ces toiles depuis quelques années.

Nicosie en est l'entrepôt. Les frais de tarif sont de 3 piastres pour une caisse, dont le contenu peut valoir environ 500 piastres.

La terre verte est à l'usage des peintres ; elle s'achète au prix fixe de 4 piastres un quart, la mesure de 100 rouleaux. On la tire des carrières dans de vastes corbeilles de palmier. Trois de ces corbeilles font assez communément la mesure citée plus haut. On en exporte beaucoup en Hollande. La manière de l'envoyer est d'en lester les bâtimens. Les frais de tarif sont d'une piastre un cinquième la mesure.

La terre d'ombre de Chipre est parfaite. On la voiture dans des chariots de la campagne à la ville au prix modique

d'une piastre un quart le chariot, dont la charge est de 1,200 livres. Les autres frais de tarif montent à 3 quarts de piastre. La plus grande partie passe en Hollande.

Il y a d'assez beaux blés dans les parties orientales du royaume; mais ils sont en petite quantité, et suffisent à peine à la consommation des habitans.

Les blés les meilleurs, les plus pesans, les moins susceptibles de se gâter, se trouvent dans les cantons de Paphos et de la fontaine d'Amon; ce sont les plus recherchés: il s'en exporte beaucoup dans tous les pays de la chrétienté.

L'orge est par-tout le royaume d'une très-belle qualité. Le plus grand commerce s'en fait par les Européens, sur la côte de Syrie.

Le sel, cette production naturelle de l'île de Chipre, n'est plus un objet de commerce avec le pays de la chrétienté, les vaisseaux ne trouvant point leur compte à en continuer le transport.

Ce commerce a lieu aujourd'hui dans toute la Syrie et à Constantinople. Les capitaines de navires qui vont en Syrie achètent le sel et le vendent à leur profit. Ce genre de trafic leur convient d'autant mieux, que ces voyages ne sont pas d'un grand rapport. Les vaisseaux destinés pour Constantinople en prennent quelquefois, faute de denrées plus précieuses et plus lucratives.

Les quatre autres productions de l'île sont la carouge, le goudron, la poix et les planches.

Le styrax liquide, ou la résine de l'alibousier, s'apporte de la Caramanie, dans de petites boêtes. La perfection du styrax dépend de sa blancheur, et il n'est bien blanc qu'autant qu'on l'a dégagé de cette partie grossière appelée la *semoule*.

On en envoie dans tous les pays de l'Europe; les frais de tarif se montent à une piastre trois quarts; la caisse composée de quatre boêtes, et chaque boête renferme trente à trentre-trois livres de résine pure.

Dès qu'on a recueilli le styrax liquide, on gratte les parois de l'incision faite à l'arbre qui le distille, et de cette opération il résulte une autre espèce de styrax bien inférieure à la première. On les mélange; et quoique ces distillations,

tombées quelquefois jusqu'au pied de l'arbre, soient chargées de poussière, ce n'est point un titre pour les dédaigner.

Le styrax arrive ainsi mélangé de la Caramanie dans l'île de Chipre : on le met dans de grandes chaudières, ou, par le moyen du feu et d'une agitation continuelle, on parvient à le séparer de la partie terreuse et des criblures les plus grossières, appelées *la semoule du styrax*, laquelle, privée de ce qui en fesait le mérite, se donne à tres-bas prix.

On vend le styrax, ainsi nettoyé et mis dans des sacs, aux négocians européens, qui en expédient dans toutes les contrées de l'Europe. Les frais de tarif sont de 2 piastres et demie le sac de 150 et 180 livres. Le styrax, pour être parfait, doit être gras et de couleur brune.

Le poil de chameau, transporté de la Caramanie dans l'île de Chipre, est le même que celui qui passe de Smyrne en Europe; mais la différence de l'apprêt en met aussi dans la qualité. Celui que l'on envoie à Chipre est rempli de ces poils *moustaches*, qui ont la dureté du crin et ne sont bons à rien. Celui de Smyrne, au contraire, en est absolument exempt.

La ville de Nicosie est l'entrepôt du commerce de la cire jaune de Caramanie; c'est-là qu'on la négocie avec les marchands de cette dernière contrée. On la transporte ensuite à Larnie, et l'expédition pour les pays de la chrétienté s'en fait dans des tonneaux ou balles de 300 livres; les frais de tarif montent à 5 piastres un quart la balle.

Les noix de galle pour la teinture, qui naissent dans la Caramanie, sont de diverses espèces : la meilleure est celle que les pointes dont elle est environnée ont fait appeler *noix de galle épineuse*; c'est aussi la plus pesante. Sa couleur est un vert foncé, mélangé de noir. Il en est une dont la couleur est jaune; elle appartient également à l'espèce de la noix de galle épineuse : elle lui est néanmoins inférieure quant à l'usage qu'on peut en tirer. La plus grande partie de ces noix ne viennent point à Chipre. Le débouché pour les pays de la chrétienté est dans les villes de Smyrne et d'Alep. C'est une production du territoire de Mosul, dans le Diarbek. La noix de galle, particulière à ces contrées, est du moins la plus recherchée. Celle qui passe de la Caramanie dans l'île de Chipre, est une autre espèce que la noix de galle épineuse,

moins estimée que celle-ci. On la reconnaît à sa légéreté et à sa couleur jaune.

Résultat du commerce de la France dans les échelles du Levant, en 1794.

Les envois annuels de la France au Levant se montent à 23,150,000 fr.

Et les retours du Levant en France à 26,280,000

Dans les registres depuis 1776 jusqu'en 1782, les résultats ont été très-différens ; mais il faut observer que cet espace a compris cinq ans de guerre où l'on éprouve toujours de grandes réductions.

La chambre de commerce a pris pour base de ses calculs les draps, parce qu'il est de fait que leur valeur égale presque celle de tous les autres objets réunis ; or, l'on trouve par an entre sept et huit mille ballots d'envoi. De 1762 à 1772, c'est-à-dire, en dix ans de paix, on trouve un terme moyen de sept mille ballots, en les évaluant à 1,200 fr. chacun, ce qui est le prix moyen de toutes les qualités, on a 9,600,000 fr. par an. Or, le reste étant égal, il résulte un total de 19,200,000 fr. ; mais il y a d'ailleurs de la contrebande et un moins valu dans les déclarations aux douanes : en sorte qu'il faut ajouter 3 ou 4 millions, et compter sur un total de 23 millions.

L'on peut aussi calculer ce commerce à raison des maisons de facteurs ; elles sont au nombre de soixante dix-huit dans le Levant ; savoir :

A Constantinople.	11
Smyrne.	19
Salonique et la Cavalle.	8
Morée.	5
La Canée.	2
Chipre.	2
Alep.	7
Tripoli de Syrie.	3
Saide et Acre.	10
Alexandrie d'Egypte.	4
Tunis.	6
Alger.	1
Total.	78

En supposant que chacune, terme moyen, fasse pour 100,000 écus d'affaires, l'on a un peu plus de 23,000,000.

Quant aux retours, obligés comme ils le sont de passer aux infirmeries où rien n'échappe, on est certain de leur quantité. Les dix années de 1762 à 1772 ont rendu, terme moyen, 26 millions.

Espèces étrangères portées en Levant.

Nous avons plusieurs fois parlé des espèces monnaiées que l'on porte aussi au Levant, telles que les piastres d'Espagne, les sequins de Venise, les dahlers d'Allemagne, etc.; leur valeur et leur quantité varient beaucoup. Autrefois on apportait à Marseille une quantité étonnante de sequins turcs. En 1773 et 1774, cette place étant dans une crise de banqueroute, les négocians retirèrent des sommes considérables en monnaie turque que l'on fondit; ensuite on a renvoyé des monnaies d'Europe pour près de 4 millions par an. Mais depuis 1781, on n'y en porte plus, et elles y ont en même-tems disparu, parce qu'on les fond à Constantinople. La prohibition de l'Espagne pour ses piastres, ou plutôt sa refonte, les a fait disparaître de Marseille. D'ailleurs cet envoi ne convient plus, parce que l'échange est à perte. Les Turcs ont altéré leur monnaie de près d'un quart. Les denrées y ont renchéri au point qu'elles coûtent vingt-cinq pour cent plus que par le passé. Les grands et les riches ont enfoui leur or; cependant on croit approcher de la vérité, en supposant actuellement nos envois en monnaie valoir un million.

Lingots et Matières d'or.

Ce commerce n'a eu lieu qu'un instant; il fut occasionné par l'édit de Mustapha qui décria les sequins altérés par les juifs, et en ordonna la refonte : comme le prix qu'offrait la monnaie se trouva plus faible que le cours de France, nos négocians en donnèrent un plus avantageux qui attira une quantité de matières sans que le gouvernement eut l'attention de s'y opposer. Cela fit en même-tems sortir de terre beaucoup d'or enfoui. (La différence de l'argent à l'or se trouva de cinq pour cent de bénéfice). En outre la guerre des Russes ayant répandu la misère dans la Gréce, les habitans fondirent leurs

bijoux, sans compter quelque peu d'or que roulent des rivières d'Albanie.

Lettres de change.

Il est impossible de les évaluer. Il arrive souvent que Marseille tire des lettres de change du Levant sur l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne : ce qui prouve que ces nations tirent bien plus de marchandises qu'elles n'en envoyent ; pendant que celles que nous y portons ne comprenant pas la valeur des nôtres, nous avons recours à ces étrangers pour faire la balance.

Il faut donc supposer l'envoi total à. .	24,150,000 fr.
Et le retrait avec les fonds et lettres de change à.	30,000,000
Sur quoi les droits, le fret, et les frais d'exploitation à.	4,000,000
Reste	26 millions.

Navigation du Levant.

Il part de Marseille, année commune, deux cents bâtimens pour la Barbarie et la Turquie, sans compter ceux de la compagnie d'Afrique ; plusieurs font deux voyages ; ce qui engage à porter le nombre par année à 350 bâtimens. Depuis 1764 jusqu'en 1773 inclusivement il en est parti 2,662 qui font par an 266 ; mais on n'y compte point les navires chargés de denrées qui font quarantaine à Toulon. Le tems de la dernière guerre ne peut servir de règle. De-là il résulte que ce commerce nous soudoie 4,000 matelots à douze par navire ; mais il y a ici un emploi double de quelques voyageurs.

Caravane.

La caravane, ou cabotage côtier, est une branche d'industrie précieuse, en ce que devenant le voiturier des Turcs et de leurs marchandises, il en retire sans aucun risque le salaire et l'entretien de ses bâtimens et de ses matelots. Il se fait par salaire ou par portion. Dans le premier cas, le propriétaire, moyennant le salaire de l'équipage, a tout le gain ou la perte ; dans l'autre cas, les frais étant prélevés, l'on partage le bénéfice. La guerre de 1756, en fesant tomber notre navigation, en fit passer l'avantage aux Ragusais, qui

purent mettre en mer jusqu'à cent navires caravaneurs; mais la guerre de 1769 nous a rendu la supériorité. On esttime à cent cinquante voiles les caravaneurs qui partent soit de Marseille, soit d'Agde, de Martigues, de la Ciotat ou d'Antibes; ils sont expédiés pour deux ans; en supposant qu'il en rentre cent par an avec chacun 20,000 francs de profit c'est un total de 2,000,000 francs.

Le Fret.

Le fret ne peut-être compté dans les bénéfices du commerce, parce qu'il est englobé dans le prix des marchandises. On peut le porter à 1,728,000 francs; il n'y a de remboursé que celui dont les objets repassent en vente à l'étranger.

Marchandises du Levant reportées chez l'étranger.

Pendant 1781 et 1782, il est parti de Marseille en transit pour Genève, la Suisse, etc. 4,522 balles de coton en laine pesant, 1,583,728 liv.; plus 617 balles de cotons filés ou teints, pesant 148,000 liv., et 105 balles de laine pesant 52,562 liv.; en sorte qu'en évaluant le coton en laine à 85 fr. le quintal, le coton filé à 135 et les laines à 60, il en résulte pour les deux ans une somme de 1,576,595 liv. tournois, ou 788,297 fr. par an; mais ces deux années ne peuvent servir de terme général de comparaison.

Commerce des autres européens au Levant.

Tout ce que l'on peut dire sur ce sujet, c'est que les Hollandais font un commerce équivalent à-peu-près au quart du volume du nôtre, par lequel ils n'envoyent pas, à beaucoup près, un équivalent de marchandises. Les Anglais et les Vénitiens réunis peuvent faire un autre quart; ainsi les Français font les quatre huitièmes, les Hollandais deux, et les Anglais et les Vénitiens, chacun un.

TURQUIE D'ASIE (1).

ETENDUE ET SITUATION.

Longueur. lieues 440 } entre { 25 deg. 40 m., et 49 deg. longitude est de Paris.
Largeur. . lieues 360 } entre { 30 et 46. deg. latitude nord.

Contenant { 90,000 lieues carrées. 9,000,000 d'habitans.

LIMITES.—Ce pays est borné au nord par la mer Noire et la Tartarie russe; à l'est par la Perse; au sud par l'Arabie et la mer du Levant, et à l'ouest par l'Archipel et la mer de Marmara, qui la sépare de l'Europe (2).

MONTAGNES. — Elles sont fameuses dans les livres saints et profanes. Les plus remarquables sont l'*Olimpe*, qui se trouve près de la ville de Burse ou Pruse en Natolie, et qui est très-haute; le *Taurus* est une grande chaîne de montagnes qui s'étend depuis la Caramanie jusques fort avant dans les Indes; le *Caucase* commence à la mer Noire, et va jusqu'à la mer Caspienne, entre Say et Derbent, et ferme comme un mur, l'isthme que forment ces deux mers. Il est, jusques vers le sommet, très-fertile en miel, blé, gomme, vins, fruits, en porcs et en bestiaux; le *Liban*, célèbre montagne, qui se trouve aux confins de la Palestine et de la Syrie. Elle commence vers Tripoli, et finit au-delà de Damas; l'*Anti-Liban* est une suite de montagnes qui s'élèvent près des ruines de Sidon, et vont se joindre à d'autres montagnes qui se

(1) Nous avons placé la Turquie d'Asie à la suite de la Turquie d'Europe, parce qu'elle appartient au même souverain. Après la description de la Turquie d'Asie, nous donnerons la division générale de l'Asie.

(2) Pour les divisions et subdivisions de la Turquie d'Asie, voyez le tableau de la Turquie d'Asie déjà décrit page 6 de ce volume.

trouvent en Arabie. Chacune de ces deux montagnes a environ 100 lieues de circuit, sur 35 à 40 lieues de longueur; l'*Hermon* se trouve dans la Palestine, et est lié avec l'*anti-Liban*.

Fleuves. — Les fleuves d'Asie n'ont pas moins de célébrité que les montagnes. L'*Euphrate*, qui prend sa source au mont Ararat, dans l'Arménie, et se jette dans le golfe Persique, après s'être joint au Tigre; le *Tigre*: il prend sa source dans les montagnes de l'Arménie, et se jette avec l'Euphrate dans le golfe de Bassora. Il est navigable depuis le Diarbeck jusqu'à Mosul; l'*Oronte*, qui, après avoir couru vers le nord de la Syrie jusqu'auprès d'Antioche, se replie vers le midi pour se rendre dans la mer; le *Méandre* prend sa source dans la Natolie, et se jette dans la mer Méditerranée, près de Milet. Le *Sarant* a sa source et son embouchure de même que le Méandre; et le *Jourdain*, fleuve très-célèbre dans la Palestine, prend sa source au mont *Hermon*, après un cours de plus de 50 lieues du nord au sud, et se jette dans la mer Morte.

Air et climat. — Quoique l'un et l'autre soient aussi agréables et salubres qu'ils puissent l'être, cependant, par une suite de cette égalité que l'auteur de la nature a mise dans la distribution de ses bienfaits, la peste se montre souvent dans la Turquie d'Europe et d'Asie; fléau terrible pour le genre humain, quelque part qu'il sévisse; mais plus funeste aux Turcs qu'à tout autre peuple, à cause de leur indolence naturelle et de cette prédestination superstitieuse, qui ne leur permet point de recourir aux précautions qui pourraient les garantir de cette calamité.

Sol et productions. — Comme ce pays renferme les provinces les plus fertiles de l'Asie, il produit, avec la plus grande abondance, non-seulement le nécessaire, mais aussi toute espèce de superflu. On peut même attribuer à cette fécondité l'oisiveté et la mollesse de ce peuple. C'est à une culture légère qu'il doit les plus heureuses récoltes, la soie, le blé, le vin, l'huile, le miel, toute espèce de fruits, le café, la myrrhe, l'encens, les plantes aromatiques et les drogues. Ce sont particulièrement les grecs et les arméniens qui s'occupent de ces différens travaux. Les olives, les limons, citrons, oranges, figues et dates y sont d'un goût délicieux, et y viennent

nent en si grande abondance, que ces productions ne coûtent presque rien. Leur asperge est aussi très-grosse : on ne voit pas ailleurs de raisins plus gros que dans cette région. La nature nulle-part ne donne à ses végétaux autant de perfection et d'abondance qu'en Turquie.

On en peut dire autant des productions animales de terre et de mer. Les races de chevaux turcs et arabes sont les meilleures qui existent : les chameaux sont très-estimés pour leur force, leur agilité, et sur-tout pour leur sobriété. Les Epicuriens de Rome ne prisaient d'autres poissons que ceux qui se trouvaient en Asie, à l'exception des lamproies, des mulets et des huîtres.

Métaux et Minéraux. — Tous ceux qui se trouvent dans les parties les plus riches de l'Europe sont communs à la Turquie : ses sources médicinales et ses bains, surpassent en qualité ceux des autres parties du monde.

Antiquités et curiosités de la nature et de l'art. — Le nombre en est si grand et leur variété si prodigieuse, qu'elles ont fourni matière à de volumineuses relations, et chaque jour il en paraît de nouvelles. Ces pays contenaient tout ce que l'architecture et la sculpture ont de richesse et de magnificence dans leurs arts. Il ne paraît pas que les Turcs, quoiqu'ignorans et barbares, en aient diminué le nombre ; ces monumens ont même échappé aux déprédations exercées par les Européens, bien aussi dangereux pour les arts que les Turcs, dans le tems de leurs croisades. Ces restes se sont conservés plus ou moins parfaits, selon l'air, le sol et le climat où ils se trouvent. Ils portent presque tous des marques déplorables de la négligence. On a converti en mosquées ou en églises grecques une grande partie des plus beaux temples, et ils sont plus défigurés que ceux qui n'existent qu'en ruines. Comme ce serait s'écarter du but de cet ouvrage, que d'y rendre compte de cette multitude de monumens, je me bornerai à citer quelques-uns des plus remarquables. Je commencerai par ceux de Balbec et de Palmyre. Ces ruines précieuses sont l'orgueil de l'antiquité.

Balbec est situé dans une plaine qui s'élève entre Tripoli de Syrie et Damas, au pied du mont Liban ; c'est l'*Héliopolis* de la Cœlo-Syrie. Ces vestiges antiques ont fait présumer, d'après le rapport des meilleurs juges, le plan le plus hardi

que l'architecture ait jamais tenté. Le portique du temple d'Héliopolis, quoique défiguré par deux tours turques, est d'une beauté inexprimable. La cour hexagone qui est derrière ne se reconnaît plus que par la magnificence de ses ruines; les murs étaient ornés de pilastres corinthiens, de statues, et elle conduisait à une autre cour quadrangulaire de même goût et de même grandeur. Le grand temple, auquel celle-ci conduisait, est tellement tombé en ruines, qu'on ne le reconnaît plus que par un entablement que soutiennent neuf colonnes, dont chacune, formée de trois pièces liées l'une à l'autre par des barres de fer, et sans ciment. Quelques-unes de ces barres ont un pied de long et un pied de diamètre. Qui croirait qu'une sordide avarice pousse journellement les Turcs à détruire ces majestueuses colonnes pour en tirer le fer? On y voit encore debout un petit temple, avec un péristile de huit colonnes sur la façade, et de quinze sur chaque côté. De toutes parts, il est richement orné de figures en haut relief qui représentent des têtes de dieux, de héros, d'empereurs, et une partie de l'ancienne mythologie. A l'ouest de ce temple, il en est un autre de forme circulaire, d'ordre ionique et corinthien: il est défiguré par des mosquées et des maisons turques. Les autres parties de cette ville antique sont également belles et étonnantes.

On a formé diverses conjectures concernant les fondateurs de ces édifices prodigieux. Les habitans de l'Asie les attribuent à Salomon; d'autres les croient plus modernes, et ne remontent que jusqu'à Antonin-le-Pieux; peut-être ont-ils été élevés à différentes époques. Ce prince et ses successeurs auront pu en relever une partie. Cependant, si l'on a égard à la hardiesse de ces édifices, à la beauté de leurs ornemens, à l'étonnante exécution de l'ensemble, on reportera leur fondation à une époque antérieure à l'ère chrétienne, sans remonter néanmoins aux anciens tems des Juifs ou des Phéniciens, qui, probablement, étaient peu versés dans la connaissance de l'architecture grecque.

Balbec n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville environnée d'un mur. Elle renferme, tant dans son enceinte qu'au dehors et près du temple circulaire, dans des maisons formées des anciennes ruines, environ 5.000 habitans, dont la plupart sont grecs. On a tiré d'une carrière voisine la pierre qui a servi

à construire le temple. Il reste encore attachée au fond de cette carrière une pierre qui a 70 pieds de longueur, 14 de largeur, et 14 pieds 5 pouces d'épaisseur. Pour fournir aux ornemens du temple, on a puisé les matériaux dans une petite carrière de marbre blanc qui en est à peu de distance.

Palmyre ou *Tadmor* dans le désert, ainsi que l'appelaient les anciens, est située dans les déserts de l'Arabie pétrée, vers le 33me. degré de latitude nord, à 67 lieues au sud-est d'Alep. Pour y arriver, il faut traverser une colline étroite, qui semble, pour ainsi dire, tapissée de débris et d'antiquités. Tout-à-coup cette colline s'élargit et découvre à l'œil surpris les objets les plus frappans qu'on puisse trouver dans le monde. Le temple du soleil est en ruines; un grand nombre de belles colonnes corinthiennes d'un marbre blanc en couvrent et décorent les avenues. On peut connaître la grandeur et la beauté de ces colonnes par les gravures de M. Wood. Il y a quelques années qu'accompagné de plusieurs de ses amis, ce savant se rendit exprès sur le lieu où gissent tant de ruines magnifiques, dans l'intention seule d'en prendre les dessins, et d'en conserver le souvenir, en les fesant graver. Comme ces gravures sont en grand nombre, j'y renvoie le lecteur; le récit de ces superbes ruines ne pourrait lui en donner que des idées très-imparfaites. Par-tout le voyageur, entouré de ces merveilles, trouve, de quelque côté qu'il tourne ses regards, des arcs superbes, des colonnes qui le frappent d'admiration, une colonnade de quatre mille pieds de longueur, aboutissant à un beau mausolée, des temples, de riches portiques, des péristiles, des entrecolonnemens, des entablemens, et le tout d'une richesse de goût, égale à celle des matériaux; mais on les trouve, on les admire, dans un tel état de désunion, et tellement dispersés, qu'il est impossible d'après ces débris de se former une idée de ce grand tout, quand il était dans sa perfection. Quel contraste que celui de ces ruines imposantes avec les misérables cabanes de ces arabes sauvages qui habitent au milieu d'elles, ou dans leurs environs!

Salomon, si l'on en croit les Asiatiques, fut le fondateur de Palmyre et de Balbec: l'histoire sacrée paraît appuyer cette tradition. Il n'en est point fait mention dans l'histoire ancienne avant le tems de Marc-Antoine, qui disputa l'Empire à

Auguste, vécut et mourut en Egypte. On croit que ses plus beaux édifices n'ont été élevés que du tems du Bas-Empire, vers le règne de Galien. Odénat, dernier roi de Palmyre, fut bien avant dans les bonnes grâces de cet empereur, qui même l'éleva à la dignité d'Auguste. Sa veuve Zénobie régna, quelque tems avec beaucoup de gloire, et Longin, ce célèbre critique, était son secrétaire. Comme elle ne pouvait supporter la tyrannie des Romains, elle osa déclarer la guerre à Aurélien, qui la fit prisonnière, la mena en triomphe à Rome, fit massacrer les principaux de la noblesse, et de ce nombre fut Longin qui excella dans la critique, et dont nous avons encore un *traité sur le beau*. Il détruisit ensuite la ville, dont il fit mourir les habitans, et prit dans le trésor de Zénobie des sommes considérables, pour réparer le temple du soleil, dont nous avons mentionné les ruines majestueuses.

Cette cité célèbre, si l'on s'en rapportait à ses inscriptions qui ne remontent point au-delà de l'ère chrétienne, n'aurait pas elle-même plus d'antiquité. Mais on n'en peut guères juger par le peu qu'en a dit l'histoire, ou plutôt par son silence. On ne saurait douter que cette ville ne soit beaucoup plus ancienne que ses inscriptions. L'empereur Justinien fit quelques efforts pour la rétablir dans sa première splendeur; mais ils furent sans succès. Peu-à-peu elle est tombée dans cet état misérable de ruines, qui attestent tout-à-la-fois le pouvoir du tems et le néant des grandeurs humaines. On a observé avec justice que son architecture et ses colonnes étaient inférieures à celles de Balbec.

Jérusalem. Rien n'est plus futile que les antiquités que vantent et montrent dans cette ville les prêtres grecs et arméniens. Cependant ils montrent aux voyageurs tous les lieux dont il est fait mention dans l'ancien et le nouveau testament, et c'est à l'aide de leurs contes qu'ils se procurent leur chétive subsistance. Accablés par les Turcs sous le poids des impôts, ils ne laissent pas que de vivre de ce petit trafic, dont les profits diminuent encore journellement. On dit qu'Hélène, mère de Constantin-le-Grand, fit bâtir l'église du St. Sépulcre, qui existe encore et dont l'architecture est assez bonne. Quant aux différentes divisions, et aux dispositions qu'on a faites à l'entour, on ne peut y voir que l'imposture intéressée et adroite de ceux à qui le soin en est confié. On trouve encore

dans la Palestine d'autres églises dont on a attribué la fondation à cette princesse : mais ce pays a subi tant de changemens, dans son apparence comme dans ses qualités naturelles, qu'il n'y en a point en Asie qui puisse lui être inférieur. Ce serait bien en vain qu'un voyageur moderne tenterait d'y découvrir aucuns vestiges du royaume de David et de Salomon.

Il y a plusieurs antiquités précieuses dans les environs de Smyrne (1). On peut dire la même chose d'Alep et de nombre d'autres villes plus célèbres dans l'antiquité, qui ne sont plus connues que par le moyen des observations géographiques. L'ancienne Troie n'a pas un seul vestige qui puisse en faire reconnaître la situation, si ce n'est qu'on se rappelle l'île de Ténédos, vis-à-vis de laquelle elle était, et le nom d'un ruisseau que l'imagination des poètes a changé en un fleuve merveilleux. On compte, parmi les antiquités qui se sont conservées entières, un temple de marbre bâti en l'honneur d'Auguste à Milet en Carie, et quelques édifices du même genre dans le voisinage. Il y a encore auprès de Laodicée, aujourd'hui Ladikié, trois théâtres de marbre blanc et un beau cirque, qui ont peu souffert du tems ou de la barbarie. Il y a des voyageurs qui pensent avoir reconnu les ruines du fameux temple de Diane auprès d'Ephèse.

On peut consulter, sur les restes d'antiquités de la Turquie d'Asie, les ouvrages suivans :

Ionian Antiquities, etc., etc.; par *Chandler*, *Revett* et *Pars*. Londres, 1769, *in-folio*.

The Ruins of Palmyra. Londres, 1753, *in-folio*; et *The Ruins of Balbec*. Londres, 1757, *in-folio*; par *Wood* et *Dawkins*.

Antiquitates Asiaticæ; par *Chishull*. Londres, 1728.

Il y a bien des auteurs plus modernes; mais ces ouvrages, composés de superbes gravures, sont ceux qu'on consulte avec le plus d'utilité.

TOPOGRAPHIE DE LA TURQUIE D'ASIE.

On peut commodément diviser la Turquie d'Asie en trois

(1) Une fontaine qui porte le nom d'Homère; une colonne brisée et renversée près d'un ruisseau limpide semble indiquer qu'on a pu élever un temple sur ses bords; ce temple portait probablement le nom d'Homère.

grandes régions : 1°. l'*Asie-mineure*, qu'on appelle quelquefois *Anadoli* ou *Natolie*, dans le sens le plus étendu ; 2°. la *Syrie* ou *Souristan*, avec la Palestine, etc. ; 3°. les *provinces au delà de l'Euphrate*, savoir : l'*Arménie* ou *Turcomanie*, le *Diarbékir* ou *Mésopotamie*, et l'*Yrac-Arabi*. Nous décrirons successivement les provinces dans l'ordre que nous venons d'indiquer.

L'Asie-mineure, *ou* l'Anatolie, *dans le sens le plus étendu.*

Nom. *Anatolie* veut dire en grec, pays du soleil levant. En effet, cette province est à l'est de la Grèce, et au sud-est de Constantinople. Les Italiens, et, après eux, les Français, ont défiguré ce nom, en l'écrivant *la Natolie*, tandis que la voyelle *a* réellement appartient au mot même, et non pas à l'article. Les Turcs l'ont transfiguré en *Anadoli.*

Limites et etendue.—Cette province a la forme d'une presqu'île, ayant au nord la mer Noire ; à l'ouest, la mer de Marmara et l'Archipel ; au midi, la partie de la mer Méditerranée, appelée *mer du Levant.* L'Euphrate, qui la borne à l'orient, la sépare de la Turcomanie.

Sol et productions. — L'Anatolie, ou l'Asie-mineure, comprenait autrefois les provinces de Lydie, Pamphilie, Psidie, Licaonie, Cilicie, Cappadoce et le Pont ou Amasie. Presque toutes ces provinces portaient le titre de royaume, et sont célèbres dans l'histoire des Grecs et des Romains : maintenant asservies à l'indolence et à la tyrannie des Turcs, elles sont abandonnées ou couvertes de ruines : mais le nombre des villes qui y ont fleuri atteste la fertilité naturelle de ce pays, malgré les montagnes qui sont en grand nombre. On reconnaît encore la position de ces anciennes villes, et la nature est si féconde dans ces contrées, qu'elle triomphe, en plusieurs endroits, de l'état d'abandon où les habitans semblent l'avoir condamnée. Le Turc, livré à son égoïsme, n'a pas plus de soin de la terre que de lui-même ; à peine entrevoit-il des terres à cultiver au-delà des jardins et des lieux qui sont au-dehors des villes les plus florissantes, Les voyageurs, qui ont porté un œil attentif sur ces contrées, rendent pleinement justice à ce qu'en ont dit les écrivains, tant profanes que sacrés ; par-tout ils en ont confirmé la beauté, la force, la fertilité et la population. La Palestine et la Judée, aujourd'hui les deux provinces les plus tristes de la Turquie, restent comme en-

sevelies sous la fertilité des productions de leur sol. Non contens d'en abandonner la terre, les Turcs ont pris à tâche de la calomnier et de la peindre sous les couleurs les plus affreuses. Ils ont forgé à ce sujet mille contes, que l'ignorance des voyageurs a recueillis, et qui en ont imposé à la crédulité des chrétiens.

Toutes sortes de bleds y viennent par-tout où l'on daigne cultiver la terre : le riz d'Angora est d'une qualité supérieure; le tabac et le safran y sont excellens. En fait d'arbres fruitiers, on a des pommiers, des poiriers, des figuiers, des cérisiers, des orangers, des limoniers, des citronniers, des grenadiers, des oliviers; le mûrier y croît en abondance. Le *coton* est l'objet d'une culture assez active, et très-répandue. Il y a des vignobles qui pourraient devenir de la plus haute importance sous un autre gouvernement. Les chênes portent des glands d'une grosseur singulière. On manque cependant de bois de chauffage dans la plupart des provinces.

Il y a dans l'Anatolie des contrées naturellement stériles : telles sont les plaines nues et élevées qui en occupent le centre. On y trouve beaucoup de marais stagnans ou salés. Les côtes du sud sont un climat extrêmement chaud, et souvent malsain.

Animaux.—Les chèvres d'Angora sont célèbres pour l'extrême longueur et finesse de leur poil ; on en fabrique des *camelots*. Les moutons, sur-tout aux environs de Smyrne, ont des queues longues, et chargées de graisse : des troupeaux de chameaux, de chevaux, d'ânes, de mulets, de bœufs et de vaches errent dans de vastes pâturages ; les deux tiers du pays leur sont abandonnés. Dans les forêts on trouve des sangliers, des cerfs, des loups ; mais aucun des grands animaux carnivores de l'Asie méridionale. Cependant il y avait anciennement des lions. — On entretient beaucoup de ruches et de vers-à-soie.

Minéraux.—Les montagnes doivent contenir du fer, du plomb, du cuivre, de l'argent ; mais on n'exploite aucune mine. Les nombreuses carrières de beaux marbres statuaires qui y existaient autrefois, sont aujourd'hui inconnues. On tire peu d'utilité des salines et des eaux minérales qui se trouvent en beaucoup d'endroits.

Division.—Les Turcs ont partagé la Natolie en sept gouvernemens : ce sont ceux d'*Anadoli* ou de *Kutaièh* ; de *Sivas*,

de *Trébizonde*, de *Caramanie* ou de *Konièh* ; de *Marasch*, d'*Adana* et de l'île de *Chypre*. Mais les côtes de l'occident de la Natolie ne sont comprises dans aucun de ces gouvernemens ; elles dépendent du capitan-pacha, grand amiral, qui a aussi sous son commandement les îles de l'Archipel.

Villes dépendantes du Capudan-Pacha.

Is-nikmid.— L'ancienne Nicomédie de Bithynie, où mourut l'empereur Constantin, l'an 337, grande ville, bien peuplée, bâtie sur le flanc d'une colline, située à l'est de la plaine. La ville est mal-propre, les maisons y sont de bois, et ont des jardins attenans. Elle a un bon port, sur un golfe qui porte son nom.

Isnik, au sud-est, l'ancienne Nicée, célèbre par la tenue du premier concile général, en 325, contre Arius, et celui de 787 contre les Iconoclastes. Cette ville n'a rien de remarquable aujourd'hui qu'un aquéduc. Elle ne présente à la vue que les tristes ruines de son ancienne splendeur, et contient à peine 300 maisons, la plupart habitées par des juifs. Ses murs sont presque tous raccommodés de piédestaux de marbre et de granit. Son territoire est très-fertile en fruits et en vins. On peut, dans un vent favorable, faire le trajet de Constantinople à Isnik en 7 heures; car elle n'en est qu'à 25 heures. Elle est sur le bord d'un lac poissonneux qui a 25 lieues de tour, et qui donne son nom turc à la ville : c'est le lac Ascanius des anciens, et le Rixaca des Grecs modernes. Dion Cassius, célèbre écrivain de l'*Histoire Romaine*, naquit à Isnik.

Scala-nova (échelle neuve), auprès des ruines d'Ephèse, dans le fond d'un golfe. Toutes les contrées voisines, et même Samos, en retirent du riz, du café, du lin et du chanvre d'Egypte, des draps de Salonique et des toiles de coton de Smyrne. Elle exporte pour l'Egypte beaucoup de raisins secs.

Tchesmé, petite ville d'Asie, est située presqu'en face de Scio, au fond d'une rade spacieuse, à laquelle l'art n'a pas eu besoin d'ajouter pour en faire un bon port. Une citadelle assez vaste, construite par les Génois, s'étend en pente jusqu'au rivage de la mer, et semble devoir garantir de toute insulte le port et la ville.

Tchesmé est bâti sur les ruines de Cyssus. Sa rade, fameuse autrefois par la victoire qu'y remporta la flotte des Romains sur celle d'Antiochus, ne l'est pas moins, de nos

jours, par l'incendie et la destruction totale de l'escadre turque, qui eut lieu en 1770.

Les géographes placent au fond d'une baie, à deux ou trois lieues au nord de Tchesmé, l'ancienne Erythée, célèbre par les oracles de la Sybille.

Le territoire de Tchesmé fournit des grains et des fruits en abondance : on y récolte un peu d'huile et beaucoup de raisins secs. C'est de ce port que Scio tire une grande partie de ses subsistances, et qu'il entretient souvent des relations avec Smyrne.

Scutari, vis à-vis Constantinople. (*Voyez* Turquie d'Europe).

Ismir, ou *Smyrne*, port au midi, dans le sandgiacat de Soglalis, la première échelle du Levant, l'une des villes les plus belles, les plus grandes, les plus riches et les plus commerçantes de la Turquie. La bonté de son port y attire un concours prodigieux de marchands de toutes les nations par mer et par caravanes. Les vaisseaux marchands y abordent à une portée de mousquet de la ville. Les caravanes de Perse y amènent deux fois par an, en novembre et en mai, plus de 2,000 balles de soie, sans compter les drogues, ni les toileries. Toutes les nations commerçantes y ont des consuls. Les Français font une grande partie du commerce. Les marchandises que l'on tire de Smyrne sont les soies, les poils de chèvre et de chameau, des toiles de coton blanches, ou peintes, des mousselines brodées en or, en argent, qui sont inimitables, du coton, des cuirs, des marroquins, des camelots de couleur, des laines, de la cire, de l'alun, des noix de galle, du bois, des raisins de Corinthe, quantité de drogues, comme du galbanum, de la rhubarbe, de la semencine, de l'hippoponax, de la tutie, de l'ambre, du musc, du lapis pour faire l'outre-mer, et diverses gommes. De ce grand nombre, il n'y a guères que la scamonée, l'opium et les noix de galle, qui soient du territoire de Smyrne. On en tire encore du storax, du savon, des tapis de plusieurs espèces, enfin des perles, des diamans, des émeraudes, des rubis et autres pierres précieuses.

On y apporte des piastres, des draps, des serges, des bonnets, du papier, de la cochenille, du tartre, du verdet, de l'indigo, de l'étain, du bois de teinture, des épiceries et

du sucre. Les Anglais, les Hollandais, les Vénitiens, les Génois, les Livournais, les Russes y font aussi un commerce considérable. En général, le plus grand débit que les nations fassent de leurs marchandises à Smyrne, est celui de leurs draperies; et leur plus grand achat de marchandises du Levant est celui des soies, poils de chèvre, de chameau, de testic, ou chèvron. Les Marseillais sont les plus grands négocians de cette échelle, et les plus considérés.

D'aprés les registres de la chambre des communes de Marseille, en 1784, Smyrne consommait par an deux mille cinq cents ballots de draps importés de France, lesquels sur le pied de 1,200 fr. la balle font 3,000,000 fr. Cette somme est la moitié du commerce total estimé chaque année 6,000,000 fr. d'entrée. Les autres objets sont les mêmes qu'à Constantinople.

Le principal article des retours est en coton et en laine. Le pays en rend par an 42 à 44,000 balles, dont 12 à 13,000 passent en France, 5,000 en Italie, 8,000 en Hollande, 3,000 en Angleterre et le reste demeure dans le pays. On tire aussi des laines et poils de chèvres d'Angora; des laines de chèvron, enlevées presque toutes par les étrangers. Ces retours, y compris les commissions données de Constantinople, excèdent les envois au moins d'un tiers. Les fonds restans servent à faire des entreprises pour aller charger des huiles à Mételin, ou pour la traite de blé au Volo, au golfe de Cassandre, à Sanderly, à Menemen, à Mosrouissi, etc., que l'on paye en sequins ou piastres turques. En outre, on paye les lettres de change comme à Constantinople. On tire rarement des lettres de change sur d'autres échelles que sur ces deux. Mais Smyrne doit être regardée comme la plus forte du Levant.

Cette ville a été ruinée huit fois par des tremblemens de terre; mais l'avantage de sa situation et la sûreté de sa rade l'ont toujours fait rebâtir. Avant celui qu'elle éprouva en 1778, on y comptait quinze mosquées, sept synagogues, trois églises latines, deux grecques et une arménienne. Outre l'heureuse position de cette ville pour le commerce, son sol fournit en abondance tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Elle a deux douanes où se payent les droits d'entrée et de sortie pour les marchandises.

Sinople ou *Sinope*, sur la mer Noire, sur un isthme fort bas, couvert au nord-ouest par une prequ'île d'environ une lieue de long, escarpee de rochers. (il s'y trouve des restes d'antiquité), ville grande et commerçante, ayant environ 60,000 habitans; un port et une bonne rade : elle est importante pour le commerce des Turcs sur la mer Noire. On en exporte du fil de lin gris, appelée *archin-epigli*. La quantité qui en sort est considérable : en outre elle exporte de la cire, du bois de charpente et de construction (article le plus important du commerce) ; du goudron, des fruits de toutes sortes, des étoffes de soie, d'indiennes, de tapis de Perse, etc. Il y a dans le port 12 chantiers pour la construction des vaisseaux. La main-d'œuvre y est à très-bon marché : un vaisseau de ligne y coûte huit à dix fois moins à construire que dans nos ports, et les autres bâtimens en proportion (1).

Eneboli, anciennement *Néapolis*, bourg et port à 25 lieues de Sinope, a 4 chantiers, où l'on construit des saïques. On tire de ce port 30,000 quintaux de chanvre et de cordages, 40 chargemens de bois de construction, 5 à 6 charges de fruits.

Le gouvernement d'Anadolie, *ou* de Kutièh.

Ce gouvernement est le plus considérable de la presqu'île. Il en renferme plus de la moitié du côté de l'occident.

Kutaïèh, ou *Kieutaye*, qui donne le nom au gouvernement, est située presqu'au milieu, sur le Pursak, qui se jette dans le Sakari. C'est une ville considérable, la résidence du pacha de la province. Elle a une forteresse sur la montagne, au pied de laquelle elle est bâtie. Plusieurs mosquées, collèges, caravansérails et bains l'embellissent, ainsi que les jardins, vignes, ruisseaux et promenades qui sont dans ses environs.

(1) *Lechevalier*, dans le *Voyage de la Propontide et de la mer Noire*, dit qu'il n'y a que deux chantiers à Sinople; que le port et le commerce sont de peu d'importance, etc, etc. Il paraît que *Peyssonnel* exagérait un peu; mais nous n'avons pas non plus une entière confiance pour les relations peu circonstanciées de M. *Lechevalier*, quant à cette partie.

Au nord de Kutaye on trouve :

Beroussah, *Bursa*, *Brouse*, *Burse* ou *Pruse*, au nord, était la capitale de l'Empire Ottoman avant la prise de Constantinople. Elle est encore regardée comme une des trois villes impériales ; les deux autres sont Constantinople et Andrinople. C'est à Burse que les Turcs ont leurs plus habiles ouvriers. Les manufactures de soie en sont admirables ; et l'on estime sur-tout les tapis et les tapisseries qu'on y fait. La soie qu'on y recueille en abondance est très-belle ; mais elle ne suffit pas à ses fabriques, où l'on emploie beaucoup les soies de Perse, qui ne sont ni aussi chères, ni aussi recherchées. Burse est bâtie sur une éminence qui domine une plaine fertile, où se trouvent des eaux thermales. Elle contient environ 50,000 habitans, 140 mosquées, dont deux très-magnifiques, et un nombre prodigieux de fontaines. Elle est le siège d'un archevêque grec. Les environs en sont très-bien cultivés ; les côtes fournissent d'excellens bois de construction, que l'on transporte à Constantinople. Pruse était la capitale du royaume de Bithynie.

Montagna, communément *Moudania*, sur un golfe de la Propontide. C'est le port de Brouse. Il s'y fait un très-grand commerce de salpêtre, vin blanc, fruits et produits des manufactures de Brouse.

Isnik, *Isnikmid*, *Herakli*, *Eneboli*, *Sinope* (Voyez ci-dessus parmi les villes dépendantes du capitan-pacha).

Vers le nord-est on trouve :

Eski-Shehr, ville entourée de vignobles et de sources chaudes.

Boli, au milieu des montagnes, couvertes de superbes forêts.

Bartin, ville de 12,000 habitans, à 5 lieues de la mer, sur une rivière navigable. Elle exporte de la cire, de la soie, des poutres, des planches, 150 chargemens de bois de chauffage, autant de fruits secs ou frais.

Ankarah ou *Angora*, à l'orient d'Eski-Hissar. C'est l'ancienne *Ancyne*, ville principale de l'ancienne Galatie, ainsi appelee d'une colonie de Gaulois, à qui S.-Paul prêcha l'évan-

gile et adressa une épître. Cette ville, grande et commerçante, a de très-beaux jardins dans ses environs. Elle a toujours été renommée pour la finesse et la beauté de ses poils de chèvre, et pour les étoffes de camelots qui en sont fabriquées. C'est de cette ville et de celle de Beibazar que viennent tous les poils de chèvre qu'on achète à Smyrne. Les Européens n'en tirent pas moins de 3,000 balles, et il s'en consomme bien autant dans le pays. On évalue à 2,000 piastres la cire que l'on recueille dans ses environs. C'est auprès de cette ville que Pompee defit Mithridate, roi de Pont, et que Tamerlan y gagna une bataille contre le sultan Bajazet, qui y fut fait prisonnier. Angora est située sur une éminence : le peuple y est plus doux et plus policé que dans aucune autre ville de la Natolie. Il y règne une grande propreté; les rues y sont larges, et pavées d'assez grands morceaux de granit. On y voit de très-beaux restes d'antiquité et un château sur un rocher. Les chèvres d'Angora forment une espèce particulière et naturelle à son territoire. Leur poil blanc est aussi fin que la soie, et forme une partie des richesses de cette ville, qui fait aussi un grand commerce en cire; mais la race des chèvres dégénère, quand on les transporte ailleurs. C'est de là que les chats et les lapins à long poil ont pris l'épithète qui les distingue. Les Grecs ont un patriarche à Angora.

Kastemuni ou *Kastanbol*, ville manufacturière et commerçante; les ports de Sinople et d'Eneboli, qui en sont peu éloignés, lui servent d'entrepôt.

En allant à l'ouest de Kutaye on trouve :

Bergamah, sur les ruines de l'ancienne *Pergame*, capitale du royaume de ce nom. Elle fut fondée par Attale, un des généraux d'Alexandre. C'est à Pergame que fut trouvé l'art de faire le parchemin dit *charta pergama*. Pergame donna le jour à Galien, l'un des plus célèbres médecins.

Sart n'offre plus qu des ruines de l'ancienne Sardes, capitale de la Lydie, où demeurèrent Crésus et les autres rois du pays.

Alla-Scheher, ou *Philadelphie*, ville remplie d'églises et de monastères. Trois cents familles grecques y demeurent. On loue beaucoup l'harmonie qui règne entr'eux, et la pureté

de leurs mœurs. Cette ville, placée sur la route de Smyrne, fait un commerce assez lucratif.

Vourla, ville assez considérable, située dans cette presque île, qui s'étend au sud du golfe de Smyrne. Les habitans de ce canton montagneux, et en partie inaccessible, s'appellent *Kora-Borinotes*, et étaient autrefois des pirates redoutés.

En allant au sud de Kutaye, le long du fleuve Méandre, aujourd'hui *Meïnder*, on trouve :

Kara-Hissar, bonne ville, où réside un petit pacha, et où l'on prépare de l'opium en quantité.

Eski-Hissar, près les ruines de Laodicée.

Ara-Saluk, ou proprement *Agio-Zoluk*, village habité de quelques pauvres Grecs, à peu de distance des ruines d'*Ephèse*. De cette célèbre et superbe ville, de son fameux *temple de Diane*, on ne trouve que quelques colonnes brisées. *Justinien* avait déjà fait enlever les restes les plus beaux de ce temple, pour les employer à la construction de sa Sainte-Sophie.

Milet, aujourd'hui *Melasso*. — On y trouve, entr'autres ruines, un temple d'Auguste et de Rome, d'une architecture magnifique.—Les environs de cette ville produisent le meilleur tabac de toute la Turquie; mais l'air est malsain, et l'on y est fort incommodé des scorpions qui fourmillent partout.

Boudroun, dans une petite presqu'île, sur l'Archipel. On la croît bâtie sur les ruines de l'ancienne Halicarnasse, célèbre par le mausolée qu'Artémise, reine de Carie, y fit ériger pour son mari Mausole. Ce fut la patrie des historiens *Hérodote* et *Denys d'Halycarnasse*.

Sur la Méditerranée on voit les villes qui suivent :

Macri, ou *Macari*, port de commerce, sur un golfe du même nom. Nous n'avons aucun renseignement positif sur cette place.

Satalia, grande ville, au fond d'un golfe dangereux, auquel elle a donné son nom. Les citronniers et les orangers abondent sur les montagnes qui l'environnent. Cette ville, peuplée de Grecs, fait un commerce considérable avec les

îles de Chypre et de Rhodes. On en tire de la laine, du coton, du poil de chèvre et de la gomme adragant.

L'île et le port de *Castel-Rosso*, ou *Château-Rouge*, sont peu éloignés des ruines de l'ancienne et magnifique ville de *Patara*, selon *Savary*. Mais le savant d'*Anville* place Patara plus à l'ouest.

Gouvernement de Sivas.

Il occupe la partie septentrionale de la Natolie orientale vers la mer Noire. C'est ce que les anciens nommaient le Pont et la Cappadoce septentrionale. Les écrivains orientaux lui donnent souvent le nom de pays de *Roum*, parce que ce fut, avec l'Arménie, le premier dont les Mahométans firent la conquête sur les romains de Constantinople.

Sivas, au sud, aujourd'hui capitale et résidence du pacha et d'un archevêque grec. Elle est d'ailleurs peu considérable, et se nommait autrefois Sebaste.

Tocat, au nord-ouest, grande ville, marchande, peuplée et forte, qui est le siège d'un archevêché grec. Elle est célèbre par ses excellens vins et ses maroquins bleus, Elle est bâtie en forme d'amphithéâtre, sur un terroir qui abonde en fruits. Il y a deux étages aux maisons; et chaque maison a sa fontaine. Les rues sont bien pavées, ce qui est rare dans le pays. On compte dans Tocat 25,000 habitans. C'est la résidence d'un cadi, d'un vaivode et d'un aga. Son commerce consiste en soie, dont on fait beaucoup d'étoffes, en vaisselle de cuivre, en toiles peintes, qui sont apportées de Bassora par des caravannes, et qui vont par mer à Constantinople. La campagne de Tocat produit de fort belles plantes, et sur-tout des végétations de pierres qui sont d'une beauté surprenante. On trouve, en cassant des cailloux, des morceaux de roches révêtues de cristallisations, et des figures tout-à-fait merveilleuses.

Amasie, au nord-ouest, ville riche et bien peuplée, capitale d'une contrée à laquelle elle a donné son nom. Elle a servi plusieurs fois d'apanage aux fils aînés des sultans. C'était autrefois la résidence du pacha. Il y a un archevêché grec. L'illustre géographe *Strabon* était d'Amasie.

Ouniéh, port de mer, c'est la principale échelle pour l'exportation des manufactures de Tocat. Il en sort aussi annuellement, pour les arsenaux du Grand-Seigneur, 30 à 40,000 quintaux de chanvre.

Samsoun, ville avec un fort et une rade, sur le golfe du même nom; on y fait le même commerce qu'à *Ounièh*.

La côte maritime du gouvernement de Sivas, s'appelle *Djanik-Ili*; elle produit une grande quantité de soie.

Kiesmeh, près la ville de *Driviki*, vers l'Euphrate, il y a de bonnes mines de fer, où l'on trouve d'excellens aimans.

Gouvernement de Trebizonde.

Il a beaucoup de montagnes; mais la partie située vers la mer Noire est assez fertile. Les mines de *Kuré*, donnent un produit annuel de 120,000 quintaux de cuivre; on trouve aussi du plomb, de l'argent et de l'or dans ces mines qui ne sont pas éloignées de la ville d'*Hamisch-Kana*.

Trébizonde ou *Trapezount*, port sur la mer Noire; c'est l'ancienne *Trapesus*, bâtie par les Grecs. Elle a été la capitale d'un empire fondé par une branche des *Comnènes* de Constantinople, qui en furent dépouillés en 1452 par Mahomet II. Quoique déchue de son ancienne splendeur, elle est encore la plus considérable de la Natolie par sa population, qu'on évalue à près de 100,000 habitans. Elle était autrefois beaucoup plus florissante qu'elle n'est aujourd'hui. Les guerres intestines des janissaires ont réduit cette ville à un état déplorable. Cependant son commerce, dans le tems de tranquillité, est plus étendu et plus avantageux que celui d'aucune des villes de la mer Noire; il a pris une grande activité, sur-tout depuis que les Russes naviguent sur cette mer. Les marchandises qu'on y importe sont des étoffes de Scio et de Venise de toute espèce, les épiceries fines, les drogues, les bois de teinture, la quincaillerie, etc. Elle fait un grand trafic avec la Natolie et la Perse. Les caravanes y viennent apporter beaucoup de marchandises. Ses objets d'exportation sont du cuivre des mines de *Kuré*; les marchands de cette ville l'épurent, le mettent en lingot et en œuvre, en très-grande quantité. Elle exporte aussi de la cire, des cuirs de bœuf et de buffle, des noix, des noisettes, des poires, des dattes noires et du nardenck. Le principal article de ses exportations est le vin, dont la majeure partie passe en Russie. Son territoire fournit aussi quelque peu de soie fine de bonne qualité. C'est la patrie du savant cardinal Bessarion, si zèlé pour la réunion des grecs avec l'église latine; il mourut en Italie en 1472. Trébizonde est aussi le siège d'un archevêque grec; on y voit de beaux édifices; son port est petit et mal entretenu.

Cirasonte, ou *Kirresoun*, a le même commerce d'exportation et d'importation que Trébizonde. Elle fournit beaucoup de soie

des cru, une quantité immense de fruits secs, et particulièrement les cerises, dont le nom tire son étimologie de celui de cette ville à qui l'Europe en est redevable. Ce fut Lucullus qui apporta le premier cerisier en Europe. Cette ville, à l'ouest de Trébizonde, connue autrefois sous le nom de *Cerasus*, est bâtie au pied d'une colline, entre deux rochers qui sont à l'entrée de son petit port: un château situé sur la droite en commande les approches.

Gouvernement de Caramanie, ou de Konièh.

La province de Caramanie ou de Konièh est au milieu des terres, bornée au nord et à l'ouest par le gouvernement d'Aladulie, et à l'est par celui de Sivas. Elle a pris son nom de la famille de Caraman, la plus puissante des sept princes turcs entre lesquels se trouvait partagée la Nalolie, au commencement du XIVe. siècle. Autrefois elle fesait partie de l'Anadolie. Elle en est la partie la plus méridionale; elle est moins habitée que la partie septentrionale, et les habitans y sont plus féroces. On y trouve des forêts immenses, dans lesquelles de violens incendies causent quelquefois de très-grands ravages.

Rizé, aujourd'hui la plus florissante place de commerce dans le gouvernement de Trébizonde, contient environ 30,000 habitans, parmi lesquels on compte 3,000 Arméniens et Grecs. Son port, éloigné d'une petite lieue, est large, profond, et capable de recevoir les plus gros vaisseaux. Le commerce d'exportation de Rizé consiste en toiles de lin, qui font seules un objet de 500,000 piastres; en cuivre ouvragé et en lingot, en cire, chanvre, fils, noix, noisettes, et en *nardenck*, espèce de raisiné. On y importe des londrins, des pics de bours et des pics de serge, de coutins de Brousse, et de Constantinople, des turbans de soie de Brousse, 15 à 20,000 bonnets de France (avant 1789), 5 à 600 schals rouges du Caire, 1,000 schals de laine de Barbarie; beaucoup d'autres laineries de Salonique, du Caire ou de Tunis; du lin et de la graine de lin d'Egypte; 200 à 250 quintaux d'étain; 3 à 400 quintaux de plomb, 10 à 12 barils de mercure, 50 à 60 caisse d'acier, 1,500 à 2,000 quintaux de fer, des blés, du sel, des viandes, des fruits, etc. etc.

Of et *Surmine*, deux villes dans le voisinage de Rizé; elles tirent de cette place tous leurs articles de consommation. *Of* doit avoir 50,000 ames, et *Surmine* 12,000; mais ces estimations paraissent exagérées.

Triboli exporte, outre les articles nommés prédemment, des vins, qui vont pour la plupart en Russie. Son territoire produit

aussi quelque peu de soie fine, quoique inférieure à celle de Perse.

Les blés, les grains, les légumes et les fruits viennent en abondance dans la Haute-Caramanie. On y a une espèce particulière d'abricots.

La partie occidentale de la Caramanie est un plateau élevé, où l'on voit plusieurs fleuves et lacs qui ne s'écoulent pas dans la mer. Il y a un grand nombre de *lacs salés*. Celui de *Beyschari* est tellement imprégné de sel, que lorsqu'on y jette un corps solide quelconque, il se couvre bientôt d'une croûte de sel.

Konièh, que nous appelons *Cogni*, ou l'ancienne *Iconium*, ci-devant capitale de la Lycaonie. Au tems des croisades, elle était la résidence des princes turcs Seljioucides de Roum. C'est encore une assez bonne ville, avec une forteresse où demeure le pacha de la province. Les murailles sont formées des débris des monumens antiques; elle est bien peuplée; les Grecs y font le commerce, particulièrement de la soie; elle a de très-beaux jardins, et les environs de la ville sont très-bien cultivés. Elle réunit aux agrémens d'un beau site ceux d'un climat tempéré; tout y vient en abondance, et les fruits y sont excellens.

Beishari, bourg au sud-ouest, avec un château, dans un pays qu'on nommait autrefois l'Isaurie.

Kaisarièh à l'orient de Konièh et au sud d'une plaine arrosée par l'*Yerinok*. Cette ville est très-peuplée, et appartient au reis-effendi. On y fait un commerce considérable de marroquins jaunes. C'est l'ancienne Césarée de Cappadoce, dont St.-Basile était archevêque. Ses murailles sont en très-mauvais état.

Le Gouvernement de Marasch, ou l'Aladulie.

Ce gouvernement répond en partie à ce que les Grecs appelaient la petite Arménie. Il était possédé dans le XIVe. siècle, par un prince particulier, qui lui donna le nom d'Aladulie, ou plus précisément du *Dulgadir-Ili*, nom que les Turcs lui donnent encore. Il est situé entre l'Amasie, la Caramanie et la Syrie. Le pays est impraticable, à cause du grand nombre de ses montagnes. Il y a de bons pâturages, un grand nombre d'excellens chevaux et de chameaux. Le peuple y est guerrier et voleur.

Marasch, ville assez grande, qui a plusieurs mosquées, colléges et couvens de derviches. Le pacha demeure dans le château, qui est sur une éminence.

Sis,

Sis, à l'ouest, ville ruinée, autrefois la capitale des rois chrétiens de la Petite-Arménie, et le titre de leur patriarche.

Malatiah, au nord-est de Marasch, vers l'Euphrate. Cette ville, anciennement *Mitilène*, est située dans une belle plaine. C'est un grand passage de Constantinople en Perse. Il y a un archevêque grec.

Semisat, petite ville sur l'Euphrate, est l'ancienne *Samosate*, capitale du royaume de Comagène, fondé par une branche des Antiochus, rois de Syrie. C'est la patrie de Lucien, le plus bel-esprit de son tems, et de l'hérésiarque *Paul de Samosate*.

Aintab, à trois journées au nord d'Alep en Syrie, est une assez belle ville, capitale d'un sangiacat, qui a été détaché du pays de Sham ou de Syrie, et attribué au gouvernement de Marasch.

Le Gouvernement d'Adana.

Cette province a très-peu d'étendue, et renferme une partie de ce que les anciens appelaient la *Cilicie*. On y trouve :

Adana, petite ville à une lieue environ de la Méditerranée, et peu éloignée de l'ancienne Tase de la Cilicie. Elle est bâtie sur une rivière, navigable en hiver. Les habitans, qui sont des Turcmènes ou Turkomans, se répandent, au printems et en automne, sur les montagnes et dans les vallons pour y conduire les troupeaux, même les bourgeois et le pacha turc ont la coutume de se retirer, pendant l'été, au milieu des forêts qui entourent la ville, afin d'y passer le tems des chaleurs : des artisans y transportent leurs boutiques; les vendeurs s'y joignent, et ce sont des petits camps avec des marchés.

Ainzerbeh ou *Anazarb*, ancienne ville située sur le Dgeihan.

Messis ou *Massissah*, sur la même rivière, qui la sépare en deux parties, jointes par un pont. C'est l'ancienne *Mopsueste*.

Aias, port très-fréquenté.

Paias, port, place forte, sur la route de Syrie, près du passage connu dans l'antiquité sous le nom de *Pas-d'Issus*. Il est célèbre par une grande victoire qu'Alexandre remporta dans son voisinage sur les Perses.

Tarsous, à l'occident d'Adana, ancienne ville, remarquable pour avoir donné naissance à l'apôtre S. Paul.

Le Gouvernement d'Itchil.

Ce gouvernement renferme, selon quelques relations, le pays de cè nom et l'île de Chypre qui est vis-à-vis, et qui n'en est séparé que par un trajet de quinze lieues. Nous avons parlé de cette île dans la partie qui concerne l'Europe ; nous nous bornerons ici à l'Itchil propre. L'Itchil, situé à l'ouest de l'Adana, répond à ce que les anciens appelaient *Cilicie-Trachée*, âpre ou montagneuse. Les Turcs l'ont nommée *Itchil* ou plutôt *Itchi-Ili*, qui signifie pays extérieur, parce qu'il formait autrefois la partie la plus avancée de la Caramanie.

Selefkeh, gros bourg bien peuplé, à 2 milles de la mer. C'est l'ancienne *Seleucia-Trachæa*.

Alanièh, près de la mer, à l'ouest.

Avabazari, gros bourg au nord-est. Il y a d'assez beaux édifices, èt le sangiac d'Alanièh y fait sa résidence.

Sur les peuples nomades de la Natolie.

Avant de quitter l'Asie-Mineure, disons un mot sur les peuples nomades qui y forment aujourd'hui une grande partie de la population, et dont les hordes errantes occupent presque tout l'intérieur de cette contrée, jadis remplie de cités et d'empires.

Les *Turcomans* s'appellent proprement *Truchmènes* (ce qu'il faut prononcer *Trugh-mènes*) : ils sont originaires de la Tartarie indépendante, et se sont d'abord établis dans l'Arménie-majeure, appelée pour cette raison *Turcomanie ;* mais leur amour pour la vie errante en a amené plusieurs hordes dans l'intérieur de l'Asie-Mineure et dans le gouvernement d'Itchil. Ils ont adopté la langue turque et une espèce de mahométisme grossier. Ignorans, contens de leur pauvreté, ils ne se nourrissent que des produits de leurs troupeaux, et vivent, la plupart du tems, sous des tentes de feutre.

Les Kurdes ou Kourdes sont un corps de nation dont les tribus divisés se sont aussi répandus dans la belle Asie, où ils ont pris, depuis une centaine d'années, une assez grande extension. Leur pays original est la chaîne de montagnes d'où partent les divers rameaux du Tigre, laquelle, enveloppent le cours supérieur du grand Zab, passe au midi jusqu'aux frontières de l'Irak-Adjami ou *Persan*. Dans la géographie

moderne, ce pays est désigné sous le nom de *Kourdistan* (1). Les plus anciennes traditions en ont fait mention, et y ont placé le théâtre de plusieurs évènemens mythologiques. Le Kaldéen *Berose* et l'Arménien *Mariaba*, cité par *Moyse de Chorène*, rapportent que ce fut dans les monts *Gordouens* qu'aborda *Xisuthrus*, échappé du déluge ; et les circonstances de position qu'ils ajoutent, prouvent l'identité, d'ailleurs sensible, de *Gord* et de *Kourd*. Ce sont ces mêmes *Kourdes* que Xénophon cite sous le nom de *Kard-uques*, qui s'opposèrent à la retraite des *dix-mille*. Cet historien observe qu'enclavés de toutes parts dans l'empire des Perses, ils avaient cependant toujours bravé la puissance du *grand-roi* et les armes de ses *satrapes*. Ils ont peu changé dans leur état moderne. Quoiqu'ils soient en apparence tributaires des Ottomans, ils portent peu de respect aux ordres du grand-seigneur et de ses pachas. D'après le témoignage de Niébuhr, ils observent dans leurs montagnes une espèce de gouvernement féodal. Chaque village a son chef; toute la nation est partagée en trois factions principales et indépendantes. Les brouilleries, naturelles à cet état d'anarchie, ont séparé de la nation un grand nombre de tribus et de familles qui ont pris la vie errante des Turkmans et des Arabes. Elles se sont répandues dans le Diarbékir, dans les plaines d'Arzroum, d'Erivan, de Sivas, d'Alep et de Damas. On estime que toutes leurs peuplades réunies passent 140,000 tentes, c'est-à-dire, 140,000 hommes armés. Ces Kourdes sont, comme les Turkmans, pasteurs et vagabonds ; mais ils en diffèrent par quelques points de mœurs. Les Turkmans dotent leurs filles pour les marier ; les Kourdes ne livrent les leurs qu'à prix d'argent. Les Turkmans ne font aucun cas de la noblesse d'extraction ; les Kourdes y attachent le plus grand prix. Les Turkmans ne volent point ; les Kourdes passent presque par-tout pour des brigands. On les redoute à ce titre, dans le pays d'Alep et d'Antioche, où ils occupent les montagnes à l'est de Beilam jusques vers Klès. Dans ce pachalick et celui de Damas, leur nombre passe 20,000 tentes et cabanes ; car ils ont aussi des habitations sédentaires.

La langue, qui est le principal indice de fraternité des peu-

(1) Voyez la topographie de cette province ci-dessous, p. 413.

ples, a, chez les Kourdes, quelques diversités de dialecte; mais le fond en est persan, mêlé de quelques mots arabes et chaldéens.

C'est une partie de ces Kourdes qui se sont fait connaître en Syrie sous le nom d'assassins, qui avaient pour chef le vieux *de la Montagne*, dont parle Guillaume de Tyr, au tems des croisades.

DE LA SYRIE.

La Syrie, grande contrée qui s'étendait du nord au sud, depuis les monts *Amanus* et *Taurus*, jusqu'à l'Egypte et l'Arabie-Pétrée, et de l'ouest à l'est, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate et jusqu'à l'Arabie-Déserte, dans l'endroit où l'Euphrate prend son cours vers l'est. Les anciens géographes ont partagé la Syrie en trois parties, savoir, la Syrie-propre ou la Haute-Syrie; la Célénie, c'est-à-dire, la Basse-Syrie, proprement la Syrie-Creuse et la Syrie-Palestine. La Haute-Syrie contenait la Couragène, la Caphrisique, la Séleucie et quelques autres pays, et s'étendait depuis le mont Amant, au nord, jusqu'au Liban, au Sud. On l'appela ensuite la Syrie-Antiochienne. La seconde commençait au Liban, et allait jusqu'à l'anti-Liban; elle renfermait Damas et son territoire; et, parce qu'il n'y avait presque que des vallons entre les deux hautes chaînes de montagnes, on l'appelait Syrie-Creuse. L'anti-Liban, jusqu'à la frontière de l'Egypte, fesait la Syrie-Palestine. Toute la côte de ces deux dernières était ce que les Grecs appelaient la Phénicie, depuis Arad jusqu'à Gaza. La Syrie propre devint un grand royaume, lorsque l'empire d'Alexandre fut, après sa mort, divisé entre ses capitaines.

On donne aujourd'hui le nom de Souristan ou Souri au pays qui s'étend du mont Taurus à l'Arabie, et de la Méditerranée à l'Euphrate. Les habitans lui donnent celui de *Barr-El-Chain*, pays de la gauche. Il est de forme inégale.

MONTAGNES. — Le mont *Taurus* est à présent nommé *Kouraunn*; il est couvert de rochers : on est trois jours à le traverser pour entrer en Syrie ou pour en sortir. Il est couvert de cèdres, et l'air y est extrêmement froid. Ces montagnes, en changeant de niveaux et de lieux, changent aussi beaucoup de forme et d'aspect. Entre *Alexandrette* et l'*Oronte*, les sapins, les mélèzes, les chênes, les buis, les lauriers, les ifs et les myrtes qui les couvrent, leur donnent un

air de vie qui dédomage le voyageur de la fatigue d'une route qui, par des sentiers raboteux, le conduit sans cesse du fond des ravins à la cime des hauteurs, et de la cime des hauteurs le ramène au fond des ravins. Les rameaux inférieurs, qui vont dans le nord d'*Alep*, n'offrent au contraire que des rochers nus, sans verdure et sans terre. Au midi d'Antioche et sur la mer, les coteaux se prêtent à porter des oliviers, des tabacs et des vignes (il faut en excepter le mont *Casius* qui s'élève sur Antioche comme un énorme pic); mais du côté du désert, le sommet et la pente de cette chaîne ne sont qu'une suite presque continue de roches blanches; vers le *Liban*, les montagnes s'élèvent, et cependant se couvrent en beaucoup d'endroits d'autant de terre qu'il en faut pour devenir cultivable à force d'industrie et de travail. Là, parmi les rocailles, se présentent les restes peu magnifiques des cèdres si vantés (il n'y a plus que quatre ou cinq de ces arbres qui aient quelqu'apparence), et plus souvent des sapins, des chênes, des ronces, des mûriers, des figuiers et des vignes. En quittant le pays des *Druzes*, les montagnes perdent de leur hauteur, de leur aspérité, et deviennent plus propres au labourage; elles se relèvent dans le sud-est du *Carmel*, et se revêtent de futaies qui forment d'assez beaux paysages; mais en avançant vers la *Judée*, elles se dépouillent, resserrent leurs vallées, deviennent sèches, raboteuses, et finissent par n'être plus, sur la mer *Morte*, qu'un entassement de roches sauvages, remplies de précipices et de cavernes. C'est le terrain appelé *Grottes-d'Engaddi*, où se retirèrent de tous tems les vagabonds. Il y en a qui tiendraient quinze cents hommes.

On a donné le nom de *Liban* et d'*Anti-Liban* aux deux grandes chaînes de montagnes qui traversent le pays, du nord au sud.

La charpente de ces montagnes est formée d'un banc de pierre calcaire, dure, blanchâtre et sonnante comme le grès, disposée par lits diversement inclinés. Cette pierre se représente presque la même par toute l'étendue de la Syrie; souvent elle est nue, et elle a l'aspect des rochers pelés de la côte de Provence; telle est la chaîne qui borde au nord le chemin d'Antioche à Alep. Si l'on va d'*Alep* à *Hama*, l'on rencontre sans cesse les veines du même roc dans la plaine,

tandis que les montagnes qui courent sur la droite, en offrent des entassemens qui figurent de grandes ruines de villes et de châteaux. C'est encore cette même pierre qui, sous une forme plus régulière, compose la masse du *Liban*, de l'*Anti-Liban*, des montagnes des *Druzes*, de la *Galilée*, du *Carmel*, et se prolonge jusqu'au sud du *lac Asphalite*; par-tout, les habitans en construisent leurs maisons et en font de la chaux.

Minéraux. — Parmi les espèces de minéraux qui peuvent s'y trouver, le fer seul est abondant; les montagnes du Kesrâouan et des Druzes en sont remplies. Chaque année les habitans en exploitent pendant l'été des mines qui sont simplement ocreuses. La Judée n'en doit pas manquer, puisque Moïse observait, il y a trois mille ans, que ces pierres étaient de *fer*.

La Syrie est sujette à trois grands fléaux, les volcans, les tremblemens et les sauterelles. Le midi, c'est-à-dire, le bassin du Jourdain, est un pays de volcans; les sources bitumineuses et souffrées du lac Asphalite, les laves, les pierres ponces jetées sur ses bords, et le bain chaud de Tabarie, prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui n'est pas encore éteint. On observe qu'il s'échappe souvent du lac des tourbillons de fumée, et qu'il se fait de nouvelles crevasses sur ses rivages. Strabon dit expressément (liv. XVI. p. 764) que la *tradition des habitans du pays*, c'est-à-dire, des Juifs mêmes, était que *jadis la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes, et qu'elles furent englouties par un volcan.* Les éruptions ont cessé depuis long-temps; mais les tremblemens de terre qui en sont le supplément, se montrent encore quelquefois dans ce canton. La côte en général y est sujette, et l'histoire en cite plusieurs exemples qui ont changé la face d'*Antioche*, de *Laodikée*, de *Tripoli*, de *Beryte*, de *Sidon*, de *Tyr*, etc. De nos jours, en 1759, il en est arrivé un qui a causé les plus grands ravages. On prétend qu'il tua dans la vallée de Balbek, plus de vingt mille âmes, dont la perte ne s'est point réparée. On a observé en Syrie que les tremblemens n'arrivent presque jamais que dans l'hiver, après les pluies d'automne.

La quantité de sauterelles dont la Syrie est inondée est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-

même : la terre en est couverte sur un espace de plusieurs lieues. On entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes et les arbres, comme d'un armée qui fourrage à la dérobée. Les arbres et les plantes, dépouillés de feuilles, et réduits à leurs rameaux et à leurs tiges, font succéder en un clin d'œil le spectacle hideux de l'hiver, aux riches scènes du printems. Lorsque ces nuées de sauterelles prennent leur vol pour surmonter quelque obstacle, ou traverser plus rapidement un sol désert, le ciel en est obscurci. Heureusement que ce fléau n'est pas trop répété ; car il amène la famine et les maladies. Les habitans de la Syrie ont fait la double remarque que les sauterelles n'avaient lieu qu'à la suite des hivers trop doux, et qu'elles venaient toujours du désert d'Arabie. Quand elles paraissent sur la frontière du pays cultivé, les habitans s'efforcent de les détourner en leur opposant des torrens de fumée; mais souvent les herbes et la paille mouillée leur manquent; ils creusent aussi des fosses où il s'en ensevelit beaucoup; mais les deux agens les plus efficaces contre ces insectes, sont les vents de sud et de sud-est, et l'oiseau appelé *samarmar* : cet oiseau qui ressemble bien au loriot, les suit en troupes nombreuses, comme celle des étourneaux; et non seulement il en mange à sa satiété, mais il en tue une grande quantité : aussi les paysans le respectent-ils, et l'on ne permet, en aucun tems, de le tirer. Quand aux vents de sud et sud-est, ils chassent violemment les nuages de sauterelles sur la Méditerranée; elles s'y noyent en si grande quantité, que lorsque leurs cadavres sont rejetés sur le rivage, ils infectent l'air pendant plusieurs jours à une grande distance.

Sol. — Le sol n'est pas par-tout le même : en général la terre des montagnes est rude; celle des plaines est grasse, légère, et annonce la plus grande fécondité. Dans le territoire d'Alep, jusques vers Antioche, elle ressemble à de la brique pilée très-fine, ou a du tabac d'Espagne. Presque par-tout ailleurs la terre est brune, et ressemble à un excellent terreau de jardin. Dans les plaines, telles que celle de Hauran, de Gaza et de Balbek, souvent on aurait peine à trouver un caillou. Les pluies d'hiver y font des boues profondes, et lorsque l'été revient, la chaleur y cause, comme en Egypte,

des gerçures qui ouvrent la terre à plusieurs pieds de profondeur.

Malgré ces inégalités du sol, il est si fécond qu'en plusieurs endroits il produit de lui-même les plantes aromatiques, médicinales, des roses, etc. Il offre aussi d'excellens pâturages, et on y élève beaucoup de bétail; mais infiniment moins qu'on ne pourrait le faire. Plusieurs fleuves, tels que l'Euphrate, le Jourdain, l'Adonis ou l'Eleuthor contribuent encore à le fertiliser.

Rivières et Lacs. — Si l'on voulait conserver aux noms le sens que l'usage leur assigne, nous ne trouverions guère en ce pays que des *ruisseaux*. *L'Oronte* et le *Jourdain* sont les plus considérables; il est vrai que le Jourdain est profond; mais si l'Oronte n'était arrêté par des barres multipliées, il resterait à sec pendant l'été; les autres ne méritent pas qu'on en parle. Si, pendant l'hiver, les pluies et la fonte des neiges leur donnent quelqu'importance, le reste de l'année on ne reconnaît leur place que par les cailloux roulés en blocs de roc dont leur lit est rempli. Les obstacles que les montagnes opposent en plusieurs lieux à leur issue, ont formé divers lacs, tels que celui d'*Antioche*, d'*Alep*, de *Damas*, de *Houlé*, de *Tabarié*, et celui que l'on a décoré du nom de *Mer-Morte* ou lac *Asphaltite*. Tous ces lacs, à la réserve du dernier, sont d'eau douce, et tiennent plusieurs espèces de poissons qui nous sont étrangers. Le lac d'Antioche abonde sur-tout en anguilles, et en une espèce de poisson rouge de médiocre qualité. Les grecs qui sont des jeûneurs perpétuels, en font une grande consommation. Le lac de Tabarié est encore plus riche; il est sur-tout rempli de crabes; mais comme ses environs ne sont peuplés que de musulmans, il est peu pêché.

Le seul lac *Asphaltite* ne contient rien de vivant ni même de végétant.

Climat. — Sur toute la côte de Syrie, et notamment à Tripoli, les plus bas degrés du thermomètre en hiver, sont neuf et huit degrés au-dessus de la glace; en été, dans les appartemens bien clos, il va jusqu'à vingt-cinq et demi et vingt-six. Quand au baromètre, il est remarquable que dans les derniers jours de mai, il se fixe à vingt-huit pouces, et ne varie plus jusqu'en octobre. Dans l'hiver, toute la chaîne

des montagnes se couvre de neige, pendant que les terrains inférieurs n'en ont jamais, ou ne la gardent qu'un instant. On devrait donc établir deux climats généraux : l'un très-chaud, qui est celui de la côte et des plaines intérieures, telles que celles de *Balbek*, *Antioche*, *Tripoli*, *Acre*, *Gaza*, *Hauran*, etc.; l'autre, tempéré et presque semblable au nôtre.

Sous ce climat, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France : l'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif et rigoureux. Il ne se passe point d'années sans neiges, et souvent elles y couvrent la terre de plusieurs pieds, et pendant des mois entiers; le printems et l'automne y sont doux, et l'été n'y a rien d'insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on passe subitement à des chaleurs accablantes, qui ne finissent qu'avec octobre; en récompense l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers et autres arbres délicats, croissent en pleine-terre. Il faut néanmoins remarquer que dans les parties du nord et à l'est des montagnes, l'hiver est plus rigoureux, sans que l'été soit moins chaud. A *Antioche*, à *Alep*, à *Damas*, on a, tous les hivers, plusieurs semaines de glace et de neige; ce qui vient du gissement des terres, encore plus que des latitudes.

Productions. — Si l'art venait au secours de la nature, on pourrait rapprocher en Syrie, dans un espace de vingt lieues, celles des contrées plus distantes. Outre le froment, le seigle, l'orge, les fèves et le coton, plante qu'on y cultive par-tout, on y trouve encore un foule d'objets utiles ou agréables, appropriés à divers lieux. La Palestine abonde en *sésame* propre à l'huile, et en *doura* pareil à celui d'Egypte. Le maïs prospère dans le sol léger de Balbek, et le riz même est cultivé avec succès sur les bords du marécage de *Haoulé*. On ne s'est avisé que depuis peu de planter des cannes à sucre dans les jardins de *Saide* et de *Bairout*; elles y ont égalé celles du Delta. L'indigo croît sans art sur les bords du Jourdain, au pays de *Besân*, et il ne demande que des soins pour acquérir de la qualité. Les côteaux de *Latakié* produisent des tabacs à fumer, qui font la base des relations de commerce avec Damiette et le Caire. Cette culture est répandue désormais dans toutes les montagnes. En arbres, l'olivier de Provence croît à *Antioche* et à *Ramlé*, à

la hauteur des hêtres. Le mûrier blanc fait la richesse de tout le pays des Druzes, par les belles soies qu'il procure; et la vigne élevée en échalas ou grimpant sur les chênes, y donne des vins rouges et blancs qui pourraient égaler ceux de Bordeaux. Avant le ravage des derniers troubles, Jâsa voyait dans ses jardins deux plants du coton arbre de l'Inde, qui grandissaient à vue d'œil; et cette ville n'a pas perdu ses limons ni ses poncires énormes, qui pèsent jusqu'à dix-huit livres, ni ses pastèques préférées à celles de *Broulos*, sur la côte d'Egypte. Gaza a des dattes comme la Mecque, et des grenades comme Alger. Tripoli produit des oranges comme Malte; Bairout, des figues comme Marseille, et des bananes comme Saint-Domingue; Alep a le privilége exclusif des pistaches, et Damas se vante avec justice de réunir tous les fruits de nos provinces. Son sol pierreux convient également et aux pommes de la Normandie, et aux prunes de la Touraine, et aux pêches de Paris. On y compte vingt espèces d'abricots, dont l'une contient une amande qui l'a fait rechercher de toute la Turquie. Et si l'on fait attention que les montagnes de l'Yémen, qui produisent un café si précieux, sont une suite de celles de la Syrie, et que leur sol et leur température sont presque les mêmes, ainsi que l'observe Niébuhr, on sera porté à croire que la Judée sur-tout pourroit s'approprier cette denrée de l'*Arabie*.

Pour compléter l'histoire naturelle de la Syrie, il convient de dire qu'elle produit tous nos animaux domestiques; mais elle y ajoute le buffle et le chameau, dont l'utilité est si connue parmi les bêtes fauves; on y trouve, dans les plaines, des gazelles qui remplacent notre chevreuil; dans les montagnes et les marais, quantité de sangliers moins grands et moins féroces que les nôtres. Le cerf et le daim n'y sont point connus; le loup et le vrai renard le sont très-peu; mais il y a une prodigieuse quantité de l'espèce mitoyenne appelée *chacal*. On le nomme *ouaoui*, par imitation de son cri. Les chacals habitent par troupes aux environs des villes dont ils mangent les charognes; ils n'attaquent jamais personne, et ne savent défendre leur vie que par la fuite. Chaque soir ils semblent se donner le mot pour heurler; et leurs cris, qui sont très-lugubres, durent quelquefois un quart d'heure. Il y a aussi, dans les lieux écartés, des hyènes (en arabe

Zaba) et des onces faussement appelés tigres (*nemr*). Le Liban, le pays des Druzes et de Nablous, le mont Carmel et les environs d'Alexandrette, sont leur principaux séjours, en récompense on est exempt des lions et des ours; le gibier d'eau est très-abondant; celui de terre ne l'est que par cantons. Le lièvre et la grosse perdrix rouge sont les plus communs; le lapin, s'il y en a, est infiniment rare; le francolin ne l'est point à Tripoli et près de Gaza. Enfin il ne faut pas oublier d'observer que l'espèce du colibri existe dans le territoire de Saide. C'est, avec le pélican, le seul oiseau bien remarquable de la Syrie.

Air. — Sur les montagnes et dans la plaine élevée qui règne à leur orient, l'air est léger, pur et sec; sur la côte, au contraire, et sur-tout depuis Alexandrettre jusqu'à Jaffa, il est humide et pesant: ainsi la Syrie est partagée dans toute sa longueur en deux régions différentes, dont la chaîne des montagnes est le terme de séparation, et même la cause.

Eaux. — Les eaux ont une autre différence : dans les montagnes, celles des sources sont légères et de très-bonne qualité; mais dans la plaine, soit à l'est, soit à l'ouest, si on n'a pas une communication naturelle ou factice avec les sources, on n'a que de l'eau saumâtre. Elle le devient d'autant plus qu'on s'avance davantage dans le désert, où il n'y en a pas d'autre. Cet inconvénient rend les pluies si précieuses aux habitans de la frontière, qu'ils se sont de tout tems appliqués à les recueillir dans des puits et des souterrains hermétiquement fermés : aussi dans tous les lieux ruinés, les citernes sont-elles toujours le premier objet qui se présente.

Pendant tout l'été, l'on voit peu de nuages et encore moins de pluies : elles ne commencent que vers la fin d'octobre, et alors elles ne sont ni longues ni abondantes; les laboureurs les désirent pour ensemencer ce qu'ils appellent la récolte d'*hiver*, c'est-à-dire, le froment et l'orge. Les semailles de la récolte d'hiver qu'on appelle *chetâonie*, n'ont lieu dans toute la Syrie qu'à l'arrivée des pluies d'automne, c'est-à-dire, vers la Toussaint. L'époque de cette récolte varie ensuite selon les lieux. En Palestine, et dans le Haurân, on coupe le froment et l'orge dès la fin d'avril et dans le courant de mai. Mais à mesure que l'on va dans le nord, ou que l'on s'élève dans les montagnes, la moisson se retarde jusqu'en

juin et juillet. Les semailles de la récolte d'été ou saisie, se font aux pluies de printems, c'est-à-dire, en mars et avril, et leur moisson a lieu dans les mois de septembre et d'octobre.

Les vendanges, dans les montagnes, se font sur la fin de septembre; les vers à soie y éclosent en avril et mai, et font leurs cocons en juillet. Les pluies deviennent plus fréquentes et plus fortes en décembre et janvier, où elles prennent souvent la forme de neige dans le pays élevé; il en paraît encore quelques-unes en mars et en avril; l'on en profite pour les semences d'été, qui sont le sésame, le doura, le tabac, le coton, les fèves et les pastèques. Le reste de l'année est uniforme, et l'on se plaint plus de sécheresse que d'humidité.

Avant de donner la description des villes de la Syrie et de la population, nous traiterons des divers peuples qui habitent ces provinces.

Habitans, Physionomie et Langage. — Ainsi que l'Egypte, la Syrie a dès long-tems subi des révolutions qui ont mélangé les races de ses habitans. Depuis 2,500 ans, l'on peut compter dix invasions qui y ont introduit et fait succéder des peuples étrangers.

On peut en faire trois classes principales.

1°. La postérité du peuple conquis par les Arabes, c'est-à-dire, les Grecs du Bas-Empire.

2°. La postérité des Arabes conquérans.

3°. Le peuple dominant aujourd'hui, les Turcs ottomans.

De ces trois classes, les deux premières exigent des subdivisions à raison des distinctions qui y sont survenues. Ainsi il faut diviser les grecs :

1°. En grecs-propres, vulgairement dits *schismatiques*, *séparés* de la communion de Rome.

2°. En grecs-latins, réunis à cette communion.

3°, En maronites, ou grecs de la secte du moine Maron, ci-devant indépendans des deux communions, aujourd'hui réunis à la dernière.

Il faut diviser les Arabes, 1°. en descendans propres des conquérans, lesquels ont beaucoup mêlé leur sang, et qui sont la portion la plus considérable.

2°. En motoûales, distincts de ceux-ci par des opinions religieuses.

3°. En druzes, également distincts par une raison semblable.

4°. Enfin en *ansariés*, qui sont aussi dérivés des Arabes.

A ces peuples, qui sont les habitans agricoles et sédentaires de la Syrie, il faut encore ajouter trois autres peuples errans et pasteurs; savoir :

1°. Les *Turkmans*; 2°. les Kourdes; et 3°. les Arabes-Bedouins.

Telles sont les races qui sont répandues sur le terrain compris entre la mer et le désert; depuis Gaza jusqu'à Alexandrette.

La Syrie n'a pas, comme l'Egypte, refusé d'adopter les races étrangères. Toutes s'y naturalisent également bien; le sang y suit à-peu-près les mêmes lois que dans le Midi de l'Europe, en observant les différences qui résultent de la nature du climat. Ainsi, les habitans des plaines du Midi sont plus basanés que ceux du Nord, et ceux-là beaucoup plus que les habitans des montagnes. Dans le Liban et le pays des Druzes, le teint ne diffère pas de celui de nos provinces du milieu de la France. On vante les femmes de Damas et de Tripoli pour leur blancheur, et même pour la régularité des traits. En Palestine, où l'on voit presqu'à découvert les femmes mariées, la misère et la fatigue n'ont point laissé d'agrémens à la figure; les yeux seuls sont presque toujours beaux par-tout; la longue draperie qui fait l'habillement général, permet dans les mouvemens du corps, d'en démêler la forme; elle manque quelquefois d'élégance, mais du moins ses proportions ne sont point altérées.

Les Syriens sont en général de stature moyenne. Ils sont, comme dans tous les pays chauds, moins replets que les habitans du Nord.

Du reste, la Syrie n'a de maladie qui lui soit particulière que le bouton d'Alep; les autres maladies sont les dyssenteries, les fièvres inflammatoires, les intermittentes, qui viennent à la suite des mauvais fruits dont le peuple se gorge. La petite-vérole y est quelquefois très-meurtrière. L'incommodité générale et habituelle est le mal d'estomac; et l'on en conçoit aisément les raisons, quand on considère que tout le monde y abuse de fruits non mûrs, de légumes crus, de miel, de fromage, d'olives, d'huile forte, de lait aigre et de pain mal fermenté. Ce sont-là les alimens ordinaires de tout le monde.

L'idiôme général de la Syrie est la langue arabe. Niébuhr rapporte, sur un oui dire, que le syriaque est encore usité dans quelques villages des montagnes; mais, comme cela n'est point constaté, on peut regarder le syriaque comme une langue morte pour les cantons. Les maronites qui l'ont conservé dans leur liturgie et dans leur messe, ne l'entendent pas pour la plupart en le récitant. Le grec est dans le même cas. Parmi les moines et les prêtres schismatiques ou catholiques, il en est très-peu qui le comprennent. La langue turque n'est usitée en Syrie que par les gens de guerre et du gouvernement, et par les hordes turkmanes. Alexandrette et *Beïlan* qui en est voisin, parlent turc. Mais on peut les regarder comme *frontières* de la Caramanie, où le turc est la langue vulgaire. L'arabe de Syrie est beaucoup plus rude que celui d'Égypte; la prononciation des gens de loi, au Caire, passe pour un modèle de facilité et d'élégance. Mais selon l'observation de Niébuhr, celle des habitans de l'Yémen et de la côte du Sud est infiniment plus douce, et donne à l'arabe un coulant dont on ne l'eût pas cru susceptible.

Les habitans des villes commerçantes parlent aussi la langue franque, qui est une espèce d'italien corrompu, enrichi des mots de presque toutes les nations qui commercent sur la Méditerranée.

DIVISIONS DE LA SYRIE EN SES PACHALICKS.

Ces pachalicks sont ceux d'Alep, de Tripoli, d'Acre, de Damas, et enfin celui de la Palestine, dont le siége a été tantôt à Gaza et tantôt à Jérusalem. Les bornes de ces pachalicks ont souvent varié depuis que Sélim Ier. les établit, après s'être emparé de la Syrie sur les Mameluks; mais leur consistance générale s'est maintenue à-peu-près la même.

IMPÔTS. — D'après l'état des contributions de chaque pachalick, la somme annuelle que la Syrie verse au *kazné* ou trésor du sultan, se monte à 2,345 bourses; savoir :

Pour Alep.	800 bourses.
Tripoli.	750.
Damas.	45.
Acre.	750.
Palestine.	0.
TOTAL.	2,345 bourses.

qui font 2,931,250 liv. de notre monnaie. A cette somme il faut joindre, 1°. le casuel des successions des pachas et des particuliers, que l'on peut supposer de 1,000 bourses par an; 2°. la capitation des chrétiens, appelée *karady*, qui forme presque partout une régie distincte, et comptable directement au kazné. Cette capitation n'a point lieu pour les pays sous-affermés, tels que ceux des Maronites et des Druzes, mais seulement pour les rayas ou sujets immédiats. Les billets sont de 3, de 5 et 11 piastres par tête. Il est difficile d'en apprécier le produit total; mais en admettant 150,000 contribuables au terme moyen de 6 piastres, l'on a une somme de 2,250,000 liv.; et l'on doit se rapprocher beaucoup de la vérité, en portant à 7,000,000 ½ la totalité du revenu que le sultan tire de la Syrie : ci total. 7,500,000 l.

Que si l'on évalue ce que le pays rappporte aux fermiers mêmes, l'on aura :

Pour Alep.	2,000 bourses.
Tripoli.	2,000
Damas.	10,000
Acre.	10,000
La Palestine.	600
Total.	24,600 bourses.

qui font 30,750,000 liv. L'on doit regarder cette somme comme le terme le plus faible du produit de la Syrie, attendu que le bénéfice des sous-fermes, telles que les pays des Druzes, celui des Maronites, celui des Ansâriés, etc. n'y sont pas compris.

Etat militaire. — L'état militaire n'a pas, à beaucoup près, la proportion qu'un tel revenu supposerait en Europe; toutes les troupes des pachas réunies ne peuvent se porter à plus de 5,700 hommes, tant cavaliers que piétons; savoir :

	Cavaliers.	*Barbaresques.*
Pour Alep.	600.	et 500
Tripoli. . . .	500.	200
Acre.	1,000.	900
Damas.	1,000.	600
La Palestine. . .	300.	100
Total.	3,400.	Total. . 2,300

Les forces habituelles se réduisent donc à 3,400 cavaliers, et 2,300 barbaresques. Il est vrai que dans les cas extraordinaires la milice des janissaires vient s'y joindre, et que les pachas appellent de toutes parts des vagabonds volontaires; ce qui forme ces armées subites qu'on vit paraître dans les guerres de Dâher et d'Alibek; il faut cependant louer dans les soldats turcs deux qualités précieuses, une frugalité capable de les faire vivre dans le pays le plus ruiné, et une santé qui résiste aux plus grandes fatigues. Elle est le fruit de la vie dure qu'ils mènent sans relâche : toujours à cheval, toujours en campagne, couchant sur la terre et dormant en plein air, ils n'éprouvent point cette alternative de la mollesse des villes et de la fatigue des camps qui, chez les peuples policés, est si funeste au militaire.

Cavalerie. — Les cavaliers sont les seuls réputés gens de guerre, ils s'appellent *daoulé deleti*, ou *delibache* et *lâouend*, dont nous avons fait *leventi*: leurs armes sont le sabre court, le pistolet, le fusil et la lance. Presque tous les cavaliers en Syrie sont des *Turkmans*, des *Kourdes* ou des *Caramanes*, qui, après avoir fait le métier de voleur dans leur pays, viennent chercher auprès des pachas un asile et du service. Dans tout l'Empire les troupes sont ainsi formées de brigands qui passent d'un lieu à l'autre. Faute de discipline, ils gardent par-tout leurs premières mœurs, et sont le fléau des campagnes qu'ils dévastent, et des paysans qu'ils pillent souvent à force ouverte.

Les gens de pied sont une troupe encore inférieure en tout genre. Jadis on les tirait des habitans même du pays, par des enrôlemens forcés; mais depuis 50 à 60 ans, les paysans des royaumes de Tunis, d'Alger et de Maroc, se sont avisés de venir chercher en Egypte et en Syrie, une considération qui leur est refusée dans leur patrie. Eux seuls sous le nom de Margabés, c'est-à-dire, hommes du Couchant, composent l'infanterie des pachas; en sorte qu'il arrive, par un échange bizarre, que la milice des Barbaresques est formée de Turcs, et la milice des Turcs formée de Barbaresques.

Population. — Les calculs les plus probables se tirent de deux termes extrêmes assez bien connus; l'un qui est le plus fort est celui des Maronites et des Druzes; il donne neuf

cents

cents âmes par lieue carrée, et il peut s'appliquer aux pays de *Nâblous*, de *Nasbêya*, d'*Adjaloun*, au territoire de Damas et quelques autres lieux. L'autre qui est le plus faible est celui d'Alep, qui donne 380 à 400 habitans par lieue carrée, et il convient à la majeure partie de la Syrie. En combinant ces deux termes par un détail d'applications trop longues à déduire, il a paru que la population totale de la Syrie pouvait s'évaluer à 2,305,000, savoir ;

Pour le pachalick d'Alep.	320,000
———————— de Tripoli non compris le Kesraouân.	200,000
——le Kesraouân.	115,000
—— le pays des Druzes.	120,000
———————— d'Acre.	300,000
—— la Palestine.	50,000
———————— de Damas.	1,200,000
Total	2,305,000

Supposons deux millions et demi ; la consistance de la Syrie étant d'environ cinq mille deux cents cinquante lieues carrées, à raison de cent cinquante de longueur sur trente cinq de large. Il en résulte un terme général de 476 âmes par lieue carrée. On a droit de s'étonner d'un rapport si faible dans un pays aussi excellent ; mais l'on s'étonnera davantage, si l'on compare à cet état la population des tems anciens. Les seuls territoires de *Yamnia* et de *Joppé* en Palestine, dit le géographe philosophe Strabon, furent jadis si peuplés qu'ils pouvaient entr'eux armer quarante mille hommes. A peine aujourd'hui en fournisent-ils trois mille. D'après le tableau assez bien constaté de la Judée au tems de Titus, cette contrée devait contenir quatre millions d'âmes ; et aujourd'hui elle n'en a peut-être pas trois cent mille. Si l'on remonte aux siècles antérieurs on trouve la même affluence chez les Philistins, chez les Phéniciens, et dans les royaumes de Samarie et de Damas.

Commerce. — Presque tout le commerce de Syrie est entre les mains des francs, des grecs et des arméniens. Ci-devant il était dans celles des juifs : les musulmans s'en mêlent peu, non qu'ils en soient détournés par esprit de religion, ou par nonchalance, comme l'ont cru quelques politiques, mais

parce qu'ils y trouvent des obstacles suscités par le gouvernement : fidèle à son esprit, la Porte, au lieu de donner à ses sujets une préférence marquée, a trouvé plus lucratif de vendre à des étrangers leur droit et leur industrie. Quelques Etats d'Europe, en traitant avec elle, ont obtenu que leurs marchandises ne payeraient de douane que trois pour cent, tandis que celle des sujets turcs paye de rigueur dix, ou de grâce, sept pour cent; en outre, la douane une fois acquittée dans un port n'est plus exigible dans un autre pour des francs et elle l'est pour les sujets. Enfin, les francs ayant trouvé commode d'employer comme agens les chrétiens latins, ils ont obtenu de les faire participer à leurs privilèges, et ils les ont soustraits au pouvoir des pachas, et à la justice turque. On ne peut les dépouiller, et si on a un procès de commerce avec eux, il faut venir le plaider devant le consul européen.

Avec tant de désavantage, est-il étonnant que les musulmans cèdent le commerce à leurs rivaux? Ces agens de francs sont connus au Levant sous le nom de *drogmans barataires*, c'est-à-dire, d'*interprètes privilégiés*. Le *barat* ou *privilége* est une patente dont le sultan fait présent aux ambassadeurs résidens à la Porte. Ci-devant ces ambassadeurs en fesaient présent à leur tour à des sujets choisis dans chaque comptoir, mais depuis vingt ans on leur a fait comprendre qu'il était plus lucratif de les vendre. Le prix actuel est de cinq à six mille livres; chaque ambassadeur en a cinquante, qui se renouvellent à la mort de chaque titulaire, ce qui forme un casuel assez considérable.

Commerce de Syrie avec les Français.

La nation d'Europe qui fait le plus grand commerce en Syrie est la française. Ses importations consistent en cinq articles principaux qui sont : 1°. les draps de Languedoc; 2°. les cochenilles qui se tirent de Cadix; 3°. les indigos; 4°. les sucres, et 5°. les café des Antilles qui ont pris faveur chez les Turcs, et qui servent à mélanger ceux d'Arabie, plus estimés, mais trop chers; à ces objets, il faut ajouter des quincailleries, des fers fondus, du plomb en lames, de l'étain, quelques galons de Lyon, quelques savons, etc.

Les retours consistent presqu'entièrement en cotons, soit filés, soit en laine, soit ouvrés; en toiles assez grossières; en

quelques soies de Tripoli, les autres sont prohibées; en noix de galle, en cuivre et en laines qui viennent du dehors de la Syrie. Les comptoirs ou échelles (1) des Français sont au nombre de 7, savoir : Alep, Skandaroun, Latakié, Tripoli, Saide, Acre et Ramlé. La somme de leurs importations se monte à 6,000,000, savoir :

Pour Alep et Skandaroun.	3,000,000
—— Saide et Acre.	2,000,000
—— Tripoli et Latakié.	400,000
Et — Ramlé.	600,000
Total	6,000,000

Pachalick d'Alep.

Le pachalick d'Alep est le plus septentrional : il comprend tout le terrain qui s'étend de la Méditerranée à l'Euphrate, entre les 36 et 37e. degrés de latitude. Cet espace renferme deux grandes plaines, celle d'Antioche et celle d'Alep. Le nord et le rivage sont occupés par d'assez hautes montagnes, que les anciens ont désignées sous le nom d'*Amanus* ou de *Resus :* en général le sol y est gras et argilleux, et la terre fertile. Mais les vices du gouvernement y repoussent les bienfaits de la nature. Les produits principaux sont le froment, l'orge et le coton, qui appartiennent au plat pays ; dans les montagnes on préfère la vigne, les mûriers, les olives et les figues : les côteaux maritimes sont consacrés au tabac à fumer, et le territoire d'Alep aux pistaches.

Le pacha d'un pays en est ordinairement tout-à-la-fois le gouverneur et le fermier-général : cela n'a pas lieu pour Alep ; il y a un *mehassel* ou collecteur. Le pacha reçoit un traitement de 80,000 piastres, à-peu-près 200,000 fr., et comme ce revenu ne lui suffirait pas pour soutenir les grandes charges qui y sont attachées, il s'en dédommage par des exactions. Il entretient deux sortes de soldats, des janissaires et des *déli-baches* qui sont des cavaliers. Les vexations que les uns et les autres exercent au nom du chef, et pour leur propre

(1) Ce bizarre nom d'*échelles* est venu, chez les provençaux, de l'italien *scala*, qui lui-même vient de l'arabe *kallç*, signifiant un lieu propre à recevoir des vaisseaux, une rade, un hâvre. Aujourd'hui les naturels disent comme les italiens, *scala, rada.*

compte, ont rendu le pays presque désert; c'est la raison pour laquelle la population des villes s'y est augmentée depuis quelque tems. Comme on n'y a point de moyens d'existence, ou qu'on peut mieux les y cacher, on y donne moins de prise aux vexations du gouvernement.

Les lieux de ce pachalick les plus remarquables sont:

Alep, que les Arabes nomment *Halab*. Cette ville tient un rang distingué dans le nombre des villes de la Turquie asiatique. Elle est la capitale de la Syrie, ainsi que du gouvernement auquel elle a donné son nom. Elle l'emporte sur la plupart des autres par la beauté de ses édifices, et par d'autres avantages. Ses maisons, suivant l'usage de l'Orient, ont une grande cour sur le devant, fermée sur la rue par un mur, qui ne porte point de bâtiment, et dans son enceinte une arcade, ou portique pavé de marbre, et décoré, dans son milieu, d'une belle fontaine qui est aussi de marbre. Alep, y compris ses fauboargs, a près de deux lieues et demie de circonférence. Sa situation s'étend sur huit petites collines, avec une citadelle, ou forteresse construite sur la plus élevée. Elle est environné d'un vieux mur, et d'un large fossé, qu'en plusieurs endroits le tems a converti en jardins. On y compte deux cents trente cinq mille chrétiens et cinq mille juifs: d'autres en estiment la population entière à 280,000. Cependant, dit M. de Volney, si l'on observe que cette ville n'est pas plus grande que Nantes, ou Marseille, et que les maisons n'y ont qu'un étage, l'on trouvera peut-être suffisant d'y compter cent mille têtes. Les femmes n'y sont ni belles, ni estimées.

On pourrait y jouir de la plupart des agrémens de la vie, si l'eau y était meilleure : elle y est amenée par un aqueduc, qui a plus d'une lieue d'étendue, et qu'on attribue à l'impératrice Hélène. Les rues en sont étroites; mais elles sont bien pavées, les pierres en sont larges, carrées et tenues proprement. Les jardins offrent un coup-d'œil agréable : c'est un mélange de vignes, d'oliviers, d'arbres à figues et à pistaches : plus loin, la campagne n'offre qu'un aspect aride et sauvage. On voit beaucoup de négocians étrangers dans cette ville : ils sont reçus dans des caravanserails, ou grands-bâtimens carrés, qui contiennent leurs magasins, leurs chambres et leurs comptoirs; c'est là que se font toutes les affaires de

commerce. Il se trouve en cette ville un grand nombre de mosquées tenues proprement, et dont quelques-unes sont magnifiques, beaucoup de bains publics d'une fraîcheur délicieuse, et quantité de bazards, ou marchés qui se tiennent dans de longues rues, étroites, faites en arcade, ou couvertes de petites boutiques, comme dans les autres parties du Levant. Leur café est excellent; les Turcs le considèrent comme un objet d'un grand luxe. Leurs confitures et leurs fruits sont délicieux. Les marchands européens y vivent avec plus de luxe et de sûreté, qu'en tout autre endroit de la Turquie: cet avantage provient des capitulations particulières faites avec la Porte. Les voitures n'y sont point en usage; les personnages d'un certain rang ne vont qu'à cheval, et se font accompagner d'un grand nombre de domestiques, proportionné à leur rang. Les Français, les Anglais et les Hollandais y ont des consuls qui sont très-respectés, et se montrent en public, avec des marques de distinction.

La chaleur du pays permet aux habitans de coucher en plein air, tant à Alep, que dans toute l'Arabie, et en plusieurs autres parties de l'Orient, et c'est pour cela qu'il y a une plateforme au haut des maisons. C'est à cet usage qu'on doit attribuer l'avantage que les Orientaux ont eu d'être versés de si bonne heure dans la connaissance de l'astronomie, et des mouvemens des corps célestes: il sert aussi à expliquer quelques passages de l'écriture sainte. Comme les Turcs ont un genre de vie assez uniforme, ce que nous avons dit d'Alep peut donner au lecteur une idée de la manière de vivre dans les autres villes de Turquie.

Cette ville, qui est l'ancienne *Berœha*, se nomme aussi Halep. Elle est à l'est dans les terres, presque sous le 37e. d. de latitude, dans une vaste plaine qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate; en sorte qu'on la voit deux heures avant d'y arriver, et l'aspect en est magnifique. Les dehors de la ville sont entourés de pierres carrées surmontées de turbans: ce sont des tombeaux; on y voit aussi de vastes cavernes très-habitables. Alep est l'entrepôt du commerce de toute l'Arménie et du Diarbekir. Les marchandises de cette échelle sont diverses toiles de coton, entre autres des amaublucès, des anguilles, des hirales, des indiennes, différens cotons en laine ou filés, les toiles grossières, les étoffes de soie, les

cuirs, les bourres, les poils de chèvre qui y viennent de la Natolie, la noix de galle du Kurdistan, les châles et les mousselines de l'Inde, des cordouans, des savons, ces beaux camelots couleur de feu ondé qui ne le cèdent pas aux plus belles moires, et les pistaches du pays. Les ouvriers qui fabriquent les camelots et les étoffes de soie, sont les plus nombreux, et occupent les plus beaux bazards. On y apporte d'Europe, des draps du Languedoc, la cochenille, l'indigo, le sucre et quelques épiceries. Le café d'Amérique, quoique prohibé, s'y glisse et sert à mélanger celui du Moka.

Quoique l'air y soit sain, on y est cependant une fois en sa vie attaqué d'une espèce d'abcès que l'on nomme le *bouton d'Alep*. Il se place ordinairement au visage, et dure à-peu-près un an. Peu de personnes échappent à ce mal. Le quartier d'Alep affecté aux chrétiens se nomme le *déide* : il y a beaucoup de métiers à étoffes. Les Français y ont sept comptoirs, les Anglais et les Vénitiens en ont deux, les Livournais et les Hollandais un ; l'Empereur et la Russie y ont chacun le leur, depuis 1784.

On a, pendant long-tems, entretenu une correspondance très-prompte et peu dispendieuse, entre Alep et Alexandrette, située à 30 lieues sur le bord de la mer. Les couriers étaient des pigeons qui portaient à leur cou des petits billets : mais les Kourdes en ont tué en route, et cet usage a cessé.

Antakié, sur l'Oronte, est l'ancienne *Antioche*. Elle est située à 5 lieues de la mer, au pied d'une haute montagne, sur le sommet de laquelle il y a un fort. Elle n'est plus qu'un bourg ruiné, dont les maisons cependant sont bâties en pierres et couvertes de tuiles. Les rues étroites, quoique pavées de grandes pierres, offrent le spectacle de la misère et du désastre. Les maisons sont placées sur la rive méridionale et sur la droite du fleuve, au bout d'un vieux pont. Il y a encore aujourd'hui de beaux jardins, elle occupe un grand emplacement; mais il n'est point rempli de maisons.

L'espace qui s'étend de la ville à la mer abonde en mûriers : aussi la soie y est-elle abondante. Le port sur la mer se nomme *Sonadié*. Il n'y reste que des ruines des travaux anciens, à l'exception d'une grande porte. C'était la *Séleucie* que *Séleucus Nicator* avait fait bâtir à l'embouchure de l'Oronte, ville très-forte, à laquelle il avait donné son nom.

Il n'en reste que des décombres et les traces de deux jetées. On donne aujourd'hui à l'Oronte le nom d'*Elaassi*, ou de fleuve rebelle.

Du Patriarchat d'Antioche.

C'est dans la ville d'Antioche que les fidèles ont commencé à porter le nom de chrétiens. Son église, fondée par Saint-Pierre, était autrefois très-célèbre ; mais comme Antioche n'est plus aujourd'hui si considérable, le patriarche réside à Damas où il peut y avoir sept ou huit mille grecs. Il est élu, comme celui de Constantinople, par le clergé de son église : on ne choisit que celui qui a l'agrément du pacha. Il faut donner ordinairement trente mille livres pour l'obtenir, ce qui fait à-peu-près une année du revenu du patriarchat. Quelque grande que soit cette somme, ces patriarches ne sont pas à l'abri de se voir dépossédés par des gens avides de leur dignité, qui donnent au pacha de l'argent pour l'obtenir. On en a vu quelquefois plusieurs, dans un nombre d'années assez court, se supplanter les uns les autres.

Le clergé de ce patriarchat est composé de quelques ecclésiastiques et moines, qu'il envoie dans les provinces en qualité d'exarques, pour la levée de ses droits ; de trois métropolitains seulement, selon le père le Quien ; d'un archevêque honoraire, de cinq évêques et des papas ou curés, tant de sa capitale que des villes, bourgs et villages qui sont dans l'étendue de sa jurisdiction.

Le patriarchat d'Antioche comprenait anciennement les métropoles d'Antioche, dans la province de la Syrie première ; d'Apamée, dans la Syrie seconde ; de Laodicée, dans celle de Théodoriade ; de Tharse, dans la Cilicie première ; d'Anazbarbe, dans la Cilicie seconde ; de Séleucie, dans l'Isaurie ; de Tyr, dans la Phénicie maritime ; de Damas, dans la Phénicie du Liban ; d'Hiérapolis, dans l'Euphratèse ; d'Edesse, dans l'Osroène ; d'Amid, dans celle de Mésopotamie ; de Dademon ou Ecmiasin, dans l'Arménie majeure, et de Salamine, dans l'île de Chipre.

Alexandrette ou *Skanderaoun*. Une chaîne de montagnes qui remonte au nord, forme, à son extrémité, l'entrée méridionale du golfe appelé *Issus* par les anciens, et *Skanderoun* par les modernes. Le cap qui termine cette petite

chaîne se nomme *Ras-El-Cansir*, ou cap du *Sanglier*: la ville se nomme *Skandaroun* ou *Alexandrette*. Ce n'est qu'un mauvais village situé au bout d'une rade, où les vaisseaux mouillent à une demi-lieue du rivage, et n'y sont pas toujours en sûreté. Une épidémie souvent mortelle en rend le séjour dangereux en été; c'est une fièvre qui dure quelquefois plusieurs années. Les Européens établis à Alexandrette passent la plus grande partie de l'année au village de *Koftin*, placé à deux lieues sur une hauteur. Cet endroit est remarquable par la quantité de ses colombiers. Les pigeons sont d'une espèce singulière, et sont fort célèbres dans tout l'Orient; on les dépêchait pour porter des nouvelles promptes à Alep qui en est à 30 lieues, et dont Alexandrette est, pour ainsi dire, le port; elle est bâtie sur le terrain de l'ancienne *Alexandrie* de Syrie, où l'on trouve encore de superbes restes d'antiquité.

Bailan, dont l'air pur et les eaux vives rétablissent les malades. Ce village, situé dans les montagnes, à trois lieues d'Alexandrette, sur la route d'Alep, a l'aspect le plus pittoresque. Il est assis parmi des précipices, dans une vallée étroite et profonde, d'où l'on voit le golfe comme par un tuyau. Les maisons, appuyées sur les pentes rapides de deux montagnes, sont disposées de manière que la terrasse des unes sert de rue et de cour aux autres. En hiver, il se forme de tous côtés des cascades dont le bruit étourdit, et dont la violence arrache quelquefois des rochers et précipite des maisons. Cette saison y est très-froide; mais l'été y est charmant. Les habitans qui ne parlent que le turc, vivent du produit de leurs chèvres, de leurs buffles et de quelques jardins qu'ils cultivent.

Martouan, village célèbre chez les Turcs et les Francs, par l'usage où sont les habitans de prêter leurs femmes et leurs filles pour quelques pièces d'argent. Cette prostitution abhorrée chez tous les peuples arabes, paraît venir primitivement de *Klès* et d'*Entab*, deux villages considérables dans les montagnes d'*Alep*, au nord; ils sont habités par des chrétiens arméniens, des kourdes et des musulmans, qui, malgré la différence des cultes, vivent en bonne intelligence. Ils en retirent l'avantage de résister aux pachas qu'ils ont souvent bravés, et de vivre assez tranquillement du

produit de leurs troupeaux, de leurs abeilles et de quelques cultures de grains et de tabacs.

Mambedy, bourg à deux journées au nord-ouest d'Alep, jadis célèbre sous le nom de *Bambyce* et d'*Hiérapolis* (le nom d'*Hiérapolis* subsiste aussi dans un autre village appelé *Yérabolos*, sur l'Euphrate). Il n'y reste pas de trace du temple de cette grande déesse, dont *Lucien* nous fait connaître le culte. Le seul monument remarquable est un canal souterrain qui amène l'eau des montagnes du nord, dans un espace de quatre lieues: toute cette contrée était jadis remplie de pareils aqueducs. Les Assyriens, les Mèdes et les Perses s'étaient fait un devoir religieux de conduire des eaux dans le désert, pour y multiplier, selon les préceptes de Zoroastre, *les principes de la vie et de l'abondance*: aussi rencontre-t-on à chaque pas de grandes traces d'une ancienne population. Sur toute la route d'*Alep à Hama*, ce ne sont que ruines d'anciens villages, que citernes enfoncées et débris de forteresses et même de temples.

Le Pachalick de Tripoli.

Il s'étend au midi de celui d'Alep, et comprend tout le pays le long de cette mer, depuis Ladikièh jusqu'au *Nahr-el-Kelb*, ou rivière-du-chien, ayant à l'est la chaîne des montagnes qui dominent le cours de l'Oronte. Toute la partie orientale est montueuse; la côte seule est un terrain de plaines, arrosé de beaucoup de ruisseaux. Les productions principales sont le blé, l'orge, le coton, le tabac à fumer. Depuis Ladikièh, en descendant au sud, jusqu'au Liban, les montagnes sont habitées par les Ansariès. Le Liban et le Kesrarouân sont peuplés exclusivement par les maronites; la côte et les villes, par des grecs, des turcs et des arabes.

Le pacha de Tripoli jouit de tous les droits de sa place. Le militaire et les finances sont en ses mains, et tient son gouvernement à titre de ferme, dont la Porte lui passe un bail pour l'année seulement. Le prix est de 750 bourses, c'est-à-dire, 937,500 livres; mais il est en outre obligé de fournir le ravitaillement de la caravane de la Mecque, qui consiste en blé, en orge, en riz et autres provisions, dont les frais sont évalués 750 autres bourses. Lui-même en personne doit conduire ce convoi dans le désert, à la rencon-

tre des pélerins. Il se rembourse de ses dépenses sur le miri, sur les douanes, sur les sous-fermes des *Ansâriés* et du *Kesraouân*; enfin il y joint les extorsions continuelles ou avanies; et ce dernier article fut-il son bénéfice, il serait considérable. Il entretient environ cinq cents hommes à cheval, aussi mal conditionés que ceux d'Alep, et quelques fusiliers barbaresques.

Le pacha de Tripoli a, de tout tems, désiré de régir par lui-même le pays des Ansarièset des Maronites; mais ces peuples s'étant toujours opposés, par la force, à l'entrée des Turcs dans leurs montagnes, il a été contraint de remettre la perception du tribut à des sous-fermiers qui fussent agréables aux habitans. Leur bail n'est, comme le sien, que pour une année.

La ferme des Ansariès est aujourd'hui divisée en trois chefs : celle des Maronites est réunie dans les mains d'un émir, qui en rend trente bourses, c'est-à-dire, 37,500 liv. Les lieux remarquables de ce pachalick sont :

Tripoli, que les Turcs appellent *Tarabolos*, capitale du gouvernement, située au pied du Liban, sur la rivière de *Quadicha*, à un petit quart de lieue de son embouchure, près du trente-quatrième degré trente minutes de latitude. Cette ancienne ville, célèbre dans l'histoire des croisades, est bien bâtie, et la plupart des rues y sont pavées. Elle est sur une petite éminence. La pointe qui la sépare de la mer est triangulaire. A cette pointe se trouve le lieu appelé la *Marine*, ou abordent les vaisseaux. Il n'y a pas de port, mais seulement une rade qui s'étend entre le rivage et les écueils appelés *Iles des Lapins et des Pigeons*. Le fond est de roche, et use considérablement les cables. Le vent de nord-ouest y est violent et nuisible. On y voit encore sept tours qui défendaient la côte du tems des Francs. On estime la population de Tripoli à 16,000 âmes: M. de Volney ne la porte qu'à 4 ou 5 mille, ainsi que celle de Ladikièh. Il y a une très-belle mosquée : le voisinage des montagnes et les eaux stagnantes, rendent cette ville mal saine. On en tire de la soie, de la noix de galle, de la cire, des cendres pour le savon, qui sont les meilleures du Levant, et des éponges que l'on paye en argent ou avec des draps, de la cochenille, du sucre et du caffé d'Amérique. Le commerce de Tripoli était entièrement entre les mains des Français. Le terroir abonde

en cannes à sucre, en figues, olives et grenades. Les environs sont couverts de vergers où l'on trouve le nopal, le mûrier blanc, l'oranger, le limonier et autres productions.

On montrait autrefois, auprès de cette ville, le tombeau de Chanaan, fils de Cham et petit-fils de Noé, dans une caverne de la montagne dite des *Léopards*. On dit qu'il avait au moins 25 pieds de long. Les habitans réclamaient aussi les honneurs d'un paradis, qui n'avait pu exister qu'entre cette ville et Damas.

Ladikièh ou *Latakié*, ou l'ancienne *Laodicée* de Scyone. Elle est d'un degré plus au nord que Tripoli, sur la rive méridionale d'une langue de terre qui s'avance en mer d'une demi-lieue; son port est une espèce de parc, enceint d'un môle, dont l'entrée est fort étroite; il pourrait contenir 25 ou 30 vaisseaux; mais il est aujourd'hui dans un état si mauvais, que quatre vaisseaux seulement s'y trouvent gênés. Cependant il passe pour le meilleur de la Syrie. Ladikièh a été, en grande partie, détruite en 1796, par un tremblement de terre qui a fait périr une partie des habitans. C'est à quelque distance au sud que l'on distingue l'île de *Ronard*, qui fut jadis une ville puissante sous le nom d'*Aradus*. On a donné le nom de *Kesraouân* à la partie méridionale de ce pachalick, et c'est dans ce canton, ainsi que sur le Liban, que l'on fait les meilleurs vins de Syrie. L'usage est de les faire presque tous bouillir; cependant le plus fameux de ces vins n'est pas bouilli; mais il est très-vieux, et on lui donne le nom de *vin d'or*. Le vin blanc se fait à Jérusalem.

Dgebail (*Biblos*), ville la plus considérable du *Kesraouân*; cependant sa population ne va pas à plus de 6,000 âmes. A peine reste-t-il quelques traces de son ancien port. L'ancienne rivière d'*Adonis*, à deux lieues, au sud, porte le nom de rivière d'*Ibrahim*. On la traverse sur un pont, le seul, après celui de Tripoli, qui soit sur cette côte. Cette rivière est fameuse par le culte superstitieux qu'on rendait, sur ses bords, et dans la ville de Biblos, à la mémoire d'Adonis, et dont les traces se retrouvent encore chez les femmes d'Alep. Dans certaines saisons et dans certaines circonstances, cette rivière paraît être de couleur de sang; et c'est ce phénomène qui contribua à entretenir la cérémonie superstitieuse qui se fesait en mémoire de *Thammuz* ou *Adonis annuellement*

blessé. La cause de cette couleur rougeâtre des eaux de la rivière n'était pas inconnue à ceux qui étaient moins superstitieux que leurs compatriotes : ils l'attribuaient à une sorte de terre rouge que la rivière entraînait, quand elle montait à une hauteur extraordinaire : la même chose arrive encore de nos jours. Sandy, voyageur anglais, dit à cette occasion : « Nous vîmes l'eau de la rivière Adonis, d'une couleur très » rouge, et nous observâmes qu'elle avait même communi» qué cette couleur à la mer, à une assez grande distance. »

Eden et *Becharrai*, villages qui sont les plus fréquentés par les Européens, dans l'intérieur des montagnes. Plusieurs des habitans descendent sur la côte, pendant l'hiver, et laissent leurs maisons sous les neiges, avec quelques personnes pour les garder.

Antoura, village sur la frontière méridionale, où les jésuites avaient une maison à mi-côte, avec des vignes et des mûriers. Les lazaristes, qui les ont remplacés, entretiennent à Antoura, un supérieur-curé et un frère lai, qui desservent la mission.

Kanobin, au sud-est de Tripoli, chef-lieu des maronites, anciens chrétiens qui possèdent un grand nombre de villages dans le mont Liban. Ils sont sous la domination des Druzes qui habitent cette chaîne de montagnes. L'Ecriture Sainte parle souvent des cèdres du Liban; on a prétendu qu'il y en a encore plusieurs aussi anciens que la terre qui les porte, et dont la hauteur et la grosseur sont prodigieuses. M. de Volney assure qu'ils sont en petit nombre, et bien au-dessous de leur réputation.

Le Pachalick d'Acre ou Saïd.

Il répond à-peu-près à l'ancienne Phénicie, est au sud du précédent, et ne comprend que la côte. Le *Narh-el-Kelb* est la plus forte rivière de ce canton. Il comprend, outre cette côte, le pays de Safad, de Tabarié et de Balbek, avec le territoire de Quaiscarié ou Césarie. Il s'étend jusqu'à l'Anti-Liban, à l'est et au cours supérieur du Jourdain. C'est une des parties les plus importantes de la Syrie.

C'est dans le pachalick d'Acre que sont les plaines d'Acre, d'Ezdrélon, de Soer, de Haoulé, et le bas Béquaa, vantées avec raison pour leur fertilité. Le blé, l'orge, le maïs, le co-

ton et le sésame, y rendent, malgré l'imperfection de la culture, 20 à 25 pour un. Le pays de *Quaiscarié* possède une forêt de chênes, la seule de toute la Syrie ; le pays de *Safard*, des cotons recherchés pour leur blancheur, autant que ceux de Chipre. Les montagnes voisines de Sour, ont des tabacs parfumés comme ceux de Ladikièh ; on réserve les uns et les autres pour l'usage du sultan et de ses femmes. Le pays des Druzes abonde en vins et en soie. A ces avantages précieux, ce gouvernement joint celui de pouvoir, par les anses de ses côtes, être l'entrepôt nécessaire de Damas et de toute la Syrie intérieure. Le pacha jouit de tous les droits de sa place; il est gouverneur despote, et fermier général.

Il rend chaque année à la Porte une somme fixe de 750 bourses; mais en outre il est obligé de fournir le djardé ou convoi des pélerins de la Mecque. On estime également 750 bourses, la quantité de riz, de blé, d'orge, employée à ce convoi. Le bail de la ferme est pour un an seulement; mais il est souvent prorogé. Ses revenus sont: 1°. le miri ; 2°. les sous-fermes des peuples tributaires, tels que les Druzes, les Motonâlis, et quelques tribus arabes ; 3°. le casuel, toujours abondant, des successions et des avanies, 4°. les produits des douanes, tant sur l'entrée que sur la sortie et le passage des marchandises. Cet article seul a été porté à mille bourses (1,250,000 liv.), dans la ferme de Djezzar, passée en 1784, de tous ses ports et anses; enfin ce pacha, usant d'une industrie familière à ses pareils, dans toute l'Asie, fait cultiver des terrains pour son compte, s'associe avec des marchands et des manufacturiers, et prête de l'argent à intérêt aux laboureurs et aux commerçans : la somme qui résulte de tous ces moyens, est évaluée entre 9 et 10 millions de France. Si l'on y compare son tribut qui n'est que de 1,500 bourses ou 1,875,000 livres ; l'on pourra s'étonner que la Porte lui permette d'aussi gros bénéfices; mais ceci est encore un des principes du divan. Le tribut une fois déterminé, il ne varie plus. Seulement, si le fermier s'enrichit, on le pressure par des demandes extraordinaires; souvent on le laisse thésauriser en paix ; mais lorsqu'il s'est bien enrichi, il arrive toujours quelqu'accident qui amène à Constantinople son coffre-fort ou sa tête.

Les lieux les plus remarquables sont :

Bairout (*Beryt*), au bord de la mer, dans une plaine, au pied du Liban, et s'avançant d'environ deux lieues dans la mer, au nord, est une rade où la rivière de *Nahr-el-Salib*, dont le pont est détruit, a son embouchure. Le fond de la rade est un roc qui coupe les cables, et rend cette station peu sûre. La ville est ceinte d'un mur de pierre molle, et manque d'eau : les femmes en vont chercher à un quart de lieue. La ville ancienne était plus étendue ; la population est d'environ 6,000 âmes. C'est, de toutes les villes de la Syrie, celle dont l'approche annonce le plus de grandeur ; mais elle est bien déchue, depuis le tems de l'Emir *Fahr-ed-Diun*, il y a un quai et des fauxbourgs aussi grands que la ville. La terre y est singulièrement propre aux ouvrages de poterie. Le lieu est l'entrepôt des Druzes et des Maronites. Le dialecte de ce pays est le plus mauvais de tous. Le port est comblé de ruines et de sable. La plaine est couverte de mûriers blancs. En été, le séjour de *Bairout* est très-chaud, sans être mal-sain.

Dair-el-Quamar, ou maison de la lune, espèce de gros bourg mal bâti et fort sale, au sud-est de Bairout ; c'est la résidence de l'émir, et le lieu le plus remarquable dans l'intérieur du pays des Druzes. La population y est d'environ 15 à 18,000 âmes. Le sérail ou palais du prince n'est qu'une grande et mauvaise maison qui menace ruine.

Le pays des Druzes se divise en quatre sections, appelées *quatos* ; chacune d'elles a un caractère qui la distingue. Le *Matné*, au nord, rocailleux et riche en fer ; le *Garb* a les plus beaux sapins ; le *Sahel* ou pays plat, c'est la lisière maritime, riche en mûriers et en vignes ; le *Chouf*, où est Dair-el-Quamar produit la plus belle soie ; le *Tesah* ou district des pommes, au sud, en produit beaucoup ; le *Chakif*, a les meilleurs tabacs ; enfin, on nomme *Djour*, la région la plus élevée et la plus froide : c'est là que l'on retire les troupeaux en été. Les Druzes ont accueilli chez eux des chrétiens et des maronites, et leur ont permis de bâtir des couvens. Les chrétiens-catholiques en ont fondé douze, depuis le commencement du dernier siècle. *Mar-Hama*, au nord-est de Bairout, est sur une pente escarpée ; c'est le chef-lieu, où se sont réunis 30 à 40 moines de l'ordre de Saint-

Basile. Il y a une imprimerie arabe depuis 1730. Ces douze maisons religieuses renferment environ 1,500 personnes: il y a aussi cinq couvens de filles. La nation des Druzes prétend descendre, pour la plus grande partie, des Français qui se refugièrent dans les montagnes du Liban, lorsque les Européens perdirent les conquêtes qu'ils avaient faites dans la Terre-Sainte. Les Druzes ne sont ni chrétiens ni mahométans; ils forment une secte particulière qui parait avoir le mahométisme en horreur.

Seyde ou *Sayd*, capitale du gouvernement du même nom, avant que la ville d'Acre ne le devînt. C'est l'ancienne *Sidon* qui a été détruite. La nouvelle est assez bien bâtie. Les Français et les étrangers qui y commercent sont renfermés dans des caravansérails. Elle est dans un terroir fertile, près d'une île où il y a une citadelle qui communique avec la ville et la terre ferme, par un pont magnifique. Elle conserve encore une partie du commerce qui la rendit si florissante. On en tire des soies, du coton, des toiles de coton, des cendres, du savon, des noix de galles, de la cire, de la gomme, du sel ammoniac, de la casse, du séné, de l'encens, des plumes d'autruche, des raisins de Damas, des pistaches. Presque tout s'y paye en argent. L'ancien port se retrouve, mais il est ruiné.

Tyr, n'est plus habitée que par un petit nombre de malheureux pêcheurs qui vivent au milieu des ruines de son ancienne grandeur. Elle a, du côté de la terre, de fortes murailles qui ont dix-huit pieds de hauteur sur sept d'épaisseur. Elle n'a pas plus d'une demi-lieue de circonférence, et ne renferme qu'environ 500 individus, chrétiens ou mahométans. On voit encore quelques-unes des ruines de l'ancienne Tyr. M. Bruce assure avoir vu le pavé de l'ancienne ville, et il observe qu'il est de sept pieds et demi plus bas que le sol de la nouvelle. Cet auteur, qui a éclairci différens passages de l'écriture sainte, s'exprime ainsi en parlant de Tyr: « J'ai vu, sur les lieux, l'accomplissement de cette prophétie, que Tyr, la reine des nations, ne serait plus qu'un roc où les pêcheurs feraient sécher leurs filets (1). Deux pauvres pêcheurs venaient de quitter leurs occupations,

(1) *Ezech.*, ch. 26, v. 3.

» sans y avoir eu de succès : je les avais engagés à les jeter » de nouveau dans les endroits où ils disaient pouvoir trou- » ver des coquillages, et j'espérais qu'ils en retireraient au » moins un de ces poissons dont la couleur pourpre fut si » célèbre dans les manufactures tyriennes. Mes espérances » furent trompées, et en cela je ne fus pas plus malheureux » que ces deux pêcheurs. Il paraît que ce poisson pourpre » n'a jamais existé sur les côtes de Tyr ; que ces commer- » çans, aussi avides qu'ingénieux, n'avaient mis cette idée » en avant, que pour dérober aux nations commerçantes la » connaissance qu'ils avaient de la cochenille. Si, dans le » fait, ils n'avaient eu, pour leur teinture, d'autres res- » sources que ce poisson, toute la ville de Tyr, quand elle » aurait employé tous ses habitans à cette pêche, n'aurait » pas fourni de quoi teindre vingt brassées de drap par » an (1). »

La presqu'île de *Tsour* ou *Tyr* est d'environ 800 pas de longueur sur 400 de largeur, de forme ovale. L'isthme qui la joint au continent est de sable et peut avoir 1,000 toises. Tyr est assise sur la jonction de cet isthme à l'ancienne île : on y voit les restes d'un aqueduc et d'une citerne entourée de quelques arbres fruitiers. L'ancien port est comblé ; les Motonâlis, qui s'en emparèrent en 1760, le fermèrent d'un mur de 20 pieds de hauteur. Il y a, tout auprès, deux belles colonnes de granit rouge, et plus loin un puits de 61 pieds de diamètre. Le commerce consiste en quelques sacs de grains et de coton en laine : il n'y avait qu'un facteur grec, au service des Français résidant à Seyde.

Acre, à 9 lieues au sud de *Tsour*. Cette ville est comptée au nombre des anciennes villes de la Phénicie, connue sous les noms d'*Ace*, d'*Accon*, d'*Acca* et d'*Acre*. Celui de *Saint-Jean* paraît lui être venu des chevaliers hospitaliers de cet ordre, qui s'y réfugièrent après la ruine de Jérusalem. Quel-auteurs ont prétendu qu'elle devait plutôt cette dénomination à une belle église dédiée à S.-Jean, qui fut construite dans ses faubourgs du côté de l'orient. L'historien Joseph dans son livre XI, chapitre X de la guerre des Juifs, nous décrit l'exposition de cette ville. Elle est sur la mer, dans une

(1) Voyage de Bruce, 1 vol. introduct., page lix.

grande

grande plaine, bornée au midi par le Mont-Carmel, au levant par les montagnes de la Galilée, et au septentrion par une autre montagne qu'on appelle échelle de Tyr. Elle acquit le nom de Ptolémaïde sous les rois d'Egypte, qui la gouvernèrent, et nous voyons dans les actes des apôtres qu'elle s'appellait ainsi par les Grecs. « *Notre navigation* » *étant achevée, nous débarquâmes de Tyr à Ptolémaïde.* » Les Perses qui la possédèrent quelque tems, en firent une barrière contre les attaques des Egyptiens de Phénicie, comme nous le dit Strabon : *Ptolémaïde, ville importante qui se nommait* Ace *auparavant, offre à la Perse un refuge assuré dans les guerres d'Egypte.* Les Sarrasins s'en rendirent maîtres, et l'appelèrent *Acca*, d'un de ses premiers noms. Après l'avoir retenue jusques en 1104, ils en furent chassés par les chrétiens. Ceux-ci se la virent enlever à leur tour, en 1187, par Saladin, soudan d'Egypte; mais un siége de trois années la leur rendit de nouveau, en 1191. A dater de cette époque, elle fut l'espace d'un siècle, possédée et gouvernée à la fois par dix-neuf souverains. Chacun d'eux y possédait une autorité absolue et indépendante dans leurs différens quartiers. Cette diversité de gouvernement, occasionna, par de longues divisions, la chute irréparable de cette ville en 1291. Une fois retombée entre les mains des infidèles, elle fut saccagée et démolie pour ne plus se relever de ses ruines.

Saint-Jean d'Acre resta long-tems après sa ruine dans un état de malheur et d'inhabitation. La Porte elle-même, tant qu'elle en fut maîtresse, s'embarrassa peu de la mettre en meilleur ordre. Fakr-el-Din, dit Faccardin, prince des Druzes, dont les armes conquirent toute la Syrie dans le dix-septième siècle, essaya d'y construire quelques édifices et de la rendre plus habitable. Mais on regrette qu'il en ait, en quelque sorte, détruit le port, en le comblant avec les ruines des anciennes maisons. Son but était d'empêcher l'approche de la ville aux galères du grand seigneur, et de leur enlever, par ce moyen, un asile qui pouvait devenir préjudiciable à la grandeur renaissante de cette cité. Il est facile de voir par les vestiges de ce port, devenu fort étroit, qu'il avait été très-commode et garanti d'ailleurs du souffle de l'occident par une épaisse muraille en forme de môle, dont

il reste quelques débris. On ne peut y entrer qu'avec des bateaux ou de très-petits navires. Il ne reste de cette ancienne ville, que des débris assez informes de monumens que les chrétiens y avaient construits. On trouve dans la partie occidentale, quelques ruines d'une église consacrée à Saint-André. Trois grandes fenêtres que le tems n'a pas encore détruites, donnent une grande idée de cet édifice. Le palais de l'évêque était contigu à cette église, et d'Aser a fait elever une maison sur ses fondemens, pour en combler quelques parties souterraines; il ordonna d'y jeter un grand nombre de statues et de bustes de marbre qui représentaient des saints : comme on les trouva enfouis dans les alentours, on présume qu'ils appartenaient à l'église St.-André. A peu de distance de là, on voit les restes du port des galères et de l'arsenal. Il y avait dans ce même lieu un bâtiment considérable, qui est presqu'entièrement renversé aujourd'hui; c'était l'hospice des chevaliers du Temple, qu'on appelait le château de fer, parce qu'il avait été enduit d'écume de cette matière, dans la partie qui regarde la mer. Ce côté de muraille subsiste en son entier, avec un débris de galerie qui conduisait d'un quartier à l'autre.

Le palais du grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, avec toute l'étendue de l'hospice, sert à présent d'habitation au chef d'Acre, à sa famille, et à une partie de sa cavalerie; cet édifice doit sa conservation presqu'entière à l'épaisseur énorme de ses murs. Il est particulièrement remarquable par deux tours très-élevées, et par ses souterrains, qui renfermaient des moulins à main, dont on fait encore quelqu'usage. Le gouverneur a formé, dans l'une de ces tours, une salle immense, au milieu de laquelle est une grande fontaine ornée de marbres de toute espèce.

Les rues d'Acre sont toutes si étroites, que, lorsqu'il y passe un chameau, même dans les plus larges, il serait impossible à un autre animal de passer de front avec lui. On n'emploie à la bâtisse des maisons que des pierres quarrées, et point de briques. Les toits, bien différens des nôtres, sont faits en platte-forme ou terrasses sur lesquelles on se promène, et rappellent les pavés dont parle Vitruve. Dans la construction d'un édifice, lorsque le dernier plancher est couvert de poutres plus ou moins fortes, l'on cloue dessus

des planches de cyprès, serrées fortement l'une à l'autre: cette couverture supporte, à son tour, plusieurs solives, placées en travers, où l'on étend du foin, de la paille hachée, avec de la chaux mêlée de petites pierres, et le tout ensemble s'applanit par le moyen d'un maillet: on jette sur cette première couche du charbon pilé, une seconde de chaux et de sable, et enfin l'on met un troisième lit de plâtre, de chaux, de cendre et de charbon pilé, qu'on étend avec un cylindre, et auquel on donne le lustre et le poli avec un battoir.

A la distance d'un mille de la cité neuve, on trouve les débris de la tour Maudite, qui forme une espèce d'angle vers le nord de la mer. On y avait fait monter, depuis peu de tems, un moulin à vent. C'est de ce côté là que les infidèles entrèrent lorsqu'ils prirent Acre sur les chrétiens. L'éloignement de la ville nouvellement construite aux anciennes murailles, n'est pas de plus d'un mille; mais il faut plus d'un heure pour parcourir cette enceinte de terrain: on distingue encore que la première Acre était enfermée d'une triple fortification, séparée par deux fossés, dont l'un au-dehors et l'autre au-dedans, recevaient les eaux de la mer: comme ils étaient creusés dans le roc, il s'en est conservé quelques parties. De distances à autres, les murs étaient flanqués de grosses tours.

Acre a été réparée de nos jours par le chaik arabe d'Aser, qui se révolta contre les Turcs en 1768. Il se maintint dans son indépendance jusqu'en 1775, qu'il fut tué par suite de la trahison de son principal confident. Acre a été depuis la résidence du pacha de cette contrée; ce qui l'a rendue une des principales villes de la côte. Le pacha actuel Dgezzar, surnommé le boucher, à cause de ses cruautés, l'a fait fortifier. Les Français s'en étaient rendu maîtres, sous la conduite du consul Bonaparte; mais n'ayant pu emporter le fort, ils en levèrent le siège, après 61 jours de tranchée ouverte. La fontaine publique est belle, le bazard ou marché couvert et la mosquée, sont de beaux ouvrages. Le port serait bon, s'il n'avait pas été comblé.

Avant l'invasion de l'Egypte, les négocians d'Acre étaient presque tous français; ils y avaient six comptoirs et un consul.

Les contrats pour le fret des navires chargés de transporter des marchandises à Saint-Jean-d'Acre, se font directement pour cette ville. Il est d'usage de les y adresser, parce qu'il y réside habituellement des consuls et négocians; et que cette place seule donne aux bâtimens destinés à l'Europe les expéditions de leurs charges : malgré cela, les capitaines savent fort bien qu'ils ne doivent pas débarquer à Acre, mais à Caiffa, qui en est distante d'environ huit milles, dans le même golfe. Le port d'Acre, ayant été comblé, ne peut plus recevoir de gros vaisseaux; d'un autre côté, ce serait les exposer à des risques, que de les laisser sur la côte, tandis que Caiffa offre, dans le voisinage, un hâvre très-avantageux. Cependant depuis on a établi que les bâtimens jetteraient l'ancre sur la plage qui fait face au port d'Acre, à dater du mois de mai jusqu'en septembre, inclusivement. L'avantage des chargemens a donné lieu à cette règle; et il n'y a aucun inconvénient, dès-lors que les vents contraires ne s'y font pas sentir dans cette saison réglée. Pendant l'espace des autres sept mois, il faut absolument charger et décharger à Caiffa, les marchandises d'Acre qui se transportent successivement d'un lieu à l'autre, par le moyen de petits bateaux; et cette coutume locale fait la loi aux contrats d'assurance,

D'Acre, pour aller au Mont-Carmel, on suit les bords de la mer du côté du midi, et l'on arrive, après 250 pas, aux eaux du fleuve Belus, *dont le lit étroit et resserré, mêle avec son sable des parties abondantes de verre.* Pline, qui nous en parle ainsi, nous fait voir comment cette matière transparente dut sa première origine à ce rivage oriental. Ce fleuve, dit Flavien, est digne d'admiration, autant par la vallée agréable qui l'entoure, que par le sable de ses bords. Lorsque les vaisseaux étrangers parcourent ces côtes, ils relèvent quelques parties de ce sable, pour leur servir de lest. Les Vénitiens sont dans l'usage d'en emporter plus que les autres marins, pour l'employer dans leurs glaces. Ce sable, mêlé de verre, n'est pas particulier au fleuve *Belus*; il s'en trouve sur les rivages voisins, depuis Tyr jusqu'à Jaffa. Ce petit fleuve tire sa source des montagnes de la tribu d'Aser : les Arabes l'appellent Kardané. Au-delà du

Mont-Carmel et de ses contours, en montant cette partie du Carmel qui s'avance en mer comme un promontoire, l'on trouve du côté gauche, un jardin entouré de murs assez faibles, qui conduit à deux grottes remarquables. Ces grottes sont en grande vénération dans l'esprit des mahométans, qui les regardent comme l'ancienne demeure du prophète *Elie*. Ils en ont fait une mosquée, sous le titre d'El-Kader, c'est-à-dire, *la Verte*; elle est desservie par un derviche.

Avant d'atteindre le sommet de la montagne, on rencontre le couvent de quelques moines carmes qui s'y étaient établis, et qui est en partie détruit. Ce paisible édifice dut presque toute son étendue aux mains de la nature, qui sembla le construire en faveur de la vertu champêtre et isolée. Les petits laboratoires, les cellules, les chambres destinées aux voyageurs, sont autant de grottes fort commodes aux besoins de la vie. C'est aussi une grotte qui sert de temple à la religion de ce lieu saint. On se croit retiré du monde, lorsque l'œil se porte et se perd sur l'immensité des mers que commande cette partie de la montagne. Les carmes qui se sont retirés dans les grottes vont faire leurs provisions annuelles dans la ville d'Acre, où ils possèdent un hospice, mais qu'aucun d'eux n'habite, sinon dans les momens de besoin. Quant aux comestibles journaliers, ils s'en fournissent à la nouvelle Caiffa, éloignée de leur couvent d'environ trois milles et demi. A quelques pas du couvent, on trouve une grotte solitaire, qui, selon la persuasion des Orientaux, fut la demeure du prophète Elie, dont elle porte le nom. Il paraît qu'Elie habita successivement toutes les parties du Carmel, puisque la plupart des grottes des fontaines et des champs, sont appelés de son nom. On entre ensuite dans un champ qui se nomme *Champ-des-Concombres*. Il est ainsi désigné, parce que son sol contient une quantité de pierres rondes, dont l'intérieur, de matière cristalline, a beaucoup de ressemblance à la moelle d'un concombre. La superstition orientale considère cet effet singulier, comme une malédiction du prophète Elie, qui, ne pouvant obtenir du propriétaire de ce terrain, un de ces concombres pour se rafraîchir, ordonna qu'ils se changeassent en pierres.

Les édifices de cette partie du Carmel se détruisent sous

les efforts des Arabes, qui en transportent les matériaux à Damiette, où l'on manque de pierres pour la bâtisse. A la distance de huit milles du promontoire, en s'avançant à l'orient, on arrive à un certain endroit de la montagne, qui fait face au couchant. Les Arabes l'appellent *Mansur*, et les Européens, *Lieu-du-Sacrifice*, en mémoire de ce qu'y fit le prophète Elie. Le même alentour présente à la vue quarante grottes enchaînées l'une à l'autre ; et c'est la seule probabilité qui nous reste de l'existence des anciens anachorètes du Carmel. Cette montagne, située dans la Phénicie, appartenait, selon Calmet, à la tribu d'*Aser* et à celle de *Manassès*, dans la partie méridionale. Elle a 30 milles d'étendue. Célèbre dans l'Ecriture-Sainte, par le séjour qu'y firent les prophètes Elie et Elisée, le Mont-Carmel n'y est pas moins vanté, par l'abondance de ses productions, et la bonté de ses fruits ; mais cette terre heureuse n'est plus couverte que de forêts. Il faut qu'elle soit naturellement fertile, puisque diverses plantes y croissent sans culture, comme la sauge, l'absynthe, la rue, l'hysope, la lavande et le persil; on y voit aussi des fleurs, telles que l'hyacinthe, le lys, l'anémone, la tulipe et la renoncule. Il existait anciennement, sur cette montagne, une forteresse appelée *Hecbatane*. Pline ajoute qu'elle se nomma postérieurement le Carmel, comme le promontoire sur lequel elle était construite. Pythagore se plaisait à rêver dans ces endroits solitaires ; et seul avec ses pensées, il les y méditait, et les fortifiait avant de les communiquer aux écoles de la Grèce. Vespasien y alla consulter l'oracle, qui, selon Tacite, n'y avait qu'un seul autel, sans statue et sans temple. Il est aisé de reconnaître que cette montagne fameuse porta jadis sur son sommet des édifices superbes. Les matériaux qui en restent donnent une grande idée de leurs constructions. Employées à des bâtimens plus récens, qui sont aussi détruits, ces pierres antiques ont encore échappé aux ruines. Un architecte européen regretterait de voir, parmi ces débris, de belles colonnes de granit oriental, dont peut-être on ne fera jamais aucun usage. Depuis que l'ignorance et la barbarie succédèrent aux siècles du bon goût et de l'architecture, on trouve dans toute la Syrie, et particulièrement dans les villes maritimes, de pareilles colonnes entassées en murailles ou perdues dans des fondemens.

Geddin, forteresse éloignée d'Acre d'un peu plus de onze milles : elle a été reconstruite en partie sur les ruines de l'ancienne forteresse *Dindin*, que possédaient les chevaliers Teutoniques. Située sur les confins du mont Saron, vers l'est, cette citadelle jouit d'une exposition avantageuse, elle domine différentes collines, les campagnes riantes et fertiles de la ville d'Acre, et sur l'étendue des mers.

Le *mont Saron* appartenait à la tribu d'Aser. Toutes les sources de la montagne coulent en abondance, et viennent arroser le coton qui croît facilement dans les plaines qui l'environnent. On y rencontre, de distance en distance, de beaux réservoirs d'eau limpide, dont les Arabes sont très-curieux.

Terschia, sur le mont Saron, éloigné de Geddin d'environ six milles, est très-abondant en eaux qui fertilisent son coton, ses arbres fruitiers, et sur-tout la plante du tabac; mais beaucoup moins soignée qu'elle devrait l'être : si le cultivateur entretenait cette production, comme on le fait sur les montagnes de Gibelet, elle deviendrait encore plus parfaite dans cette contrée.

A six milles de ce lieu, est une vallée très-étroite, nommée *Kerein*. Le sommet du Saron y décharge ses eaux, qu'on reçoit dans de grands réservoirs, dignes d'être observés: ils sont d'un bon dessin et construits en forme de tours. A mesure qu'ils se remplissent, ils s'écoulent par différens conduits qui font tourner autant de roues de moulins : réunies ensuite dans des bassins semblables aux premiers, ces mêmes eaux se divisent encore pour fournir au même usage. L'écoulement de ces canaux vient au milieu de la vallée former un petit fleuve très-abondant en poisson. Le cours des eaux, qui ne s'étend pas loin, s'affaiblit et se perd au milieu des jardins et des campagnes de la plaine d'Acre, jusqu'à la mer, qui recueille ses rameaux.

Les collines circonvoisines sont couvertes de forêts, et dans le fond qu'elles enchaînent, on peut se promener au frais, sous de belles avenues de platanes, dont la grosseur annonce la vieillesse. Les eaux abondantes, qui arrosent cet endroit, contribuent, autant que l'ombrage, à le rendre délicieux.

On découvre, sur le sommet voisin, le fameux château de *Monfort*, des anciens chevaliers Teutoniques. Le chemin en est si roide et si escarpé qu'on ne pourrait le gravir sans l'appui des arbres dont il est couvert. On n'y voit plus que des monceaux de pierres, des maisons détruites et quelques débris considérables. Peut-être cet antique monument est-il antérieur à l'ordre Teutonique même : On serait tenté de le croire, d'après les marbres et les colonnes qui portent l'empreinte d'une plus haute antiquité.

Zib, sur les bords de la mer, au milieu des débris qui attestent l'importance de cette antique cité; on voit une forteresse de date plus récente, gardée par un petit nombre de soldats. Cette Zib, connue dans l'Ecriture-Sainte sous les noms d'*Uchsaph* et *Achzibe*, vit son roi combattu et défait par Josué, sous ses propres murailles. On compte neuf milles de cette place aux portes d'Acre. D'Acre *à Nazareth*, aujourd'hui *Nasra*, on trouve, à une petite distance, une plaine très-fertile qui conduit à la colline de Telkffan. On aperçoit, dans la proximité, *Miar* et *Danum*, dont les dernières habitations aboutissent à des vallées étroites, mais délicieuses et embellies d'arbustes sauvages. On découvre, à sa droite, le château d'*Abelin*.

Zabulon, ancienne ville, saccagée et incendiée par Cestius, général des troupes romaines. Les écrivains de ce tems se répandent en reproches amers contre les maîtres de la terre, dont la fureur n'épargna pas cette cité, rivale de Tyr et de Sidon, tant par l'étendue que par la magnificence de ses édifices. On appelle de son nom, la vallée la plus voisine, large de deux milles, et longue de seize, bien cultivée et abondante en toutes espèces de productions; elle renferme les villages de *Benedie* et de *Tabul*. De la fontaine de Zabulon, à la ville de *Nasra*, on compte six milles, et le chemin, depuis les portes d'Acre, se fait à cheval, dans l'espace de sept heures.

Nasra (*Nazareth*), ville de Galilée, si célèbre parmi les chrétiens, occupe le troisième rang entre les cités métropolitaines de la dépendance du patriarche de Jérusalem. Les hébreux continuèrent de l'habiter au tems des Romains, jusqu'au règne de Constantin, et depuis cette époque, elle

passa alternativement des chrétiens aux Sarrasins. Présentement elle fait partie des domaines du pacha d'Acre.

Cette ville ancienne que renversa le fanatisme, ne fut, après ses outrages, qu'un misérable hameau formé de quelques chaumières arabes. Les maisons sont bâties de belles pierres, et la rue la plus remarquable, est celle dont l'étendue coupe la ville du couchant au midi. Dans la partie de l'orient est une très-belle église, sous l'invocation de la vierge détruite anciennement par les Sarrasins, et rebâtie par le zèle des cénobites. L'église est composée de trois nefs, que divisent deux rangs de pilastres en pierres. Celle du milieu renferme le maître autel, auquel on monte par deux escaliers assez nobles, dont on admire sur-tout les balustres de fer, ouvrage habile de l'un des religieux du couvent. Sous ce même autel est une grotte remarquable, appellée la chapelle de l'annonciation; on y descend par des degrés de marbre fin, et taillé avec goût. C'est, dit-on, dans ce lieu qu'apparut à la vierge l'ange vénérable qui lui portait les ordres du ciel. Deux colonnes de beau granit oriental frappent en entrant la vue de l'observateur. Elles paraissent avoir été construites pour servir de point d'appui et tout à-la-fois d'ornement à la grotte. L'autel de ce souterrain a beaucoup de dignité et de magnificence. Les différens marbres qui le décorent, reçoivent un nouveau lustre de la lumière répétée de plusieurs lampes d'argent, que les princes chrétiens donnèrent à cette église. Le couvent ressemble plutôt à une forteresse qu'à une habitation monastique, par la hauteur et la force de ses murailles. La porte même est en fer, et résisterait aux efforts des massues. Il fut heureux pour ces bons pères de s'être ainsi retranchés contre les incursions des arabes, qui tentèrent plus d'une fois de pénétrer dans l'intérieur; on pourrait ajouter que cette maison religieuse est une espèce de ville, où l'on trouve toutes les choses nécessaires à la vie. Les mahométans ne possèdent aucune mosquée à Nasra, quoique ce lieu soit soumis à leur domination. Il y a, dans la partie occidentale de la ville, un temple chrétien, bâti, dit-on, sur la place de l'ancienne synagogue, où Jésus-Christ fit voir aux Juifs, l'accomplissement des prophètes en sa personne. A quelque distance de-là, l'on remarque une grosse

pierre de forme ronde, appelée *Table du-Christ.* On prétend qu'il y vint manger plus d'une fois dans la compagnie de ses disciples. A trois milles de Nazareth, entre le couchant et le midi, est l'enceinte de l'antique cité de *Saffe*, *Jafe* ou *Saiffre*, de la tribu de Zabulon; à-peine en reste-t-il quelques pierres informes, peu dignes de l'attention des voyageurs. Les habitans de Nasra, sont des grecs et des mahométans, en nombre à-peu-près égal.

Cana, en Galilée. Cette ville, si connue par le miracle de l'eau changée en vin, n'est plus aujourd'hui qu'un très-chétif village. On est surpris du petit nombre de ses habitans, vû la fertilité de ses campagnes, couvertes de blé et d'orge. Ce lieu dépend, comme le reste de la Galilée, du pacha d'Acre, qui s'y fait représenter par divers agas ou seigneurs arabes. Toutes les campagnes, dans la distance de huit milles, sont appelées du nom des miracles que le Christ y manifesta. Ici, c'est le *Champ-des-Epies*; là, c'est la *Multiplication-des-Pains*; plus loin la *Montagne-des-Béatitudes*, et de cet autre côté, la *Table-du-Sauveur.*

Safad, l'ancienne Béthulie; cette cité qui vit en 1759 presque tous ses habitans engloutis dans les abîmes de la terre, s'est repeuplée depuis cette année fatale. Tous ses citoyens sont hébreux, ou du moins il y en a fort peu de catholiques. Elle fut, pendant quelques tems, le siége d'une école arabe, pour l'interprétation du coran. Ses alentours, assez incultes, sont remplis d'animaux sauvages, tant volatils que quadrupèdes, et parmi ces derniers, on voit beaucoup de gazelles, espèce de petits chevaux.

Tabarié (l'ancienne *Tibériade*) était une des villes les plus considérables du Décapolis. Elle fut bâtie par Hérode-Antipa, tétrarque de Galilée, qui la nomma Tibériade, en honneur de Tibère-Auguste. Située vers la partie méridionale du lac de Génézaret, elle étendait ses anciens murs l'espace de trois milles en longueur, du côté du midi, et dans sa largeur, elle occupait le terrein qui conduit depuis le même lac jusques aux montagnes. Cette cité se soumit à l'empire de Vespasien et reçut parmi ses habitans, tous les Juifs échappés des ruines de Jérusalem.

Les eaux du lac de Génézareth (ou Tibériade), douces et

délicieuses dont les habitans de Tibériade font usage, découlent des sources de *Jor* et de *Dan*, où était *Panéades*, appelée depuis Césarée, au pied de l'Anti-Liban. Ce lac se confond ensuite avec le Jourdain, et tous deux vont tomber dans la mer Morte. Ce même lac a six milles d'étendue du couchant au levant, et dix-huit environ du septentrion au midi. Son lit est sujet à des soulèvemens furieux, ce qui provient de la chaîne des montagnes voisines, où les vents, combattus et repoussés, agitent aisément ce fleuve, trop peu considérable pour résister à leur violence. Il est bien rare d'y rencontrer quelques navires et bâtimens, parce que ses bords sont déserts et incultes. Plusieurs cités mémorables existaient sur cette côte, telles que *Cafarnaé*, *Bet-Saïde*, *Gadare*, *Tarichée*, *Corozaïn*, dont on ne voit plus que des débris informes. Cette mer de Galilée est un objet de vénération pour les chrétiens d'alentour, parce qu'elle fut la patrie des apôtres qui y jetaient souvent leurs filets, quand ils n'étaient que simples pêcheurs.

Ei-net-tesgiar ou place des négocians; ses murailles ont de l'éclat et de la magnificence. Plaquées du plus beau marbre que la main de l'art sut y disposer avec goût, elles annoncent de loin un palais enchanté, sur-tout lorsque le soleil y darde ses rayons. Un commerce florissant anime et vivifie Ei-net-tesgiar. Tous les lundis, il y vient par affluence des marchands de divers pays, pour la foire qui s'y tient régulièrement. Elle est également fournie d'étoffes, de provisions de toutes espèces et de bestiaux, de sorte que l'on peut dire qu'elle ne le cède en rien aux plus riches marchés de l'Europe. Cette place est le rendez-vous des caravanes qui vont au grand Caire, et le pacha de Damas s'y arrête avec toute sa cour, dans le voyage qu'il fait chaque année à Jérusalem.

Finchiar, forteresse, où l'on prélevait sur chaque passager un droit de péage.

Mont-Thabor, près de Finchiar et à douze milles de Tabarié. Combien son exposition est ravissante! Elevé au milieu des campagnes de la Galilée, le Thabor offre à la vue la plus belle variété de tableaux. De ce côté, sont des lacs, des fleuves, et une partie de la mer Méditerranée; de cet autre, une chaîne de coteaux avec leurs petites

vallées que la nature ombrage d'arbustes sauvages et que la main du cultivateur a semées de riches productions. C'était sur ce mont enchanteur que l'apôtre St.-Pierre disait au Christ : nous sommes bien ici ; si vous voulez, fesons y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie. Joseph Flavien, gouverneur de la Galilée, fit en moins de quarante jours, environner de murs le sommet de cette montagne, dans une circonférence de vingt stades ou deux milles et demi. Les habitans du Thabor bravèrent longtems toute la puissance des armées romaines ; mais privés d'eau par la suite des chaleurs, ils furent forcés de se rendre à la discrétion de Placide, général de Vespasien. Le Thabor ressemble parfaitement à un pain de sucre : de petits arbres l'environnent du pied jusqu'au sommet ; sa cime est enfermée dans les débris des murailles, dont on vient de parler. Elle forme au-dedans de ce circuit, une petite plaine de deux milles de contour, ou, selon les apparences, il n'y eut aucun édifice. Toutes les maisons paraissent, par leurs débris, avoir été construites sur la ligne du mur. On distingue, parmi les ruines des églises, trois tabernacles assez beaux, qui fesaient partie de l'ancien temple élevé par Sainte - Hélène, en mémoire de la transfiguration. Brocard nous en offre le détail, en nous ajoutant que ces mêmes ruines servaient de repaire aux lions, et autres bêtes féroces.

C'est auprès du Mont-Thabor que 4,000 français, sous les ordres du consul Bonaparte gagnèrent la bataille d'Esdrélon, ou de Thabor. L'armée ennemie, forte de 20,000 hommes, en perdit 5,000 et tous les effets et magasins de son camp.

Saad et *Thabor*, villages de peu de population, élevés sur les ruines de l'ancienne Thabor.

Naïm, à deux milles de distance, au pied du mont Hermon. Le torrent Cison coule auprès de ce petit endroit, et va se partager en deux rameaux dans la plaine d'Esdrélon, pour se jetter, d'un côté, dans le lac Tibériade, et de l'autre dans la Méditerranée.

La vallée d'Esdrélon, dite anssi Maggedon et Jezraël a 20 milles de long et douze de large.

Saffure, l'ancienne *Sephoris*, était la première de toutes les villes de la Galilée, dans la tribu de Zabulon. Ses ruines

attestent encore l'existence d'une grande ville. Le voyageur regrette de ne trouver que des ruines dans une contrée qui fut si peuplée et chargée de villes ; sous tout autre gouvernement que celui des Turcs, la Galilée serait bientôt florissante. En effet, cette province est délicieuse par sa belle situation, par la fertilité de son sol, par les sources et les fleuves qui l'arrosent, par les avenues d'arbres sauvages dont elle est ombragée. On croirait, en apercevant la verdure de ses prairies et de ses bosquets, toujours fraîche, toujours animée, au milieu de l'hiver même, on croirait, que cette contrée ravissante jouit d'un printems perpétuel. Elle serait plus propre que toute autre partie du monde à devenir le séjour des sciences, des arts, et des muses. L'antiquaire et le poète s'y plairaient de préférence, parce que l'un y trouverait des morceaux de ruines à étudier, et l'autre des fleurs à cueillir dans toutes les saisons.

Balbec, célèbre chez les Grecs et les Latins, sous le nom d'*Héliospolis*, ou ville du soleil. Cette ville est rangée par les Arabes au nombre des merveilles de la Syrie, et quelques-uns de nos voyageurs européens en sont si charmés, qu'ils ne savent comment exprimer leur admiration. Au sud-ouest de la ville, située dans une plaine délicieuse, au pied de l'Anti-Liban, à trois journées de Damas, est un temple payen avec les restes de quelques autres édifices, entr'autres d'un magnifique palais. Ces anciens bâtimens ont été démolis de nos jours et convertis en une espèce de château.

Pachalick de Damas.

Productions du sol, Rivières, etc. — Ce pachalick est le plus étendu des quatre ; il renferme presque toute la partie orientale de la Syrie et une grande partie de la méridionale. Le sol en est varié : les plaines du *Hauran* et celles des bords de l'Oronte sont les plus fertiles. On y recueille le froment, l'orge, le sésame et le coton Le pays de Damas et le haut-Bequaa sont d'un sol maigre et graveleux, plus propre aux fruits et au tabac qu'aux denrées. On trouve, sur les montagnes et les collines, l'olivier, le mûrier et la vigne. Les fleuves principaux sont l'Oronte dont nous avons parlé, et le Jourdain. Ce dernier a ses sources au nord de Safad, un peu

au-delà du 33°. degré de latitude, dans une chaîne de montagnes qui remonte au nord, et que l'on nomme *Dghebal-el-Cheik*, d'où sortent aussi un grand nombre de ruisseaux qui arrosent la plaine de Damas. Les anciens ont donné le nom d'*Anti-Liban* au prolongement de ces montagnes : celui de Cœlo-Syrie, aujourd'hui Bequaa, à la vallée qui s'étend à l'ouest jusqu'au Liban. Cette vallée est arrosée par le fleuve *Quasmié.*

Le cours du Jourdain est du nord au sud ; il traverse le lac Tibériade, et va se jeter dans le lac Asphaltite, autrefois appelé *mer Morte*. Il n'a guère que 70 à 80 pieds de large sur 12 de profondeur. Lorsque les pluies d'hiver le grossissent, il déborde et forme une nappe d'eau, large quelquefois d'un quart de lieue. Ses rives sont couvertes de roseaux, de saules et d'autres arbustes, qui les rendent dangereuses par la foule de sangliers, d'onces et de chacals qui s'y retirent. Le lac Asphaltite était ainsi nommé par les Grecs, à cause de l'asphalte ou bitume qu'il produit. On le nomme actuellement *Bar-el-Lut*, la mer de Loth. Les eaux en sont amères, quoique limpides et claires ; mais la vase en est noire, épaisse, fétide, et les poissons qu'on y met meurent aussitôt. On y recueille de grosses pelottes de bitume flottant que les Arabes vendent au pacha de Damas. A quelques pas du rivage, au sud, il y a des puits ou gouffres de bitume liquide. Les terres des environs ont la même couleur que celles du lac, et brûlent comme le charbon. Sur la rive occidentale sont des salines d'un sel très-blanc. On tire des montagnes voisines une pierre noire, susceptible du plus beau poli, et l'on en pave les mosquées. Cette pierre est combustible. Les Arabes la nomment *moussa.*

Gouvernement et impôts. — Le pacha de Damas jouit de tous les droits de sa place ; ils sont plus considérables que ceux d'aucune autre ; car, outre la ferme générale et le commandement absolu, il est encore *conducteur* de la *caravane sacrée de la Mecque*, sous le nom très-respecté d'*emir-hady* (la caravane de la Mecque porte exclusivement ce nom de *hady*, qui signifie *pélerinage ;* les autres se nomment simplement *zasl*). Les musulmans attachent une si grande importance à cette *conduite*, que la personne d'un pacha qui s'en acquitte bien, devient inviolable même pour le sultan ;

il n'est plus permis de verser son sang. Mais le divan sait tout concilier ; et, quand un tel homme encourt sa disgrâce, il satisfait tout-à-la-fois au sens littéral de la loi et à sa vengeance, en le fesant piler dans un mortier, ou étouffer dans un sac, ainsi qu'il y en a eu plusieurs exemples.

Le tribut du pacha au sultan n'est que de 45 bourses (56,250 livres) ; mais il est chargé de tous les frais du *hady ;* on l'évalue à 6,000 bourses, ou 7,500,000 livres : ils consistent en provisions de blé, d'orge, de riz, etc., et en louage de chameaux qu'il faut fournir aux troupes d'escorte et à beaucoup de pélerins. En outre, l'on doit payer 1,800 bourses aux tribus arabes qui sont sur la route pour en obtenir un libre passage. Le pacha se rembourse sur le miri ou impôt des terres, soit qu'il le perçoive lui-même, soit qu'il le sous-afferme, comme il arrive en plusieurs lieux. Il ne jouit pas des douanes ; elles sont régies par le *deftardar* ou *maître des registres*, pour être employées à la solde des janissaires et gardes des châteaux qui sont sur la route de la Mecque. Le pacha hérite en outre de tous les pélerins qui meurent en route, et cet article n'est pas sans importance ; car on a observé que c'étaient toujours les plus riches. Enfin il a son industrie, qui consiste à prêter à intérêt de l'argent aux marchands et aux laboureurs, et à en prendre où bon lui semble, à titre de *balze* ou d'*avanie.*

Son état militaire consiste en 6 ou 700 janissaires, moins mal tenus et plus insolens qu'ailleurs ; en autant de barbaresques, nus et pillards comme par-tout, et en 8 à 900 *delibaches* ou *cavaliers.* Ces troupes, qui passent en Syrie pour un corps d'armée considérable, lui sont nécessaires, non-seulement pour l'escorte de la caravane et pour réprimer les Arabes, mais encore contre ses propres sujets pour la perception du miri ; chaque année, trois mois avant le départ du *hady*, il fait ce qu'on appelle la *tournée*, c'est à-dire, qu'escorté de ses troupes, il parcourt son vaste gouvernement, en fesant contribuer les villes et villages. La liquidation se passe rarement sans trouble : le peuple ignorant, excité par des chefs factieux, ou provoqué par l'injustice du pacha, se révolte souvent, et paie sa dette à coups de fusil. Les habitans de *Nablono*, de *Nethlem* et de *Habronn* se sont fait un genre de réputation, qui leur vaut des franchises particu-

lières ; mais aussi, lorsque l'occasion se présente, on leur fait payer au décuple les intérêts et les dommages.

Le pachalick de Damas, par sa situation, est plus exposé qu'aucun autre aux incursions des Arabes-Bédouins : cependant on observe qu'il est le moins ruiné de la Syrie. La raison qu'on en donne, est qu'au lieu d'en changer fréquemment les pachas, comme elle fait ailleurs, la Porte le donne ordinairement à vie. Le pacha de Damas est dans l'habitude d'acheter des Arabes le droit de passage dans les déserts pour la sûreté de la caravane que ceux-ci escortent d'ordinaire. On leur en paie le prix convenu en deux fois, moitié au départ, et moitié au retour.

Les lieux les plus remarquables de ce pachalcik sont :

Damas. — Cette ville a conservé une partie du commerce auquel elle dut autrefois sa splendeur. Ses environs, du côté de la rivière, sont d'une beauté inexprimable. Les Turcs les trouvent d'autant plus agréables, qu'ils aiment beaucoup la verdure et les jardins. C'est la seule ville de Syrie où il y ait des maisons de plaisance isolées en rase campagne. On y recueille d'excellens fruits, qui font un grand objet de commerce, et nulle-part la terre n'a plus de fécondité. Elle est célèbre par les belles soies qui portent son nom, et qui sont fort recherchées, ainsi que ses cotons, et par ses eaux-rose qu'on extrait des fameuses roses de Damas. Elle est encore célèbre pour ses ouvrages d'acier, ses lames de sabres, ses couteaux et autres objets semblables, dont la trempe excellente est attribuée à la nature des eaux de la rivière Baradi, qui traverse la vaste plaine où elle est située. Cependant la coutellerie de Damas a beaucoup perdu de sa supériorité : elle vaut moins aujourd'hui que celle de Bagdad, qui se fait avec l'acier de l'Inde. Tamerlan anéantit, pour ainsi dire, à Damas, cet art de travailler l'acier, et il en transporta les ouvriers en Perse. La beauté de ses jardins, de ses fontaines et de ses manufactures, en ont fait le centre du commerce de l'Orient ; il alimente et entretient l'industrie d'une population nombreuse, évaluée à 200,000 âmes, dont 15,000 grecs el le reste arabes. M. de Volney ne la porte qu'à 80,000 âmes. C'est une des plus anciennes villes, autrefois capitale d'un royaume

royaume du même nom, dont il est beaucoup parlé dans l'Ancien-Testament. Depuis l'an 661 de Jésus-Christ, elle a été la résidence des califes omniades, deuxième race des empereurs arabes. Ceux de Damas ont passé pour les plus méchans de l'empire ottoman, et ont donné lieu à ce proverbe : *Chami*, *chomai*, *chamite*, *méchant*. Il n'est pas étonnant que la race de Cham se fût un peu ressentie de son origine. *Browne*, voyageur moderne estimé, assure que les Damasciens perdent beaucoup des vices qu'on leur reprochait. Il dit qu'ils sont doux et paisibles, et que les femmes et les enfans y sont remarquables par la beauté de leurs traits.

Le pacha de Damas, outre les avantages qui résultent de commander à la plus belle partie de la Syrie, jouit encore du privilège de conduire la caravane, qui part tous les ans de Damas pour se rendre à la Mecque. Ce pélerinage, que tout bon musulman doit faire une fois dans sa vie, a lieu pendant le *ramadan*, ou carême des mahométans. Le voyage est d'environ 40 jours : la caravane est de 30 à 50,000 hommes, et l'étendard sacré qui la guide, flotte sur le dos d'un superbe chameau, qu'on a eu soin d'orner de plaques et de grelots d'argent, et de couvrir d'un riche tapis de brocard d'or. Les croisades n'ont eu lieu que pour protéger les chrétiens qui allaient visiter les lieux saints. Si l'Egypte eût resté aux Français, il serait peut-être arrivé que les pieux musulmans auraient pu se trouver, à l'égard de leurs saints lieux, dans l'état où se trouvaient les chrétiens du 11e. siècle.

Homs, l'*Emerus* des Grecs, située sur la rive orientale de l'Oronte. Cette ville, jadis place forte et très-peuplée, n'est plus qu'un assez gros bourg ruiné, où l'on ne compte pas plus de 2,000 habitans, partie grecs et partie musulmans. Il y réside un aga, qui tient, à titre de sous-ferme, du pacha de Damas, toute la contrée jusqu'à Palmyre. Le pacha lui-même tient cette ferme à titre d'apanage, relevant immédiatement du sultan.

Hama, célèbre en Syrie pour ses roues hydrauliques. Elles sont, en effet, les plus grandes que l'on y connaisse ; elles ont jusqu'à trente-deux pieds de diamètre. La ville est située dans une vallée étroite, sur les deux rives de l'Oronte ; elle contient environ 4,000 âmes, et elle a quelque activité, parce qu'elle est sur la route d'Alep et de Tripoli. Le sol est,

comme dans toute cette partie, très-propre au froment et au coton ; mais la culture, exposée aux rapines du motsallant et des Arabes, est languissante.

Fermie, dans un terrain marécageux, était jadis appelée *Apamea*, l'une des plus célèbres villes de ces cantons. *C'était-là*, dit Strabon, *que les Séleucides avaient établi l'école et la pépinière de leur cavalerie.* Le terrain des environs, abondant en pâturages, nourrissaient jusqu'à 30,000 cavales, 300 étalons, et 500 éléphans. Au lieu de cette création, si animée, à peine les marais de Fermie nourrissent-ils aujourd'hui quelques buffles et quelques moutons. Aux soldats vétérans d'Alexandre, qui en avoient fait le lieu de leurs repos, ont succédé de malheureux paysans, qui vivent dans les alarmes perpétuelles des vexations des Turcs et des invasions des Arabes.

Nâblons, chef-lieu de l'ancienne Samarie. Ce bourg, situé près de *Sikem*, et sur les ruines de la *Néapolis* des Grecs, est la résidence d'un chaik qui tient à ferme le tribut, dont il rend compte au pacha de Damas, lors de sa tournée. L'état de ce pays est à-peu-près le même que celui des Druzes, avec la différence que ses habitans sont des musulmans zélés au point de ne pas souffrir volontiers des chrétiens parmi eux. Ils sont répandus par villages dans leurs montagnes, dont le sol, assez fertile, produit beaucoup de blé, de coton, d'olives et quelques soies.

Le *Château-Pélerin*, appellé *Altik* par les Arabes, fut construit par l'un des fils de Raimond, comte de Toulouse. Les Templiers qui depuis en devinrent possesseurs, y trouvèrent un trésor considérable, dont ils se servirent pour le fortifier, de sorte que cette place fût en état de faire résistance. On nommait ce château *Pierre-Ancise* aux tems de Guillaume de Tyr. Le terrain où ce château fut bâti, formait autrefois une île, comme on peut le voir encore par les eaux abondandes dont il est presque entouré de toutes parts. On débarque dans un hâvre exposé au midi, où il ne peut entrer que de très-petits bâtimens, qui même n'y sont pas en sûreté quand les autans se font sentir. On voit dans ce lieu quelques débris d'édifices qui durent être considérables. On croit y reconnaître une portion d'église de forme octogone, très-élevée. Ce qui reste de la forteresse n'offre rien

de bien important. Cependant les Arabes y retirent leurs troupeaux, quand ils les amènent aux pâturages voisins. On trouve sous le château plusieurs voies souterraines qui aboutissent à la mer. Les campagnes adjacentes sont fertiles en orge et en blé.

Tantur, sur une langue de terre, où jadis était élevée une des tours fortes, destinées à garder la côte. En laissant derrière soi cette langue de terre, on voit en mer cinq petites îles, ou plutôt cinq rochers, qui sont peu distans du rivage. Il faut passer au milieu pour aborder à Tantur. Cet endroit, voisin de la mer, est possédé par des Arabes cultivateurs qui n'y sont pas en grand nombre. L'oppression et la rapacité du gouvernement turc écartent de Tantur une foule d'hommes, que la richesse du sol y appelle. Les campagnes semblent produire d'elles mêmes du grain, du coton, et des fruits de toute espèce. Le blé y est sur-tout abondant, et d'une qualité préférable à celui des autres contrées de la Syrie et de la Palestine.

Nahr-Eltemafich ou *Fleuve-des-Crocodiles*, est devenu fameux par une erreur de quelques historiens, qui jamais ne sont allés sur les lieux. Abusés par le nom, ils ont dit que le *Nahr-Eltemafich* renfermait un nombre prodigieux de crocodiles d'une grosseur énorme, et tels qu'on n'en voit pas de semblables en Egypte; ce qui n'est point du tout exact: il y a bien quelques crocodiles dans ce fleuve, mais tous y sont de la plus petite espèce. Il existoit jadis sur les bords du Nahr-Eltemafich, une ville appelée *Crocodilon*, qui était détruite au tems de Pline. On regrette que cet écrivain n'en ait donné aucun détail.

Zerca, hameau composé de quelques cabanes. Cette côte mérite, à certains égards, les observations d'un voyageur; mais comme elle est habitée par un peuple malfesant et perfide, il n'y a personne aujourd'hui qui se hasarde d'y descendre. Ce peuple est arabe et originaire de la Samarie. Semblable aux syrènes de la fable, il guette l'approche des vaisseaux, et invite les passagers de venir sur une côte amie, chercher des vivres et des rafraîchissemens que la loi du pays, crie-t-il, oblige de donner gratuitement. Il n'est pas de démonstrations séduisantes qu'il n'emploie pour tromper le voyageur. Si la crédulité, ou plutôt la franchise du cœur

l'entraîne au rivage, on se saisit de sa personne, on le dépouille, et il est même exposé a perdre la vie.

Césarée. Cette ville s'appela d'abord *Tour-de-Strabon*, du nom d'un célèbre général de Darius. Hérode-le-Grand, ou autrement Hérode-l'Asclanonite, la nomma depuis Césarée, en honneur de César-Auguste, qui l'avait confirmé dans la possession de ses Etats. Mais cette cité n'offrait rien encore qui répondît à la grandeur de ce nouveau nom. Hérode invita tous les artistes fameux de l'univers de se rendre à sa cour. Il leur communiqua son dessein, en conféra avec eux, et de ce conseil des talens, présidé par un grand roi, émanèrent des chefs-d'œuvre en tous genres, qui bientôt fixèrent les regards de Rome. Hérode sut tirer avantage d'une colline qui divisait la cité en deux partie égales. Il y fit construire un temple, qu'il dédia à César Protecteur, en y plaçant sa statue modelée sur le Jupiter d'Olimpie, et celle de Rome, aussi grande que la Junon d'Argos. Césarée eut un port qu'on n'hesita pas de comparer au fameux pirée d'Athènes. Tant de merveilles furent l'ouvrage de dix ans, et la Renommée, qui se plaît à divulguer les grands évènemens, alla dire à toutes les nations du monde, qu'elles étaient invitées à venir être témoins de la dédicace prochaine de Césarée. Attirés par l'appât de l'or, des musiciens, des lutteurs, des gladiateurs s'acheminèrent vers Césarée, en se fesant suivre d'un grand nombre de bêtes féroces et de tout l'attirail de ces spectacles de sang, dont les peuples guerriers fesaient alors leurs délices. Les chemins furent bientôt couverts d'une foule innombrable d'étrangers de tout pays, de toutes religions, de manière qu'on eût dit que les extrémités du monde, pressées par une force irrésistible. revenaient à leur centre commun. On vit arriver des ambassadeurs, et des rois mêmes qui voulurent y paraître en personne. Jalouse de contribuer, en quelque sorte, à la magnificence des fêtes, l'impératrice Julie y envoya différentes choses précieuses, dont la valeur fut portée à 500 talens. L'ouverture des jeux parut merveilleuse, la suite surprit davantage encore, et pendant neuf jours que se continuèrent les divertissemens, l'admiration alla toujours en croissant, au point qu'on n'avoit plus assez de sens pour suffire à tant de diversités. Les Romains eux-mêmes, qui pleuraient encore la perte

de la liberté, semblaient un instant s'enorgueillir de leurs fers, en voyant élever au rang des Dieux, celui qui venait de les leur donner. Cette dédicace eut lieu dans la CXCII^e. olympiade, et Hérode annonça qu'elle se renouvellerait tous les cinq ans avec le même appareil.

Césarée essuya avec le tems différentes révolutions politiques. Gouvernée d'abord par des rois qu'elle avait vu naître, elle devint colonie romaine sous Vespasien, et changea son nom en celui de *Flavia*. En 548 de l'ère chrétienne, elle eut à souffrir tous les excès du fanatisme, de la part des juifs et des samaritains, divisés en deux factions. Nombre de chrétiens périrent sous leurs coups. Tous les temples furent brûlés; et le préfet Etienne lui-même se vit assaillir dans le prétoire, où on l'égorgea, après avoir pillé ce qui lui appartenait. Les armes victorieuses d'Omar, l'un des successeurs de Mahomet, forcèrent, en 635, les habitans de Césarée à se rendre à la foi de l'alcoran. Elle fut reprise aux Sarrasins par Baudouin Ier. roi de Jérusalem, en 1101. Baudouin se déshonora dans cette victoire, en permettant le sac de la ville. Un grand concours de peuple s'était retiré dans l'ancien temple de César, qui pour lors était devenu une mosquée. La rage des chrétiens y poursuivit les infidèles, et massacra, sans pitié, les femmes, les enfans, les vieillards, et fit couler tant de sang que les degrés des autels en furent couverts. Ce sont-là les effets ordinaires du fanatisme. Au milieu de ses désastres, tant de fois renouvellés, cette capitale de la Palestine vit anéantir sa première splendeur, et la magnificence de ses monumens. Il ne reste du temple bâti par Hérode, qu'un débris de murailles, et une partie de la forteresse qui l'avoisinait : çà et là sont éparses plusieurs colonnes de porphyre, et dans l'enceinte de la cité on voit encore quelques ruines d'édifices, construits en marbre blanc, mais que l'injure des années a totalement noircis. Après la chute de Jérusalem, Titus vint passer l'hiver à Césarée avec les prisonniers nombreux qu'il traînait à sa suite. Il célébra, avec la plus grande pompe, la naissance de son frère Domitien, et telle était la barbarie de ces tems, que 2,500 hommes furent livrés, en signe de joie, aux flammes et aux bêtes féroces.

Césarée est tellement abandonnée aujourd'hui, que le pacha de Damas n'en retire aucun parti avantageux.

Arsur, petite forteresse, à peu de distance de Césarée, avec garnison, et une petite mosquée, desservie par quelques derviches. Il peut y avoir de-là à Césarée, environ 20 milles. C'est dans cette enceinte que Salomon jeta les fondemens de la cité d'*Assor* ou d'*Arsid*, qui, dans les siècles suivans, changea son nom en celui d'*Appollonie*. Arsur n'est qu'un misérable hameau, décoré du nom de ville.

Jaffa, l'ancienne *Joppé*, à 5 milles d'Arsur. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines; elle n'a point de port, ce qui lui serait nécessaire; mais elle a un beau quai, et c'est une chose très-rare dans le Levant. Les Français l'ont prise, le 16 ventôse de l'an 7. C'est le lieu où se rendent les pélerins qui vont visiter la Terre-Sainte.

Zagur, à 4 milles dans les terres, sur la route de Raha. Cet endroit n'a de remarquable qu'une mosquée qui a été construite par un derviche, dont la mémoire est immortelle parmi les mahométans. Ce n'est pas pour avoir fui les humains, pour avoir vécu d'herbe, et pour s'être macéré le corps, que ce bon religieux turc a obtenu la vénération publique; mais il fut le soutien et le protecteur du canton, il allait porter dans les chaumières des aumônes et les encouragemens de la religion. Victime de son zèle brûlant, il mourut pour avoir soigné, dans un tems de peste, une famille nombreuse que tout le monde délaissait. Puisse cet exemple être profitable à tous les derviches de la terre!

Betgé et *Serfend*, tous deux possédés par des Arabes mahométans. Il n'y a rien de si beau que la route qui va de l'un à l'autre. On marche sous l'ombrage d'une ancienne plantation d'oliviers. La grosseur de chaque arbre est telle que deux hommes réunis ne pourraient l'embrasser. Sur deux années, ils ne produisent qu'une fois. C'est la main seule de la nature qui en élague les branches parasites. Nous observerons, à cet égard, que nulle part dans la Palestine, on ne taille les oliviers.

Raha ou *Jéricho*. De cette ville à *Jérusalem*, il n'y a que 6 lieues. On y va par caravane, et de même de cette dernière à la première. Cette caravane est composée de chré-

tiens grecs, d'arméniens et de mahométans. On trouve sur sa route :

Amoas, autrefois *Amaüs*, la même que *Nicopolis*, ainsi appelée sous le règne de l'empereur Alexandre. Cette ville fut, du tems des croisades, le siége d'un évêché suffragant de Césarée. Elle est plus célèbre dans les annales ecclésiastiques que dans l'histoire du monde.

Latrum, que les auteurs latins ont appelé *Castrum-Boni-Latronis*. Ce petit endroit est situé sur une éminence, et présente à l'observateur quelques ruines d'édifices. Il y reste encore des débris d'une chapelle célèbre construite en l'honneur du bon larron. C'est aussi près de cet endroit que les Arabes prélèvent un droit de péage, sur chacun des individus de la caravane. On donne le nom de *gafar* à ce droit.

Le droit de gafar est encore le même, mais il s'est multiplié. On trouve fréquemment des troupes d'Arabes, qui demandent, à ce titre, quelques pièces de monnaie.

On montre sur la route, au pélerin crédule, à un mille de *Latrum*, le prétendu puits de *Job*, dont il étanche sa soif et sastisfait sa piété. Près de ce puits, s'ouvre une gorge étroite qui s'étend assez loin entre deux montagnes. Il est rare qu'elle ne recèle pas des Arabes qui exigent de la caravane une imposition, plus ou moins considérable. Les Arabes qui cultivent la terre sont plus grossiers et plus inhumains que l'Arabe vagabond. Ils sont à pied et demi-nuds, armés de massues ferrées de la hauteur d'un homme, d'un fusil et d'un poignard. Quoiqu'ils soient en petit nombre, ils coupent la route à la caravane, et jettent des pierres à la tête pour l'arrêter. Les guides ont toujours la prudence de ne pas leur résister, parce qu'une seule décharge de carabine attireroit à leurs secours une centaine de leurs camarades. Ils se contentent heureusement de demander l'aumône à chacun des passagers, qui serait assommé à coups de pierres, s'il avait l'imprudence de la refuser. Mais ils vont un peu plus loin courir le même danger, qu'on évite par le même moyen. C'est une espèce de connivence qui existe entre les guides et les assaillans.

S.-Jérémie, ainsi appellé d'une église qui portoit le nom de ce prophète.

La *Vallée-de-Térébint*, célèbre par la victoire de David sur Goliath. De-là jusqu'à Jérusalem, on compte 5 milles.

Jérusalem, ville que les Arabes appellent *El-Quads*, *la Sainte*, située dans un terrain privé d'eau, écartée de tous les grands passages. On évalue encore sa population à 18 ou 20 mille âmes. Elle n'est célèbre que par les lieux saints que les chrétiens vont visiter, et par la possession du Saint-Sépulcre. Les Français y ont un bel hospice, habité par des cordeliers italiens, espagnols et français. Les grecs y ont un patriarche. Le couvent des arméniens peut contenir jusqu'à mille pèlerins. On estime qu'il sort annuellement de cette ville 300 caisses de chapelets, de reliquaires et de petites croix. Chaque pèlerin paye 10 piastres pour entrer dans la ville. Il s'en est quelquefois trouvé jusqu'à 12 mille. En 1784 le nombre en était bien réduit; il y en eut tout au plus 2 mille.

C'est dans une église, appelée du nom de la *Résurrection*, que se trouve le sépulcre du Christ. Elle n'est ouverte que dans les jours les plus solennels, sur-tout dans le tems de la passion; tous les religieux et les pèlerins y viennent célébrer les mystères, sous la protection du gouverneur, qui les fait escorter de soldats. On y entre processionnellement, au son d'une musique lugubre. De quelque religion que l'on fût, il serait difficile de se défendre du sentiment de terreur et de respect qu'inspire la vue de ce temple auguste.

Vaste et sombre, il reçoit sa plus grande clarté des lampes suspendues à ses voûtes; les pilastres sont noircis par le cours des ans. On ne voit aucun ornement sur les murs; les autels et les statues des saints sont d'une pierre grossière, les chandeliers en bois; tout ce qui sert au culte est de la plus grande simplicité: en un mot, ce temple est pauvre, mais il est ce que doit être un temple.

Le cortège religieux s'incline devant la pierre de l'onction, qui servit à embaumer le corps du Christ à la descente de la croix; on y fait une prière, après laquelle les prêtres et les assistans adorent la croix. Près de-là est la chapelle de l'*Annonciation*, où l'officiant vient s'asseoir, et présente sa main à baiser au peuple. On chante divers cantiques au bas des autels qui portent les noms de nos mystères.

Toutes les sectes chrétiennes de l'Orient ont la permission d'officier dans cette église, comme celles des abyssins,

des cophtes, des arméniens et des grecs; elles s'y rassemblent le dimanche des Rameaux, et se partagent les chapelles. On se persuade aisément quelle cacophonie et quelle confusion doivent résulter de sept à huit sectes qui psalmodient sur des tons et dans un langage qui ne sont pas les mêmes.

Béthléem, à deux lieues de Jérusalem, célèbre par la naissance de J.-C. L'exposition de ce petit endroit est singulièrement agréable. Placé sur le sommet d'une colline qui s'étend de l'est à l'ouest, elle offre à la vue des montagnes couvertes d'arbrisseaux chargés de fruits, et des vallées d'autant plus gracieuses qu'elles sont semées de fleurs de toute espèce. Ses anciennes murailles ne subsistent plus : ses édifices sont construits sans ordre, sans goût, sans proportion : on n'y observe qu'un monument digne d'admiration; c'est l'ancienne église de *Ste-Marie*.

Cette basilique s'élève à l'orient de la ville, et presque à la sortie des portes. Avant d'y arriver, on traverse une petite place enfermée de murailles épaisses, qui s'écroulent à plus d'un endroit. De la place, on passe dans une vaste cour où anciennement étaient divers édifices considérables. Des chapiteaux de colonnes, des débris de portiques, des monceaux de marbre, qu'on y aperçoit, en font déplorer la perte. Il y a trois citernes au milieu de cette cour, dans l'une desquelles il y a encore de l'eau.

On entre dans le vestibule de l'église par une porte si basse, et si étroite, qu'on a besoin de se courber : elle était d'abord plus haute, et proportionnée à la grandeur de l'édifice, mais depuis quelque tems on l'a murée, en partie, pour empêcher les Arabes d'y entrer à cheval. Ce vestibule porte en longueur 33 coudées de l'est à l'ouest et un peu plus de 12 en élévation. Sa voûte est cambrée et très-solide.

A main droite est une issue qui conduit dans le monastère des arméniens, et au centre du vestibule est l'entrée de l'église. Au milieu de tant de ruines, dans un pays si dévasté, on est frappé d'admiration à la vue de ce morceau d'architecture. Cette basilique a la forme d'une croix. Elle est divisée en cinq nefs, que partagent quatre ordres de colonnes superbes, en marbre blanc, veiné de rouge, comme en produisent les montagnes de Judée. Les chapiteaux des colonnes sont d'un

marbre plus fin, entièrement blanc, et du travail le plus délicat. Ils appartiennent à l'ordre Corinthien.

La frise des colonnes de la principale nef est de cèdre du Liban, travaillé en feuillages et en arabesques, qu'on peut dire bien conservés, eu égard à la longue suite de siècles. Le mur s'élève beaucoup au-dessus des colonnes, et offre onze croisées également réparties, qui se terminent en demi-cercle. L'église, en outre, est éclairée par un œil de bœuf, percé au-dessus de la porte et par trois autres fenêtres de forme carrée, dont l'une placée dans la tribune du milieu, et les deux autres dans les tribunes latérales.

Le chœur est au milieu de la croix et surpasse de trois degrés le niveau du reste de l'église. Rien de si curieux que les vitrages travaillés en mosaïque, c'est-à-dire, composés de petites parties de verre, de toutes les couleurs, réunies sur un fond d'or. Cette église de Ste.-Marie s'étend sur une longueur de 121 coudées; les bras de la croix de 77; la largeur de la nef principale, y comprise celle des 4 latérales de 63; les colonnes avec leurs bases et chapiteaux sont hautes de 12; la hauteur entière du pavé à la voûte de 31. On attribue la construction de cette basilique à Constantin-le-Grand et à sa mère, Ste.-Hélène.

Cette basilique est présentement en assez bon état; elle doit aux lames de plomb qui couvrent sa toiture, une solidité qui la garantira long-tems des injures de l'air.

On remarque aussi dans l'église des pères de la Terre-Sainte le tableau du maître autel, que nos plus grands peintres ne désavoueraient pas. Elle communique à la basilique de Ste.-Marie par la grotte de la *Nativité* à laquelle conduit un escalier souterrain. Cette grotte est une petite merveille. Toutes les espèces de marbre y sont réunies pour l'embellir. La sculpture et la peinture y ont également prodigué leurs efforts et leurs succès : elle n'est éclairée que par des lampes d'argent, qu'on y tient allumées jour et nuit.

Près du premier autel, s'élèvent trois marches qui conduisent à une autre petite grotte, appellée le *Lieu-de-la-Crêche.* On y admire la finesse des marbres, et sur-tout une colonne de serpentin, c'est-à-dire, de marbre tacheté de noir et de bleu vert : elle porte quatre coudées et demie de hauteur. Sa base et son chapiteau sont de marbre blanc. Le deuxième

autel est sous l'invocation des Mages et ne le cède pas à l'autre par la richesse de l'ornement et le mérite de la peinture. Cet ouvrage est de Jacques Palma, le plus célèbre artiste de l'Orient: tous les habitans des alentours, et même les mahométans, croyent qu'en entrant pieds-nus dans cette grotte, ils doivent guérir de leurs maladies. On monte de cette grotte à la basilique de Ste.-Marie par deux escaliers de marbre rouge : quatre colonnes superbes en forment l'entrée ; les deux portes sont de bronze travaillé en arabesques.

Parmi plusieurs autres édifices, il s'en trouve un qui mérite une attention particulière. C'est une galerie qui a 51 coudées de long sur 19 de large. La voûte est faite en arcades soutenues par six colonnes du plus beau granit. Toute cette vaste enceinte d'églises et de couvens est fortifiée d'une muraille épaisse, qui fut construite pour en défendre l'approche aux brigands.

Quoique les alentours de Béthléem soient incultes et inhabités, ils méritent l'attention du voyageur. A 4 milles de distance, vers le midi, est un endroit appellé *Fons-Signatus*, du nom d'une source qui coule au milieu de la vallée. On trouve auprès de cette source une ouverture souterraine, tellement étroite qu'un homme y peut à-peine passer. Elle conduit à deux salles d'une étendue égale, portant en longueur 15 à 16 coudées, 9 en largeur et un peu plus de sept pieds en hauteur. Elles sont voûtées en pierre de taille et du reste ne renferment rien d'intéressant. Attenant sont trois grottes, d'où jaillit une eau limpide, qui est d'abord recueillie dans un bassin de pierre de roche, puis s'écoule par deux canaux opposés, dont l'un va remplir des piscines qu'on rencontre plus bas, et l'autre prend son cours vers Jérusalem, qui jadis s'abreuvait de son eau. On dit que la fraîcheur de ces grottes fesait les délices de Salomon. Pour les rendre dignes de sa présence, il les avait embellies de tout ce que les arts peuvent offrir de plus voluptueux.

A quelques pas de *Fons-Signatus* s'élève un petit château-fort, reconstruit sur les ruines d'un plus ancien. On y perçoit un droit de passage. Ce château sert aussi de caravensérail aux caravanes qui vont d'Hébron à Jérusalem. A gauche sont les *piscines* qui reçoivent une partie des eaux de la grotte. Par piscine, on entend les canaux où la jeunesse s'exerçait à nager. Ces

piscines, au nombre de trois, sont creusées sur la pente de la vallée, et tellement inclinées que les eaux de la première se versent naturellement dans la seconde, et celles-ci dans la dernière. La première a 122 coudées de long et 108 de large; la deuxième est longue de 229, et large de 238; la troisième longue de 216 et large de 123. Elles ont chacune 20 coudées de profondeur. Leurs récipiens ont été taillés dans la roche vive avec le ciseau; leurs bords sont faits de pierres de roche étroitement unies par un ciment qui est devenu avec les années aussi dur que la pierre. Le pavé est couvert d'une espèce de mastic qui s'est fort bien conservé. L'exécution de ces piscines a paru admirable à tous les artistes voyageurs.

A côté des piscines, commence un *aqueduc* qui, après avoir parcouru un espace de dix milles à travers des montagnes, déchargeait anciennement ses eaux dans un réservoir creusé aux portes de Jérusalem, qu'on appellait piscine de Betsabée. Les tuyaux de cet aqueduc sont de terre-cuite, et assis sur un canal très-solide, recouvert de pierres plates. On regrette que les Arabes l'ayent rompu en plusieurs endroits, pour y abreuver leurs chevaux; ce qui fait que l'eau s'échappe dans les champs voisins, et n'arrive plus à Jérusalem.

Hortus-Conclusus, vallée à un mille des piscines, ainsi nommée dans le cantique des cantiques. On trouve à l'entrée une source abondante, dont les eaux ne tarissent pas dans les chaleurs, comme celles des autres fontaines de la contrée. Cette source se partage en plusieurs rameaux, entretient un gazon toujours verd dans les terrains qu'elle parcourt, et forme en quelques endroits de petits étangs qui rafraîchissent la vue. Le nom d'*Hortus-Conclusus* a été donné à cette vallée de la chaîne des montagnes qui l'environnent au midi, à l'occident et au nord. On aperçoit, sur la pente, de vastes ruines qu'on appelle la cité de Salomon; ce sont peut-être les restes d'*Etham*, lieu de délices dont Salomon parle ainsi dans l'Ecclésiaste: « Etham s'enorgueillit de mes œuvres; j'y ai creusé des piscines, bâti des palais, planté des jardins, des vergers féconds en vignes et en arbres de toutes les espèces ». Il ne reste plus rien de toutes les merveilles de l'art; mais la nature conserve encore à la vallée d'*Hortus-Conclusus* son exposition charmante et sa première fertilité. Les fleurs et les plantes y croissent naturellement dans toutes les saisons, telles

que le thym, l'absynthe, la sauge, le persil, la rue, le serpolet, les renoncules et les anémones. Toutes les collines en sont couvertes, et du milieu de la vallée on serait tenté de croire que leurs pentes sont autant de rideaux qui entourent ce lieu enchanteur.

Hébron. Du sommet de la plus haute colline, dans la vallée d'*Hortus-Conclusus*, on distingue la cité d'Hébron, que les Arabes appellent *El-khail*, du nom que lui donna Abraham. Elle est éloignée de Jérusalem d'environ 30 milles. Son ancienne célébrité lui mérite sans doute une attention particulière; mais comme elle se trouve dans le quartier de la Palestine le plus fréquenté par les Arabes vagabonds, le voyageur court plus de dangers pour parvenir jusqu'à cette ville. C'est auprès de ces murs que furent inhumés Abraham, Sara, Isaac, Jacob, Rebecca, et Lia. Josué n'en fit la conquête qu'après plusieurs assauts meurtriers. Elle fut donnée aux Lévites pour y établir leur demeure. Après la mort de Saül, David y fit sa résidence, et y fut sacré roi de Juda. Sous le règne des chrétiens Latins, Hébron devint un siège épiscopal. Cette ville est maintenant habitée par les Juifs et les Mahométans, pour qui elle est en grande vénération. Il y a une mosquée très-considérable, qu'on dit avoir été primitivement une église chrétienne.

On fait dans Hébron un commerce de petits ouvrages de verre de différentes couleurs, tels que des cercles, des anneaux et des globes, qui servent à la parure des chameaux, et des femmes Arabes. Ces objets passent en Egypte et dans toutes les parties de la Syrie. C'est Jaffa qui en est l'entrepôt et qui les expédie pour leurs destinations respectives Ce verre est composé avec une terre que les Arabes vont chercher à quinze ou vingt milles d'Hébron, vers le midi. Les alentours de cette ville sont montueux, escarpés et couverts de bois, plus qu'aucun autre lieu de la Palestine. Hébron est le lieu le plus puissant de ce canton; il peut armer huit à neuf cents hommes.

C'est à l'ouest qu'est le petit pays nommé Falastinn par les Turcs, bien moins étendu que l'ancienne Palestine.

Le *Falastinn* est séparé de la Judée par une chaîne de montagnes qui la bornent à l'est, et s'étendent à l'ouest jusqu'à la Méditerranée, et depuis le ruiseau de Yaffa au nord

jusqu'au midi de Gaza. Il se divise en trois apanages ou melkanés, savoir : *Yaffa*, *Loudd* et *Gaza*.

Le premier appartient à la Sultane-mère, représentée par un Aga qui lui en rend 120 bourses, dont chacune vaut 1500 l. C'est-là qu'arrivent les marchandises destinées pour Jérusalem ; le deuxième appartient au capitan-pacha.

Loudd, autrefois *Lyddos*, puis *Diospolis*, n'a plus que des masures. C'est à Rambé, l'ancienne Arimathie, que l'Aga fait sa résidence. Il y a environ 200 familles et deux comptoirs françois. On y fait du savon. En 1784, un charpentier Vénitien y fit un moulin, le seul qu'il y eût dans toute la Syrie. La plaine qui s'étend jusqu'à Gaza n'offre qu'un petit nombre de villages. Le plus beau coton de toute la Syrie se file dans *El madjal*, l'un de ces villages.

Le melkané de *Gaza* appartient aussi au même capitan-pacha. La ville contient environ 2,000 ames ; elle occupe 50 métiers à la fabrication des toiles de coton, qui se vendent aux Bedouins, ou Arabes du désert. On y fabrique aussi du savon. Les Français prirent Gaza le 7 ventôse de l'an 7. On y trouva 100,000 veltes de biscuit ; du riz, des tentes et 15 milliers de poudre. Gaza fut autrefois très-illustre, comme il le paraît par ses ruines toutes couvertes de colonnes de marbre. Elle est aujourd'hui fort petite. Elle a un château de forme ronde avec quatre tours : elle est gouvernée par un pacha héréditaire. Elle était anciennement partagée en vieille ville, nommée *Gaza*, et nouvelle, appellée *Majuma*. C'est à cette dernière que Constantin donna le droit de cité, et le nom de Constantin. *Majume* étoit comme le port de l'ancienne ville. De Gaza, on entre dans le désert de l'Arabie ; on n'y trouve guères que deux endroits habités sur la côte. *Kanyounès*, où les mameluks d'Egypte tiennent 12 hommes de garnison, et plus au sud *El-arich*, dernier endroit où l'on trouve de l'eau potable.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE DE LA PALESTINE ET DES PAYS ADJACENS.

Les événemens, soit politiques, soit religieux, dont la Palestine a été le théâtre, donnent à la géographie ancienne un haut degré d'intérêt. Voilà pourquoi nous entrons dans les détails qui suivent.

La Palestine a eue successivement les noms de *Terre*

de-Canana, Terre-Promise, Terre-des-Hébreux ou *Israëlites, Royaume de Juda*, ou d'*Israël*; sous ceux de *Judée*, de *Palestine* et de *Terre-Sainte*. La Judée fut divisée en douze tribus, dont les villes les plus remarquables se divisent en trois classes; les villes autrefois royales, au nombre de 36; Lévitiques, au nombre de 48, et les 6 villes de refuge.

Les tribus de Ruben, de Gad, et la moitié de celle de Manassès étaient au-delà du Jourdain, ou à l'orient; elles comprenaient, la première: Madian, Méphaat, Bosor, Hesebon, Macherus, Asedoth, Phasga, Bethphogor, Jassa, Bethabara.

La seconde ou celle de Gad: Jaser, Dabir, Betharan ou Juliade, Socoth, Thesbes, Ramoth-Galaad, Maspha, Rabba ou Philadelphie, Mahonaïm, Phanuel.

Dans la demi-tribu de Manassès, on comptait Jabès-Galaad, Pella, Gaulon, Astaroth ou Basan, Bœstra et Carnaïm, Gessus, Auran, Gérassa, Capharnaüm, Betsaïde ou Juliade.

Il y avait six tribus et demie dans le milieu de la Judée et en deçà du Jourdain. Celles de Juda, Benjamin, Ephraïm, la demie tribu de Manassès, Issachar, Zabulon et Nephtali.

La tribu de Juda avait pour principales villes, Eder ou Hered, Cariath-Sepher ou Dabir, Jaëta ou Juta, Carmel, Maon, Assason, Thamar ou Engaddi, Cariath-Arbe ou Hébron, Jether, Jérimoth, Odullam ou Socho, Eglon, Lachis, Béthléem et Maceda.

La tribu de Benjamin avait, d'orient en occident, Jéricho, Galgata, Haï, Bethel, Anathot ou Nobé, Jérusalem, Gabaon, Béthoron-la-Basse et Masphat.

La tribu d'Ephraïm d'orient en occident, comprenait Thaphua, Sichem, Samarie, Machmas, Naïoth, Silo, Tamnatsaré, Gazer et Lydda.

La demi-tribu de Manassès avait, d'orient en occident, Betbéra, Ennom, Salam, Bethsan ou Scythopolis, Bethseca ou Besec, Abel-Mehula, Alexandrion, Thersa, Galgal, Mageddo, Dor, Césarée, Capharsalama, Apollonie ou Antipatride.

La tribu d'Issachar contenait, d'orient en occident, Rameth, ou Jérimoth, Jesraël, Aphec, Naïm, Betsémès et Sunam.

La tribu de Zabulon avait, d'orient en occident, Généza,

reth, Gineret ou Tibériade, Getz-Epher ou Jotapal, Dothaïm, Remnon-Amtar ou Damna, Bethléem ou Béthulie, Nazareth, Séphoris et Cana.

Les trois autres tribus de Siméon, Dan et Aser étaient vers la Méditerranée. La tribu de Dan contenait, du sud au nord, Modin, Saraa, Esthaol, Hirsemès, Thamma ou Temna, Thamnata, Joppé, Betsémès.

La tribu de Siméon, Betsabée, Harma, Césil ou Bethul et Siceleg.

La tribu d'Aser, au nord-ouest de la Judée, avait, du sud au nord, Acco ou Ptolémaïde, Cadès ou Cédessa, Abran et Madon et Rohob.

L'histoire du peuple juif étant fort connue, nous nous abstiendrons d'en parler; mais nous toucherons légèrement à celle des petits peuples qui en étaient voisins.

Palestine ou Pays des Philistins.

La contrée des Philistins, connue des anciens Grecs et Romains sous le nom de *Palestine*, parvint à un tel degré de considération, qu'elle donna son nom à toute la région dont elle ne fesait qu'une partie; de sorte que toute la Terre-Promise fut désignée par ce nom, qui est passé en usage, même de nos jours. Ce nom, devenu si fameux, paraît dériver de Philistine, dont les Grecs ont fait Palestine.

Ce pays s'étendait le long de la mer; était borné à l'orient par les tribus de Juda et de Siméon; au midi par les Amalécites; à l'occident par la Méditerranée, et au septentrion par la tribu de Dan. Cette contrée avait beaucoup plus de longueur que de largeur; elle n'était nullement considérable par son étendue, qu'on ne fixa qu'à près de 40 milles en longueur; mais elle gagnait par la fertilité du terrain, et par son peu d'étendue vers la mer. C'est un pays uni; mais, à 3 ou 4 milles du rivage, il commence à s'élever en montagnes et en collines qui produisent non-seulement en abondance tout ce qui est nécessaire pour l'entretien et pour l'agrément de la vie, mais qui forment les points de vue les plus agréables. Il n'y a cependant point de rivière qui mérite d'être citée; mais cet inconvénient est réparé par un grand nombre de ruisseaux et de sources qui descendent des montagnes. Cette contrée fut aussi appelée la *Pentapolis*, parce qu'elle avait

avait cinq villes principales, qui sont *Gaza*, *Ascalon*, *Azoth*, *Gath* et *Ekron*.

Gaza, la plus fameuse de toutes, était sur les frontières du désert qui conduisait vers l'Egypte, à 2 ou 3 milles de la mer. Elle fut considérable par sa beauté, sa forme et son étendue. *Sandys*, célèbre voyageur anglais, dit qu'elle est présentement sur une colline, entourée de vallées délicieuses, qui sont, à leur tour, environnées d'une chaîne de collines. Pour avoir une communication plus facile avec la mer, elle avait un port nommé *Majuma*, ou *Gaza-la-Maritime*. Après avoir brillé par la force de ses murailles et la magnificence de ses édifices, elle fut réduite à une situation si déplorable, que, dans le *Nouveau-Testament*, elle est appelée un désert. Elle est peu de chose aujourd'hui.

Ascalon, à 12 milles au nord de Gaza, était la seconde place des Philistins. Son port fut honoré dans les écrits des Grecs et des Romains d'une espèce de vénération religieuse. Il est encore présentement connu sous le même nom que l'Ecriture lui donne. Ascalon avait acquis la plus grande célébrité chez les anciens, pour avoir donné le jour à Sémiramis, reine d'Assyrie; par le souvenir du lac où la déesse Dircé, sa mère, se plongea, et fut métamorphosée en poisson; par ses oignons, ses vins, ses pigeons, les cyprès qui embellissaient ses environs, et les puits extraordinaires, consacrés par les souvenirs d'Abraham et d'Isaac. Ce qui reste de cette ville est très-peu de chose.

Azoth, à 12 milles au nord-est d'Ascalon, très-fameuse chez les anciens par sa fertilité en blé, par l'idole de Dagon qui y avait un culte particulier, et par le siége qu'elle soutint contre Psammétique, le plus long dont ait parlé l'histoire sacrée ou profane.

Gath, à l'orient d'Azoth, fut, pendant long-tems, le siége royal: elle est renommée par la race des géans qui y fixèrent leur séjour.

Ekron, presqu'au nord-ouest de cette ville, à la distance de 9 milles, et par corruption *Accaron*. On y adorait l'idole de *Baal-Zebub*.

Histoire. — Les Philistins étaient anciennement gouvernés par des rois, qui tous portaient le nom d'*Abimelech*. Ces premiers rois n'avaient qu'une puissance bornée, et le sceptre

ne resta pas long-tems entre les mains de cette race; car, du tems de Moïse, leur monarchie était changée en une aristocratie de cinq princes indépendans l'un de l'autre; mais obligés de se réunir, quand il s'agissait de soutenir les intérêts de la cause commune. Ils furent ensuite gouvernés par un seul roi, dont la puissance était fort bornée. Cette seconde race résidait à Gatz, d'où le siége royal fut tranféré à Ascalon, et dans la suite à Gaza.

Le caractère des Philistins a varié selon la différence des tems. On remarque cependant qu'en général leur industrie égala leur courage. Du tems d'Abraham, ils étaient respectables par une rigoureuse observation de la justice et de l'hospitalité. Leurs mœurs semblent s'être dépravées au commencement de la deuxième race de leurs rois : alors ils rivalisèrent de superstition et de crimes avec les autres nations. Les Israëlites qu'ils haïssaient, trouvèrent toujours en eux des ennemis terribles et irréconciliables, adonnés à la guerre. Des Iduméens fugitifs, du tems de David, étendirent leurs connaissances dans le commerce, et les Grecs paraissent les avoir préférés à tous les négocians des autres nations. On croit même que ce fut pour cette raison qu'ils donnèrent le nom de Palestine à toute la contrée qui joignait leur frontière. On ne doit pas douter qu'ils ne possédassent les mêmes talens dans les arts que les plus ingénieux de leurs contemporains, et peut-être dans un plus haut degré de perfection. L'Ecriture-Sainte leur donne une race de géans, à qui l'on doit l'invention de l'arc et de la flèche, dont ils se servaient avec une adresse merveilleuse.

Leur religion a varié en différens tems sous la première race de leurs rois. Ils avaient le même culte que les hébreux. Bientôt après ils se plongèrent dans des superstitions aussi bizarres que nombreuses, et chacune de leurs cinq villes eut ses idoles particulières. Ils avaient des temples spacieux, ou des espèces de salles immenses, dans lesquelles ils célébraient leurs fêtes solennelles avec beaucoup de pompe et un grand concours du peuple. Ils offraient à leurs dieux la partie la plus précieuse de leur butin, et ils les transportaient avec eux, lorsqu'ils marchaient contre l'ennemi. On ne dit point qu'ils aient immolé des enfans, quoiqu'on ait dit, mais sans preuve, que les Curètes, qui sacrifiaient des enfans à Saturne, fussent descendus des Philistins.

Ils avaient pour idole Dagon, qui avait son temple à Azoth, le plus ancien et le plus respecté de leurs dieux. On lui attribuait l'invention de l'agriculture; Baal-Zebub, le prince des démons, adoré dans Ekron, célèbre par la véracité de ses oracles, et la déesse Dircé, dont le culte était à Ascalon.

On fait venir directement les Philistins d'Egypte, sans qu'on sache ni la cause, ni le tems de leur émigration. La fertilité du pays des Arviens dut les tenter, et ils en firent la conquête. Abimelech, un de leurs rois, contemporain d'Abraham, est célèbre par la manière dont il se conduisit à l'égard de ce patriarche et de Sara sa femme, qu'il fesait passer pour sa sœur. Isaac, pressé par la famine, suivit l'exemple et la faute de son père. Le fils d'Abimelech lui accorda la même hospitalité, et ne démentit point la générosisé de son père. L'alliance fut jurée de part et d'autre, comme elle l'avait été sous Abraham et Abimelech. Après une longue suite d'années, sans événemens dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous, les Philistins conçurent la haine la plus irréconciliable contre les Israëlites. Du tems de Josué, ils perdirent Gaza, Ascalon et Ekron, qu'ils reprirent, ou qui leur furent rendues. Cent vingt ans après, les Philistins firent subir le joug aux Israëlites. Ils les avaient opprimés trois fois, et ce troisième esclavage durait depuis 40 ans, quand parut Samson, qui est l'Hercule de l'Ecriture-Sainte. L'Ecriture fait mention des secrets de sa force, des ciseaux perfides de Dalila, sa maîtresse, et comment, pour se venger des outrages qu'il éprouvait dans un temple philistin, il ébranla les colonnes, et périt avec eux sous les ruines de l'édifice.

Tout, s'il n'était pas sacré, paraîtrait fabuleux dans cette histoire, jusqu'à David et le géant Goliath, qui brave l'armée, et que le psalmiste renverse d'un coup de fronde, et l'arche sainte prise et promenée dans les villes ennemies; les idoles abattues par sa présence, et les Philistins, forcés par des hémorrhoïdes contagieuses, à rendre l'arche sainte au peuple de Dieu, avec des présens dont la forme imitait ce mal sacré, et ces fourmis mystérieuses qui dévoraient les campagnes. Ils n'en furent pas moins rudement châtiés par Saül, qui répandit la dévastation chez ce peuple, après la reddition de l'arche, et par David lui-même, après en avoir obtenu l'hospitalité et des secours contre Saül. Il les défit si

complètement, qu'ils abandonnèrent leurs dieux dans leur fuite, comme les Israëlites auparavant avaient abandonné l'arche sacrée. David, pour me servir des expressions de l'Ecriture, *rougit leur corne* en trois batailles, où périrent les géans qu'ils avaient armés.

Depuis cette époque célèbre, l'histoire semble oublier ce peuple; ce qui prouve l'extinction de sa puissance, autrefois si formidable. Devenus tributaires, ils songèrent à réparer leurs pertes par le commerce, en profitant de l'industrie que leur apportèrent les Iduméens refugiés. Cependant on les voit encore se révolter contre Joram, fils de Josaphat, pénétrer dans le royaume d'Israël, piller le palais du roi, exterminer toute sa maison, à l'exception d'Athalie et de son fils, qui eurent le bonheur d'échapper à leurs mains, emmener un grand nombre d'esclaves, qu'ils vendirent en partie aux Iduméens, après eux, leurs ennemis les plus acharnés, et aux Grecs, en leur ôtant par ce moyen jusqu'à l'espérance de revoir leur patrie. Osias, roi de Juda, les fit rentrer sous le joug, en établissant des forteresses chez eux : mais, sous le règne de son successeur, ils envahirent une partie du royaume de Juda. Quelque tems après, vaincus, emmenés captifs par les Assyriens, ils eurent la douleur de voir leur pays devenir le théâtre sanglant des guerres qui s'élevèrent entre les Egyptiens et les Assyriens.

Pour savoir le sort de ce peuple dans tous les âges, il suffira de consulter les menaces des prophètes, et sur-tout de Sophonie, qui dépeint leur destruction avec les couleurs les plus vives. « Gaza sera abandonnée, et Ascalon sera en dé-
» solation. On chassera Ashdad en plein midi, et Ekron sera
» envahie. Malheur aux habitans de la contrée maritime!
» Nation de Carathiens, la parole de l'Eternel est contre vous.
» O Canaan! pays des Philistins! je te détruirai tellement,
» que personne n'y habitera, et la contrée maritime ne sera
» que cabanes, loges de bergers et parcs de brebis. »

Pays de Moab.

Moab, fils de Loth, donna son nom au pays désigné dans l'Ecriture-Sainte par le nom de *Moabites*. Quelques auteurs prétendent qu'il fait partie de l'ancienne Cœlo-Syrie; d'autres, de l'Arabie. Il avait pour bornes, à l'occident, les

montagnes qui sont à l'orient du lac Asphaltite, ou de la mer Morte, et le Jourdain; au septentrion, la contrée des Ammonites; au midi, la petite rivière de Zered, qui se jette dans la mer Morte, et les pays de Madian et d'Edom. Cette étendue peut avoir 13 lieues de longueur sur autant de largeur. Ce pays, qui consiste principalement en montagnes mêlées de vallées propres au pâturage, fut donné aux enfans de Moab par Dieu même, qui défendit expressément aux Israëlites de leur en disputer la possession. La ville capitale de Moab était Ar, sur la rivière d'Arnon. On l'appelait aussi Rabbah, ou *la Grande*. Dans la suite on la nomma *Aréopolis*.

Les coutumes et la manière de vivre de ce peuple sont très-peu connues. Il était gouverné par des rois, pratiquait la circoncision, et semble avoir mené une vie pastorale. Ses principales richesses consistaient en troupeaux. Les Moabites, quoique descendus du sein d'Abraham, étaient idolâtres. L'Ecriture-Sainte fait mention du culte honteux qu'ils rendaient à des dieux obscènes, *Chémosh et Baal-Péor*. Ils sacrifiaient en plein air, sur des montagnes, et dans les temples bâtis dans leurs villes, en l'honneur de leurs idoles. Outre les taureaux et les boucs, ils offraient, dans des occasions extraordidaires, des victimes humaines, suivant la coutume des Phéniciens. Le prophète David leur reproche de sacrifier à Baal-Péor, et de manger des sacrifices *des morts*; ce qui doit signifier que l'idole à qui ils rendaient des honneurs divins, n'était autre chose qu'un homme mort. Du tems du prophète Elisée, Meschah, roi des Moabites, se voyant assiégé de tontes parts par Josaphat, roi de Juda, saisit son fils aîné, et l'offrit en holocauste sur la muraille; sacrifice atroce qu'ils renouvelèrent dans la personne du roi des Edomistes. Ils le brûlèrent, et réduisirent ses os en cendres.

C'est dans le pays de Moab que l'on suppose que l'âne du prophète Balaam a parlé; miracle plus étonnant que celui qui y fut opéré par le prophète Elisée, quand les cieux s'ouvrirent à sa prière, et qu'il en descendit une pluie qui sauva l'armée des Israëlites, venue contre ce même roi Meschah, et sur le point de mourir de soif.

Les Moabites eurent plusieurs guerres avec les Israëlites; ils furent entièrement subjugués par Nabuchodonozor, roi

d'Assyrie, le même qui avait pris Jérusalem, et si célèbre par la captivité des Israëlites à Babylone.

Depuis ce tems, l'histoire parle peu des Moabites : assujettis aux grands Empires, ils furent mêlés et confondus avec les nations voisines qui habitaient les déserts de la Syrie. Leur ancien nom n'a subsisté que jusqu'au troisième siècle, après Jésus-Christ, et depuis, ils ont été compris sous la dénomination générale d'Arabes.

Les Ammonites descendaient aussi de Lot, ainsi que les Moabites, dont l'origine incestueuse est rapportée dans l'écriture sainte. Ils occupaient un petit pays qu'ils avaient nommé d'après leur nom, *Ammonites*, après en avoir chassé les Zamzummins, nom donné aux anciens habitans du pays, espèce de géans, si l'on s'en rapporte à la tradition. Leur petit territoire s'étendait au nord de la Moabite, jusqu'aux montagnes de Galaad; avait, à l'occident, le Jourdain; au midi, la rivière d'Arnon, et à l'orient, les déserts de l'Arabie; il fesait aussi partie de la Cœlo-Syrie, et, selon quelques-uns, de l'Arabie.

Les villes de ce royaume ne nous sont guères connues. La capitale s'appelait *Rabbah* d'*Ammana*, pour la distinguer de celle de Moab. Elle fut appelée dans la suite *Philadelphie*, de Ptolomée Philadelphe, qui la rétablit avec beaucoup de splendeur; et elle fut, pendant plusieurs siècles, une ville si considérable, qu'elle donna son nom aux pays d'Ammon et de Moab, compris, à cause d'elle, sous le nom général d'Arabie philadelphique. Les autres villes de ce royaume étaient Miunith et Abel-des-Vignes.

On connaît fort peu les mœurs et les coutumes des Ammonites. Ils avaient des rois, pratiquaient la circoncision et paraissent s'être principalement adonnés à l'agriculture. Leur divinité principale était adorée sous le nom de Moloch. On dit que la statue était creuse, et divisée intérieurement en sept fourneaux, dont l'un était réservé pour recevoir les enfans qu'on lui sacrifiait.

Comme les Ammonites avaient chassé les Emins et Zamzummins, désignés sous le nom de géans, ils éprouvèrent le même sort et furent chassés, du tems de Moïse, du côté des montagnes, par Sihon l'Amorrhéen.

Les noms de leurs premiers rois ne sont point connus.

Ils eurent plusieurs guerres avec les Israëlites, pénétrèrent dans leur pays, du tems de Jephté et de Saül. David assiégea leur capitale, et les habitans, par une rigueur extraordinaire, perdirent tous la vie dans les tourmens les plus horribles et les plus recherchés. Les autres villes, que ce vainqueur prit de force, n'éprouvèrent pas un meilleur sort.

Après une boucherie aussi effroyable, il n'est pas étonnant qu'il ne soit plus fait mention du roi d'Ammon, ni de la nation elle-même, jusqu'au règne de Josaphat et d'Ozias qui les soumit à un tribut. Lorsque les rois de Babylone semblèrent menacer d'une destruction prochaine tous les Etats de cette partie de l'Asie, les Ammonites se réunirent aux autres petits peuples, pour se dérober au joug qui les menaçait. Asservis par les Babyloniens, ils parurent encore un moment, du tems des Machabées, et vers la fin du deuxième siècle, leur nom s'évanouit, et ils se confondirent avec les Arabes, ainsi que les Moabites, les Edomistes, et quelques autres peuples.

Midianites ou *Madianites*.

Le pays de Madian, ainsi nommé du quatrième fils qu'Abraham eut de Ketura, était une partie de l'Arabie-Pétrée. Il paraît, par l'Ecriture, que ce pays était situé au sud-est du lac Asphaltite ou de la mer Morte. Au nord, il était terminé par le pays de Moab, ou plutôt il était mêlé avec lui; ses bornes à l'orient sont incertaines. Au midi, était la mer Rouge, et à l'orient, Edom ou l'Idumée, qui semble aussi avoir limité, au moins en partie, le pays de Madian, du côté du nord.

Ce pays étant une partie de l'Arabie-Pétrée, ne consistait presque qu'en sables, en montagnes et en rochers. Ces défauts du sol étaient en partie réparés par le grand nombre de chameaux et de dromadaires dont cette contrée abondait comme aujourd'hui, animaux d'une utilité infinie pour ceux qui habitent un pays aride et sablonneux.

Quoiqu'il soit certain que ce pays contenait peu d'habitations fixes, l'Ecriture ne laisse pas que de faire mention de ses villes et de ses châteaux. Les Arabes désignent encore aujourd'hui les ruines de Madiana, près la mer Rouge, par

le nom de Madian. Le mont Sinaï, si fameux dans les livres de Moïse, était situé dans le pays des Madianites.

Les Madianites formaient un peuple nombreux, divisé en deux classes, les pasteurs et les marchands. Les pasteurs menaient une vie errante, logeaient dans des tentes et menaient leur bétail avec eux, même lorsqu'ils allaient à la guerre. Les marchands voyageaient pareillement de ville en ville, par troupes ou caravanes, usage qui subsiste encore aujourd'hui, et laissaient le soin de leur bétail à leurs femmes, comme on le voit par l'histoire des filles de Jéthro, qui fut le beau-père de Moïse. Les Madianites n'avaient, par-conséquent, guères d'endroits fixes, si l'on en excepte quelques forteresses vers les frontières de leur pays. Ceux d'entr'eux qui s'adonnèrent au commerce, s'enrichirent prodigieusement, et donnèrent aux pasteurs, en échange de leur bétail, de l'or et des bijoux précieux. L'Ecriture les représente en général comme fort magnifiques dans de certains ornemens; elle fait mention des joyaux d'or, des chaînes, des bracelets, des bagues, des pendans d'oreilles, des vêtemens d'écarlate de leurs rois, et des chaînes d'or qui étaient autour du col de leurs chameaux.

Il résulte clairement d'un passage de Job XIX, v. 13, 14, que l'écriture fut en usage de très-bonne heure dans ces contrées, parmi les descendans d'Abraham. Comme les Madianites étaient aussi de ce nombre, on peut supposer que l'art d'écrire ne leur fut pas inconnu, que leurs marchands ont eu quelqu'idée de l'arithmétique, et qu'habitant les côtes de la mer Rouge, ils ont parcouru leur propre mer, et ont eu quelque teinture de géographie, de géométrie et d'astronomie.

Leur culte, qu'ils tenaient d'Abraham, fut d'abord exempt de superstition; mais on ignore combien de tems il conserva sa pureté. Du tems de Moïse, ceux d'entr'eux qui étaient voisins des Moabites, rendaient déjà des hommages religieux à l'idole de *Péor;* mais ceux qui habitaient les contrées méridionales, suivirent un système de religion sublime et raisonnable, long-tems après que leurs frères furent tombés dans les erreurs les plus extravagantes. C'est ce qui est confirmé par l'exemple de Jéthro, et par l'hospitalité qui était une des vertus du pays. Ils offraient des louanges, des ac-

tions de grâces et des sacrifices à Dieu ; mais on ne dit rien de leurs cérémonies religieuses : on sait seulement qu'ils ne pratiquaient point la circoncision.

Dans une de leurs guerres avec les Israëlites, ils s'avisèrent d'un stratagème singulier, ou plutôt ils s'en rapportèrent à l'avis que leur donna Balaam. Il leur dit que le seul moyen de nuire à leurs ennemis était de leur faire perdre les bonnes grâces du Dieu qui les protégeait : que pour y réussir, il n'y avait pas de plus sûr moyen que d'envoyer vers les Israëlites les plus belles de leurs filles, après avoir eu le soin de relever leurs attraits par l'éclat des ornemens, afin qu'elles pussent les charmer et les séduire. Ce conseil fut suivi d'un plein succès ; Baal-Péor fut adoré ; mais le châtiment suivit de près. Les Israëlites réduisirent les villes et les châteaux en cendres, tuèrent par-tout les enfans mâles, et ne firent grâce qu'aux seules vierges. Ainsi une branche de cette nation fut entièrement détruite.

Cette perte fut réparée avec le tems, et ils s'étaient réunis aux Amalécites et à d'autres tribus voisines, pour faire la guerre aux Israëlites. Après quelques succès, ils furent exterminés par Gédéon ; et depuis ce tems, les Madianites renoncèrent au métier de la guerre. Cependant plusieurs siècles après, cette nation devint fameuse par son industrie, ses richesses et la magnificence de ses tentes ; mais son nom se perdit dans le premier siècle, et les Madianites furent mêlés et confondus avec les nations les plus célèbres de l'Arabie. Il y a environ trois ou quatre cents ans qu'on voyait encore une ville ruinée, qui portait l'ancien nom de Madian, et c'est dans le voisinage qu'on prétend qu'est l'endroit où Moïse abreuva le bétail de son beau-père.

C'est encore aujourd'hui un des lieux où l'on fait halte, lorsqu'on va en pélerinage d'Egypte à la Mecque, et s'appelle la Caverne de *Shoaib.*

Idumée ou *Pays* d'*Édom.*

Cette contrée a pris son nom d'Esaü, qui s'appelait aussi Edom. On sait comment ce fils aîné d'Isaac perdit son droit d'aînesse par les artifices de Rebecca sa mère, qui avait plus de tendresse pour Jacob que pour lui. Après la bénédiction qui assurait que sa postérité serait assujettie à celle de son

frère, il se retira avec sa famille au mont de Séhir, et le terrain qu'il y occupa fut appelé de son nom, le Champ-d'Edom.

Les villes les plus remarquables étaient Temam, Dedan ; cette dernière fesait un grand commerce avec Tyr : l'ivoire, l'ébène et les draps précieux étaient une partie des marchandises dont Dedan trafiquait. Bozrah, Bosor et Bashra, sont les noms d'une autre cité, qui a été assez florissante, pour avoir mérité, selon quelques auteurs, le nom de capitale de l'Arabie, à quelque distance d'Elath, port de mer sur la mer Rouge, appartenant aux Iduméens. Ce royaume avait deux ports de mer fameux, Elath, dont on vient de parler, et Esiongeber, sur les côtes du golfe ou mer Rouge. Le port d'Esiongeber fut bientôt décrié par les naufrages qu'occasionnoit une chaîne de rochers, qu'on prétend ressembler à l'épine du dos d'un homme. Le port d'Elath, infiniment meilleur que l'autre, servit pendant très-long-tems aux vaisseaux qui partaient de ces endroits pour les Indes. La réputation du port d'Elath et de sa commodité, augmenta à mesure que celle d'Esiongeber diminuait, au point qu'il devint un objet de conquête, et qu'il appartint tour-à-tour à différens maîtres. David l'enleva aux Iduméens qui le reprirent dans la suite. Il passa aussi sous la domination des Syriens, et ensuite au pouvoir des Romains. Les Arabes l'ont nommé jusqu'à ce jour, le port d'Ailah : il est sur la route des pèlerins Egyptiens à la Mecque. On en voyait encore des restes considérables au quatorzième siècle. Le savant *Huet*, dans son histoire du commerce et de la navigation des anciens, assure que les Egyptiens furent obligés de se soumettre à des conditions extrêmement dures, qu'il plut aux Iduméens de leur prescrire. Il ne leur était permis de faire le voyage des Indes qu'avec un seul vaisseau de charge, et moindre qu'une galère. Elath était une ville assez considérable pour donner son nom à la partie la plus orientale du golfe qui termine la mer Rouge. Des auteurs dignes de foi ont prétendu qu'elle était à dix milles de la fameuse ville de Pétra.

On ignore de quelle manière l'ancien Edom fut gouverné dans les premiers tems : il paraît que la royauté y fut élective; que les inconvéniens attachés à cette forme de gouvernement, y firent adopter le gouvernement monarchique, jus-

qu'au tems de David qui fit la conquête de ce royaume. Ayant trouvé, sous le roi Joram, l'occasion de recouvrer leur liberté, ils secouèrent le joug, après l'oppression d'un siècle et demi. Comme Joad, au tems de David, avait massacré leurs ancêtres, ils se montrèrent les ennemis les plus acharnés des Juifs, au tems de la captivité de Babylone. Ils ne demandaient pas mieux que de raser Jérusalem jusqu'aux fondemens; et fidèles à leur haine, lorsque les Chaldéens ou Babyloniens se furent retirés de la Judée, ils détruisirent le temple et y mirent le feu.

Les Iduméens furent eux-mêmes la proie des guerres civiles; plusieurs d'entr'eux quittèrent leur patrie et s'établirent dans la Judée, dépeuplée et presque déserte. Ceux qui restèrent dans le pays d'Edom, furent dans la suite appelés Nébathéens. L'ancien royaume d'Edom perdit alors son nom, qui fut transféré à cette partie de la Judée où ces fugitifs avaient fixé leur demeure. Ce sont-là les Iduméens dont parlent *Pline*, *Ptolomée*, *Strabon* et d'autres anciens écrivains. En punition de la cruauté qu'ils avaient exercée sur leurs frères opprimés, leur royaume devait perdre toute sa gloire, et être changé en désert. Tel est le précis de l'histoire de l'ancien royaume d'Edom, jusqu'au tems de sa ruine. Quant aux Iduméens transplantés en Judée, ils furent soumis, vers le déclin de la monarchie des Perses, aux Séleucides; soutinrent des guerres ruineuses contre les Juifs, sous les Machabées; enfin, assujettis par Hircan, qui leur proposa l'alternative, d'embrasser la religion judaïque ou de quitter le pays: ils prirent le premier parti. La conformité de religion, jointe alors à leur origine commune, acheva de les confondre ensemble; aussi le nom Iduméen était-il absolument perdu dans le premier siècle après J. C. Ainsi finit ce peuple qui avait eu de la célébrité par ses connaissances dans les arts, dans les sciences, et par ses richesses et son commerce.

Royaume d'Amalec.

Il était borné, au septentrion, par le pays de Canaan; au midi, par l'Egypte; à l'orient, par Edom, et à l'occident, par les déserts du côté de la mer. Les Amalécites descendaient d'Amalec, petit-fils d'Esaü: *Joseph* place la fameuse

ville de Pétra sous leur jurisdiction. Il paraît que cette nation fut hautaine et insolente presque dès sa fondation ; à peine eût-elle appris que les Israëlites avaient passé la mer Rouge, qu'elle résolut de les exterminer ; elle le fut elle-même du tems de Saül, environ quatre cents ans après que Moïse en avait fait la prédiction.

Aman est représenté dans l'Ecriture, comme ayant voulu engager le roi de Perse, qui avait épousé Esther, à détruire tout ce qui restait de Juifs : cet Aman était de la nation des Amalécites.

Pays de Canaan.

Ce nom lui vient de Canaan, fils de Cham, et petit-fils de Noé. Sept petits peuples, sortis de la même tige, habitaient ce pays, appelé *la Terre-Promise*, et donné aux Israëlites, pour punir la faute de Cham envers son père. Moïse semble avoir marqué, de la manière suivante, les limites de ce pays : depuis Sidon jusqu'à Gaza, de là jusqu'à Sodome, et de Sodome jusqu'à Lisha.

Le corps de ces sept tribus est quelquefois désigné par le mot d'Amorrhéens. Les villes de cette contrée, outre celles de la Pentapolide, étaient Hébron, Jébus, Jérico, Bethel-Sichem et Bethel-Shean. Les Cananéens qui habitaient vers la mer, étaient marchands ; ils ont été célèbres sous le nom de Phéniciens. Les autres Cananéens plus éloignés de la mer, s'appliquaient à faire valoir leurs pâturages, à l'agriculture et à l'exercice des armes, dans lequel ils étaient très-versés. Il est facile de discerner, dans ces peuplades, les diverses classes de marchands, et par-conséquent les gens de mer, les artisans, les soldats, les bergers, les laboureurs et peut-être les gens d'étude. Ils étaient très-propres à faire la guerre tant offensive que défensive ; et autant ils étaient divisés d'intérêt, autant ils étaient prêts à se réunir lorsque la cause commune le demandait. Leurs villes étaient bien fortifiées, et eux-mêmes abondamment pourvus d'armes. Ils avaient des chariots de guerre, qui étaient si terribles parmi les anciens, et qu'on prétend qu'ils avaient empruntés des Egyptiens ; hardis, obstinés et presque tous invincibles, ils ne manquaient ni de finesse ni de politique. Comme leur pays avait été promis à la postérité

d'Abraham, il fut, dans la suite, presqu'entièrement subjugué par les Israëlites, et ses habitans, après de longues guerres, exterminés. Il faut en excepter cependant ceux qui furent connus sous le nom de *Phéniciens*.

Provinces au-delà de l'Euphrate.

Les provinces ottomanes au-delà de l'Euphrate sont peu connues, sur-tout depuis que la désorganisation de l'Empire a permis aux pachas éloignés de se rendre presqu'indépendans.

On trouve, au centre de l'Asie-Occidentale, la *Mésopotamie* ou le *Diarbeckir*, avec le *Kurdistan*, qui est une partie de l'ancienne *Assyrie* (1). Au nord, on voit l'Arménie turque ou la *Turcomanie ;* et au sud s'étend l'*Irac-Arabi*.

Kurdistan.--Nous avons déjà parlé des mœurs des Kurdes qui errent avec leurs troupeaux dans l'Anatolie et la Grèce. Leur pays originaire est cette contrée montagneuse qui s'étend entre les lacs de Van et d'Urumia au nord ; l'Euphrate à l'ouest et au sud, et la Perse à l'est. Ce pays n'est fertile qu'en pâturages. On y trouve du salpêtre, du soufre natif et des sources de *naphta*, qui même, à ce qu'on assure, forment un ruisseau assez considérable.

Schérézour paraît être aujourd'hui la résidence d'un pacha turc, qui, sans doute, ne jouit que de très-peu d'autorité.

Kerkouk, dans les hautes montagnes, est, selon d'autres, la vraie capitale du Kurdistan.

Betlis, très-forte ville, sur la rivière de Bend-Mahi. Elle a une bonne citadelle. Le bey, ou prince du pays des Kurdes, en est souverain.

Erbil, petite ville ancienne, la même qu'*Arbela*, célèbre

(1) La *Corduenne* ancienne ne comprenait que la partie la plus septentrionale du Kurdistan actuel. Au reste le nom est le même ; car la syllabe *stan* veut dire *pays*, et ce mot est ajouté à la fin de tous les noms de pays, en Perse et en Arabie ; c'est ainsi qu'on dit *Arabistan* pour l'Arabie, *Souristan* pour la Syrie, *Farsistan* pour la Perside, etc. De l'autre côté, le nom de *Kordu-enne* a été formé par les Grecs, qui lui ont donné la terminaisns *enne*, si ordinaire dans la langue grecque. La racine est toujouor *Kurd* ou *Kord*.

par la dernière bataille qu'Alexandre-le-Grand y livra à Darius, et qui lui acquit l'empire de la Perse, 331 ans avant Jésus-Christ.

Amadia, ville considérable, entre l'Euphrate et le lac Van. Elle est placée, ainsi que sa citadelle, sur un rocher très-escarpé, qu'on ne peut gravir en moins d'une heure de tems.

Quelques géographes ont placé dans le Kurdistan les deux villes de *Naksiwan* et de *Joulfa* : c'est sans fondement ; elles appartiennent à l'Arménie persane.

Le Diarbeckir, *ou* la Mesopotamie.—Cette province est bornée par les monts de l'Arménie au nord ; par l'Euphrate à l'ouest, et par le Tigre à l'est. D'Anville y distingue les trois districts de *Diarbékir-propre*. Au nord, c'est le pachalick du même nom, de *Diar-Modzar* : à l'ouest, c'est le pachalick d'Ourfa ou Orfa, de *Diar-Rabiaa* : au sud-est, c'est le pachalick de Mosul.

Les Arabes appellent ce pays *al-Dgjezira*, c'est-à-dire, l'*île* ; les Grecs le nomment *Mésopotamie*, c'est-à-dire, qui est au milieu des fleuves. En effet, le Tigre et l'Euphrate (1)

---

(1) Voici quelque détails sur le cours de l'Euphrate et du Tigre ; nous les avons tirés de l'ouvrage, intitulé *l'Euphrate et le Tigre*, par *d'Anville*, Paris 1779, et du *Dictionnaire de Géographie maritime* par *de Grand-Pré*.

L'Euphrate a plusieurs sources ; l'une non loin de la ville de Bajazid, dans les monts nommés *Abi-Dag*, anciennement *Abus* ; la rivière sous le nom de *Morad-siai*, traverse le district de Turnberan, partie méridionale de l'Arménie ; l'autre bras vient des environs d'*Erze-Roum*, il reçoit encore une troisième rivière, appellé anciennement le *Lycus*, et auquel on donne aujourd'hui le nom de *Frat* comme à la rivière d'*Erze-Roum* ; ces deux branches réunies n'égalent pas encore le Moradsiai, que *Xénophon* a considéré comme le veritable Euphrate. Le Frat et le Moradsiai se réunissent un peu plus bas que la ville d'Arabkir ; le fleuve déjà très-considérable continue de couler rapidement, jusqu'à ce qu'il passe le défilé, nommé *pas de Nushar*. Il s'étend sur une plaine élévée, mais bientôt, ayant rencontré une nouvelle inégalité de terrains, il forme une cataracte, huit lieu audessus de *Semisat* ou *Samosat*. Ayant de cette manière franchit toutes les barrières qui enchainent sa force, il roule majestueusement dans une large vallée. Au sud de Kerkisiéh il entre dans les immenses plaines de Sennar, cependant repoussé du côté de

l'embrassent presque de tous les côtés. Dans l'Ecriture-Sainte, la Syrie est appelée *Aram*, et la Mesopotamie, *Aram-al-Nharaïm*, c'est-à-dire, la Syrie des rivières.

---

l'Arabie par quelques hauteurs sablonneuses et calcaires, il est forcé de s'approcher, en serpentant, du fleuve Tigre.

Ce dernier fleuve, rival et compagnon de l'Euphrate, a sa source dans le cercle des montagnes dont se couronne le canton de *Zoph*, l'ancienne *Sophène*; l'Euphrate, déja très-fort, enlève à cette région le tribut de toutes ses eaux courantes, mais par un hazard singulier, le Tigre seul, la plus petite rivière de ces montagnes, échappe au destin de ses frères; une hauteur l'empêche de couler vers l'Euphrate; une gorge de montagne au-dessus de Diarbekir lui ouvre un passage, il s'élance à travers un terrain toujours très-inégal et fortement incliné. L'extrême rapidité de sa course, effet naturel des localités, lui a mérité le nom de *Tigre*.

Ceci regarde le *Tigre occidental*, qui nous semble être le bras principal. C'est de celui-ci que parle *Strabon*, liv. XV, lorsqu'il met les sources du Tigre hors de l'Arménie. Mais *Pline*, liv. VI, ch. 27, parle d'un autre bras qui sort des monts de l'Arménie, à l'ouest du lac Wan; cette rivière passe par le lac *Aréthuse*, sans y mêler ses ondes, et arrêté par une branche de Taurus, il se précipite dans la caverne dite *Zoroanda*, il reparaît en bas de la montagne; une preuve que c'est la même rivière, c'est que les choses qu'on y jette en haut des montagnes reparaissent sur sa surface lorsqu'il sort de dessous leurs pieds. Ce bras, qui s'appelle dans le pays *Diglito*, se réunit au Tigre occidental au-dessous de la ville de *Diar-Bekir*.

A mesure que le Tigre et l'Euphrate se rapprochent, le terrain intermédiaire perd de son élévation; des marais et des prairies en occupent l'étendue; plusieurs communications artificielles, peut-être, un ou deux canaux naturels préludent à la prochaine réunion de deux fleuves; cette réunion se fait enfin à *Korna*, à 24 lieues des bords du golfe persique. Le fleuve-uni porte aujourd'hui le nom de *Shat-al-Arab*, c'est-à-dire, débouché des eaux de l'Irac-Arabi. Il y a trois grandes embouchures outre un petit canal; ces divers bras occupent une espace de 15 lieues; la rivière du sud, qui s'appelle *Hamara*, est la plus libre et la plus profonde. Des bancs de sables amassées par le fleuve et qui changent de place en rendent l'approche dangereuse pour les navigateurs.

L'Euphrate s'écoulait originairement au sud du Tigre, sans se réunir à celui-ci. Il paraît qu'on a creusé un canal entre les deux fleuves, et que l'Euphrate, d'ailleurs affaibli par les saignées qu'on lui a faites, a laissé à sec son ancien lit pour se jeter

Le *Diarbékir*-propre est rempli de montagnes très-élevées, et couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année. Les vallées sont très-fertiles en bled, riz, olives, coton. soie et tabac. On y trouve de superbes pâturages, de grands troupeaux de bœufs, moutons, chameaux et ânes; les tigres s'y montrent souvent; les renards, les lièvres et le menu gibier y abondent. Dans le *Diar-Modzar* et le *Diar-Rabiaa*, les montagnes s'abaissent, les plaines s'élargissent, les eaux disparaissent, le sol devient sec, brûlant et stérile. Enfin, passé *Siniar* et *Kerkirièh*, on ne trouve qu'une plaine immense, dénuée d'arbres, et souvent même de toute espèce de végétaux, sans sources et sans rivières, remplies de mines de sel, de sources de bitume et de collines de soufre. Le vent *samum* y exerce souvent des ravages affreux.

Diarbékir, ville riche, très-peuplée et marchande, sur le Tigre. Son commerce principal consiste en marroquin et en toiles de coton qui s'achètent pour l'Europe. C'est la résidence d'un pacha. Il y a dans cette ville plus de 20,000 chrétiens, Grecs, Syriens, Arméniens, Nestoriens, et chacune de ces sectes y a son évêque. Les Nestoriens ou Châldéens, réunis à l'église romaine, y ont un patriarche. La ville est située dans une plaine agréable et fertile. Le pacha est un des visirs de l'Empire; il peut mettre sur pied plus de 20,000 chevaux.

Nesbin, sur l'*Hermas*, est l'ancienne *Nisibe*.

Siniar, sur la même rivière, plus au midi. Cette ville a un palais et des bains magnifiques, bâtis par les princes qui y ont régné autrefois.

Mosul, sur le rivage occidental du Tigre, vis-à-vis les ruines de l'ancienne Ninive, ville fort marchande, résidence du pacha, qui a sous lui six sangiacs. Les Nestoriens y ont un patriarche. C'est parce que l'Occident tirait de cette ville les belles toiles fines de coton, qu'on leur a donné le nom de mousselines.

Ourfa, ou *Urfa*; autrefois *Edesse*, capitale de la belle province de Mésopotamie, lieu à présent peu considérable

---

tout entier dans le Tigre. C'est à quoi nous croyons pouvoir rapporter le nom grec *Pasitigris*, que *Strabon*, *Arrien* et *Pline* donnent au fleuve uni.

au sud-ouest de Diarbékir, qui ne se soutient que par une manufacture de marroquin jaune le plus beau du pays. Cette ville, assez grande, est fortifiée; sa citadelle est située sur une éminence, d'où sortent plusieurs sources abondantes. C'est la patrie de S.-Ephrem, nommé le docteur et le prophète des Syriens.

Anah, au midi, dans une île de l'*Euphrate*. Ses habitans passent pour spirituels. Les environs de la ville sont plantés de mûriers, et rempli de cabanes où l'on élève beaucoup de vers à soie. C'est aussi le seul endroit de ces cantons, où il y ait des oliviers.

La Turcomanie. Ce pays était autrefois appelé l'*Arménie-Majeure*. Plusieurs auteurs ont pensé que le paradis terrestre était situé dans cette contrée, où se trouvent les sources du Tigre et de l'Euphrate, dont Moïse a parlé. C'est aussi dans cette contrée qu'est le mont Ararat, où l'arche de Noe s'arrêta après le déluge. La partie occidentale de la Turcomanie appartient aux Turcs, l'orientale aux Persans. Les Turcomans ne s'appliquent guères qu'à nourrir des chevaux, des chèvres et des moutons. Ils habitent sous des tentes, et changent souvent de demeure pour trouver des pâturages. Les anciens Arméniens, dont il est resté un grand nombre dans le pays, sont chrétiens, et passent pour très-habiles commerçans.

Les Turcomans de Syrie sont du nombre de ces peuplades tartares qui se répandirent de l'orient de la mer Caspienne, dans les plaines de l'Arménie et de l'Asie-Mineure. Leur langue est la même que celle des Turcs; leur genre de vie est assez semblable à celui des Arabes Bédouins; comme eux, ils sont pasteurs, et obligés de parcourir de grands espaces pour nourrir leurs troupeaux, avec cette différence que les pays que fréquentent les Turcomans étant riches en pâturages, ils sont moins dispersés que les tribus du désert. Chacun de leurs *ordous* ou camps, reconnaît un chef. Tout homme en état de porter les armes, s'empresse de les porter. Tous les biens consistent en bestiaux, tels que les chameaux, les buffles, les chèvres, et sur-tout les moutons. Les Turcomans se nourrissent de laitage, de beurre et de viande; ils en vendent le superflu dans les villes et dans les campagnes, et suffisent presque seuls à fournir les boucheries. Ils pren-

nent en retour des armes, des habits, de l'argent et des grains. Leurs femmes filent des laines, et font des tapis dont l'usage existe dans ces contrées, de tems immémorial. Quant aux hommes, toute leur occupation est de fumer et de veiller à la conduite des troupeaux. Sans cesse à cheval, la lance sur l'épaule, le sabre courbe au côté, le pistolet à la ceinture, ils sont cavaliers vigoureux et soldats infatigables. Ils ont souvent des discussions avec les Turcs, qui les redoutent. On peut compter environ 30,000 Turcomans, errans dans les pachalicks d'Alep et de Damas; ce sont les seuls qu'ils fréquentent dans la Syrie. Une grande partie de ces tribus passe en été dans l'Arménie et la Caramanie, où ils trouvent des herbes plûs abondantes, et reviennent l'hiver dans leurs quartiers accoutumés. Les Turcomans sont musulmans; ils en portent le signe, qui est la circoncision; mais ils n'ont ni les cérémonies, ni le fanatisme des peuples sédentaires. Généreux, hospitaliers comme les Arabes, ils jouissent de la réputation de n'être point voleurs, comme le sont ces derniers.

La Turcomanie est partagée en trois gouvernemens, ceux de Van, au sud; d'Erzerum, au nord, et de Kurs, à l'est.

Van, capitale du gouvernement du même nom, vers les sources de l'Euphrate, sur les confins des deux empires turc et persan. Elle a une citadelle sur une montagne voisine. Les habitans sont pour la plupart arméniens. Près de la ville est un lac du même nom, un des plus grands de l'Asie, de 50 lieues de circuit. On n'y trouve qu'une sorte de poissons, qui est un peu plus gros que nos sardines, et dont il se fait un grand débit en Perse et en Arménie.

Bétlis, à l'occident du même lac, est une ville très-forte, dont les Orientaux attribuent la fondation à Alexandre-le-Grand.

Erzerum ou *Arzroum*, capitale du gouvernement du même nom. Elle est peu éloignée des sources de l'Euphrate, à l'extrémité d'une longue plaine, et au pied d'une chaîne de montagnes. La plaine est très-fertile en toutes sortes de grains; mais l'air y est si froid que la moisson ne se fait qu'en septembre. Les hivers y sont également longs et rudes. Le bois y est rare, et le vin très-mauvais; mais les collines voisines fournissent

fournissent des sources de très-bonne eau. La population y est très-nombreuse; les Turcs y sont presque tous militaires; il n'y a guères qu'un tiers des habitans qui soient Arméniens. La ville a un château dont les murs, comme ceux de la ville, sont de boue séchée au soleil. Il est presque ovale et si vaste, qu'il renferme plus de 800 maisons. Il est du côté du nord, situé sur le bord d'un précipice affreux qui en empêche l'abord. Le palais du gouvernement, qui est dans la forteresse, est ce qu'il y a de plus beau dans la ville. Le Meydan ou Grande-Place, est un carré dont les dimensions sont de 400 pas, et planté de beaux arbres. On y voit aussi des basards, ou marchés, des bains et des caravansérails qui ont leur beauté. On la regarde comme le passage et le dépôt de toutes les marchandises des Indes par la Turquie. Elle a un évêque arménien, un évêque grec, un béglierbey. Elle fait un grand commerce de fourrures et de batteries de cuivre, dont les mines sont peu éloignées. M. de Tournefort en parle fort au long dans ses voyages. Les caravanes y abordent continuellement de Bagdad, de la Perse et de la Géorgie. La douane forme la plus grande partie des revenus du pacha, qui a le titre de visir.

Dans le gouvernement de Kurs, à l'est, on trouve sur la rivière du même nom, *Kurs*, ville forte, marchande et riche.

Bajazet est la dernière ville turque du côté de la Perse; c'est la seule où les Arméniens soient admis au service militaire. La ville est très-peuplée, et fait un grand commerce avec la Perse et la Géorgie. Les environs abondent en vins et fruits excellens. Les Turcs y vexent moins les chrétiens que dans les autres parties de leur Empire, de peur qu'ils n'aillent s'établir dans l'Arménie-Persanne, dont nous allons parler, quoiqu'elle n'appartienne pas à la Turquie.

Cette partie de l'Arménie se nomme *Iran*, ou province d'*Erivan*. Comme la Perse est en proie à des troubles continuels, un Persan s'est emparé de ce pays, auquel il a joint la province d'Alderbidjian; il réside à Koi, et a un lieutenant-général à Erivan. Cette ville, qu'on nomme aussi *Chirvain*, est la capitale du pays, près de l'Araxe et d'un grand lac, dont elle porte le nom. Elle est divisée en deux parties, l'ancienne qui a été presque ruinée par les guerres, et la nouvelle sur la rivière, dite aujourd'hui *Karasou* (eau noire), profonde et

rapide. Les murailles et les tours sont en mauvais état; le château a des alentours escarpés.

Chaséphi, roi de Perse, la prit sur les Turcs, en 1769. Les Russes étant en guerre avec les Turcs, en firent le siége et ne purent la réduire.

A deux lieues de cette ville est le monastère d'*Ecmiasin*, où réside le grand patriarche des armeniens de Perse. Les armeniens en font le pèlerinage, au moins une fois en leur vie. Le service divin s'y fait avec une magnificence extraordinaire. Le patriarche vit dans le couvent et d'une manière encore plus austère que ses moines; car chez les arméniens l'austérité des jeûnes croît en raison de l'élévation des dignités. Suivant les anciennes conventions faites avec les califes et les autres princes mahométans, les arméniens ne peuvent être réduits à l'esclavage. Ce privilège les élève au-dessus des autres nations, et il est vraisemblable qu'ils le doivent à leur industrie pour le commerce, et à l'utilité journalière dont ils sont pour le pays. Ils sont en grand nombre et jouissent de beaucoup de considération en Turquie et en Perse. Le monastère d'*Ecmiasin* porte aussi le nom de *Trois-Eglises*; parce qu'il y a trois bourgs qui ont chacun la leur. Il y a une imprimerie, dont il ne sort guères que des bréviaires et des almanachs. La montagne, appellée par les Hébreux le mont Ararat, est à quelque distance de ce monastère. L'abord en est pénible, à cause des abîmes qui l'entourent, et le terrain sablonneux et mouvant permet à-peine d'y gravir au tiers de sa hauteur. La cime, en tous tems couverte de neiges, se fait apercevoir de loin; il y a dans les alentours plusieurs monastères dont les moines ont grand soin, dit un voyageur très-moderne, de faire croire qu'on voit encore les débris de l'arche de Noé; comme les souvenirs d'une grande calamité humaine reposent, pour ainsi dire, depuis tant de siècles, sur cette montagne et dans ses environs, le lecteur verra peut-être avec plaisir, ce qui en a été dit, et ce que la tradition en conserve encore.

C'est dans l'Arménie qu'on place assez généralement le mont *Ararat*, sur lequel se reposa l'arche de Noé; cependant la tradition semble donner une autorité égale à deux opinions différentes sur le lieu qu'il y occupe. Les uns veulent qu'il soit une de ces montagnes qui servent de bornes à l'Arménie

au midi de la Mésopotamie, et de cette partie de l'Assyrie, habitée par les *Kurdes* qui ont donné leur nom aux montagnes de Kurdie ou Cardie. Cette tradition est fort ancienne; c'est celle des Chaldéens. Pour lui donner plus de poids, quelques voyageurs attestent qu'on y trouve encore de tems en tems des débris de l'arche; qu'il y avait autrefois un fameux couvent, où les Nestoriens avaient coutume de célébrer tous les ans une fête solennelle, précisément à l'endroit où l'arche s'était arrêtée, circonstance qui avait donné à ce fameux couvent, le nom de monastère de l'Arche : mais une autre circonstance bien funeste à cette tradition a déplacé le mont Ararat, pour le rapprocher du centre de l'Arménie, près de l'Araxe, à près de cent lieues et au nord d'Aljudi : en 766, le monastère, l'église et une nombreuse assemblée qu'elle contenait, furent détruits par la foudre. Depuis ce tems, la seconde tradition a prévalu, et si l'on en croit St.-Jérôme, elle n'est pas moins ancienne que la première.

Les Arméniens appellent aujourd'hui cette montagne, *Masis* : elle est entourée de collines couvertes de ruines; ce sont, disent-ils, les restes des premières habitations des hommes qui craignirent après le déluge d'abandonner les hauteurs.

Le *Masis* est situé au milieu d'une plaine immense, et paraît entièrement détaché de la longue chaîne des autres montagnes d'Arménie. Il a un double sommet; le moins élevé se termine en pointe; l'autre, sur lequel on prétend que s'arrêta l'arche, est beaucoup plus élevé, et domine toutes les montagnes voisines. Dans un tems serein, on croirait qu'il n'est qu'à deux lieues d'Erivan.

Les moines arméniens racontent une infinité de fables touchant l'arche; ils prétendent qu'elle existe encore sur le sommet du Masis; que cependant on essaierait envain de monter jusqu'au faîte, vû que durant toute l'année il est couvert de neiges, ou de nuages épais. La plaine qui s'étend à ses pieds n'offre peut-être en aucun autre endroit de la terre un terrain plus fertile, un aspect plus riant, un climat plus serein.

Cette montagne, dit *Tournefort*, est un des plus tristes paysages qu'il y ait sur la terre. On n'y trouve ni arbres, ni arbrisseaux, encore moins de couvens religieux. Tous les monastères sont dans la plaine, puisque le terrain de l'Ararat

est mouvant, ou couvert de neige. Il semble même que cette montagne se consomme tous les jours. Du haut du plus grand abîme, qui est une ravine épouvantable, et qui répond au village d'*Akurla*, se détachent à tous momens des rochers qui font un bruit effroyable, et ces rochers sont des pierres noirâtres et fort dures. Il n'y a d'animaux vivans qu'au bas de la montagne et vers le milieu; ceux qui occupent la première région sont de pauvres bergers et des troupeaux très-peu soignés, on y voit quelques perdrix; ceux de la seconde région sont des tigres et des corneilles. Tout le reste de la montagne, ou, pour mieux dire, la moitié est toujours couverte de neiges, et ces neiges sont cachées la moitié de l'année, sous des nuages fort épais.

L'idée que l'on a dans le pays que l'arche s'y arrêta, et la vénération de tous les Arméniens pour cette montagne, ont fait présumer à bien des gens qu'elle devait être remplie de solitaires: *Struys* n'est pas le seul qui l'ait publié. Cependant on assure qu'il n'y a qu'un petit couvent abandonné au pied de l'abîme.

Suivant une tradition arménienne, Noé, au sortir de l'arche, fixa sa demeure à *Erivan*, aux environs de la montagne; et c'est là qu'il planta la vigne, dans un canton, où l'on recueille encore d'excellent vin. Selon Tavernier, c'est précisément à *Nakshiwan*, à trois lieues de l'Ararat que Noé fixa son séjour. Le même voyageur ajoute que cette ville passe pour la plus ancienne du monde. Quelques Orientaux veulent bien que Noé ait vécu et planté la vigne en Arménie; mais ils prétendent qu'il mourut dans la Mésopotamie, où ils montrent encore son sépulchre, auprès d'un monastère, appellé *Kair-Abunal* (le *Monastère-de-notre-Père*). Ce n'est pas seulement chez les Hébreux et chez les chrétiens que Noé a joui d'une grande célébrité. Les mahométans ont fait de ce patriarche un prophète, et même un des six principaux; l'alcoran fait mention des exhortations qu'il a adressées à ceux de son tems; quelques-uns de leurs écrivains prétendent qu'il fut envoyé pour convertir *Zohak*, un des rois Persans de la première race; mais celui-ci ne voulut point l'écouter. Noé, après cela, s'attacha à prêcher l'unité de Dieu, et ne put faire que 80 prosélites qui entrèrent avec lui dans l'arche. *Jorham*, le conservateur de la langue arabe

eut le bonheur d'être de ce nombre, grâce qui ne fut point accordée à toute la famille de Noé; car *Jam* ou *Canaan*, son petit-fils, ayant refusé d'entrer dans l'arche avec son père, fut emporté par les eaux. « *Mon fils*, est-il dit dans l'alcoran, *embarquez-vous avec nous, et ne restez point parmi les infidèles. — Je monterai*, répondit le fils, *sur une montagne, qui me garantira de l'inondation.* — Noé lui répliqua : *il n'y a de sûreté en ce jour contre le décret de Dieu, que pour ceux qui seront les objets de sa miséricorde.*

L'Yrac-Arabi. Ce pays est ainsi nommé, parce qu'il est habité par beaucoup d'Arabes, et pour le distinguer de l'*Yrac-Ajémi*, province de Perse qui en est voisine. Il est partagé en deux gouvernemens; celui de Bagdad, au nord, et celui de Bashra, au midi. Le premier est beaucoup plus considérable que le deuxième.

Bagdad, sur la rive orientale du Tigre, vis-à-vis l'ancienne *Séleucie*, qui était sur la rive occidentale, capitale de l'ancienne Chaldée, et la résidence des califes au douzième siècle, peu éloignée, à ce que l'on présume, de l'ancienne Babylone. Elle a été fondée par Almansor, second calife des Abassides, ou le 22e. empereur des Arabes, en 763. Son premier nom fut celui de *Daram-Salam*, qui signifie *ville de paix*; mais celui de Bagdad que le peuple lui avoit donné a prévalu, et il signifie *jardin de Dad*, nom d'un moine chrétien qui avait dans cet endroit une cellule et un jardin. On a cru qu'elle a été élevée sur les ruines de l'ancienne Babylone; ce dernier nom donné à Séleucie, vis-à-vis de laquelle Bagdad a été bâtie, a pu favoriser cette opinion. Mais les auteurs qui l'ont suivie n'ont pas fait attention que Babylone était sur l'Euphrate, et que Bagdad est sur le Tigre.

Il ne reste à cette ville que l'ombre de son ancienne grandeur. Ses fortifications sont grossières, et sa forme est un carré irrégulier; mais sa situation est avantageuse, et lui a mérité d'être le chef-lieu de ce gouvernement : d'ailleurs, il lui reste encore un commerce considérable, qui est soutenu et alimenté par les caravanes qui s'y rendent de Smyrne, d'Alep et des provinces qui sont à l'ouest. Les maisons de Bagdad, en général, sont grandes, bâties en briques et de ciment, et pour y rendre la circulation de l'air plus libre, elles sont toutes voutées par le haut. Les fenêtres, pour la

plupart ont de belles glaces de Venise, et les plafonds sont remarquables par la variété de leurs dessins. On trouve à l'entrée de presque toutes les maisons, une cour dont le milieu est embelli par une petite plantation d'orangers. On porte à 80,000 le nombre de ses maisons; et le tribut annuel qu'elles paient au pacha est évalué à 300,000 liv. sterl., ou 7,200,000 francs environ de France. Les bazards, ou marchés, sont des lieux publics et communs où sont réunies les boutiques des marchands. Ils sont assez beaux et assez spacieux pour contenir douze mille boutiques, remplies de toute espèce de marchandises. Ils furent construits dans le tems que cette place était au pouvoir des Persans, ainsi que les bains, et presque tous les autres objets qui méritent l'attention du voyageur. Les Turcs la prirent sur eux, en 1633.

Il y a cinq mosquées dans cette ville, dont deux d'une architecture élégante. Elles ont de superbes dômes, couverts de tuiles vernissées de différentes couleurs. Les chrétiens grecs et romains y ont deux chapelles à leur usage. Le château qui commande le fleuve, est construit en pierres blanches dans le quartier du nord-ouest de la ville. Il consiste en courtines et bastions, avec quelques canons d'un gros calibre et deux mortiers à chaque bastion. Ils étoient, en 1779, dans un état si mauvais, qu'on ne les croyait par capables de soutenir une décharge. Le palais du gouvernement est au-dessous du château et du côté du fleuve. On a construit sur ses bords plusieurs maisons de plaisance, d'où le coup-d'œil est agréable. Les Arabes qui ont habité cette ville sous les califes, se firent remarquer par la pureté et l'élégance de leur langue. Les Persans croient que leur prophète Ali y a demeuré, et elle est célèbre par le pélerinage qu'ils y font.

Comme on a plus d'une fois confondu les noms de Babylone et de Babel avec celui de Bagdad, on aimerait à connaître ce qui reste de cette ville superbe, qui a dominé la première dans l'Orient; mais ils n'est pas facile de donner des renseignemens non équivoques, non seulement sur ses ruines, mais sur sa position. Ses prétendues ruines sont aujourd'hui si peu remarquables, que les gens même du pays ne peuvent indiquer, avec une sorte de certitude, l'emplacement qu'elles occupent. Voilà sans doute pourquoi presque tous les voyageurs ont adopté là-dessus une foule d'opinions

différentes. Plusieurs d'entr'eux, guidés par une tradition des habitans, ont cru qu'un lieu distant de huit ou neuf milles, et situé à l'ouest ou au nord-ouest de Bagdad, avait autrefois servi d'emplacement à la tour de Babel. *Fanwof*, médecin allemand qui, en 1574, suivit le cours de l'Euphrate, prétend avoir trouvé, près de *Félugia*, à 36 milles au sud-ouest de Bagdad, les ruines de Babylone. *Della-Valle*, aussi, sur la foi d'une tradition, chercha les mêmes ruines à la distance de deux journées plus bas, près d'une ancienne ville. Un voyageur moderne a cru les voir au même endroit. Quelles que soient toutes les descriptions qu'on ait faites de ces ruines, il est vraisemblable qu'elles ne sont pas les restes de l'ancienne tour de Babel, mais plutôt celles de quelques monumens plus modernes que les Arabes avaient élevés, ainsi que l'assure *Tavernier*, d'après une tradition des Arabes, qui disent que ce bâtiment fut élevé par un de leurs monarques, afin d'y rassembler ses sujets en tems de guerre.

Ceux qui aiment le merveilleux ont cru voir dans ses ruines, non celles de Babylone, mais de cette tour de Babel, que les premiers habitans du monde, encore effrayés du déluge, élevèrent de concert pour se soustraire à leur perte commune, si le genre humain avait encore à craindre un autre déluge.

Bassora ou *Bashra*, au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate. Ses premiers fondemens furent jetés sous le calife Omar, l'an 14 de l'hégire, en 635 de Jésus-Christ, à une demi-lieue de l'Euphrate. Les murs en sont de terre, et les maisons de briques cuites au soleil. La ville est considérable par son étendue, parce qu'elle renferme beaucoup de jardins et de terres labourables. Elle était autrefois entourée de fossés pleins d'eau; aujourd'hui ils sont desséchés. Cette ville, qui est la résidence d'un pacha, est située dans un terrain sablonneux et pierreux, où il ne pleut presque point en hiver, et jamais en été; mais elle a dans son voisinage une petite rivière qui coule auprès de la ville d'*Obolsa*, et qui rend la vallée si délicieuse en toutes sortes de fruits, que les Arabes l'appellent un des paradis terrestres. Les Turcs en sont les maîtres depuis 1678; les Persans la reprirent en 1775, et les Turcs y sont rentrés depuis. Il y a dans cette ville un canal qui communique à l'Euphrate, et qui porte des

bâtimens de 150 tonneaux : l'entrée en est défendue par une forteresse. Le pays est si bas, que, malgré l'espace de 141 lieues qui le sépare de la mer, il serait souvent inondé, sans une digue qui en arrête les flots. Cette digue a plus d'une lieue de longueur ; elle est construite en bonnes pierres-de-taille si bien jointes, que la mer ne peut les désunir. Il se fait à Bassora un très-grand commerce. On y mange beaucoup d'aloses sèches, de sauterelles, et des dattes qui naissent dans le pays. Elle a produit un grand nombre d'auteurs et de savans Arabes. Les habitans, désolés par la guerre et par les maladies occasionnées par les marais fangeux qui l'entourent, sont réduits à un très-petit nombre, et à la plus grande misère. Elle est située du côté de l'Arabie déserte ; son port, qui est très-beau et défendu par un château-fort, est fréquenté par les vaisseaux de l'Inde et de l'Europe, qui y apportent des épiceries, des mousselines, des toiles, du fer, des étoffes d'Europe, et s'y fournissent des productions des contrées voisines et de la Perse. Elle fut prise en avril 1787, par un chaik arabe qui y leva de fortes contributions, mais le pacha de Bagdad la reprit la même année. Quoiqu'on ait fait des environs de cette ville un paradis terrestre, l'air n'y est pas sain, et les eaux y facilitent la propagation d'un ver qui attaque les pieds et les jambes, et y produit un genre de maladie très-incommode.

C'est auprès de Bassora, que des savans ont cherché la position de l'Eden, où furent placés nos premiers parens. On a fait de cet Eden une peinture si délicieuse, que l'imagination ne pouvant atteindre à sa réalité, s'est tourmentée pour en assigner le lieu véritable, embarras d'autant plus grand, qu'un grand nombre de lieux portent le nom d'Eden.

Il est fait mention de deux Eden dans l'Ecriture-Sainte, sans conter celui dont Moïse a parlé ; l'un est situé près de Damas, en Syrie ; l'autre aux environs de Thélassar, en Chaldée. *Ptolomée* place un endroit nommé *Addan* dans cette dernière contrée, et un autre sur l'Euphrate. Il y a aussi un autre *Eden* en Syrie, près de Tripoli, sur la route de Damas. Castwrighe, dans ses voyages, fait la description d'une île dans le Tigre, appelée *Eden*, par le peuple du pays, à 12 milles de Mosul. Il y a une ville près de Tarse, en Cilicie, qui porte encore le nom d'*Adena* ; et quant à celui d'*Aden*,

il est fort connu dans l'Arabie-Heureuse, et principalement sur les côtes, un peu au-delà du détroit de Bab-el-Mandel. Or, comme ce nom *Eden* ou *Aden*, signifie *plaisir*, ou *paradis*, toutes les nations ont voulu que leur Eden ait été le *paradis* où Dieu mit le premier homme. On l'a placé en Asie, en Afrique, en Europe, en Amérique; la Tartarie elle même a le sien. Il y en a eu sur les bords du Danube et du Gange, dans l'île de Ceylan, en Perse, en Arménie, en Mésopotamie, en Chaldée, en Arabie, en Palestine, en Syrie, vers les montagnes du Liban et de l'Anti-Liban, près des villes de Damas et de Tripoli, en Ethiopie, aux environs des montagnes de la Lune, et, ce qui certainement ne paraîtra pas moins étrange, en Suède; mais il n'est encore venu dans l'esprit de personne d'en placer un en Sibérie.

Dans cette immensité d'opinions sur la situation de l'*Eden* de l'Ecriture-Sainte, la plus probable est celle qui le place sur le confluent de *Dylat* ou *Hiddekel*, et du *Frat*, appelé par les Arabes, *Shat-al-Arab*, c'est-à-dire, la *Rivière-des-Arabes*. Elle commence à deux journées au-dessus de *Basrah*, et environ cinq lieues au-dessous, se partage de nouveau en deux ou trois canaux, qui se jettent dans le golfe persique. Pour trancher toutes ces difficultés les mahométans ont placé le leur dans le septième ciel, qui n'appartient point à notre géographie.

Samarah, à 10 ou 12 lieues au nord de Bagdad. Elle a été bâtie, l'an de Jésus-Christ 834, par Montofeu, qui y fixa son séjour, et la rendit ainsi la capitale de l'empire des Arabes. Elle ne conserva cet honneur que jusqu'au califat de Montamed, qui remit le siége de l'Empire à Bagdad, vers 875.

Hella, au sud-est de Bagdad, sur l'Euphrate. C'est auprès de ce lieu qu'était la fameuse ville de Babylone. Selon Texeira, on n'en trouve plus aujourd'hui que quelques traces, et il n'y a pas dans tout ce pays-là, de lieu moins fréquenté que le terrain qu'elle occupait autrefois. Benjamin de Tudelle, qui vivait au XIIe. siècle, rapporte dans son itinéraire qu'on n'y voyait que quelques ruines, et qu'on n'osait en approcher à cause des serpens et des scorpions dont elles étaient pleines: ce qui est parfaitement conforme à ce qu'en a écrit *Rouwolf*, voyageur allemand, qui passa par-là en 1574. Ces témoignages démontrent le parfait accomplissement de la prophé-

tie d'Isaïe, sur la destruction de la magnifique ville de Babylone. *Isaïe*, *chap.* 13.

Les Arabes donnent aussi le nom de *Sowad* à l'*Yrac-Arabi*. *Sowad* signifie *la Contrée-Noire*, à cause des tentes noires, sous lesquelles les Arabes Scénites qui habitent cette province ont coutume de se loger.

Des Druzes.

Le pays de Castravent est une partie du Mont-Liban extérieur qui regarde la mer Méditerranée. C'est-là qu'habitent de préférence ces peuples que l'on appelle *Druzes*, qui donnèrent leur nom à cette partie méridionale. Ils occupent aussi le reste du Liban, l'Anti-Liban, les plaines étroites qui séparent la mer d'avec le Castravent, et toute cette étendue de rivage, depuis le Gibaïl, autrefois nommé *Byblus*, jusqu'au fleuve Evl, voisin de l'antique Sidon, aujourd'hui Saïd. L'ancienne Héliopolis, maintenant Balbec, est peuplée par cette nation, de même que ses alentours. On rencontre des familles druzes, éparses çà et là, dans toutes les contrées de la Syrie et de la Palestine.

La religion de ces peuples est une des plus modernes de l'Orient, puisqu'elle ne remonte qu'à 1030, année où Mohamed-Ben-Ismaël commença à prêcher et à se faire des sectateurs.

On ignore presqu'en entier les principes de cette religion. Elle diffère de celle des Turcs et de celle des chrétiens. Une partie des Druzes admet la circoncision, tandis que l'autre la rejette. Leurs livres dogmatiques ne présentent qu'une suite d'obscurités et d'erreurs.

On se persuaderait qne les Druzes ont quelquefois de l'affection pour les mahométans, si, dans le même-tems, leur haine et leur mépris n'éclataient contre les Turcs, tandis qu'ils se montrent singulièrement amis des chrétiens, et pleins d'estime pour leur religion. Ils prient indifféremment dans nos églises et dans les mosquées turques. La venue du Messie est admise dans leur croyance ; mais ils disent qu'il a paru plus d'une fois sous la forme de différens personnages célèbres. Remplis de vénération pour la mère du Christ, ils ne doutent pas de sa virginité ; ils croient à ses miracles et à ceux du prophète Elie, qu'ils honorent, jusqu'à l'invoquer dans leurs

sermens. Si les prières qu'ils adressent à l'une et à l'autre ne sont pas exaucées, ils s'imaginent ne pas mériter la grâce qu'ils demandent; et, ce qui est entièrement contraire à la loi mahométane, c'est le culte qu'ils rendent aux images des saints, placées quelquefois dans leurs maisons. Ils pratiquent ce même jeûne que les musulmans appellent le *ramadan*, du nom de la lune de ce mois; mais non pas dans toute la rigueur.

Les Druzes sont des hommes robustes, bien conformés, et d'un port noble, qu'ils doivent en partie à leur éducation. On les habitue, dès l'enfance, au travail et à la fatigue.

Quand les mères couchent leurs enfans dans le berceau; au-lieu de leur mettre un oreiller sous la tête, comme c'est l'usage parmi nous, elles le leur placent au-dessous des reins; de sorte que leur tête reste pendante. Enveloppant ensuite leurs jambes avec des ligamens, elles font toucher les deux mollets ensemble, avec l'attention d'étendre en-dehors la pointe de leurs pieds. De-là leur vient, avec l'âge, ce port majestueux qui les distingue.

Leur caractère est sincère et fidèle : ils aiment les étrangers européens, envers lesquels ils sont capables de tous les services de l'humanité, jusqu'à même les défendre en toute circonstance. Pleins d'horreur pour l'usure, ils ne peuvent souffrir les friponneries des Turcs et l'avarice des Hébreux.

Les Druzes ont leurs princes particuliers, appelés *émirs*, au nombre de sept, qui commandent à-la-fois dans le même pays. Cette diversité de chefs, dont les avis se trouvaient souvent partagés, les jeta dans de longues divisions, qui y fomentèrent des troubles pendant bien des années. S'étant à la fin aperçus des dangers de leur mésintelligence, qui devait donner à la Porte la facilité de les soumettre entièrement, ils se réunirent vers la fin du dernier siècle, et arrêtèrent, d'un commun accord, qu'un seul d'entr'eux posséderait l'autorité suprême, avec le titre de *grand-émir* ou *de grand-prince*. Les autres, en qualité de princes inférieurs, ont leur entrée au conseil; mais il n'appartient qu'au principal émir de décider des délibérations. L'émir Mansur fut revêtu de cette dignité souveraine : après sa mort, le commandement passera, ou a dû passer à sa famille; et, si celle ci s'éteignait, il retomberait entre les mains d'un des six autres

émirs, pour le transmettre par filiation dans leur race successive. Quoique les Druzes soient censés indépendans du grand seigneur, ils paient annuellement un petit tribut à la Porte ottomane, à la disposition de leur principal émir, et c'est l'unique lueur d'autorité que conserve encore la Porte sur cette nation, jalouse de son indépendance.

Les femmes des princes druzes commandent après la mort de leurs maris, et remettent l'autorité à leurs enfans, lorsqu'ils atteignent l'âge de majorité.

La polygamie est permise chez les Druzes. Cependant, parmi leurs femmes, il n'y en a qu'une qui est toujours de leur nation, qui porte le nom d'épouse; les autres sont des concubines ou des esclaves.

Dair-el-Kamar, gros bourg, est la capitale du pays des Druzes, et la résidence de leur émir ou prince. Il contient 1,800 habitans.

Balbec, ancienne ville, remarquable par ses hautes murailles, et dont nous avons déjà parlé plus haut.

Origine de cette dénomination Porte Ottomane.

Mosthadeur, dernier calife de la race des Abassides, la première dynastie, avait fait enchâsser, sur le seuil de la principale porte de son palais à Bagdad, un morceau de la fameuse pierre noire du temple de la Mecque, pour rendre cette porte plus respectable à tous ses sujets. Ce seuil était assez élevé, et l'on n'entrait qu'à genoux ou prosterné, après avoir plusieurs fois appliqué le front et la bouche sur cette pierre, prétendue sacrée. Il fallait passer par cette porte pour aller faire sa cour au calife. Une porte si vénérable et si respectée fut bientôt appelée la *Porte* par excellence, et fut prise, dans l'usage ordinaire, pour le palais, la cour, la demeure du prince, en faveur duquel se fesaient toutes les cérémonies les plus respectueuses ou les plus avilissantes. Cet usage a passé aux empereurs turcs et aux rois de Perse. Ottoman Ier., empereur des Turcs, fut celui qui lui donna le nom d'*Ottomane*.

Histoire de la Turquie. — Les parties les plus méridionales de l'Asie et les plus fertiles, ont toujours eu le sort d'être conquises, à certaines époques, par cette race d'hommes belliqueux, à qui les anciens ont donné le nom

de Scythes, et les modernes celui de Tartares. Une tribu de ce peuple nommée Turc ou Turcoman, étendit ses conquêtes, dans l'espace de plusieurs siècles, des bords de la mer Caspienne au détroit des Dardanelles. Après avoir résidé long-tems à la cour des Sarrasins, en qualité de gardes-du-corps, ils embrassèrent la religion de Mahomet, et rendirent leurs services aux princes qui se fesaient la guerre. Ils habitaient principalement le mont Caucase, d'où ils se transférèrent dans la Grande-Arménie. Le sultan de Perse les paya à la solde; et vers l'an 1037, ils s'emparèrent de ce pays dont la défense leur était confiée; de là, ils étendirent leurs ravages sur toutes les contrées voisines. Comme leur religion les engageait à lui faire des prosélytes, elle leur fournit des prétextes pour envahir et ravager les Etats des empereurs grecs, sous la conduite d'officiers quelquefois très-habiles. Ils s'emparèrent de la Palestine vers le déclin du califat, autrement l'empire des Sarrasins. C'était l'usage des chrétiens de visiter les lieux que le Christ avait consacrés par sa vie et par sa mort. Les Sarrasins permettaient à une foule de pélerins de se rendre à Jérusalem, de toutes les parties de la chrétienté. Les Turcs chargèrent ceux d'Europe de contributions si pesantes, ils exercèrent tant de cruautés à l'égard de ceux qui demeuraient dans le pays, que l'Europe indignée se croisa pour les en chasser.

Malheureusement il arriva que les empereurs grecs furent plus jaloux des progrès des chrétiens que les Turcs mêmes; et que le royaume que Godefroi de Bouillon avait établi à Jérusalem, et cimenté avec tant de sang, ne put se soutenir ni dans sa personne, ni dans celle de ses successeurs.

Déjà, vers l'an 1299, les Turcs avaient étendu leur domination de toutes parts, et s'étaient emparés, sous Othoman, de quelques-unes des plus belles provinces de l'Asie, de Nicée et de Pruse en Bythinie: Othoman fit de cette dernière ville la capitale de ses Etats, et forma des siens et des vaincus un corps de nation. Ils prirent la dénomination d'Ottomans, du nom de leur chef, ne pouvant supporter celle de Turcs, dont la signification de vagabonds ou d'hommes bannis, leur rappelait une idée outrageante. Quelle que soit l'opinion des historiens sur l'origine des Turcs, qui est fort incertaine, on doit regarder Othoman comme le fondateur de l'empire

turc ou ottoman. Il eut pour successeurs une suite de princes des plus belliqueux dont il soit fait mention dans l'histoire. Vers l'an 1357, ile passèrent l'Hellespont et mirent le piéd en Europe. Amurat établit le siége de l'empire à Andrinople, qu'il prit en 1360. Il institua le corps des janissaires, qui se rendirent quelquefois si redoutables à leurs empereurs. Les conquêtes de ce peuple furent si rapides, que Bajazet Ier., après s'être emparé de la Bulgarie et avoir défait l'empereur Sigismond, assiégea Constantinople en 1394, dans l'espérance de consommer, par cette prise, la conquête de tout l'empire grec. Il y eut réussi, sans Tamerlan, prince Tartare, qui, au retour de ses conquêtes dans l'Orient, provoqué par l'insolence de Bajazet, autant que par sa puissance, lui déclara la guerre.

Ces deux rivaux se rencontrèrent dans la Natolie, et l'action se passa dans la plaine d'Angan, l'ancienne Ancyre, la même où Pompée avait défait Mithridate. La bataille fut décisive, l'armée de Bajazet taillée en pièces, lui-même prisonnier, et, selon le rapport des historiens grecs, enfermé dans une cage de fer, où il termina sa vie. Les historiens orientaux, et principalement *Chereffeddin-Ali*, qui a écrit l'histoire de Tamerlan avec beaucoup d'exactitude et de jugement, démentent cette honteuse captivité. « L'empereur Ottoman, *disent-ils*, s'était réfugié sur une hauteur, dont il avait chassé un corps des troupes qui l'occupaient : après avoir examiné la disposition de son armée, il s'aperçut du désordre ou plutôt de la déroute de ses deux ailes, dont les soldats fuyaient vers lui, et fut saisi de frayeur. *Timur-Beg* ou Tamerlan s'avança avec Mirza-Shah-Ruch, et entra dans la mêlée. Les mirzas et les emirs des deux ailes, accoururent aussi de ce côté, fondirent sur Bajazet et l'enveloppèrent avec son armée, dit l'historien, comme l'on enveloppe, à la chasse, l'ours et le sanglier qu'on veut abattre.

Malgré l'extrémité où il se trouvait, le sultan ottoman se défendit en héros et en habile guerrier; il tint ferme toute la journée, et dès que la nuit fut venue, il descendit de la colline et prit la fuite; mais il fut si vivement poursuivi, qu'il fut atteint et pris par le sultan Mahnaud-Khan, et à l'heure du coucher, les émirs le présentèrent à Timur : ce conquérant, touché de voir un si grand prince dans l'état où il était,

ordonna qu'on lui déliât les mains, et qu'on l'amenât avec respect. Il alla le recevoir à la porte de sa tente avec de grandes cérémonies, le fit asseoir à côté de lui, et lui reprocha en termes honnêtes, qu'il était lui-même la cause de son malheur, pour avoir refusé de consentir aux propositions raisonnables qu'il lui avait faites. Bajazet confessa sa faute et lui en demanda pardon. Timur lui fit donner une veste magnifique, promit de le bien traiter, lui et ceux qui lui appartenaient; en effet, il le traita en grand empereur. Le sultan captif, voyant la générosité de Timur, le pria de faire chercher ses fils Musa et Mustapha, qui étaient avec lui dans le combat. On en fit d'abord la recherche, mais on ne trouva que Musa seul; Timur lui fit donner une veste, et l'envoya à son père, pour lequel il avait fait dresser un pavillon royal, auprès du sien. »

L'historien de Tamerlan ajoute qu'après cette victoire, la Natolie fut ravagée, Pruse réduite en cendres, Nicée pillée, et tout le pays, jusqu'au Bosphore de Thrace, dévasté; que Timur, étant à Kiutalie, ville charmante, à deux journées de Pruse, où il séjourna un mois, il renvoya Bajazet, sa femme avec sa fille et tous ses domestiques; il voulut que cette princesse, que les historiens romanesques d'Europe ont nommée *Roxane*, renonçât au christianisme dont on lui avait jusque-là permis l'exercice dans le sérail, étant fille de Laus, général chrétien, dans l'armée de Bajazet. Timur étant parti de Kiutalie, alla à Tangozlik, où il donna des festins et des bals, auxquels il invita Bajazet. Le monarque tartare fit tout ce qu'il put pour le réjouir; il lui donna même l'investiture du royaume de Natolie, tel qu'il le possédait avant sa disgrâce; on lui mit la couronne sur la tête et le sceptre à la main, avec les patentes qui se donnent ordinairement aux princes par les gouvernemens. Quelque tems après, il confirma, dans la principauté d'*Isra-Yaca*, c'est-à-dire, Turquie d'Europe, Musulman Chelebi, fils de Bajazet, qui lui avait envoyé de riches présens, une partie de ceux qu'il avait enlevés à Pruse, après la défaite de son père; et que Timur avait réclamés, en le menaçant de marcher contre lui, s'il ne se soumettait pas. Quelque tems après, étant parti de Smyrne, il marcha du côté d'Akshar, où Bajazet, qui était tombé malade, mourut d'apoplexie.

L'historien *Ducos* rapporte que ce fut dans la Phrygie, que les Turcs appellent *Carasar*; qu'il s'y était empoisonné, de peur d'être promené en triomphe; qu'étant sur le point d'expirer, il fut prier Tamerlan de permettre que son corps fut mis dans le tombeau qu'il avait fait ériger à Pruse, ce que Tamerlan lui accorda. Les Orientaux disent qu'il fut extrêmement touché de sa mort, qu'il pleura le malheur de ce grand prince; qu'il était résolu de le rétablir sur le trône de la Natolie, après en avoir fait la conquête; qu'il fit des largesses à ses officiers, renvoya Musa Chelebi, un de ses fils, fait prisonnier avec lui; qu'il lui donna une veste royale, une ceinture, un sabre et un carquois enrichis de pierreries, une charge d'or et trente chevaux, en lui disant que le corps de son père serait transporté à Pruse, avec la pompe des plus grands rois, pour y être inhumé dans le mausolée qu'il y avait fait bâtir. Cette dernière circonstance, dont l'historien *Ducos* convient lui-même, confirme en quelque sorte la vérité du récit que les Orientaux ont fait à l'égard de la conduite généreuse de Tamerlan envers Bajazet son prisonnier; conduite d'autant plus vraisemblable qu'il devait respecter en lui le mahométan zélé qui fesait une guerre si terrible aux chrétiens; et que dans ces tems de barbarie, souvent après la conquête, le vaincu conservait ses Etats, en restant tributaire, comme si le vainqueur avait voulu montrer qu'il n'avait combattu que pour la gloire de vaincre. Bajazet avait régné quatorze ans et trois mois; il en avait vécu cinquante-huit. C'était un prince intrépide et d'une activité inconcevable : il était sujet à la colère; mais il s'appaisait bientôt, et cette passion fesait place à la clémence. Il aimait beaucoup les bâtimens, et il n'y avait point d'années qu'il ne fit construire des temples, des colléges et des hôpitaux. Il est le premier des empereurs ottomans qui ait fait la guerre sur mer; et il fit construire une flotte de trois cents vaisseaux.

Les successeurs de Tamerlan, livrés à des dissentions continuelles, laissèrent aux Turcs les moyens d'étendre leur puissance; la valeur des Vénitiens, des Hongrois, et du fameux Scanderberg, prince d'Epire, vainement ralentirent leurs courses. Les empereurs grecs se virent resserrés jusque dans leur capitale, et en 1453, Mahomet II, septième sultan, s'en empara. Ainsi finit l'empire grec, après avoir

existé

existé mille ans, depuis son premier établissement sous Constantin, qui donna son nom à la ville de Bizance, appelée depuis Constantinople. Les Turcs lui donnent le nom de Stamboul; l'événement était prévu depuis long-tems et fut amené par plusieurs causes, principalement parce que les empereurs grecs eux-mêmes, leurs cours et leurs familles étaient entièrement dégénérés, et que leurs sujets avaient, contre les papes et l'église d'Occident, une aversion insurmontable, et telle, qu'un de leurs patriarches avait déclaré à un légat romain, qu'il verrait, avec moins de douleur, sur le grand autel de Constantinople, un turban que la thiare.

Cependant, comme les Turcs, dans le cours de leurs invasions, n'exterminaient pas les peuples, et se contentaient de les assujettir; les Grecs subsistent encore dans la capitale et dans les îles qui portent leur nom. Sous le joug de l'oppression, ils continuent de professer le christianisme, sous la direction des patriarches qu'ils ont à Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Les Arméniens ont aussi leurs patriarches, au nombre de trois, plus riches que ceux de l'église grecque, parce qu'ils jouissent d'un commerce plus étendu, et qu'ils le font avec plus d'intelligence. On dit que les Grecs d'aujourd'hui, quoique asservis au joug le plus tyrannique, tiennent encore, non pas aux principes qui ont distingué leurs ancêtres, mais qu'ils en ont conservé quelque ombre. Il est difficile de prononcer jusqu'à quel point l'influence du climat peut conserver les dispositions naturelles d'un peuple, à travers le bouleversement des Empires et le joug de l'oppression; si véritablement les Grecs asservis aux Turcs ont beaucoup de ressemblance avec les Grecs qui ont passé depuis le règne de Constantin jusqu'à celui de ce malheureux empereur qui fut tué sur la brèche de sa dernière ville, en la défendant contre Mahomet II; mais si l'on s'en rapporte aux lettres de Lady *Montaigu*, ambassadrice à Constantinople, et l'une des personnes les plus éclairées du commencement du 18e. siècle, les mœurs des Grecs d'aujourd'hui, dans les campagnes, sont encore, pour ainsi dire, celles que l'on retrouve dans Homère.

La Grèce entière se soumit, après la conquête de Constantinople, et les Turcs sont, depuis ce tems, comptés au nombre des puissances de l'Europe.

Mahomet II mourut en 1481, âgé de 51 ans, après en avoir régné 30 et trois mois, sans y comprendre le tems qu'il avait régné du vivant de son père. Suivant les historiens chrétiens, ce prince n'avait rien dans son extérieur, qui répondit à sa grandeur d'âme. Il avait la taille petite et carrée, les membres fort gros et une force extraordinaire. Il avait un teint de Tartare, le visage pâle et mélancolique, comme la plupart de ses prédécesseurs; l'air sévère et les yeux un peu enfoncés et perçans, le nez si élevé et si courbé qu'il touchait presque à la lèvre supérieure. Il avait beaucoup de génie et de grandes connaissances dans les sciences turques, et surtout dans l'astronomie. Il parlait grec, latin, arabe, le chaldéen et le persan. Il aimait beaucoup l'histoire, était vaillant et heureux. Il punissait sévèrement le vol et toutes sortes d'injustices. Il estimait beaucoup ceux qui excellaient dans les arts ou les sciences; mais ces vertus étaient contre-balancées par de grands vices : sans respect pour la religion, pour les traités; ambitieux, dissimulé, sanguinaire; ceux qui avaient le malheur de lui déplaire, étaient sûrs de perdre la vie.

Bajazet II succéda à Mahomet II. Il fit la guerre aux Vénitiens, aux Hongrois, aux Persans, ainsi qu'aux Égyptiens. Livré à des accès de goutte, il tomba dans l'indolence, eut à souffrir des tracasseries de famille, et finit par être empoisonné par l'ordre de Sélim, son second fils, qu'on a si justement surnommé *féroce* ou *sauvage*.

Sélim Ier. Apeine fut il sur le trône, qu'il fit étrangler Achmet, son frère aîné, et plusieurs autres princes de la race ottomane. Il défit les Persans et le prince du Mont-Taurus; mais ne pouvant pénétrer dans la Perse, il tourna ses armes contre l'Égypte, qu'il attacha à son Empire, après plusieurs batailles sanglantes, en l'année 1517. Il y réduisit aussi les villes d'Alep, d'Antioche, de Tripoli, de Damas et plusieurs autres villes.

Soliman Ier, le Magnifique, successeur de Sélim, en 1520. Il profita des dissentions survenues entre les princes chrétiens, pour enlever Rhodes aux chevaliers, connus depuis sous le nom de chevaliers de Malthe, que l'empereur Charles-Quint leur donna. Le siège de Rhodes est un des plus célèbres dans l'histoire moderne. Depuis cette époque

le règne de Soliman fut une suite non interrompue de guerres contre les princes chrétiens, et il y fut constamment heureux, tant par mer que par terre. Il prit aux Hongrois les villes de Bude et de Belgrade en 1526, et il enleva du pays 200,000 captifs; deux ans après, il pénétra dans l'Autriche, mit le siége devant Vienne, et se retira à l'approche de Charles-Quint. Il échoua aussi dans une tentative contre Malte. Soliman est un des plus grands princes qui aient régné sur les mahométans; il est également distingué par sa grandeur d'âme, sa valeur, sa prudence; il supportait les fatigues de la guerre avec une patience étonnante. Outre sa langue naturelle, il parlait bien le persan, l'arabe, et personne ne l'égalait en délicatesse et en esprit, et dans le genre de poésie que les Persans appellent *Nazir*, mesure poétique, dont il est fait usage, surtout dans le coran, ce qui la fait regarder comme plus élégante que les autres. Son nom est encore plus célèbre par la réforme qu'il a faite dans les tribunaux et par les excellentes lois qu'il a établies, que par ses victoires sur les Persans, les Hongrois et celles qu'il a remportées sur mer. Plus exact à sa parole qu'aucun de ses prédécesseurs, magnifique et malheureusement trop ambitieux, il ne lui manquait presque aucune des qualités qui font les grands princes.

Sélim II succéda à Soliman en 1566. La marine turque reçut sous son règne, à la bataille de Lépante, un coup irréparable. Cette défaite aurait pu devenir plus funeste à l'empire ottoman, si les chrétiens, et sur-tout les Espagnols avaient poursuivi leur victoire. Sélim, malgré cet échec, ne laissa pas d'enlever l'île de Chipre aux Vénitiens, et Tunis en Afrique au peuple de la Mauritanie.

Amurat III lui succéda en 1575. Il enleva aux Persans, Tauris, Téflis et plusieurs autres villes; aux Hongrois la forteresse importante de Raab.

Mahomet III lui succéda en 1593. Ce monstre fit étrangler 19 de ses frères, et jeter à la mer 10 concubines de son père, sur le seul soupçon de grossesse. Il ne fut pas heureux dans ses guerres contre les chrétiens. Il mourut de la peste en 1604.

Achmet I, son successeur, fut battu par les Persans; il força cependant l'Autriche, par le traité de 1606, à lui céder ce qu'il possédait en Hongrie.

Othman, prince d'un grand esprit, monta sur le trône à 16 ans. Comme il ne fut pas heureux dans la guerre que lui firent les Polonais, il fut tué par les janissaires, dont il avait eu l'intention de réduire le pouvoir.

Amurat IV ou *Morad* lui succéda en 1623, et enleva Bagdad ou Babylone, en 1638, aux Persans. Il eut quatre frères; le premier est Othman, dont on vient de parler. Le second se nommait Orcan; Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler. Le troisième était Bajazet, prince de grande espérance; c'est lui que Racine a choisi pour le héros d'une de ses tragédies. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avait épargné jusqu'au siége de Babylone. Après la prise de cette ville, le sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir. Amurat avait encore un frère, qui fut depuis le sultan Ibrahim, et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnait point d'ombrage. C'est lui que Racine peint dans ces vers :

> L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
> Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;
> Indigne également de vivre et de mourir,
> On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Ibrahim, prince inactif et sans mérite, le même dont on vient de parler, monta au trône en 1640; il fut étranglé par les janissaires, en 1648.

Mahomet IV. Il eut pour grand-visir le célèbre Cuperli, qui lui rendit des services éminens. Il prit aux Vénitiens la ville de Candie, après un siége de 30 ans. Cette conquête coûta 80,000 hommes, tant aux Vénitiens qu'à leurs alliés; mais on dit que les Turcs en perdirent 180,000. Il s'éleva ensuite, entre les Impériaux et les Turcs, une guerre sanglante, pendant laquelle les Turcs eurent tant de succès, qu'ils vinrent mettre le siége devant Vienne; mais le grand Sobieski, roi de Pologne, et d'autres généraux chrétiens, les forcèrent à l'abandonner, après avoir éprouvé une perte considérable. Mahomet fut renfermé par ses sujets, en 1687, et son frère Soliman lui succéda.

Les Turcs, sous le règne de ce prince et d'Achmet II, son successeur, ne furent pas heureux dans leurs guerres. Mustapha II monta sur le trône en 1694, et marcha à la

tête des armées. Il sembla relever, pour quelque tems, la fortune ottomane; mais il fut obligé de plier devant le prince Eugène, qui le battit, et amena la paix de Carlowitz, qui fut conclue entre les Impériaux et les Turcs en 1699. Peu de de tems après, Mustapha fut déposé; son mufti eut la tête tranchée, et son frère Achmet III, monta sur le trône. C'est lui qui reçut dans ses Etats Charles XII, roi de Suède, après la bataille de Bender, et qui termina par la paix de Pruth, la guerre qui existait entre les Turcs et les Russes. L'armée de ces derniers était bloquée de manière à ne pouvoir s'échapper, lorsque Catherine, femme de Pierre Ier., lui conseilla de faire porter dans la tente du grand-visir tout l'or et l'argent, et toute la vaisselle et les bijoux que l'on pourroit trouver dans le camp, et d'acheter à ce prix une paix devenue si nécessaire au salut de l'armée. La fidélité du visir fut ébranlée par ces offres magnifiques; il se laissa enfin entraîner par celle de livrer aux Turcs les villes d'Asoph, de Kaminieck, de Taigaurog, et d'évacuer la Pologne. A peine le traité était signé, que Charles XII arriva au camp du visir; ni ses reproches, ni ses instances ne purent faire rompre un traité qui ruinait toutes ses espérances. Il remplit la cour de toute son indignation, et fit renvoyer ce ministre, dont l'âme vénale et corrompue avait facilité aux Russes les moyens de sauver l'armée avec l'empereur, et toute la cour qui s'y trouvait avec lui. Achmet déclara ensuite la guerre aux Vénitiens, et toutes les puissances chrétiennes en furent alarmées. La Hongrie fut le théâtre où elle fut transportée; le prince Eugène, général des troupes de l'empereur, y attaqua les Turcs tant de fois et si heureusement, qu'il les contraignit de signer, en 1718, à Passarowitz, une paix désavantageuse. Achmet ne fut pas plus heureux dans la guerre qu'il entreprit contre Thamas-Kouli-Kan, qui avait usurpé le trône de la Perse : la populace, alarmée de ces pertes successives, s'ameuta, demanda la tête du grand-visir, du grand-amiral et secrétaire : ils furent mis à mort; mais leur perte n'empêcha point le sultan d'être déposé.

Mahomet V fut le successeur d'Achmet. La disgrâce de son prédécesseur ne le rendit pas plus heureux dans la guerre qu'il continua contre Thamas-Kouli-Khan. Il fut obligé de reconnaître cet usurpateur pour roi de Perse. Engagé en-

suite dans une guerre contre l'empereur et les Russes, la victoire le favorisa sur le premier ; mais voyant sa capitale menacée par ces derniers, il se hâta de faire la paix avec l'empereur, ce qui lui facilita le moyen de terminer ensuite avec les Russes. Mahomet mourut en 1754. Othman III, son frère, le remplaça, et mourut en 1757.

Mustapha III, frère des deux empereurs précédens, eut à soutenir une guerre désastreuse contre les Russes. Ce fut pendant cette guerre, que leur marine tenta, pour la première fois, une expédition hardie, qui fixa l'attention de l'Europe, et lui fit présager ce que pourrait un jour cette nation, quand le tems et les circonstances auraient développé son génie pour la marine. Pendant cette guerre, la Russie équippa une flotte considérable, qui sortit de la Baltique, pour se rendre dans la Méditerranée, et y soulever contre les Turcs toutes les îles de l'Archipel. Cette entreprise était digne du génie puissant qui en avait conçu le projet ; mais Catherine II eut plus d'égards à sa faiblesse pour Orlow, à qui elle en confia l'exécution, qu'à la sagesse du choix et des moyens qui devaient en assurer le succès. Il ne s'agissait pas moins que de soustraire au joug ottoman les descendans des Spartiates et des Athéniens, de ressusciter les arts dans un pays où ils étaient nés, et de rendre la liberté à un peuple à qui l'Europe devait ses lumières et son éclat : tel était le prétexte ostensible de cette belle expédition ; mais l'intention secrète, le véritable but, et le plus cher à l'ambition exaltée de l'impératrice, était de profiter de la rebellion que la flotte allait susciter chez les Grecs, pour les faire passer du joug ottoman sous celui des Russes ; d'affaiblir, par ce moyen son ennemi, d'augmenter en conséquence ses propres forces de tout ce qu'elle aurait pu lui enlever, d'avoir des ports et des flottes dans la Méditerranée, et de resserrer peu-à-peu les issues qui conduisent à Constantinople ; et de-là au commerce de l'ancien continent. Cette idée gigantesque ne produisit que des malheurs. Les Grecs, d'abord soutenus dans leur révolte, furent bientôt abandonnés à toutes les vengeances que peut exercer le despotisme outragé et furieux. Depuis ce tems, le joug s'est plus que jamais appesanti sur cette malheureuse Grèce.

La flotte russe, arrivée à Minorque, en partit au commen-

cement de 1770, et dirigea sa course vers la Morée. Le comte Orlow débarqua toutes ses forces de terre à Maina, à l'ouest du cap Métapan, environ à 17 lieues de Misitra, à l'ancienne Sparte. De tous les habitans de la Grèce, il n'y en a point qui aient plus long-tems défendu leur liberté contre les Turcs, et qui entretiennent contre eux une haine plus invétérée, que ceux que l'on appelle aujourd'hui les *Maniotes*, qui descendent des Lacédémoniens. Ils possèdent encore le pays de leurs ancêtres, et se gouvernent par leurs propres lois: ils ont conservé leurs anciennes mœurs, autant que l'ont permis un si long espace de tems, et le passage destructeur de la domination des Turcs, qui n'ont jamais pu les réduire à la même servitude que les autres Grecs; toutes leurs forces n'ont pu les amener qu'à un acte pur et simple de soumission au grand-seigneur. Moyennant cette condition, et une espèce de tribut, les anciens descendans de Sparte conservent une ombre de liberté, dans un pays que la nature a pris soin de fortifier.

A peine la flotte russe eut touché au mouillage de leur mer, que les Maniotes y accoururent par milliers; par-tout le cri des armes se fit entendre dans les échos de leurs montagnes; ils en descendirent, plus irrités que jamais contre la tyrannie des Turcs : c'était le premier appel qu'une grande puissance fesait à leur liberté, la première occasion favorable de mourir, ou de vaincre, pour s'en rendre dignes et la revendiquer pour jamais. Les autres Grecs suivirent cet exemple: ils n'attendaient que l'arrivée des Russes, pour prendre un parti depuis long-tems projetté, et le mouvement fut général dans toute la Morée. Le plat pays fut bientôt couvert d'armes et de combattans. Misitra, Arcadia et plusieurs autres places furent prises, aussitôt qu'attaquées. Cependant les vaisseaux russes qui avaient été séparés, ou envoyés en Italie, arrivaient successivement et débarquaient leurs troupes en différens quartiers. Qui pourra croire que dans un projet d'une invasion aussi importante, dont l'exécution demandait impérieusement la plus prompte diligence, l'idée d'enlever une malheureuse princesse russe, échappée à la proscription de sa famille, et réfugiée à Livourne ait pu engager le comte Orlow à se rendre dans ce port avec une partie de ses vaisseaux, y passer un tems si précieux, pour surprendre et emmener,

contre le droit des gens, et sous tous les attraits de la protection, une femme que la fortune semblait lasse de persécuter. Tant de perfidie dans un Orlow, tant de vengeance dans l'âme d'une souveraine qui avait paru s'élever de la faiblesse de son sexe au rang des plus grands hommes, flétrirent, pour ainsi dire, des présages les plus funestes, une entreprise qui commençait par la bassesse du général, et dans l'impératrice qui l'envoyait, par une atrocité dégoûtante de vengeance.

Cependant chaque vaisseau amenait de nouvelles forces aux Grecs révoltés; chaque détachement devenait le noyau d'une petite armée, et les Turcs se trouvèrent, de toutes parts, attaqués ou coupés. Par-tout où les Grecs les rencontraient, ils les égorgeaient sans pitié. Cette fureur s'étendit du continent jusques dans les îles, où un grand nombre de leurs oppresseurs furent massacrés. Obligés dans la plaine de fuir devant les Russes et les Grecs, ils cherchèrent leur sûreté dans les forteresses; mais le nombre des mécontens s'étaient accrus si rapidement, depuis la première apparition des Russes, qu'ils furent en état d'investir Napoli, dans la Romanie, Corinthe et le château de Patras, ainsi que plusieurs autres forteresses. Pendant qu'ils en fesaient le siége, le pacha de Bosnie survint dans la Morée avec une armée de 30,000 hommes, qu'il avait levée dans l'Albanie et dans l'Epire. Orlow ne méritait point de réussir; cet homme gangréné, était pétri d'orgueil et de bassesse; tout souillé du sang de son maître, il n'avait l'âme ni assez élevée, ni l'esprit assez étendu, pour exécuter le plan que sa maîtresse avait conçu. S'il eût été bien informé des dispositions des Grecs, des partis qui les divisent, des haines, ou des préjugés qui les rendent ennemis, où les séparent, il se serait borné à n'envoyer dans la Morée que la plus faible partie de ses troupes; un petit nombre de soldats suffisait pour en soulever tous les habitans; avec ce secours, et ceux qu'offre par-tout la situation du pays, il les aurait mis en état de résister à leurs oppresseurs, et de les chasser de proche en proche, à mesure que l'insurrection se serait étendue. Comme l'Epire et l'Albanie sont les pays où se recrutent les meilleures troupes de l'empire ottoman, et qu'en général l'esprit d'aversion y règne plus ou moins contre cette partie proprement appellée la Grèce, c'était entre ces deux provinces qu'Orlow devait porter la

plus grande partie de ses forces. Par ce moyen, il aurait subjugué ou contenu l'ennemi, de manière à l'empêcher d'y faire cette levée de 30,000 hommes, avec lesquels le pacha de Bosnie vint se présenter dans la Morée.

Dès qu'il y parut, il recouvra toute la partie du nord de cette presqu'île, fit égorger tous les Grecs qui furent pris les armes à la main, ou hors de leurs villages, repoussa les Russes jusques dans leurs vaisseaux, quand, vers le même tems, il survint à ces derniers une autre escadre, sous les ordres de l'amiral Elphinstone. La flotte turque parut aussi : il s'ensuivit un engagement opiniâtre dans le canal de Chio, qui sépare cette île de l'Asie-Mineure. La flotte des Turcs était bien supérieure en force à celles des Russes ; outre un nombre de chebecs et de galères, il y avait 15 vaisseaux de ligne, de 60 à 90 canons, en tout à-peu-près 30 voiles ; les Russes n'avaient que 10 vaisseaux de ligne et cinq frégates.

L'action s'engagea par quelques vaisseaux, avec beaucoup de résolution des deux côtés ; tandis que différentes causes empêchaient les autres d'y prendre part. L'amiral Spirite attaqua le capitan-pacha qui montait la *Sultane* de 90 : ils se battirent avec tant de fureur et de si près, qu'ayant jeté les grapins et les cordages, les deux vaisseaux semblaient à une certaine distance, ne faire qu'une seule et même pièce : dans cette situation, les Russes firent tomber, du haut de leurs mâts, des grenades sur le vaisseau turc. Le feu y prit, et ne pouvant se débarasser ni des grapins ni des cordages, les deux vaisseaux firent une explosion horrible et sautèrent. On put sauver la plupart des commandans et des officiers ; mais les deux équipages périrent également. L'effroi que causa cette cruelle et fatale explosion, le danger que coururent les vaisseaux qui en étaient les plus proches, firent un moment suspendre l'action ; ensuite elle recommença avec une fureur égale de part et d'autre jusqu'à la nuit, sans aucun avantage remarquable. Les Turcs profitèrent de la faveur des ténèbres, pour couvrir leur retraite ; ils coupèrent leurs cables et se réfugièrent dans une baie, sur la côte de la Natolie. Les Russes vinrent les y bloquer, et pendant la nuit, Dugdale, Anglais intrépide, au service de Russie, fit passer des brûlots au milieu de cette flotte étroitement bloquée, opération qu'il dirigea lui-même, parce que son équipage n'osa en

partager l'extrême danger. Le feu prit avec tant de rapidité qu'en cinq heures toute la flotte fut détruite : il n'y eut de sauvé qu'un vaisseau et quelques galères que les Russes remorquèrent. Les vainqueurs entrèrent ensuite dans le port, bombardèrent, canonnèrent la ville et la citadelle, qu'un coup dirigé sur le magasin à poudre fit sauter : cette forteresse et la ville en furent totalement renversées : ainsi, d'une ville, d'une citadelle, et d'une belle flotte qui existaient à une heure après minuit, à-peine, à neuf heures du matin, en restait-il le moindre vestige.

Malgré les succès de la flotte russe, les Grecs n'en retombèrent pas moins sous une oppression plus accablante, lorsque la mort du sultan et les victoires remportées sur terre par les Russes mirent un terme à cette guerre désastreuse pour la Turquie. La paix fut conclue le 24 juillet 1774.

Achmet IV. Mustapha venait de descendre au tombeau et ne laissait qu'un fils, âgé de 13 ans, trop faible, pour soutenir, dans des circonstances aussi critiques, un Empire ébranlé par des secousses qui le menaçaient d'une ruine prochaine. Il avait nommé pour lui succéder, son frère, qui avait déjà été empereur, et qu'une suite de disgrâces avaient fait déposer. Il lui confia son jeune fils, qu'il lui recommanda dans les termes les plus forts.

Ce n'est point à une supériorité de connaissances dans la discipline militaire, ni de courage qu'il faut attribuer la source des succès qui ont rendu l'empire turc si formidable ; c'est à leur persévérance, à l'entière subordination de leurs nombreuses armées d'Asie, et à l'institution des janissaires, corps originairement composé des enfans des chrétiens qui ne pouvaient point payer leurs taxes. On formait aux armes ces enfans rassemblés dans le sérail, sous les yeux de leurs officiers. Ils étaient souvent au nombre de 40,000, et leur discipline était si excellente qu'ils passaient pour invincibles. Cette troupe est encore la fleur des armées turques ; mais la puissance ottomane est dans un état de décadence. La situation politique de l'Europe, et les jalousies qui divisent les princes sont la sauve-garde la plus certaine de cet Empire, et le motif pour lequel on laisse encore les plus belles provinces du monde, au pouvoir de ces orgueilleux Musulmans.

Le traité de 1774 laissait entre la Russie et la Porte

ottomane différentes sources de discordes; ainsi la paix ne pouvait être de longue durée. Nous renvoyons à la notice historique de ce premier Empire, ceux qui voudront en connaître le détail. Vers la fin de 1786, la Turquie parut adopter un système d'hostilités indirectes à l'égard de la Russie qui, de son côté, ne discontinuait point celui de ses envahissemens, et qui étaient de nature à entraîner les Turcs dans les dangers d'une guerre prochaine. A peine l'impératrice de Russie avait-elle fini son voyage magnifique de Kherson, qu'à Pétersbourg on annonça la reprise des hostilités. On ignorait encore quel parti l'empereur d'Allemagne prendrait dans cette guerre. Les égards pour la France qui cherchait à l'en détourner, ou la nature de son caractère versatile en imposèrent, pendant quelque tems, à l'esprit de curiosité qui cherchait à le pénétrer; mais bientôt il écarta lui même le voile dont il s'était environné, et se détermina à soutenir toutes les prétentions de la Russie contre la Porte.

Les Turcs, loin de se laisser décourager par l'appareil formidable de la ligue formée contre eux, redoublèrent d'ardeur pour y résister. La mort du Sultan, arrivée le 7 avril 1789, paraît être un des événemens qui contribuerent le plus aux revers que les Turcs éprouvèrent dans le cours de cette année.

Si l'on considère ce prince relativement au pouvoir absolu et aux préjugés de son pays, on verra avec quelque indulgence ce qu'il y eut de faible et de moins avantageux dans sa conduite. Son règne n'a rien dont l'homme puisse rougir. Il paraît avoir eu le caractère doux et humain. Il laissa la vie à Sélim son neveu, fils du dernier empereur, contre l'usage et les maximes ombrageuses du despotisme, il le reconnut même publiquement pour son successeur. Son règne ne fut point souillé, comme ceux de ses prédécesseurs, d'autant de meurtres arbitraires, et il n'imposa point à des ministres disgraciés de quitter la vie avec leur emploi. Il permit à ses sujets de s'instruire dans les arts et dans la discipline militaire de l'Europe. Ysouf, son premier ministre, mérite aussi nos éloges pour les trois dernières années de son ministère, quoiqu'avec de l'élévation dans le caractère, il ne fût pas toujours grand dans ses moyens. C'est à lui que les Turcs doivent la traduction de l'encyclopédie en langue turque; il

se déclara le protecteur de cette entreprise, et la postérité le connaîtra mieux par cet ouvrage, que par les talens qu'il a développés contre les armées autrichiennes, dans le bannat de la Transylvanie.

Sélim III. Achmet était mort à 64 ans, âge où l'on n'est plus guères entreprenant. Sélim en avait 28, lorsqu'il monta sur le trône. C'est l'âge de la force et de la hardiesse. Il crut qu'il devait se distinguer par quelque chose d'extraordinaire, et voulut prendre sur lui le commandement des armées. On peut présumer qu'il ne fut pas difficile de dissuader d'un projet aussi ridicule que téméraire, un jeune prince élevé dans la molesse. Il crut devoir s'en dédommager, en se chargeant du soin de traverser les ministres de son prédécesseur, de confondre leurs projets, et de les déconcerter dans toutes leurs mesures. Ces ministres avaient acquis un certain degré de confiance dans l'esprit de ceux qui leur étaient subordonnés. On ne fut pas long-tems à s'apercevoir que le faux éclat que répand sur le trône la présence d'un jeune prince, ne peut racheter ni ses caprices, ni les changemens arbitraires qu'il y introduit.

En 1788, Choczim se rendit aux Russes, et le 12 septembre 1789, les Autrichiens mirent le siége devant Belgrade, sous la conduite du maréchal Laudon, et sous les auspices d'un bonheur qui paraît ne l'avoir jamais abandonné. Cette ville et sa garnison nombreuse, se rendirent le 8 octobre, après une résistance vigoureuse. Le reste de la campagne ne fut plus qu'une suite de succès les plus importans; surtout, depuis que les alliés s'avisèrent de laisser les garnisons turques sortir des villes, sans les inquiéter, circonstance qui contribua beaucoup au nombre et à la rapidité de leurs succès. Buckarest, capitale de la Valachie, tomba sans opposition entre les mains du prince de Cobourg, tandis que les Russes prenaient Akerman sur la mer Noire, et que Bender ouvrait ses portes, le 15 novembre, au prince Potemkin, soupçonné d'y avoir des intelligences. Orsova fut le seul obstacle que les alliés eurent à surmonter; la garnison opposa une résistance inflexible, et le maréchal de Laudon se vit obligé de l'abandonner, au milieu de décembre, après un siége de six semaines. Quelque tems après, le siége fut repris, et Orsova se rendit le 16 avril 1790.

Après cet événement, l'Autriche ne mit plus dans ses opérations que de la langueur; les conférences pour la paix, s'ouvrirent à Reichembach, dans le cours du mois de juin, où assistèrent les ministres de la Prusse, de l'Autriche, de l'Angleterre et des provinces Unies; il s'y trouva aussi, par hasard, un envoyé de la Pologne. Après une négociation qui continua jusqu'au 17 août; il fut convenu que la paix serait conclue entre le roi de Hongrie et la Porte ottomane; que le premier rendrait toutes les conquêtes, à l'exception de Choczim, qu'il garderait comme sûreté, jusqu'à ce que la Porte eut consenti à remplir ces conditions. En outre, le roi de Prusse abandonna les provinces Belgiques, auxquelles il avait promis ses secours, et même il s'engagea à se réunir avec l'Autriche, pour les ramener à l'obéissance.

Le roi de Prusse fut moins heureux dans sa médiation avec la Russie. Catherine était dispensée d'avoir pour lui les mêmes égards que Léopold: celui-ci attendait la couronne impériale, et le roi de Prusse pouvait le traverser; Catherine sentait la sienne bien affermie, et ses conquêtes sur la Turquie lui prêtaient un nouvel éclat et des avantages trop précieux, pour les soumettre à la médiation du roi de Prusse; trop altière pour céder à la proposition de ce prince, où elle crut entrevoir des menaces et de la hauteur, elle lui répondit « Qu'elle ferait la paix ou la guerre avec qui il lui plairait, sans l'intervention d'aucune puissance étrangère. »

Les Russes ouvrirent la campagne de 1791, sous la conduite du prince Gallitzin, par la prise de Maczin, le 4 avril; ce général remporta, le 12 du même mois, dans les environs de Brailow, une seconde victoire qui coûta aux Turcs, au moins 4,000 hommes, plus de 100 officiers, et plusieurs pièces de canon. Le 14, les Russes reçurent un échec qui leur coûta 1,700 hommes. Ils furent obligés de renoncer au projet d'assiéger Brailow. Le visir, après avoir mis des renforts dans cette place, s'avança vers les bords du Danube, près de Silistrie, jeta un pont sur ce fleuve, et fit ravager par ses avant-postes, le côté opposé. La discipline et l'expérience des troupes européennes l'emportèrent sur l'habileté du visir et la valeur des Turcs. Le général Kutusow, avec un corps de cavalerie, défit, au mois de juin, un corps de 15,000 hommes. Le général Gudowitsch prit la forteresse

d'Anape, le 3 juillet; la garnison qui était de 6,000 hommes fut prisonnière de guerre. Cet événement fut suivi d'une victoire signalée, que le prince Repnin remporta, auprès de Maczin, le 9 du même mois, sur un corps de 70,000 hommes: c'était la fleur de l'armée turque. Les Ottomans laissèrent 4,000 morts sur le champ de bataille, perdirent tout leur camp, leurs bagages, leurs drapeaux et 30 pièces de canon. On dit que les Russes n'eurent que 150 hommes de tués et 2 ou 300 de blessés.

Pendant que la guerre se poussait avec vigueur, les puissances médiatrices ne restaient point dans l'inaction. L'Angleterre et la Prusse, en particulier, déclarèrent leur résolution de maintenir la balance de l'Europe, et de forcer l'impératrice à faire la paix sur la base du *statu quo*. Il était moins question alors, dans les cabinets des princes, des intérêts de la Turquie que des affaires de la France, dont la révolution semblait menacer toutes les institutions de l'Europe. Nous avons parlé plus amplement ailleurs de cette intervention de l'Angleterre dans cette querelle. L'impératrice répondit aux premières propositions que lui fit le ministre anglais, à-peu-près dans les mêmes termes qu'elle avait répondu au mémoire de la Prusse: « Qu'elle ne souffrirait point que le cabinet de » S.-James lui dictât des conditions de paix ». On assure même qu'elle dit au ministre anglais qui résidait auprès d'elle, que si cette puissance continuait à la menacer, elle saurait bien elle-même la faire attaquer jusques dans l'Inde par une armée nombreuse qui traverserait la Perse, et se rendrait au Mogol: l'influence de la Russie était alors, comme aujourd'hui, toute-puissante dans la Perse. Cependant elle montra plus de modération dans tout le cours de la négociation; sur-tout quand les puissances du Nord, et particulièrement le Danemarck, s'entremirent pour prévenir des hostilités ultérieures. On fut étonné de voir l'ambition de cette impératrice altière, borner les fruits de ses conquêtes à la seule possession d'Oczakow, avec le district qui s'étend du Bog au Niester, et au droit de régler ce qui concernait la liberté de la navigation sur ce dernier fleuve. Cette négociation se prolongea jusqu'au onze d'août, jour où la paix fut conclue entre la czarine et la Porte, sous les conditions à-peu-près énoncées ci-dessus.

Si l'on considère les conditions de cette paix, on verra combien Catherine II eut de modération après toutes ses victoires. Les armées turques ne pouvaient plus lui opposer que les vains honneurs d'une défaite plus ou moins facile. Toutes les villes principales qui conduisent dans l'intérieur de cet Empire étaient en son pouvoir; les obstacles que pouvaient lui opposer les puissances médiatrices n'étaient point de nature à lui fermer le chemin de Constantinople; cependant elle se borne à la ville d'Oczakow, qui lui assure, à la vérité, la possession paisible de la Crimée, et qui n'ôte à la Porte qu'une forteresse moins propre à couvrir son pays qu'à inquiéter la Russie vers cette presqu'île. Sous ce rapport l'Europe admira la modération d'une princesse qu'elle avait toujours soupçonnée de l'ambition la plus démesurée. Catherine II sut en imposer à toute l'Europe; sous ce voile de modération, en sa qualité de souveraine, elle donnait un cours plus libre à son ambition, et satisfesait en même tems une autre passion qui ne lui était pas moins chère en sa qualité de femme, la vengeance; car cette paix lui facilitait les moyens de se venger des Polonais, qui l'avaient traversée dans ses projets sur la Turquie. Le partage qu'elle fit de leurs dépouilles avec les cours de Vienne et de Berlin, la dédommagea des sacrifices qu'elle avait faits en consentant à donner la paix aux Turcs; et ces nouvelles possessions l'approchant de plus près du territoire de ceux-ci, elle ajournait à des circonstances plus favorables la prise de Constantinople et des provinces turques en Europe.

On évalue la perte des Turcs, dans cette dernière guerre, à 200,000 hommes; celles des Russes à 100,000, et celle des autrichiens tués dans les combats ou enlevés par l'insalubrité des marais, à 130,000.

Les divisions intestines de la Turquie, quelque faibles qu'elles paraissent, n'ont pas laissé que de lui coûter beaucoup dans le cours de ces dernières années. Passavan-Oglou, depuis son insurrection, a battu presque tous les pachas que le grand-seigneur a envoyé contre lui. Secondé d'une poignée d'aventuriers, de ses talens militaires et de son audace, il a détruit ou défait une grande partie des forces ottomanes. Assiégé dans Widdin pendant plus de six mois, il en a fait lever le siège aux Turcs, et les a battus de nouveau. Il est

peu de mois qu'on n'ait prédit ou qu'on n'ait annoncé sa perte prochaine à Constantinople ; chacune de ces prédictions a presque toujours été suivie d'un nouvel avantage remporté par ce pacha.

A peine échappé à la guerre des Russes, le sultan s'était laissé entraîner dans une autre contre la république française, à l'occasion de l'Egypte. Il est difficile de prévoir ce qu'elle eût couté à l'empire ottoman, si l'Angleterre, pour cette fois, n'eût pas été plus fidèle à ses conventions qu'elle ne l'avait été lorsque par l'organe de son agent à la Porte, elle l'engagea à rompre, en 1786, avec la Russie.

Depuis Otoman, qui a donné son nom aux Turcs, jusqu'aux tems marqué par les victoires du prince Eugène, on a vu cette nation se montrer constamment redoutable à ses voisins, presque tous ses sultans reculer les frontières de l'Empire : depuis la paix de Passarowizt, en 1718, on a vu cet Empire s'affaiblir rapidement ; ébranlé dans toutes ses parties, il semble aujourd'hui pencher vers sa chute d'une manière irrésistible. Avant que l'Europe fût éclairée, le fanatisme de la religion, le despotisme du gouvernement, l'un et l'autre fortifiés par l'ignorance et par le dogme du fatalisme, ont donné à cette nation une supériorité marquée : ces mêmes causes ont amené sa faiblesse et préparé sa décadence, quand tous les peuples de l'Europe venant à changer, elle s'est obtinée à rester dans les mêmes principes ; la nature de son gouvernement et de ses institutions lui en ont fait une nécessité dont il lui sera difficile de s'affranchir.

FIN DE LA TURQUIE.

PETITS

PETITS ÉTATS

ENTRE LA DALMATIE AUSTRO-VÉNITIENNE ET LA DALMATIE TURQUE.

I.

LA RÉPUBLIQUE DE RAGUSE.

Situation, étendue, population.—Le territoire ragusain situé en Europe s'étend du nord-ouest au sud-est, sur une ligne de 25 lieues environ; mais la largeur en surpasse rarement 3 à 4 lieues. Le point principal de la ville de Raguse, placé près l'extrémité méridionale du territoire, est par 42 degrés 43 minutes latitude nord, et par 15 degrés 45 minutes longitude est de Paris.

La population de cet Etat ne serait, d'après des recensemens de date ancienne, que de 56,000 individus en tout, dont 6,000, d'autres disent 8,000, à Raguse même. Cette population serait dans la proportion de 1,000 habitans par lieue carrée environ : mais le nombre des villes que l'Etat ragusain renferme et des bâtimens qu'il entretient, semblerait indiquer une population considérablement plus forte.

Climat, sol, productions.—Une lizière de terre-ferme, adossée aux montagnes de la Dalmatie, et exposée au midi, la presqu'île de *Sabioncello*, médiocrement montagneuse, et l'île de *Méléda*, composée de rochers et de côteaux calcaires, voilà tout le territoire ragusain. Le climat y est infiniment plus doux que dans l'intérieur de la Dalmatie ou de l'Albanie. Cependant on y est exposé à de violens coups de vents ou raffales. Raguse est d'ailleurs fort sujette aux tremblemens de terre, qui lui ont causé plusieurs fois des pertes considérables, entr'autres, ceux de 1634 et de 1667. Ce dernier

tremblement fit périr 6,000 personnes : la ville fut presque bouleversée.

Le sol, en général pierreux et calcaire, ne produit que peu de grains : les habitans tirent leurs subsistances des provinces turques adjacentes. Des vignobles couvrent la plupart des côteaux : ceux des environs de *Gravosa* ou du port de *Sainte-Croix* donnent de très-bon vin. L'île de *Méléda* est très-fertile en citrons, oranges et vin. L'aspect du pays est très-agréable, à cause du grand nombre de jardins et de maisons de plaisance placées sur la pente des montagnes.

Gouvernement, état politique. — « Le gouvernement » ragusain est formé sur le modèle de celui de Venise. Ainsi » il est entre les mains de la noblesse, qui, cependant, est » fort diminuée. Le chef de la République s'appelle *recteur;* » il change tous les mois. Durant son administration, le rec- » teur demeure au palais de la République, et porte la robe » ducale, c'est-à-dire, un long habit de soie, à larges man- » ches. Ses appointemens sont de cinq ducats par mois; mais » s'il est en même-tems un des *prégadi* qui juge des affaires » en appel, il reçoit un ducat par jour. Après lui vient le » *conseil-de-dix*. Le *grand conseil* est composé de tous les » nobles qui ont au-delà de 20 ans; ils choisissent les 69 » qui composent le *conseil des prégadi*. Les *prégadi* décident » la guerre et la paix; ils disposent de toutes les charges; » reçoivent et envoient des ambassadeurs. Leur emploi ne » dure qu'une année. Le *petit-conseil*, qui est composé de » 30 gentilshommes, surveille la police et le commerce, » administre les revenus publics, et juge dans les affaires » d'une moindre importance. Cinq *proveditore* confirment, » à la pluralité des voix, les opérations de ceux qui gou- » vernent. Dans les affaires civiles, et sur-tout dans » celles qui regardent les dettes, 6 sénateurs ou consuls ju- » gent en première instance. On en appelle au collège des » trente, et encore de celui-ci, en quelques cas, au conseil. » Il y a un juge particulier pour les affaires criminelles. Trois » personnes président au commerce de la laine. Cinq con- » seillers de santé doivent préserver la ville des maladies » contagieuses, etc., etc. (1) ».

(1) *Robert*, Encyclopédie nouvelle, au mot *Raguse*.

On dit que la République a eu autrefois environ trois cent soixante mille francs de revenu. Comme elle n'est pas assez puissante pour se défendre elle-même, elle s'est mise sous la protection de plusieurs puissances, et principalement sous celle de l'empereur turc. Elle lui députe, tous les trois ans, une ambassade qui lui porte un tribut, dont la quotité n'est pas connue avec certitude. *Busching* évalue cette dépense, y compris les frais de l'ambassade, à 20,000 sequins par an. Les Ragusains, très-utiles à l'Empire turc pour le commerce, ont toujours su entretenir la meilleure intelligence avec la Porte-Ottomane : aussi leur pavillon est-il respecté des puissances barbaresques.

La position actuelle de cette République entre la maison d'Autriche, maîtresse de la Dalmatie ex-vénitienne, et la Porte-Ottomane, est extrêmement délicate ; elle conservera difficilement son indépendance.

Il n'y a point d'impôt sur le sol ; la circulation commerciale est exempte d'entraves ; les droits d'entrées sont modérés.

Une garde de 160 soldats et une milice réglée, composent l'état militaire de la République : mais, parmi les 162 bâtimens qu'elle possédait en 1779, la plupart étaient armés de 10 à 40 canons. Les Ragusains sont excellens marins.

Religion, langue, savans, etc.—Raguse professe la religion catholique-romaine ; les Mahométans et les Arméniens ont leur culte public. On a refusé aux Russes la permission d'y élever une église grecque.

L'archevêque de Raguse a sous lui six évêques ; son diocèse métropolitain s'étend sur une partie de la Dalmatie austro-vénitienne.

La langue vulgaire des Ragusains est l'esclavon ; mais ils parlent presque tous l'italien.

Quoique les sciences et les lettres soient peu cultivées à Raguse, ce petit Etat peut cependant se vanter d'être la patrie de quelques hommes célèbres, tels que *Boscovich*, grand mathématicien ; *Hodierno*, astronome ; *Banduri* et *Anselme*, antiquaires.

Villes et lieux remarquables.

Raguse, capitale, ville bien bâtie, fortifiée par la nature et l'art, serait imprenable, si le rocher *Chiroma*, situé

devant le port, et appartenant ci-devant aux Vénitiens, aujourd'hui aux Autrichiens, était compris dans la ligne des fortifications. Presque tous les habitans, sans excepter les nobles, sont négocians ou fabricans (*Voy. l'art.* COMMERCE). Il règne beaucoup d'aisance et même de luxe dans cette ville. Les Ragusaines sont de belle taille : on s'habille à-peu-près comme à Venise. Il n'y a que les nobles et les docteurs qui puissent porter des étoffes de soie. Les portes de Raguse, comme celles d'Hambourg, ne sont ouvertes que quelques heures par jour.

Raguse l'ancienne, autrefois *Epidaurus*. Aujourd'hui c'est un chétif bourg.

Gravosa ou *Sainte-Croix*, excellent port, et le meilleur qu'il y ait sur cette côte. Il a une entrée très-commode ; il est large, profond, bien gardé, et environné de montagnes fertiles, qui sont ornées de beaux vignobles.

Stagno, petite ville, bien peuplée, bien fortifiée, située sur la presqu'île de Sabioncello, et ayant un golfe commode.

Milet, ou *Meleda*, île agréable et fertile (*Voyez ci-dessus*). Elle a un bon port au nord.

COMMERCE DES RAGUSAINS.—Le commerce des Ragusains se fait presqu'entièrement avec les Turcs ; ils sont les *facteurs* de l'Empire ottoman, qui reçoit d'eux toutes sortes de marchandises, principalement des armes et des munitions de guerre. Les Ragusains tirent annuellement des provinces turques limitrophes de leur République, pour 2,000,000 de marchandises du crû de ces mêmes provinces, savoir : des cires, des laines, des cuirs et des cordouans. Presque toutes ces marchandises, sur-tout les cuirs de Valaquie, se débouchent à Constantinople. Les Ragusains, par la manière dont leur commerce est organisé, balancent hardiment et heureusement les grandes nations commerçantes. Ils font des avances considérables aux négocians turcs, qui deviennent leurs commissionnaires, et qui vont de village en village ramasser des marchandises, qu'ils apportent ensuite à Raguse. Les habitans de cette place font passer les cires et les cuirs dans le royaume de Naples sur leurs propres bâtimens, sans faire assurer, et avec un fret si modique, qu'il ne peut augmenter le prix des marchandises ; ce qui les met en état de les payer

mieux aux vendeurs turcs. Ainsi ceux-ci donnent toujours la préférence aux Ragusains.

Le commerce entre Raguse et la Turquie se fait presque tout en argent comptant, et rarement par échange. Quelquefois seulement les Ragusains font passer par échange, dans leur voisinage, des draps d'Allemagne, qu'ils tirent de la foire de Bolzano ou Botzen, en Tyrol, par la voie de Venise (1).

« On bat à Raguse une monnaie qu'on appelle *viselini*, et » qui n'a cours que dans la Turquie. Sa valeur dans le pays » n'est pas imaginaire, puisque le gouvernement la donne et » la reçoit à raison de 3 livres 16 sous 3 deniers monnaie an- » cienne de France, et qu'elle a cours sur la place à 4 livres » 5 deniers. Elle n'a pas non-plus de prix fixe dans la Tur- » quie; elle a son débouché aux Indes et à la Chine. C'est avec » cette monnaie que les Ragusains paient les Turcs, à l'égard » desquels elle est évaluée à raison de 55 paras turcs, c'est- » à-dire, à 4 livres 2 sous 6 deniers monnaie de France: » d'où l'on voit qu'en fesant ainsi leurs paiemens, ils ont déjà » un bénéfice de 7 à 8 pour 100, outre le profit de la » vente (2) ».

Malgré tous les avantages que les Ragusains avaient sur les autres Européens, les Marseillais étaient (avant la révolution) parvenus à s'emparer d'une partie du commerce de la Bulgarie, par Andrinople.

Histoire. — L'ancienne Raguse a été bâtie long-tems avant la naissance de Jésus Christ. Elle a été ensuite une colonie romaine, et, au troisième siècle, les Scythes l'ont détruite. Anciennement elle s'appelait *Rausis* ou *Rausa*; les Turcs, les Algériens, les Esclavons la nomment *Dobranika* ou *Dobronich*.

---

(1) Autrefois c'était par Ancône que ces draps passaient à Raguse, et cette direction n'est pas encore tout-à-fait changée, mais elle le sera si Venise est déclaré port franc. Autrefois ces draps venaient de *Verviers* et autres villes des Pays-Bas; aujourd'hui ils viennent de l'intérieur de l'Allemagne, mais en petite quantité. Les Anglais ont essayé de faire prendre leurs draps à Raguse; nous ne savons pas avec quel succès.

(2) *Déméunier*, Encyclopédie nouvelle, Economie politique, au mot *Raguse*; on y trouve de plus grands développemens sur cette matière.

Raguse a quelquefois été tributaire de Venise, dans les beaux jours de cette dernière république. Ses relations avec les Turcs remontent à *Orcan*, second sultan des Turcs, en 1330. Ce prince accorda aux Ragusains les priviléges commerciaux en Turquie, qu'ils ont su garder jusqu'à nos jours.

Lorsque *Moréri*, dans son fameux dictionnaire, dit « *que* » *les Ragusains payent tribut aux turcs qu'ils craignent, aux* » *Vénitiens qu'ils haïssent, à l'empereur, au pape et au roi* » *d'Espagne par considération*, » il paraît avoir confondu des époques très-différentes. Les Ragusains ont de tems en tems fait des sacrifices de circonstance ou des présens de considération à diverses puissances chrétiennes; mais ils n'ont eu de relations suivies qu'avec les Turcs. Ils ont donné une grande preuve de fidélité, et en même-tems de prudence, lors de la célèbre expédition des Russes dans l'Archipel. Les Grecs, séduits par les promesses de la Russie, avaient arboré les étendards de l'insurrection; à la paix, la Russie les abandonna indignement à toute la vengeance des Turcs. Raguse, au contraire, sommée impérieusement par le comte d'*Orlow* d'ouvrir ses ports à la flotte russe, répondit avec dignité qu'elle garderait la foi des traités qui la liaient aux Turcs. Les bâtimens ragusains furent pris, le port fut bombardé. Mais on ne céda pas sur un seul point. Aux yeux de l'homme juste, la conduite ferme de ce petit Etat la couvrit de gloire, en même-tems que le plus grand empire du monde se déshonora par ses prétentions odieuses.

II.

LE PAYS DE MONTE-NEGRO, OU LE CZERNO-GORA.

Ce petit pays, oublié dans beaucoup d'ouvrages français, et nommément dans l'Encyclopédie nouvelle, mérite d'être connu. Il peut devenir d'une grande importance dans le cas d'une guerre entre l'Autriche et la Turquie.

La *Montagne-Noire*, en italien *Monte-Négro*, ou *Monte-Nero*, en esclavon *Czerno-Gora*, est cette chaîne de montagnes qui s'élève à l'est de *Cattaro*, sépare la Dalmatie de l'Albanie, et se joint aux montagnes de la Haute-Bosnie et de la Servie. Le nom de *Czerno-Gora* est même appliqué à une certaine étendue de ces dernières montagnes.

C'est proprement dans le coin, entre la Dalmatie, l'Albanie et la servie, que demeurent les *Monte-negrins*, autrement nommes les *Czerno-goriens*. Leur pays est composé de cinq provinces, que voici:

1. *Czernizza*, avec un petit bourg du même nom, à 8 lieues de Cattaro, au nord-est.

2. *Podgoritza*, avec une ville du même nom, sur la rivière *Czerna* ou *Zern*, qui s'écoule dans le lac de Zenta. Podgoritza est à 7 ou 8 lieues du bourg de Czernizza, au nord-est. Le pays y est assez fertile et très-pittoresque.

3. *Sabia* ou *Sabiaco*, bourg dans une île de la rivière Zern, non loin de l'endroit où cette rivière s'écoule dans le lac de Zenta. Sabio a le titre de *duché*.

4. *Grida* ou *Guida*, avec le titre de principauté, situé au sud-est de Podgoritza.

5. *Celligue*, dont nous ne connaissons pas la position.

Ces provinces, ou plutôt ces cantons, qui s'étendent environ sur 20 lieues de long et 12 de large, sont montagneux, fertils en pâturages, couverts de belles forêts. Les peuples belliqueux qui y habitent sont de la même origine que les Bosniaques et les autres Illyriens; comme eux, ils parlent l'esclavons. Mais, forts de leur position, ils ont bravé la puissance ottomane, et s'ils se sont quelquefois mis sous la protection de Venise ou sous celle de la Porte, ni l'une ni l'autre de ces puissances n'a pu les compter au nombre de ses véritables sujets. Le nombre des hommes en état de porter les armes doit être de trente à quarante mille. A présent, le voisinage des Autrichiens, qui possèdent *Cattaro*, doit inspirer aux Monte-Negrins des dispositions peu favorables aux intérêts de la sublime Porte; ils peuvent faciliter l'entrée de l'Albanie et prendre la Servie en flanc.

Les Monte-negrins suivent le rit grec-illyrien. Leur *patriarche*, qui est aussi en quelque sorte le chef de leur confédération politique, réside à *Stannewick*.

III.

L'ÉTAT DE POGLITZA (1).

« Entre les fleuves *Clissa* et *Duare*, et près l'embouchure

(1) Abrégé de la Géog. de *Fabri*, en allemand, édit. de 1800.

» de la *Xarnowitza* et de la *Czettina*, se trouve la république » de *Poglitza* (prononcez *Pogh-lit-za*), qui s'était mise sous » la protection des Vénitiens, et qui, aujourd'hui sans doute, » reconnaît celle de l'Autriche. Les habitans sont, selon » M. *de Zeck*, au nombre de 20,000. Les *Poglitzans* forment trois ordres d'état, savoir : 1° Une vingtaine de familles nobles-hongroises, émigrées de leur patrie. 2°. Des » nobles réfugiés de la Bosnie. 3°. Des paysans illyriens.

» Le chef de cet état porte le titre de *Welicke-Gnés*, mots » esclavons qui signifient à-peu-près *grand baron*. Tous les » ans il est élu de nouveau, et toujours parmi les familles » nobles d'origine hongroise, rassemblées à ce but dans la » plaine de *Gatta*.

» Le village *Pirun Dubrava* est l'endroit le plus remarquable de ce petit état. »

FIN DU DIXIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE DIXIÈME VOLUME.

AVIS AU LECTEUR.

CHOROGRAPHIE PHYSIQUE DE LA GRECE ET DES PAYS ADJACENS....pages j
I. Des montagnes, de leur direction et élévation, et de la nature du sol....iij
II. Des terrains caverneux....xix
III. Des terrains volcaniques et des îles nouvelles....vxiv
IV. De quelques monumens zoo-géologiques de la Grèce....xxxviij
V. Du travail des eaux courantes, des lacs et des déluges partiels....xlij
VI. Du travail des eaux marines....l
VII. Du climat physique en général, et spécialement des vents dominans, des expositions et températures locales....lvij

TURQUIE D'EUROPE ET D'ASIE....1
Tableau des divisions et subdivisons....2
Liste sommaire des nations qui habitent la Turquie....8

TURQUIE D'EUROPE....9
Limites, sol, climat....*ib.*
Montagnes....10
Mers et détroits....12
Rivières....14
Métaux et minéraux....15
Productions végétales et animales....16
Antiquités de l'art....17
État politique et moral de Turquie....19
Du gouvernement, du sultan, grand-visir, divan, ministres, pachas, etc....*ib.*
Des spahis, janissaires, etc....27
Des *ayams* ou protecteurs du peuple....29
Des *ulémas* ou gens de loi; du *mufti*, des juges et tribunaux, etc....33
Affaires de religion....34

Mœurs et manières de vivre des Turcs; mariages, polygamie, état et occupations des femmes............ 49

TOPOGRAPHIE DE LA TURQUIE D'EUROPE, PARTIE SEPTENTRIONALE.......................................63
La *Bosnie* avec ses dépendances....................... 64
La *Servie*..67
La *Bessarabie*............................69 *bis.*
La *Moldavie*; origine des Moldaves....................71
Situation, limites, sol et climat......................73
Productions de trois règnes de la nature............74
Mœurs et caractères des habitans; costume, amusemens, etc. 76
Gouvernement des Moldaves; les *Hospodars*, leur cour, etc. 81
Villes et édifices remarquables........................86
La *Valaquie*; position, climat, nom, etc..............92
Fleuves et rivières; étendue, habitans, etc..........93
Mœurs, coutumes, caractère des habitans..........97
Femmes moldaves et valaques.........................99
Religion, langage, écriture...........................101
Productions et commerce..............................*ibid*
Villes principales et autres lieux remarquables......107
Histoire des Valaques.................................109

LA BULGARIE; situation, climat, sol, productions.......110
Villes et lieux remarquables..........................112
Histoire des Bulgares................................117

La *Romanie* ou *Romélie*; situation, climat, montagne, etc. 118
Productions, commerce, manufactures...............119
Navigation...128
Topographie détaillée de *Constantinople*; le sérail, ou palais; les mosquées, l'hippodrome, etc...................130
Le *Harem*, vulgairement nommé le sérail du Grand-Seigneur. 143
Habitans de *Constantinople*; leurs mœurs et occupations... 146
Climat de cette ville, peste, incendie, tremblemens de terre. 152
Description du port, des faubourgs et du canal........157
Andrinople et autres villes de la *Romélie*.............163
L'Hellespont et les *Dardanelles*......................170

TURQUIE MÉRIDIONALE, ou LA GRÈCE; divisions......175
Mœurs, caractère, usages des Grecs modernes; influence du Gouvernement turc sur eux.........................176
La *Macédoine*; situation, montagnes, rivières..........180
Tableau statistique des productions et des exportations de la Macédoine, de la Thessalie et de la Livadie, d'après Félix-Beaujour..............................vis-à-vis la page 180

Topographie de la province d'*Iamboli*.................182
——— de *la Vena*.................185
——— de *Jannah*, ou la *Thessalie*...186
L'Albanie; sol, montagnes, villes, etc..............188
Détails sur *le golfe de l'Arta*; les villes qui y sont situées, et leur commerce.................191
La *Livadie*; montagnes, rivières, villes, etc...........195
Topographie d'*Athènes*; restes de l'antiquité; mœurs des Athéniens modernes.................200
La Morée; situation.................207
Forteresses, troupes, habitans.................206 *bis.*
Productions et agriculture.................210
Tableau statistique des exportations et importations, etc..215
Divisions, villes, endroits remarquables.............256
Mœurs, usages, gouvernement; pays des *Maïnotes*...221
Suite des villes; le mont *Oléno*, etc.................230
Isles de la Grèce.................233
Isles Ioniennes, ou *République des Sept-Isles*..........*ibid.*
Corfou, ville; sol, productions.................234
Leucade ou *Sainte-Maure*.................237
Theacki, *Céphalonie*; habitans, navigation, etc..........239
Zante.................242
Cerigo ou *Cythère*.................245
Sur l'île d'*Hydria*.................248
Tableau de statistique commerciale de la République des Sept-Isles, d'après *Scrofani*.................vis-à-vis la page 248
Isles de l'Archipel.................*ibid.*
Samodrachi, Lemnos, Thassus, Sciro, Nègreponte, Andros, Tine, Mycone, Milo, Paros, Naxia, et. etc.........*ibid.*
Candie; situation, productions, villes, etc...........262
Isles de la Turquie d'Asie.................273
Rhodes, villes, antiquités.................*ibid.*
Scio, villes; caractère et mœurs des habitans..........275
Monumens antiques.................280
Détails sur les productions et le commerce.........281
Lesbos ou *Mytilène*; ses ports; productions, commerce, habitans.................284
Samos et autres îles.................290
Chypre; situation, état physique et politique...........*ibid.*
Détails sur les productions, les villes, etc.............295
Tableau du commerce de Chypre.................305

Résultat général du commerce de la France avec le Levant, dans l'an 1794.................315

Turquie d'Asie; étendue, situation, etc.............319
Antiquités et curiosités.................321

L'*Anatolie*; sol, climat, productions.................326
Villes dépendantes de Capudan-Pacha, *Smyrne*, etc....328
Pachalick d'*Anatolie* ou de *Kutaiéh*.................331
——— de *Siwas*..................................335
——— de *Trébizonde*..........................335 *bis*.
——— de *Karamanie* ou de *Konièh*...................336
——— de Marasch ou de *l'Aladoulie*..........336 *bis*.
——— d'*Adana*......................................337
——— d'*Itchill*.....................................338
Sur les mœurs des Peuples nomades de la Turquie asiatique.. *ibid*.
La *Syrie*; divisions anciennes et modernes...........340
Montagnes, minéraux, sol, rivières................ *ibid*
Climat et air.....................................344
Productions.......................................345
Qualité des eaux..................................347
Habitans, physionomie et langage.................348
Pachalicks; état militaire, cavalerie...............350
Population...352
Commerce..353
Pachalick d'*Alep*; gouvernement, revenus, villes, commerce...355
——— de *Tripoli*, idem..........................361
——— d'*Acre* et de *Seïde*; revenus, villes, antiquités, commerce; *Mont-Carmel*, *Mont-Thabord*, etc...........364
——— de *Damas*; productions, sol, gouvernement; villes, antiquités.......................................381
Géographie ancienne de la Palestine et des pays adjacens.389
Le *Kurdistan*; topographie des villes..................413
Le *Diarbekir*, ou l'*Al-Djezira*.......................414
La *Turcomanie* ou l'*Arménie-Majeure*; villes, antiquités; *montagnes d'Ararath*....................................415
L'*Yrac-Arabi*; villes, sur les prétendues ruines de *Babylone*, etc..421
Des *Druzes*; leur religion, mœurs, gouvernement......426
Histoire des Turcs...................................428
Mahomet II; prise de Constantinople...................432
Mahomet IV; siége de Vienne, etc......................436
Mustapha III; guerres malheureuses contre les Russes....438
État actuel de cet empire............................447

Petits État entre la Dalmatie Austro-Vénitienne et la Dalmatie Turque.

La République de *Raguse*.............................449
Le district de *Monte-Negro*..........................454
L'État de Poglitza....................................455

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

NOTES ET ERRATA.

Page 4, colonne 4, ligne 4, *Tergourscht;* lisez *Tergowischt.*
—— *ib.* *id.* ligne 22, *Stanneurk;* lisez *Stannewick.*
—— 18, ligne antepénultieme, *Oyon;* lisez *Oxonii.*
—— *ib.* dernière, *Florf;* lisez *Florentiæ.*
—— 114, lig. 23, *Drystal;* lisez *Drysta.*
—— 175, lig. 5, à cela près; *lisez* à l'exception.
—— 176, lig. 24, 20 millions; *lisez* deux millions.
—— 188, lih. 15, *Tornovo;* lisez *Ternovo.*
—— 262, lig. 8 d'en bas, *Psitorili;* lisez *Psiloriti.*
—— 271, lig. 9, *Golze;* lisez *Gotzo.*
—— 331, lig. 21, *Kutieh;* lisez *Kutaïeh.*
—— 359, lig. 5, pour les cantons; — rayez ces mots.
—— *ib.* N. B. On ne sait pas avec certitude si le pacha de Damas à sous ses ordres celui de *Palestine;* toutefois nous trouvons peu problable que la Palestine fasse un pachalick indépendant.

—— 446, lig. 9 d'en bas, et particulièrement le Dannemarck; *lisez* la *Prusse.*

N.°B. La médiation du Danemarck ne fut que *nominale*; ce fut une de ces parades diplomatiques qui n'intéressent que fort peu le public.



